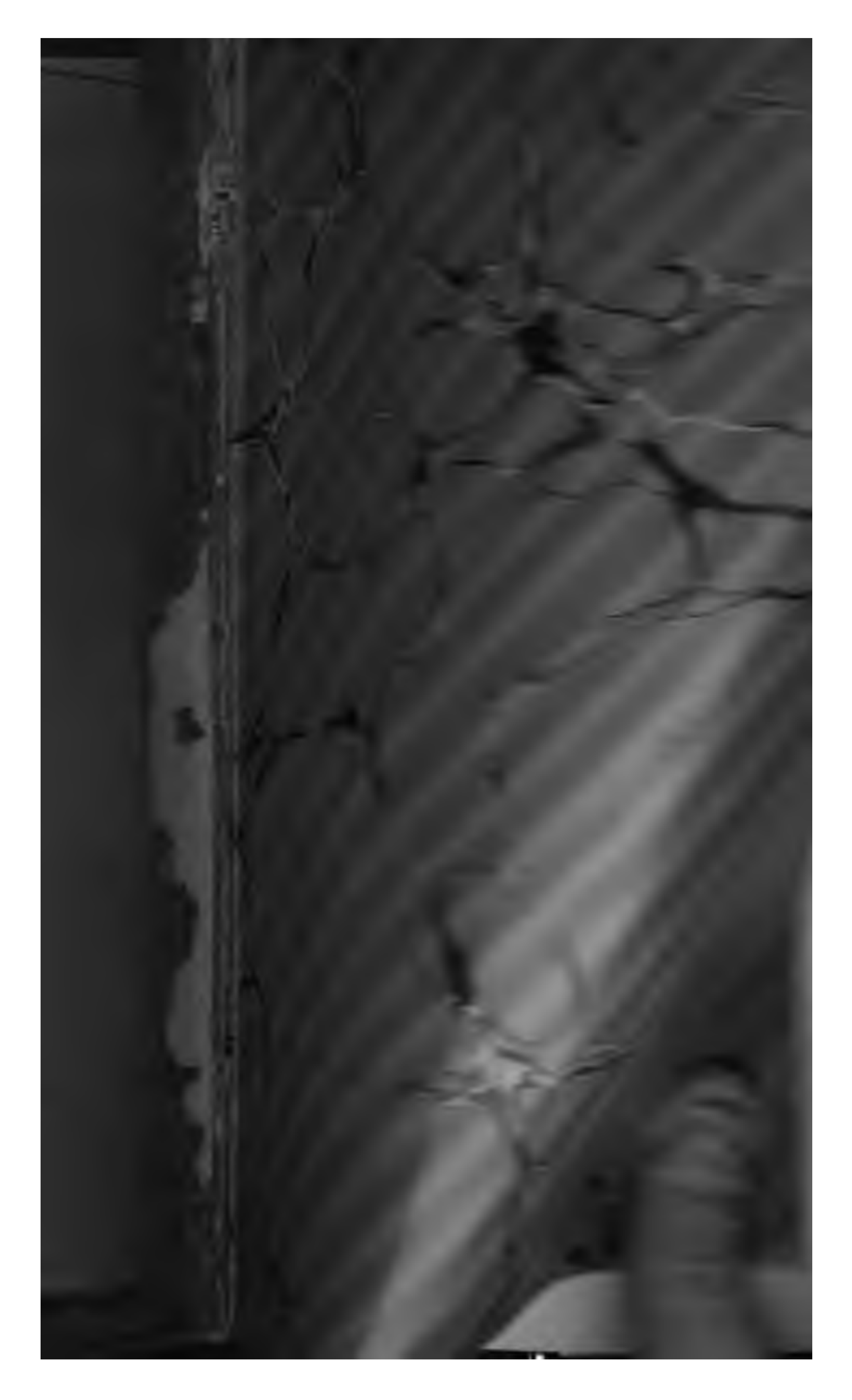

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. RIGAULT


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. RIGAULT

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest 21

Rigault, Hippolyte i.e. Ange Hippolyte, 1821–58

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. RIGAULT

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR M. SAINT-MARC GIRARDIN

TOME QUATRIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859

ÉTUDES
LITTÉRAIRES
ET MORALES.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Réception de M. de Sacy.

C'est jeudi dernier, 29 juin, que M. de Sacy, rédacteur en chef du *Journal des Débats*, a pris possession du fauteuil vacant par la mort de M. Jay, ancien rédacteur en chef du *Constitutionnel*. Par une fortune singulière, le directeur de l'Académie, chargé d'introniser et de présenter le récipiendaire, était M. de Salvandy, ancien rédacteur des *Débats*. Le journalisme se trouvait trois fois représenté dans cette solennité : par l'académicien dont on célébrait la mémoire, par le nouvel élu qui lui succédait, et par l'orateur éminent qui les louait tous deux. C'était donc un beau jour pour la presse, intéressée tout entière au choix de l'Académie, et M. de Sacy a fait ressortir avec beaucoup de bonne grâce et de modestie le caractère pour ainsi dire collectif de son élection : « Je m'honore, a-t-il dit, de la partager avec mes confrères. J'osais croire qu'ils regarderaient ma nomination comme leur propre succès. Je suis heureux et fier de ne m'être pas trompé. » M. de Sacy en effet n'a pas été déçu dans son

avaient pour eux le droit des vainqueurs, et qui n'ont recueilli au bout de la carrière que cette modeste couronne : l'estime des hommes de bien! Combien y en a-t-il qui, pendant qu'ils traversaient, au premier rang des journalistes, les temps prospères où le journal était si puissant, n'ont jeté un regard d'envie que sur ces fauteuils de l'Académie française, la plus noble des récompenses, la plus désintéressée des ambitions! Combien enfin ont eu le droit de rendre à leur propre caractère ce beau témoignage que l'auditoire tout entier a couvert d'applaudissements en écoutant M. de Sacy :

« Je n'ai pas cherché, vous le savez, messieurs, à me parer de titres étrangers, lorsque je suis venu solliciter vos voix, et à grossir mon humble bagage par des promesses d'avenir. Je l'ai dit à chacun de vous: je n'ai jamais fait que des articles de journaux; selon toute apparence, je ne ferai jamais autre chose. C'était ma vocation. Je l'ai remplie de mon mieux. Je l'ai remplie dans un moment où les journaux ont joué, à tort ou à raison, un rôle dont personne ne leur conteste l'importance, et exercé quelque chose de l'influence populaire qu'exerçaient à d'autres époques le théâtre et la chaire. Tant que les luttes ardentes de la politique ont été permises, j'y ai pris part sous le voile d'un anonyme que la loi autorisait. Pendant vingt ans de combats journaliers, j'ai défendu ce que l'on appelait alors la cause de l'ordre et de la liberté. Depuis que, par une conséquence inévitable de l'anarchie, l'usage a été réfréné avec l'abus, et que la liberté a dû subir les lois faites pour la licence, je n'ai pas désespéré des journaux, de ces journaux dont peut-être ceux même qui les maudissent le plus auraient un jour regretté l'absence! La critique littéraire nous restait; nous nous y sommes réfugiés sans regret pour nous-mêmes, et plût à Dieu que des devoirs de reconnaissance et d'amitié ne m'eussent pas obligé de reprendre une position moins paisible

et moins douce! En un mot, l'Académie, vous ai-je dit, messieurs, qui ne dédaigne aucune des formes sous lesquelles se manifeste l'empire des lettres, veut-elle donner à la presse quotidienne une petite place dans son sein? Je me présente sans me faire illusion sur la valeur de mes titres personnels, mais aussi sans rabaisser ceux de cette presse à laquelle je m'honore d'appartenir; sans prétendre que j'aie échappé aux écueils inévitables d'une discussion de tous les jours, où l'on serait sans chaleur et sans âme si l'on était sans passion, mais en protestant avec énergie contre l'injuste réprobation qui ne veut voir dans les journaux qu'une spéculation sur la crédulité du public, et dans les journalistes que des organes plus ou moins intéressés des factions ou du pouvoir. Je cherche dans mon cœur : je n'y trouve que l'amour de la justice. Du moins, après vingt ans d'une vie de discussion politique et littéraire, puis-je, la main sur la conscience, répéter ce vers que prononçait un grand poëte du siècle dernier au milieu même de l'Académie :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume. »

A travers un tel langage se montre comme sous un voile transparent l'âme d'un honnête homme et d'un sage : c'est là la grâce et le charme infini de ce discours qui fait aimer l'écrivain, parce qu'il le fait naïvement connaître par sa simplicité persuasive, j'oserais presque dire par sa candeur. Il n'y a là aucune rhétorique. M. de Sacy trouve toujours pour sa pensée les formes les plus naturelles, celles qui attirent le moins l'attention et visent le moins à l'effet. A force de discrétion et de modestie dans le style, il réussit à donner le change au public, à dérober ses mérites, et à faire passer presque incognito des qualités charmantes qui, un peu plus accusées, enlèveraient l'auditoire. Il est parvenu ainsi, en ajoutant à la simplicité de la diction celle du débit, et en s'abstenant, comme d'un charlatanisme, de

souligner la pensée par l'expression, et l'expression par la lecture, il est parvenu, dis-je, à dérouter plusieurs fois l'auditoire qui projetait d'applaudir à la fin d'une période, et à dissimuler quelques traits heureux qui auraient été arrêtés au passage, et salués malgré eux, s'ils s'étaient laissé reconnaître. Mais ils seront démasqués à la lecture. Il sera impossible à M. de Sacy, une fois attaché aux colonnes du journal, de tenter une nouvelle évasion. Quoi qu'il fasse, il n'empêchera pas son discours de paraître au public lettré un des plus distingués, un des plus fins, un des plus délicats qu'on ait prononcés depuis longtemps devant l'Académie.

M. de Salvandy a fermé, en répondant à M. de Sacy, l'espèce de cycle oratoire qu'il avait ouvert par les réceptions de M. Dupanloup et de M. Berryer. On l'a vu porter dans des sujets si divers une égale abondance, la même élévation de sentiments, le même éclat d'esprit, les mêmes illuminations de style. Sa réponse à M. de Sacy, aussi brillante, et plus spirituelle encore peut-être que ses discours précédents, avait de plus un attrait assez rare dans les solennités académiques : elle a cessé quelquefois d'être une oraison funèbre et un compliment de bienvenue, pour devenir une discussion animée, chaleureuse, éloquente. M. de Salvandy venait de faire à son tour l'éloge de M. Jay, déjà esquissé avec beaucoup de finesse par M. de Sacy; il avait apprécié les titres du récipiendaire, tracé vivement un fragment de l'histoire du *Journal des Débats*, et achevé de M. Bertin l'aîné un portrait supérieur, digne traduction de la peinture par l'éloquence, s'inspirant du chef-d'œuvre de M. Ingres ! Il est arrivé alors un moment où le journaliste s'est retrouvé sous l'académicien, et où l'éloge a fait place, je ne dis pas à la polémique, mot trop vif pour caractériser une discussion si académique, mais à une véritable argumentation contre une opinion de M. de Sacy.

Parlant de l'histoire de Richelieu par M. Jay, M. de Sacy avait signalé l'extrême indulgence de l'historien pour « ce terrible cardinal qui fut si grand au dehors et si terrible au dedans. » Richelieu, avait-il dit, qui entendait à merveille les intérêts de sa gloire, s'est assuré par la fondation de l'Académie française un retour d'apothéoses publiques qui ont formé peu à peu l'opinion générale, et étouffé la voix des contemporains.

« On a loué invariablement le cardinal de Richelieu d'avoir porté les derniers coups à la puissance des grands, comme si nous avions dû nous féliciter beaucoup de ne plus trouver que des courtisans là où nos pères trouvaient des gentilshommes, remuants quelquefois, il est vrai, mais libres de langage, de fortune et de cœur; comme si c'était une désirable organisation sociale que celle qui ne place aucun intermédiaire entre les masses et le trône, et qui expose une nation à flotter éternellement de l'anarchie au despotisme, du despotisme à l'anarchie! Otez cependant cette prétendue nécessité d'abaisser les grands et de faire fléchir tous les genoux devant un pouvoir unique, quel nom donnerez-vous à cette justice impitoyable qui n'avait pas un pardon pour le petit-fils du connétable de Montmorency? »

M. de Salvandy a pris la défense de Richelieu : « Pour la première fois, a-t-il ingénieusement répondu, le grand cardinal s'est vu faire son procès dans cette enceinte. Vous savez qu'il est en bons termes avec ses juges. Il a composé le tribunal. Par malheur, cela lui arrivait aussi de son vivant, et nous tenons compte à M. Jay d'avoir fait justice sans réserve de ses poursuites impitoyables, de ses justices irrégulières et sanglantes. Mais, monsieur, accepterons-nous sur sa politique même la sévérité de votre jugement? » Ici M. de Salvandy a cherché à démontrer que Richelieu n'a pas froissé les grands seigneurs à titre de grands sei-

gneurs, mais à titre de factieux et d'oppresseurs qui tenaient sous le joug la couronne, le peuple et la noblesse même ; qu'il n'avait pas renversé une institution, mais un abus ; enfin qu'il avait refait la monarchie, sauvé la France, sauvé la noblesse, et que la noblesse n'avait cessé de vivre et de s'illustrer ni après Richelieu, ni pendant la Révolution, ni aujourd'hui même, en pleine démocratie, par l'éclat des talents littéraires et par les armes ; et pendant qu'il traçait ce long état de services de l'aristocratie, tout à coup, entraîné par l'élan de sa pensée, il nous a transportés, comme d'un coup de baguette inattendu, du camp des Turenne, des Luxemboug, et des Vauban, dans celui du général Pélissier, sous les murs de Sébastopol. L'auditoire le suivait emporté comme par l'éclat d'un clairon, et perdait un peu de vue la question historique, point de départ de cette digression brillante. Aussi ne saurais-je dire en faveur de quelle opinion le public semblait pencher, et qui des deux, de l'accusateur de Richelieu, ou de son avocat, a décidément gagné sa cause. On les a tous deux applaudis, et peut-être avaient-ils tous deux raison ; seulement l'un parlait en historien, au nom de la justice, l'autre en académicien, au nom de la reconnaissance. C'était un tournoi de beaux sentiments. Il n'y a pas eu de vaincu.

En chroniqueur fidèle, je ne dois pas omettre une autre rencontre, un peu moins marquée d'ailleurs, et toujours aussi courtoise, entre le directeur de l'Académie française et le nouvel élu. M. de Sacy avait loué la modération de l'Académie, que les partis accusent tour à tour de sacrifier la philosophie au bigotisme et la religion au voltairianisme, parce qu'elle se tient à égale distance de l'intolérance philosophique et de l'intolérance religieuse. M. de Salvandy a-t-il pensé que cette position, singulièrement honorable pourtant, de médiatrice, ne convenait pas à l'Académie ? L'a-t-il regardée comme une attitude de neutralité indigne d'un

grand corps qui doit prendre parti en de si graves sujets ? Je ne sais, mais voici sa réponse :

« M. Jay traça ce tableau du XVIIIe siècle, le plus animé de ses écrits, à mon avis le plus éloquent et l'un des plus remarquables ; car il met en lumière les grands côtés de son sujet, louant tout sur bien des points où vous distinguez, *mais plus logique peut-être que s'il eût distingué davantage*. Il est de ceux qui m'étonnent toujours, passez-moi cet aveu, en croyant qu'on proteste pour la liberté, la justice, la tolérance, ces grandes et saintes choses, quand on fait l'apologie d'hommes et d'idées qui furent sans tolérance pour le christianisme, qui enfantèrent la Terreur, et ne laissèrent debout, au dernier jour du siècle, sur l'horizon de la patrie et sur celui du monde, que l'épée du 18 brumaire. »

Certes personne ne peut prendre M. de Sacy pour un voltairien. En parlant de Voltaire, dans son discours, il avait fait ses réserves ; il répudiait du voltairianisme le scepticisme, la licence, l'impiété ; il admirait dans Voltaire « la vivacité du bon sens, l'amour généreux de la tolérance, la défense persévérante des droits de l'humanité. » Cet esprit de justice et d'impartialité, qui animait M. de Sacy parlant du XVIIIe siècle, M. de Sacy en faisait honneur à l'Académie elle-même, qu'il ne compromettait pas en lui prêtant des sentiments si sages. M. de Salvandy, dans son désir affectueux de tirer davantage à lui le récipiendaire, ne lui a pas permis de se reposer sur cette limite où M. de Sacy prétendait s'arrêter : il a essayé de le piquer au jeu, en lui indiquant par allusion qu'il manquait de logique ; il a tenté adroitement, en louant avec effusion les belles préfaces de saint François de Sales et de l'Imitation de Jésus-Christ, d'engager plus avant M. de Sacy contre le XVIIIe siècle ; il a opposé ainsi l'admirateur des saints au défenseur des philosophes, comme s'il fallait absolument, pour être consé-

quent soi-même, haïr les philosophes quand on aime les saints, et comme si les préfaces de M. de Sacy étaient le désaveu de ses articles. Cette fois, je ne m'abstiens pas d'opiner, comme tout à l'heure quand il s'agissait de Richelieu, et je me range tout entier du côté de M. de Sacy : M. de Salvandy ne s'en étonnera pas, lui qui m'a déjà fait l'honneur de me reprocher mon modérantisme en pleine Académie, et il me pardonnera cette impénitence. Je suis tout à fait de l'école indépendante et modérée de M. de Sacy : comme lui, j'aime les saints et j'admire les philosophes ; il n'y a là ni indifférence ni contradiction, parce qu'on aime les saints avec son cœur et qu'on admire les philosophes avec son esprit. Les idées excessives m'effrayent. J'ai peur que les jugements tout d'une pièce, sans réserve, sans nuance, portés sur les hommes et sur les opinions, ne soient moins vrais, au fond, que les transactions en apparence inconséquentes, qui plaisent aux esprits calmes, parce qu'ils savent qu'en ce monde les choses ne sont pas simples ni les hommes tout à fait bons ou tout à fait méchants. J'admire l'élévation de pensée de M. de Salvandy, et l'éclat de ses images me charme. Mais est-il vrai que la Terreur soit sortie de l'Encyclopédie et du Dictionnaire philosophique, et que les mains des philosophes aient forgé l'épée du 18 brumaire? Nous sommes excusable d'en douter, puisque Napoléon lui-même s'y est mépris : il n'aurait pas eu cette aversion pour les idéologues, s'il avait reconnu en eux les ouvriers, volontaires ou non, de son pouvoir. Mais trop clairvoyant pour s'abuser, il savait que l'esprit d'indépendance du XVIII[e] siècle, qu'ils représentaient au XIX[e], peut, momentanément, par l'effet des excès commis, aboutir à l'intervention répressive du pouvoir absolu, mais que de sa nature il en est le plus redoutable adversaire. Aussi je regrette qu'un écrivain aussi équitable, aussi généreux que M. de Salvandy, ne se contente pas des réserves que nous faisons à l'endroit

du XVIII° siècle, et qu'il exige de nous, pour être complétement satisfait, une malédiction sur la philosophie que nous ne pouvons pas, que nous ne voulons pas prononcer. Mais pourquoi insisterais-je? j'aurais mauvaise grâce à soulever une discussion, alors que M. de Salvandy a tout au plus indiqué une objection en passant, avec beaucoup de mesure et de courtoisie. Au plus léger choc, je l'avoue, j'ai pris feu pour une cause qui est celle de M. de Sacy, la mienne, celle du *Journal des Débats*, celle de la *Revue de l'Instruction publique.* Mais l'avantage des sentiments modérés, c'est qu'ils permettent, une fois la dissidence marquée, de revenir tout entier à l'éloge; et, quoique M. de Salvandy soit mal disposé pour les distinctions, après avoir librement distingué ce qui dans son discours me semble un peu moins juste et moins vrai, je ne crois pas manquer de logique en admirant tant de pages tour à tour éloquentes et spirituelles, pleines d'agrément ou de splendeur.

M. de Salvandy a dignement achevé dans cette séance la trilogie oratoire qui l'a mis successivement en présence de la chaire, de la tribune et du journal. Après avoir été trois fois éloquent dans un intervalle si court, il pourra rentrer, comme il l'a dit, dans l'ombre et le silence, mais non pas dans l'oubli : le public se souviendra longtemps d'une magistrature académique si féconde et si bien remplie.

(*Revue de l'Instruction publique*, 8 juillet 1855.)

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Réception de M. Legouvé.

Depuis la réception de M. Scribe, de piquante mémoire, il n'y a pas eu à l'Académie française de séance moins rigoureusement académique que celle de jeudi dernier; ou plutôt ce n'était pas une séance académique, dans le sens grave et solennel du mot; c'était une comédie de salon, très-amusante, très-spirituelle, comme on n'en voit guère au théâtre, représentée en plein jour sous la coupole de l'Institut, entre les statues un peu surprises de Bossuet et de Fénelon, et applaudie à outrance, comme on n'applaudit pas toujours à l'Académie. Le public, plus nombreux que jamais, avait un air de fête, comme la salle du Théâtre-Français, un jour de première représentation, quand on est sûr d'un succès. Les femmes surtout rayonnaient de plaisir : on aurait dit qu'elles se sentaient de moitié dans le triomphe de leur avocat, et qu'avec M. Legouvé, Ève entrait enfin à l'Académie. Les membres de l'Institut, presque au grand complet, contre leur habitude, se pressaient dans les coulisses, aux deux côtés du nouveau sociétaire, qui, le rideau levé, a joué son rôle de début avec une admirable aisance et une incomparable perfection.

Avant de raconter la pièce, faisons connaître les acteurs. L'un, M. Legouvé, est un romancier, un poëte, un auteur dramatique. Romancier, il a tracé des peintures ingénieuses et vraies de la société contemporaine; les lecteurs des *Débats* parlent encore entre eux d'*Edith de Falsen*, une héroïne qu'on n'oublie pas quand on l'a connue, et à qui M. Legouvé, qui aime (il nous l'a dit) les familles nombreuses, devrait un jour donner une sœur. Poëte, il a

composé pour quelques-uns des élégies intimes, pleines de sentiments tendres et touchants, et pour tout le monde des tragédies où se réfléchissent tantôt les passions compliquées de la vie moderne, tantôt les beautés simples de l'art ancien, le *Guerrero* et *Médée*. Médée ! mère infortunée qui, l'an dernier, n'a pu immoler ses enfants devant le public du Théâtre-Français, parce qu'une tragédienne trop lettrée lui opposait le vers latin d'Horace :

> Ne pueros coram populo Medea trucidet,

mais qui les tuera, nous l'espérons bien, cette année, aux Italiens, par la main plus complaisante de l'autre Melpomène. M. Legouvé, esprit flexible, varié, et merveilleusement sociable, a parcouru tous les étages de l'art dramatique ; celui de la tragédie, où il a vécu dans l'intimité d'Euripide ; celui de la comédie, où il a passé plusieurs saisons dans l'élégant boudoir de M. Scribe : là est née une pièce charmante, *Bataille de dames ;* enfin l'étage du drame, où il avait pris à frais communs, avec son excellent ami M. Goubaux, un grand appartement un peu sombre, qui a vu venir au monde la pathétique Louise de Lignerolles, l'un des derniers succès de Mlle Mars. Il n'y a guère que l'étage du vaudeville où n'ait pas abordé M. Legouvé. Encore, dans son discours, en parlant des œuvres légères de M. Ancelot, il a légitimé et ennobli avec tant de bonne grâce le vaudeville, cet enfant naturel de la comédie, qu'évidemment M. Legouvé vaudevilliste aurait élevé le genre jusqu'à lui, et qu'en se jouant sur une scène plus humble, il aurait réussi à ne pas déroger.

Enfin M. Legouvé a encore un titre que dans cette *Revue* surtout je me reprocherais d'oublier : c'est un professeur. Il a professé dans un temps où c'était à la fois un dévouement et une témérité de faire un cours public, quand on ne voulait pas cesser d'être raisonnable, en 1848. M. Le-

gouvé, au Collége de France, eut courageusement du bon sens autant que de l'esprit devant de nombreux auditeurs, saisis pour la plupart d'un transport au cerveau, et dans un sujet où il était facile au professeur lui-même de se monter la tête, *l'Histoire des femmes*. Son cours est devenu un livre, un livre excellent dont je parlerai tout à l'heure. Je tiens seulement à noter le passage de M. Legouvé dans une chaire publique, et à le revendiquer pour collègue. Si peu de temps que son enseignement ait duré, si éloigné que son gracieux sujet paraisse de nos études, M. Legouvé a professé, c'est assez ; il est des nôtres, il nous appartient. Réclamons-le donc avec d'autant plus d'empressement que, dans cette variété de talents qui forme sa distinction, domine, comme un don supérieur et toujours présent, l'élévation morale. Dans tous ses ouvrages, à quelque genre qu'ils se rattachent, brille quelque chose qui vaut mieux que l'esprit, mieux que l'invention, mieux que l'éloquence, une droiture de pensée, une générosité de sentiments, séductions involontaires d'une âme honnête et aimable, qui, je m'en aperçois à cette digression même, provoquent l'amitié à faire l'éloge de l'homme, alors que la critique devrait seule parler et juger l'écrivain.

L'interlocuteur de M. Legouvé, M, Flourens, est un de ces savants lettrés que l'Académie française a coutume d'emprunter à un autre académie, pour attester leur union, et pour cimenter l'alliance de la science et des lettres. Par la culture de son esprit, par l'élégance de style dont il a revêtu les idées scientifiques dans des ouvrages devenus célèbres, M. Flourens continue la tradition de d'Alembert et de Fontenelle avec assez d'honneur pour que le public soit à bon droit étonné, si, dans une prochaine élection, l'Académie accorde à quelque nouveau représentant de la science la place qu'elle doit à l'histoire, au roman, à la critique, ou à la comédie.

Enfin le troisième personnage qui servait de sujet au dialogue de M. Flourens et de M. Legouvé, c'était le poëte qui, pendant la première moitié de sa vie, s'appela l'auteur de *Louis IX* et pendant la seconde redevint simplement M. Ancelot.

Cet écrivain, supérieur à la plupart de ses ouvrages, est un des nombreux exemples de l'influence exercée par l'esprit de conduite, je ne dis pas sur le bonheur (ce serait faire indiscrètement de la morale), mais sur le talent. La vie est un ouvrage d'art, qu'il faut savoir façonner d'une main habile, si l'on veut jouir pleinement des facultés de son esprit. M. Ancelot avait beaucoup d'esprit; même dans ses tragédies et ses poëmes oubliés, il a dépensé plus de talent que le public ne le suppose. J'ai lu *Ébroïn* sans y être forcé, et sans m'en repentir. Cependant la tragédie n'était pas la forme naturelle du talent de M. Ancelot : il s'y était accommodé sans effort, comme à un usage littéraire qu'il fallait suivre pour se faire un nom, et il y avait obtenu un succès moitié de politique et moitié de littérature. A plus forte raison, quand la révolution politique et littéraire de 1830 eut brisé dans les mains de M. Ancelot le moule usé de la tragédie monarchique, quand le poëte, affranchi de la littérature de parti, eut rencontré sa vraie vocation, la comédie, l'épître et la satire, il aurait pu produire, par la réflexion et le travail, des œuvres distinguées et s'acquérir au second rang une réputation durable. Mais les hasards d'une vie mal gouvernée, l'exploitation hâtive de soi-même, le gaspillage d'un esprit sans discipline et sans règle, condamnèrent les ouvrages de M. Ancelot à une médiocrité qui n'était pas inévitable. Il ne donna jamais ce qu'il semblait promettre, jamais il ne remplit la vraie mesure de son talent; et comme dans l'histoire des lettres on est jugé sur ce qu'on a fait, et non pas sur ce qu'on aurait pu faire, son nom, qui parut un instant promis à la célébrité,

échappera difficilement à l'oubli. Même de son vivant, M. Ancelot se sentait mourir. De là ce regret amer, si souvent exhalé, d'avoir tenu dans ses mains et laissé tomber sa fortune littéraire ; de là cette comparaison douloureuse de sa destinée avec des destinées mieux remplies ; de là cette souffrance d'un cœur bon, mais entraîné vers l'envie, souffrance si bien décrite par M. Legouvé dans une des pages les plus spirituelles de son discours. Il faut citer ce morceau, ou plutôt cette scène dramatique, où M. Ancelot semble revivre avec des alternatives de jalousie et de générosité, qui ont fourni à M. Legouvé de si vives péripéties et un si heureux dénoûment.

« La profession des lettres a vainement pour objet l'étude de ce qu'il y a de plus grand dans le monde après le bien, le beau ; il faut le dire, c'est souvent un état malsain pour l'âme. La vanité qu'il surexcite, l'ardeur d'imagination qu'il suppose, les qualités même qu'il exige amènent presque forcément à leur suite un besoin de succès et une émulation fiévreuse qui dégénèrent bien vite en amertume, pour peu qu'on se voie déçu dans ses espérances de gloire. Qu'est-ce donc quand cette gloire on la perd après l'avoir possédée ? Qu'est-ce surtout quand on voit un artiste comme soi, un émule, être tout seul ce qu'on était avec lui, régner sans partage là où l'on régnait à côté de lui, et s'enrichir, ce semble, de tout ce qui vous échappe ? L'âme alors se révolte, perd la direction d'elle-même, et passe malgré elle du découragement à l'irritation, presque à l'animosité. Eh bien ! le hasard, par une sorte de cruauté, semblait prendre plaisir à pousser, à contraindre le cœur de M. Ancelot à ces douloureux sentiments ! Cet émule avec lequel il avait débuté dans la vie et dont il avait partagé tous les succès, cet émule continuait ses triomphes, et lui Ancelot, il voyait tout à coup s'arrêter les siens ; cet émule était applaudi par toute la jeunesse, et lui, Ancelot, il n'entendait plus autour

de son nom que des paroles de malveillance ; cet émule siégeait à côté de vous, et lui, Ancelot, il était toujours sur le seuil ; cet émule se voyait adoré par sa ville natale, et lui, Ancelot, fils de cette même ville, il n'y rencontrait qu'indifférence, froid accueil et parfois hostilité. Enfin, en août 1830, M. Ancelot donne à l'Odéon une tragédie pleine de talent, de beaux vers, de situations dramatiques, *le Roi fainéant*, et les jeunes gens, arrêtant la pièce au second acte, font tomber le rideau.... devinez à quel bruit ! Au bruit des sifflets ? Non, cherchez quelque chose de plus cruel encore, au bruit des vers de cet éternel rival, au chant de *la Parisienne!* Avouons-le, il y avait là un coup bien poignant, une souffrance bien cruelle, d'autant plus cruelle que celui qui la causait en était innocent, que c'était le meilleur de tous les hommes, que M. Ancelot le savait, lui rendait justice, et par conséquent il s'en voulait de lui en vouloir, il se le reprochait jusqu'à en rougir, jusqu'à en pleurer.... Oui, en pleurer ! Un jour, un de ses amis va le voir. L'auteur du *Paria* venait de donner un ouvrage dont on opposait malignement le triomphe à la chute du *Roi fainéant*. Le cœur tout blessé de ce continuel et douloureux parallèle, M. Ancelot amène malgré lui l'entretien sur ce nouveau succès de son heureux rival ; l'ami en parle avec enthousiasme : le poëte pâlit ! Que faire ? Revenir sur ses louanges ? C'était impossible ! Interrompre brusquement l'entretien ? C'était dire au poëte : « J'ai vu ta pâleur. » Il continue donc, mais en termes plus froids, plus enveloppés. Peine inutile ! Le malheureux ne l'entendait plus, ou plutôt il entendait sous ces éloges si réservés toutes les cruelles paroles de comparaison qu'il avait recueillies depuis huit jours, et avec un accent de colère concentrée il s'écria : « Dis donc « tout de suite que c'est un homme de génie, et que moi « je ne suis qu'un manœuvre. — Mais, mon ami ! — Donne « raison à tous ceux qui m'attaquent et qui l'exaltent ! — Mais,

« écoute-moi, il a son talent, et tu as le tien. — Non ! « non ! je n'ai pas de talent, moi, je ne sais rien, je ne suis « rien.... pas même pour toi ! Oh ! je m'en suis bien aperçu ! « Je vois bien que chaque jour je déchois dans ton esprit, « que je perds ta sympathie, ton affection.... — Mon ami ! « mon ami !— Que c'est lui que tu aimes !... Et si tu es venu, « c'est pour observer mon chagrin et aller ensuite t'en ré- « jouir et t'en moquer avec lui ! » Jusque-là son ami avait cherché à le calmer ; mais à cette parole cruelle, il se leva et se dirigea vers la porte, décidé à ne jamais revoir un homme qui l'avait ainsi méconnu. Mais, arrivé sur le seuil, il se sent arrêté par le bras, il se retourne et il voit le poëte pâle, fondant en larmes, et lui disant d'une voix entrecoupée : « Pardonne-moi ! pardonne-moi ! Je suis un ingrat ! « je suis un insensé !... Mais je suis si malheureux !... » Oh ! que de plus inflexibles lui jettent la première pierre ; mais pour moi je ne puis que le plaindre ! le plaindre de toute mon âme et souffrir avec lui.... Ou plutôt, non, je me trompe, il ne s'agit ni de souffrir ni de le plaindre ; ce qu'il faut, messieurs, c'est l'admirer et le remercier : car ce désespoir vous l'avez changé en allégresse ; ces larmes de colère, vous les avez converties en larmes de joie ; et lui, il a racheté cette animosité secrète et involontaire par le plus touchant et le plus fraternel des hommages.... Ah ! je n'aurais jamais eu la force de commencer un tel récit si je n'avais eu ce dénoûment pour le finir !

« Casimir Delavigne, je ne crains plus de le nommer maintenant, Casimir Delavigne venait de mourir ; le Havre lui avait voté une statue, ainsi qu'à Bernardin de Saint-Pierre ; vous voulûtes, messieurs, vous associer à ces deux inaugurations solennelles, et vous nommâtes à l'unanimité, pour vous représenter, M. Ancelot. Aussitôt tout change en lui et pour lui ; plus d'esprit de rivalité, plus d'amer regret ; il n'a désormais qu'une pensée, prendre sa revanche contre

lui-même en célébrant dignement celui que vous regrettiez, et dès le lendemain, lui, Ancelot, il est à l'œuvre; dès le lendemain il commence un dithyrambe en l'honneur de Casimir Delavigne, et, comme si le doux et fraternel sentiment qui le remplissait dès lors tout entier eût élevé son talent à une hauteur inaccoutumée, jamais, même aux jours de sa glorieuse jeunesse, il n'avait trouvé d'accents plus purs, plus inspirés ; il devient l'égal de celui qu'il célèbre. Le 7 août, il arrive au Havre avec la députation : un nouveau bonheur l'y attend. Ces compatriotes, dont la froideur lui avait toujours été si douloureuse, touchés alors de le voir venir comme le panégyriste de leur cher poëte, l'accueillent en amis. Il parcourt ces rues, ce port, ces belles côtes d'Ingouville où son enfance avait été si heureuse, mais que depuis l'indifférence de sa ville natale lui avait comme gâtées, et à chaque pas ce sont des visages bienveillants qui lui sourient, des paroles d'admiration qui l'entourent. Il paraît au lieu de la cérémonie, il lit ses vers, et soudain éclatent de toutes parts les applaudissements les plus passionnés; la voix publique unit son nom au nom de Casimir Delavigne: il a retrouvé son pays! il a retrouvé sa gloire! Et comment?... en chantant cette gloire antagoniste qui avait si longtemps obscurci la sienne! C'est lui qui donne à son rival sa dernière couronne, et c'est son rival qui lui donne, à lui, son dernier succès; la Providence les réconcilie dans l'éclat d'un triomphe qu'ils se doivent l'un à l'autre, et le pauvre poëte tombe éperdu dans les bras d'un ami en s'écriant : « Ah! j'emporte du bonheur pour tout le « reste de ma vie! »

Tout est bon qui finit bien, comme dit le proverbe. La fin de ce récit, si honorable pour M. Ancelot, justifie M. Legouvé de l'avoir commencé. Mais malgré la dernière scène, suffisante pour sauver le reste de la pièce, il n'y avait qu'un talent parfaitement sûr de soi qui pût aborder,

en pleine Académie, la peinture d'une maladie morale « attachée, comme l'a dit M. Legouvé sans déguisement oratoire, à la profession d'homme de lettres. » Il fallait non-seulement que l'art de la mise en scène protégeât le tableau, mais que le prestige d'une lecture habile en voilât la témérité. Le double succès de l'écrivain et du lecteur a donné gain de cause à M. Legouvé, et cette analyse psychologique de la jalousie littéraire, si hardie dans l'oraison funèbre d'un académicien, a été saluée par l'Académie d'applaudissements unanimes, qui en attestaient la vérité.

Dans la seconde moitié de son discours, M. Legouvé a placé M. Ancelot sur le premier plan, avec une sollicitude que les récipiendaires n'ont pas toujours pour leurs prédécesseurs, et même que les directeurs de l'Académie n'ont pas toujours pour les récipiendaires; car si j'osais mêler une réserve à toutes les louanges méritées par M. Flourens, j'exprimerais le regret que dans son discours trop concis il n'ait pas accordé une assez grande place aux titres de M. Legouvé. Il s'est arrêté plus volontiers aux idées générales, et même aux digressions, que M. Legouvé avait disposées habilement dans la suite de son discours, comme des stations agréables où des opinions différentes pouvaient se donner rendez-vous. Peut-être le compliment académique a-t-il trop tôt cédé le pas à la discussion; mais la discussion a été spirituelle et courtoise. M. Legouvé développait, avec la chaleur d'un talent plein de jeunesse, des idées que M. Flourens contredisait avec la finesse d'une raison un peu désabusée. Pour emprunter à l'ancienne comédie une comparaison qui ne peut déplaire à un poëte comique, M. Legouvé et M. Flourens rappelaient assez bien, dans la diversité de leur bon sens et de leur langage, les personnages de Clitandre et d'Ariste, c'est-à-dire les deux formes de la raison dans l'ancien théâtre, l'une plus riante et plus animée, celle de la raison

dans sa première jeunesse; l'autre plus circonspecte et plus sincère, celle de la raison dans sa période d'invigoration, comme dit M. Flourens; mais toutes deux classiques et goûtées également du public français.

On peut paraître téméraire de s'introduire en tiers dans un dialogue si bien tenu. Mais je ne parlerai pas en mon nom, je me bornerai à transcrire fidèlement les observations que laissait échapper à demi-voix, sur chacun des discours, une personne à côté de qui je me trouvais placé, une femme au profil grec que je ne connais pas, mais qui pourrait bien être Diotime, ce personnage fameux du *Banquet* de Platon. Qu'y a-t-il d'étonnant que Diotime, ce modèle idéal de la femme antique, soit revenue un instant sur la terre pour assister au triomphe de la femme moderne dans la personne de son défenseur, M. Legouvé ? Diotime donc, qui ne connaît pas sans doute les inventions modernes, témoigna d'abord quelque surprise en entendant M. Legouvé comparer la tragédie à un aérostat. Puis, quand M. Legouvé, s'élançant lui-même dans la nacelle de son ballon, décrivit à vol d'oiseau les métamorphoses de la tragédie grecque, vue de loin et de haut, Diotime reconnut au passage et salua les portraits brillants de ses trois illustres amis, Eschyle, Sophocle et Euripide. Quand l'orateur, distinguant l'essence de la tragédie de celle de la comédie, assigna pour objet à la première l'idéal, à la seconde le réel, Diotime ne put s'empêcher de réclamer pour son autre ami Aristophane, aussi idéal à lui seul que tous les tragiques de la Grèce, et, si elle avait connu Molière, elle n'eût pas manqué d'ajouter qu'il y avait aussi, pour prendre l'expression charmante de M. Legouvé, « un coin de ciel, » dans *le Misanthrope*. Plus loin la théorie piquante de l'association dramatique, vantée par M. Legouvé comme un progrès de l'art et de la sociabilité modernes, fit sourire la belle Grecque, toute

pleine encore des préjugés de la barbare Athènes, où la collaboration était inconnue. En apprenant de la bouche du récipiendaire qu'à la faveur du mariage des esprits, un et un parvenaient à faire trois, elle fut émerveillée de notre arithmétique. Enfin au moment où M. Flourens à son tour introduisit sur la scène ce jeune provincial qui, parti de son village avec une grande pitié pour la condition des femmes, a trouvé partout à Paris, dans les hospices et dans les salons, les preuves éclatantes de leur félicité, Diotime jeta un regard d'envie sur la plus belle moitié de l'auditoire, et me dit en soupirant : « Nous n'étions pas si heureuses autrefois ! » Et elle me demanda si réellement notre équité, notre respect, notre galanterie ont élevé la femme moderne à un tel degré de béatitude, qu'elle ne puisse monter plus haut, sans quitter la terre et se perdre dans les nues. J'étais embarrassé de répondre et j'avais peur de me compromettre, car je sais qu'on s'expose à passer pour un rêveur, quelquefois même pour un phalanstérien, quand on ose réclamer quelque faible supplément aux immunités des femmes. « Non, répondis-je timidement, je ne partage pas l'optimisme du jeune provincial de M. Flourens : peut-être me manque-t-il d'avoir visité l'hospice « où la femme donne la vie à un nouvel être ; » mais j'ai vu les salons où elle règne, et, même sur le trône où elle préside « au lutinage incessant de l'esprit, » je l'ai trouvée plus sujette que reine. C'est que persuadés de l'infériorité naturelle de son esprit, nous lui épargnons, le plus souvent, par une sollicitude dédaigneuse, le poids d'une éducation trop lourde à nos yeux pour sa faiblesse ; car je ne veux pas penser que, pour mieux nous assurer son obéissance, nous l'entretenons politiquement dans cette ignorance, où les souverains despotiques retiennent les peuples asservis. Nous qui nous vantons du progrès de nos lumières, nous en sommes restés, pour la plupart,

aux idées du bonhomme Chrysale sur l'éducation des femmes. Le dé, le fil et les aiguilles sont encore le fond de leurs bibliothèques. Nous coupons les ailes à leur esprit, de peur qu'il n'aille se poser sur l'arbre de science, et s'il en approche, nous appelons à notre aide, pour l'en écarter, l'exemple des aïeux, le respect humain, le ridicule; nous évoquons les ombres de Bélise et de Philaminte, de Cathos et de Madelon, et nous n'apercevons pas, à deux pas de nous, la naïve Agnès qui a perdu son ruban et qui se moque de M. de La Souche! Regardez autour de vous les femmes et les jeunes filles, si attentives à la parole des orateurs, si habiles à les louer ou à les critiquer à propos. C'est leur goût naturel qui leur dicte l'approbation ou le blâme; ce n'est pas l'éducation que nous leur avons donnée. Sans doute, elles ont vu *Adrienne Lecouvreur* et *Par droit de conquête;* plus tolérants que les pères et les maris d'Athènes, nous ne les empêchons pas d'assister à la comédie. Mais dans le gynécée où elles étaient captives, les Athéniennes de votre temps, madame, lisaient les poëmes d'Homère et l'histoire d'Hérodote. Si M. Flourens, qui vient de prononcer si à propos les noms des pères de notre littérature, Malherbe, Racan, Vaugelas et Balzac, demandait aux Parisiennes qui l'applaudissent combien d'entre elles ont lu Balzac, Vaugelas, Racan, ou Malherbe, les Athéniennes de Paris répondraient qu'on ne trouve pas ces auteurs au cabinet de lecture, et qu'on ne les joue pas au Théâtre-Français. Que serait-ce, si au lieu de la femme de Paris, qui sait toujours quelque chose, même sans avoir jamais rien appris, vous aviez sous les yeux la femme de province, qui finit par ne plus rien savoir, même après avoir appris quelque chose? Que serait-ce, si au lieu de vous parler seulement de l'éducation des femmes, j'abordais toutes les questions de morale, d'histoire et de jurisprudence que M. Legouvé a traitées avec

une conviction éloquente ? Je crois bien que les femmes modernes vous paraîtraient un peu moins heureuses, et l'exemple du jeune provincial un peu moins persuasif. Mais on se lève ; M. Flourens vient de terminer son discours par une digne réponse aux détracteurs de l'Académie. Veuillez prendre cet exemplaire de l'*Histoire des femmes*, et le porter à Platon. Il verra que depuis sa *République* nous avons amélioré la famille ; mais il avouera que nous avons encore beaucoup d'efforts à faire pour que dans la famille l'autorité et la liberté atteignent à leur juste équilibre, que dans la société le bonheur de la femme reçoive toute garantie, et que dans la séance d'aujourd'hui, le ferme bon sens de M. Flourens ait eu tout à fait raison contre les souhaits généreux de M. Legouvé. En attendant, la journée a été bonne pour tout le monde, pour les orateurs, pour les femmes et pour l'Académie. »

(*Revue de l'Instruction publique*, 6 mars 1856.)

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Séance de réception de M. le duc de Broglie.

Il est difficile de raconter une scène presque entièrement politique dans une *Revue* exclusivement littéraire, à qui la politique est défendue. Aussi éprouvé-je un grand embarras à rendre compte de discours que je ne puis passer sous silence sans manquer de respect à l'Académie, et que je ne puis analyser sans effaroucher la loi. Placé par ma mauvaise fortune entre une inconvenance et une illégalité, je ne puis échapper à l'une et à l'autre qu'aux dépens de

mes lecteurs, en parlant et en ne parlant pas, en triant avec une attention méticuleuse dans les discours des deux orateurs tout ce qui peut entrer sans délit dans cette *Revue*, et en écartant tout passage d'un intérêt moins innocent; c'est-à-dire en réduisant une controverse publique de politique aux proportions inoffensives d'une conversation de lettrés dans un salon, en faisant d'une tribune un fauteuil.

Je sais qu'il ne manque pas de bons esprits pour prétendre précisément que les fauteuils de l'Académie, comme leur nom l'indique, ne sont pas des tribunes, que l'Académie est une compagnie littéraire, et non pas un parlement; que si son premier protecteur fut un homme politique, Richelieu, qui, en faisant d'elle un corps, semblait l'autoriser à parler, son premier secrétaire fut Conrart, un homme prudent, qui lui donnait l'exemple de se taire.

Ici, je crois qu'il faut distinguer entre les divers actes de l'Académie française, entre ses votes et ses discours. Que dans ses discours l'Académie parle de politique, à ses risques et périls, c'est un droit qu'on peut lui contester au nom de l'arbitraire, mais non pas au nom de l'histoire; car dès le XVIIe siècle, elle a parlé des affaires de l'État, pour louer, il est vrai, Louis XIV. Mais dans un corps digne de ce nom, la liberté de la louange implique celle du dissentiment, et à partir du XVIIIe siècle, même sous le régime de la monarchie absolue, cette dernière liberté n'a pas cessé de s'exercer avec modération dans l'Académie. On ne saurait non plus lui contester, au nom de la raison, le droit de parler de politique. Puisque l'Académie admet dans son sein des hommes d'État, exiger que, lorsqu'ils prennent la parole, ils se dépouillent de leur caractère, qu'ils oublient leur vie tout entière, leurs titres à la renommée et au choix même de la compagnie où ils siégent, pour se transformer soudainement en simples lettrés assemblés autour d'un dictionnaire, en avocats discrets de la grammaire et du

goût, ce serait le comble de l'inconséquence. Dira-t-on que l'Académie devrait s'interdire les choix politiques? J'y consens, à condition qu'on s'entende sur le sens du mot. Que l'Académie ouvre ses portes à la politique, quand elle est en même temps l'éloquence, quand le grand art de la parole ou du style s'ajoute à l'éclat de la carrière ou du nom, quand le talent est la vraie couronne dont se pare le nouvel élu; qu'elle s'honore d'appeler à elle un duc de Broglie, chez qui l'esprit et l'âme sont encore plus nobles que le sang, c'est là l'honneur de l'Académie, rendez-vous séculaire de toutes les gloires de l'esprit français. Mais que le titre d'homme politique soit à lui seul une séduction victorieuse à ses yeux, qu'elle succombe à la tentation d'adopter un nom plus cher au parlement qu'aux lettres, qu'elle sacrifie à quelques discours applaudis les succès plus populaires du théâtre, qu'elle récompense par des suffrages prématurés les promesses du talent plutôt que ses fruits, ce serait une injustice, ce serait une faute. Je comprends que ceux-là l'y veulent pousser par leurs provocations, qui lui préfèrent la Société des gens de lettres; mais l'Académie ne la commettra pas. Certes, l'Académie ne relève que d'elle-même; mais elle peut avoir égard au sentiment public sans abdiquer son indépendance, et se concilier l'opinion sans faire de sacrifice à la popularité, sans mettre ses fauteuils au suffrage universel. Tout grand corps, a dit Tacite, a besoin d'une direction et d'un appui. Une direction, ce n'est pas ce qui manque à l'Académie française, si riche en esprits supérieurs à qui l'exercice du pouvoir a dû enseigner l'art de conduire les hommes. Mais ce qui lui manquera, c'est l'appui, si elle renonce volontairement au seul qui lui reste, le public, et le public se tournera infailliblement contre l'Académie, si les choix nouveaux qu'on attend d'elle trompent l'espérance de l'opinion. Quand elle aura mis contre elle la seule force extérieure qu'elle puisse

avoir pour elle, et se sera fait un ennemi de son unique ami, que restera-t-il à l'Académie française? Répondra-t-elle, comme l'héroïne de Corneille : « Moi seule, et c'est assez? » La réponse est admirable, mais dans la bouche d'une héroïne, et d'une héroïne sacrifiée à la fin de la tragédie.

Il serait singulièrement regrettable que la politique, qui inspire de si bons discours, inspirât des votes moins bons, et qu'elle indisposât demain contre l'Académie, par des choix trop peu littéraires, le public même dont elle s'est fait applaudir hier dans la personne d'un politique illustre, qui est en même temps un éloquent orateur et un éminent écrivain. M. de Broglie, au début de son discours, s'est demandé à quel titre il appartenait à l'Académie. « Et moi, a répondu spirituellement M. Nisard, je cherche à quel titre vous ne lui appartiendriez pas. » C'est que nul, en effet, n'était ni plus visiblement, ni depuis plus longtemps que M. de Broglie, promis à l'Académie française. Ce n'a pas été entre elle et lui une de ces unions combattues par l'opinion, et contractées, pour ainsi dire, après les sommations légales. L'inclination de l'Académie était ici d'accord avec le vœu public, et tout ce qui pourrait surprendre, c'est que le mariage ait eu lieu si tard. L'Académie apporte à M. de Broglie la seule dignité qui manquât encore à cette glorieuse vie. M. de Broglie apporte à l'Académie française la décoration d'un grand esprit, d'une haute éloquence, d'un caractère digne d'un autre siècle, d'une renommée politique sans tache, et d'une réputation littéraire dont l'éclat serait plus vif encore, si les affaires n'avaient pas de bonne heure disputé M. de Broglie à la littérature, et si l'écrivain, en lui, n'avait dû céder le pas au ministre. Quoique le grand rôle qu'a joué M. de Broglie dans le gouvernement constitutionnel nous ait sans doute privés de beaucoup de belles pages littéraires ou philosophiques, qu'au-

raient enfantées les loisirs d'un homme de lettres, et que n'a pu se permettre le labeur d'un homme d'État, je ne saurais m'associer à ce mot de M. Nisard, qui ressemble trop à un regret : « M. de Broglie est un métaphysicien arraché à sa vocation. »

Ce que nous avons perdu en chefs-d'œuvre peut-être, M. de Broglie nous l'a rendu en vertus, en vertus publiques, les plus difficiles de toutes. S'il a trop souvent dérobé son talent à la littérature, ses exemples ont enrichi et illustré notre histoire, et comme il y toujours dans le monde plus d'esprit que d'honneur, comme une belle vie est plus rare qu'un beau livre, remercions la fortune d'avoir donné à la France un grand homme de bien, même en lui retirant un grand écrivain et un grand philosophe. Ou plutôt, la fortune ne nous a rien ôté, et n'a pas exigé de sacrifice en retour de son bienfait. La vie publique a été pour M. de Broglie un théâtre où il a déployé tout ensemble la grandeur de son esprit et celle de son caractère. M. Nisard a loué les écrits du publiciste avec une vivacité d'admiration qu'il n'aurait pas accordée à la politique, si elle n'avait été ornée d'un beau talent; il a rendu justice à l'éloquence de l'orateur, grave, nerveuse, pressante, subtile quelquefois, mais partie des profondeurs de l'âme, et pleine d'une flamme secrète, sous son air de majesté. Peut-être même M. Nisard a-t-il trop félicité l'éloquence de M. de Broglie d'échapper à la passion : elle ne mérite pas tout à fait cet éloge, dont la passion ne doit pas être flattée. M. Nisard n'aime pas la passion : il y a longtemps qu'il lui a déclaré, au nom de la raison, une guerre qu'il a soutenue avec une ardeur assez proche parente de l'ennemie qu'il combattait. C'est précisément cette vivacité quelquefois exclusive de son bon sens, qui lui donne sa saveur et sa force; c'est, à son insu peut-être, son originalité vraie d'être passionné contre la passion. Si c'est une contradiction, qui s'en plaindrait? *O felix culpa!*

La passion est partout : elle est dans l'aversion que M. Nisard a pour elle ; elle est, grâce à Dieu, dans les discours parlementaires de M. de Broglie ; elle est dans son admirable discours de réception à l'Académie. Mais cette passion que j'honore et que j'aime chez M. de Broglie, c'est celle de l'honnête, du vrai, du beau ; c'est la passion de la fidélité à tous les sentiments élevés, à toutes les grandes idées sans lesquelles la terre ne vaudrait pas un regard, ni la vie un regret. C'est la passion d'un noble esprit dans toutes les nobles causes, source éternelle de l'éloquence humaine, qui a fait de M. de Broglie un grand orateur à la tribune, et un orateur d'un intérêt si puissant, malgré les formes sévères de sa parole et l'appareil savant de sa dialectique. C'est elle qui a fait de son discours de réception une des plus belles œuvres oratoires qu'aient entendues depuis trente ans les voûtes de l'Académie. Si la voix émue de M. de Broglie ne l'avait pas trahi, rien n'aurait égalé l'effet de ces dernières paroles, où se confondent le regret des déceptions amères, et la résignation chrétienne, et l'ardent amour des lettres, ces chères consolatrices des grandes âmes, et la prédication éloquente du travail, et la foi dans l'avenir :

« S'il est vrai, comme l'a dit saint Augustin, comme l'ont répété Bacon, Pascal et tant d'autres ; s'il est vrai que le genre humain s'élève d'épreuve en épreuve, que le genre humain ne soit en quelque sorte qu'un même homme qui passe, sous la main de Dieu, de l'enfance à la jeunesse et de la jeunesse à l'âge mûr ; s'il est vrai, comme l'a dit après eux l'un des plus beaux génies du dernier siècle, que ce mouvement ascendant de l'humanité s'opère de telle sorte qu'avançant toujours, elle a parfois l'air de reculer, pourquoi l'homme de bien ne regarderait-il pas d'un œil ferme les alternatives d'action et de réaction dans la destinée des peuples ?

« M. de Sainte-Aulaire avait d'ailleurs appris de plus haut que saint Augustin, de plus haut que Bacon et Pascal, il avait appris de l'esprit de Dieu lui-même que l'espérance est vertu divine, et qu'elle est imposée à l'homme en toute choses, en toutes circonstances, durant sa traversée de ce monde à l'autre et du temps à l'éternité. Il avait lu dans le livre des livres que Dieu châtie l'incrédulité des peuples en leur suscitant des révolutions, et voyant dans les calamités dont il était témoin une juste rétribution et un avertissement salutaire, volontiers aurait-il répété ces belles paroles d'un historien célèbre qui fut son ami et le mien :

« Ne désespérons jamais des principes et des vertus qui « forment le noble patrimoine de l'espèce humaine, et, lors « même que nous les verrions mis en oubli.... attendons le « lent ouvrage du temps.... Les vérités éternelles survivront « aux attaques de leurs ennemis, et renaîtraient du cœur « même de l'homme, s'il ne restait aucun monument sur « la terre pour attester leur antique existence et le culte « qu'on leur a rendu. »

« Mais, messieurs, souffrez que je vous le dise en terminant, ce culte des vérités éternelles, c'est sur vous qu'il comptait pour le relever; c'est sur vous qu'il comptait pour en réveiller la foi dans les cœurs, pour en parler le langage à la génération qui nous succède, à cette génération étourdie de sa chute, engourdie dans le doute, enivrée des intérêts du jour et de l'heure.

« L'honneur des lettres, c'est de ne subir ni d'endurer l'abaissement des esprits; de les rappeler sans cesse et de les maintenir dans ces régions sereines où germent les hautes pensées, les nobles vœux, les sentiments désintéressés.

« Les lettres dignes de ce nom, les lettres humaines, *humaniores litteræ*, nourrissent la jeunesse de sucs généreux, charment la vieillesse en lui retraçant les grands

exemples et les beaux souvenirs, apaisent l'âme dans le tumulte des affaires, lui sourient dans la retraite des champs, et, pareilles à la colonne de feu qui guidait Moïse, accompagnent l'homme dans son voyage ici-bas, en l'échauffant de leur flamme, en l'éclairant de leurs rayons. On les dit humaines par excellence, précisément parce qu'elles assistent l'humanité dans le combat de la vie et la raniment dans ses défaillances L'humanité est ambitieuse et débile. Elle aspire à tout et se dégoûte de tout; c'est sa misère et sa grandeur. C'est sa misère., car un rien l'abat et lui fait quitter la partie; c'est sa grandeur, car le repos la fatigue plus que le travail, et le moindre espoir la remet à l'ouvrage. Sa nature, œuvre de Dieu, vaut mieux que sa condition sur cette terre d'exil. C'est le sceau d'immortalité qu'elle porte au cœur et sur le front.

« L'empereur Sévère, soldat africain, porté au trône des Césars par la gloire et par la fortune, surpris par la mort à York, lorsqu'il accourait des extrémités de l'Asie pour repousser une invasion des Calédoniens, disait à l'ami qui, penché sur sa couche, soutenait sa tête accablée : « J'ai été toutes choses et rien ne vaut, » *omnia fui et nihil expedit;* puis, voyant s'avancer le centurion qui chaque matin venait lui demander le mot d'ordre, il se leva sur son séant lui dit et d'une voix ferme :

« Travaillons, *laboremus.*

« Ce fut sa dernière parole.

« Que ce soit la mienne en ce moment; que ce soit la nôtre aussi longtemps qu'il sera donné à chacun de nous de vivre et d'élever une voix entendue de notre pays. »

Chargé de répondre à un tel orateur et à un tel discours, M. Nisard avait à vaincre des difficultés dont le public n'a pas semblé tenir assez de compte, et il s'est acquitté de sa tâche, je ne dirai pas avec adresse, ce serait un médiocre

éloge, mais avec une franchise d'admiration pour M. de Broglie, qui vaut mieux que toutes les habiletés. Ni la distance actuelle d'opinions qui les sépare, ni la crainte d'offenser de nouveaux amis en louant sans réserve un si grand adversaire, n'ont arrêté sur les lèvres de M. Nisard l'hommage loyal qu'il a rendu à M. de Broglie, et à M. de Broglie tout entier, à ses convictions comme à ses talents, à sa vie politique aussi bien qu'à ses œuvres. « J'essayerai de vous juger et de vous louer, avait-il dit au début de son discours, avec le risque, dont je n'ai pas songé à me garder, de confondre les deux choses. » Il a tenu parole, et son jugement n'a été qu'une louange impartiale, sincère, et dictée par la justice. Qu'après avoir admiré, dans M. de Broglie, son attachement fidèle à certains principes, l'orateur ait défendu ses propres opinions, et placé l'éloge du présent en regard de la justice qu'il rendait au passé, c'est là une partie de son discours qui, touchant de trop près à la pure politique, échappe naturellement à ce compte rendu. Mais le point où j'insiste, parce qu'il est honorable pour M. Nisard, c'est que, dans son discours, l'éloge du présent n'a pas été, comme il arrive si souvent, la diffamation du passé; c'est que les ménagements de conduite, qui parfois retiennent l'élan des plus droites natures, ne l'ont pas emporté sur son équité, et que, tout en professant ses opinions d'aujourd'hui, il a loué M. de Broglie avec son admiration d'autrefois.

La justice n'a pas été le seul mérite du discours de M. Nisard : au point de vue littéraire, c'est une œuvre dont la distinction se révèle encore mieux à la lecture que dans une audition publique, nécessairement troublée. Même à l'Académie, où la foule est très-spirituelle, la foule n'est pas bonne pour les discours très-fins : certaines qualités de l'esprit, le fin, l'ingénieux, le délicat, ont besoin du petit comité pour se faire bien sentir, comme cer-

tains parfums s'évaporent dans les grands appartements : relisez le discours de M. Nisard chez vous, en silence, dans votre cabinet bien clos, et un grand nombre de traits spirituels qui vous ont échappé dans l'enceinte un peu bruyante de l'Institut, des pensées délicates, et des expressions heureuses vont s'offrir à vous, que vous applaudirez avec plaisir, pour être aussi juste envers le directeur de l'Académie qu'il l'a été lui-même envers le récipiendaire. Le discours de M. Nisard obtiendra un succès à domicile, qui n'est pas le moins honorable des succès, et tel lui a été sévère à l'Académie qui lui sera doux à la maison.

(*Revue de l'Instruction publique*, 10 avril 1856.)

LA MORALE DE L'ÉVANGILE COMPARÉE AUX DIVERS SYSTÈMES DE MORALE,

par M. l'abbé Bautain.

Ce livre est la reproduction du cours que M. Bautain a professé à la Sorbonne avec un succès si éclatant. M. Bautain, prédicateur éminent, est un professeur plus éminent encore. Il avait réussi l'an dernier à donner à son cours de morale une telle popularité aimable et sérieuse, que l'amphithéâtre dont la théologie s'était jusque-là contentée ne lui avait plus suffi, et qu'elle avait dû s'installer dans la grande salle de la Sorbonne, par égard pour un auditoire trop nombreux. Avant de s'asseoir sur ces bancs si peuplés, on pouvait s'étonner de l'attrait presque mondain exercé par un cours naturellement sévère; dès que le professeur parlait, la surprise avait cessé. M. Bautain excelle dans l'exposition des idées philosophiques : on ne saurait être plus

clair, plus méthodique, plus intéressant : on reconnaît l'homme qui, à Strasbourg, dans cette chaire placée sur la frontière de deux nations et de deux philosophies, a captivé si longtemps un auditoire moitié français et moitié allemand, en réunissant dans son enseignement les qualités des deux peuples, la méthode et la liberté d'esprit, la clarté et la profondeur. On aurait pu craindre qu'un de ses talents ne nuisît à l'autre, et que l'habitude de parler dans la chaire catholique, au nom de l'autorité, ne donnât à son enseignement un caractère impératif, incompatible avec la libre discussion qui sied à l'enseignement. M. Bautain a évité cet écueil. Je ne dis pas qu'il résout les objections, mais enfin il les admet, il les examine, il les combat comme un professeur qui veut vaincre, non comme un prédicateur qui s'impose; et son auditoire lui sait gré de plaider la cause de la vérité, des preuves à la main, au lieu de prononcer des arrêts; car c'est là le vrai caractère de l'enseignement supérieur : le professeur y est l'avocat des idées, l'auditoire est le juge. C'est ce mélange du philosophe et du prêtre qui fait l'originalité de M. Bautain. Son caractère ecclésiastique donne du prix à la liberté de sa pensée; sa robe semble ajouter un certain imprévu à la grâce piquante, à la familiarité spirituelle de sa parole. On est ravi de se plaire là où l'on n'espérait que profiter; on se prend comme de reconnaissance pour l'affabilité d'un enseignement qui vous charme, quand il pourrait se contenter de votre respect. Cette urbanité, cette élégance, cette verve discrète qui échauffe la parole sans éclater, ces images ingénieuses, cet air d'abandon qui dissimule tant d'art, cette apparence de bonhomie avec tant de finesse, ce sont là des grâces dont la théologie pourrait à la rigueur se passer, mais qui rendent charmante la théologie. Une leçon de M. Bautain est un mets à réjouir les plus délicats. Mme de Sévigné dirait : « Cela se prend comme un bouillon. »

Je me rappelle encore une des leçons où j'assistai l'année dernière. M. Bautain avait parlé de ses antécédents philosophiques, de sa vie à l'École normale, de son passage à l'Université; en rappelant avec beaucoup de convenance sa rupture avec l'éclectisme (qu'il raille d'ailleurs quelquefois), il lui avait rendu un hommage qui rachète bien des épigrammes. L'orateur indiqua la thèse qu'il se proposait de démontrer et la méthode qu'il comptait suivre. Sa méthode était celle-ci : Esquisser l'idée que nous devons nous faire de la vraie morale; en déterminer les conditions indispensables, et pour cela ne pas interroger l'histoire, ni comparer les systèmes, car aucune doctrine de morale ne peut être appelée à témoigner contre une autre, et ce serait un paralogisme que d'aller prendre dans un système une règle pour juger ses rivaux, avant d'avoir découvert la loi qui doit les dominer tous; mais déduire cette loi du témoignage et du consentement des peuples; fixer la condition de la vraie morale, en invoquant la conscience du genre humain. Le sens commun, la raison universelle répondent que la vraie morale doit remplir quatre conditions : il faut qu'elle renferme des préceptes précis; qu'elle s'adresse non à quelques-uns, mais à tout le monde; qu'elle soit impérative, et pour cela, qu'elle contienne une sanction; enfin qu'elle propose à l'homme des mobiles suffisants d'action pour être une règle de conduite. Ainsi, avant tout examen, avant toute comparaison des systèmes de morale entre eux, établir par le témoignage de la raison universelle les conditions nécessaires qu'une vraie morale doit remplir, voilà la méthode adoptée par M. Bautain.

Quant à sa thèse, la voici : l'homme, réduit à ses propres forces, est absolument impuissant à inventer une morale qui satisfasse à ces conditions; la révélation seule peut la lui donner. Parmi les systèmes de morale nés dans les écoles philosophiques, il n'y en a pas un seul qui rem-

plisse ces quatre conditions; la plupart n'en remplissent aucune; la morale seule de l'Évangile les remplit toutes.

1° La philosophie ne nous donne que des préceptes vagues : « Vis conformément à la nature; obéis à ta conscience, » etc. Mais ma nature! quelle est ma nature? mais ma conscience! j'ai une conscience et vous avez la vôtre. Quand je sors, je laisse ma conscience chez moi, et je vais servir mes intérêts. Nature, conscience, idées abstraites, mots vagues, qui ne suffisent pas pour gouverner le genre humain. La religion dit : « Ne tue pas, ne dérobe pas, ne mens pas; » voilà qui est net, précis, décisif.

2° La philosophie est une grande dame; elle s'adresse aux esprits cultivés. Mais les ouvriers, les paysans, les pâtres, ne font pas leur logique et ne vont pas à la Sorbonne. Il leur faut une morale simple comme leurs esprits et comme leur langage; et qui la leur portera dans les faubourgs, dans la campagne, sur la montagne et dans la vallée? ce n'est pas le philosophe, un grand personnage, un citadin, qui ne se dérange pas; c'est le curé de la paroisse.

3° A tout précepte il faut une sanction. Les philosophes nous parlent de la joie d'une conscience pure, de la volupté des cœurs honnêtes. Supprimez les tribunaux, le Code pénal et les gendarmes, et vous verrez où la loi naturelle et la philosophie sentimentale conduiront la société. Il faut une législation positive, un Code complet d'obligations pour chacun et pour tout le monde, un système de peines et de récompenses en cette vie et dans l'autre, et ce Code, que l'Église seule a rédigé et que l'Église seule interprète, c'est le catéchisme.

4° Quels sont les mobiles d'action que la philosophie nous propose? Le sentiment du devoir, l'estime de soi, l'obligation morale, la dignité, la convenance; mobiles impuissants dont nous sommes les dupes, par aveuglement

ou plutôt par orgueil, parce que nous n'aimons pas le surnaturel et que notre philosophie dédaigne de s'humilier devant lui. La religion, au contraire, le révère et l'appelle au secours de notre faiblesse; et les mobiles surnaturels qu'elle prête à nos actions, ce sont les deux seuls vrais, les deux seuls efficaces : c'est l'amour qui nous donne le désir de faire le bien; c'est la grâce qui nous en donne la force.

Cette leçon, que j'ai retrouvée dans le livre de M. Bautain, mieux ordonnée ce me semble, plus complète, plus serrée, et dépouillée heureusement d'une certaine verdeur épigrammatique dont l'improvisation était l'excuse, obtint un grand succès. Non que les auditeurs les plus contents ne fissent quelques réserves. N'y a-t-il pas, me disais-je, une contradiction au moins apparente entre la méthode et la thèse de M. Bautain? La thèse nie absolument la compétence de la raison humaine, pour instituer une bonne morale; la méthode affirme la compétence de la raison humaine, pour déterminer les caractères d'une bonne morale et pour la juger. Je ne vois pas clairement, je l'avoue, comment la raison, radicalement impuissante à trouver la morale vraie, est parfaitement en mesure de se prononcer sur les conditions de la vraie morale. Eh quoi! moi, le genre humain, je suis incapable de trouver au fond de moi-même la règle qui doit me faire agir, et M. l'abbé Bautain me fait l'honneur de me consulter quand il s'agit d'établir cette règle et ses quatre perfections! Je ne puis me gouverner moi-même, et M. l'abbé Bautain m'estime assez pour me demander une Constitution! Si la raison, si la conscience humaine (car enfin ce témoignage universel, ce consentement des peuples que vous alléguez, qu'est-ce autre chose que la raison et la conscience?), sont bonnes pour déterminer les conditions de la loi morale, elles sont bonnes pour déterminer la loi. Si elles savent à quels signes on reconnaît la règle, qui peut les empêcher de la faire?

M. Bautain se sert donc de la raison humaine quand cela lui convient et comme il lui plaît? Il la fait comparaître devant lui, l'interroge, croit à son témoignage, parce qu'il s'arrange d'y croire, et, quand il a tiré d'elle ce qu'il veut, il la congédie? Mais la raison a ses droits et son juste orgueil. Elle ne souffre pas qu'on la traite comme ces amis de condition inférieure qu'on invite en petit comité et qu'on salue à peine en public; on ne l'estime pas à moitié, on ne lui fait pas sa part : il faut qu'on l'avoue ou qu'on la nie. Si vous lui refusez la force pour fonder la règle morale, refusez-lui la lumière pour la reconnaître, et dites hardiment que l'homme a besoin de la révélation pour distinguer le bien comme pour le prescrire. Si vous croyez la raison quand elle vous dit à quels signes on reconnaît la loi morale, ne la récusez pas quand elle l'impose : c'est comme si vous interdisiez à qui a le secret des principes d'en déduire les conséquences; c'est comme si vous déclariez Montesquieu indigne de siéger dans une assemblée législative parce qu'il a fait l'*Esprit des Lois*.

Telle était la contradiction que je croyais trouver dans la leçon, et que je crois trouver encore dans le livre de M. Bautain. D'autre part, sur la question de fait, M. Bautain n'avait-il pas accumulé plus d'affirmations que de preuves? La philosophie, me demandais-je, est-elle réellement aussi dénuée que la représente son ingénieux adversaire? Est-il si facile de la prendre au dépourvu sur les conditions obligatoires de toute morale? Est-il vrai qu'elle ne donne pas de satisfaction plus positive sur les quatre garanties préalables réclamées par M. Bautain que la diplomatie russe sur les quatre fameux points? A quelques jours de là, j'entrai au cours public d'un philosophe très-distingué, d'un maître en psychologie, qui a fait l'analyse des facultés de l'âme avec une finesse écossaise, d'un moraliste érudit et spirituel qui a raconté l'histoire des sages de la Grèce avec

l'exactitude et l'autorité d'un ami de Bias ou d'un confident de Thalès : j'ai nommé M. Adolphe Garnier. Comme ce philosophe est aussi méthodique et aussi clair dans son exposition que M. Bautain lui-même, comme il a la parole élégante et expressive, et l'accent persuasif d'une conviction sincère, je n'ai pas plus oublié sa leçon que celle de M. Bautain. Elle roulait sur la morale antique. La morale philosophique de l'antiquité, disait l'orateur, est à l'épreuve d'un exemen sévère : elle accepte et remplit les obligations que toute bonne morale doit s'imposer.

1° Ses préceptes ne sont ni généraux ni vagues, mais particuliers et précis. Il suffit, pour s'en assurer, de lire les *Entretiens de Socrate*, conservés par Xénophon, et le *De Officiis* de Cicéron, et les *Lettres* de Sénèque. On y trouve énumérés dans le plus grand détail tous les devoirs de l'homme envers lui-même, envers la famille, la patrie et les dieux. Avant Socrate, les Sages de la Grèce prescrivaient à l'homme d'*aimer* Dieu, d'*aimer son prochain* et d'être charitable. Ils nous ont laissé sur les divers états de la vie des instructions presque aussi précises que celles des Pères de l'Église; ils y embrassent jusqu'aux devoirs de pure bienséance : c'est Solon qui disait, il y a plus de deux mille ans, avec une délicatesse toute moderne : « En public, il ne faut ni brusquer ni vanter sa femme; l'un est une injure, l'autre une inconvenance. » Les philosophes antiques étaient les directeurs spirituels de l'humanité.

2° La philosophie n'a pas l'humeur aristocratique qu'on lui prête quelquefois; Socrate ne s'enfermait pas dans un cénacle de métaphysiciens; il arrivait sur la place publique, où il conversait avec les potiers, les maçons, les matelots, les jardiniers, et parlait à chacun la langue de son état. Et si les trente tyrans voulurent lui défendre de s'entretenir publiquement avec les gens du peuple, c'est qu'ils regardaient la philosophie, non comme une grande dame, comme

une caillette de salon dans un groupe de beaux esprits oisifs, mais comme une prêtresse plébéenne qui a son trépied pour tribune, et qui s'adresse à tout le monde.

3° La morale antique ne manquait pas de sanction. L'antiquité tout entière se croyait toujours sous la main des dieux. Les anciens ne faisaient aucune entreprise, aucun voyage, aucune guerre sans offrir de sacrifices, et Socrate recommandait à tous les hommes de servir les dieux, chacun suivant les coutumes de leur patrie. L'antiquité croyait à la justice du ciel, et Pindare, invoquant les peines et les récompenses de l'autre vie, donne pour éviter les unes et pour mériter les autres des conseils dignes d'un poëte chrétien.

4° La philosophie cherchant la vérité par les seules lumières de la raison, nul ne s'étonnerait qu'elle ne parlât pas d'une assistance divine comme d'un mobile surnaturel de nos actions. Et cependant la philosophie antique n'est pas même au dépourvu sur ce point délicat; elle regarde les dieux comme les auteurs de nos vertus. Platon a écrit un dialogue, *le Ménon*, pour démontrer que la vertu est une *grâce* de Dieu. Lorsque tu fais quelque bonne action, dit Bias, rapportes-en l'honneur non à toi, mais aux dieux. « C'est la doctrine de la grâce, dans toute sa sévérité, et sans la restriction que nous voyons paraître dans une histoire ingénieuse récemment exhumée du moyen âge. Un roi, dit-on, veut racheter un condamné du supplice. Il faut qu'il paye 10 livres d'or; il les donne, moins trois deniers qu'on trouve dans le sein du condamné lui-même. Bias dépouille l'homme de toute vertu, de tout mérite personnel. Il lui refuse jusqu'au pouvoir de fournir les 3 deniers; c'est Dieu qui paye les 10 livres d'or[1]. »

Voilà certainement, me dis-je après avoir entendu mon

1. Mémoire sur l'histoire de la morale, par M. Ad. Garnier.

philosophe (et j'omets bien des preuves excellentes dont il appuyait sa thèse), voilà qui démontre clairement qu'entre la religion et la philosophie il y a un malentendu regrettable. Rien qu'en invoquant l'antiquité, la philosophie vient de me prouver qu'elle enseigne au fond la même morale que la religion. Que serait-ce si, prenant ses exemples chez les modernes, elle m'avait montré, chose facile, la conformité ou plutôt l'identité parfaite de la morale spiritualiste avec la morale chrétienne? D'où vient donc ce malentendu, et pourquoi persiste-t-il? Car enfin ce qui importe, c'est que l'homme fasse le bien : qu'il le fasse au nom de sa raison et de sa conscience, ou qu'il le fasse au nom de sa foi, n'est-ce pas toujours le bien, et, pourvu que l'homme atteigne le but moral que la religion lui propose, la religion ne peut-elle lui pardonner d'y arriver par la route de la philosophie?

J'ouvris le livre de M. Bautain pour y chercher une réponse à ces questions épineuses, et j'y trouvai que si la religion est sévère pour la philosophie, c'est qu'à ses yeux la philosophie n'est pas un chemin, mais une impasse qui ne saurait mener au bien, où la religion seule peut conduire. Le livre entier n'est que le développement de la leçon que j'exposais plus haut; c'est une argumentation à l'appui de cette thèse que toute morale philosophique est nécessairement insuffisante et stérile; que la morale de l'Évangile seule est parfaite et efficace; argumentation vive spirituelle, abondante et incomplète cependant, car elle ne prouve d'une façon décisive ni que la morale philosophique ne puisse être absolument conforme à la morale chrétienne, ni que la morale chrétienne ne puisse se séparer du dogme catholique. Mais je ne veux pas insister sur ce point, et je tiens provisoirement pour démontrée la thèse de M. Bautain. Si on la poussait à ses conséquences rigoureuses, quelle en serait la conclusion? celle-ci : Puis-

que hors de la morale religieuse rien ne peut mener l'homme au bien, hors de la foi il n'y a pas de vertu, hors de l'orthodoxie il n'y a pas d'honnêtes gens. M. Bautain, j'en suis sûr, ne pousse pas la logique jusque-là; il fait preuve dans tout son livre d'une modération trop parfaite, il parle de la sagesse des platoniciens avec trop d'estime, et des perfections du moyen âge avec trop de mesure, pour que je lui impute ces opinions extrêmes où les esprits absolus viennent échouer. Mais enfin, qu'on s'arrête sur la pente ou qu'on la descende, il n'en est pas moins vrai que la conclusion est au bout. C'est ce que savent parfaitement bien des honnêtes gens de ma connaissance qui n'ont que des vertus naturelles, et qui se sont fort attristés dernièrement d'entendre une voix très-autorisée appeler les vertus naturelles « de fausses vertus dont l'enfer est plein. » Les exemples de cette logique à outrance dont je n'accuse pas M. Bautain, ne manquent pas de nos jours, on le sait bien. Pendant la querelle dite du paganisme dans l'enseignement, n'a-t-on pas vu les plus vertueux des païens traités avec une rigueur qui a dû faire frémir l'ombre de La Mothe Le Vayer, et qui a navré toutes les âmes naïves qui croient encore à l'honnêteté d'Épictète et de Socrate? Récemment un exemple plus significatif encore est parti de bien haut. On sait que le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie* de M. Bouillet avait été défendu en juillet 1852 par la Sacrée congrégation de l'Index. Au mois de décembre ou de janvier 1855, la défense a été levée. Les passages incriminés avaient été corrigés dans l'intervalle. J'ai comparé l'édition défendue et l'édition permise, afin de connaître les formes de rédaction que réprouve et celles qu'admet la Sacrée congrégation. On verra, par le petit tableau comparatif que j'ai dressé après ma lecture, que la conséquence rigoureuse dont je parlais plus haut, celle qui conduit à nier la vertu hors de l'orthodoxie, se fait sentir jusque dans

les corrections d'un dictionnaire. Il est bien entendu que je n'impute pas cette opinion à l'honorable auteur du livre, qui a voulu seulement rendre son excellent volume tout à fait innocent et pur devant la Sacrée congrégation : je ne veux qu'y chercher la pensée de la congrégation elle-même, et j'y trouve la preuve qu'à ses yeux beaucoup de gens de bien, et des plus renommés, sont bien près de perdre leur réputation de vertu, dès que leur foi n'est pas irréprochable. Certes Abauzit était un honnête homme; certes Pascal et les solitaires de Port-Royal ont vécu dans une piété profonde; certes d'Aguesseau était éclairé; certes ce n'est pas flatter Arnauld que de l'appeler le grand Arnauld, comme ses contemporains. Eh bien! regardez plus bas mon petit tableau. En revanche, l'orthodoxie dans les pécheurs n'atténue-t-elle pas un peu les fautes? Marie Stuart, par exemple, qui en a tant commis, n'est-elle qu'une victime d'elle-même et de la politique? Et, d'autre part, les hérétiques peuvent-ils appeler des persécutions les châtiments qu'on leur inflige? Ces châtiments sont-ils nécessairement un malheur public? Est-il sûr, par exemple, que l'expulsion des protestants, au XVII[e] siècle, ait été une calamité pour la France? Regardez le petit tableau :

Édition défendue par l'Index.	*Édition approuvée par l'Index.*
Chabrol : « Le grand Arnauld.... »	« Le célèbre Arnauld. »
Abauzit : « Rousseau le compare à Socrate. »	Ce passage a été remplacé par ce qui suit : « Ses réflexions sur les Évangiles sont à l'index. »
D'Aguesseau : « Remarquable par sa piété éclairée. »	« Remarquable par ses sentiments religieux. »
Pascal : « Élevé dans les principes d'une religion austère, Pascal s'était lié avec les chefs du parti janséniste. »	« Pascal s'était étroitement lié avec les chefs du parti janséniste; il embrassa chaudement leur cause. »
Port-Royal : « Servit de retraite à de pieux solitaires. »	« Servit de retraite à de savants solitaires. »
Marie Stuart : « Malgré le vif in-	« La mémoire de cette prin-

Édition défendue par l'index.	*Édition approuvée par l'index.*
térêt qui s'attache à son nom, on ne peut se dissimuler que cette reine fut passionnée, violente, peut-être même criminelle, et qu'elle s'attira par ses fautes une partie de ses malheurs. »	cesse, qui peut être regardée comme martyre de la religion catholique, est chère à toutes les âmes sensibles; toutefois, malgré le vif intérêt qu'elle excite, on ne peut dissimuler qu'elle s'attira par ses imprudences une partie de ses malheurs. »
M. de Sacy : « Lors de la *persécution* contre les jansénistes. »	« Lors des *poursuites* dirigées contre les jansénistes. »
Calvinistes : « Et fit par la révocation de l'édit de Nantes le plus grand tort au commerce. »	« Et par là *put* faire un grand tort au commerce. »
Édit de Nantes : « La révocation de l'édit de Nantes, qui priva la France d'un grand nombre de familles industrieuses. »	« Louis XIV, voulant rétablir l'unité de religion, révoqua cet édit en 1685, *au risque de* priver la France d'un grand nombre de familles industrieuses. »
Letellier : « Scella quelques jours avant sa mort la *fatale ordonnance* (la révocation). »	« Scella quelques jours avant sa mort l'ordonnance relative à *cette mesure.* »

Ces exemples, pris au hasard entre cent autres, prouvent que la conclusion que je tirais tout à l'heure de la thèse de M. Bautain, à savoir que hors de l'orthodoxie il n'y a pas de vertu, n'est nullement chimérique, et qu'il faut avoir, comme lui, un esprit très-mesuré et une piété indulgente pour ne pas s'y laisser entraîner. Mais je laisse de côté une conséquence que M. Bautain désavoue, j'en suis sûr, parce qu'elle éloignerait de la religion bien des esprits sages, et j'examine en elle-même la thèse de M. Bautain. Est-il vrai que le privilége de la morale religieuse, c'est de fournir à l'homme un mobile d'action suffisant et de diriger efficacement sa conduite? Assurément la morale du christianisme est la plus parfaite de toutes les morales; le spiritualisme s'enorgueillit de la lui emprunter tout entière, et cet orgueil est le plus bel hommage que la philosophie puisse rendre à la religion. Mais il ne suffit pas au chrétien d'avoir la meilleure règle de conduite. Deux choses composent la vertu : la notion exacte du bien, la pratique

du bien. L'une est l'affaire de l'esprit; l'autre, celle de la conduite. Sans doute on a plus de chance d'être vertueux quand on sait au juste ce qu'est la vertu; mais la connaissance parfaite de la vraie morale n'implique pas la conformité des actes aux principes, parce que l'homme, malheureusement, se conduit moins avec ses principes qu'avec ses passions. N'a-t-on pas vu des époques dans l'histoire où la foi était profonde et les mœurs publiques dépravées? Ce contraste n'existe plus, j'y consens. En regardant autour de nous, nous ne surprendrions, j'en suis sûr, aucun désaccord entre les opinions religieuses et la conduite du siècle : le temps n'est plus où la religion pouvait passer, chez la plupart des plus honnêtes gens, pour une politique, pour un cérémonial, pour une bienséance, pour une obligation de bon goût et de bonne tenue; on ne se contente plus d'accomplir exactement les devoirs extérieurs du culte ; on met la vie intérieure en harmonie parfaite avec les pratiques, on impose à son âme le jeûne des plaisirs et des passions, aussi exactement qu'à son corps celui de la nourriture; on se mortifie dans sa double nature, charnelle et spirituelle; on est tout à fait chrétien en esprit et en vérité; on l'est partout, dans le monde et chez soi, aussi bien qu'à l'église; et ce n'est pas des salons d'aujourd'hui qu'on pourrait dire ce que disait un moraliste du XVIIe siècle, des ruelles de son temps : « Quand on y passe une heure, on peut douter si l'on est au milieu de gens qui croient à l'enfer et au paradis. » Mais ce merveilleux accord de la foi et de la conduite, qui est si frappant aujourd'hui, et qui explique tous les grands caractères et l'affluence de saints que l'on compte parmi nous, c'est un privilége bien rare, et l'on chercherait en vain aux plus belles époques de l'histoire un spectacle si édifiant. Le XVIIe siècle, par exemple, a passé et passe encore, aux yeux de ceux qui ne croient pas au XIIIe, pour l'âge d'or de l'obéis-

sance à la règle et de la soumission à la foi : si les passions vivent alors dans les cœurs, le doute du moins n'y pénètre guère ; et, comme on se convertit plus facilement des unes que de l'autre, parce qu'à de telles conversions les années viennent en aide, il arrive qu'après les plus longs égarements on se retrouve toujours sur le seuil de l'Église. « En aucun temps (je continue à excepter le nôtre) vit-on, dit Arnauld dans son traité de *la Fréquente Communion*, des pratiques plus multipliées et plus assidues, plus de fondations pieuses, plus de confessions et de communions, une plus grande foule autour des autels ? Mais quoi ! ajoute-t-il, qui peut ignorer que toutes les véritables marques du christianisme sont aujourd'hui presque éteintes dans les mœurs des chrétiens ? » Et entrant dans le détail, il montre l'impureté dans les mariages, la corruption dans les familles, le débordement dans la jeunesse, l'ambition parmi les riches, le luxe parmi toutes sortes de personnes. Il dit que l'adultère passe pour une bonne fortune, la qualité d'honnête femme pour une qualité différente de celle de femme de bien, et il va jusqu'à faire entendre clairement par la suite de son discours que les personnes coupables des désordres qu'il décrit sont celles qui se confessent et qui communient très-souvent. J'admets que la passion ait emporté le grand Arnauld, je veux dire le célèbre Arnauld, et que son témoignage sur le XVIIe siècle, tout confirmé qu'il est par ceux de Fénelon et de La Bruyère[1] et par bien d'autres, soit entaché d'hyperbole. Mais de bonne foi, qu'auraient fait de pis M. de Retz, le prince de Condé, le prince de Conti, Mme de Chevreuse, Mme de Longueville, si, au lieu d'être chrétiens, ils avaient été stoïciens, platoniciens, rationalistes ? La foi religieuse, qu'ils ne perdirent jamais, même dans leurs plus grandes

1. Fénelon, sermon sur l'Épiphanie. — La Bruyère, chapitre de la Mode.

erreurs, servit plus tard à les ramener, sans doute; mais eut-elle sur eux, pendant la plus longue part de leur vie, cette efficacité et cette force agissante dont parle si bien M. Bautain ? Il n'y paraît guère, en vérité, et rien n'est plus simple que la cause du désaccord entre leur croyance et leur conduite. C'est que l'homme, comme Bayle a dit très-finement, ne se détermine pas à une action par la connaissance générale qu'il a de ce qu'il doit faire, mais par le jugement particulier qu'il porte sur chaque chose, quand il est sur le point d'agir. Les mobiles les plus forts de ses actions, ce sont malheureusement ses passions, et non pas ses idées; c'est son tempérament, ce sont ses goûts, c'est, comme dit encore Bayle, « la sensibilité qu'on a pour certains objets. » Il ne faut pas pousser cette opinion trop loin sans doute, car on arriverait à nier l'influence de la religion, et, comme l'a fait ce philosophe lui-même, à mettre sur le même pied l'homme religieux et l'incrédule, ce qui n'est ni respectueux ni raisonnable. Mais il est vrai, au fond, que les idées tiennent moins de place dans la conduite des hommes que les passions, et que les passions n'abdiquent pas, même devant les vérités révélées. C'est pourquoi l'homme se conduit à peu près de même dans les pays de cultes divers et d'une égale civilisation; et là où règne le spiritualisme, on pourrait dire sans témérité qu'à ne considérer que les actes, il n'y a pas une grande différence entre un philosophe honnête et un honnête chrétien. Aussi, puisqu'au fond la religion et la philosophie enseignent la même morale, puisque la morale révélée, malgré son autorité divine, n'a pas une efficacité plus infaillible sur la conduite humaine que la morale naturelle, pourquoi des défenseurs de la religion, éloquents et sages comme M. Bautain, travaillent-ils à discréditer la philosophie en proclamant partout son impuissance? Ne vaudrait-il pas mieux encourager la morale philosophique comme un

auxiliaire naturel de la morale révélée, et la convier à tenir tête à l'ennemi commun, c'est-à-dire au vice, à l'injustice, à la dépravation du cœur humain? M. Bautain n'est-il pas un des philosophes chrétiens qui, par son talent et par son caractère, éveillent le mieux l'idée et inspirent le plus vivement le goût de cette alliance de toutes les forces de l'homme en faveur de la vertu? En lisant son livre, où la religion a un tel attrait, et où je voudrais seulement un peu moins de dédain pour la morale philosophique, je me rappelais un dialogue de Voltaire, dont la fin est un vrai manifeste de tolérance mutuelle, d'estime et d'union entre tous les honnêtes gens, croyants ou philosophes :

« LE CALOYER. Ne m'empêchez pas d'être caloyer.

« L'HONNÊTE HOMME. Ne m'empêchez pas d'être honnête homme.

« LE CALOYER. Je sers Dieu suivant l'usage de mon couvent.

« L'HONNÊTE HOMME. Et moi selon ma conscience. Elle me dit de le craindre, d'aimer les caloyers et de regarder tous les hommes comme mes frères.

« LE CALOYER. Mon Dieu, bénissez cet honnête homme.

« L'HONNÊTE HOMME. Mon Dieu, bénissez ce bon caloyer. »

Ce sera là ma conclusion. Je désirerais que ce fût celle de M. Bautain.

(*Journal des Débats*, 8 mars 1855.)

DE QUELQUES PRÉDICATEURS DU CARÊME.

I

Le P. Lacordaire est le véritable chef d'école de la prédication contemporaine. C'est lui qui l'a renouvelée, quoi-

qu'il semble au premier abord que l'éloquence sacrée, immuable comme la loi divine dont elle est l'organe, devrait être à l'abri de tout rajeunissement. Mais de même, comme dit Bossuet au début de son sermon sur la prédication évangélique, que la vérité de Dieu, qui est la loi immuable, a deux états différents, l'un qui touche le siècle présent, l'autre qui regarde l'éternité, de même l'éloquence sacrée a aussi deux états : l'un permanent, comme la tradition ; l'autre variable, comme l'esprit du siècle. Elle n'est pas seulement l'organe de la loi, elle est le remède des âmes, et ce remède doit être approprié à la maladie. Aussi faut-il savoir gré à M. Lacordaire d'avoir essayé, par de nouvelles qualités oratoires, de renouveler la prédication chrétienne et d'apporter aux maladies de notre temps le remède d'une éloquence originale. Ses disciples qui paraissent aujourd'hui dans quelques chaires de Paris, l'imitent visiblement, comme autrefois les élèves de M. V. Hugo imitaient leur maître en se parant de ses défauts. Ils visent, eux aussi, à combiner dans un savant mélange ces abstractions techniques et ces images qui font ressembler les *Conférences* du P. Lacordaire tantôt à quelque traité scientifique, tantôt à quelque livre de poésie ; ils lui prennent non-seulement son style, mais sa méthode, persuadés sans doute qu'il a bien jugé l'esprit du siècle, et qu'il nous a tenu précisément le langage que nous avions besoin d'entendre. Et ici, ce me semble, l'admiration légitime qu'ils éprouvent pour leur maître les trompe. En relisant il y a quelque temps les *Conférences* du P. Lacordaire, je me demandais s'il avait eu, pour lui prendre un de ses mots, le véritable diagnostic de notre maladie. Il nous traite toujours pour l'athéisme ou pour le voltairianisme, j'entends le mauvais voltairianisme, qui ne croit absolument à rien, et qui se moque de tout. Or, sans pour cela surfaire nos vertus, on peut affirmer que nous ne sommes nullement des

athées, et que le fameux portrait que M. de Maistre a tracé de Voltaire n'est pas tout à fait notre portrait. Cette guerre intempestive contre les athées et les vieux voltairiens aurait été de saison peut-être du temps de M. Frayssinous, et l'autre jour, en cherchant une place dans les rangs pressés qui entourent la chaire du P. Lavigne, je songeais à ces conférences de l'évêque d'Hermopolis qui ont été les premiers modèles du P. Lacordaire et de l'abbé de Ravignan, et qui attiraient en foule à Saint-Sulpice la jeunesse de l'Empire et de la Restauration. M. Frayssinous avait affaire à des fils de Voltaire, il le savait, et il faisait à la liberté d'examen sa part, il posait des objections, il en provoquait de la part de son auditoire, qu'on lui transmettait quelquefois par écrit et qu'il discutait publiquement; et, passant ainsi en revue les arguments du XVIII[e] siècle, il mettait l'apologétique chrétienne au niveau de la science et de la philosophie du temps. M. Frayssinous avait le droit de tonner contre les athées; encore tonnait-il plus modérément que M. Lacordaire; il avait le droit de parler de haut à cette jeunesse incrédule, mélancolique et saisie du besoin de croire, et cependant il lui tenait un langage affectueux et bienveillant, et ne se représentait guère comme un bienfaiteur qui va épancher son urne de vie sur les lèvres brûlantes des peuples altérés. Ce sont là les images où se complaît M. Lacordaire. « Vous souffrez, s'écrie-t-il sans cesse, vous pleurez, vous venez tendre vos mains souffrantes et vous dites : Nous sommes dans la nuit, nous avons froid, nous avons soif, nous avons faim; éclairez-nous, réchauffez-nous, rassasiez-nous, désaltérez-nous. » M. Frayssinous étalait avec moins d'ostentation sous les yeux des peuples la profondeur de leur misère, et pourtant les générations sorties de la Révolution française et celles qui virent naître René et Manfred étaient un peu plus misérables que les nôtres. René est mort aussi bien que

Manfred, aussi bien que le baron d'Holbach, et prêcher aujourd'hui contre René, Manfred ou le baron d'Holbach, est un pur anachronisme. La Restauration, qui entendait la parole éloquente de M. Frayssinous, écoutait aussi celle de M. Royer-Collard, et, pendant que l'évêque d'Hermopolis faisait son œuvre à Saint-Sulpice, la philosophie spiritualiste faisait la sienne à la Sorbonne. En montant dans sa chaire à Notre-Dame, le P. Lacordaire a trouvé devant lui le même auditoire que celui qui va recueillir aujourd'hui la parole du P. Félix, un auditoire où les plus sceptiques sont parfaitement convaincus de l'existence de Dieu, de la Providence, de l'obligation de la loi morale, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses de l'autre vie. Voilà les voltairiens d'aujourd'hui. Ce changement profond qui s'est accompli dans l'auditoire chrétien, depuis M. Frayssinous, je crains que ni M. Lacordaire ni ses disciples ne l'aient bien compris; ils n'ont pas vu, ils n'ont pas voulu voir peut-être les effets de la philosophie spiritualiste, et ils ont repris l'œuvre de l'évêque d'Hermopolis au point où il l'avait laissée, sans s'apercevoir qu'une autre voix avait parlé depuis, la voix éloquente d'un philosophe chrétien qui préparait le retour des âmes au christianisme, en replaçant au fond des esprits la base même de la foi, en ressuscitant et en affermissant par des preuves les idées sans lesquelles le christianisme est impossible, je veux dire la croyance à l'âme et à Dieu. Les prédicateurs de notre temps ont sans doute beaucoup de lumières et de dévouement, et citer les noms du P. Félix, du P. Lavigne, de M. l'abbé Deplace, du P. Dauphin, du P. Lefèvre, de M. l'abbé Codan, de M. l'abbé Combalot, du P. Corail, etc., c'est désigner assurément les organes les plus éminents de la prédication chrétienne; je ne parle pas en ce moment de M. l'abbé Bautain, professeur excellent, encore plus que prédicateur, qui enseigne

avec tant de succès la morale, et qui de temps en temps aiguise contre la philosophie des épigrammes si élégantes dans cette même salle de la Sorbonne où M. Royer-Collard, l'apôtre éloquent du spiritualisme, employait la philosophie au service de la religion. Je ne parle pas non plus du P. Ventura, ni de M. l'abbé Lecourtier, dont j'essayerai plus loin d'apprécier les conférences pour les femmes. C'est aux prédicateurs qui s'adressent aux hommes (car cette division est maintenant passée en usage; les conférences des hommes ont surtout pour objet de les convertir; les conférences des femmes de les faire persévérer; les unes sont plutôt des controverses, les autres des exhortations), c'est à eux que j'ose soumettre en toute humilité une objection générale. Pourquoi semblent-ils ne s'adresser jamais qu'à deux classes de personnes, à celles qui croient parfaitement et à celles qui ne croient pas du tout, aux bons catholiques et aux athées? Il y en a une troisième, à laquelle les orateurs chrétiens s'adressent rarement et qui n'est cependant pas indigne de leur attention, celle des hommes qui se tiennent entre le scepticisme et l'orthodoxie, dans un juste milieu philosophique et paisible, où ils croient trouver le repos de leur conscience et la règle de leur vie. Ces incrédules-là sont honnêtes et convaincus; ils n'exaltent pas outre mesure la raison humaine, mais ils ne la méprisent pas; ils croient trouver en elle une lumière assez éclatante pour diriger leur conduite, une discipline assez forte pour suffire à tous les devoirs. Ils ne tournent contre personne cette raillerie voltairienne qu'on aime à leur reprocher; ils n'ont nullement le fameux *rictus* dont parle M. de Maistre; ils respectent les autres opinions au nom de la même liberté qu'ils invoquent pour faire respecter les leurs; ils ne traînent pas au pied de la chaire chrétienne leur scepticisme éploré, comme le dit le P. Lacordaire, mais ils répètent souvent que, si on leur démon-

trait qu'ils se trompent, que leur lumière est une fausse lumière, que leur règle de conduite est une règle fragile, que leur morale n'a pas de sanction, et que le plus léger souffle peut ébranler l'édifice où leur conscience se réfugie, ils éprouveraient une reconnaissance sincère et n'opposeraient à cette démonstration aucun entêtement d'orgueil. Ils mériteraient donc mieux que personne que les orateurs chrétiens songeassent plus souvent à eux. D'ailleurs, c'est contre eux surtout que, dans l'intérêt même de la religion, la prédication devrait tourner ses efforts. Ne sont-ils pas, sans le vouloir, ses plus redoutables adversaires, en ce sens qu'ils deviennent, par leur honnêteté même, des objections vivantes contre la nécessité de la foi, et qu'ils donnent quelquefois à penser aux fidèles qu'en dehors de l'orthodoxie on peut avoir des vertus suffisantes pour bien mériter de Dieu et de son prochain? Aussi est-ce un mot bien profond et bien juste que celui de Bossuet à un jeune prédicateur qui se proposait de prêcher contre les athées : « Prêchez donc plutôt, lui dit ce grand homme, contre les libertins honnêtes gens. »

Voilà ce qu'il serait utile de trouver dans la prédication chrétienne : un effort infatigable pour ramener cette classe particulière d'incrédules ; une démonstration bien nette et bien décisive que le dogme est absolument indispensable, et que sans lui la morale n'est rien; une argumentation vigoureuse contre la raison pour lui prouver, par des raisons péremptoires, qu'elle ne peut rien sans la foi. Mais le plus souvent les orateurs chrétiens, à l'exemple du P. Ventura dans ses conférences déjà publiées, posent en principe comme un axiome, qu'il n'y a qu'une raison, la raison catholique; une seule philosophie, la philosophie démonstrative de l'Église, qui donne immédiatement à l'homme toute la vérité, par opposition à la philosophie inquisitive des libres penseurs, qui la cherchent toujours sans la décou-

vrir jamais. Cette méthode, qui a sa valeur sans doute, n'est peut-être pas la plus propre à affermir ceux qui croient et à persuader ceux qui ne croient pas.

Si quelqu'un peut aborder hardiment cette grande démonstration dont je parle, si nécessaire de notre temps, c'est assurément le P. Félix, dans les conférences où il rassemble autour de lui un auditoire si nombreux, si choisi et si attentif. Il a d'ailleurs de grandes qualités oratoires ; il a la parole facile, l'accent et le geste expressifs, le goût des grands développements, des divisions régulières et de ce qu'on appelle en Allemagne les *constructions* logiques. De plus, il s'est donné pour mission, dès l'année dernière, de combattre les erreurs les plus dangereuses du siècle, et il ne saurait y avoir rien de plus périlleux pour les vérités qu'il défend que l'exemple de ces libertins honnêtes gens dont parle Bossuet, et dont l'honnêteté, c'est encore un mot du grand évêque, est une méchante amorce pour les fidèles. Mais la première condition pour entamer cet important débat, ce serait de ne pas confondre de parti pris le rationalisme avec le mauvais voltairianisme, et de ne pas admettre comme une vérité démontrée que tout philosophe est nécessairement un panthéiste ou un athée. Malheureusement tel me paraît être le principe d'où part le P. Félix, et c'est ce qui peut diminuer aux yeux de beaucoup de personnes la valeur de son argumentation. Cette année, le sujet de ses conférences a été la charité. Le grand malheur de notre temps, dit le P. Félix, c'est l'égoïsme ; le remède, c'est la charité. « La charité sera la grande puissance contemporaine, parce que l'égoïsme est le grand fléau contemporain [1]. » Elle seule pourra guérir les trois misères du siècle : la misère des corps, c'est-à-dire le pau-

1. *L'Ami de la Religion* a reproduit les conférences du P. Félix, et cette reproduction a été autorisée par lui.

périsme ; la misère des cœurs, c'est-à-dire la haine sociale ; la misère des âmes, c'est-à-dire l'irréligion. Mais pour bien appliquer le remède, il faut se rendre compte exactement de ce qu'est la charité. Les philosophes l'ignorent, et quand ils parlent de charité, c'est à contre-sens. Pourquoi ? C'est que les philosophes qui parlent de charité, « ce sont les fils de Voltaire, les héritiers de l'égoïsme personnifié ; or, la philosophie de Voltaire ne créa ni dogme, ni morale, ni charité : elle agit comme les poisons, elle glaça ; elle mit dans tous les esprits un principe de division, dans tous les cœurs le froid de l'égoïsme. Et quand cet esprit de Voltaire eut pris forme dans la multitude, le monde parut un enfer. » Les philosophes n'entendent donc absolument rien à la charité : qu'ils se le tiennent pour dit, quoique après tout ce soit un philosophe, et qui plus est un païen, qui ait le premier prononcé dans le monde ce beau mot : *Caritas generis humani* [1].

Pour que la charité puisse opérer la triple guérison de notre triple misère, il faut qu'on la cherche là seulement où elle est, c'est-à-dire dans le christianisme. Le christianisme, c'est la charité même. Le P. Félix le prouve par trois arguments. « 1° Le christianisme est la charité dans sa vie intime ; 2° il est la charité dans son organisation ou le fonctionnement de sa vie ; 3° il est la charité dans son action, manifestation dernière et complète de son énergie. » Le P. Félix développe méthodiquement ces trois preuves, et, afin qu'on juge en même temps l'art un peu subtil et scolastique de ses développements et le caractère de son style, trop scientifique, à ce qu'il semble, pour la chaire chrétienne, je citerai le développement de cette preuve : Le christianisme est la charité dans son organisation.

« Toute vie, dans la création, a reçu pour l'accomplisse-

1. Cicéron, *De legibus*, liv. I, chap. XXIII.

ment de sa fonction ce qu'on appelle un *organisme*. L'organisme du christianisme, c'est la *hiérarchie ecclésiastique :* on pourrait la définir un organisme divin et humain, constitué pour reproduire et perpétuer dans l'humanité la vie chrétienne. L'organisation chrétienne est donc charité, aussi bien que la vie dont elle fait la fonction : voyez-la se déployant au sein de l'humanité dans sa majesté divine; là, comme en toute hiérarchie bien constituée, il y a fonction en bas, fonction en haut, fonction au milieu; là il y a *variété* et *unité*. L'unité, c'est pour tous l'obligation radicale et suprême d'accomplir un ministère d'amour; la variété, c'est le degré où chacun doit l'accomplir, selon le rang qu'il occupe; là, s'élever en honneur, c'est s'élever dans l'amour, et monter d'un degré n'est qu'augmenter pour soi l'obligation d'arriver. Suivez dans leur ordre ascendant les trois grands degrés qui résument tous les autres : de la fonction pastorale à la fonction épiscopale, et de la fonction épiscopale au pontificat suprême, vous arriverez en trois pas. Eh bien! à mesure que vous montez, vous trouvez dans l'homme un amour qui se fait de plus en plus à l'image de l'amour divin, dont il exerce la fonction. Dans toute paroisse il y a un homme constitué hiérarchiquement, organe immédiat de la vie chrétienne : que fait cet homme dans une paroisse? Il aime! Il est le père des âmes enfantées par l'amour, et, comme tout père, il aime! Il est pasteur des âmes nourries et abreuvées par l'amour, et, comme tout pasteur, il aime! Il est victime des âmes rachetées et sauvées par l'amour, et, comme toute victime volontaire, il faut qu'il arrive jusqu'à mourir!... Montez plus haut, élargissez les horizons, voici le diocèse. Là aussi, il y a un homme, un homme placé plus haut, c'est-à-dire constitué pour un amour plus vaste. Cet homme est père aussi, pasteur aussi, victime aussi; mais plus haute est sa paternité, plus grand est son troupeau, plus douloureux est son sacrifice! Pour lui, les ten-

dresses du père, les sollicitudes du pasteur, la souffrance de la victime, s'élargissent et s'élèvent avec sa fonction qui n'est qu'un amour constitué pour enfanter, veiller et souffrir davantage. Montez encore. Cette fois vous êtes au sommet de la hiérarchie, c'est la plus haute cime de la sainte montagne, et votre horizon c'est un monde, c'est la catholicité, c'est-à-dire l'universalité même. Là il y a un homme encore, un homme ayant pour fonction et pour loi un amour aussi haut que sa dignité, aussi vaste que sa juridiction, aussi profond, aussi plein que sa souveraineté, l'amour le plus rapproché de cet amour dont il accomplit dans l'humanité la fonction totale. Lui est père aussi, pasteur aussi, victime aussi, mais père du monde entier, pasteur du monde entier, victime du monde entier, c'est-à-dire père catholique, pasteur catholique, victime catholique.... Ainsi en bas, au milieu et au sommet de la hiérarchie catholique, partout c'est le ministère d'amour qui croît, s'agrandit et s'élève avec la dignité, la fonction et la puissance. »

Sans parler de ce style chrétien qui fait beaucoup trop d'emprunts à la langue de la physiologie et même à celle du fouriérisme, on pourrait dire que cette gradation oratoire de l'amour, qui a une si belle apparence, n'est pas au fond très-solidement établie : car enfin, si le curé de la paroisse a pour fonction *d'aimer jusqu'à mourir*, on ne voit pas clairement ce que pourrait faire de plus l'évêque ni même le souverain pontife. Mais laissons les détails. Le P. Félix a prouvé ces deux points, que la charité, c'est le christianisme, et que les philosophes n'entendent rien à la charité. Si cela est vrai, le christianisme aura seul la vraie notion de la charité, et c'est ce que le P. Félix démontre en établissant que le christianisme seul a su la définir « et constituer les hommes dans des relations harmonieuses. » A ce propos il se pose ces questions médiocrement claires : Quel sera le point de départ et en quelque sorte le point géné-

rateur de l'acte de la vraie charité? L'acte d'amour doit-il partir du moi pour aller à Dieu et au prochain? ou partir du prochain pour aller à Dieu et au moi? ou bien partir de Dieu pour refluer de Dieu sur le prochain? Le christianisme répond tout naturellement que l'acte de charité doit partir de Dieu. Mais la philosophie ne manque pas de répondre, selon le P. Félix, que le moi est le terme générateur de l'amour du prochain ou de l'amour de Dieu, en d'autres termes, de faire de l'égoïsme le père de la charité. Je ne sais comment la philosophie s'y prend pour cela; toutefois je reconnais qu'il y a des philosophes qui ont pris l'égoïsme pour base de leur système. Mais il y en a aussi qui ont choisi un principe plus noble, le devoir, par exemple, et il était juste de distinguer entre les philosophes, tout comme de ne pas confondre certains philosophes avec la philosophie. Ces distinctions ne sont pas à l'usage du P. Félix : il lui suffit d'affirmer en général « qu'après que le christianisme avait subalternisé l'égoïsme nécessaire, soit à l'amour des autres hommes, soit encore à l'amour divin, l'égoïsme ou le moi s'est *philosophiquement* relevé plus tard pour combattre cette charité qui l'avait subalternisé sans le satisfaire. » Il n'y a rien à répondre.

De même que le christianisme a seul la vraie notion de la charité, il a seul la vraie notion de la fraternité. Les philosophes ne la comprennent pas et la détruisent; ils ont même deux manières « de détruire dogmatiquement la fraternité : la fraternité, c'est l'unité entre plusieurs êtres vivants; la notion vraie de la fraternité renferme donc essentiellement l'unité et la pluralité. La première manière pour les philosophes de détruire dogmatiquement la fraternité, c'est de détruire l'unité; la seconde, de détruire la pluralité. La philosophie antichrétienne a commis ce double attentat : tantôt, niant notre unité de vie et de sang, elle ne laisse subsister entre nous qu'une pluralité sans unité,

c'est-à-dire la *séparation;* tantôt, niant notre pluralité substantielle et vitale, elle ne laisse subsister entre nous qu'une unité sans pluralité, c'est-à-dire l'*identification.* La première erreur tue la paternité d'Adam, en supprimant l'unité de notre race; la seconde tue la paternité de Dieu, en supprimant la distinction de notre vie. » De bonne foi, la négation de l'unité de race et le panthéisme ce sont là deux erreurs de la philosophie; deux philosophies, si l'on veut; ce n'est pas la philosophie. Mais, encore une fois, le P. Félix dédaigne les distinctions. Plus loin même, parlant de cette opinion impertinente qui n'a voulu voir dans l'homme qu'un perfectionnement du singe, le P. Félix commence par l'imputer aux naturalistes, et finit par en accuser les philosophes : « De grands naturalistes furent vus regardant au visage de je ne sais quel mammifère plus voisin de la conformation humaine, pour voir un peu s'ils n'y surprendraient pas quelque lueur de cette flamme d'intelligence et d'amour dont Dieu a illuminé nos fronts, flamme généreuse, flamme sympathique, etc. O *philosophes!* ô savants! ô rédempteurs! ô régénérateurs du monde! (car vous vous donnez tous ces noms!) si la fraternité n'a pas péri dans l'humanité, ce n'est pas votre faute! » Et le P. Félix finit par un anathème contre Voltaire, après avoir préalablement juré de sceller de son sang toutes les vérités qu'il vient de confesser : « Nous sommes tous prêts à mourir pour défendre les droits du père du catholicisme, qui sauvegarde à jamais, avec la paternité d'Adam, la fraternité du genre humain; pour défendre, avec les droits de ce père de la catholicité, le titre séculaire de ce premier père de toute l'humanité; et le martyre, au besoin, confondrait dans un même flot ce sang fraternel confondu dans une même source. »

Personne ne doute que le P. Félix ne soit prêt à verser son sang, au besoin, pour défendre la paternité d'Adam; mais personne ne pense sérieusement qu'il soit question,

même parmi les philosophes insolents qui cherchent la flamme sympathique de l'homme dans le mammifère le plus voisin, d'envoyer le P. Félix au martyre. Après avoir écouté cette défense plus passionnée qu'utile des droits de notre premier père, cette théorie scientifique de la charité, ces développements abstraits, symétriquement divisés, où se succèdent confusément la langue de la physiologie, celle de la médecine et celle de la scolastique, on mesure avec étonnement et avec regret la distance qui nous sépare aujourd'hui de l'éloquence simple et vigoureuse de Bossuet et de Bourdaloue. On se demande si, après avoir assisté aux conférences du P. Félix, un seul de ses auditeurs en aura remporté une idée plus claire de la charité au fond de son esprit, un meilleur sentiment au fond de son cœur, et s'il aura donné une obole de plus aux pauvres placés sur son chemin. En voyant cette foule attentive sur laquelle descendaient ces discours trop savants qui, je le crains, n'arrivaient qu'à l'oreille des auditeurs, je me rappelais la belle image de Bossuet, cette comparaison de la parole chrétienne avec un glaive dont l'orateur doit frapper le pécheur, et que le pécheur doit enfoncer lui-même plus avant pour élargir ses blessures. « Il y a beaucoup de monde dans les églises pendant cette sainte quarantaine, dit-il[1]; plusieurs prêtent l'oreille attentivement. Mais ce n'est ni l'oreille ni l'esprit que Jésus-Christ demande; ce qu'il faut, c'est que la parole chrétienne mette la main tout droit sur notre blessure. Si le coup ne porte pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive, et enfonçons-le plus avant. Plût à Dieu que nous le fissions entrer si profondément, que la blessure aille jusqu'au vif, que le cœur soit serré par la componction, que le sang de la plaie coule par

1. Sermon sur la prédication évangélique, prêché le troisième dimanche de carême.

les yeux, je veux dire les larmes que saint Augustin appelle si élégamment le sang de l'âme; c'est alors que Jésus-Christ aura prêché. » Le P. Félix est un orateur habile, mais il ne prêche pas l'épée à la main; il ne fait à personne de ces salutaires blessures, pas même aux philosophes, qui sortent sains et saufs de la grande guerre qu'il leur a déclarée. Ses conférences attirent un grand nombre d'auditeurs, mais plus de curieux, j'en ai peur, que de vrais disciples. « Le discours chrétien est devenu un spectacle, » disait déjà La Bruyère dans l'âge d'or de l'éloquence sacrée. Que dirait-il donc aujourd'hui?

Je disais plus haut que la parole du P. Lacordaire était à la fois abstraite et pleine d'images, savante et poétique. En s'éloignant des chaires de Paris, le célèbre orateur semble avoir partagé son héritage entre le P. Félix et le P. Lavigne : le P. Félix est pour ainsi dire la moitié scientifique et raisonneuse du P. Lacordaire, le P. Lavigne en est la moitié dramatique et pittoresque. L'un fait pour ainsi dire la conférence à dissertations; l'autre la conférence à images. Le P. Lavigne est un orateur au visage bienveillant, avec une expression singulière de béatitude, et une voix si bien faite pour exprimer les idées de bonheur, qu'il prêche incomparablement mieux sur les félicités du paradis que sur les tourments de l'enfer, et qu'il ne pourrait pas dire, j'en suis sûr, sans un certain accent de douce résignation : « Mes frères, vous serez damnés! » Il a d'ailleurs la voix belle, et, quand il se livre à ses énumérations (car il est un peu de ceux que La Bruyère appelle des *énumérateurs*), il fait correspondre à la gradation de ses idées une gradation vocale qu'il conduit jusqu'aux tons les plus élevés. Il a l'élocution facile, le geste sobre, mais un goût prononcé pour les figures; il procède par images. C'est quelquefois une image qu'il prend pour sujet d'un sermon; ce sont des images qui en forment la division. Ainsi

il prêchera spécialement pour démontrer que la douleur de Marie était 1° immense comme la mer; 2° profonde comme la mer. Il définira la mort, « un professeur qui, chose merveilleuse! fait son cours en cinq paroles : Je viendrai; tu ne m'attendras pas; je te saisirai, etc. » J'ai recueilli l'analyse d'une de ses conférences sur le jugement dernier : elle donne assez exactement l'idée de sa manière.

Premier point : Que verra le pécheur au jugement dernier? Il verra : 1° l'éternité : tableau de l'éternité; 2° il se verra lui-même avec ses péchés : tableau de sa noirceur; 3° il verra le démon qui viendra achever la confession qu'avait à peine ébauchée le pécheur, et révéler ce qu'il avait caché.

Deuxième point : Que répondra le pécheur au jugement dernier? Répondra-t-il : 1° qu'il n'avait pas la foi; 2° qu'il n'avait pas la grâce; 3° qu'il n'avait pas le temps; 4° qu'il n'avait pas le courage? Réfutation de ces arguments divers par Dieu qui prend la parole. Dialogue entre Dieu et le pécheur.

Troisième point : Que souffrira le pécheur au jugement dernier? 1° Le jugement même : tableau du jugement, dont l'orateur donne une idée, en mettant sous les yeux de l'auditoire l'image d'une cour d'assises, avec les juges, le jury, les avocats, l'accusé, le public, etc. Incidents du jugement, condamnation, adieux du condamné au Père, au Fils, au Saint-Esprit, à la Sainte-Vierge, etc. Il descend dans l'enfer pour subir sa peine, en y brûlant du feu éternel.

Ce qui domine dans ce sermon, l'analyse suffit pour en juger, ce sont les scènes d'éloquence dramatique et pittoresque, quelquefois brillantes, quelquefois communes, mais presque toujours plus propres à intéresser l'esprit des mondains qu'à édifier les consciences chrétiennes. On ne retrouve pas plus les traditions classiques de la prédi-

cation dans les conférences du P. Lavigne que dans celles du P. Félix, mais on y rencontre également ces traces d'un mauvais goût et d'un romantisme vieilli, qui après avoir, grâce au ciel, déserté les autres genres littéraires, semble s'être réfugié dans l'éloquence sacrée de notre pays. Tout le monde s'efforce aujourd'hui d'être simple et de parler une langue saine et raisonnable; l'éloquence sacrée seule recueille avec une sorte de prédilection les images outrées, les faux effets dramatiques, les procédés surannés de style, les trivialités préméditées de langage, dont les autres genres ne veulent plus. S'il fallait rattacher à une date précise de notre histoire littéraire la prédication contemporaine, je la rattacherais plutôt au XVe et au XVIe siècle qu'au XVIIe, l'âge classique de l'éloquence de la chaire : en vérité, nous sommes plus près de Barlette, de Menot et de Maillard que de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon. Aussi serait-on tenté de s'associer au vœu du prince de Ligne, qui souhaitait que les prédicateurs français récitassent les œuvres des grands sermonnaires plutôt que de mal prêcher pour leur compte; et il ajoutait, non sans quelque irrévérence dans le rapprochement : « On dirait : Nous allons entendre aujourd'hui du Bourdaloue, comme on dit : Nous allons entendre aujourd'hui du Corneille à la Comédie-Française [1]. »

C'est encore un sujet bien intéressant d'études que les conférences destinées aux femmes, et je regretterais de terminer cet article sans dire quelques mots de leurs orateurs privilégiés, M. l'abbé Lecourtier et le P. Ventura : du premier, parce que s'il y a quelque restriction à faire au jugement rigoureux qu'on doit porter sur l'éloquence sacrée d'aujourd'hui, c'est assurément en sa faveur; du second, parce qu'avec des qualités d'esprit éminentes, il a de plus

1. *Mélanges*, t. XXVII, p. 91.

un titre qui rendrait indulgent le goût le plus sévère, le titre d'étranger. M. l'abbé Lecourtier obtient le plus grand succès dans ses conférences, c'est un succès mérité. Il a d'abord toutes les qualités extérieures du prédicateur, une voix pénétrante, un geste persuasif, une action oratoire pleine de grâce et de distinction. Il aime, lui aussi, les images; il dira volontiers avec Cicéron et Minucius Félix qu'il faut bâtir à Dieu un temple dans son âme ; il définira la retraite du carême une restauration de ce saint édifice, qui a subi quelque dégradation pendant l'année; et, poussant à bout le parallèle, il comparera son auditoire à l'église Notre-Dame, autour de laquelle sont encore dressés des échafaudages; il se comparera lui-même à l'un de ces ouvriers qui arrachent les pierres usées par le temps, et qui ornent de sculptures élégantes celles que le temps a respectées. Mais il déroule avec tant de délicatesse toutes ces similitudes, qu'on se reprocherait d'accuser de coquetterie une éloquence si aimable. Il se complaît aux anecdotes et même aux épigrammes inoffensives, qui font sourire les jeunes femmes. « J'ai fait un rêve, disait-il dernièrement, j'ai rêvé que je vous voyais faire un carême parfait, un carême pénitent, où l'on s'abstenait de tous les raffinements sensuels (et ici l'orateur, dans une périphrase ingénieuse comme les périphrases de l'abbé Delille, proscrit de son carême parfait le thé et les petits gâteaux), un carême où l'on ne remplaçait pas les mouvements cadencés du corps par le plaisir musical de l'oreille, où l'on ne faisait pas de la charité, cette fille du ciel, la dame patronnesse d'un bal, et où on ne lui mettait pas dans la main le cothurne de la déclamation ou le brodequin de la comédie en guise de bourse à quêter. Mais vous le voyez bien, mesdames, ce carême parfait, c'était un rêve. » Et ces dames sourient, chuchotent entre elles, et regardent leur orateur d'un air intelligent, comme Philothée quelquefois devait regarder

saint François de Sales. Il y a du François de Sales dans l'abbé Lecourtier, mais, je le répète, il y a aussi du Delille. Il serait parfait s'il avait moins d'esprit.

Pour bien juger le P. Ventura, il faut lire les homélies qu'il a prêchées à Saint-Louis d'Antin, et publiées sous ce titre : *les Femmes de l'Évangile*[1]. Le P. Ventura comprend à merveille les devoirs de la prédication chrétienne. Il repousse loin de lui, du moins il l'affirme dans sa préface, « cette éloquence mondaine, vain luxe d'esprits légers qui s'évapore en descriptions frivoles, en paroles sonores, en traits cherchés, en fleurs, en ornements, en fard que le goût le plus indulgent ne saurait pardonner, pas même dans un roman, et dont la vérité est obligée de rougir, comme une honnête femme en se voyant couverte de la robe d'une courtisane. » On voit que le P. Ventura juge encore plus sévèrement que nous la prédication de notre temps, qu'il définit même quelque part une éloquence scandaleuse. Ce qu'il demande, c'est que les orateurs marchent sur les traces lumineuses de Bossuet. Excellent conseil assurément, mais difficile à suivre ! J'ajoute qu'il s'applique à gravir dans cette voie avec le plus louable effort ; il déploie des qualités très-précieuses, la solidité de la science théologique, la connaissance profonde de l'Écriture et des Pères, une grande force de raisonnement, mais souvent aussi il tombe dans une subtilité de dialectique que Bossuet ne se permet qu'en la couvrant de l'éclat de son imagination. Cette subtilité s'étale naïvement chez le P. Ventura, quand il étudie, par exemple, l'histoire de la fille de Jaïr, au sens *immédiat* ou littéral, au sens *tropologique* ou moral, et au sens *anagogique* ou relatif à la vie future ; et quand il fonde un discours tout entier sur une distinction entre l'Église mère et la mère Église. Trop souvent encore il se pose des questions, très-bonnes

1. Chez Vaton, rue du Bac, 50.

peut-être à débattre dans un livre, mais non dans la chaire, ni surtout devant un auditoire de femmes, celle-ci, par exemple : « Pourquoi Dieu, ayant voulu former l'homme, l'a-t-il formé de manière à ce que ni l'homme ne puisse engendrer sans la femme, ni la femme sans l'homme ? » En d'autres termes, ajoute-t-il, pour ne laisser rien de vague dans sa pensée, pourquoi Dieu n'a-t-il pas formé l'homme d'un seul sexe, pouvant, comme la plupart des plantes, se reproduire tout seul et par lui-même ? Les philosophes, que le P. Ventura maltraite quelquefois avec une crudité de langage que je ne puis reproduire, ne sont pas du moins si curieux que lui. Mais, je l'ai dit, en matière de goût et de style, il faut pardonner aux plus grandes audaces d'un étranger. Si l'on veut lire *les Femmes de l'Évangile*, on doit d'avance prendre son parti de certaines descriptions trop précises et que la délicatesse française aurait voilées, notamment celle des impudicités de la Madeleine, quand elle « renverse toutes les digues de la vérécondie, » et celles de l'amour platonique dont elle s'éprend pour Jésus « quand elle l'a vu passer si grand, si virginal et si beau. » Tous ces détails sont d'un goût plus italien que français. Mais il n'y en a pas moins dans ces homélies un fond solide de saine morale et de piété persuasive. On regrette seulement que le P. Ventura, si justement sévère pour les prédicateurs de son temps, ne l'ait pas été un peu plus pour lui-même. Il se demande dans sa préface : Pourquoi n'a-t-on jamais plus prêché qu'aujourd'hui, et pourquoi la prédication n'a-t-elle jamais été plus stérile ? La réponse est aisée : c'est que les prédicateurs ne nous procurent pas assez souvent la bonne fortune qui est arrivée une fois à La Bruyère : « Je viens, dit-il, d'entendre ce qu'il y a de plus nouveau au monde, un prédicateur qui prêche l'Évangile. » Que les orateurs chrétiens de nos jours, à qui ne manquent certainement ni le zèle ni le talent, essayent donc un jour de prêcher tout

simplement l'Évangile : ce sera la plus grande et la plus utile des nouveautés.

II

Réponse à *l'Univers*.

L'Univers nous demande, d'un air inquiet et scandalisé, pourquoi nous nous avisons de parler des prédicateurs. S'il faut l'en croire, nous avons été frappé de leur succès, et la philosophie du *Journal des Débats* s'en est trop émue pour ne pas chercher à le combattre. *L'Univers* a raison et tort tout à la fois. Il a tort de nous croire alarmé d'un succès auquel nous applaudirons de grand cœur, s'il est réel, mérité et durable. Il a raison de dire que c'est ce succès même qui nous a fait parler de l'éloquence de la chaire à nos lecteurs, comme nous leur parlons de tout ce qui semble réussir en histoire, en poésie, en morale. Mais c'est précisément là ce qui déplaît à *l'Univers*. Il ne saurait nous permettre d'étendre à la prédication chrétienne la liberté d'examen que nous exerçons en littérature, et de juger un sermon comme nous jugeons un livre. Il veut mettre l'éloquence sacrée sous la protection d'une sorte d'inviolabilité qui ne lui appartient pas, et nous interdire l'usage d'un droit qui nous appartient, que personne n'a contesté jusqu'ici, et que nous ne laisserons contester par personne, pas même par *l'Univers*.

La prédication chrétienne est un ministère, et par là elle est sacrée; mais c'est aussi un genre littéraire, et par là elle fait partie du domaine de la critique; elle est soumise aux lois et au jugement du goût. La preuve, c'est que de tout temps il a été permis à la critique d'apprécier librement les œuvres des orateurs sacrés, et que personne au

XVII[e] siècle ne s'est senti blessé, même parmi les meilleurs chrétiens, quand un ami de Bossuet, La Bruyère, porta sur l'éloquence chrétienne de son temps cet arrêt célèbre qui retombe plus fortement encore sur celle du nôtre. La preuve, c'est que de tout temps on a composé des ouvrages de rhétorique chrétienne à l'usage des prédicateurs, et que nous avons sous les yeux un excellent traité didactique de la prédication, par un ecclésiastique distingué, M. Hamon, où l'auteur conseille aux orateurs chrétiens de nos jours d'éviter précisément tous les défauts que nous leur avons reprochés. Nous recommandons à *l'Univers* l'excellent chapitre sur le *romantisme* de la chaire. La preuve enfin, c'est que de tout temps les maîtres de l'éloquence sacrée ne se sont pas contentés d'édifier et d'instruire les fidèles, de défendre la foi contre les incrédules, de réchauffer les tièdes, de préparer des conversions et de remporter des victoires spirituelles pour la cause de l'Église; ils ont cherché des effets plus temporels, pour ainsi dire, de leurs talents; ils ont obtenu et ils obtiendront toujours, quand ils seront éloquents, les applaudissements du public lettré. Bossuet, Fénelon, Massillon ont sollicité l'honneur d'aller s'asseoir, dans les rangs de l'Académie française, parmi ces poëtes, ces historiens, ces moralistes à qui *l'Univers* croit qu'on ne les peut comparer sans injure.

Si donc l'éloquence chrétienne partage avec la littérature profane certains avantages temporels qui lui paraissent dignes d'envie, elle doit, comme tous les genres littéraires, se soumettre à la critique. Elle ne peut être à la fois inviolable et récompensée. D'ailleurs ce n'est nullement un abaissement pour elle de passer pour un genre littéraire; c'est son honneur, au contraire, de toucher à toutes les facultés de l'homme, et de l'embrasser pour ainsi dire tout entier, en obtenant son admiration en même temps que son respect, en charmant son goût, après avoir soumis sa

conscience. Nous irons plus loin : c'est un véritable hommage, c'est un service même qu'on rend à l'éloquence de la chaire, quand, en la louant de ses beautés, on l'avertit franchement de ses défauts. Car si les imperfections littéraires sont choquantes, c'est surtout dans l'éloquence chrétienne, parce que l'orateur, parlant au nom du ciel, semble communiquer à la parole divine les défauts de la parole humaine, et faire Dieu complice de son mauvais goût. En avertissant donc, en toute humilité, la prédication contemporaine de ses défauts, nous ne sommes, quoi qu'en dise *l'Univers*, ni un philosophe effrayé qui dénigre ce qu'il craint, ni un dilettante dont l'oreille vulnérable se blesse si la chaire chrétienne ne parle pas selon le goût du jour, et qui raffine curieusement sur la forme parce qu'il est trop frivole pour s'occuper du fond; nous sommes le disciple des écrivains du XVIIe siècle, qui avaient le plus profond respect pour l'éloquence sacrée, mais qui la jugeaient librement, sans vaine délicatesse, sans complaisance, sans flatterie. Ces juges sévères, le plus souvent c'étaient les orateurs chrétiens eux-mêmes, c'étaient les grands hommes de l'Église, c'étaient les maîtres et les modèles de l'éloquence! *L'Univers* peut s'en convaincre en relisant les *Dialogues sur l'éloquence de la chaire* et le jugement de Fénelon sur Bourdaloue. Et pourtant Fénelon n'était ni un philosophe ni un dilettante! Que les prédicateurs célèbres de nos jours exercent sur l'éloquence sacrée cette surveillance salutaire, qu'ils soient des gardiens aussi vigilants de l'intégrité de la parole sainte que l'étaient un Fénelon ou un Bossuet, qu'ils tiennent en leurs mains fidèles la direction du goût ecclésiastique, et nous nous garderons d'une censure qu'ils sauront exercer avec plus d'autorité que nous! Mais quand la corruption du goût semble avoir atteint jusqu'aux plus grands talents, quand il n'y a que des applaudissements pour les fausses beautés oratoires qui charment *l'Univers* et qui auraient in-

digné Bossuet, quand partout, dans les journaux et dans les salons, on parle de nos prédicateurs avec cette admiration superficielle et mondaine qu'on prodigue aux poëtes et aux romanciers, ce n'est plus seulement un droit, c'est un devoir que de critiquer publiquement ce que publiquement on admire, et c'est pourquoi nous avons commencé, et nous continuerons, malgré *l'Univers*, à dire la vérité.

Ce droit de libre examen, que nous défendrons toujours, nous reconnaissons volontiers que, si l'on en doit user avec modération et prudence, c'est précisément à l'égard des orateurs chrétiens : car, dans tous les genres littéraires, la critique, en appréciant les ouvrages, doit respecter les auteurs; dans l'éloquence chrétienne, elle doit, avec plus de discrétion encore, séparer le prêtre de l'orateur, et adoucir, par respect pour le ministère, le jugement qu'elle porte sur le talent. Nous croyons n'avoir blessé aucune convenance dans notre dernier article et n'avoir commis aucune injustice. Ce qui ajoute à notre confiance, c'est qu'en nous attaquant *l'Univers* ne nous a pas réfuté. Notre idée principale, c'était que le premier devoir de la prédication est d'approprier le remède à la maladie, et que nos orateurs devraient prêcher, non pour ceux qui ne croient à rien et pour ceux qui se moquent de tout, deux espèces d'incrédules devenues assez rares, mais pour ceux qui ne se moquent de rien et qui croient à beaucoup de choses, sans croire à tout ce que l'Église enseigne, c'est-à-dire pour cette classe très-nombreuse de *libertins honnêtes gens*, comme les appelle Bossuet, qui ont de vraies vertus, mais non pas une foi complète, et se persuadent qu'on peut remplir tous ses devoirs envers Dieu, son prochain et soi-même, avec les seules lumières de la morale naturelle. *L'Univers* nous a fait deux réponses : la première, c'est que du temps de Bossuet ces gens-là « ne reniaient aucun des dogmes de l'Église et accomplissaient tous les devoirs qu'elle impose, la messe

du dimanche, la confession annuelle et la communion pascale, » ce qui est impossible, car, s'il en était ainsi, Bossuet ne les aurait pas appelés *libertins;* la seconde, plus sérieuse, c'est qu'en prêchant contre les athées, nos orateurs prêchent, en dernière analyse, comme nous souhaitons qu'ils prêchent, contre les *libertins honnêtes gens*, attendu qu'au fond il est impossible d'avoir de vraies vertus quand on n'a pas de foi complète, d'être à la fois honnête et philosophe, d'être libre penseur sans devenir athée. C'est là ce que signifie la démonstration de *l'Univers*, si timide et si enveloppée qu'elle soit. La lumière de la morale naturelle est une fausse lumière; la règle de la conscience toute seule n'est pas une règle; la croyance philosophique à Dieu, à l'âme, à la vie éternelle, à l'obligation de la loi morale, le spiritualisme enfin, « n'est qu'une idée sans consistance et sans force, » un rêve de l'esprit, impuissant à diriger les actions, incapable même de préserver de l'athéisme : car c'est dans l'athéisme que doivent tomber, s'ils sont logiques, « tous ceux qui repoussent une seule des vérités enseignées par l'Église. » Voilà ce qu'affirme *l'Univers*, voilà ce que nous demandions précisément aux orateurs chrétiens de nous démontrer, et *l'Univers*, qui trouve notre vœu si naïf, aurait dû suppléer leur silence. Mais il ne démontre rien, et il n'en répète pas moins, avec une ostentation de rigueur qui est de mode aujourd'hui, qu'en dehors de la foi il n'y a pas de vertu possible, qu'il n'y a de possible que l'athéisme! affirmation terrible par les conséquences qu'elle renferme, et qui, sans nos malheurs, n'aurait jamais osé se poser si hardiment! Mais quand on a vu les honnêtes gens épouvantés de nos révolutions et de leurs suites, et menacés jusque dans leurs biens, on a très-ingénieusement intéressé à l'orthodoxie leur désir de conservation, si naturel à l'homme; on leur a prouvé que la source des révolutions et de la terreur publique était dans la philosophie,

et l'on a fait de l'intérêt personnel le fondement de leur piété. Tactique habile peut-être, mais dangereuse, parce qu'elle n'a pas d'effet durable; on n'y peut croire que tant qu'on a peur. Mais bientôt on cesse de trembler, on ouvre les yeux, et l'on se dit : « Quoi ! ces hommes que nous connaissons, qui proclament, qui aiment et qui adorent Dieu, qui bénissent sa Providence, qui respectent en eux-mêmes une âme immortelle, qui sont probes, charitables, attachés à tous leurs devoirs en ce monde pour obtenir leur récompense dans l'autre, ce sont des athées et de malhonnêtes gens ! Ces protestants qui ont été persécutés autrefois et qui sont morts pour leur croyance, ce sont des athées ! Ce sont des athées que leurs fils, qui sont nos alliés aujourd'hui ! c'est une nation d'athées que nous allons secourir avec eux, et pour qui nous faisons bravement cette guerre que *l'Univers*, hier encore, appelait une guerre sainte ! Nous allons combattre contre des athées, avec des athées, pour des athées ! » Quelle dérision ! A qui prouverez-vous que la raison toute seule ne peut conduire qu'à l'athéisme et au mal ? Et quand vous l'aurez prouvé, quand vous aurez démontré que la raison humaine, c'est le néant, et qu'il y a dans le monde des millions d'athées poltrons dont la fausse croyance et dont la vertu ne sont qu'une double inconséquence, qu'y aurez-vous gagné, je vous prie ? Vous ne les convaincrez pas, car pour les convaincre il faut vous adresser à leur raison, et vous commencez par mettre leur raison sous vos pieds ! Avec quoi voulez-vous que l'homme juge des preuves que le christianisme lui présente, si vous brisez d'abord entre ses mains l'instrument unique de son jugement ? On avait d'autres maximes sous la Restauration même, témoin le remarquable article du programme de philosophie imposé par un ministre de l'instruction publique, M. Frayssinous, pour l'examen du baccalauréat : les *Avantages du théisme*. Cela était signé de la main d'un

évêque qui ne croyait pas apparemment que théisme et athéisme fussent deux mots synonymes. Vous, au contraire, vous voulez qu'il ne reste plus dans l'homme, pour se rattacher à la religion, que ce besoin de croire, vague et irréfléchi, qu'on appelle superstition, ou que le désespoir le précipite dans vos bras ! Triste moyen de convertir le genre humain ! Mais non, vous en avez un autre : la loi ; car, remarquez-le bien, c'est d'une logique irrésistible : du moment qu'il sera démontré qu'en dehors de la foi il n'y a que l'athéisme et la perversité, comme il importe essentiellement à la société qu'on soit honnête homme, et qu'il n'y a pas de société possible sans vertu, il faudra que l'État se défende contre l'hérésie, contre la philosophie, contre tout ce qui conduit, selon vous, à ces abîmes où l'État s'engloutirait avec la société. Il faudra qu'il fasse cause commune avec vous, qu'il mette la force au service de la foi, que l'ordre religieux et l'ordre politique se confondent, que le dogme rentre dans la loi, que l'Église et l'État ne soient plus qu'une seule et même chose ; et alors c'est la liberté de conscience abolie ; c'est la plus précieuse conquête de la Révolution française, achetée par tant de sang et de larmes, encore une fois perdue ; c'est le moyen âge renaissant, c'est la société moderne en ruines, et sur ses ruines la théocratie de M. de Maistre, rebâtie pour un jour par vos débiles mains, jusqu'à ce qu'une nouvelle tempête vous emporte avec elle ! Voilà les conséquences fatales, irrésistibles de vos doctrines ; si vous les désavouez, c'est qu'elles arrêtent votre franchise, non qu'elles effrayent votre ambition. Mais non, vous ne les désavouerez pas, car il y a deux jours à peine, dans un article prodigieux[1], vous osiez applaudir à « la sévérité des princes chrétiens contre l'hérésie. » L'erreur, à vos yeux, ce n'est pas un malheur qu'il

1. Voir *l'Univers* du 1er mai.

faut craindre, c'est, vous l'avez dit, un crime, « le plus grand des crimes, parce qu'il nous fait perdre le premier des biens, la vérité, » et les crimes on ne les plaint pas, on les punit. Vous réclamiez ouvertement l'intervention de la loi, « parce que la répression du crime est un devoir dont l'autorité ne peut être dispensée ; » vous déclariez, avec l'humanité la plus ingénue, que la répression devant varier de nature, selon les temps et le degré de foi des peuples, on ne saurait aujourd'hui les condamner au bûcher dont leur indifférence n'est pas digne ; mais qu'il est indispensable d'appliquer en matière religieuse « une répression analogue à celle qu'on exerce en matière politique, » parce que l'erreur n'est pas moins funeste à l'État qu'à l'Église ; la prison, par exemple ; et, après cette concession touchante à la tolérance, vous disiez : « On ne nous accusera plus d'être des fanatiques ! » O le plus profond des fanatismes que celui qui s'ignore lui-même ! ô la plus naïve des naïvetés ! Et pendant que vous mettiez ainsi à la loi les armes à la main, en la sommant de frapper, le même jour et presque au même moment, un grand orateur, un protestant, M. Guizot, se levait au milieu de ses frères rassemblés à l'Oratoire ; il rassurait par ses nobles paroles, il calmait des cœurs que vos violences alarment et que vos rancunes aigrissent ; il leur recommandait la modération que vous n'observez pas, il les plaçait sous la protection de la liberté de conscience, si chère à notre pays. « Usez franchement de votre liberté légale, s'écriait-il d'une voix toujours éloquente, et avec une ardeur qui ne s'éteint pas, quoi qu'il dise ; défendez votre liberté si elle est compromise, mais respectez la liberté des autres et pratiquez la charité. » Ainsi le cri des protestants, c'est la liberté, c'est la charité, c'est la paix ! Le vôtre, c'est l'oppression et la guerre ! Quel contraste ! et quelle conclusion pensez-vous qu'on en tire ?

Revenons à notre sujet. La seconde idée de notre article, c'était que les prédicateurs prêchent avec beaucoup d'imagination et d'esprit, mais non pas d'une façon évangélique. Cette critique paraît à *l'Univers* une vieille malice, renouvelée de ce *bel esprit* qu'on nomme La Bruyère, et il nous répond : « N'est-ce pas prêcher l'Évangile que de parler sur le jugement dernier, sur la charité, sur la douleur de la Vierge, etc.? » Faut-il démontrer à *l'Univers* que le caractère de la prédication chrétienne ne consiste pas dans le choix des sujets, et qu'on peut prêcher l'Évangile sans le prêcher évangéliquement? S'il suffit de prendre un texte dans l'Écriture pour prêcher l'Évangile, tous les prédicateurs sont irréprochables, et il faut déchirer les *Dialogues sur l'éloquence* de Fénelon et vingt traités de saint Augustin. Ce qui fait la prédication évangélique, dit Fénelon, ce n'est pas le texte qu'on prend, mais la manière dont on l'explique; et cet orateur ne prêchait pas l'Évangile qui, parlant sur ce mot de l'Écriture : *Cinerem tanquam panem manducabam*, racontait l'histoire d'Artémise pleurant sur les cendres de son époux, et faisait une anatomie des passions du cœur, qui égalait les *Maximes* de La Rochefoucauld[1]. Il dit ailleurs encore, et avec une raison parfaite : « Il ne faut pas juger un sermon par ses effets; car on peut produire de grands effets par de mauvais moyens. » Et cependant que nous répond *l'Univers?* Qu'après son dernier sermon de charité, le P. Lavigne a recueilli quatre mille francs. Les dames ont détaché leurs bracelets et leurs bagues, et les ont versés dans sa bourse[2]. Les effets! les effets! voilà la doctrine de *l'Univers*. Que lui font les moyens? Que tel orateur prodigue

1. Fénelon, *Dialogue sur l'éloquence*, p. 136.

2. *L'Univers* nous dit encore que nous avons travesti les conférences du P. Félix. Nous ne daignerons pas lui répondre, car il n'est pas de bonne foi. Il sait parfaitement que nous avons pris nos citations textuelles dans *l'Ami de la Religion*, autorisé par le P. Félix à reproduire ses discours.

les images comme un poëte, tel autre les abstractions comme un philosophe, qu'on ait du goût, qu'on n'en ait pas, qu'importe? le P. Lavigne a *fait* quatre mille francs! Ainsi l'éloquence de la chaire n'est qu'une affaire d'arithmétique, et le plus grand orateur est celui qui fait la plus grosse recette! On suppute les produits de la parole sainte et l'on traduit en chiffres l'art de Bourdaloue et de Bossuet! *L'Univers* n'examine pas si les esprits sont convaincus, si les cœurs sont touchés, si les visages sont attendris, si les larmes coulent, si l'auditoire ému se courbe sous la parole de Dieu tombée de la chaire chrétienne; debout à la porte de l'Église, il a les yeux fixés sur la bourse des quêteuses, il épie ce qu'on y dépose, or, argent, bagues et bracelets, il calcule, il additionne, et il s'écrie : « Le grand orateur! il a fait quatre mille francs! » Nous en connaissons qui *faisaient* bien davantage, et qui pourtant prêchaient avec leur cœur, non avec leur esprit, et n'avaient pas le secret de ces belles images et de ces grands effets dramatiques, si productifs aujourd'hui! Un jour saint Vincent de Paul, un apôtre qui parlait, dit La Bruyère, comme un père à ses enfants, invoquant la charité publique en faveur des enfants trouvés, disait tout simplement aux dames qui l'écoutaient : « Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner pour toujours. Cessez à présent d'être leurs mères pour devenir leurs juges; leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages. Il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Les voilà devant vous. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un soin charitable, et, je vous le déclare devant Dieu, ils seront tous morts demain si vous les délaissez. »

Il n'y avait là ni image, ni abstraction philosophique, ni mot spirituel, ni science, ni art, il n'y a qu'une âme tendre, l'âme d'un saint, qui parlait, comme dit saint François de Sales, *tout uniment, à la chrétienne et à la française*. *L'Univers* sait-il combien *fit* ce jour-là saint Vincent de Paul, avec ce discours? Il ne *fit* pas quatre mille francs, il *fit* un million, plus d'un million même : car sans sortir de l'église, à la même heure, au même instant, l'hôpital des Enfants-Trouvés fut fondé à Paris et doté de quarante mille livres de rente. Voilà le plus riche succès qu'ait jamais obtenu sermon de charité.

Ne jugeons donc pas uniquement l'éloquence par ses effets; jugeons-la aussi par les moyens qu'elle emploie, car les effets sont plus grands, quand les moyens sont meilleurs. D'ailleurs, si les effets suffisent aux yeux de *l'Univers* pour absoudre les défauts de l'éloquence, c'étaient de grands orateurs sacrés que ceux du XVe et du XVIe siècle, auxquels je comparais les nôtres. Henri Étienne raconte qu'on battait des mains, qu'on trépignait, qu'on pleurait, qu'on sanglotait quand Menot et Maillard prêchaient dans les églises[1]. Maillard, parlant devant une assemblée de magistrats, les appelait « grands voleurs et gros fourrés, » et, après le sermon, deux de ses auditeurs touchés se retiraient dans un couvent. Menot racontant la vie de la Madeleine, comme le P. Ventura dans cette homélie que nous rappelions, et décrivant avec la même complaisance que lui la beauté du Christ et celle de la courtisane, disait de l'un : « Il est si gracieux et honnête, il a si beau maintien, il sait si bien son entregent, qu'on ne vit jamais le pareil; » et

1. Dans une *Vie de Fléchier* placée en tête du volume I (et resté unique) de l'édition in-4° de 1773, on voit, à la page 28, que « de longues acclamations suivaient les périodes de Fléchier et interrompaient ses sermons.» D'Alembert fait allusion à ce fait, mais en termes moins précis. Grimm, t. VIII, p. 69, dit à propos du panégyrique de saint Louis prononcé par l'abbé Maury : « On a claqué des mains dans la chapelle du Louvre comme dans une salle de théâtre. »

de l'autre : « Elle était faite pour regarder, belle, jeune, grande, mignonne, fringante et vermeille comme une rose. » Et à la sortie de l'église, une foule de pénitentes émues suivaient le P. Menot jusque dans les rues pour lui demander sa bénédiction! Barlette faisait en chaire des jeux de mots qui soulevaient des éclats de rire, et il prenait quelquefois pour sujet de ses discours des questions comme celle-ci : *Jésus-Christ portait-il des souliers? Utrum Christus portaverit calceamenta?* et Barlette n'en passait pas moins pour un grand orateur; on disait de lui : *Qui nescit Barlettare, nescit prædicare*, et il convertissait dix-sept personnes en un jour! C'est que l'éloquence est toujours puissante quand elle flatte le mauvais goût du temps! Qu'on cesse donc de prendre les effets de la parole pour règle unique de jugement : qu'on apprécie l'éloquence, non par ses succès, mais en elle-même. Quelquefois le succès n'est que le signe de la dépravation du goût dans l'orateur comme dans l'auditoire, et les condamne tous les deux.

Nous n'avons donc pas été trop sévère; nous avons blâmé dans les prédicateurs contemporains des défauts que rien ne peut excuser, nous avons signalé des qualités louables, et nous les célébrerons encore avec impartialité quand l'occasion se présentera. On nous a reproché d'avoir porté sur M. l'abbé Lecourtier un jugement rigoureux : c'est notre faute sans doute, si nous nous sommes mal fait comprendre; car ce qui a semblé une critique était dans notre intention une louange. Personne n'admire plus que nous la délicatesse d'esprit, l'onction, la dignité et la distinction de M. Lecourtier; personne ne souhaite plus sincèrement rendre justice à l'un des talents les plus rares de notre temps. En lui reprochant seulement d'avoir quelquefois trop d'esprit (reproche bien doux, ce nous semble), nous ne voulions ni méconnaître ni diminuer tant d'autres qualités dont nous sentons le charme; nous désirions indiquer le seul côté par où donnent

prise sa finesse et sa grâce, nous voulons dire l'excès dans l'amabilité, défaut séduisant que ses plus grands admirateurs, qui aiment tout en lui, ne lui contestent pas. Pour réparer notre faute, et prouver à *l'Univers* que nous savons goûter dans les vrais orateurs chrétiens ce qui est digne d'éloges, nous demanderons la permission de citer un fragment de l'exorde du premier sermon de carême, prononcé récemment par M. Lecourtier, aux Tuileries :

« Je ne connais rien de si grand dans sa simplicité et de si noble dans sa modestie que la parole de Dieu, quand elle vient, parée de ses seuls attraits, se présenter aux princes de la terre, quand surtout, ne faisant que répondre à leur appel, elle peut leur dire comme Samuel : « Me voici, parce « que vous m'avez appelé. »

« Cette parole, qui n'est pas la parole de l'homme, ne touche en rien aux extrêmes de la parole humaine. Elle ne connaît pas l'adulation, cet égoïsme parlé qui encense la grandeur parce qu'elle peut, le pouvoir parce qu'il donne, tous les pouvoirs parce que tous peuvent donner, et qui, après avoir reçu, n'est fidèle qu'à un seul sentiment, celui de l'ingratitude. Mais elle ne vient pas non plus se poser avec fierté, prendre le ton dominateur, affecter des allures hautaines qui siéraient si mal à sa noble dignité. Elle laisse aux passions médiocres de la terre la triste prétention de vouloir faire la leçon au pouvoir; elle ne fait pas la leçon, elle l'apporte toute faite du haut du ciel. Quand elle parle, c'est Dieu qui parle; et quand Dieu parle, c'est avec une patience et des égards infinis pour la liberté et pour la faiblesse de sa créature. Dieu ne frappe pas en maître, à coups violents, à la porte de notre cœur; il frappe en ami ; je n'ai point dit assez : il frappe en solliciteur, et il s'est peint dans cette parole si suave : « Voici « que je me tiens à la porte et que je frappe; si quelqu'un « entend ma voix et veut m'ouvrir, j'entrerai. » *Ecce sto ad ostium, et pulso....* Enfin la parole de Dieu est comme la sa-

gesse divine dont elle est le reflet et l'expression ; elle est pacifique, modeste, persuasive, pleine de miséricorde pour les faiblesses, pleine de bons fruits pour la vie éternelle. »

Ce n'est pas là sans doute l'éclat de Bossuet, ni la grâce abandonnée de Fénelon, ni la liberté hardie de Massillon ; il y a encore beaucoup d'esprit dans cette éloquence, et même l'*égoïsme parlé* n'est pas tout à fait simple, mais il y a aussi beaucoup de distinction. Si tous nos prédicateurs parlaient avec cet agrément et cette noblesse, avec cette dignité et cette modestie, ils remporteraient encore de bien plus grandes victoires, et, après leurs sermons de charité, de bien plus gros chiffres viendraient couronner les additions de *l'Univers !* Les qualités que nous réclamons de l'éloquence chrétienne, M. Lecourtier les a montrées dans ce discours, et nous ne demandions aux autres orateurs que de les montrer comme lui ; mais *l'Univers*, leur défenseur et leur ami, nous reproche durement de les souhaiter pour eux. Mieux vaudrait un sage ennemi !

(*Journal des Débats*, 20 avril et 4 mai 1854)

QUESTION DES SPECTACLES.

I

Il y a quelques jours, à propos du rapport de M. Sainte-Beuve au nom de la commission chargée de décerner les prix de vertu aux auteurs dramatiques, il a plu à *l'Univers* de relire la réponse de Bossuet au P. Caffaro et d'entreprendre une campagne contre le théâtre. La conclusion implicite de son article, c'est que, si nous vivions

dans un État vraiment catholique, comme la France a la prétention de l'être, le gouvernement, au lieu de donner à ses quatre ou cinq théâtres une subvention hérétique, les fermerait tous immédiatement, en jetterait les clefs par les fenêtres, ou les louerait à d'honnêtes industriels qui se chargeraient d'y représenter, au temps de Pâques, les mystères de nos bons aïeux. Puisque *l'Univers*, dans un moment de loisir, a réveillé cette fameuse question des spectacles, assoupie depuis le XVIII[e] siècle, nous nous permettrons de lui répondre, non pour la traiter, ce qui demanderait un volume, mais pour lui rappeler quelques idées très-simples et de pur sens commun qu'il semble avoir oubliées.

Il y a deux points de vue dans cette question, le point de vue religieux et le point de vue philosophique. Que défend l'Église, que permet-elle en matière de spectacles? voilà le point de vue religieux. Nous nous y arrêterons aujourd'hui, et nous serons complétement d'accord avec *l'Univers*. Mais pourquoi s'est-il borné modestement à l'analyse de l'admirable morceau de Bossuet? S'il avait voulu multiplier les arguments contre le théâtre, il aurait trouvé toutes les armes qu'il aurait voulues pour fortifier sa dialectique. *L'Univers* pouvait se donner le plaisir de lire les traités de M. de Voysin, de Frédéric Cerutus, de François-Marie del Monacho, etc. Si même il désirait approfondir la question et découvrir les nuances curieuses d'opinions qui se sont produites sur ce grave sujet, il lui était facile de chercher le sentiment des jésuites dans le livre de P. Dominique Othonelli, et celui des jansénistes dans le traité de M. de Chanteresne ou de Nicole, pour l'appeler par son nom. L'étude de ces diversités eût été chose piquante pour ses lecteurs. Mais il n'est pas besoin de consulter tant d'ouvrages intéressants; un seul suffit, et je m'étonne que *l'Univers* l'ait oublié : car il est bien connu,

c'est celui que le prince de Conti composa après sa conversion, le *Traité des spectacles d'après la tradition chrétienne.* Les opinions des Pères y sont fidèlement exposées, et, après l'avoir lu, comme après avoir lu les *Réflexions de Bossuet*, il est très-aisé de répondre à la question posée plus haut : Que défend l'Église, et que permet-elle en matière de spectacles ? Elle défend tout et ne permet rien. Les textes sont unanimes : saint Paul, saint Basile, saint Augustin, saint Ambroise, saint Cyprien, Tertullien, qui appelaient le théâtre *le royaume du démon*, etc. ; tous les Pères, grecs et latins, s'accordent pour condamner les spectacles. Les seules autorités qu'on ait pu alléguer contre cet ensemble décisif de témoignages, c'est un passage de saint Thomas, un de saint Antonin et un de saint Jean Chrysostome. Bossuet a interprété victorieusement les deux premiers : il a prouvé que saint Thomas a voulu seulement établir qu'il y a des récréations innocentes qu'on peut admettre dans la vie humaine, mais qu'il n'a pas dit un mot en faveur de la comédie. Il a démontré que ce qu'on a pris dans saint Antonin pour une autorisation donnée aux plaisirs du théâtre n'est qu'une permission toute naturelle de pratiquer des jeux fort innocents, tels que la toupie pour les enfants, et les échecs pour les hommes faits. Reste le texte de saint Chrysostome. Le voici :

« Il peut y avoir des spectacles blâmables en eux-mêmes, comme ceux qui sont inhumains ou indécents et licencieux : tels étaient quelques-uns des spectacles parmi les païens. Mais il en est aussi d'indifférents en eux-mêmes, qui ne deviennent mauvais que par l'abus qu'on en fait ; par exemple, les pièces de théâtre n'ont rien de mauvais, en tant qu'on y trouve une peinture des caractères et des actions des hommes, où l'on pourrait même donner des leçons agréables et utiles pour toutes les conditions ; mais si l'on y débite une morale relâchée, si les personnes qui

exercent cette profession mènent une vie licencieuse et servent à corrompre les autres, si de tels spectacles entretiennent la vanité, le luxe, l'impiété, il est visible alors que la chose tourne en abus, et qu'à moins qu'on ne trouve le moyen de corriger ces abus ou de s'en garantir, il vaut mieux renoncer à cette sorte d'amusement. » (*Instr. chrét.*, liv. III, c. XVI; *in Matth. hom.* 38.) Rousseau, qui cite aussi ce texte important, s'écrie : « Voilà la question bien posée. Il ne s'agit plus que de savoir si la morale du théâtre est nécessairement relâchée, si les abus sont inévitables, parce qu'ils dérivent de la nature des choses, ou s'ils viennent de causes qu'on ne peut détruire. » Et il essaye de prouver que les causes sont indestructibles, que les abus ne peuvent être déracinés, et que le théâtre est condamné à l'immoralité pour toujours. Bossuet avait plaidé la même cause avant lui. Sans citer le texte de saint Chrysostome, il s'était posé comme objection l'hypothèse d'un théâtre moral, et l'avait résolue par une négation formelle : « Quoi ! dit-il, un théâtre où l'on ne joue que des pièces morales ! cela est impossible ! Le fond de toutes les comédies c'est l'amour, et, de quelque façon qu'on le tourne et qu'on le dore, ce sera toujours, quoi qu'on puisse dire, la concupiscence de la chair, que saint Jean défend de rendre aimable, puisqu'il défend de l'aimer ! On dira que l'amour finit par le mariage. Vaine excuse ! On commence par se livrer aux impressions de l'amour sensuel : le remède des réflexions du mariage vient trop tard ; déjà le faible du cœur est attaqué, s'il n'est vaincu, et l'union conjugale, trop grave et trop sérieuse pour passionner un spectateur qui ne cherche que le plaisir, n'est que par façon et pour la forme dans la comédie. » Un théâtre où les histrions ne mènent pas une vie licencieuse ! cela est impossible ! On ne songe donc pas aux crimes des chanteuses, des comédiennes et de leurs amants ! on ne songe donc pas à ces

femmes qui, comme traduisent les Septante, enlèvent les cœurs des jeunes gens, et qui les engagent par la douceur de leurs lèvres! Un théâtre où les spectateurs ne soient excités ni au luxe, ni à la vanité, ni à la corruption! cela est impossible? Oublie-t-on le trouble, la commotion de l'esprit, peu convenable à un chrétien dont le cœur est le sanctuaire de la joie, la parure, les ornements qui sont au rang des pompes que nous avons abjurées par le baptême, le désir de voir et d'être vu, et la malheureuse rencontre des yeux qui se cherchent les uns les autres?... Le spectacle saisit les yeux; les tendres discours, les chants passionnés pénètrent le cœur par les oreilles. Quelquefois la corruption vient à grands flots; quelquefois elle s'insinue comme goutte à goutte : à la fin, on n'en est pas moins submergé. On a le mal dans le sang et dans les entrailles avant qu'il éclate par la fièvre. En s'affaiblissant peu à peu, on se met en un danger évident, et ce grand affaiblissement est déjà un commencement de chute.

Ainsi, pas de moralité possible, selon Bossuet, ni dans les pièces de théâtre, ni dans les acteurs, ni dans les spectateurs. La condition que saint Chrysostome met aux représentations scéniques ne peut être remplie : donc ces représentations sont injustifiables. Toute l'argumentation de Bossuet est dans ces deux points : la tradition de l'Église interdit les spectacles; s'il existe quelque Père ou quelque saint qui les ait tolérés ou permis, il est indubitable qu'il a restreint son approbation ou sa tolérance à ceux qui ne sont point opposés aux bonnes mœurs. Or, il n'y en a pas qui ne blessent point les mœurs; il ne peut y en avoir : concluez.

La sévère opinion de Bossuet fut, en général, celle du clergé et des hommes vraiment religieux du XVII[e] siècle. On peut objecter, nous le savons, que Bossuet lui-même a semblé se contredire, quand ce grand ennemi du théâtre vantait à

un pape les beautés de Térence, et enseignait au dauphin à lire dans la comédie latine les secrets de la vie. Mais qui ne sait qu'aux yeux de Bossuet les princes et les rois étaient au-dessus des communs devoirs ? Parmi les évêques et les prédicateurs illustres, les uns, comme Bossuet et Bourdaloue, ne se départirent jamais de leur sévérité ; d'autres qui, comme Fléchier, avaient commencé par l'indulgence (voir *les Grands jours*), finirent par l'extrême rigueur[1]. Pascal disait : « Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne ; mais, entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a pas de plus à craindre que la comédie. » Et, au XVIIIe siècle, Massillon, plus énergique encore, s'écriait : « Les spectacles sont-ils des œuvres de Satan ou des œuvres de Jésus-Christ ?... Quoi ! les spectacles tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seraient les œuvres de Jésus-Christ ! Jésus-Christ animerait une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs ! Jésus-Christ formerait lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs ! Jésus-Christ paraîtrait sur les théâtres en la personne d'un acteur ou d'une actrice effrontée, gens infâmes selon les lois des hommes !... Non ! ce sont là des œuvres de Satan[2] ! »

Mais les représentations de Saint-Cyr, nous dit-on, mais ces tragédies composées pour des jeunes filles et jouées devant de jeunes seigneurs, à la demande d'une femme dévote, Mme de Maintenon, et d'un roi converti, sous les yeux du P. Lachaise et d'un grand nombre de prélats distingués, à qui l'on avait consacré la troisième représentation d'*Esther* ! « Aujourd'hui, avait dit Mme de Main-

1. Voir sa vie dans le premier et unique volume de l'édition de 1773.
2. Sermon sur le petit nombre des élus.

non, on ne jouera que pour les saints. » Les saints approuvaient, quand ils étaient courtisans, et paraissaient trouver édifiant que les jeunes pensionnaires récitassent derrière les coulisses le *Veni Creator*. Les prêtres indépendants et sincères blâmaient sans faiblesse ces divertissements mondains qui troublaient un asile de paix et de piété, qui scandalisaient les âmes saintes et donnaient, sous la responsabilité royale, l'exemple de la révolte contre les décisions de l'Église. Contre ces représentations de Saint-Cyr, le patronage de Mme de Maintenon et du roi, la présence des évêques et l'incontestable moralité d'*Esther* et d'*Athalie* étant les arguments les plus forts qu'on puisse opposer à ce que j'ai dit plus haut sur l'opinion du xvii[e] siècle, nous demandons la permission de citer une anecdote curieuse tirée des mémoires manuscrits d'Hébert, évêque d'Agen, et rapportée par la Beaumelle [1].

Hébert était alors curé de Notre-Dame, à Versailles. A une assemblée des dames de la charité, où Mme de Maintenon assistait très-régulièrement, le discours, avant la conférence, tomba sur la tragédie d'*Esther*. La flatterie renchérissait sur tous les éloges qu'accordait la vérité. Le curé attendait en gémissant le moment de parler. Mme de Maintenon rapporte d'un air satisfait le nom de tous les religieux qui avaient été spectateurs ou qui demandaient à l'être : « Il n'y a plus que vous, monsieur, dit-elle au « curé, qui n'ayez pas vu cette pièce; ne vous y verrons-« nous pas bientôt? » Hébert répondit par une profonde révérence. « Mais, dit Mme de Maintenon, répliquant au « silence énergique du curé, le P. de Chamilly, de l'Oratoire, « vénérable par son âge et par sa piété, brigue une place à « notre parterre. Je voudrais bien, ajouta-t-elle en regar-« dant Hébert, y aller aujourd'hui en si bonne compagnie.

1. Mémoires, t. II, p. 335.

« — Je vous supplie de m'en dispenser, » repartit Hébert; et il commença son exhortation. Dès qu'elle fut achevée, Mmes de Chevreuse et de Beauvilliers grondèrent le curé de ce refus public. « Vous avez, lui dirent-elles, mortifié « Mme de Maintenon. Voir *Esther* est une faveur sollicitée; « on vous y invite, et vous refusez du ton le plus désap- « probateur : on n'aura plus la même confiance en vous; « on vous croira outré sur la morale; vous serez redouté « comme le censeur des évêques, vous perdrez un crédit « utile à votre zèle. — Mes raisons, répondit Hébert, ne « sont pas de vains scrupules : je vous en rendrai compte, « et j'en ferai juge Mme de Maintenon elle-même. Si elle « me condamne, je me rendrai volontiers. »

Le soir même, il lui dit : « Vous connaissez, madame, mon respect pour vous; mais vous savez aussi combien je déclame en chaire contre les spectacles. *Esther* n'est point comprise dans cette proscription. — Pourquoi donc, interrompit-elle, refusez-vous de l'entendre? — Le peuple, reprit le curé, ne sait pas quelle différence est entre cette comédie et une autre. J'irai : il croira plutôt à mes actions qu'à mes paroles. La réputation d'un ministre de Jésus-Christ est trop délicate pour la sacrifier à la complaisance ou à la curiosité. Hé! pensez-vous qu'il soit décent à des prêtres d'assister à des jeux exécutés par de jeunes filles, bien faites, aimables, fixées pendant deux heures entières? C'est s'exposer à des tentations. Des courtisans m'ont avoué que leurs passions étaient plus vivement émues par la vue de ces enfants que par celle des comédiennes. L'innocence des vierges est un attrait plus dangereux que le libertinage des prostituées. Le vice profane tout. »

Mme de Maintenon ne sut pas mauvais gré à Hébert de ce noble langage. Plus tard, c'est sur lui qu'elle jeta les yeux pour remplacer le P. Lachaise dans les fonctions de confesseur du roi; mais le P. Lachaise, qui devina le projet,

fit spirituellement nommer Hébert à l'évêché d'Agen. On n'en continua pas moins les représentations à Saint-Cyr. On en donna une, à la sollicitation de Leurs Majestés Britanniques, où Fénelon assista. Mme de Maintenon avait prié M. de Chartres, son collègue, de s'y trouver ; l'évêque s'y refusa, et, pendant le spectacle, il fit aux dames de Saint-Louis une conférence sur l'état déplorable des chrétiens qui se livraient avant le carême à des plaisirs scandaleux, et sur la nécessité d'en faire amende honorable par le silence et par la retraite[1].

Voilà quelle était au XVII[e] siècle, sur les spectacles, l'opinion des âmes vraiment chrétiennes. La discussion qui s'agita au XVIII[e] siècle, entre les philosophes, n'était pas de nature à l'ébranler. De nos jours on a laissé la question sommeiller. Cependant il nous est tombé dernièrement entre les mains un petit livre, intitulé : *Instruction contre le théâtre,* par le P. J. B. Boone, de la compagnie de Jésus[2]. L'auteur y suit fidèlement la tradition chrétienne : pour lui, comme pour Tertullien et Massillon, le théâtre est une œuvre de Satan. L'originalité de son petit livre, c'est qu'il a réduit la question à sept objections qu'il se pose et qu'il résout sans difficulté. Je citerai les principales :

1[re] *Objection.* — « Le théâtre, dit-on, est toléré à Rome. —*Réponse.* Sans doute ; il faut bien, comme disait Benoît XIV, tolérer ce qu'on ne peut approuver, pour empêcher de plus grands maux ; mais la tolérance n'est pas l'approbation. »

2[e] *Objection.* — « Si les spectacles sont si pernicieux, pourquoi y voit-on tant de bonnes personnes (*sic*) ? — *Réponse.* Ces bonnes personnes ne savent pas ce que dit l'apôtre saint Paul : « Ceux qui consentent à un mal y par- « ticipent. »

1. Mémoires de La Beaumelle, t. II, p. 340.
2. Paris, chez Davesne, rue Cassette.

3e *Objection.* — « Mais je choisis les bonnes pièces. — *Réponse.* Il n'y a pas de bonnes pièces. Le grand Corneille ne se rassura jamais *sur l'abus qu'il avait fait de ses talents.* Le célèbre Gresset renonça à travailler au théâtre dans le temps même que ses talents, *si enviés* de Voltaire, lui promettaient un nouveau genre de célébrité dans la carrière dramatique. Enfin, « si les pièces présentent quelquefois des leçons de « vertu, dit M. Simonet, on n'en rapporte cependant que les « impressions du vice. Et de plus, ajoute M. Nougaret, on « ne peut faire réussir une pièce qu'en flattant les passions « des cœurs corrompus. »

La réponse est décisive. Malheureux Bossuet! de n'avoir connu que les Pères et de n'avoir pu citer ni Nougaret, ni Simonet!

Le P. Boone, dans sa scrupuleuse équité, se demande si les pièces musicales ne sont pas moins dangereuses que les autres. Hélas! non. Quels sont les opéras innocents? « Est-ce *Robert le Diable*, où il est parlé d'un projet d'enlèvement et d'un duel d'amour? où *le bonheur est dans l'inconstance?* (Le P. Boone oublie que c'est le chevalier Bertram, c'est-à-dire le diable qui chante cette laide chanson, et que le diable ne saurait chanter décemment : Le bonheur est dans la vertu!) où la danse voluptueuse des nonnes alarme la pudeur? (Qu'en savez-vous?) Est-ce *la Juive?* Mais qu'est-ce donc que *la Juive? Le but principal paraît être le mépris du catholicisme.* Sont-ce *les Huguenots*, où *l'on voit des moines bénir des armes meurtrières?* (On en a vu aussi à la saint Barthélemy, que précisément l'opéra représente.) où *l'on voit un cortége de mariage qui se rend à l'église, et devant lequel les catholiques s'agenouillent?* (Quel mal y voit le P. Boone?) où *Marguerite de Valois* (de Valois! Ah!) *se moque de la morale des ministres de la religion?* » Beaucoup moins que le P. Boone ne se moque de l'histoire et de la vérité : car cette scène des *Huguenots* est parfaitement inédite et inconnue,

et M. Meyerbeer serait bien surpris d'apprendre qu'il l'a faite, comme M. Halévy de savoir qu'il a mis en musique le *mépris du catholicisme.*

Enfin, et c'est une dernière objection : *Faut-il condamner les personnes qui, par les devoirs de leur état, ne doivent pas abandonner la personne auguste de leur souverain, et qui, par conséquent, sont inévitablement obligées de les accompagner aux spectacles publics?* On voit que ce ce petit article est spécial pour les aides de camp et les dames d'honneur de Leurs Majestés. Le P. Boone leur permet d'aller au théâtre, si Leurs Majestés y vont; mais à une condition, « c'est qu'elles se mettront dans la disposition de l'illustre princesse Henriette de France. » Quelle est cette disposition? Elle consiste « à se dire, quand on voit paraître les premiers acteurs sur la scène : *Voilà des gens qui se damnent pour moi,et à gémir du plus profond du cœur.* Si l'on ne gémit pas à l'Opéra, quand le chevalier Bertram chante : *Le bonheur est dans l'inconstance;* quand Éléazar *paraît mépriser le catholicisme,* et quand Marguerite (de Valois) *outrage la morale austère des ministres de la religion,* il y a péché, dit le P. Boone, et même *péché grief.* »

L'intention spirituelle de ce livre est bonne assurément; il y a bien une petite phrase, jetée en passant, qui semblerait indiquer une arrière-vue temporelle; c'est celle-ci : « Qu'on mette le théâtre sous la surveillance ecclésiastique, et nous adoucirons l'expression de notre sévérité. » (Page 7.) Mais nous ne voulons pas y voir une pétition analogue à celle de l'abbé d'Aubignac, qui demandait la réforme du théâtre, dans l'intérêt public, et les fonctions de réformateur officiel et appointé, pour lui-même. Tout en montrant peu de science là où Bossuet est si riche d'érudition, et beaucoup de naïveté là où le grand évêque de Meaux est si profond et si sublime, le P. Boone se propose le même but que lui ; il veut exposer la tradition chrétienne, il

est l'organe peu éloquent, mais exact, de la pensée de l'Église.

L'Église, au xixe siècle, condamne le théâtre comme au xviie. Or, au fond de cette question des spectacles, il y en a une autre bien plus générale, et qui enveloppe, avec l'art dramatique, le roman, l'histoire, la littérature tout entière : le théâtre, le roman, l'histoire, la littérature retracent les passions des hommes et représentent la vie humaine telle qu'elle est. Est-il bon de représenter la vie humaine, avec ce mélange de bien et de mal, qui trouble si aisément les consciences ? Est-il bon de retracer le tableau des passions à des êtres passionnés qu'affaiblit encore la seule image de leur faiblesse ? Ce que l'Église repousse, en repoussant le théâtre, ce sont les passions que le théâtre représente ; ce qu'elle blâme sur la scène, c'est ce qu'elle blâme dans la vie ; mais, je le répète, si l'on ne s'arrêtait dans cette voie, on supprimerait la littérature tout entière. Avec cette modération, avec cette souplesse merveilleuse qui lui permet de s'approprier aux mœurs et aux besoins des peuples, et qui est un des secrets de son gouvernement, l'Église, en restant immuable dans la doctrine, s'est montrée toujours tolérante, non-seulement pour les autres formes de la littérature, mais même pour l'art dramatique, en matière d'application et de conduite. Il n'y aurait pas de spectacle à Rome, dans la capitale de la chrétienté, si, par une transaction compatissante et habile avec les faiblesses des hommes, l'Église n'avait cru, comme dit Benoît XIV, qu'il faut permettre certaines fautes, pour empêcher qu'on n'en commette pas de plus graves. Mais c'est pure tolérance de sa part dans la pratique : la doctrine est inflexible ; il n'y a pas là matière à discussion ; la tradition chrétienne tout entière condamne le théâtre ; quiconque veut sérieusement vivre en véritable chrétien, doit renoncer aux spectacles absolument, et pour toujours.

On comprend que dans une question si grave, puisqu'elle touche à la littérature tout entière, il se présente, à côté du point de vue religieux, le point de vue philosophique. C'est du point de vue philosophique que Rousseau et d'Alembert la discutèrent au XVIIIe siècle : ici, en effet, la discussion est permise; ce n'est plus une controverse religieuse, où, quand l'Église a parlé, il ne reste qu'à s'incliner devant sa décision; c'est une question de morale, de philosophie, de littérature, où le libre examen est le droit de tous.

II

Un jour que Boileau se trouvait avec le P. Massillon et M. de Monchesnay, l'entretien tomba sur les spectacles. Le P. Massillon soutint que « le poëme dramatique n'est pas une chose indifférente de soi-même, et qui n'est mauvaise que par le mauvais usage qu'on en fait; mais qu'elle est mauvaise absolument, et indépendamment de tous les abus. » Boileau lui répondit qu'il comprenait l'opinion de l'Église, mais qu'au point de vue de la morale humaine on pouvait être moins sévère pour le théâtre, et il le défendit avec une liberté respectueuse. Quelque temps après cette conversation, M. de Monchesnay composa une dissertation contre les spectacles, où il combattait l'opinion de Boileau : il alléguait, comme Bossuet dans ses maximes sur la comédie, les déportements des comédiens et des comédiennes, la concupiscence du public, enflammée par le spectacle, etc. Boileau, dans une lettre qui a été conservée[1], lui répondit avec beaucoup de mesure : « Vous avez traité la question avec beaucoup d'esprit, mais vous prenez le change, et vous confondez la comédienne avec la comédie, que, dans

1. Voir la lettre de Boileau à M. de Monchesnay (1707), édition Berriat Saint-Prix, t. IV, p. 128.

mes raisonnements avec le P. Massillon, j'ai, comme vous savez, exactement séparées. Du reste, vous avancez une maxime qui n'est pas, ce me semble, soutenable; c'est à savoir, qu'une chose qui peut produire de mauvais effets dans des esprits vicieux, quoique non vicieuse d'elle-même, doit être absolument défendue, quoiqu'elle puisse d'ailleurs servir au délassement et à l'instruction des hommes. Si cela est, il ne sera plus permis de peindre dans les églises des Vierges Maries, ni des Susannes, ni des Madeleines agréables de visage, puisqu'il peut fort bien arriver que leur aspect excite la concupiscence d'un esprit corrompu. La vertu convertit tout en bien, et le vice tout en mal, etc. »

Il est permis de penser que les arguments développés dans cette lettre furent le fond même de la conversation de Boileau avec le P. Massillon. Comme il s'excusait, à la fin de l'entretien, d'avoir défendu si vivement son opinion : « Je ne vous en tiens pas moins, reprit Massillon, pour un bon chrétien. » Avec le même respect et la même liberté que montra Boileau en combattant le sentiment du Père, nous voulons développer aujourd'hui le point de vue qu'il a indiqué, celui de la morale purement humaine, et nous osons croire que *l'Univers* ne se montrera pas plus sévère pour nous que le P. Massillon.

Nous avons établi dans le précédent article que la tradition chrétienne condamne les spectacles, et que l'Église les déclare incompatibles avec l'idéal de morale que présente sa doctrine. Malheureusement l'idéal n'est pas de ce monde. Si les hommes étaient des anges, on pourrait exiger d'eux qu'ils se contentassent de chanter des cantiques; mais, si l'homme n'est pas une bête, ce n'est pas un ange, comme dit Pascal, et, tout en lui montrant pour but la perfection, on peut lui pardonner de ne pas l'atteindre. Avant Pascal, saint Augustin, exprimant la même idée que lui d'une ma-

nière plus vive encore, comparait la vie humaine à une grande montagne qui porte sur ses flancs des vallées charmantes, des bois, des prairies, des rocs et des volcans, et l'homme à un voyageur qui la gravit. Il faut qu'il atteigne la cime, mais la cime se perd dans les nues; et combien de voyageurs s'arrêtent, les uns fatigués par les rochers, les autres séduits par les prairies et les bois! Il faut leur crier : « Marchez toujours, » mais excuser leur lassitude et leur retard, car le faîte de la montagne est dans les nuages, et il y a loin de la terre au ciel. Cette éloquente image est bien vraie. Si pour gouverner les hommes il n'avait pas été nécessaire de les prendre tels qu'ils sont, avec leurs défaillances, leurs passions, leurs puérilités et leurs folies, sans doute on n'aurait pas vu les personnages les plus considérables de l'Église adoucir d'autant plus la sévérité de leur doctrine qu'ils se mêlaient davantage à la pratique des affaires, et s'éloigner de la morale idéale à mesure qu'ils s'approchaient des hommes; sans doute on n'aurait pas vu des pontifes, comme Léon X, condescendre aux faiblesses humaines jusqu'à hâter par leurs efforts la renaissance des théâtres; des cardinaux, comme Bibbiena ou Richelieu, écrire la *Calandre* ou *Mirame;* des saints, comme saint Charles Borromée, se faire les censeurs de l'art dramatique, et apposer aux pièces leur *visa,* et un Bossuet commenter au dauphin les beautés de Térence et ses vives peintures de passion, avec la même éloquence dont il foudroyait Molière. Ces contradictions apparentes ne sont au fond que les capitulations inévitables de la morale idéale devant les nécessités de la pratique : la pureté de la doctrine n'en est pas altérée; l'idéal subsiste toujours, même un instant voilé; et la cime de la montagne ne s'abaisse pas, quoique les voyageurs s'arrêtent, et que les guides qui leur montrent le chemin permettent une halte à la caravane fatiguée.

Voilà ce qui explique que l'État le plus chrétien qui soit en ce monde, l'État romain, ait toléré et tolère encore les spectacles. Voilà ce qui nous empêche de comprendre que *l'Univers* somme un gouvernement laïque de fermer les théâtres, quand le gouvernement pontifical laisse ouverts les siens. C'est qu'il existe, encore une fois, en toutes choses, un point de vue pratique dont *l'Univers* s'inquiète peu, mais avec lequel tout gouvernement doit compter; c'est qu'il y a une question qui n'est pas une question théologique, mais, comme disait Boileau, une question de morale humaine, puisque ce sont des hommes qu'il s'agit de gouverner; une question qu'il faut résoudre avec les lumières naturelles, celle, en un mot, qu'ont discutée avec tant d'éclat les philosophes du siècle dernier : « Le théâtre est-il, ou non, moral? a-t-il une influence bonne ou mauvaise sur la société? »

On connaît la réponse de Rousseau : « Le théâtre est immoral; qu'on prenne une pièce, la meilleure de toutes, si l'on veut, on peut démontrer à l'instant que moralement elle est mauvaise. » Rousseau choisit pour type de moralité prétendue *le Misanthrope*, et il essaye de prouver que *le Misanthrope* est la satire immorale de la vertu. Si la meilleure pièce est mauvaise, que seront les autres? Le théâtre est condamné. Si l'on écarte l'argument tiré, comme dans Bossuet, de la conduite des comédiens, et dont nous ne tiendrons pas compte, parce que, Boileau l'a dit, on ne doit pas confondre les comédiens avec la comédie, voilà la thèse de Rousseau. Elle repose tout entière sur une analyse du caractère d'Alceste, et cette analyse est un contre-sens, pour ne pas dire une calomnie. *Le Misanthrope* n'est pas la satire de la vertu, par une raison bien simple, c'est qu'Alceste n'est pas la vertu. Les commentateurs les plus dévoués de Molière ont provoqué, sans le savoir, le paradoxe de Rousseau, en affirmant que Molière a voulu tracer dans

Alceste le modèle de l'honnête homme. Ce n'a pas été, selon nous, l'intention de Molière; ce n'est pas le sens du caractère d'Alceste. Molière, dans ses comédies, n'oppose pas toujours directement le modèle qu'il faut suivre au défaut qu'il faut éviter : il oppose un travers à un travers, met les ridicules aux prises entre eux, et combat une extrémité par l'extrémité contraire. Chrysale, dans *les Femmes savantes*, n'est pas le représentant du bon sens : le bon sens ne peut consister, aux yeux de Molière, à ne permettre aux femmes que le *dé*, le *fil* et les *aiguilles*. Chrysale est l'excès de l'*atome bourgeois*, comme on disait alors, ou de l'esprit positif, comme on dit aujourd'hui, aux prises avec l'excès de l'atome savant, de l'esprit pédant et raffiné. Ni Chrysale, ni Philaminte ne sont un modèle : le modèle, c'est Clitandre, c'est Henriette. Quelquefois même le modèle n'existe pas dans les comédies de Molière : il est sous-entendu. Les deux excès contraires se produisent seuls sous les traits de deux personnages principaux; la vérité n'est pas représentée; elle est dans le juste milieu : c'est au public à deviner; elle brille par cela même qu'elle est absente. Ainsi, dans *le Misanthrope*, Alceste n'est pas le véritable honnête homme, pas plus que Philinte: Alceste est l'excès de la vertu, et non la vertu même; c'est l'extrême austérité, comme Philinte est l'extrême complaisance. La véritable honnêteté, c'est un juste tempérament entre la rigidité de l'un et la flexibilité de l'autre; c'est l'alliance entre la sévérité de la conscience et l'indulgence du caractère; c'est, en un mot, la combinaison des deux personnages. Voilà la vertu, voilà la vérité. Molière ne l'a pas incarnée dans un troisième personnage, parce que cette incarnation était inutile. La leçon de morale qui sort du *Misanthrope* n'en est ni moins éclatante ni moins forte, et c'est pour les esprits délicats une exquise volupté de savoir deviner la vraie pensée de Molière, sans que la voix d'un Ariste vienne

révéler ses conclusions. Ainsi, au premier examen du caractère d'Alceste, le fondement de la thèse de Jean-Jacques s'écroule : *le Misanthrope* n'est pas la satire de la vertu, et l'argument *a fortiori* de Rousseau s'évanouit en fumée.

On pourrait s'étonner de cette faiblesse de raisonnement qui, dans la *Lettre sur les spectacles*, se cache sous la vigueur du style, et sous l'ostentation des procédés extérieurs de la logique. Mais Rousseau se laissait entraîner dans son attaque contre le théâtre et contre Molière par une idée fixe, et il s'est fait facilement illusion sur la puissance de ses arguments. La *Lettre sur les spectacles* est un paradoxe, sans doute, au point de vue du sens commun ; mais, dans l'ordre d'idées où s'est perpétuellement placé Rousseau, c'est un nouveau corollaire, parfaitement logique, déduit avec rigueur de principes antérieurement établis. Il y a une unité véritable dans les œuvres de Rousseau, et ses contradictions, si souvent signalées, ne sont que des contradictions de détail. L'ensemble a son accord : il est naturel de combattre les spectacles, quand on combat l'influence déplorable des lettres et des arts. La *Lettre sur les spectacles* est la suite du discours couronné à Dijon, et tous deux sont deux chapitres détachés de ce long réquisitoire contre la société, qui a duré toute la vie de Rousseau, deux élans en arrière pour ramener le monde à cet état de nature qui fut le rêve éternel de sa philosophie. D'Alembert avait raison de lui dire : « Vous défendez un paradoxe par un autre paradoxe ; vous avancez une hérésie pour soutenir une hérésie. Vous ressemblez à Luther : il commença par attaquer les indulgences, et finit par abolir la messe. » C'est une autre illusion qui trompait Rousseau si étrangement sur le vrai caractère d'Alceste, et qui l'irritait contre Molière. Il se croyait le misanthrope, et il prenait la comédie de Molière pour une personnalité. En attaquant Molière,

il pense se défendre, et ce n'est pas seulement la dignité de la vertu qu'il croit immolée sur le théâtre, c'est Rousseau qu'il croit livré au ridicule; il confond Molière avec Palissot, et *le Misanthrope* avec la comédie des *Philosophes*. Cette intervention malheureuse de sa personnalité, dans une question de littérature, trouble ici, comme dans presque tous ses écrits, l'équilibre de son jugement.

Une objection qui se présentait naturellement à lui, c'est la nécessité des délassements pour l'homme, et le besoin des plaisirs de l'esprit. Il a essayé d'y répondre, et sa réponse n'est pas heureuse. Il reconnaît que l'homme ne peut se passer de certaines distractions : c'est un aveu important. Mais il voudrait substituer aux spectacles des divertissements plus innocents; la difficulté, c'est d'en inventer : la danse, selon lui, est de beaucoup préférable à la comédie; du moins la danse chaste et sans arrière-pensée. Le beau temps, dit-il, où les yeux et les cœurs étaient assez chastes pour que les jeunes filles pussent innocemment danser sans vêtement, comme à Lacédémone! Ne sont-ce pas aussi des divertissements plus honnêtes que ceux du théâtre, les réunions où l'on joue, où l'on boit, où l'on fume, etc.? La description de Rousseau est vive et pittoresque : on croirait qu'il l'a écrite sur la table d'une taverne de Flandre; on dirait un tableau de Téniers. De bonne foi, Voltaire n'a-t-il pas raison de s'écrier dans ses *Mélanges* : « L'étrange homme que ce citoyen de Genève! il préfère les marchands de vin aux histrions. Il ne veut pas que dans sa patrie il y ait des comédies, mais il veut des cabarets, et il souhaite que les filles y dansent toutes nues comme à Sparte! »

Cet argument de la nécessité d'une distraction pour l'homme est développé avec beaucoup de force par d'Alembert : il démontre à merveille que le plaisir n'est pas un caprice de l'esprit humain, ni une invention du luxe,

ni un raffinement de la société, mais un état naturel et légitime, et qu'il résulte d'un besoin même de notre nature. Toute la question pour l'individu, c'est de chercher des distractions qui n'offensent ni la raison ni la morale, et pour la société, d'autoriser des plaisirs conformes à l'intérêt de la société. Or, le plaisir le plus *social*, aux yeux de d'Alembert, c'est le plaisir du théâtre; il ne fait que développer ici ce passage charmant de Montaigne : « J'ai toujours accusé d'*impertinence* ceux qui condamnent ces ébattements, et d'injustice ceux qui refusent l'entrée de nos bonnes villes aux comédiens, et envient au peuple ces plaisirs publics. Les bonnes polices prennent soin d'assembler les citoyens et de les rallier, *comme aux offices sérieux de la dévotion*, à ces exercices et jeux. La société et amitié s'en augmente, et puis on ne saurait concéder des passe-temps plus réglés que ceux qui se font en présence d'un chacun, et à la vue même du magistrat, et trouverais raisonnable que le prince, à ses dépens, en gratifiât quelquefois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle, et qu'aux villes populeuses, il y eût des lieux destinés et disposés pour les spectacles, comme divertissement de pires actions et occultes. » (*Essais*, liv. I, ch. xxv.)

Voilà Montaigne bien loin des idées de *l'Univers*, que d'avance, comme on voit, il déclare *impertinent*. Nous nous tenons pour content à meilleur marché que lui : nous ne demandons pas que le prince assemble les citoyens au théâtre, *comme aux offices sérieux de la dévotion*. Ce rapprochement sent par trop son libre esprit; il nous suffit que la *commune continue d'être gratifiée de spectacles* et que la subvention des théâtres et les primes des auteurs dramatiques soient maintenues par l'État, en dépit de *l'Univers;* nous tenons l'État quitte, à cette condition, et nous ne demandons pas, comme Montaigne, *à l'affection paternelle du prince*, de payer nos plaisirs de sa bourse; du reste, il est difficile

de ne pas reconnaître la force de cette définition du théâtre : *un divertissement des pires actions et occultes.* Montaigne se rencontre ici avec Benoît XIV : la publicité du plaisir est une garantie pour la société.

Mais un argument qu'a négligé d'Alembert, c'est celui qu'indiquait Boileau. Que se proposent les adversaires du théâtre? Ce n'est pas d'en supprimer les abus, chose légitime; c'est de supprimer le théâtre lui-même, et indépendamment de tout abus, comme disait le P. Massillon à Boileau. Apparemment à leurs yeux la seule représentation des passions humaines est un danger pour l'homme; l'homme est trop faible pour que la peinture de ses faiblesses ne les aggrave pas. La question ainsi posée devient bien plus générale : ce n'est plus le théâtre qu'il faut supprimer, c'est toute image des passions humaines, c'est toute représentation de la vie, ce sont tous les arts, même les peintures sacrées, même la sculpture qui donne des vierges et des saintes à nos églises, parce qu'un œil dépravé peut déshonorer d'un regard impur la beauté des vierges et des saintes; ce sont toutes les formes de la littérature, parce que la littérature n'est, comme les arts, que l'expression de la vie; toutes, nous le répétons, même le sermon et les traités chrétiens : car en peignant les vices de l'homme le sermon peut les aigrir, et il est telle page du traité de la concupiscence où Bossuet enflammera infailliblement la concupiscence de ses lecteurs, par les traits de feu dont il la décrit; toutes, même les œuvres de spiritualité mystique : car, en retraçant avec cette vivacité d'éloquence les ardeurs d'une âme brûlante d'amour mystique, la parole humaine revêt les sentiments les plus divins et les plus purs d'images terrestres et sensuelles, et il est telle lettre de l'austère Bossuet à la sœur Cornuau, où cette tendresse admirable et ce feu de langage, dans des peintures d'amour céleste, pourraient égarer des esprits faibles

ou troubler des cœurs corrompus. Ainsi, voilà l'humanité sauvée, parce qu'elle aura étouffé toutes les voix qui lui retraçaient ses faiblesses, déchiré les toiles, brisé les statues qui représentaient ses passions, jeté au vent les cendres de tous les livres qui lui racontaient sa vie!

Il est inutile d'insister : non, l'homme, si débile qu'il soit, ne saurait être si vulnérable que le spectacle de ses propres faiblesses le jette nécessairement en défaillance, comme un malade que la vue de sa pâleur fait évanouir. Il y a, dans cet excès d'épouvante qu'inspire la peinture de la vie, quelque chose qui froisse le sentiment de notre force et la conscience de notre grandeur. L'homme n'est point si bas qu'il ne puisse savoir ce qu'il est, voir son âme à nu et toucher ses propres blessures, nous ne disons pas les guérir.

En effet, il ne faut pas exagérer l'influence morale du théâtre. L'hyperbole de Voltaire est curieuse. Emporté par sa colère contre *je ne sais quels écrivains subalternes qui se sont avisés, dit-on, de faire un journal chrétien, comme si les autres journaux de l'Europe étaient idolâtres, et qui donnent le théâtre pour une école de perversité*, il le donne pour une école de vertu. Sans doute il vaut mieux voir, comme il le dit, l'*Œdipe* de Sophocle, même dans la contrefaçon de Voltaire, que « de perdre au jeu la nourriture de ses enfants, son temps dans un café, sa raison dans un cabaret, sa santé dans un réduit de débauche. » Mais le théâtre est-il pour cela » la meilleure instruction pour tous les ordres de citoyens, et la plus belle éducation qu'on puisse donner à la jeunesse? » Illusion singulière : excusable toutefois chez Voltaire, s'il est vrai qu'il a vu de ses yeux « un prince pardonner une injure après la représentation de *Cinna*, un mari se raccommoder avec sa femme en voyant *le Préjugé à la mode*, un orgueilleux devenir modeste après la comédie du *Glorieux*, *et plus de six fils de familles que la*

comédie de l'Enfant prodigue a corrigés[1]. » Ce sont là des raretés faites pour édifier les plus incrédules sur l'efficacité du théâtre. Mais on s'en défie malgré soi. Il est telle conversion qui n'est pas impossible : Saint-Évremond mourant écrivait à un de ses amis : « Je ne sais comment on a pu empêcher si longtemps la représentation de *Tartufe*. Si je me sauve, je lui devrai mon salut. La dévotion est si raisonnable dans la bouche de Cléante qu'elle me fait renoncer à toute ma philosophie, et les faux dévots sont si bien dépeints que la honte de leur peinture les fera renoncer à toute leur hypocrisie. » Saint-Évremond était évidemment sincère, et c'est un grand honneur pour *Tartufe* et pour la comédie d'avoir fait un bon chrétien d'un philosophe. Mais Saint-Évremond se trompe en espérant que *Tartufe* corrigera les hypocrites, comme Voltaire, en affirmant que l'*Enfant prodigue* a corrigé les *six fils de famille*. On ne se convertit pas au théâtre, quand on y porte ou la légèreté insouciante du caractère, comme les fils de famille et la plupart des spectateurs, ou quelque vice tenace et profond, comme les hypocrites. On ne se corrige que lorsqu'on a les yeux assez clairvoyants, le cœur assez sincère pour reconnaître dans les personnages du théâtre ses propres faiblesses, l'esprit assez sérieux pour les étudier, le caractère assez ferme pour les combattre; en un mot, l'influence du théâtre dépend presque toujours des sentiments que les hommes y portent : elle peut être bonne sur les bons et mauvaise sur les mauvais, parce que les bons sont capables de convertir le poison même en remède, et les mauvais, le remède même en poison. C'est un mot piquant et vrai que celui de cet avare qui, après avoir vu l'*Harpagon* de Molière, disait : « Il y a beaucoup à profiter dans cette pièce. On y prend d'excellentes leçons d'économie. »

1. *Mélanges*, t. LIX, p. 195, éd. Beuchot.

Mais, pour être moral, le théâtre n'a pas besoin de rendre tous les glorieux modestes, tous les avares généreux, et tous les fils de famille économes. Il est une sorte d'efficacité moins directe et moins immédiate, qui n'opère pas de brusques métamorphoses, comme la baguette d'une fée, mais qui dispose insensiblement les âmes au bien. Qu'on suppose un jeune homme d'un esprit droit, d'un cœur élevé, spectateur assidu des tragédies de Corneille et de Racine, et qu'on réponde sérieusement si le seul fruit d'un tel commerce avec ces grands hommes, ce sera, comme le dit Rousseau, d'être plus indulgent pour l'adultère et pour l'inceste, quand il aura vu *Phèdre*, ou de s'enflammer des feux de la concupiscence, comme dit Bossuet, si Chimène est jolie. On a trop souvent écrit sur l'effet salutaire des grandes beautés dramatiques, et, récemment encore, M. Sainte-Beuve décrivait avec trop de vérité ce haut état de l'esprit où nous entretiennent les fortes scènes de notre théâtre, pour qu'il soit nécessaire d'y insister longtemps. Ce jeune homme, nourri de Corneille et de Molière, ne deviendra pas sans doute un prodige d'héroïsme, comme le Cid, ou une merveille de bon sens comme Cléante; mais il apprendra à aimer ce qui est grand, ce qui est bien, ce qui est vrai; et quand on aime ce qui est grand, il en reste toujours quelque chose : si l'on s'arrête en chemin, si l'on ne va pas jusqu'au héros, on arrive du moins jusqu'à l'honnête homme. Tout ce qu'on peut demander au théâtre, c'est de donner un bon avis : le reste est le fait de la liberté humaine. Le théâtre indique le bien en indiquant le mal; c'est une exception criminelle, mais rare, quand il confond volontairement l'un avec l'autre. Quant à se décider, à choisir entre le mal et le bien, le faux et le vrai, la sagesse et la folie, c'est l'affaire des hommes, et, comme nous l'avons dit, les mauvais choisissent mal, les bons choisissent bien. Le théâtre n'a pas à nous corriger; il lui suffit, pour être moral, de nous faire

connaître à nous-mêmes. Une fois avertis de nos défauts et de nos ridicules, tant pis pour nous, si nous ne nous en guérissons pas; ce sera notre faute. Le théâtre est un moniteur, ce n'est pas un médecin.

Il nous souvient d'avoir lu dans le *Tattler* un apologue oriental raconté fort spirituellement par Steele. C'était l'histoire d'un miroir enchanté qui avait la propriété, disait-on, de rendre beaux les plus laids visages. Une jeune princesse qui avait besoin de devenir belle l'acheta : son teint s'était gâté au soleil. Dès qu'elle se regarda dans la glace, elle aperçut sur ses joues une foule de taches, jusqu'alors invisibles : c'étaient elles qui avaient terni sa fraîcheur. Elle se regardait toujours, et les taches ne s'effaçaient pas. Dans un accès d'impatience, elle allait briser le miroir. Le marchand l'arrêta : « Mon miroir, lui dit-il, montre les taches invisibles du visage; il ne les efface pas. Mais prenez cette eau magique, et lavez-vous; elles vont disparaître. » Un instant après, elles avaient disparu. Le théâtre, c'est le miroir de Steele; il nous montre les taches secrètes de notre âme; libre à nous de les effacer avec l'eau magique. L'eau magique, c'est la sincérité avec nous-mêmes, c'est la volonté du bien, c'est le ferme courage de nous corriger. Corrigeons-nous donc, et ne faisons pas la folie de briser le miroir. A vrai dire, nous ne craignons pas que l'État ne suive les mauvais conseils de *l'Univers*, et qu'il ne ferme les théâtres. L'État est beaucoup trop sage, et il doit commencer à voir que *l'Univers* devient trop exigeant. *L'Univers* fait volontiers payer ses services. Tous les jours, il réclame de l'État quelque concession innocente : aujourd'hui c'est la suppression des spectacles; hier, c'était la restitution des biens ecclésiastiques; demain, ce sera le rétablissement de la dîme. On a donné du caractère français une définition spirituelle qui convient particulièrement aux Français de *l'Univers* : *Leur naturel est si inquiet, si insolent, si ambitieux, si entre-*

prenant et si insatiable, que soudain qu'ils ont donné un coup de bonnet aux ministres, incontinent après qu'ils leur ont fait dire qu'ils étaient leurs serviteurs, ils demandent qu'on augmente leurs pensions, qu'on fasse état de leurs recommandations, etc. Si *l'Univers* veut connaître la suite, il la trouvera dans le *Mascurat* de Gabriel Naudé. Les avis multipliés que ce journal reçoit devraient, mieux que toutes les définitions du monde, le corriger un peu, et, à leur défaut, il est telle pièce de théâtre que nous lui conseillerions volontiers, pour qu'il essayât sur lui-même la vertu des spectacles. Mais à quoi bon? Le démon n'y perdrait rien; car, comme a dit La Fontaine :

Tout faiseur de journaux doit tribut au malin.

(*Revue de l'Instruction publique*, 10 et 24 mars 1853.)

LE ROMAN CHRÉTIEN.

I

A propos de notre dernier article[1] sur l'influence des romans, nous avons reçu la lettre suivante : « Vous reprochez, monsieur le rédacteur, au livre de M. de Loisne, que vous venez d'examiner, des lacunes considérables, et vous-même, dans votre étude incomplète du roman contemporain, vous en commettez une que je me permets de vous signaler. Vous avez parlé du roman intime, du roman historique, du roman de mœurs; vous ne dites pas un mot

1. Celui du 28 avril 1853, sur le livre de M. Menche de Loisne, dans la *Revue de l'Instruction publique*.

du roman chrétien. Or, le roman chrétien est un genre de littérature curieux, intéressant, et plus recherché dans le monde que vous ne semblez le penser. Il existe de nos jours une famille considérable d'écrivains à peu près ignorés du public mondain, mais très-goûtés des personnes pieuses. Quand on feuillette les catalogues des librairies religieuses, on trouve toujours, à la suite des ouvrages de piété et de théologie, un supplément intitulé *Bibliothèque instructive* ou *Bibliothèque chrétienne*. Toutes les épopées chrétiennes en prose du XIXe siècle y ont leur place. Ces livres sont destinés à tous les âges : il y a des contes pour les enfants et des romans pour les femmes : ils s'adressent à toutes les classes. On y trouve des histoires de princesses, et les *Aventures de Jasmin* ou *le Parfait domestique*. Ils semblent annoncer par leurs titres une certaine dévotion mystique et fleurie renouvelée d'autrefois. A côté du *Petit Jardin des roses* de Thomas A'Kempis, on rencontre : *Un Ange de plus au paradis*, *Cris de la terre*, *Voix du ciel*, ou bien : *Le Lis parmi les ronces*, ouvrage dans lequel les enfants des ténèbres livrent perpétuellement combat aux enfants de lumière, ou bien encore : les *Mémoires d'un ange gardien*. La forme légendaire paraît également recherchée ; il y a *la Légende des sept péchés capitaux* et *la Légende des commandements de Dieu*. Ces livres circulent, sans qu'on les aperçoive, dans un grand nombre de mains, car ils occupent une soixantaine d'écrivains au moins, tant laïques qu'ecclésiastiques. Tel est le personnel activement occupé à desservir un genre particulier de littérature religieuse, le roman chrétien : c'est le nom qu'il s'est choisi lui-même pour se distinguer, par une alliance de mots significative, des autres formes du roman. Il exerce évidemment une influence sur une certaine partie du public, le public des familles pieuses, et mérite peut-être de n'être pas oublié dans une revue critique du roman contemporain. Veuillez, etc. »

Nous remercions notre correspondant de son bon avis. Quoique nous croyions médiocrement à l'influence sérieuse du genre littéraire qu'il nous recommande, nous cédons volontiers à l'occasion qui nous est offerte d'en parler ; c'est un sujet intéressant d'étude que cette entreprise singulière de mêler la religion et l'art, l'imagination et la foi, et de combattre les passions par le tableau des passions. Nous le saisissons donc avec empressement ; seulement, au lieu de chercher le roman chrétien dans les petits livres à peu près anonymes dont on nous envoie les titres édifiants, nous le prendrons dans les œuvres d'un grand écrivain qui a renouvelé, au XIXe siècle, ce genre demi-sacré, demi-profane, M. de Chateaubriand, et dans celles d'un publiciste distingué qui n'a pas dédaigné de se faire romancier à ses heures pour se mettre à la portée des simples d'esprit, M. Louis Veuillot.

Dans quel état M. de Chateaubriand a-t-il trouvé le roman chrétien et qu'en a-t-il fait ? Au commencement de sa défense du *Génie du christianisme* il cite les noms de deux de ses devanciers, le *P. Marin* et l'abbé *Gérard*, qui ont essayé avant lui de donner à des idées morales et religieuses l'attrait des fictions romanesques. Quelques mots sur ces deux écrivains.

Le P. Marin, minime, est l'auteur d'*Adélaïde de Witzbury* ou *la Pieuse pensionnaire*, de *Virginie* ou *la Vierge chrétienne*, d'*Agnès de Saint-Amour* ou *la Fervente novice*, d'*Angélique* ou *la Religieuse selon le cœur de Dieu*. Ces récits sont des peintures de la vie de couvent, mêlées d'histoires mondaines; ce sont des fautes, des repentirs et des conversions ; ce sont les orages de la vie et la paix du cloître. Ce qui nous a frappé en les lisant, c'est le contraste entre la paix profonde qui y respire et le bruit qui se fait dans le monde, au moment où le minime les écrit dans sa cellule, au pied de son crucifix, en plein XVIIIe siècle. Aucun

écho de ce grand combat que la philosophie livre à la religion n'est parvenu jusqu'à lui. Sous les arceaux du cloître, *Adélaïde de Witzbury*, la pieuse pensionnaire, joue avec ses compagnes les scènes naïves de l'Écriture, Tobie et Sara, ou lit à l'ombre des grands arbres les paraboles de l'Évangile, pendant que Voltaire assiége le temple. A l'heure où s'élève si bruyamment cette Babel de *l'Encyclopédie*, une jeune fille voit une servante éteindre une lampe en soufflant et en soufflant allumer le feu. Elle demande à la mère Gabrielle comment la même cause peut produire deux effets contraires. « Ne cherchons pas les causes, lui répond la mère Gabrielle ; il suffit à l'homme de savoir qu'il faut souffler le feu pour l'allumer et la lampe pour l'éteindre. C'est là toute la philosophie.... » Et la mère Gabrielle continue l'explication du catéchisme. Tant de silence au milieu de tant de bruit, tant de paix pendant une si rude guerre, c'est un contraste intéressant, et, n'était la monotonie de presque toutes ces pages vertueuses, on s'y attacherait quelquefois. Le P. Marin eut un grand succès dans son temps; ses romans, publiquement loués par le pape Clément XIII, lui valurent l'honneur d'être élu quatre fois provincial de son ordre et appelé grand écrivain dans le *Mercure de France*. Qui les connaît aujourd'hui?

L'abbé Gérard, chanoine de Saint-Louis du Louvre, a été plus heureux. Mort en 1813, il a pu voir nos pères tenir dans leurs mains la quinzième ou la seizième édition du *Comte de Valmont* ou les *Égarements de la raison* (1775). Au lieu de rester assis à l'ombre du cloître, comme le P. Marin, et de commenter innocemment le catéchisme aux jeunes pensionnaires, l'abbé Gérard se jeta dans la mêlée des philosophes et des croyants, intrépide comme un chevalier de Jérusalem, et sensible comme un troubadour. Il écrivit le *Comte de Valmont*, comme on partait pour la croisade ; d'une main il frappe à coups redoublés Bayle, Vol-

taire, Montesquieu, Rousseau, qui ne semblent pas beaucoup en souffrir ; de l'autre il chante, sur la lyre sentimentale et déclamatoire du XVIII[e] siècle, les malheurs d'une jeune femme innocente trahie par un voltairien son mari. C'est un mélange prémédité de dissertations et d'aventures. Le comte de Valmont démontre à sa belle-fille la spiritualité de l'âme, et réfute le baron d'Holbach pour la consoler des infidélités de son mari. Cette succession perpétuelle de la polémique philosophique et de l'élégie conjugale nous paraît bizarre ; ce fut précisément la cause du succès prodigieux de ce livre dans la bourgeoisie. Les mères chrétiennes, pour préserver leurs fils de l'incrédulité, les mettaient volontiers entre les mains de ce théologien conteur, qui leur faisait un cours de métaphysique orthodoxe, en les attendrissant sur les peines de cœur d'une jeune femme, et les détachait de la philosophie par le spectacle d'un mauvais ménage. Maintenant, ce qui est à la mode, ce n'est ni l'incrédulité ni la philosophie ; aussi le *Comte de Valmont* a-t-il perdu la seule utilité qu'il pouvait avoir : c'était un bouclier; les mères l'attachaient au bras des jeunes gens quand ils entraient dans le monde. Le combat est fini, on jette le bouclier et l'on fait bien ; car il est impossible, quand on ne considère pas le livre de l'abbé Gérard comme un moyen de défense à l'usage des adolescents, d'en comprendre les seize éditions. La partie philosophique en est pauvre ; la partie romanesque, fastidieuse. Idées et sentiments, l'abbé Gérard traduit toutes choses dans le langage abstrait, emphatique et pleureur des mauvais copistes de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse*. Les amants y écrivent : « Trop aimable Senneville, est-ce donc un crime de vous aimer ? Depuis que vous avez lu dans mes yeux le feu qui me dévore, etc. » Signé : *L'infortuné Valmont*. L'abbé Gérard s'est chargé lui-même d'expliquer à ses lecteurs le but de son livre : à côté du frontispice, qui représente un jeune

homme, en habit de marquis, entre deux femmes à demi vêtues, il a écrit la note suivante ; elle résume à merveille l'intention, l'esprit et le style de l'ouvrage : « Un jeune homme d'une figure noble, intéressante, sur la physionomie duquel se peignent en même temps et la vivacité des passions qui l'agitent, et la franchise d'une âme droite, est entraîné par l'*Orgueil* vers des précipices. A la lueur des éclairs qui s'échappent d'un nuage sombre, il marche sur une route escarpée que le *Plaisir* et l'*Amour* couvrent de fleurs. De l'autre côté la *Vérité* ingénue, simple et modeste, s'efforce de le ramener; elle fait briller à ses yeux un rayon d'une lumière céleste; elle lui indique une route plus sûre, et lui montre, sur une hauteur, le temple auguste de la *Religion* et du *Bonheur*. L'*Orgueil* a une stature démesurée, un front superbe, un œil farouche, une démarche altière. Il foule aux pieds les sceptres, les autels et l'univers. »

Le roman chrétien se mourait de langueur dans ces puérilités, quand M. de Chateaubriand parut. Il le ressuscita en y introduisant deux éléments nouveaux, le pittoresque et l'histoire. Il en fit successivement un paysage, *Atala*, et une épopée, *les Martyrs*. Nous ne parlons pas de *René*, le premier monument en France de cette littérature profonde et triste des maladies de l'âme : il relève non de la religion, mais de la psychologie. Avec cette flexibilité d'humeur toute mondaine, le roman chrétien se transforma au gré de la mode : il peignit la nature après Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, quand *Paul et Virginie* eut donné la vogue à la nature; et il raconta l'histoire à sa manière, quand se réveilla le goût des études historiques, comme au XVIIIe siècle il avait parlé le langage déclamatoire des *hommes sensibles*. La religion a-t-elle profité de cette nouvelle métamorphose? L'intention d'*Atala* était excellente. Bernardin de Saint-Pierre avait honoré le christianisme, mais il avait fait d'un prêtre la cause indirecte de la mort

de Virginie. M. de Chateaubriand voulut relever à la fois la religion et ses ministres. A une époque où le sacerdoce était souvent représenté sous des traits indignes de lui, c'était une belle pensée que de former, dans le personnage du P. Aubry, un type noble et vrai du prêtre chrétien. Malheureusement, on le sait, quelques traits ridicules l'ont gâté. Et puis, ces couleurs orgueilleuses, ce luxe profane, cette harmonie voluptueuse du style, s'accordent-ils avec ce que Bossuet appelle la sainte tristesse de la religion?

Il y a plus d'originalité dans *les Martyrs* que dans *Atala*. Ils marquent une phase nouvelle, l'introduction de l'histoire dans le roman chrétien. L'effet religieux est-il plus satisfaisant? Le XVIIIe siècle avait répété assez longtemps que le christianisme abrutit l'humanité; il était devenu nécessaire de prouver qu'il a sa poésie et son éloquence. La faute de M. de Chateaubriand fut de ne prendre qu'un côté de ce grand sujet, et de démontrer uniquement, de même que dans le *Génie du christianisme*, que la religion est intéressante, au lieu de prouver qu'elle est morale et vraie. Il n'a plaidé que la question d'art, et ses arguments ne sont pas toujours heureux. Étrange manière de revendiquer pour le christianisme la supériorité poétique, que de « faire asseoir le Jupiter d'Homère à côté du Jéhovah de Milton! » Le Jéhovah de Milton, le vrai Dieu apparemment, dit au Jupiter d'Homère : *Sede a dextris meis!* Dans ces descriptions, quel paganisme! Ces discours de la Trinité, *causant ensemble* avec moins de vraisemblance que les dieux de l'Olympe païen, ces magnificences matérielles du paradis, ces escaliers de rubis et d'émeraudes qui mènent de la demeure de la Vierge chez Jésus, après avoir déjà servi à l'Apollon d'Ovide, dans le palais du Soleil; ce sourcil redoutable du Père éternel, dont Jupiter ébranlait déjà l'ancien monde; ce Purgatoire voluptueux avec ses ruisseaux qui murmurent, ses oiseaux qui chantent, et cette lumière toujours

semblable à l'aurore, dont se contentent, dans Virgile, les païens vertueux des champs Élysées, toute cette mythologie travestie est-elle bien propre à édifier les esprits sérieux? Thèse littéraire, *les Martyrs* prouveraient plutôt le contraire de ce qu'ils veulent prouver, c'est-à-dire l'infériorité poétique du christianisme, car le christianisme y copie sans cesse l'antiquité profane; mais ils ne prouvent rien : on ne démontre pas la supériorité littéraire d'une religion sur l'autre, en mettant un pastiche d'Homère à côté d'un pastiche de Milton. Œuvre chrétienne, *les Martyrs* ne touchent pas les incrédules et choquent les croyants. Qu'a perdu la philosophie, qu'a gagné la religion à la publication d'*Atala* et des *Martyrs?* Dans les *Débats* du 29 germinal an IX, Dussault, analysant *Atala*, écrivait : « Il est curieux d'étudier littérairement le christianisme, *maintenant qu'il a été relégué parmi les institutions qu'on peut examiner avec le sang-froid de la philosophie.* » Dans les *Annales littéraires*, l'abbé de Boulogne, analysant *le Génie du christianisme*, appelait les romans de M. de Chateaubriand des *inconvenances que les âmes chrétiennes déploraient.* Le succès de ces *inconvenances* fut immense, il est vrai.

Quelque sévère qu'on soit, au point de vue de l'édification, pour les romans de M. de Chateaubriand, il n'est pas nécessaire de dire qu'on ne veut ni contester ni amoindrir le génie de l'écrivain. C'est une merveille d'avoir si longtemps entretenu l'illusion publique, et obtenu pour des œuvres de style la reconnaissance pieuse due seulement aux services qu'on rend à la foi. On ne pouvait penser qu'avec l'ambition si ouvertement proclamée de restaurer l'autel, M. de Chateaubriand ne serait jamais qu'un grand artiste en religion. Du moins, ces brillantes qualités de l'imagination et du style, qui ne convertissent personne, surprennent et charment toujours. C'est là ce qui sauvera de l'oubli les romans de M. de Chateaubriand; sa grandeur

littéraire l'isole à une telle distance de ses imitateurs, qu'on peut se dispenser d'en former une liste inutile, qui rappellerait les troubadours chrétiens de la Restauration, et nous conduirait de chute en chute, du *Flavien* de M. Guiraud au *Solitaire* de M. d'Arlincourt.

De notre temps, on s'est un peu lassé du pittoresque. Le roman historique a fini par déplaire aux moins blasés. Le vrai besoin des esprits, ç'a été le journal.: le roman chrétien ne s'y est pas trompé ; il suit la livrée du jour ; il a fait de la polémique. Nous étudierons ce dernier changement de costume dans un romancier de beaucoup de talent et d'esprit, le plus connu, le seul connu, peut-on dire, de nos romanciers chrétiens, M. Louis Veuillot.

II

M. Louis Veuillot, le romancier chrétien le plus connu de notre temps, est l'auteur de *l'Honnête femme*, de *Pierre Saintive*, des *Nattes*, de *Corbin* et d'*Aubecourt*, etc. Il doit cette notoriété d'abord à son talent, qui est très-remarquable ; puis au caractère paticulier de ses romans. M. Veuillot a dit quelque part ; « La sincérité est un beau fruit dont le pepin s'appelle *religion.* » Nous lui demandons la permission de goûter au beau fruit et d'être franc avec lui. Il y a deux mois, quand M. Veuillot plaidait à Rome, nous aurions gardé le silence; aujourd'hui qu'il a gagné sa cause, nous pouvons parler : s'il sied quelquefois d'être sévère, c'est à l'égard des victorieux.

Dans M. de Chateaubriand, nous l'avons vu, le roman chrétien est une narration historique et un paysage; dans M. Veuillot, c'est à la fois une confession et un sermon. Les confessions intéressent toujours quand elles sont sincères, et il n'est permis à personne de révoquer en doute

la sincérité de la sienne. Il a péché, il s'est repenti, il a fait pénitence publique. Ses aveux ont dû coûter assez à l'orgueil de l'homme pour qu'on ne suspecte pas la contrition du chrétien. Nous savons que, pour certaines personnes incrédules aux bons mouvements du cœur, il y a de la vanité jusque dans le *mea culpa:* et il est vrai que M. Veuillot semble quelquefois demander pardon à Dieu, non pas avec les larmes de saint Augustin, mais avec l'humilité altière de Rousseau. Mais comme, après tout, on n'écrit pas, sans être touché par sa conscience, qu'on a péché plus que de raison contre la plupart des commandements de Dieu et de l'Église, il n'est pas convenable de croire au péché sans croire aussi à la résipiscence du pécheur. Nous y croyons donc, et nous rappelons, pour expliquer cette complaisance de personnalité à parler des fautes commises, quelques lignes de Saint-Évremont : « Une dévotion nouvelle nous plaît en tout, jusqu'à parler de vieux péchés dont on se repent; car il y a une douceur secrète à détester ce qui en a déplu et à rappeler ce qu'ils ont eu d'agréable. »

Une objection qui nous vient tout d'abord est celle-ci, et elle tombe moins sur M. Veuillot que sur le roman chrétien en général. Pour faire un bon roman chrétien, la première condition, ce semble, serait d'avoir quelques vertus chrétiennes. Pourquoi donc, dans les pieux écrivains de nos jours, sont-ce précisément celles qui se font le plus désirer? Ils ont failli, ils se sont corrigés; ils ont l'ardeur d'une conversion récente; ils peignent les vices, comme Juvénal, avec une satisfaction déclamatoire; ils se vengent en paroles des plaisirs qu'ils y ont trouvés. Mais pourquoi, au lieu de s'oublier eux-mêmes, écrivent-ils des préfaces sanglantes contre leurs critiques[1]? Pourquoi parlent-ils de charité avec amertume, de mansuétude évangélique avec

1. Voir la préface de *l'Honnête femme*, par M. L. Veuillot.

colère, de modestie avec orgueil, de désintéressement littéraire avec l'abnégation de Trissotin? Apparemment le roman chrétien est un genre très-difficile, et, pour en faire un moyen d'édification et une source de grâce, il faut que les vieilles passions soient bien éteintes et le mauvais levain étouffé pour toujours; sinon, au bruit des idées profanes dont s'entoure le romancier, le démon assoupi se réveille, et, comme disait naïvement l'aimable saint François de Sales, au lieu de prêcher, on finit par pécher.

Un autre tort, selon nous, des romanciers chrétiens, c'est qu'ils sont évidemment préoccupés d'une idée fausse. Ils s'imaginent qu'on les soupçonne de s'être repentis juste au moment où ils ne pouvaient plus pécher, et qu'on prend leur sainteté nouvelle pour le repos involontaire des gens blasés. Aussi tiennent-ils à faire savoir qu'ils seraient encore capables de pratiquer le mal, s'ils le voulaient; leur piété affecte une désinvolture cavalière, une façon leste de raconter les aventures scabreuses et une intrépidité dans le gros mot qui sent la caserne un peu plus que le séminaire. Ils affichent, dans les descriptions et dans le langage, une vivacité, une chaleur, qui prouvent les grands efforts de volonté qu'ils ont encore à faire pour être honnêtes; ils ont une fougue de peinture et une crudité de détails qui ne laissent aucun doute sur la vigueur avec laquelle leur imagination leur représente les choses, et sur l'énergie avec laquelle ils les sentent. Le roman chrétien, nous le répétons, est un genre bien difficile.

Quoi qu'il en soit, la confession de M. Louis Veuillot a servi à sa renommée. En travaillant à l'édification publique, il a, sans le vouloir, travaillé à sa propre réputation. Ceux qui s'humilient seront élevés, *et exaltabit humiles;* cela est vrai, comme on voit, au temporel ainsi qu'au spirituel. Il a composé plusieurs livres qui ont été *assez lus*, dit-il modestement. Il a voulu éclairer les eprits, améliorer les

âmes, et s'est servi du roman pour lutter contre le roman. Chose curieuse ! l'orthodoxie de notre temps a vivement attaqué le roman dans ses livres, dans ses chaires, partout; puis elle s'est emparée du roman. Ce qui était un poison entre les mains des libres penseurs va devenir une manne céleste dans celles des élus.

Sous leurs heureuses mains le cuivre devient or.

Mais, hélas! telle est la funeste influence du roman, qu'à peine y a-t-elle touché, la chaste muse de M. Veuillot chancelle comme une bacchante étourdie. La voilà qui se couronne de thyrses et de pampres, et s'émancipe jusqu'à scandaliser les romanciers profanes. Voltaire (que M. Veuillot nous permette de le citer), Voltaire a écrit :

O mes amis, vivons en bons chrétiens,
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre;
A son devoir il faut enfin se rendre;
Dans mon printemps j'ai hanté les vauriens, etc.

C'est un peu, on le voit, comme dans la confession de M. Veuillot; seulement, pour celui-ci, on dirait, à lire *l'Honnête femme*, que le printemps dure encore. Nous nous attachons à ce livre, parce qu'avec *Pierre Saintive*, c'est un des plus beaux fleurons de sa couronne. Voici en peu de mots l'histoire de cette honnête femme : Une jeune fille, aimée d'un jeune homme distingué et sans fortune, lui avait promis sa foi; mais n'écoutant que son ambition, elle retire sa promesse et fait un riche mariage. Valère va cacher son désespoir à Paris, et pendant que Lucile, coquette, égoïste et froide, acquiert dans sa petite ville une grande réputation de sagesse, lui, à force de talent et de vertus chrétiennes, arrive rapidement aux plus hauts emplois; enfin le ministère le présente comme candidat à la députation dans l'arrondissement qu'habite Lucile. Elle le revoit dans tout l'éclat de son talent et de sa jeune gloire,

retrouve son premier amour et lui fait hardiment une déclaration aux pieds d'un crucifix.

Valère, d'abord attendri par d'anciens souvenirs, se redresse à la voix de son confesseur, et écrase l'honnête femme de son dédain. Cléante, le mari, qui a tout entendu, la châtie à coups de cravache ; mais, comme il lui garde soigneusement le secret de sa punition, elle n'en passe pas moins pour un prodige de vertu. Ainsi une femme qui, jeune fille, sacrifie un amour vrai à une fortune ; qui, mariée, le ranime parce qu'il a de plus la saveur de l'adultère; une femme qui hait son mari, qui brave la religion, et pour qui la piété de son amant est un accroissement à la tentation, parce qu'elle lui paraît un duel avec Dieu; une femme méprisée par cet amant et châtiée honteusement par son mari; enfin l'incognito dans l'impiété, l'incognito dans la cupidité, l'incognito dans la séparation, voilà ce que le monde et M. Veuillot appellent une honnête femme, M. Veuillot par ironie, le monde parce qu'il est dupe. Je ne veux pas dire dupe et complice, cela est impossible : l'opinion, si pervertie qu'on la suppose, ne définira jamais l'honnêteté l'incognito du vice; cette définition-là n'appartient qu'à Macette et à Tartufe, vous le savez bien : et alors quel reproche faites-vous au monde ? Il appelle honnête femme une femme qu'il croit honnête. Dites, si vous voulez, qu'il n'est pas clairvoyant, qu'il est naïf. Ce n'est pas généralement le reproche qu'on lui fait, surtout en pareille matière : on l'accuse plutôt de soupçonner la vertu des honnêtes gens que de délivrer des certificats d'innocence aux débauchés ; mais, enfin, ce reproche sera un éloge. Vous n'aurez prouvé qu'une chose, c'est que le monde croit les gens vertueux tant qu'il ne sait pas qu'ils pèchent. Or, n'est-ce pas là une disposition toute chétienne? Aimeriez-vous qu'on pratiquât la méthode cartésienne en matière d'opinion publique, et qu'on doutât méthodiquement de la vertu tant qu'elle n'est pas démontrée ? Non,

le monde croit à l'honnêteté *a priori*, comme il croit à votre indignation contre le mal, à votre repentir du passé, à votre piété, à votre charité, et le monde a raison.

Ce caractère ironiquement tracé de l'*honnête femme* soulève le cœur. Cette impudique qui passe pour une Vestale, après avoir inutilement offert aux pieds de la croix le sacrifice de sa vertu, cette fleur de bonne réputation conservée après la tentative avortée de l'adultère, il y a là quelque chose d'insolent contre la conscience, qui blesse le sens moral le moins délicat. Les autres caractères sont merveilleusement assortis. Si M. Veuillot a voulu, dans la peinture de sa petite ville, nous offrir une réduction du monde et de la société, rien n'est moins propre à rendre meilleurs la société et le monde que le miroir qu'il leur met sous les yeux. Sa petite ville est une ville d'imbéciles et de coquins, nous prenons ses expressions. Le préfet est un sot, le directeur de l'enregistrement est un sot, le conseiller de préfecture un voltairien, ce qui est bien pis; l'avocat général une conscience infirme, le substitut un usurier, le maire un courtaud de boutique, le juge de paix un conspirateur. Ils sont tous chevaliers de la Légion d'honneur. M. Veuillot les a tous décorés; c'est une vieille malice. Le principal du collége est naturellement un cuistre qui se grise. Le lieutenant général, grand officier de la Légion d'honneur, vieillard de soixante ans dont le nom est inscrit sur l'arc de l'Étoile, est un libertin, *un drôle illustre qui mérite le bagne*. Le curé même n'est pas un bon prêtre; il a besoin que M. Veuillot le tance à propos et lui enseigne ses devoirs. Dieu trouvait sept justes dans une ville, M. Veuillot n'en découvre pas un dans la sienne. Parmi tous ces misérables personnages, nous ne voyons guère, après le héros, d'un peu honnête qu'un journaliste; encore pèche-t-il plus de sept fois par jour. Nous comprenons la prédilection de M. Veuillot pour le journaliste; mais pendant qu'il était en

train de lui prodiguer ses dons, et de le former sans doute à son image, il aurait dû lui prêter plus d'urbanité à l'égard de ses adversaires, ce qui est une des obligations de la vraie polémique, et ne pas souffrir qu'il les appelât, en écrivant et en chantant, *fils de brigands*, *pères de brigands*, *hyènes et tigres*, *loups et pourceaux*. Pour un jeune homme honnête, ce sont là de singuliers psaumes. M. Veuillot aurait dû le corriger de bonne heure de ce défaut : tôt ou tard ce jeune homme, on le sent, se convertira; il écrira vraisemblablement dans quelque journal religieux, dans *l'Univers* peut-être, et s'il n'y perdait pas l'habitude d'être grossier et insolent, ce serait une affliction pour l'Église et un scandale pour la chrétienté tout entière.

Quelle est la morale du roman de M. Veuillot? Si le monde était tel qu'il le dépeint, il n'y en aurait qu'une seule : c'est qu'il faut au plus vite se retirer à la Trappe ou à la Chartreuse. Ce qui nous rassure, c'est que nous ne voyons pas que, malgré ses anciennes fautes et son profond mépris pour la société, l'auteur se soit encore fait chartreux. Espérons qu'il pense du monde un peu moins de mal qu'il n'en dit; mais alors, pourquoi essayer de le corriger en le calomniant? On ne guérit pas un malade en lui disant qu'il se porte bien; à merveille : le guérit-on mieux en lui disant qu'il est à l'agonie? M. Veuillot n'aurait pas dû écrire *l'Honnête femme*. Il avait dit dans sa préface de *Pierre Saintive* : « Pour être vrai dans la peinture d'une vie antichrétienne, il aurait fallu tracer des tableaux qui répugnent à ma plume et que je ne me suis point senti le courage d'affronter, ne pensant point pouvoir réunir jamais assez de talent et assez de bonheur pour les présenter de telle sorte qu'ils fussent exacts sans être dangereux. » L'opinion qu'il avait de son talent et de son bonheur est-elle devenue plus flatteuse? S'est-il moins inquiété d'être dangereux? L'un et l'autre, peut-être. Un peu plus d'insouciance pour l'édifi-

cation publique, un peu moins de modestie, et M. Veuillot a fait un mauvais livre; c'est une tache pour la littérature chrétienne.

Le roman de *Pierre Saintive* est plus digne d'elle. C'est l'histoire d'une conversion, mais non pas d'une conversion comme celles du XVIIe siècle, qui consistaient à mettre enfin d'accord sa conduite avec sa foi; c'est la conversion du XIXe siècle, c'est-à-dire d'un temps qui raisonne, qui ne croit pas, et dont il faut changer non-seulement la conduite, mais les principes. Comment s'opère donc une conversion, de nos jours? « Fortifiez votre volonté par la prière, puis ordonnez, ne raisonnez pas. Entre vos sens périssables et votre âme immortelle, il n'y a point de langage; il y a l'ascendant de l'homme sur la bête, la supériorité de l'esprit sur la matière [1]. »

En beau style, c'est le conseil du P. Canaye au maréchal d'Hocquincourt : « Point de raison, c'est la vraie religion, cela. *Estote sicut infantes.* » Du bon Père à M. Veuillot, nous n'avons pas fait un pas. Mais, enfin, pratiquer d'abord et croire ensuite, ce n'est pas là de la logique; pratiquer sans croire, ce n'est pas là de la sincérité. Nous voilà revenus à cette fameuse pétition de principe ordonnée par Pascal : les œuvres avant la foi, et non la foi avant les œuvres. Qu'on nous pardonne une comparaison profane. Quand des parents qui marient leur fille contre son gré lui disent : « Mariez-vous d'abord, vous aimerez après, » ils commettent tout simplement une imprudence; mais quand il s'agit pour l'âme humaine d'épouser Jésus-Christ, le mariage forcé devient un sacrilége.

Nous savons bien qu'il serait temps pour nous de recouvrer une foi et des principes, car c'est l'absence de principes qui nous perd. M. Veuillot le démontre avec beau-

1. *Pierre Saintive.*

coup de force d'esprit et d'éloquence, et, dans quelques pages de *Pierre Saintive*, il déploie une singulière vigueur de pensée et un rare éclat de style. On ne peut développer avec plus d'énergie ce syllogisme terrible qu'il a posé avant le grand et regrettable orateur, M. Donoso Cortès : On ne gouverne pas les hommes sans principes. Des principes philosophiques, l'individu peut en avoir, mais il n'y a pas de nation philosophe. Plus de religion, pas de philosophie publique et universelle ; voilà où nous en sommes. Le remède, selon M. Veuillot, serait de *christianiser* la France. Nous le voulons bien, mais comment ? Est-ce en lui défendant de penser ? « Mon Dieu, s'écrie-t-il, le remède est bien simple. Il suffirait de laisser faire l'Église; elle prendrait en mains le monde, et l'élèverait comme un enfant[1]. » Hélas ! vous avez donc bien peu de mémoire ? Il fut un temps où l'*on a laissé faire l'Église* et où *elle a pris le monde dans sa main;* mais c'est précisément celui où elle a le moins *christianisé* l'univers, parce que son ambition et les scandales de sa conduite lui aliénaient tous ceux que sa simple parole eût attirés. Voyez la fin du règne de Louis XIV. Pour que l'Église soit vraiment puissante, il faut qu'elle soit contenue ; il faut qu'elle n'ait ni prépondérance qui fasse ombrage, ni richesse qui allume les convoitises, ni ambition qui lui donne le vertige. Il lui faut une croix de bois, celle qui a sauvé le monde. Cette grande parole est toujours vraie. Vous tombez dans l'erreur où sont tombés cent fois, comme vous, les défenseurs aveugles de l'Église. Vous demandez pour elle, outre la direction des âmes, la direction des affaires ; outre le saint ministère, tous les ministères ; vous voulez que la société malade se jette entre les bras de l'Église, comme un homme au lit de mort appelle un prêtre pour le sauver. Vous ne savez donc pas que la main de

1. *Pierre Saintive*, p. 247.

l'Église se dessèche, quand elle touche aux choses de ce monde? Si le monde doit se régénérer par la conversion, ce ne peut être par une conversion générale, inscrite au premier paragraphe d'un décret émané de l'Église reine de l'univers. Ce ne peut être que par une succession de conversions individuelles. Or, ce qui détermine de pareilles conversions, c'est le spectacle des vertus de l'Église, et non pas son gouvernement.

Le retour perpétuel dans les romans de M. Veuillot de ces prodigieuses théories sur le gouvernement de l'Église, et sur la littérature, considérée comme moyen de gouvernement, révèle, chez le romancier, un système bien arrêté dont le journaliste aurait dû se réserver l'exposition. A chacune de ses pages éclate, en traits ingénus, l'idéal de société qu'il rêve : l'Église souveraine, une royauté servante de l'Église, qu'on peut faire agenouiller dans les fossés de Canosse, une aristocratie qui, au besoin, sert de point d'appui contre la royauté, et un peuple parfaitement heureux, parce qu'il assiste aux processions et aux mystères, et qu'il trouve « une écuelle de soupe toujours prête dans le parloir du couvent; » l'ancien monde enfin, le bon vieux temps. A ces conditions, le gouvernement des âmes est assuré; quant à celui des esprits, il est facile à conquérir. L'art, voilà le grand moyen : or, il n'y a qu'un art, l'art chrétien. Et ici, nous retrouvons avec plus d'ampleur les idées de M. l'abbé Gaume. Nous ne voulons pas faire à M. Veuillot plus d'honneur qu'il ne mérite : ce n'est pas lui, c'est M. de Montalembert qui prononça le premier ce mot, médiocrement populaire, d'*art chrétien*. Cela est si vrai, qu'un curé de province (il l'a raconté lui-même) le dénonça en pleine chaire. « Qu'est-ce que l'art chrétien? disait-il à ses paroissiens; je n'en sais rien, ni vous non plus : ce nom seul est une impiété. » Nous partageons encore, malgré les lumières qu'ont répandues des débats ré-

cents, l'ignorance du curé de province. Qu'est-ce que l'art chrétien en littérature? nous l'ignorons encore. Peut-être qu'on entend seulement par là les productions des écrivains chrétiens, et que le caractère distinctif du genre, c'est la piété des auteurs. C'est ce qui expliquerait combien tant d'œuvres faites par des hommes de foi, et qui semblent des merveilles aux croyants, paraissent médiocres aux indifférents et aux tièdes. Pour les comprendre, il faut être en état de grâce. Peut-être en est-il ainsi de ces vers de M. Veuillot sur la Visitation par exemple, car M. Veuillot, publiciste et romancier, est également poëte :

La Vierge sait que Dieu remplit son chaste sein ;
Elle est reine déjà des cieux, qui la bénissent.
Mais laissant à Dieu seul l'honneur du grand dessein
Dont les faits tant promis en elle s'accomplissent,
La mère de Jésus va d'un pas diligent
Saluer la mère de Jean.
(Extrait du *Saint Rosaire médité*, second mystère joyeux.)

C'est peut-être cette espèce particulière de poésie qu'on appelle l'art chrétien. Quoi qu'il en soit, le mot *art* implique à la fois et la pensée et l'instrument de la pensée, pierre ou marbre, couleur ou langage. Nous comprenons la perfection de la sculpture, de l'architecture, de la peinture chrétiennes, parce qu'ici l'inspiration est souveraine, et que la pierre, le marbre, la couleur, ne sont sujets ni au progrès, ni à la décadence. Mais ce qui peut être une vérité pour les arts du dessin est un paradoxe en littérature. Quelle illusion, comme l'a très-bien dit M. Villemain, de croire qu'il doit exister quelque rapport entre le génie de nos vieux poëtes et l'art si délicat qui a formé les ogives de nos cathédrales gothiques! Quand il s'agit de littérature, ce n'est ni la pierre, ni le marbre, c'est la langue qui est l'instrument des idées, et, comme la pensée chrétienne est venue tard dans le monde, elle n'a trouvé à son service qu'un latin déjà corrompu et

défiguré, ou qu'un français encore informe. Par la supériorité de son inspiration, l'art chrétien semblait destiné à la beauté souveraine; par sa date il a été condamné à l'imperfection.

On paraîtra très-frivole à certaines personnes; mais serat-on bien loin de la vérité, si l'on ose dire que cette esthétique nouvelle, qu'on appelle l'art chrétien, se compose surtout d'un culte pieux pour les liturgies primitives, de tendresse rêveuse pour la candeur des vieilles légendes, d'enthousiasme factice pour les antiques épopées? Sous Louis XIV, Bossuet et Fénelon ne comprenaient pas mieux l'art chrétien que le curé de province. Ils se bornaient à renouveler l'art classique au souffle de l'inspiration chrétienne. Ils ne plaçaient pas sur le front austère de saint Thomas le laurier arraché au front d'Homère, et ne vantaient pas, comme M. Veuillot, le génie poétique de saint François d'Assise, chantant ses cantiques sur les grands chemins, et conversant avec ses frères les agneaux ou avec ses sœurs les tourterelles. Ces grands saints, qu'on admire aujourd'hui au point de vue littéraire et académique, seraient bien étonnés de se voir donner, *parmi les bons auteurs*, la place que la critique orthodoxe refuserait volontiers à Virgile. Il est vrai que cet enthousiasme, moins candide qu'il n'en a l'air, n'est au fond qu'une haine violente contre la littérature classique. On aime beaucoup moins le moyen âge qu'on ne hait les anciens et les modernes. On éprouverait plus de plaisir à brûler Molière et La Rochefoucauld qu'à imprimer une nouvelle édition des poésies de saint Thomas. M. Veuillot ne s'en cache pas. S'il avait en sa possession le dernier exemplaire de *Tartufe*, il n'hésiterait pas, dit-il, à le jeter au feu. Je le crois sans peine. Quant à La Rochefoucauld, « c'est un myope et un niais, » comme il est dit dans *Pierre Saintive*. Ne parlons pas des contemporains, ne parlons pas de Byron : il a traversé l'Hellespont,

« il n'a que le talent d'un chien de Terre-Neuve[1]. » Il serait aisé de compter les volumes dont se composerait la bibliothèque nationale, le jour où M. Veuillot serait chargé de la former. Ce serait une des époques glorieuses de l'esprit humain, que celle où l'on verrait une grande nation faire un feu de joie des chefs-d'œuvre qui l'honorent, et se mettre au régime d'une littérature de confessionnal ou de pensionnat de demoiselles. Voilà pourtant ce que propose M. Veuillot! Ce n'est pas là le christianisme.

Nous ne le reconnaissons pas non plus dans ce mysticisme effréné, substitué à la modération de l'esprit chrétien. On dirait, en lisant *Pierre Saintive*, que le chrétien véritable est celui qui contemple d'un œil sec la perte des objets les plus chers :

> Et je verrais mourir frère, enfant, mère et femme,
> Que je m'en soucierais autant que de cela.

Ne répondez pas avec Cléante :

> Les sentiments humains, mon frère, que voilà !

Vous savez ce que M. Veuillot fait de Molière.

Qu'est-ce encore que cette virginale intolérance qui ne reconnaît aucune pensée pure, qui déclare que l'amour est l'équivalent de la gourmandise, que la Fornarina n'est qu'un bel animal, et qu'au fond de tout amour il y a une Fornarina?

Est-ce le vrai christianisme qui confond perpétuellement le rationalisme et l'impiété, et démontre que tous les libres penseurs sont des athées? Bossuet était le disciple de Descartes, et non son calomniateur.

Est-ce enfin le vrai christianisme qui, oubliant que la piété a sa pudeur, s'affiche, se proclame, s'étale, comme

1. *Rome et Lorette.*

s'il tirait vanité de lui-même, imprime qu'il fait ses pâques, et date ses préfaces de la fête des Saints? M. Veuillot est, lui aussi, toute proportion gardée, un homme de guerre dans la vie civile; il a besoin de se défendre et d'attaquer, d'attaquer surtout. Il se persuade qu'il escorte l'Église dans sa course à travers le monde, une plume à la main, comme on escorte un convoi précieux, des pistolets à la ceinture. Il cherche partout des occasions de combat; il a besoin, pour la santé de son âme, de jeter à chaque instant un défi à la tiédeur du siècle. Dès qu'il se croit en présence d'un incrédule, il fait le signe de la croix. Il faut absolument qu'il crie : « Je suis chrétien! » comme Polyeucte, partout, même en diligence, parce qu'il y a dans le coupé une dame qui fait gras le samedi[1]. Il est beau d'être Polyeucte, mais sous Décius. Quand l'Église a pour elle le respect public, la liberté et quelque peu aussi l'influence, cette publicité volontaire des vertus chrétiennes est plus comique qu'héroïque, et rappelle moins Corneille que Molière. Si peu que la dame du coupé fût lettrée, elle a dû, non pas songer au 5e acte de *Polyeucte*, mais se dire en souriant :

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline.

La Bruyère a bien raison : il ne faut jamais faire sonner les grains de son chapelet.

Ce qui domine, au reste, dans les romans de M. Veuillot, ce sont les deux sentiments les plus antichrétiens qu'on puisse imaginer : une expansion maladive de la personnalité, un amour fébrile du moi, qui n'a jamais mieux prouvé la vérité du mot de Pascal, et une aversion insurmontable contre le prochain, en un mot, le contraire de la charité.

La personnalité d'abord. M. Veuillot se raconte toujours, tantôt sous son propre nom, tantôt sous des pseudonymes.

1. *Les Nattes.*

L'habitude de descendre en lui-même lui a donné une connaissance raffinée du moi, et un goût irrésistible pour la psychologie personnelle. Il s'étudie, il se dessine à lui-même son portrait, physique d'abord : il a l'œil vif, le menton agréable; quand il s'anime à causer, son regard brille. Un jour, il s'est trouvé un cheveu blanc, et il n'a pas manqué d'en avertir les dames[1]. Le portrait moral ensuite : il est plein de contradictions; il aime le confortable, et il supporte les privations comme un vrai stoïcien; il est audacieux comme un soldat, et timide comme un écolier, paresseux et travailleur, bon homme et dédaigneux. Dans ses mauvais moments, par exemple, quand il châtie les critiques qui médisent de ses ouvrages, il ne fait pas bon l'entendre; « il a les lèvres serrées, et il a bientôt fait de trouver une expression barbelée comme la flèche des sauvages. » Il a des passions emportées (M. Veuillot tient beaucoup à ce qu'on le sache), mais il en triomphe. Enfin « c'est une gerbe composée de paille, de branches vertes, de branches séchées, de tiges de roseaux, de tiges de fer, etc.[2] »

A quoi bon ces portraits renouvelés du XVII[e] siècle, où du moins ceux-là seuls osaient se peindre qui étaient vraiment grands? La meilleure image qu'un écrivain laisse de lui-même, c'est celle qu'il dépose, sans le vouloir et sans le savoir, au fond de ses écrits; c'est celle que le lecteur découvre quand, sous l'écrivain, il cherche l'homme, et le meilleur moyen pour l'écrivain d'être moral, c'est de faire estimer l'homme qu'on découvre en lui. Il suffit qu'il y ait dans ses œuvres assez de transparence pour qu'on y reconnaisse une belle âme. Ce n'est pas la transparence qui manque chez M. Veuillot; mais l'accent de l'homme affaiblit chez lui l'autorité des idées : on y sent perpétuellement la violence, l'aigreur, la dureté, l'amertume. Or, *violenti ra-*

1. *L'Honnête femme*. — 2. *Les Nattes*.

piunt illud, les violents ravissent le ciel : que ce soit la consolation de M. Veuillot! mais ils ne ravissent pas les cœurs. Leurs ouvrages souffrent du mécontentement qu'ils inspirent, et l'on doute malgré soi de préceptes qui ont réussi à faire, de ceux qui les donnent, des modèles qu'on ne voudrait pas imiter.

Le second sentiment qui se montre le plus volontiers dans les livres de M. Veuillot, c'est l'aversion contre le prochain. Il y a plusieurs sortes de prochain : il y a le prochain gentilhomme, le prochain prolétaire et le prochain bourgeois. Le grand bonheur de M. Veuillot est de les irriter les uns contre les autres, et de souffler la guerre là où la vraie charité voudrait établir la paix. Comme, en fait, dans la société, ce sont les classes moyennes qui gouvernent, ce sont elles qu'il poursuit de sa plus ardente colère et *de ses flèches les plus barbelées*. Le nom même de *bourgeois*, il ne peut le prononcer sans lui donner tantôt le sens goguenard et vulgaire des plaisants d'atelier, tantôt le sens tragique et déclamatoire des écrivains de la démagogie. Il est tel pamphlétaire socialiste qui, avec plus de verve et d'esprit, n'a pas montré plus d'amertume, et si, grâce à Dieu, la religion ne s'était emparée à temps de l'âme de M. Veuillot, pour préserver en elle le respect des grands principes sociaux, il eût été peut-être le plus effréné et le plus dangereux des révolutionnaires. Le *bourgeois*, tel qu'il le peint, c'est l'adorateur du veau d'or, ignare et vain, dur au pauvre, faisant le mal par sottise, philosophant de travers, lisant Voltaire et Rousseau, père d'une fille mal élevée et d'un fils mauvais sujet, mari d'une femme qu'il appelle *bigote*, parce qu'elle va à la messe, criant contre la dîme du clergé, parce qu'on quête pour les pauvres, et n'ôtant pas son chapeau quand le crucifix passe; enfin le type usé depuis vingt ans du bourgeois de la Restauration, abonné au *Constitutionnel*. M. Veuillot ne peut pardonner à la bourgeoisie d'avoir été le tiers

état, d'avoir été la constituante, et d'avoir fait la révolution de 89. Le gouvernement qu'elle s'est choisi, les institutions qu'elle a fondées, les libertés qu'elle a conquises, il en fait lestement justice en une page de roman. Au bout du volume, on sait à quoi s'en tenir sur la France : c'est un pays perdu, « où il n'y a plus que des autels vides, où des bateleurs se partagent le soin d'inculquer à la jeunesse tous les vices qu'ils ont eus (ceci est pour l'Université), où il est impossible de rien aimer, de rien croire, de respecter rien; enfin un bazar où tout se vend à l'encan[1]. » Voilà ce qu'on appelle la patrie, et cette patrie, qui l'a faite? C'est la bourgeoisie, « cette race sans esprit, sans cœur, sans entrailles, qui, stupidement indifférente sous la garde de ses bourreaux, laisse croître le pauvre peuple dans l'ignorance de son âme et de son Dieu[2]. »

Résumons-nous : le mysticisme en religion; en morale, l'égale impureté de toutes les passions et l'égale extermination de toutes; en littérature, pas d'éloquence profane, pas de théâtre, pas de poésie; une littérature de cloître, comme si le monde s'était mis au couvent : voilà les principaux articles du traité que le roman chrétien de notre temps présente à la France pour la sauver en la christianisant. Le roman chrétien viole la nature de l'homme pour agrandir les droits de l'Église. Dur, impérieux, intolérant, il entreprend de convertir le monde sans rien prouver, supprime les passions, prêche la haine des classes les unes contre les autres, nie tout progrès, répudie toute liberté, et ne souffre dans le cœur humain qu'un sentiment, l'obéissance mystique, comme dans la société qu'une domination, celle de l'Église, souveraine et maîtresse absolue. Il fait la religion si inflexible, et lui prête une telle ambition, qu'il porte ombrage à la cônscience, effarouche le sentiment du droit,

1. *Rome et Lorette*, t. I, p. 57. — 2. *Ibid.*, t. II, p. 269.

et révolte la liberté. En représentant les vices de la société avec une complaisance malveillante et une exagération réfléchie, il l'irrite et lui inspire le désespoir de se sauver plutôt que l'envie de se guérir. Nous ne pouvons croire à cette influence du roman chrétien contemporain, dont nous parlait notre correspondant. Un pareil mélange de religion et d'imagination, de prédication et de satire, ne saurait avoir d'autorité morale. On se rappelle ce que Bossuet disait si sévèrement du *Télémaque :* « Ce n'est pas là le livre d'un prêtre. » Des romans de M. Veuillot, on peut dire : « Ce ne sont pas là les livres d'un chrétien. »

(*Revue de l'Instruction publique*, 12 et 19 mai 1853.)

ÉTUDE LITTÉRAIRE SUR CAMUS, ÉVÊQUE DE BELLEY, ET SUR LE ROMAN CHRÉTIEN AU XVII° SIÈCLE[1].

On a curieusement étudié de nos jours le roman profane du XVII° siècle, mais on a laissé dans l'oubli le roman chrétien, qui fleurit en même temps et obtint un égal succès. La Harpe, qui parle de Gomberville et de La Calprenède, ne dit pas un mot de Camus, leur contemporain, l'auteur de tant de romans religieux, célèbres alors autant que *Polexandre* et que la *Cléopatre*. La curiosité de la critique moderne n'a guère daigné s'occuper de l'évêque de Belley. M. Saint-Marc Girardin, qui, dans sa chaire de Sorbonne, touche d'une main si sûre et si délicate à tous les points

1. Cette étude forme l'introduction d'un roman de l'évêque de Belley, *Palombe*, publié dans *la Bibliothèque des chemins de fer*.

intéressants de la littérature morale, et M. Sainte-Beuve, sont à peu près les seuls qui ne l'aient pas oublié. M. Sainte-Beuve, en quelques pages, a esquissé la physionomie de l'évêque de Belley avec cette rare souplesse qui lui permet de revêtir le caractère, l'esprit, les mœurs, et au besoin même la religion de l'écrivain qu'il étudie. Mais la partie du cours où M. Saint-Marc Girardin s'est occupé de Camus n'est pas encore imprimée, et, dans l'*Histoire de Port-Royal*, le romancier chrétien n'est introduit qu'à la faveur d'une de ces digressions littéraires qui donnent un attrait un peu mondain aux récits du cloître. Aussi le roman chrétien du XVII[e] siècle nous est-il à peu près inconnu. Cependant il a toutes les bonnes raisons qu'un genre littéraire peut avoir pour ne pas l'être : la fécondité ; Camus a plus écrit que le plus fertile de nos romanciers ; le succès : ses livres étaient dans toutes les mains, les témoignages du temps nous l'attestent ; enfin l'intérêt : c'est un sujet attachant d'étude que cette entreprise de mêler la religion et l'art, l'imagination et la foi, et de combattre les passions par le tableau des passions. Outre des leçons morales, on recueille dans de semblables lectures des renseignements instructifs sur les idées, les mœurs, le style, et, ce qui est plus intéressant encore, sur l'esprit religieux d'un grand siècle.

La vie de l'évêque de Belley est bien simple, plus simple que ses romans. Jean-Pierre Camus, né à Paris, le 3 novembre 1582, se fit remarquer de bonne heure par sa science et par son esprit, et se créa de puissants appuis à la cour, sous Henri IV comme sous Louis XIII. Il fut protégé par Richelieu. Nommé évêque de Belley en 1608, et content de son évêché, il répondait gaiement, quand on lui offrait des postes plus importants : « Non, la petite femme que j'ai épousée est assez belle pour Camus ; » et il restait à Belley. Il s'occupait à réformer les couvents déréglés, à combattre les moines, qu'il regardait comme de mauvais directeurs

spirituels, et à qui il voulait enlever la direction, à prêcher, à écrire des livres de polémique religieuse et des romans pieux. Il vivait dans une douce intimité de voisinage avec son ami l'évêque de Genève, saint François de Sales. Après vingt ans de travaux dans son évêché, il s'en démit avec l'agrément du roi, et accepta l'abbaye d'Aulnay, en Normandie, où il se retira. « L'archevêque de Rouen, de Harlay, qui connaissait le zèle apostolique de Camus, le détermina à quitter sa solitude pour prendre la direction du diocèse, avec le titre de vicaire général. Il recommença la vie laborieuse qu'il avait menée à Belley, visitant les pauvres, consolant les malades, tenant des conférences, établissant des missions, et prêchant lui-même très-souvent. Enfin, sentant renaître en lui le goût de la retraite, il vint établir sa demeure à l'hôpital des Incurables de Paris, dans le dessein d'y consacrer le reste de ses jours au service des pauvres. Mais le roi l'ayant nommé à l'évêché d'Arras, il se soumit à cet ordre, et se disposait à se rendre dans son nouveau diocèse, lorsqu'il mourut, le 26 avril 1652, à l'âge de soixante-dix ans. Il fut inhumé dans l'église des Incurables, comme il l'avait demandé[1]. »

Voilà ce qu'on sait de la vie de Camus, vie laborieuse, remplie d'œuvres de charité et de zèle chrétien. Quant au caractère et au tour d'esprit de l'homme, quelques anecdotes le feront connaître : il était vif, spirituel, et ne savait pas contenir ses saillies. On gardait de son temps la mémoire d'une foule de ses mots heureux et hardis, qui n'épargnaient pas plus les grands seigneurs que les moines, pas plus les princes que les grands seigneurs. C'est lui qui, prêchant un sermon de charité à Notre-Dame, a dit, avant La Bruyère[2] : « Messieurs, on recommande à votre charité

1. *Biographie universelle*, d'après Niceron.
2. La Bruyère, *Caractères : De quelques usages.*

une jeune demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté[1]. » C'est lui qui, s'apercevant à l'église que M. le duc d'Orléans Gaston était placé entre M. d'Emery et M. de Bullion, tous deux intendants des finances, laissa échapper tout à coup cette exclamation équivoque, comme s'il s'adressait à Jésus-Christ : « Ah ! monseigneur, quand je vous vois entre ces deux larrons.... » L'assemblée se mit à rire. Monsieur qui dormait, se réveillant en sursaut, demanda ce que c'était. « Ne vous inquiétez pas, lui dit M. de Bullion en lui montrant M. d'Emery, c'est de nous deux qu'on parle[2]. » C'est lui qui fit à Richelieu cette réponse spirituelle et hardie : le cardinal lui demandait ce qu'il pensait du *Prince* de Balzac et du *Ministre* de Silhon, deux livres nouveaux qui paraissaient alors : « Le prince ne vaut guère, lui répondit Camus, et le ministre ne vaut rien[3]. » Une autre fois, le jour de Pâques, devant Gaston d'Orléans, qui était venu l'entendre aux Incurables, avec M. Tubeuf, intendant des finances, il disait : « Monseigneur, je vous ai vu triomphant dans cette ville avec la reine Marie de Médicis, votre mère ; je vous ai vu mort par des arrêts sous un ministre ; je vous ai vu ressuscité par la bonté du roi votre frère, et je vous vois aujourd'hui en pèlerinage. D'où vient, monseigneur, que les grands princes se trouvent sujets à ces changements ? Ah ! monseigneur, c'est qu'ils n'écoutent que les flatteurs, et que la vérité n'entre ordinairement dans leurs oreilles que comme l'argent entre dans les coffres du roi, un pour cent[4]. » Il ne gardait pas toujours la mesure ; dans un sermon qu'il faisait aux Cordeliers, le jour de saint François : « Mes frères, leur disait-il, admirez la grandeur de votre saint. Ses miracles passent ceux du Fils de Dieu. Jésus-Christ, avec cinq pains et deux

1. *Menagiana*, t. I, p. 182. — 2. *Ibid.*, t. IV, p. 155. — 3. *Ibid.*, t. III, p. 75. — 4. *Chevræana*, p. 297.

poissons, ne nourrit que cinq mille hommes, une fois en sa vie, et saint François, avec une aune de toile, nourrit tous les jours, par un miracle perpétuel, quarante mille fainéants [1]. »

Mais il n'ignorait pas ses défauts, et les avouait avec une naïveté charmante. Un jour, saint François de Sales se plaignait à lui de son peu de mémoire. « Vous n'avez pas, lui dit Camus, à vous plaindre de votre partage, puisque vous avez la très-bonne part, qui est le jugement. Plût à Dieu que je pusse vous donner de la mémoire, qui m'afflige souvent de sa facilité (car elle me remplit de tant d'idées, que j'en suis suffoqué en prêchant, et même en écrivant), et que j'eusse un peu de votre jugement! car de celui-ci, je vous avoue que j'en suis fort court. » A ce mot, saint François de Sales se mit à rire, et, l'embrassant tendrement, lui dit : « En vérité, je connais maintenant que vous y allez tout à la bonne foi. Je n'ai jamais trouvé qu'un homme avec vous qui m'ait dit n'avoir pas de jugement; car c'est une pièce de laquelle ceux qui en manquent davantage pensent être le mieux fournis [2]. »

Le saint juge bien son ami : c'est un homme *tout à la bonne foi*. Nous le connaissons maintenant : beaucoup de science et d'esprit, une mémoire immense, une modestie parfaite, un mélange de naïveté et de finesse, une piété solide, de la gaieté, de l'à-propos, mais pas de mesure, pas de goût : il ne lui manquait que le jugement.

Si quelque chose peut inspirer des réflexions mélancoliques sur la vanité de la gloire littéraire, c'est la lecture des pages où Niceron donne le catalogue des ouvrages de Camus. Il en compte cent quatre-vingt-six, dont quelques-uns, comme *Alexis* et les *Diversités*, ont six et onze volumes. Dans cette interminable énumération, on compte des ou-

1. *Menagiana*, t. IV, p. 154. — 2. Niceron, t. XXXVI, p. 94.

vrages de théologie, de dévotion, de polémique et d'éloquence religieuses, et un très-grand nombre de romans : *Agathonphile*, *Élise*, *Dorothée*, *Parthénice*, *Alexis*, *Spiridion*, *Alcime*, *Palombe*, *Damaris*, *histoire allemande; Hyacinthe*, *histoire catalane; Régule*, *histoire belgique*, et d'autres titres bien plus séduisants : l'*Amphithéâtre sanglant*, les *Spectacles d'horreur*, la *Tour des miroirs* et le *Pentagone historique*, *montrant en cinq façons autant d'accidents signalés*, etc. Ces ouvrages étaient rapidement écrits; ce que nous appellerions aujourd'hui les nouvelles, comme les *Divertissements historiques*, les *Relations morales*, etc., étaient, au rapport de Tallemant, composés en une nuit. Quant aux romans proprement dits, aux beaux romans de M. de Belley, comme dit Naudé, il y mettait quinze jours. Le succès était aussi rapide que la composition. Beaucoup de ces ouvrages ont eu plusieurs éditions. D'ailleurs, les témoignages contemporains abondent[1] : le plus important de tous est celui de Perrault, l'auteur des *Hommes illustres*.

« Dans ce temps, dit-il, les romans vinrent fort à la mode, ce qui commença par celui de l'*Astrée*, dont la beauté fit les délices et la folie de toute la France, et même des pays étrangers les plus éloignés. L'évêque de Belley ayant considéré que cette lecture était un obstacle au progrès de l'amour de Dieu dans les âmes, mais ayant considéré en même temps qu'il était comme impossible de détourner les jeunes gens d'un amusement si agréable et si conforme aux inclinations de leur âge, il chercha les moyens de faire diversion en composant des histoires où il y eût de l'amour, et qui par là se fissent lire, mais qui élevassent

1. Gui Patin vante Camus en plusieurs passages. Il dit, avec son irrévérence habituelle : « Ce digne et savant prélat, cet excellent écrivain méritait bien un plus grand évêché. Aussi l'a-t-il refusé, et bien des fois. Il était trop homme de bien pour être pape. » (Gui Patin, *Lettres*, 20 février 1665.)

insensiblement le cœur à Dieu par les sentiments de piété qu'il y insérait adroitement, et par les catastrophes chrétiennes de toutes leurs aventures : car toujours l'un ou l'autre des amants, ou tous les deux ensemble, ayant considéré le néant des choses du monde, la malice des hommes, le péril que l'on court sans cesse de son salut en marchant dans les voies du siècle, prenaient la résolution de se donner entièrement à Dieu, en renonçant à toutes choses et en embrassant la vie religieuse. Ce fut un heureux artifice que son ardente charité, qui le rendait tout à tous, lui fit inventer et mettre heureusement en œuvre; car ses livres passèrent dans les mains de tout le monde, et, comme ils étaient pleins non-seulement d'incidents fort agréables, mais de bonnes maximes très-utiles pour la conduite de la vie, ils firent un fruit très-considérable, et furent comme une espèce de contre-poison à la lecture des romans. »

Ce passage est curieux. Il n'atteste pas seulement le succès universel de l'écrivain, il indique le but qu'il se propose. Camus lutte contre l'influence dangereuse des livres profanes ; il veut battre le roman avec ses propres armes, et, comme l'a dit M. Sainte-Beuve, devenir un d'Urfé chrétien. Mais Perrault est incomplet; ce but n'est pas le but unique de l'évêque. Le roman chrétien est aussi entre ses mains un intrument de direction spirituelle. Il est intéressant de voir comment il a été amené à écrire cette multitude d'ouvrages, et comment ils lui servaient au gouvernement des âmes.

C'est une arme puissante que le roman. Il n'est pas seulement le compagnon des heures du loisir et la distraction des désœuvrés; il peut devenir une influence. Que les esprits sérieux se raillent de cet ascendant des héros et des aventures imaginaires sur la société, c'est mal connaître l'humanité, et, sous prétexte de gravité philo-

sophique, se montrer peu clairvoyant. Notre siècle, qui s'accuse si volontiers d'être positif, se laisse prendre aux fictions comme un enfant. Si *Peau d'âne* lui était conté, il ferait comme La Fontaine. Il est sceptique, il ne croit à rien, mais il a cru longtemps à *Indiana*. Il n'a plus d'émotion, mais il s'est passionné vingt ans pour René et pour Werther. Il est comme les vieillards qui sont à la fois désabusés et crédules. Cela est naturel. Il faut que l'imagination ait sa part dans la vie; c'est le roman qui la lui fait.

L'histoire ne suffit pas à l'homme. Tout le monde peut y trouver des leçons utiles et une expérience salutaire. Mais il n'y a que les hommes qui jouent un rôle dans le monde, qui puissent se reconnaître dans les personnages qu'elle met sous leurs yeux. Or, l'homme se cherche, comme dit l'*Imitation : Homo quærit se*. C'est nous que nous voulons retrouver partout; c'est notre vie, ce sont nos affections, nos sentiments, nos vertus et nos vices; l'histoire ne s'occupe que des hommes et des passions qui ont contribué aux événements qu'elle raconte. Le roman s'occupe de toutes les passions et de tout le monde; il ne s'arrête pas à la vie publique, il descend dans la vie privée. Il n'est pas nécessaire, pour qu'il nous mette en scène, que nous ayons rempli des fonctions, joué un rôle, conquis une renommée; il suffit que nous ayons vécu. L'histoire, avec ses limites et ses erreurs, n'est souvent que le roman de quelques-uns; le roman, c'est l'histoire de tout le monde.

Un des hommes les plus fins et les plus habiles du XVIIe siècle, saint François de Sales, avait bien compris cette influence du roman, dont il avait d'ailleurs sous les yeux un exemple si éclatant. Il était, ainsi que Camus, l'ami d'Honoré d'Urfé. « J'ai fait, en écrivant l'*Astrée*, le bréviaire des courtisans, » disait celui-ci à M. de Genève; et en effet l'*Astrée* régnait à la cour. Les Frondeurs pre-

naient les noms de ses héros, comme plus tard, en 1671, un ambassadeur de France à la cour de Suède, M. de Pomponne, signait ses lettres du nom de *Célidamant*. Saint François de Sales lisait d'Urfé, comme Mascaron faisait de la *Clélie* l'occupation de son automne. L'idée d'employer le roman au service de la religion a été approuvée, et suggérée peut-être par saint François. Il paraît étrange qu'un si habile directeur, dont les lettres spirituelles attestent une si profonde connaissance du gouvernement des âmes, ait cru à l'excellence d'un pareil moyen. Le grand succès des romans profanes et le désir qu'il avait de les voir combattus par des armes d'égale puissance, lui rendirent sans doute l'illusion plus facile. Huet, dans ses lettres à Mlle de Scudéri sur Honoré d'Urfé, lui écrit :

« M. d'Urfé se trouvait le diocésain de M. de Belley par la situation de son marquisat, éloigné seulement de trois lieues de la ville de Belley, où il allait de temps en temps visiter son évêque. Il s'y rencontra un jour avec saint François de Sales, dont il était ami depuis longtemps, aussi bien que du savant Antoine Fabre, premier président de Chambéry, qui s'y trouva aussi. M. de Belley rapporte une réflexion que fit alors M. d'Urfé sur la *Philothée* du saint, sur le *Code fabrien* du président, et sur son *Astrée*, disant que chacun d'eux avait travaillé pour l'éternité, par des ouvrages qui ne périraient point ; que la *Philothée* était le livre des dévots, le *Code fabrien* était le livre des barreaux, et l'*Astrée* était le bréviaire des courtisans. » Il est difficile, après ce passage, de regarder saint François de Sales comme l'adversaire des romans. Dans le livre où Camus cherche à reproduire les idées du maître, dans le *Grand traité de l'esprit du bienheureux saint François de Sales*, Camus fait, dit Huet, « un si grand éloge de l'*Astrée*, qu'il paraît bien que son estime allait au delà de ses paroles, » et il parle au nom de l'évêque de Genève. D'ailleurs il soumet-

tait ses livres au jugement de saint François. En plusieurs passages, notamment dans son instruction aux lecteurs de *Parthénice*, il fait allusion à ce grand et saint personnage de ses amis qui l'excite à poursuivre son entreprise [1]. Il avait un culte si profond pour lui, qu'il eût renoncé à écrire, s'il avait été condamné par celui qu'il appelle son père.

Quand ils se promenaient tous deux en bateau « sur ce beau lac qui lave les murailles d'Annecy, ou dans les jardins qui sont sur ces agréables rivages [2], » quand l'évêque de Genève venait visiter Belley, Camus lui communiquait quelques-unes de ses pages, qu'il lisait ensuite si naïvement aux religieuses de Port-Royal; et, si l'on croit voir sourire le saint à certains passages trop osés du roman, on comprend néanmoins qu'il ait goûté dans le style de son ami l'exagération de ses propres qualités et de ses propres défauts. Quant à l'intention de Camus, de travailler, à l'aide du roman, à la direction de âmes en même temps qu'à l'amélioration des esprits, elle n'est pas plus douteuse. Dans son livre si curieux, *le Directeur désintéressé*, il recommande aux directeurs de surveiller de près les communications d'esprits, les conversations, et surtout les lectures de leurs pénitents. « Prescrivez de bonnes lectures, dit-il, et préservez des mauvaises, comme on préserve des mauvaises amitiés, ainsi qu'a fait le bienheureux François de Sales en sa *Philothée;* » et sans cesse il revient sur la nécessité des bonnes lectures dans l'intérêt de la direction spirituelle.

La direction a été véritablement la grande affaire de l'évêque de Belley. A l'époque où il fut envoyé dans son diocèse, elle appartenait presque partout aux ordres religieux, qui en abusaient. Il fit une guerre acharnée aux

1. Page 731.
2. Camus, *Esprit de saint François de Sales*, partie IV, chap. XXVI.

moines de tous ordres pour la leur enlever et la placer en de meilleures mains. En cela encore il était d'accord avec saint François de Sales, qui disait : « Les religieux directeurs ont continué d'ôter la sainte liberté de l'esprit[1]. » Camus ajoute :

« Le divin auteur de *Philothée* trouve que les directeurs séculiers ont un grand avantage sur les cénobites. Les cénobites se plaignent toujours de leur pauvreté, et cherchent un moyen d'enrichir leur communauté.... Ils louent l'aumône pour qu'on leur donne de l'argent. O la belle pensée de saint Augustin ! disent-ils, sur ce passage du Psalmiste : *Dans les cèdres du Liban que le juste a plantés, les passereaux feront leurs nids.* « Ceux qui plantent les cèdres, « dit saint Augustin, ce sont les grands et les riches du « siècle ; ils les donnent aux serviteurs de Dieu ; ils y re- « cueillent les *moineaux* qui s'y nichent.... » (On reconnaît la gaieté et le goût équivoque du bon évêque.) Aussi n'ont-ils rien à refuser pour qu'on ne leur refuse rien. Ils sont complaisants, parce que de leur complaisance ils tirent influence et profit ; ils sont doux pour les femmes, parce qu'ils emploient jusqu'à des femmes pour faire des sollicitations ; ils se servent d'elles et de leurs impertinentes recommandations pour obtenir des grands et des princesses des bénéfices, des dignités, des prélatures.... Ils vous conduisent par les vallées de l'humilité, par où eux-mêmes ne vont pas, cheminant sur les faîtes des montagnes et sur les ailes des vents[2]. »

Voilà le véritable motif de la guerre entreprise par Camus contre les moines. Ils dirigent trop et dirigent mal. Ce n'est pas seulement à cause des désordres des couvents qu'il entreprend sa croisade ; ce n'est pas parce qu'il avait

1. *OEuvres*, t. XI, p. 120.
2. *Le Directeur désintéressé*, p. 158 et suivantes.

pu voir l'abbesse de Maubuisson, Mme d'Estrées, mère de douze enfants qu'elle traitait selon la qualité des pères[1], ou, comme le raconte Bayle, parce qu'en arrivant dans son diocèse de Belley il trouva une abbaye dont l'abbé était un capitaine huguenot marié, qui avait fait de son couvent un haras, de son église un grenier à foin, et qui sortait à cheval, l'épée au poing, les pistolets au côté! C'est aussi parce que cet abbé et ces moines avaient la direction d'un couvent de religieuses situé au pied même de leur citadelle[2]. C'est parce que, comme il le dit formellement dans *le Directeur désintéressé*, on aimait mieux alors pour directeurs les cénobites que les simples prêtres. Aux premières attaques de M. de Belley, les moines s'émurent; ils intercédèrent auprès du cardinal de Richelieu pour qu'il imposât silence à Camus. Niceron raconte que dans une conversation avec lui, Richelieu, insistant pour qu'il laissât les moines en paix, lui dit : « Je ne trouve d'autre défaut en vous que cet acharnement que vous avez contre eux. Sans cela, je vous canoniserais. — Plût à Dieu, répondit aussitôt M. de Belley, que cela pût arriver! Nous aurions l'un et l'autre ce que nous souhaitons : vous seriez pape et je serais saint[3]. »

L'intervention de Richelieu fut inutile. Camus continua la guerre. Le plus vif, le plus sanglant portrait du directeur est sorti de sa plume.

« Le directeur désintéressé ne s'embarrasse pas dans ces toiles d'araignée des affaires du monde que l'on appelle, selon le temps présent, des intrigues. Comme ces tissus empêchent l'économie des abeilles, de même les tracas séculiers troublent celle de la grâce, à raison de quoi l'apôtre défend tout court à celui qui est dédié à Dieu de s'en mê-

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I, p. 205.
2. Camus, cité par Bayle, art. *Belley*, t. III, p, 290.
3. Niceron, t. XXXVI, p. 93.

ler.... Que si saint Ambroise, cette grande lumière de l'Église, ne voulut jamais donner son avis touchant le mariage, la guerre et les négociations, à quel propos un directeur, comme une Marthe empressée, s'ira-t-il embrouillant dans des conseils de ménage, de rentes, d'offices, d'achats et de ventes, s'entremettant de tout cela sous le manteau de la charité, et souvent y engluant les ailes de ses désirs, comme parle saint Augustin? Je ne vous dis pas que sur tout cela on ne puisse résoudre les consciences, quand il arrive des cas douteux et qui troublent le repos des âmes scrupuleuses; le soleil passant sur la boue n'infecte pas pourtant ses rayons. Je parle seulement de ceux qui s'ingèrent dans les affaires temporelles de ceux qui les consultent sur les spirituelles, appelés par saint Paul renverseurs de maisons et remueurs de familles. Ils sont toujours sur les enquêtes curieuses et inutiles des biens et des revenus d'une maison; ils veulent savoir quelle dépense s'y fait, quelle épargne, quels sont les titres, les seigneuries, les possessions, quel train, quelle table, quelle chère, quelles aumônes on distribue, qui l'on fréquente, quelles sont les inclinations, quels desseins, quels bénéfices. Au reste, ces interrogations se font avec tant d'artifice et de subtilité que l'on ne s'en aperçoit pas, et tel ne pense avoir rien dit qui a découvert tout ce que l'on prétend. Si le maître est plus réservé, la femme aura plus de langue; si le père et la mère ne disent rien, les enfants parleront, sinon les serviteurs ou servantes; enfin il n'y a rien de si caché que ces maîtres des enquêtes ne découvrent; et, comme ils chassent de haut vent et sans prendre le change, avec le temps, l'adresse et la patience, il n'y a point de gibier qui ne vient au point où bat leur intérêt[1]. »

Ce portrait est d'une singulière énergie. Si l'on trouve

1. *Le Directeur désintéressé*, p. 317.

que Camus, en quelques parties, manque de mesure et de goût, il faut se souvenir que la langue de la polémique religieuse et du sermon même était loin d'être formée; que les règles les plus simples de la bienséance paraissaient inconnues; enfin, que l'objet même de la lutte, la direction, était chose assez grave pour emporter tous les esprits aude là des bornes. Camus est le contemporain du fameux petit P. André, né comme lui en 1582, et mort en 1657, cinq ans après lui. Le P. André, en parlant de la direction, tenait un langage bien moins respectueux encore[1].

Il faut voir maintenant l'esprit de la direction par laquelle l'évêque de Belley veut remplacer la direction coupable qu'il attaque, et comment s'y approprie le roman chrétien.

Il y a trois sortes de directions : l'une qui, pour mieux maîtriser les passions, les détruit, et, sous prétexte de régler l'âme, la tue : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant;* celle qui, selon Bossuet[2], « ne peut supporter aucune faiblesse, qui traîne toujours l'enfer après elle, qui entretient un chagrin superbe et un esprit de fastueuse singularité, fait paraître la vertu trop pesante, l'Évangile excessif, le christianisme impossible ; » celle des jansénistes, en un mot.

Il y en a une autre qui entreprend de conduire les pas-

1. Voici ce que disait dans un sermon ce prédicateur si étrange et si goûté cependant :

« Le christianisme est comme une grande salade. Les nations en sont les herbes; le sel, les docteurs, *vos estis sal terræ;* le vinaigre, les macérations; et l'huile, les bons pères jésuites. Y a-t-il rien de plus doux qu'un bon père jésuite? Allez à confesse à un autre, il vous dira : « Vous « êtes damné si vous continuez. » Un jésuite adoucira tout. Puis l'huile, pour peu qu'il en tombe sur un habit, s'y étend et fait insensiblement une grande tache. Mettez un bon père jésuite dans une province, et elle en sera enfin toute pleine. » (Tallemant, t. VI, p. 52.)

2. *Oraison funèbre de Nicolas Cornet.*

sions en se servant d'elles et en y cédant, comme l'aveugle qui semble conduire le chien parce qu'il le tient en laisse, mais que le chien conduit. De là la douceur, la tolérance, la connivence secrète, « cette inhumaine complaisance et cette piété meurtrière pour le pécheur, » comme dit encore admirablement Bossuet, ces capitulations de conscience dont on a si souvent accusé les jésuites, et que Pascal a si éloquemment flétries sous le nom de dévotion aisée.

Enfin la vraie, je veux dire la direction sage, modérée, qui se borne à régler les passions sans tuer l'âme, inflexible pour le mal, indulgente pour les faiblesses; qui, sévère et bienveillante, fait au monde sa part sans rien dérober à Dieu, en un mot, la direction de Bossuet.

Il faut le dire, celle de saint François de Sales s'écarte quelquefois de celle-ci pour approcher de la seconde. Il ne va pas jusqu'à la connivence, jusqu'à la capitulation : il reste sur la pente; mais il faut un esprit aussi souple que le sien et une conscience aussi honnête pour ne pas glisser. Il est droit et adroit; c'est chose rare. Ce n'est pas l'extrême complaisance des jésuites, ce n'est pas l'intègre sévérité de Bossuet. Avec lui, on prévoit de loin le Dieu des bonnes gens. Dans un style ravissant, souriant et aimable, comme le visage même du saint, il accorde des indulgences aux affections du monde. Pour lui, l'Évangile est surtout l'esprit de miséricorde infinie, et Jésus, c'est l'agneau. L'*Introduction à la vie dévote* pose les règles générales de conduite. Les *Lettres spirituelles* résolvent les cas particuliers. Or, on sait combien la conscience la plus sévère peut, sans cesser d'être sainte, se montrer flexible dans l'application des règles posées par elle, et combien se trouvent de degrés imperceptibles dans l'intervalle qui sépare le particulier du général. Deux passages charmants marquent l'esprit de cette direction aimable, qui va sans

peine jusqu'à la mansuétude et tâche d'accorder pacifiquement les affaires du monde avec les devoirs de la foi. Il dit à Philothée : « Ne négligez pas vos affaires du monde; faites comme les petits qui, de l'une des mains, se tiennent à leur père, et de l'autre cueillent des fraises ou des mûres le long des haies. De même, amassant et maniant les biens de ce monde de l'une de vos mains, tenez toujours de l'autre la main du Père céleste, vous retournant de temps en temps à lui pour voir s'il a agréable votre ménage[1]. »

Dans ses *Lettres spirituelles*, il écrit : « Quand nous étions petits enfants, avec quel empressement assemblions-nous des morceaux de toile et de bois, et de la boue, pour faire des maisons et des petits bâtiments! Et si quelqu'un nous les ruinait, nous en étions bien marris et pleurions; mais, maintenant, nous connaissons bien que cela importait fort peu. Un jour nous ferons de même au ciel, où nous verrons que nos affections du monde n'étaient que de vraies enfances. Je ne veux pas ôter le soin que nous devons avoir de ces petites tricheries et bagatelles; car Dieu nous les a commises en ce monde pour exercice. Mais je voudrais bien ôter l'ardeur et la chaleur de ce soin. Faisons nos enfances puisque nous sommes enfants, mais aussi ne nous morfondons pas à les faire, et, si quelqu'un ruine nos maisonnettes et petits desseins, ne nous en tourmentons pas beaucoup; car aussi, quand viendra le soir auquel il faudra se mettre à couvert, je veux dire la mort, toutes ces maisonnettes ne seront pas à propos[2]. »

Ainsi, cueillez d'une main les fraises dans les bois, pourvu que de l'autre vous teniez celle du Père céleste; bâtissez vos maisonnettes, pourvu que, le soir venu, vous

1. *Introduction à la vie dévote*, III° partie, chap. x.
2. *Lettres spirituelles*, t. I, p. 420.

soyez prêts à les quitter.... Une pareille direction, par sa douceur même, n'embrasse que plus sûrement l'âme chrétienne tout entière. On comprend le mot de Camus, en parlant de son ami : « C'est un grand pêcheur d'âmes! combien il en a pris dans ses aimables filets! »

A cette direction si tolérante pour les choses du monde, c'était une arme bien appropriée que le roman. Il faut faire nos enfances, comme dit le saint, puisque nous sommes enfants. Peut-être pensera-t-on qu'avec sa gaieté, sa mémoire sans choix, sa franchise poussée jusqu'à la crudité, et sa rondeur voisine du mauvais ton, Camus n'était pas l'écrivain qui convenait à saint François de Sales. On se trompe : « Il ne faut pas, écrit ce dernier à une dame, pointiller en l'exercice des vertus; mais il faut y aller rondement, franchement, naïvement, à la vieille française, avec liberté, à la bonne foi, *grosso modo*. C'est que je hais l'esprit de contrainte et de mélancolie. Non, ma chère fille, je désire que vous ayez un cœur large et grand au chemin de Notre-Seigneur[1]. » Pour aller à la bonne foi, *grosso modo*, à la vieille française, qui convenait mieux que l'évêque de Belley? Sa rondeur et sa gaieté étaient un moyen de succès général : il était, comme le remarque justement M. Sainte-Beuve, de ceux qui plaisent aussi bien aux gens du peuple qu'aux philosophes. Il eut pour lui le cercle caustique de Naudé et de Gui Patin, aussi bien que le public populaire. « M. d'Urfé, disait-il en variant le mot cité plus haut, a fait le bréviaire des courtisans, et M. de Sales celui des gens de bien; pour moi, j'ai fait plusieurs ouvrages qui sont, si vous voulez, le *bréviaire des halles*, mais qui ne laissent pas de plaire au public et qui se vendent bien[2]. »

1. *Lettres spirituelles :* à une dame veuve.

2. Cizeron-Rival, *Récréations littéraires*, cité par Sainte-Beuve, t I, p. 245.

Maintenant, nous connaissons l'homme; nous savons son but : essayons de juger son œuvre.

Le roman au XVIIe siècle, « c'est le récit d'histoires feintes, d'aventures amoureuses, écrites en prose pour le plaisir et l'instruction du lecteur. » C'est une définition incomplète, sans doute; elle ne s'appliquerait, comme le fait observer M. Villemain, dans son excellent *Essai sur les romans grecs*, ni à *Don Quichotte*, ni à *Gil Blas*, ni aux *Puritains d'Écosse;* mais par cela même elle exprime nettement l'idée que le XVIIe siècle se faisait du roman. C'est la définition de Huet, évêque d'Avranches. Le sujet principal et presque unique du roman au XVIIe siècle, c'est l'amour. L'évêque de Belley n'avait pas à craindre que l'opinion ne s'alarmât du contraste que semblait offrir la nature de ses récits avec son caractère épiscopal. De pareils scrupules ne sont pas d'un temps où un cardinal écrit pour le théâtre. Plus tard encore, Huet faisait une préface pour les romans de Mme de La Fayette. Enfin Camus avait en même temps sous les yeux une excuse et des modèles. Les romans grecs étaient très-répandus. Amyot avait traduit Longus; d'Urfé avait inséré dans l'*Astrée* des imitations d'Héliodore, que Huet relève avec éloge. Camus lisait beaucoup l'auteur de *Théagène et Chariclée*, si aimé de Racine; il le cite, il le vante[1], et comme on le sait, Héliodore, ainsi qu'Eustathe, était son prédécesseur dans l'épiscopat comme dans le roman. Camus a donc trouvé tout créé le roman chrétien; il est inutile de lui chercher pour devanciers le moyen âge et Gautier de Coincy. Il a été en contact direct avec les écrivains grecs; il leur a emprunté le genre, il l'a renouvelé. C'est là qu'est la racine véritable du roman chrétien; c'est là le modèle primitif.

De ce modèle, il reste malheureusement bien des traits

1. Préface de *Dorothée*.

dans la copie. En renouvelant le roman grec, Camus n'a pas su fuir ces infortunes triviales, ces vaines descriptions que M. Villemain a signalées. Les brigands et les pirates ont été remplacés par des cavaliers italiens et espagnols; on y trouve également des enfants enlevés, des reconnaissances imprévues, des parentés impossibles; mais, au milieu d'épisodes sans nombre, de digressions sans fin, éclatent quelquefois des sentiments vrais, des caractères remarquables, enfin un langage éloquent dans la passion, et intéressant, même quand il est faux, parce qu'il est d'accord avec l'esprit du siècle.

Nous avons distingué les *romans* proprement dits et les *nouvelles* de M. de Belley. Les nouvelles l'*Amphithéâtre sanglant*, les *Spectacles d'horreur*, etc., sont en général aussi sombres que leurs titres. Le bon évêque de Belley, par une de ces contradictions communes entre les goûts et les caractères, ne se réjouit que de coups de poignard, de meurtres, de viols, d'adultères et de coupes où l'on verse « de la poison. » (*Poison* était alors du féminin.) Il n'y a pas une seule de ces histoires où ne se trouve au grand complet l'appareil du drame et du roman modernes. Cette noirceur est d'ailleurs conforme à sa théorie littéraire et à ses vues morales. « Parmi les exemples qui frappent davantage l'esprit, il faut avouer que les mortels et lugubres ont un merveilleux avantage, et les pires actions ne sont-elles pas les plus salutaires exemples[1] ? » Cette théorie pourrait mener loin. Évidemment Camus est ici le chef de l'école du romantisme.

L'intrigue et les personnages de ces nouvelles sont d'une grande uniformité. Ses héros habituels, ce sont un jeune homme et une jeune fille qui s'aiment, un père barbare

1. Préface des *Rencontres funestes ou Fortunes infortunées de notre temps*.

qui leur refuse son consentement, un ami qui les trompe et qui est tué en duel pour prix de sa perfidie; la jeune fille se retire dans un couvent, son amant expire de douleur, et le père meurt de chagrin en regrettant son entêtement, qui est la cause de tout le mal. On trouve à chaque page des balcons, des échelles de soie, des espions, des couteaux, des poignards, et des poisons bien supérieurs au fameux poison des Borgia. Le théâtre naturel de ces belles histoires, c'est l'Espagne, c'est l'Italie; une Espagne et une Italie comme celles de M. de Musset, où il n'y a ni gouvernement ni police; pays commodes pour les romanciers et les poëtes, où les personnages n'ont pas d'état civil et peuvent disparaître sans que la municipalité en sache rien, où l'on tue en plein jour, au grand soleil, sans que personne en dise mot. Les hommes s'y appellent Amilcar, Eumolpe, Odoric, Licogène; les femmes, Solvage, Arzille, Serpille, Armille, Périnte. Les titres font peur : c'est l'*Amante désespérée*, le *Désespoir paternel*, la *Mort d'un libertin*, le *Juge incontinent*, les *Affections incestueuses*, le *Malheureux concubinage*, car l'évêque de Belley parle quelquefois comme M. Gorgibus.

Ces titres suffisent peut-être pour rendre déjà suspecte la moralité des nouvelles. La sensibilité même de Camus l'empêche d'être aussi moral qu'il voudrait : pour peu que ses héros soient malheureux, il s'attendrit, et leurs infortunes lui font oublier leurs fautes. Mainfroy, l'amant de Solvage, se bat avec Galdéon, son rival, le blesse, est condamné à mort. Solvage paye un soldat, fait tuer Galdéon, avoue son crime et meurt avec Mainfroy. Cela n'a rien de bien édifiant. Camus pleure sur leur sort. « Ce spectacle tragique, dit-il, donna de la pitié à tous ceux qui le virent, car on ne saurait exprimer avec combien de résolution et de constance ces deux généreux amants finirent leurs jours. Le bourreau lui-même, cet homme qui ne vit que de la

mort des autres, et sans qui la justice n'aurait point d'épée, le bourreau pleura[1]. » Cependant Camus songe qu'il faut une morale, et il ajoute en guise de réflexion : « Quand ces deux chevaux furieux, l'amour et le désespoir, sont attelés au chariot d'un cœur, où le peuvent-ils traîner que dans les précipices ? »

Une autre fois la morale tombe à faux. Ciriac se marie contre le consentement de sa mère Armille; celle-ci, en l'absence de Ciriac, étrangle dans son lit sa bru et ses petits-enfants, puis elle soutient un siége dans son château contre la maréchaussée, saute par la fenêtre et se tue. « Horrible événement, dit Camus, qui montre combien il est dangereux aux enfants de se marier contre le gré de leurs parents ! » Camus n'est pas toujours aussi terrible; il vise quelquefois à la tendresse, et se tire de la galanterie comme s'il avait hanté les ruelles. Il ne recule pas non plus devant la vieille mythologie. On rencontre à chaque instant dans ses nouvelles Mars et Vénus, et par suite Lucine, comme il dit gaiement. Il se laisse aller à des descriptions que les esprits très-chastes peuvent seuls se permettre par excès de candeur, et il a des passages, évidemment innocents, qui devaient faire baisser les yeux.

« C'était durant les ardeurs de la canicule, qui invite chacun à chercher dans l'eau le frais qui ne se trouve plus dans l'air, qu'Ermelline, demoiselle des rivages de la Loire, en la compagnie de quelques autres jeunes filles du voisinage, fut en un lieu écarté de la ville disputer de la beauté avec les Naïades. Le génie de ce fleuve, pour en rendre un jugement équitable, la voulut voir en la même forme que les trois déesses qui contestèrent la pomme d'or furent vues par le royal berger qui portait le nom de la capitale du royaume.

1. *Rencontres funestes*, p. 25.

« Lambert, jeune citadin de la même ville, depuis un long temps serviteur passionné d'Ermelline, ayant su cette partie, se résolut de se déguiser en fille et de se couler sur le rivage derrière des arbres et des haies pour repaître ses yeux curieux de ce spectacle[1].... »

Je m'arrête. Voilà un singulier exemple de que pouvait écrire au XVII[e] siècle le prélat le plus honnête, sans faire douter de sa vertu. Au reste, la tragédie succède vite à la pastorale. Ermelline, qui a découvert la fraude, manque de se noyer. Lambert se noie tout à fait en voulant la sauver. La jeune fille, qui, ajoute Camus avec une naïveté charmante, regrettait bien plus sa mort que son indiscrétion, « entre dans un couvent, se fait moniale, et de ce fleuve mortel elle se relance dans le fleuve de grâce qui réjouit la cité du Seigneur. — Ce qui prouve qu'il ne faut pas être trop curieux. »

Les romans présentent un plus grand intérêt; ils sont fort longs : c'est un inconvénient, mais du moins les caractères ont le temps de se développer. Le procédé de composition est uniforme. Camus choisit pour sujet une vertu, l'amour conjugal, la virginité, l'amour pur, et la met aux prises avec toutes les épreuves. C'est un plan logique et conforme à l'idée chrétienne que la vie est un combat. Ces épreuves ne manquent pas de tourner à la gloire de la vertu éprouvée et à la confusion du démon : car les obstacles humains ne suffisent pas à Camus; pour donner plus de relief au mérite, il l'expose aux tentations du diable. Parthénice, la vierge invincible, lutte pendant deux heures contre un ours et un chat sauvage, qui sont tout simplement deux amants transformés par le démon. C'est le merveilleux d'une époque dévote et superstitieuse. Mais, au milieu du danger, le héros n'est jamais abandonné à

1. *Rencontres funestes*, p. 50.

lui-même. Un des personnages inamovibles d'un roman si utile à la direction, c'est le directeur, qui, sous les traits d'un ermite, se trouve toujours là pour exorciser Satan et venir en aide aux défaillances de la vertu. C'est le P. Ludovic, c'est le frère Onuphre, c'est Palmélio. Quelquefois, sous ces noms d'emprunt, Camus peint son ami saint François de Sales lui-même[1], et, il faut l'avouer, l'honnêteté de ces saints personnages est singulièrement exposée au milieu des épreuves où les jette le pieux écrivain. Parthénice est une jeune fille qui a refusé un grand nombre de mariages pour devenir l'épouse de Jésus-Christ. Des obstacles sans nombre s'opposent à son entrée au couvent. Une foule de prétendants la poursuivent, malgré ses refus, et sa chasteté court à chaque instant les plus grands périls. Enfin, pour les mieux fuir, elle se déguise en homme; mais, comme elle est admirablement belle, les femmes la menacent des mêmes dangers qu'elle courait avant d'être déguisée. Une nuit, dans une auberge, Parthénice appelle à grands cris son frère. Pendant son sommeil, une courtisane, qui ne savait rien du déguisement, s'était glissée dans son lit. La femme, riant de l'effroi de Parthénice : « Le niais, dit-elle, qui pense que les femmes peuvent prendre les hommes de force !... » Voilà où le désir de montrer la vertu dans son plus beau jour conduit l'évêque de Belley. Mais admirez sa naïveté; à quelques pages de là il écrit : « Il faut éviter les images déshonnêtes et glisser vivement sur les vices, de peur que, voulant insister sur leur blâme, il n'arrive tout au rebours de ce dessein, et que la description qu'il en faut faire pour en dépeindre la

1. Palmélio, dit-il, nous mène au royaume de Dieu avec une verge toute florissante et pleine de doux fruits d'honneur et de suavité, comme celle d'Aaron. Sa conversation est angélique, sa pureté céleste. » A ces doux fruits d'honneur et de suavité, qui ne reconnaît le saint? (*Parthénice*, p. 333.)

laideur ne laisse des impressions aux âmes faibles, plus attrayantes au péché que retirantes du mal[1]. » Excellente leçon, mais singulière logique !

Ce qui devait rendre ces éternelles digressions et ces épisodes infinis plus tolérables pour les contemporains, c'est qu'au lieu d'être des fictions, ce sont souvent des histoires vraies, arrivées au temps même de Camus, et où il n'a changé que les noms. Il nous en avertit dans plusieurs de ses préfaces. « Il y a quatre ou cinq accidents insérés en ces rencontres qui ont assailli la pudicité de Parthénice. » Laissons le bon évêque se féliciter de son industrie, elle rassure sa conscience qu'alarmerait une indiscrétion ; mais, malgré toute son adresse, on retrouve quelquefois l'histoire vraie sous la fiction, et c'est alors que l'intérêt commence. Sait-on, par exemple, où, parmi les accidents qui ont assailli la pudicité de Parthénice, Camus a pris l'idée de l'aventure de l'auberge et de la courtisane ? C'est une histoire vraie, et ce qui est le plus piquant, une histoire de la jeunesse de saint François de Sales. Sans doute il l'avait racontée à Camus, un beau jour, dans l'intimité des promenades d'Annecy. Dans sa curieuse Vie du saint, le père La Rivière raconte qu'à l'âge de vingt ans le jeune François était d'une grande beauté. « Il avait un port majestatif, un maintien merveilleusement attrayant et un parler le plus gracieux du monde ; mais aussi il n'y avait rien d'aussi révérend que lui, de si chaste, de si pudique ; vous ne lui eussiez pas ouï dire une seule parole, ni vu faire un seul geste qui eût été tant soit peu contre les bonnes mœurs. » Satan suggéra à quelques jeunes gentilshommes, écoliers ainsi que lui à Padoue, d'éprouver sa chasteté comme fut éprouvée celle de Parthénice, et à son insu ils le renfermèrent dans la chambre d'une de ces « détestables créatures

1. Il a répété ce précepte dans *Palombe*, et dans les mêmes termes.

qu'on appelle à faux titre *filles de joie.* » Celle-ci eut beau dire et beau faire, il lui cracha au visage et sortit triomphant. La femme criait qu'elle ne voulait pas lui faire violence et lui disait des injures; mais Satan fut décontenancé, et les jeunes gens qui étaient aux écoutes « restèrent éblouis de l'éclat d'une si rare vertu. »

Saint François de Sales mis en scène dans une pareille situation sous le pseudonyme de Parthénice, c'est une aventure très-propre, comme dit Camus, « à servir d'ornement! » Si, grâce aux biographies et aux mémoires, l'industrie du romancier était toujours aussi transparente, ses épisodes auraient pour nous le genre d'intérêt qu'ils devaient offrir aux contemporains. Il est regrettable que Patru n'ait pas donné sur les romans de l'évêque de Belley des éclaircissements, comme, à la demande de Huet, il en a donné sur l'*Astrée :* ils seraient pour nous un trésor d'anecdotes historiques et une chronique allégorique du temps.

A défaut de cet intérêt anecdotique, ils nous en offrent un autre plus sérieux, celui qui s'attache à la peinture des passions et des caractères. A ce point de vue, ce sont de curieux monuments du tour d'esprit, de l'imagination et des mœurs du siècle. La passion qui fait le fond de tous ces ouvrages, c'est l'amour, c'est-à-dire la passion la plus intéressante, parce qu'elle est la plus générale et celle qui convient le mieux au roman, parce qu'elle prête le plus aux émotions et aux aventures ; en même temps, c'est celle qui tient le plus de place dans la vie des femmes, et qui, par conséquent, intéresse le plus la direction. Aussi presque tous les romans de Camus sont des histoires de femme et des histoires d'amour, l'amour de Dieu et l'amour de la créature, l'amour sensuel et l'amour pur. Ces différentes espèces d'affection sont combinées de manière que l'amour sensuel soit vaincu d'abord par l'amour pur, puis l'amour pur par l'amour divin. C'est une gradation de victoires qui

mène, comme dit Perrault, les héros jusque dans le cloître. Cet amour pur, c'est l'amour platonique tel qu'on l'exprimait dès le commencement du XVIIe siècle. D'Urfé déjà l'avait admirablement défini dans l'*Astrée*, et c'est là qu'est la vraie origine de cet idéalisme dans l'expression de l'amour qui, au delà du XVIIe siècle, s'est perpétué jusqu'à nous.

Camus, le contemporain, l'ami de d'Urfé, ne pouvait échapper à cette influence du platonisme. Il a, lui aussi, tracé d'interminables portraits de l'amour pur; seulement, moins élégant, moins délicat que d'Urfé, il lui arrive d'être à la fois spiritualiste dans le sentiment et grossier dans l'expression. On retrouve ce contraste piquant chez certains écrivains du temps. C'est la faute de la langue qui n'est pas faite, c'est la faute du goût qui n'est pas formé; ce n'est pas celle de la corruption d'esprit. N'oublions pas non plus qu'en matière de décence dans le langage, il n'y a de bons juges que les contemporains : quand ils ne se sentent pas blessés, c'est qu'il n'y a pas de blessure. La langue ne peut être soumise à une sorte de chasteté rétrospective, qui condamne dans le passé ce qui ne serait pas excusable dans le présent. Nous ne pouvons exiger que nos pères aient été aussi raffinés que nous. Camus viole souvent la décence, mais ce n'est pas celle de son temps, c'est la nôtre; et lui reprocher trop sévèrement de pareilles fautes, ce n'est pas seulement une injustice, c'est un anachronisme.

Une autre manière de gâter l'amour pur, c'est d'exagérer la pureté, et Camus n'y manque jamais. Ses héros sont d'une susceptibilité si virginale, que, lorsqu'ils vont se promener à cheval, ils font le grand tour et prennent par la campagne pour ne pas rencontrer les femmes dans les rues[1];

1. *Alcime*, liv. I.

ses héroïnes ont une si grande horreur de ce qu'il appelle le « vilain péché, » que, pour n'en inspirer le désir à personne, elles veulent se défigurer. Il résulte de cet excès de spiritualité que la vertu, malgré ses bonnes intentions, s'expose au ridicule, et que les caractères, tendus à outrance, deviennent faux. Pourtant Camus a sur l'auteur de l'*Astrée* un avantage : il n'a pas étudié les passions seulement dans le monde et dans les livres ; il les a entendues se révéler elles-mêmes dans les instants où elles ne sauraient mentir. Il a dirigé les consciences, et de ces confidences secrètes, murmurées dans le silence du confessionnal, il a recueilli une connaissance de l'âme humaine que nulle expérience mondaine ne saurait égaler. Aussi arrive-t-il quelquefois, malgré ses défauts, à une vérité dans les sentiments et dans les caractères que d'Urfé n'a jamais atteinte.

L'un de ses plus remarquables romans, c'est *Palombe ou la Femme honorable*[1]. Tracer l'image de l'honnête femme, exposer ses devoirs, prescrire sa conduite au milieu des difficultés de la vie, ce n'est pas seulement l'œuvre d'un romancier, c'est l'œuvre d'un directeur. Avec beaucoup de bon sens, Camus a pris la femme non pas dans un couvent, mais au milieu du monde, au foyer domestique, et la vertu dont il fait l'histoire, c'est la plus belle des vertus de l'honnête femme, celle qui est le fond même de son honnêteté : l'amour conjugal. Suivant son procédé accoutumé, il expose successivement à un grand nombre d'épreuves la vertu de Palombe. Voici le sujet du roman : Le comte Fulgent, violemment épris d'une jeune fille nommée Palombe, l'épouse. A peine marié, il aime une autre femme, Glaphire, et trouve le moyen de la faire venir avec sa mère et son frère dans sa maison. Longtemps il dissimule sa passion,

1. *Palombe ou la Femme honorable.* Paris, 1624.

enfin elle éclate. Palombe ne désespère pas un seul instant de ramener son mari; elle n'oppose à son indifférence, à ses outrages, que la patience, la résignation, la dignité; elle lui écrit, il ne lit pas ses lettres, et, fatigué de les recevoir, il les prend un jour pour les lui renvoyer. Sa curiosité s'éveille soudain; il en ouvre une, puis deux, puis il les lit toutes; et, touché de la tendresse, de l'éloquence de sa femme, il a honte de lui-même : il marie Glaphire et revient à Palombe pour toujours.

C'est cet ouvrage de Camus, plus intéressant, plus vraiment moral que tous les autres, que nous offrons au public, pour lui faire connaître le roman chrétien du XVII[e] siècle. Nous avons élagué dans cette édition beaucoup d'épisodes, de paraphrases de l'Écriture, de réflexions, de comparaisons inutiles et même de jeux de mots. Camus prêche en même temps qu'il raconte; et ses digressions, mêlées de souvenirs mythologiques, eussent refroidi l'attention ou blessé le goût du lecteur. On n'eût pas lu le livre si nous l'avions laissé tel qu'il est. Dans le reste, nous avons respecté avec scrupule le texte de l'écrivain. Nous avons retranché beaucoup; nous n'avons rien ajouté, rien changé, pas même pour déguiser les défauts de l'ouvrage. Le bon évêque n'est pas toujours très-habile à conduire son intrigue : dans les cas difficiles où il place Palombe, elle se tire trop souvent d'affaire par un évanouissement. Camus révèle avec trop de complaisance les intentions de ses personnages; il montre la conformité de leurs actions et de leurs caractères avec la satisfaction d'un auteur qui fait les honneurs de sa propre habileté. Et cependant il a quelquefois une manière fine et discrète d'indiquer les situations délicates, qu'on prendrait facilement pour du goût : par exemple, dans la scène de la déclaration de Fulgent à Glaphire. Le lecteur curieux l'attend avec impatience, pour savoir comment un évêque traitera ce sujet

glissant d'une déclaration d'amour. L'évêque s'y prend avec une candeur qui, sans qu'il le veuille, sans qu'il le sache, devient une habileté; ce n'est pas le goût de l'écrivain qui l'a sauvé du péril, Camus a peu de goût, c'est la réserve du prêtre, c'est la piété du chrétien.

On trouve de temps en temps dans *Palombe* des tableaux naïfs, pleins de grâce, qui rappellent certaines peintures charmantes de saint François de Sales; par exemple, en parlant de deux novices nouvellement amenées au couvent: « Pareilles à ces perdrix des Alpes, dit Camus, qui changent leur couleur grise en blanc, à force de voir et de fouler la neige; ainsi petit à petit, Jésus-Christ, l'amour de la croix, et le désir de le servir en une vie plus parfaite, s'allaient formant et gravant dans l'esprit de ces filles, par l'exemple de la bonne vie des saintes religieuses. » C'est là une de ces comparaisons familières et riantes comme on en trouve à chacune des pages fleuries de l'*Introduction à la vie dévote*.

Mais le mérite principal de *Palombe* est dans les caractères. Il y en a deux singulièrement remarquables: celui du mari et celui de la femme. L'ennui de la passion satisfaite, l'inquiétude d'un cœur qui se fatigue non-seulement d'aimer, mais d'être aimé, et qui soupire après l'indépendance; enfin cette lassitude du bonheur qu'on a peinte si souvent de nos jours, Camus l'a décrite déjà avec un grand talent. On trouve dans le livre de l'évêque du XVII[e] siècle les paradoxes contre le mariage qu'on a pu, dans certains romans de nos jours, prendre pour d'éloquentes nouveautés. Les sophismes répétés depuis vingt ans y sont devinés avec une rare finesse. Fulgent n'a rien à reprocher à sa femme, mais il a d'avance inventé le mot qu'on a dit sur la Clarisse de Richardson: « C'est un monstre de perfection. » Rien de plus curieux que sa conversation avec Cléobule, son ami. Elle commence par un dialogue sur l'amour en général, à la façon de Platon. Fulgent fait l'éloge de

l'amour comme un personnage du *Banquet*, et il ajoute : « Si vous avez aimé, Cléobule, vous comprenez ce que je dis; sinon je parle à un homme qui n'entend pas le sens de mes paroles.—J'ai aimé, dit Cléobule, mais, par la grâce du ciel, ce n'a pas été avec tant d'aveuglement; je suis dans l'âge auquel ce doux mal semble inévitable et presque nécessaire; mais je n'ai pas été jusqu'à la folie. Je crois qu'il faut tâter de cette passion comme du miel, médiocrement. Prise modérément, elle éveille l'âme, lui donne une chaleur agréable qui n'est pas sans lumière; c'est elle, disait Platon, qui est mère de l'honnêteté, de la gentillesse, de la politesse et de toute vertu; mais, quand l'excès y est, c'est une frénésie : la discrétion, la courtoisie, la civilité, la bienséance se perdent; ce n'est plus que brutalité, violence, injustice. J'ai aimé, non selon le cauteleux conseil de cet ancien, comme ayant à haïr un jour, car cet avis répugne à la franchise et sincérité, âme de la vraie amour, mais discrètement et honorablement, sans perdre le respect et la révérence qu'on doit à chose aimée. — A ce que je vois, reprit le comte, vous aimez philosophiquement, et semble que, vous soumettant aux lois et au service d'une dame, vous voulez être possesseur de vous-même, ce qui est vouloir être ensemble maître et valet, choses incompatibles : ceux qui aiment avec tant de modération sont bien voisins de n'aimer pas du tout. Aimer sagement, c'est comme qui dirait se chauffer froidement, ou se geler chaudement, et mettre les contraires en un même sujet. — L'amour honnête, répondit Cléobule, n'a pas la vue bandée comme le déshonnête, encore qu'il ait aussi bien que l'autre son brandon, son arc, ses flèches et son carquois; il a la vue fort pénétrante, il prévoit la fin dès le commencement, il consulte, considère avant que s'engager, et ne fait durer son affection qu'autant que la cire de la vertu donne vie à son flambeau, flambeau dont la pure et céleste flamme ne fait

ni noirceur ni fumée. Les mauvaises amours n'ont que soupirs, larmes, sanglots, mélancolies, désespoirs; mais les bonnes sont douces, égales, gracieuses, aimables, patientes, courtoises; les grâces sont leurs associées, les ris, la vraie joie, sans honte, sans crainte d'infamie et sans remords de conscience. » Après ces définitions générales, Fulgent arrive aux confidences. Cléobule lui demande la cause de son refroidissement pour Palombe. « J'avoue, dit le comte, que ma femme est extrêmement vertueuse, qu'elle m'aime éperdument, qu'elle a un grand soin de moi et de ma maison, qu'en un âge fort tendre elle a déjà un esprit fort mûr, qu'elle est riche, noble, belle, désirable, douce, chaste, et telle qu'on la pourrait prendre pour le patron d'une femme honorable; mais, après tout, elle est ma femme.... » Et il ajoute : « Je l'aime, parce que le devoir m'y oblige; mais y a-t-il rien qui se fasse plus mal par devoir que l'amour?... Le mariage est un si grave marché, que l'amour semble banni d'un si sérieux commerce.... Le seul nom de joug est une gêne pour un cœur généreux.... Quand je pense au lien qui m'attache, je ne puis aimer ma prison, quoique dorée : un bien si grand qu'est la liberté ne se connaît que par sa perte. » Cléobule lui répond avec beaucoup de bon sens: « Oh! qu'il y a de gens au monde qui voudraient être prisonniers de la sorte et avoir changé leur importune liberté pour votre heureux esclavage! » Mais Fulgent n'est pas battu; il tient à sa disposition les arguments de tous les amants blasés et de tous les mauvais maris de l'école moderne. Qui croirait que Camus avait prévu la théorie des âmes dépareillées, qui se cherchent dans le monde et qui meurent de langueur tant qu'elles ne se sont pas rencontrées, si bien que, le jour où elles se rencontrent, il n'y a pas de barrière possible entre elles, pas même le sacrement?

Un autre caractère aussi bien conçu et encore plus inté-

ressant, c'est celui de Palombe. Au milieu des épisodes quelquefois vulgaires qui interrompent le récit, il ressort avec un éclat de dignité et de pureté morale qui attache singulièrement le lecteur. C'est vraiment le caractère d'une honnête femme, invinciblement attachée au devoir, fidèle à son affection pour son mari, malgré toutes ses fautes; c'est l'élévation, le dévouement inaltérable, porté jusqu'à l'héroïsme. Palombe parle de sa rivale sans amertume. Avec une délicatesse infinie, elle cherche dans sa beauté même une excuse pour la passion coupable de son mari. Camus, dans quelques parties de son roman, a devancé Corneille et rassemblé dans *Palombe* quelques traits de l'héroïsme idéal de Pauline et de Polyeucte. Le martyr, près de mourir, veut léguer Pauline à Sévère; il sait leur amour et leur vertu. Palombe voudrait quelquefois mourir et léguer à son mari la femme qu'il aime. Ses lettres, si l'on en retranche les images inutiles, le mauvais goût et l'érudition déplacée, atteignent à l'accent le plus vrai et à la simplicité la plus éloquente. Palombe a surpris le secret de l'amour adultère de son mari, et, l'entendant parler dans un bosquet : « Dieu s'est servi, lui écrit-elle, de la solitude et du silence pour vous accuser, et de votre propre bouche pour vous trahir. Ce que j'entendis ne fût jamais sorti de mes lèvres, si votre conduite n'eût déclaré votre passion, dont vous fîtes un trophée au triomphe que vous remportiez de mon respect et de ma patience. Si j'eusse témoigné des ressentiments, ma faute n'eût-elle pas été digne non-seulement de pardon, mais de louange? Il faudrait sortir de l'enceinte du monde pour trouver une femme qui endurât un pareil affront avec tant de retenue, et peut-être que le ciel me punit de la connivence que j'ai apportée à votre crime. Un tel outrage, qui ne peut être fait avec justice, ne peut être enduré avec honneur. » Et, plus loin : « Au fond, ma faute est de vous aimer trop. Bien que je susse qu'une

autre me dérobait le cœur qui m'était dû, lui ai-je jamais montré mauvais visage ou dit aucune fâcheuse parole ? Je considérerais que j'eusse été déraisonnable de m'irriter contre elle pour votre crime. Comment eussé-je pu haïr son innocence, puisque je n'avais aucune aversion de vous qui m'offensiez? Voyez jusqu'où allait l'indulgence de mon amour : je cherchais en ses beautés des excuses pour votre faute. Rappelez-vous donc à votre raison, cher Fulgent, et après vous reviendrez facilement à moi. Il y a encore de secrètes et invisibles liaisons qui unissent nos âmes ; mais vous ne les apercevez pas, parce que vous n'êtes ni à vous ni en vous-même. Si une fois vous pouvez reconquérir votre jugement, je ne perds point l'espérance de rentrer dans votre affection ; et alors ce beau printemps me fera oublier le rude hiver que j'expérimente, et l'excès de mes joies surmontera de bien loin la grandeur de mes souhaits. O mon Dieu, rendez-moi mon Fulgent ! ou plutôt, en me rendant à lui, rendez-moi à moi-même ! »

Rarement le XVIIe siècle, même après que la langue s'est formée, même quand le goût public est devenu plus pur, a prêté aux affections tendres un langage plus simple, plus ferme et plus vrai. Ce désaccord qu'on trouve au commencement du siècle entre la pureté du sentiment et la grossièreté de l'expression s'effacera peu à peu ; le sentiment et l'expression trouveront leur harmonie dans Racine et dans Mme de La Fayette ; mais il y reste toujours, même alors, un accent de spiritualisme idéal qui va jusqu'à l'immatérialité éthérée, et de délicatesse excessive qui touche à la fadeur. Camus, en quelques pages, a trouvé le ton vrai, et cela avant tous les grands écrivains du siècle. Je ne m'en étonne pas. Confesseur zélé, directeur habile, il dut entendre souvent le vrai langage du cœur, et il fut éloquent quand il voulut se souvenir au lieu d'inventer. Ce sont de grands moralistes, de grands peintres du cœur, que Bos-

suet, Fénelon, Bourdaloue. C'est qu'ils ont entendu parler le cœur dans les instants où il ne déclame pas, et qu'ils ont dit tout haut des hommes ce que les hommes leur avaient dit d'eux-mêmes tout bas.

On comprend maintenant les causes du succès de M. de Belley : une complication d'événements qui intéressait alors dans le roman comme au théâtre, des épisodes allégoriques où l'on retrouvait des histoires de personnages connus, des peintures exaltées d'amour platonique, des aventures romanesques, un mélange de dévotion et de galanterie, de sensualisme et de spiritualité, voilà ce qui plaisait à cette époque pleine de contradictions. Enfin, dans le style, on aimait jusqu'à ce mélange bizarre de prose et de vers, cette profusion d'images incohérentes qui, selon Perrault, paraissait instructive[1], et ce débordement d'érudition que Huet regarde comme l'alliance heureuse de l'utile avec l'agréable[2]. En un mot, Camus réussissait au moins autant par ses défauts que par ses qualités.

Quelques mots, en finissant, sur la moralité des romans chrétiens de Camus. On a pu voir plus haut qu'elle est quelquefois imparfaite. Il s'est trouvé, au XVII[e] siècle, des esprits vraiment sensés, vraiment pieux, qui lui reprochaient son indulgence. L'abbesse de Port-Royal, la mère Angélique, se plaignait de la *mollesse* de M. de Belley, et la sœur Claire-Eugénie, devant qui l'évêque de Belley lisait ses romans à Port-Royal, écrivait : « Si Dieu ne m'eût tenu de sa main, je fusse par là rentrée bien avant dans l'esprit du monde[3]. »

Nous n'en sommes pas surpris ; nous ne voulons pas nous exagérer l'efficacité morale du roman chrétien. Régler les passions en se servant des passions, cela rappelle le mot

1. *Hommes illustres* : Camus. — 2. Lettre à Mlle de Scudéri.
3. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I, p. 235.

fameux : faire de l'ordre avec du désordre. Comme l'a dit très-spirituellem ent M. Saint-Marc Girardin, « on ne bâtit pas la cité de Dieu avec les péchés capitaux. » Les amants ont beau finir par le cloître ou par le martyre, pour y arriver, ils prennent toujours le plus long, et l'on a le temps de rêver en chemin. La passion dont le roman chrétien s'occupe le plus au XVIIe siècle, et dont il veut faire l'éducation, est précisément celle qui s'y prête le moins; nous l'avouons volontiers: on n'enseigne pas plus l'amour platonique dans la vie que le bon goût en littérature. Ayez l'esprit juste et délicat, vous sentirez ce qui est beau; ayez l'âme honnête et chaste, vous aimerez ce qui est pur. Tout cela est vrai; mais d'abord cette objection, fort juste contre les romans didactiques en matière d'amour, n'atteint pas celui de *Palombe*, consacré seulement à l'amour conjugal. De plus, il y a dans les récits de Camus une pureté si visible d'intentions, une telle ferveur de zèle chrétien, un tel accent de vertu, que le caractère de l'homme donne un vif attrait aux préceptes du directeur, et compense les défauts de sa direction. Et puis, cette douceur de morale, cette *mollesse* que lui reprochait la sévérité de Port-Royal, ne semblera pas un tort bien grave de notre temps, où, en pareille matière, nous aimons mieux la persuasion que l'autorité. Qui ne lui pardonnerait aujourd'hui de se mettre volontiers du côté des affections honnêtes opprimées, et d'attaquer les parents qui, par cupidité ou défiance, empêchent les mariages et « séparent les cœurs ? » Il veut que l'on combatte les désirs qu'on inspire et les tentations qu'on éprouve; mais il reproche à *Parthénice* d'avoir voulu se défigurer, et blâme vertement Origène. Il vante le couvent, mais il loue aussi le mariage, et il parle avec charme des unions heureuses. Ses héroïnes finissent par le cloître; il en est visiblement satisfait: si elles pouvaient se marier, il les bénirait de tout son cœur. En un mot, il y a dans ses

livres beaucoup de charité, beaucoup de douceur. Il ne méprise pas la vie, il ne calomnie pas le monde; il croit à l'honnêteté et à la vertu : sa manière d'être moral est de rendre la religion aimable; c'est encore, après tout, le plus sûr moyen de la faire aimer.

PNEUMATOLOGIE. — DES ESPRITS ET DE LEURS MANIFESTATIONS FLUIDIQUES,

Mémoire adressé à l'Académie des sciences morales, par M. le marquis de M....

Sommes-nous au XIXe siècle ou au moyen âge? Descartes et Voltaire ont-ils écrit? Y a-t-il en France des astronomes ou des astrologues, des physiciens ou des alchimistes, des philosophes ou des sorciers? Je viens de lire le livre de M. de M..., et, en vérité, je n'en sais plus rien.

M. le marquis de M.... est un homme du monde, un esprit cultivé, qui connaît les sciences, même les sciences occultes, la littérature profane et la littérature sacrée. Il a lu les Pères de l'Église, et se pique parfois de théologie. Il a rêvé avec les mystiques, médité sur les thaumaturges, et, comme il écrit facilement, il a composé, avec une chaleur de style qui intéresse ceux même qu'elle ne persuade pas, un gros in-octavo de 500 pages, où il démontre que pour être bon chrétien il faut croire aux tables tournantes, aux esprits, aux sorciers et aux loups-garous. C'est là ce que M. le marquis de M.... appelle « tenter la fusion du christianisme et de la science. »

Puisque le christianisme est en jeu, et que M. de M.... est quelque peu théologien, peut-être aurait-il dû se poser d'abord plusieurs questions intéressantes et obligatoires en un tel sujet : Jusqu'à quel point, par exemple, cette croyance aux esprits est-elle conforme à la vérité chrétienne? Quelle est à cet égard la tradition de l'Église? Comment expliquer l'accord de certains catholiques et de certains protestants sur ce point, accord qui, aux yeux des orthodoxes, peut rendre assez suspecte la croyance aux esprits? Si attrayantes pour lui que soient ces questions, M. de M.... s'est abstenu de les aborder, sans doute parce qu'il regarde réellement comme un livre de salon ce Mémoire qu'il dédie à l'Institut. Il a voulu être mondain, et, malgré son titre fort savant de *Pneumatologie*, 'on ne trouve chez lui aucune trace d'argumentation sérieuse. Il dit quelque part qu'il veut établir sa doctrine dogmatiquement et expérimentalement. Il est expérimental, je le veux bien, en ce sens qu'il raconte beaucoup d'anecdotes, et dogmatique en ce sens qu'il affirme des hypothèses comme des vérités.

Ce livre mérite néanmoins d'être examiné pour deux raisons : la première, c'est que des personnes sérieuses, et fort sensées d'ailleurs, comme M. de M.... ont depuis longtemps adopté son *Credo*. Des populations entières se sont converties à la religion des tables tournantes. Les Américains ne sont pas des rêveurs; ils ont voulu absolument savoir pourquoi les tables tournent, et ils ont découvert que ce sont des esprits qui les font tourner. Aujourd'hui ces esprits invisibles sont étudiés en Amérique, classés, organisés en castes, échelonnés en hiérarchie comme de simples mortels; et il est né de ce pieux travail une science nouvelle ou plutôt une nouvelle religion, que ce peuple de banquiers, d'industriels et de commerçants, a nommée fort sérieusement le *spiritualisme*. Cette religion a déjà une

foule de dévots : la dernière statistique en compte cinq cent mille. Il y en a quarante mille à New-York seulement. Le *spiritualisme* a sept journaux, il a des clubs sous le nom de *cercles spirituels ;* il a ses orateurs qui prêchent la vérité nouvelle; enfin, ce qui témoigne mieux encore de la foi des croyants, il a une caisse bien garnie pour les frais de la propagande. On voit que, lorsque les gens positifs se mêlent d'être visionnaires, ils ne font pas les choses à demi. M. de M.... est en France un missionnaire volontaire et désintéressé du spiritualisme américain.

La seconde raison qui motive mon examen, c'est que l'intention de l'auteur est excellente. Ce nom équivoque de spiritualisme l'a évidemment séduit. Il s'est dit que, dans un siècle matérialiste, il est tout à fait chevaleresque de proclamer la religion des esprits. La science a changé par ses découvertes la face du monde matériel. Quelle gloire de faire une pareille révolution dans le monde spirituel! M. de M.... serait volontiers le Christophe Colomb de ce nouvel univers. C'est une noble ambition; seulement j'ai peur qu'il n'ait pris la superstition pour la spiritualité. M. de M.... paraît avoir approfondi l'histoire du merveilleux; il sait donc que les temps où l'on s'occupe le plus des choses surnaturelles sont précisément ceux où l'on est le moins croyant, qu'on peut être athée et superstitieux, ne pas croire à l'âme et croire aux revenants : témoin le XVIIIe siècle. L'humanité, même dans ses pires moments d'incrédulité, a si grand besoin de l'idéal, que, lorsqu'elle l'a perdu, elle le remplace par le chimérique, qui en est la contrefaçon.

M. de M.... a recueilli dans l'antiquité et dans les temps modernes les faits qui lui paraissent de la même famille que celui des tables tournantes, et les témoignages qui établissent à ses yeux la généalogie du phénomène. Le plus curieux de tous est le passage de Tertullien où les

tables prophétiques sont formellement dénoncées. Les magiciens, dit Tertullien dans l'*Apologétique* (chap. XXIII), à l'aide d'anges ou de démons, font prédire l'avenir à des tables : *Mensæ divinare consueverunt*. Mais, fussent-ils bien constatés, ces faits ne seraient tout au plus que des précédents, et des précédents ne sont pas des preuves. De ce que les mêmes idées se reproduisent à plusieurs époques et dans plusieurs pays, il n'en faut pas conclure que ce sont des vérités. Les folies elles-mêmes se répètent. Ce sont les maladies de l'esprit humain, et, comme certaines maladies du corps, quelques-unes font le tour du monde et reviennent à certains intervalles visiter les mêmes peuples et les mêmes contrées. Ce serait une belle découverte que l'art de prédire à coup sûr le retour des idées fausses, comme l'astronomie prédit le retour des comètes. On se tiendrait sur ses gardes, et l'on se défierait des prétentions prophétiques des tables, qui s'étaient déjà données pour des devineresses au temps de Tertullien, et qui, depuis, avaient gardé jusqu'à nos jours un silence prudent.

Quoi qu'il en soit, selon M. de M..., Socrate, Brutus, Julien, la sibylle de Cumes, etc., éclairent d'une vive lumière la question des tables tournantes. C'étaient des esprits qui les possédaient, comme ce sont des esprits qui possèdent les tables. Une foule de grands hommes ou d'hommes étranges, depuis César jusqu'à Mesmer, depuis cet Anglais « qui se croyait changé en théière » jusqu'à Van Baërle, qui, « s'imaginant être de beurre, fuyait le feu et finit par se jeter dans un puits, » tous étaient des possédés. Il y a divers degrés dans la possession, comme dans la phthisie. Socrate n'était qu'un possédé du premier degré ; il n'entendait que la voix de son génie. Brutus, qui voyait un fantôme, doit être du second degré. La possession va croissant depuis l'hallucination jusqu'à la fascination

magnétique, jusqu'à l'extase surnaturelle, jusqu'à l'enfer anticipé des théomanes et la monomanie mystérieuse.

La possession n'est pas un fait isolé qui appartienne uniquement à tel ou tel peuple, à tel ou tel état de civilisation. Ce n'est pas le résultat d'une superstition accidentelle, particulière au moyen âge et à l'Europe, comme l'insinue Voltaire, en haine du christianisme. La preuve, c'est qu'on peut être, comme le démontre M. de M..., Cochinchinois et possédé. Pendant plusieurs mois, un jeune homme de la Cochinchine grimpait au plafond d'une église, les pieds joints, le dos contre une colonne, sans s'aider de ses mains; puis, suspendu la tête en bas, par la simple application des pieds, il faisait de la controverse religieuse, dit M. de M..., « dans cette position peu commode. » Il est clair qu'après cet exemple les tours de force des religieuses de Loudun et des trembleurs des Cévennes n'ont rien de bien surprenant. M. de M.... raconte en détail leur histoire, un peu inutilement peut-être, mais avec intérêt. Il expose aussi celle des convulsionnaires avec une sorte d'abandon grave et naïf qui prouve plutôt la force de sa conviction que la sévérité de sa critique. Il ne doute de rien, pas même de cette danse exécutée sur un seul pied par le secrétaire des commandements de Louis XV, qui, dans un grand dîner, saisi tout à coup par une puissance invisible, tourna sur le pied gauche pendant une heure et demie, à raison de soixante tours par minute, ce que M. de M.... appelle justement une « vitesse éblouissante. »

Tous ces faits extraordinaires s'expliquent naturellement aujourd'hui. Le mot de l'énigme, ce n'est ni l'extase du docteur Bertrand, ni l'érotomanie de M. Hecquet, ni l'hystérodémonopathie du docteur Calmeil, ni les névroses, ni les borborygmes. C'est un *divinum quid*, un agent surnaturel, en un mot, c'est un *esprit*. Urbain Grandier était l'intermédiaire de l'*esprit* et des religieuses de Loudun. Le

souffle des Camisards, la terre du tombeau de Pâris, étaient précisément ce que sont les passes ou le verre d'eau du magnétiseur, le véhicule de l'*esprit*. C'est l'*esprit* qui permettait à la Sonnet d'être incombustible sur les charbons ardents; c'est l'*esprit* qui émoussait les piques et les broches sur les corps des convulsionnaires; c'est l'*esprit* qui donnait à leur peau une telle résistance qu'on y voyait à peine quelques ecchymoses, après une application de quatre mille coups de bâton, capables, dit l'auteur, « d'enfoncer un régiment de cuirassiers; » c'est l'*esprit* qui communique les monomanies mystérieuses. C'était un possédé, ce Gilles Garnier, un loup-garou qui mangeait les petites filles et les petits garçons; Sévérac, un possédé; Papavoine, un possédé.... Je regrettais déjà tout à l'heure de voir des jansénistes abusés confondus avec les Camisards; je m'afflige bien plus de voir ces malheureux aimés de Rollin, respectés par David Hume, plaints par La Condamine, mis, sinon sur le même rang, au moins dans la même catégorie que des fous homicides et des lycanthropes. C'est là le vice du livre de M. de M.... Il ne distingue pas : comme il pense tout expliquer, il admet tout, il confond tout, le vraisemblable et l'impossible, le crime et la folie; il croit à tout, comme si c'était un moyen de mieux réfuter ceux qui croient à peu de chose ou qui ne croient à rien.

Enfin l'auteur arrive à Mesmer et au magnétisme. Quelle est l'opinion des pneumatologues sur le magnétisme? Voient-ils un rapport entre les phénomènes magnétiques et ceux des tables tournantes? Ici les pneumatologues sont divisés. J'en connais qui témoignent le plus profond dédain pour le magnétisme et pour l'électricité, et c'est tout naturel. L'électricité! un agent indéfinissable, insaisissable, indescriptible! un fluide! un je ne sais quoi! Parlez-moi d'un esprit, à la bonne heure! Un esprit, c'est une personne; un esprit pense, parle, agit. L'électricité ne pense

ni ne parle, et si elle agit, c'est comme un instrument passif, comme une force aveugle, comme une machine. Un esprit a un discernement, un libre arbitre, un dessein; et surtout, si c'est un mauvais esprit, si c'est le démon, quel intérêt! C'est l'adversaire de l'homme, et la lutte commence: l'homme est aux prises avec l'ennemi du genre humain! Voilà le grand progrès que nous avons fait sur le XVIIIe siècle. Le XVIIIe siècle, croyait au magnétisme, c'est-à-dire à une chose. Le XVIIIe siècle épris du naturalisme, ne voyait partout que les forces de la nature; il s'enivrait d'abstraction. Nous, au contraire, nous animons les choses, nous personnifions les corps inertes. Aussi quel mouvement dans l'univers! tout s'éveille, tout s'agite, tout un peuple d'esprits pense, parle, agit autour de nous. C'est un bien autre monde que le monde connu jusqu'ici, endormi dans l'immobilité et la léthargie. Le *mens agitat molem* devient vrai, et le *spiritus flat ubi vult* prend un sens nouveau. Enfin, c'est un nouvel univers qui vient d'éclore sous le ciel. A merveille. Mais en sommes-nous plus avancés et surtout plus chrétiens? Il me semble que nous devenons un peu plus païens et plus primitifs. L'habitude des peuples enfants, c'est de personnifier les choses. Les anciens, qui, comme dit très-bien Pascal, étaient les jeunes gens de ce monde, ont eu pour religion une vraie religion de jeunesse, le polythéisme, qui, lui aussi, personnifiait les choses et divinisait les forces de la nature. Du moment que nous recommençons à animer même les corps inertes, nous, les modernes, qui sommes vraiment, comme dit toujours Pascal, les vieillards de l'espèce humaine, nous redevenons anciens, c'est-à-dire, pour parler son langage, que nous retombons en enfance.

Mais je reviens. Il y a des pneumatologues plus habiles, qui, au lieu de dédaigner le magnétisme, font cause commune avec lui. M. de M.... est de ce nombre. Il rallie les

phénomènes magnétiques sous les drapeaux du *spiritualisme*. Il les identifie à ceux des tables tournantes. Jusqu'ici le magnétisme n'a pas été compris. On a cherché un fluide, une électricité ; il fallait chercher un esprit. Mesmer, « quand il réchauffait un bain avec sa canne, et faisait tomber à genoux les demoiselles qui le poursuivaient, » était l'agent d'un esprit, et un *medium*, comme disent les Américains. Tous les magnétiseurs sont des *mediums*. Si, en 1784 et depuis, l'Académie des sciences n'a rien compris au magnétisme, c'est qu'elle a couru après un fluide, et qu'il fallait évoquer un démon. Franklin, Darcet, Bailly, Jussieu, ont battu la campagne ; c'étaient des savants. On n'avait besoin que de sorciers. Jamais un esprit qui se respecte ne comparaîtra devant une Académie. Jamais académicien ne fera un bon *medium*.

Pour être un bon *medium*, il faut commencer par être bienveillant, et ne pas se montrer, comme les gens du monde, un fanfaron d'incrédulité. On peut être instruit, savant même, ce n'est pas un inconvénient. Mais il ne faut pas que la science rende sceptique de parti pris. Il y a aux États-Unis une foule de *mediums* très-distingués. On compte parmi eux des magistrats, des ministres, des banquiers. Il se glisse bien aussi quelques charlatans qui font profession d'être *mediums* et dupent le public. Mais dans quel corps n'entre-t-il pas de membre indigne ? Le corps des *mediums* compte quarante mille membres aux États-Unis ; ils ne peuvent être raisonnablement quarante mille vertus. Il y a les *rapping mediums*, qui, sous l'influence des esprits, tombent dans des crises de nerfs et répondent aux questions qu'on adresse aux êtres invisibles par des mouvements spasmodiques. Il y a les *writing mediums*, qui, armés d'une plume ou d'un crayon, écrivent mécaniquement sous la dictée des esprits, avec une vitesse et une précision incroyables, comme des télégraphes électriques.

Il y a des *speaking mediums*, qui prononcent, soit éveillés, soit endormis, des paroles inspirées, comme la prêtresse de Delphes ou la sibylle de Cumes. Enfin il y a presque autant de *mediums* que de sortes d'esprits. On remarque même une relation directe entre la nature des uns et des autres. Les méchants esprits sont plus souvent en rapport avec les méchants *mediums*; les bons ne communiquent guère qu'avec d'honnêtes gens, de façon qu'on peut très-bien appliquer aux esprits le mot vulgaire : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

D'après les documents très-curieux, et à ce qu'il paraît très-véridiques, par lesquels j'essaye de compléter le livre de M. de M..., beaucoup trop peu explicite sur ce chapitre, il existe différentes catégories d'esprits. Les Américains en ont dressé une classification très-méthodique. Il y a des esprits théologiens qui prêchent les vérités du spiritualisme : ils argumentent contre la Providence et la divinité de Jésus-Christ. Ils sont déistes, fatalistes et panthéistes tout à la fois. Ils prennent volontiers la figure d'Arius, de Luther, de Calvin et du docteur Channing. Quelques autres, mystiques de profession, se déguisent sous les traits de Swedenborg et de Saint-Martin.

Après eux viennent les esprits politiques, qui, par l'organe de *mediums* fort ignorants, ont fait, en plein salon, des premiers-Paris très-remarquables sur la question d'Orient. Puis les esprits polyglottes, qui parlent les langues européennes, et même les langues orientales, comme un professeur du Collége de France; les esprits poëtes, qui improvisent des vers; les esprits philosophes, qui inventent des systèmes; et même les esprits agioteurs, qui conseillent des opérations à la Bourse. Toutes les classes d'esprits ont un fonds de malveillance contre l'espèce humaine, cela est facile à voir : les esprits poëtes improvisent de mauvais vers; les esprits philosophes inventent de faux

systèmes; les esprits agioteurs conseillent des opérations ruineuses. Il en est d'autres qui d'abord ont un air de gentillesse et d'espièglerie innocente, comme le *Trilby* de Charles Nodier : ils grattent aux murs, ils frappent aux portes; ils attachent des crêpes noirs au seuil des maisons, détachent les verrous, démontent les serrures, renversent les meubles, éparpillent le linge, jettent par une fenêtre des bréviaires qui rentrent par l'autre, et font danser les pelles et les pincettes; ou bien ils fabriquent des espèces de mannequins-fantômes, et, quand les maîtres de la maison rentrent chez eux, ils trouvent sept ou huit grandes figures blafardes, drapées avec les tapis de l'appartement et agenouillées dévotement devant une Bible ouverte. Mais bientôt les espiègles se fâchent : les *frappeurs* frappent les gens jusqu'à leur casser la jambe, et les *gratteurs* les grattent jusqu'à faire couler le sang.

On a interrogé ces êtres singuliers, et quelques-uns, plus expansifs que les autres, ont communiqué à des adeptes choisis une espèce de *révélation* qui forme la base des dogmes mêmes du spiritualisme. Ils se prétendent chrétiens, mais ils nient la divinité de Jésus-Christ, ils nient le péché originel, ils nient l'existence du démon (ce qui est assez habile), ils nient l'éternité des peines. Jusqu'ici on pourrait les prendre pour des rationalistes. Mais quand il s'agit de remplacer les dogmes qu'ils détruisent, ils sont bien embarrassés. Ils imaginent je ne sais quel mélange de pythagoréisme, de mahométisme et de fouriérisme. Ils affirment que les hommes ne meurent pas, mais qu'ils passent successivement dans six sphères spirituelles, où ils jouissent du parfait bonheur. Ce parfait bonheur est d'une grossièreté quelque peu païenne. Ce ne sont, dans les sphères spirituelles, que bals, concerts, promenades, festins et grandes toilettes. Le spiritualisme convertit beaucoup d'Américains. On s'y délasse du plaisir par le

travail. Il existe dans ces mondes supérieurs une espèce d'Université d'esprits dont les membres font des cours publics aux nouveaux venus de la terre, pour les délivrer des préjugés sublunaires qu'ils apportent avec eux et leur apprendre la langue du ciel. Tout le monde est heureux : les esprits, qui gouvernent les hommes ; les hommes, qui, bons ou mauvais sur la terre, sont tous appelés et tous élus ; les animaux eux-mêmes, qui sont immortels, revivent au ciel, entre leurs maîtres et leurs maîtresses, dans une communauté de bonheur. Il n'y a guère que Dieu dont il ne soit pas question.

Maintenant quelle est la nature de ces esprits, quel est leur séjour ? L'antiquité les croyait *gazéiformes*. Certains Pères de l'Église les croyaient corporels jusqu'à un certain point ; plusieurs autres leur concédaient l'immatérialité absolue. M. de M.... accorde à la fois l'antiquité, saint Ambroise, saint Athanase, saint Basile et saint Clément d'Alexandrie. Il définit les esprits des intelligences servies par des fluides. Cette définition, imitée de celle de M. de Bonald, ne définit peut-être rien, mais elle est conciliante. Quant au séjour des esprits, on les rencontre à peu près partout. Sous ce titre : *Les esprits rencontrés sous toutes les latitudes*, M. de M.... a rassemblé un petit recueil d'anecdotes qui font frissonner, mais qui donnent à cette partie de son livre l'air d'un almanach. D'ailleurs, je ne vois pas en quoi il est utile à sa cause, c'est-à-dire à la fusion du christianisme et de la science, de rapporter sur les esprits de la Cochinchine et de la Tartarie des historiettes équivoques, fort difficiles à contrôler, ce qui n'est pas de la vraie science, et de démontrer que les chrétiens dévots aux esprits partagent ce culte avec les idolâtres, ce qui est inquiétant pour leur christianisme.

Tous ces détails suffisent pour établir que des esprits qui se conduisent comme on a vu plus haut, et qui profes-

sent de pareilles doctrines, ne peuvent être de bons esprits. Un ecclésiastique a traité cette question dans une brochure que j'ai sous les yeux, et il prouve péremptoirement que ce sont des démons. Remarquons à ce propos la différence de conduite du clergé protestant américain et du clergé catholique français. Le clergé protestant monte tous les jours en chaire pour foudroyer les esprits, et soutient contre eux dans ses journaux une polémique ridicule. Le clergé français a été plus sage. Ses organes les plus accrédités ont gardé le silence, ou n'ont parlé qu'avec circonspection, à l'exception d'un seul peut-être, qui, en vrai chercheur d'aventures, a couru les cercles spirituels d'Amérique, pour en rapporter, selon sa coutume, sa petite moisson de miracles apocryphes. Cette sagesse du clergé français ajoute au regret qu'inspire la lecture de la brochure, heureusement anonyme, dont je parlais. Elle est intitulée : *Avis aux chrétiens sur les tables tournantes, par un ecclésiastique.* Le clergé est assez riche en hommes distingués pour qu'on puisse dire que cet ecclésiastique est un esprit éminent, un caractère élevé, un philosophe, un orateur, un écrivain, sans trahir son incognito. Il croit aux tables tournantes; il croit aux esprits, il a vu des prodiges. Il a vu, par exemple, « une corbeille de jonc se tordre comme un serpent, et s'enfuir en rampant devant un livre des Évangiles qu'on lui présentait sans rien dire. » Enfin, il a recueilli de la bouche même des esprits l'aveu qu'ils étaient des démons. On avouera qu'un démon qui se confesse ainsi à un ecclésiastique ne mérite plus d'être appelé *le Malin.* L'auteur de la brochure conclut qu'il ne faut pas consulter les esprits. C'est très-sage peut-être, mais non pas très-logique. Si, en les interrogeant, on leur donne, comme il l'affirme, des attaques de nerfs, s'il suffit de prononcer le nom de Jésus pour les jeter dans des spasmes terribles et leur arracher l'aveu de leur perversité, c'est un spectacle très-édifiant que la con-

fusion du démon. J'aime mieux la conclusion de M. de M.... Il demande que la France se couvre d'exorciseurs pour chasser les esprits de tous les meubles ou immeubles où ils se sont établis, et il donne à la fin de son livre, dans un appendice spécial, la formule sacramentelle pour que chacun de nous puisse exorciser à domicile. Cela est du moins conséquent. Mais ces adorations, ces sortiléges, ces exorcismes, ne font-ils pas penser au moyen âge plutôt qu'au XIXe siècle? Sommes-nous les contemporains d'Albert le Grand? Les tables tournantes vont-elles être excommuniées, et cet innocent article brûlé en place de Grève par la main du bourreau?

J'espère que nous n'en viendrons pas là, et que le seul châtiment des incrédules, ce seront les railleries de M. de M.... Il se moque volontiers des beaux esprits mondains qui ne veulent pas croire, et n'ont rien à répondre quand on leur demande pourquoi. Il les compare volontiers à l'un des oiseaux les moins spirituels; et, comme il est trop bien élevé pour qualifier d'un nom trivial leur ineptie, il les nomme poétiquement des « oiseaux du désert. » Voici pourtant ce que, sans prétendre être bel esprit, un de ces mondains pourrait répondre à M. de M..., s'il lui faisait l'honneur de l'interroger :

« Je ne crois pas aux esprits dont vous parlez. 1° Je n'y crois pas scientifiquement. Je ne suis pas un savant, et ne me permets pas d'apprécier la théorie de M. Chevreul sur la tendance au mouvement. Mais il n'est pas besoin d'être un savant pour avoir le droit d'exiger, avant de croire, des faits positifs, hors de toute contestation, et je n'en vois pas un dans votre livre qui soit suffisamment établi.

« 2° Je n'y crois pas philosophiquement. Si les esprits hantent les tables et les font parler, il n'y a plus qu'une religion possible, celle du baron d'Holbach. Il faut devenir matérialiste et athée. Si deux planches clouées pensent et

parlent comme des hommes, si nos idées séculaires sur la distinction des intelligences et de la matière sont confondues, si le genre humain est dessaisi de son meilleur et de son universel argument en faveur de la spiritualité de l'âme, à savoir la pensée, il n'est plus possible d'invoquer la différence des phénomènes pour en conclure la diversité des substances. Ou les tables ont une âme, et le supposer est une impiété, ou les hommes n'en ont pas, et c'en est une encore. Tous les êtres sont spirituels, ou tous les êtres sont matériels. Il faut tomber dans l'espèce d'idéalisme le plus absurde ou dans le matérialisme le plus abject, et le matérialisme encore une fois, c'est l'athéisme.

« 3° Je n'y crois pas chrétiennement. Les esprits d'Amérique sont d'excellents logiciens quand ils nient la divinité de Jésus-Christ, et il faut absolument la nier comme eux. Sur quoi repose-t-elle en effet ? Sur les miracles. Mais le premier venu des gentlemen ou même des cockneys américains opère des miracles plus grands que ceux de Jésus-Christ. C'est un prodige plus étonnant de faire parler un morceau de bois que de faire lever un paralytique. Rien ne ressemble plus au paganisme qu'un christianisme ainsi transformé. Aujourd'hui les esprits habitent les meubles des maisons ; demain ils se logeront au cœur des arbres, dans les allées de nos jardins, dans les bois comme les dryades, au bord des fontaines comme les nymphes. Le spiritualisme de M. de M.... a trouvé le secret de rapetisser à la fois Dieu et le diable. Satan, dans les livres saints et dans l'imagination des hommes, a de la grandeur ; c'est l'ange tombé, c'est l'ennemi du genre humain, c'est l'adversaire foudroyé de Dieu, c'est le prince de l'air, comme dit l'Écriture. Milton le représente debout, au milieu des ténèbres, une cicatrice sur le front ; M. de Chateaubriand, solitaire sur des ruines ; et M. de Lamartine a dit de lui :

La nuit est son séjour, l'horreur est son domaine.

Mais le Satan de l'Écriture et de Milton, l'archange révolté se subdivisant en une multitude de petits esprits follets qui grattent aux portes, renversent les meubles, dérangent les serviettes, se travestissent en fantômes, parlent d'une voix étrange comme des ventriloques, et font danser les pelles et les pincettes; Satan, professeur de panthéisme en Amérique, sorcier chez les bergers de village, nécroman et agioteur à Paris, ce Satan espiègle comme un page, insolent comme un écolier, fourbe comme un valet de comédie, est plus puéril et plus ridicule que les derniers demi-dieux de la mythologie ou que les derniers génies des *Mille et une Nuits*.

Il faut donc choisir entre le vrai christianisme et le *spiritualisme*, et, si l'on veut être *spiritualiste*, aller jusqu'au bout et tomber dans le fétichisme de la matière et dans l'idolâtrie. Je sais bien qu'il y a une ressource : c'est d'être inconséquent et de rester bon chrétien en pratique tout en croyant aux esprits. C'est le parti que prennent et que prendront beaucoup de gens en France comme en Amérique. Cela vaut encore mieux sans doute que d'être matérialiste et païen. Mais c'est une triste consolation pour l'humanité, que le remède ordinaire de ses erreurs, ce soit l'inconséquence.

(*Journal des Débats*, 14 octobre 1853.)

DU DÉMON DE SOCRATE,

nouvelle édition,

et

L'AMULETTE DE PASCAL,

par M. F. Lélut, médecin en chef à la Salpêtrière, membre de l'Institut.

I

Ces deux volumes sont deux arguments à l'appui d'une même thèse, à savoir que Socrate et Pascal étaient fous, et en général que l'état de folie dans l'homme peut coexister avec l'état de raison.

Je voudrais être médecin pour examiner avec plus de compétence ces deux ouvrages, où il y a beaucoup d'anthropologie, de physiologie et de pathologie. Heureusement on y trouve encore plus d'esprit, de savoir et de littérature que de tout cela, ce qui permet à la simple critique littéraire d'en connaître et d'en juger, sans excéder son droit. De même que dans Socrate et dans Pascal M. Lélut n'a pas vu seulement deux grands philosophes, comme tout le monde, mais qu'en leur tâtant le pouls il a découvert en eux deux hallucinés qu'il a revendiqués comme siens, et transférés du temple de Mémoire à la Salpêtrière, de même il y a dans M. Lélut, à côté d'un savant médecin, un psychologue, un moraliste, un écrivain qui appartient à la critique et que la critique réclame.

Lorsque M. Lélut publia pour la première fois le *Démon de Socrate*, où il accusait Socrate de folie, certains amis de la philosophie poussèrent un cri de terreur; à les voir éperdus, on eût dit que Socrate et la philosophie c'est tout

un, et que, du moment que Socrate perd la tête, la philosophie n'a plus le sens commun. Dix ans après, quand l'*Amulette* vint requérir une place pour Pascal dans le cabanon de Socrate, certains catholiques, toujours prêts à confondre la cause de Dieu avec celle des hommes, s'imaginèrent qu'à travers Pascal l'auteur visait au cœur de la religion ; comme si chercher dans un chrétien les traces de la folie, c'était faire remonter le principe de la folie jusqu'au christianisme ! Si l'on avait cru les zélés des deux partis, M. Lélut ne tentait rien moins que de mettre successivement à la porte de l'univers la philosophie et la religion, comme deux fléaux du sens commun. C'était vouloir faire, comme on dit, maison nette.

Enfin d'autres adversaires de M. Lélut lui ont reproché vertement de manquer de respect à la raison humaine : ce que je ne comprends pas. Car s'il était démontré que Socrate et Pascal, ces deux admirables génies, ont été deux fous, rien ne serait plus honorable pour la raison humaine que de pouvoir être si grande encore dans l'état de folie, et même pour la folie, que d'être compatible avec tant de raison.

En vérité, M. Lélut, quoiqu'il ne soit pas un innocent, n'a pas eu tous ces méchants desseins. Son but véritable, il l'a défini lui-même à plusieurs reprises avec une décision et une netteté qui ne laisse pas de place aux fausses interprétations. Médecin, il a voulu constater dans l'homme une nouvelle sorte d'hallucination, un genre de folie encore inconnu ou mal observé ; moraliste, il a voulu donner à ses contemporains une leçon qu'il a crue opportune, en nous apprenant, aux dépens de Socrate et de Pascal, à modérer notre admiration pour les grands hommes, qui lui paraît aller jusqu'au fanatisme. « Il semblerait, dit-il, qu'on en fût revenu à cette époque de notre littérature où la biographie d'un homme illustre n'était que son apothéose, et où l'on

eût craint de manquer de respect au génie en retraçant ses faiblesses.... Certes, le culte de ces esprits supérieurs a été et sera toujours un des premiers devoirs d'une société bien ordonnée, comme leur gloire est son plus bel héritage. Mais ce culte ne doit jamais aller jusqu'à l'idolâtrie. Moins que personne, Pascal y eût consenti. Les grands hommes, disait-il, ont un bout par où ils tiennent au peuple; ils ont les pieds aussi bas que les nôtres, et s'appuient sur la même terre, aussi abaissés que les plus petits, que les enfants, que les bêtes. » (*L'Amulette de Pascal*, p. 118.)

Du dessein médical de M. Lélut, je me garderai bien de juger. J'oserai tout au plus, à propos de ce nouveau cas de *psychologie morbide* qu'il a découvert, réclamer timidement contre les témérités de la médecine dans son vocabulaire. Transporter à la science psychologique le caractère morbide qui est celui des esprits malades, c'est une audace de rhétorique que la poésie même, dans ses actes lyriques, ne se permettrait pas. La grammaire, cette pédante qui ne fait pas plus grâce aux médecins qu'aux poëtes, ne me permet pas de transiger sur ce point avec M. Lélut. Mais c'est l'unique observation que je hasarderai au sujet d'un chapitre qui ne relève que de la Faculté. J'ai lu la préface mordante et instructive que M. Lélut a mise à la tête de sa nouvelle édition du *Démon de ocrate*. J'ai médité sur la manière tout expéditive dont il renvoie à l'école les gens de plume qui disputent contre lui de ce qu'ils ne savent pas. Il y a un de ses contradicteurs a qui l'habile médecin des aliénés rappelle tout simplement qu'il a été un de ses clients et qu'il pourrait bien le redevenir. Je me tiens pour averti et ne veux pas risquer, par une discussion téméraire qui serait vraiment une folie, que M. Lélut me menace à son tour de me donner ses soins.

Mais sur la question morale je suis plus à mon aise, et j'espère qu'il me sera loisible de contredire M. Lélut impu-

nément. Je ne suis pas aussi persuadé que lui, je l'avoue, qu'il y ait urgence de corriger en nous un excès d'admiration pour les grands hommes. Notre siècle, qui a bien des mérites, n'a pas celui d'être le siècle de l'admiration, j'entends de l'admiration vraie, car de la fausse, nous n'en manquons guère. Notre siècle s'admire, il n'admire pas. Il y a des grands hommes que nous admirons ou que nous feignons d'admirer. Ce sont les grands hommes que nous faisons nous-mêmes, c'est-à-dire les petits hommes que nous grandissons, par esprit de parti, parce qu'ils ont les mêmes passions que nous ; par esprit de coterie, parce qu'ils ont les mêmes intérêts; par esprit d'adulation, parce qu'ils nous payent en services. En les hissant sur des échasses, c'est nous-mêmes que nous exhaussons. Notre admiration est le déguisement de notre égoïsme. L'univers est peuplé de ces grands hommes-là, et jamais, il faut le dire, l'admiration pour eux n'a été plus véhémente qu'au XIXe siècle; jamais la louange n'a été plus difficile à manier, non pas à cause d'un accroissement de pudeur dans ceux qui louent ou ceux qui sont loués, mais à cause d'une disproportion de plus en plus sensible entre les besoins des grands hommes et les ressources de la langue, qui ne suffit plus à défrayer leur culte. En lisant les articles de journaux inspirés par les ouvrages des contemporains célèbres, j'ai rassemblé les matériaux d'un petit dictionnaire des termes laudatifs : je le publierai quelque jour, en mettant les noms propres à côté des adjectifs ; il témoignera éloquemment de la dépréciation des adjectifs et de la plus-value des noms propres. La louange s'est avilie comme l'argent : les superlatifs d'aujourd'hui ne valent pas les positifs d'autrefois. Ce qui suffisait il y a deux siècles pour vivre et pour louer honnêtement, ne vaut plus une obole. L'aisance de jadis n'est que la pauvreté d'aujourd'hui, et l'éloge qui contentait l'orgueil de nos bons aïeux passerait pour une injure chez leurs pe-

tits-fils. Dites de votre ami Vadius ce que Mme de Sévigné disait de Racine : « Il a bien de l'esprit! » vous voilà brouillés pour toujours. De l'esprit, quelle insolence! génie n'est pas de trop. Aussi que de génies! Mais quand il s'agit des vrais grands hommes, de ceux que nous ne faisons pas, que le temps seul peut faire, alors c'est différent. Leur culte serait gratuit : ils sont morts, et ne peuvent rien pour notre avancement. Aussi leurs dévots sont-ils bien clair-semés. M. Lélut crie à l'idolâtrie! On croirait que la France entière est à genoux, l'encensoir à la main, devant des ombres glorieuses! Je cherche en vain les idoles et les idolâtres, je n'aperçois que des piédestaux vides et des statues en débris. Il n'y a peut-être pas dix de nos grands hommes à qui nous n'ayons pas attaché la corde au cou pour les jeter à bas de leurs monuments. Plus tard, je le sais, les remords nous prennent en voyant nos victimes dans la poussière! On leur demande pardon de la liberté grande, on les raccommode, on les remet à neuf. Mais pourquoi rebâtir, sinon parce qu'on a démoli? Pourquoi faire pénitence, sinon parce qu'on a péché? Nous nous conduisons envers les grands hommes comme envers le bon Dieu. Quand nous sommes las d'être impies, nous devenons dévots : une manière de nous faire ermites, comme le diable, lorsqu'il vieillit. Quand nous avons jeté bas un grand homme, nous recommençons à le porter aux nues. Notre piété n'est qu'un acte de contrition, notre justice historique n'est qu'une suite de réparations d'honneur. Pourquoi l'histoire érudite vient-elle de refaire d'Henri IV un loyal politique, un grand capitaine, un galant homme, tant ses faiblesses amoureuses sont chastement sous-entendues? Parce que l'histoire anecdotique n'en avait fait depuis longtemps qu'un Gascon à deux visages, un petit-neveu de Machiavel, un soldat de fortune et le roi de la paillardise. Voici Racine qui redevient poëte : il y a trente ans, ce n'était plus qu'un versificateur. Boileau, destitué du même

coup, n'a pas encore retrouvé sa place ; et ce n'est pas la faute de M. de Lamartine si La Fontaine a gardé la sienne. Mais à quoi bon chercher des exemples hors de mon sujet? Pascal lui-même n'a pas attendu, pour éprouver les effets de l'admiration du XIXe siècle à l'égard des grands hommes, que la médecine ait découvert son infirmité mentale. Déjà la critique littéraire, fouillant les manuscrits et les Mémoires, avait ouvert une enquête d'où Pascal n'était sorti qu'atteint et convaincu d'être un fanatique. Du fanatisme à la folie il n'y a qu'un pas, et M. Lélut n'a eu qu'à prendre Pascal des mains de la critique pour le mener où nous savons. La critique de nos jours, qui a la curiosité et la finesse d'un procureur, en a aussi le penchant à supposer le mal : le soupçon couve sous sa robe noire et l'accusation éclôt. Dans les bibliothèques, qu'elle a changées en greffes, la critique remue avec délices les vieux papiers, et quand elle subodore quelque faiblesse ignorée, quelque vice inédit d'un grand homme ou d'une grande femme, c'est une volupté pareille à celle du juge qui a mis la main sur le beau crime qu'il rêvait. Dans Pascal, l'ancienne critique ne s'attachait guère qu'au grand écrivain et à l'ascète. La critique moderne, qui dans les écrivains cherche surtout les hommes, et dans chaque homme les coins inexplorés, a découvert un côté de Pascal encore plongé dans un demi-jour plein d'attrait, le côté de l'homme du monde, de l'ancien ami du chevalier de Méré, du dissipé fastueux qui fait rouler sur le pavé de Paris son carrosse à quatre chevaux. Jusque-là rien de mieux : c'est le droit, c'est le devoir de la critique de regarder les grands hommes du plus près possible, dans leur tempérament et sous leur écorce, comme l'a très-bien dit M. Sainte-Beuve. Mais une fois entré *sous l'écorce* de l'homme, on subit malgré soi les illusions d'optique qui se jouent des voyageurs, quand à la lueur vacillante des torches ils visitent les catacombes : comme ils prennent les reflets mobiles

de la flamme sur les voûtes pour des fantômes qui voltigent devant eux, on croit découvrir dans ces régions souterraines de l'homme les traces d'une histoire intime qui peu à peu se dégagent et révèlent un personnage inconnu, et de la meilleure foi du monde on invente ce qu'on s'imagine observer. Qui osera se promettre de résister au prestige, quand un œil si perçant et si sûr, celui de M. Sainte-Beuve, a été ébloui? Enfermé dans ce petit coin de Pascal mondain, au sein du clair-obscur, comme les personnages de Platon dans la caverne, M. Sainte-Beuve a cru voir passer devant lui l'ombre d'une vérité encore inaperçue : il a étendu les mains pour la saisir; mais tel est pris qui croyait prendre, et c'est lui qu'une illusion a captivé. Comparant la grandeur du train de vie de Pascal à la médiocrité de sa fortune, M. Sainte-Beuve a supposé que Pascal était joueur; hypothèse imprévue et gratuite, qui a souri à son esprit, parce qu'elle enrichissait d'un trait nouveau le portrait de Pascal. Joueur et fanatique, voilà déjà un Pascal presque renouvelé par l'admiration du XIXe siècle. Ce n'est pas tout. Un écrivain qui se connaît en grand style découvre un jour le *Discours sur les passions de l'amour* et y retrouve la main de l'auteur des *Pensées*. Un discours sur l'amour, quelle lumière jetée sur la vie mondaine du futur pénitent! M. Cousin, qui respecte à un si haut degré dans le XVIIe siècle les choses de l'amour, insinue délicatement que le *Discours* de Pascal semble le fruit d'une expérience qui n'a pas été purement platonique. Mais voilà qu'une escouade d'inquisiteurs brutaux se ruent par cette porte si discrètement entre-bâillée, s'installent dans l'œuvre du grand homme, mettent à la torture les phrases et les mots, et extraient du *Discours sur l'amour* une démonstration d'incontinence à faire tressaillir de joie l'ombre du P. Brisacier; et voilà le Pascal moderne, le Pascal fanatique et joueur qui se parachève, en devenant libertin. Dira-t-on que ce Pascal est plus vrai que l'autre, que le Pascal

classique du vieux temps ? Je n'en crois rien ; mais eût-il plus de vérité, il est certain qu'il a moins de grandeur. Si nous connaissons mieux l'homme, nous l'admirons moins ; et en général c'est là le résultat de la critique moderne : elle accroît la science, elle diminue l'admiration. C'est le seul point qui importe à ma thèse.

Nous n'avons donc pas, à mon avis, un besoin si pressant de la leçon que M. Lélut nous donne. Peut-être, au lieu de nous enseigner à admirer moins, vaudrait-il mieux nous apprendre à admirer davantage et retenir la critique, et avec elle l'esprit public, sur la pente où ils sont placés. C'est une belle chose que l'amour de la vérité. Mais il y a deux sortes de vérité : la vérité nécessaire et la vérité inutile. La vérité nécessaire, dans les lettres comme dans les arts, c'est celle qui comprend tous les traits dominants d'un personnage, ceux qui forment l'expression de sa physionomie. L'autre vérité, l'inutile, c'est celle que je contemplais l'autre jour dans l'atelier d'un peintre de mes amis. Il adore le vrai, à ce qu'il prétend, et il a voulu peindre ce que, dit-il, on n'a pas encore peint, le vrai Byron. J'ai vu le tableau. C'est le portrait de Byron, non pas seulement en pied, mais en pied-bot. Debout, en face de la toile, je cherchais le grand poëte, et, malgré moi, je n'apercevais que l'estropié. Voilà l'effet de la vérité inutile ; elle n'ajoute rien à l'exactitude, et, comme elle détourne l'attention du principal sur l'accessoire, elle déroute l'admiration. Prenons garde à la critique, elle est trop souvent comme mon peintre : où nous cherchons des têtes de génie, elle nous montre des pieds-bots. Et c'est pour cela que l'enthousiasme est si rare dans le public lettré. Je sais qu'il y a des esprits positifs qui se défient de l'enthousiasme. M. Lélut n'est pas loin d'y voir une maladie cérébrale. L'inspiration des sibylles, des pythies, des pythonisses, l'enthousiasme (au sens étymologique du mot) de

toutes ces possédées de Dieu, M. Lélut le considère comme un état morbide, ou tout au moins comme un état d'ivresse, produit par « des boissons excitantes. » (*Amulette de Pascal*, p. 359.) Il félicite la société moderne d'être calme, et les représentants de cette société d'être froids. C'est, selon lui, le signe que la raison l'emporte dans les esprits sur l'imagination. Mais, hélas! se refroidir, ce n'est pas toujours s'assagir. La flamme de l'esprit se voile, le foyer de l'âme s'appauvrit, et, semblables aux vieillards qui érigent leurs infirmités en vertus et se croient tempérants parce qu'ils sont usés, nous prenons notre décadence pour un progrès, nous appelons maturité, non le développement du fruit, mais le désséchement de la fleur. Les Grecs d'il y a trois mille ans, ces jeunes gens de l'univers, ces cerveaux brûlés qui croyaient à l'imagination, à l'enthousiasme, aux pythies et même à la sagesse de Socrate, c'étaient le premier peuple du monde dans la politique, dans la guerre, dans la science comme dans la poésie. Combien ils étaient fous, mais combien ils étaient grands! Les Grecs d'aujourd'hui, qui sont comme nous les vieillards du monde, se rient de la crédulité, de l'extravagance et des passions folles de leurs aïeux; froids et désabusés comme de vrais modernes, je suis sûr qu'ils ont traduit le livre de M. Lélut, et que, si Socrate ressuscitait, ils l'enverraient aux Petites-Maisons d'Athènes. Et pourtant, à côté de leurs ancêtres, combien ces sages-là sont petits! Dieu préserve les Français modernes de croître à ce point en sagesse et d'être à leurs pères ce que les Grecs d'aujourd'hui sont aux Grecs d'autrefois! Puissions-nous garder une étincelle de jeunesse! Buvons sans crainte ce qui reste d'enthousiasme au fond de notre coupe : nous n'avons plus, hélas! à redouter l'ivresse. Aimons les grands hommes, et tant mieux si nous parvenons à paraître idolâtres, car cette idolâtrie est encore une vertu; c'est encore une religion

que l'adoration de la gloire : c'est la dernière religion des peuples qui n'ont plus de Dieu. Aux époques heureuses où règne la foi, on peut impunément combattre l'admiration de l'humanité pour les grands hommes. Au XVII[e] siècle, lorsque Pascal écrasait les grands hommes sous son pieux mépris et les montrait aussi abaissés que les bêtes, qui profitait de leur abaissement? C'était Dieu, que Pascal grandissait de toute la bassesse de l'humanité. L'humanité croyante renvoyait à Dieu la part d'adoration qu'elle retirait à l'homme, et la religion héritait de la gloire. Mais de nos jours où Dieu n'est plus au fond des cœurs, ce n'est pas le culte de Dieu qui gagne ce que perd celui des grands hommes, c'est le culte du néant; ce n'est pas la piété chrétienne, c'est le nihilisme. Les grands hommes, ce sont les dernières images de la beauté morale sur la terre, le dernier idéal de l'humanité; si cet idéal s'éclipse, il nous laissera dans la nuit. Le Panthéon est la dernière église des peuples qui n'ont plus d'église; c'est un triste symptôme quand il se dépeuple plutôt que de s'emplir.

Je viens d'expliquer pourquoi le dessein de M. Lélut ne me semble pas aussi philanthropique qu'il le pense! Maintenant, pour arriver au fait, M. Lélut a-t-il raison contre Socrate et Pascal? Pascal et Socrate ont-ils été des fous, au sens propre du mot?

II

C'est sur cette question que les contradicteurs de M. Lélut, ceux qu'il tance si vertement dans sa spirituelle préface, ont fait porter jusqu'ici le principal effort de la discussion. Ils ont pesé un à un les arguments de l'auteur, contrôlé l'exactitude des faits qu'il expose, apprécié la justesse des interprétations qu'il en donne. Les plus compé-

tents parmi ses critiques ont examiné sa théorie des hallucinations : elle a rencontré ici même, nos lecteurs peuvent s'en souvenir, le meilleur juge que pût souhaiter M. Lélut, un de ses pairs, M. A. Donné, notre collaborateur. Qu'ajouterai-je à ces diverses études dont les ouvrages de M. Lélut ont été l'objet ? Tout au plus pourrai-je soulever quelque nouvelle objection. En voici une par exemple que je propose, par acquit de conscience.

M. Lélut tire de l'état des croyances religieuses du temps de Socrate et du temps de Pascal une confirmation de l'hypothèse de leur folie. C'est là une preuve bien générale et qui force un esprit logique d'étendre la folie présumée de Socrate et de Pascal à tous leurs contemporains. Devant cette conséquence embarrassante, M. Lélut ne recule pas : il admet qu'il y a des époques et des nations tout entières qui sont hallucinées. Défendant avec raison la sincérité de certains inspirés et illuminés célèbres contre les esprits forts qui les accusent de fourberie, M. Lélut ajoute :

« Sans doute il a pu se faire, et cela a eu lieu quelquefois, que parmi les anciens philosophes, politiques ou législateurs, qui se livraient à des pratiques superstitieuses ou qui disaient recevoir leurs doctrines ou leurs lois de la divinité elle-même ; il a pu se faire, dis-je, que parmi eux se soient trouvés des fourbes bien supérieurs à leur siècle, et qui aient cru nécessaire de donner dans le ciel une base aux doctrines ou aux institutions qu'ils entreprenaient d'établir sur la terre. Mais tel n'a pas été le cas le plus général. Chez la plupart de ces hommes, au contraire, le sentiment religieux et politique était porté au plus haut degré, il y prenait le caractère de l'enthousiasme, et bientôt celui d'hallucinations externes. C'est là, je ne le mets pas en doute, ce qui a eu lieu chez Pythagore, Mahomet, Jeanne d'Arc, Luther, Loyola, et chez une foule d'autres

personnages plus ou moins importants, dont la pensée s'est exaltée et hallucinée lorsque des circonstances politiques et religieuses ardentes *hallucinaient l'esprit des nations ou des époques dont ils sont les représentants.* » (*Amulette de Pascal*, p. 365.) » Et ailleurs : « La France délivrée par Jeanne d'Arc, le catholicisme vaincu par Luther, la fondation par Loyola d'un Ordre religieux qui a dominé pendant trois siècles tous les trônes du monde et jusqu'à celui du vicaire de Jésus-Christ, etc., etc., tout cela n'a pu être également que l'œuvre de véritables visionnaires. La fraude n'a jamais eu et n'aura jamais un tel pouvoir; et pour agir sur les masses, pour mettre en mouvement les peuples, pour ébranler, changer leurs croyances, pour creuser sur la face de la terre un sillon dont les siècles n'effacent pas l'empreinte, il faut penser, parler, se tromper, *délirer comme les masses....* » (*Démon de Socrate*, p. 337.)

Ainsi ces illustres hallucinés (puisqu'il est convenu que ce sont des hallucinés) ne sont que les représentants de l'hallucination publique : leur délire particulier, c'est le délire universel, localisé, comme on dit dans la langue médicale, chez certains individus notables, qui deviennent des exemplaires privilégiés de l'infirmité mentale de leur pays et de leur siècle; et voilà de grands peuples, dans les temps les plus divers, les Grecs du VIᵉ siècle avant Jésus-Christ, les Arabes du VIIᵉ siècle après l'ère chrétienne, les Français du XVIIᵉ siècle, les Allemands et les Espagnols du XVIᵉ, réduits à l'état pitoyable d'insanité où la légende antique nous montre les Abdéritains. Certes je n'ai pas une foi bien robuste dans ce qu'on appelle le bon sens des peuples; le bon sens est la qualité du petit nombre et non pas du plus grand. Mais la folie, comme le bon sens, est une chose individuelle, et j'ai autant de peine à me représenter un peuple de fous qu'un peuple de sages.

Ces accès d'hallucination universelle, formant comme

une espèce de folie nationale, ces sortes de maladies morales à l'état aigu et endémique tout ensemble, pourraient fournir aux historiens des époques troublées des explications commodes, et la doctrine de M. Lélut simplifierait singulièrement l'histoire, qui ne serait plus, à certains moments, que le bulletin de santé des nations malades. Mais jusqu'ici la folie nationale n'a été admise que dans quelques romans, comme une fantaisie de l'imagination satirique, et la facilité avec laquelle M. Lélut impute arbitrairement une portion de l'ancienne Grèce, de l'Asie du moyen âge et de l'Europe moderne, la maladie cérébrale que Swift a décrite chez les habitants de Laputa, est une présomption rassurante pour la santé morale de Socrate et de Pascal.

Voilà, si je ne m'abuse, une objection fort présentable. Cependant j'y renonce. Plus débonnaire que les précédents adversaires de M. Lélut, je lui concède tout ce qu'ils lui ont refusé. J'accorde que ses arguments sont inébranlables; j'accorde qu'il a bien observé, bien interprété tous les faits; j'accorde que Socrate et Pascal sont deux hallucinés; j'accorde qu'ils sont deux fous. M. Lélut est-il content? Je ne demande qu'une chose : quelle conclusion dois-je tirer de leur folie?

Faut-il conclure que tous tant que nous sommes, petits et grands, nous avons notre folie? Vieille vérité que Sancho apprenait à don Quichotte, sans se douter qu'il répétait Aristote, lequel, sans le savoir, répétait le roi Salomon! Vérité universelle, dont toutes les langues attestent la notoriété cosmopolite, car elles possèdent toutes une collection de mots pour désigner ces états de l'intelligence qui ne sont pas la sagesse et qui ne sont pas la folie : originalité, singularité, bizarrerie, travers, extravagance, aberration, absences, etc. La langue française est particulièrement riche en locutions qui expriment tous les degrés de cet état men-

tal compatible avec la santé de l'esprit. N'avons-nous pas tous nos manies? Bien plus, n'avons-nous pas tous nos hallucinations? Ne croyons-nous pas quelquefois, même dans la veille, entendre parler quand on ne parle pas? Là où il n'y a rien, n'arrive-t-il pas que nous voyons quelque chose? « Or ce sont là de véritables hallucinations, » dit M. Lélut (*Recherches des analogies de la folie et de la raison*). Deux états contraires de l'esprit, l'attention fixe où nous concentrons sur un objet toutes les forces de notre pensée, et la rêverie où nous la laissons errer comme il lui plaît, n'ont-ils pas pour commun effet un phénomène d'aberration passagère, curieux à observer dans les esprits les plus sensés? M. Lélut, par exemple, tout absorbé par sa thèse de la folie de Pascal, n'a-t-il pas vu Ben-Johnson, le poëte dramatique, lui apparaître sous les traits de Samuel Johnson le critique et l'auteur hypocondre de *Rasselas*, comme si, au lieu d'être parfaitement attentif, M. Lélut avait été parfaitement distrait [1]? M. Lélut ne raconte-t-il pas qu'à l'âge de trente ans, après l'accident du pont de Neuilly, Pascal « plus malade par l'effet de sa piété, plus pieux par l'effet de sa maladie, *renonça à tout*, *oublia tout*, *travaux et triomphes de la science*, projets d'établissement et de mariage, et, comme il l'a écrit lui-même, *ne fit plus que se livrer à de petites pratiques*, *que prendre de l'eau bénite*, *faire dire des messes pour se briser et s'abêtir?* » (*Amulette de Pascal*, p. 168). Croirait-on que ce Pascal que M. Lélut se représente et nous décrit si vivement, cet agonisant qui renonce à tout, même aux travaux de la science et aux triomphes de l'esprit, cet éternel preneur d'eau bénite, qui s'achemine à la mort par l'abêtissement; croirait-on que c'est le Pascal qui tout à l'heure va résoudre le problème de la roulette, achever les *Provinciales*, ébau-

1. « Ben-Johnson, ce grand critique..., auteur de *Rasselas*. » (*Amulette de Pascal*, p. 75.)

cher les *Pensées?* Que M. Lélut me pardonne ; mais ce sont là chez lui de pures hallucinations littéraires qui prouvent sans réplique qu'on peut être parfois halluciné et toujours raisonnable, vérité si antique et si bien reconnue, qu'elle pouvait se passer de démonstration. Ce n'est donc pas là ce qu'il a voulu prouver en deux volumes.

Faut-il plutôt conclure que Socrate et Pascal, étant fous, ont dû dire, écrire et faire des folies? que, comme un mauvais arbre ne saurait porter de bons fruits, des cerveaux malsains ne sauraient produire des idées saines? que le philosophe Socrate n'a inventé qu'une fausse philosophie? que le physicien Pascal n'a créé qu'une physique imaginaire? que les *Provinciales* sont les hallucinations d'une éloquence en délire? (Les jésuites l'ont dit, et M. de Maistre l'a cru.) Si la folie n'est pas dans les œuvres, faut-il la chercher dans la conduite? Au fait, on peut concevoir une vie plus conforme à ce qu'on nomme le bon sens que la vie de Socrate et celle de Pascal. Quoi! ce jeune homme d'Athènes qui d'abord se fait artiste, qui bientôt quitte son métier, son gagne-pain, pour devenir philosophe; ce songe-creux qui reste des journées entières sous un arbre à penser, c'est-à-dire à ne rien faire; ce disputeur qui court après les passants dans la rue pour épiloguer contre eux; ce mécontent qui dit du mal des gens en place; ce brouillon qui trouve que tout va mal; ce révolutionnaire qui veut que tout aille mieux; cet impie qui se moque de la religion et du clergé, et qui prétend avoir un dieu pour lui tout seul; ce vaniteux qui, traduit devant les tribunaux, se fait condamner à mort par amour-propre, au lieu de payer l'amende et de faire tranquillement son temps de prison, comme tous les honnêtes gens, c'est là ce qu'on appelle un sage! Et cet autre, ce Pascal, un garçon bien né qui avait de l'esprit et qui pouvait se pousser dans le monde, car il savait calculer, il avait des parents dans la finance; avec de la conduite, il

aurait été receveur des tailles, comme son père, fait un bon mariage, amassé une jolie fortune à ses enfants! Mais quoi! ces originaux font-ils comme tout le monde? Celui-ci s'est perdu la santé à pourchasser des chimères, la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel; puis il a fait le mauvais sujet, puis le capucin, deux métiers qui n'enrichissent guère, et il est mort comme un gueux sans laisser ni sou ni maille à ses sœurs et à ses neveux. Encore un sage dont je ne voudrais ni pour mon fils ni pour mon petit-fils, moi, bourgeois de Paris, homme de bon sens et de pratique, conservateur et dévoué à l'ordre établi. Qui n'a entendu cent fois les Chrysales de Paris et de la province raisonner et déraisonner de la sorte? Mais M. Lélut, un esprit élevé, qui sait que le bon sens vulgaire est l'envers de la vraie raison, se défend de porter ce jugement bourgeois. Il ne dénonce la folie ni dans les idées, ni dans les paroles, ni dans les actions de Pascal et de Socrate. Leur folie, selon lui, n'est que dans certaines perceptions qui sont fausses et qu'ils croient vraies. La folie de Socrate, c'est la voix divine qui lui parle; la folie de Pascal, c'est l'abîme imaginaire qui s'ouvre sous ses yeux, c'est la vision nocturne révélée par l'amulette mystique. Supprimez ces perceptions fausses, il n'y a plus rien que de parfaitement sain au fond de leur cerveau; hors un point, le point malade, tout s'y porte à merveille : le mal est cantonné dans un coin de l'esprit, sans communication avec le reste, qui demeure intact et d'une incomparable vigueur. Voilà ce que nous affirme M. Lélut, et ce qui diminue beaucoup ma répugnance naturelle pour l'hallucination. Qu'importe d'être halluciné, si l'on n'en est pas moins le plus sage des hommes ou le plus éloquent? J'aime mieux être fou comme Socrate et me conduire avec sagesse que d'être sensé comme le vulgaire des hommes et de faire comme eux des folies. M. Lélut, qui s'est laissé prendre un instant aux petites idées des Chry-

sales, a écrit, en parlant de l'état mental de Socrate et de Pascal, que « personne n'en voudrait ni pour soi ni pour les siens, » même au prix de leur génie. (*Démon de Socrate*, préface de la deuxième édition, p. 76.) Non sans doute, si l'on est le bourgeois de Paris qui parlait tout à l'heure. Mais un autre fera le marché. Pour moi, je n'hésite pas, et j'offre ma tête à M. Lélut. Qu'il substitue adroitement à mon appareil cérébral le cerveau de Pascal ou celui de Socrate, en y comprenant l'hôtesse qui l'habite, cette folle du logis qui vit à l'écart, sans incommoder le voisinage; qu'il m'envoie toutes les hallucinations qu'il lui plaira, pourvu que je sois bien Socrate ou Pascal, c'est-à-dire le père de la philosophie grecque ou le créateur de l'éloquence française, le maître de Platon ou l'organe de Port-Royal : je me résigne à tout. Comme Socrate, j'entendrai murmurer en moi la voix d'un démon; je resterai sous un arbre pendant vingt-quatre heures, sans mouvement, en extase; je marcherai nu-pieds sur la neige en croyant porter des sandales; j'immolerai un coq à Esculape pour obéir à mon bon génie. Comme Pascal, j'aurai peur de tomber dans un abîme imaginaire; de dix heures à minuit, je verrai le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et je crierai : « Feu! feu! feu! » je porterai une amulette mystique, et, s'il le faut, j'irai à travers les accès de fièvre, les douleurs de tête et les convulsions d'estomac, jusqu'au bout de la névrose qui, selon M. Lélut, a emporté Pascal; et comme j'aime mieux mon esprit que mon corps, comme, tout humble que je suis, je ferais volontiers, si je le pouvais, le choix d'Achille :

Non beaucoup d'ans sans gloire,
Mais peu de jours, suivis d'une longue mémoire;

je m'estimerai le plus sage des hommes d'avoir acheté le génie de Socrate au prix de sa folie, ou d'avoir pris à mon compte la démence viagère de Pascal, pour laisser après

moi ces éternels monuments de la raison humaine, les *Provinciales* et les *Pensées*.

Mais alors de quel nom faut-il appeler un état mental qui permet, comme dit M. Lélut, l'exercice de la plus haute raison; qui, loin d'énerver et d'obscurcir l'intelligence, semble en redoubler la vigueur et la lucidité; qu'on souhaiterait enfin pour les siens ou pour soi, quand on sait bien placer son ambition? Est-ce la vraie folie qui laisse à l'homme l'usage libre et sensé de sa réflexion, de sa parole, de sa volonté? Est-ce la vraie folie qui l'élève au-dessus des petitesses de la raison vulgaire jusqu'à la hauteur des grandes pensées, des grands dévouements et des grands sacrifices? M. Lélut lui-même hésite à répondre oui, quand la question est posée en pareils termes; il transige, et, parlant des hommes illustres dont tout à l'heure il dénonçait la folie, il leur accorde cette réparation : « *Si l'on veut, ce n'étaient pas des fous*, mais c'étaient des hallucinés comme il n'y en a plus et comme il ne peut plus y en avoir; des hallucinés dont les visions pouvaient être appelées *les visions de la raison.* » (*Du Démon de Socrate*, p. 339.)

Les visions de la raison, sont-ce les visions de la démence? Ces hallucinés comme il n'y en a plus, étaient-ce des fous? — Non, *ce n'étaient pas des fous*, répond M. Lélut. — Je n'en demande pas davantage. M. Lélut s'est chargé lui-même de tirer la seule conclusion qu'on puisse tirer de sa thèse et de ses deux volumes, à savoir qu'une folie compatible avec le libre usage de la plus haute raison n'est pas de la folie. — Qu'est-elle donc? — Chez Pascal, c'est l'ivresse mélancolique d'une imagination d'ascète dans un corps affaibli, une ivresse à l'usage des religieux et des saints. Sur les 40 000 saints dont les Bollandistes ont raconté la vie, il y en a 30 000 que M. Lélut pourrait déclarer fous au même titre que Pascal. Ils ont, comme lui, des visions, des hallucinations, des transports, parce qu'ils

brûlent, comme lui, de ce que nous appelons l'enthousiasme religieux, et de ce que M. Lélut, à qui l'enthousiasme religieux est notamment suspect, appelle l'inflammation des centres nerveux. Logiquement l'héroïsme, c'est-à-dire l'enthousiasme en action, n'échappe pas plus que la sainteté aux attaques de M. Lélut, et je m'imagine que Polyeucte lui doit paraître un beau cas de psychologie morbide. Le spiritualisme pourrait souffrir de cette confusion des passions de l'âme avec les maladies du corps. Quiconque lirait M. Lélut sans avoir une foi aguerrie au principe spirituel, et verrait constamment les phénomènes psychologiques se métamorphoser devant lui en modifications cérébrales, risquerait de se persuader que l'homme n'est qu'un cerveau. Toutefois, comme nulle part M. Lélut ne me semble contester à l'âme qu'elle existe et ne lui porte directement aucun dommage (sauf en un passage où il se sert de cette expression malsonnante : *la matière pensante*[1]), je n'insiste pas sur ce point. Mais je répète qu'à mes yeux Pascal n'est pas plus fou que sainte Thérèse n'était folle, et non-seulement sainte Thérèse, mais trente mille autres enthousiastes que M. Lélut aurait soumis à sa thérapeutique, et que l'Église a simplement canonisés. Quant à Socrate, je suis de l'avis de Montaigne : « Le daimon de Socrates estoit à l'adventure certaine impulsion de volonté, qui se présentoit à luy sans le conseil de son discours, en une âme bien espurée comme la sienne, et préparée par continu exercice de sagesse et de vertu; il est vraysemblable que ces inclinations, quoy que téméraires et indigestes, estoient tousiours importantes et dignes d'estre suyvies. Chascun sent en soy quelque image de telles agitations d'une opinion prompte, véhémente et fortuite[2]. » C'est aussi la pensée de Plutarque, que Montaigne traduit; c'est

1. *Amulette de Pascal*, p. 88. — 2. *Essais*, liv. I, chap. XI.

la pensée de Voltaire, qui répète Montaigne, et qui ajoute : « Tous les grands hommes ont leur démon. Il est bon d'avoir le diable au corps. » Ce que Voltaire appelle ici le diable, c'est ce que Socrate appelle le dieu. C'est cette puissance qui dans l'homme paraît distincte de l'homme, c'est cette lumière intérieure qui spontanément illumine l'esprit, c'est cette inspiration, ou, pour parler comme Platon, cette folie supérieure à la raison. Voilà la folie de Socrate, et je ne m'étonne pas qu'elle s'accorde avec la raison, puisque ce n'est pas la folie.

C'est là, disais-je, la seule conclusion à tirer des deux volumes de M. Lélut. Je me trompe, il y en a une autre : c'est que M. Lélut, médecin habile, est également un habile écrivain ; qu'il a beaucoup de savoir, d'esprit, de vivacité agressive dans la controverse, comme de nouveauté paradoxale dans les vues; c'est que ses livres ingénieux instruisent, même quand ils ne persuadent pas, et que ses préfaces satiriques sont dignes de plaire, même à ceux qu'elles fustigent; c'est qu'il est le créateur d'une littérature physiologique qui a son intérêt et son prix; c'est qu'il appartient à cette famille de médecins lettrés, sceptiques et narquois, qui, depuis Gabriel Naudé et Gui Patin, a sa place et sa physionomie originale dans l'histoire de l'esprit français.

(*Journal des Débats*, 15 et 16 septembre 1857.)

TERRE ET CIEL,

par M. Jean Reynaud. Un volume in-8°. — 1854.

I

Le moment est favorable aux controverses religieuses, dit M. J. Reynaud à la fin de sa préface, et peut-être a-t-il raison. En tout temps, nous ne devrions nous croire placés sur la terre que pour étudier un certain nombre de problèmes sans lesquels nous n'avons ici-bas qu'à végéter comme la plante, à manger et à dormir comme les animaux. Supprimez ces nobles questions qui font la vie morale de l'âme, et la terre ne mérite plus, quand on la quitte, ni un regret ni un adieu. C'est pour cela sans doute que Dieu ne permet pas à l'homme de trouver complétement les mots de ces grandes énigmes, et qu'il ne lui en laisse épeler ici-bas que des syllabes inachevées, jusqu'au jour glorieux où il lui dévoilera son secret dans le ciel. Souvent, au lieu de s'attacher à ces problèmes divins qu'elles ne peuvent oublier sous peine de déchéance, les sociétés heureuses s'en fatiguent et se reposent mollement dans une ignorance résignée. Mais qu'une calamité sociale les frappe soudain, qu'une révolution les réveille, elles secouent leur léthargie, elles courent à leurs temples, elles tombent à genoux devant l'autel, comme on voit l'homme qui, dans l'heureuse fortune, avait oublié Dieu, au premier coup du malheur courber la tête et prier. Nous coulions nos jours, indifférents et assoupis; notre beau songe a fini par un coup de tonnerre, et au réveil nos premiers regards ont invoqué le ciel. Le monde n'a pas changé depuis Lucrèce.

Quand la foudre gronde, les peuples épouvantés embrassent es statues des dieux :

Corripiunt divum perculsi membra timore.

Le poëte épicurien a tort de prendre ainsi en pitié et en mépris les peuples ramenés par la terreur au respect des choses divines. Quand le ciel semble menacer la terre, où le genre humain peut-il se réfugier, si ce n'est aux pieds de Dieu ?

Cependant, quoique nos dernières épreuves nous aient arrachés à la tiédeur et rendus attentifs aux questions religieuses, il faut encore un grand courage pour venir dire aux hommes dans un siècle si affairé : « Vos philosophes se trompent ; vos docteurs interprètent mal la doctrine de vie qu'ils sont chargés de vous expliquer. Écoutez-moi, je vais vous enseigner ce que je sais de la terre et du ciel, de votre passé, de votre présent, de votre avenir. » Ce courage des idées, le plus rare de tous peut-être, M. Reynaud l'a osé montrer dans son livre. Assez d'autres peut-être lui répondront par l'ironie. L'ironie est une réponse facile ; on ne l'épargne pas aux esprits chercheurs qui vont à la découverte. Quand un homme a médité toute sa vie sur les plus grands sujets que se puisse proposer l'esprit humain, et qu'il expose avec un accent de conviction parfaite et un rare talent les découvertes de ses veilles, même s'il se trompe, il est digne de respect. Je ne partage pas les idées de M. J. Reynaud. Sur toutes ces questions de l'existence et de la spiritualité de l'âme, de la vie considérée comme une épreuve, de l'immortalité future, des peines et des récompenses, je m'en tiens aux réponses, conformes entre elles, du christianisme et de la philosophie spiritualiste. Mais je veux du moins, par une analyse et par une discussion sérieuse de ses opinions, rendre à M. Reynaud l'hommage que méritent un caractère élevé et un esprit éminent.

Il y a de nos jours deux écoles philosophiques qui ont pris Condorcet pour père spirituel : l'une qui s'intitule école positive, et qui arrive à nier tout, l'âme humaine, la vie future, et Dieu ; l'autre qui affirme l'âme, Dieu, et l'immortalité, en proclamant la loi du progrès indéfini, et en marquant tous les degrés par où l'homme s'élève des mondes inférieurs à la terre, et de la terre au ciel. Cette dernière école est celle de M. J. Reynaud, ou plutôt c'est M. J. Reynaud lui-même, car je ne lui sais pas encore de disciple reconnu. Tandis que d'autres philosophes combinent le progrès et le matérialisme, M. J. Reynaud est pour ainsi dire *le docteur séraphique* de la religion de la perfectibilité. Il s'est chargé d'une tâche qui aurait effrayé des esprits moins hardis et moins puissants que le sien, celle de fondre en un seul deux systèmes, celui de la métempsycose et celui de la perfectibilité indéfinie, et, par surcroît, de les concilier tous deux avec le christianisme, non tel que la tradition l'enseigne, mais tel qu'il le comprend, en un mot, de commenter l'Évangile avec Pythagore et Condorcet. Son livre est un mélange de philosophie et de théologie. Son procédé d'exposition, c'est le dialogue ; ses personnages, un philosophe et un théologien qui représentent, pour ainsi parler, le dédoublement de sa propre personne : car M. J. Reynaud se compose d'un théologien et d'un philosophe ; je puis même ajouter, d'un mathématicien. Le mathématicien veut naturellement tout plier au joug de l'absolu, même ce qui s'y refuse, et il se sert pour cela du théologien, qui est fort savant, et du philosophe, qui sait peu de philosophie. Dans le livre, c'est le philosophe qui dogmatise et le théologien qui fait des objections. Le philosophe dogmatise avec la plus grande assurance, précisément parce qu'il ignore beaucoup de choses : l'imperfection de ses études philosophiques, en lui laissant la libre action de sa pensée, devient une véritable force. Le théologien, au contraire, discute avec timidité, quoiqu'il sache

beaucoup, et se contente, la plupart du temps, de donner complaisamment la réplique à son adversaire. Malgré cette inégalité de rôle, qui prive le dialogue de M. Reynaud de l'intérêt dramatique qu'offrent ceux de Platon, malgré la sévérité du sujet, malgré les développements quelquefois un peu longs et les bizarreries de ce curieux système, malgré le néologisme, les images incohérentes et les fantaisies incorrectes de ce style [1], qui trop souvent nuit à la pensée, telle est l'élévation des idées, la liaison des arguments et l'habileté de la dialectique, que j'ai lu le vaste livre de M. J. Reynaud avec entraînement. Aujourd'hui je vais m'efforcer d'en tirer une exposition claire et abrégée de son système; plus tard, je lui proposerai mes objections.

Je passerai rapidement sur la première partie du livre, *la Terre*, qui a déjà été jugée dans ce journal avec une grande autorité par M. Michel Chevalier. L'homme est condamné au travail: il doit, l'Écriture l'a dit, gagner son pain à la sueur de son front. La nature est son infatigable ennemie, et depuis sa naissance l'homme a vécu pour la combattre. Que de victoires ont illustré cette lutte ! M. Reynaud a tracé ici de la grandeur humaine un tableau qui flattait déjà ma fierté et me donnait une haute idée de notre espèce. Jusqu'ici, je l'avoue, me résignant sans peine au froid et à la chaleur, j'admirais l'industrie humaine d'avoir, par les inventions dont elle a pourvu nos demeures, élevé ou abaissé leur température intérieure suivant la saison. Je rougis de m'être contenté de si peu, maintenant que j'ai vu M. Reynaud, plus ambitieux que moi pour le genre humain,

1. Je pourrais citer mille exemples comme ceux-ci : *Parcourir les membrures de la tradition; entrer dans le monde de la fœtalité; Dieu est toujours dans les ineffables effluves de sa vitalité; les purs esprits conversent miraculeusement ensemble par le rayonnement direct de leurs pensées; les créatures sont ordonnées de manière à s'impressionner d'ondulations magnifiques*, etc.

nous plaindre si fort de ne savoir pas encore gouverner le soleil et la pluie, et les contraindre à ne verser de feu et d'eau sur la terre que ce qu'il faut pour mûrir nos moissons et faire pousser nos fleurs. Je ne parle pas de la neige et de la glace que M. Reynaud veut combattre résolûment comme des vestiges de barbarie, et dont il ne laisserait, s'il pouvait, que juste ce qu'il faut « pour le rafraîchissement du genre humain. » Qu'est-ce donc, quand des imperfections de l'ordre physique il attire nos yeux sur celles de l'ordre moral ? Comme il châtie alors notre orgueil, si nous sommes tentés de nous enorgueillir ! Quelle condition que celle de l'homme, achetant le plus faible progrès au prix de la sueur et du sang, et se déchirant éternellement à ces ronces que la main de Dieu, le jour de la création, a semées sur la terre ! Quoi qu'il fasse, à quelque perfection qu'il arrive dans l'industrie et dans les arts, l'homme devra travailler toujours, et le travail, si doux qu'il devienne, sera toujours un effort et une peine. — Ici, M. Reynaud se sépare des fouriéristes et repousse la théorie du travail attrayant. — A quelque science qu'il atteigne, l'homme devra toujours mourir. — Ici M. Reynaud se sépare de Condorcet et rejette la doctrine de l'immortalité sur la terre. — Le passage de l'homme ici-bas est un progrès perpétuel. Nous marchons toujours en avant, et l'horizon recule sans cesse. Et cependant, si long qu'ait été le chemin, si rapide qu'ait été notre course, aux extrémités de la carrière, au dernier terme du progrès, sur les confins mystérieux de cette vie et de la vie à venir, deux barrières indestructibles se dresseront devant l'humanité, tant qu'elle n'aura pas quitté la terre : le travail et la mort.

Mais ne peut-on rêver pour l'homme d'autres vies et d'autres demeures ? La forme humaine est-elle la seule qu'il puisse revêtir ? N'y a-t-il pas diverses phases qui se succèdent dans notre existence éternelle, comme il y a

plusieurs âges qui se sont succédé dans notre vie terrestre? Ici M. Reynaud, résumant, dans un tableau rapide et plein de grandeur, les données de la science moderne, et, sans atteindre à la précision de Cuvier ni à la magnificence de Buffon, s'inspirant avec bonheur des *Révolutions du Globe* et des *Époques de la Nature*, énumère quatre âges qu'il décrit : l'âge de feu, où la terre était incandescente et probablement en fusion; l'âge de l'océan, où l'effervescence chimique s'étant ralentie, la masse des eaux, suspendue jusque-là dans l'atmosphère, commence à se précipiter par suite de l'abaissement de la température, et inonde la surface du globe; l'âge des continents, où les terres s'élèvent peu à peu au-dessus des eaux, où nos contrées actuelles se dessinent avec leurs golfes, leurs promontoires, leurs montagnes d'où les fleuves descendent pour arroser les vallées, leurs climats, leurs saisons, leurs végétaux et leurs animaux; enfin l'âge de l'homme, où l'humanité paraît sur la terre, où la société s'établit, où les villes se fondent, où le travail transforme la nature. Chacun des trois premiers âges a duré un nombre indéfini de myriades d'années. Celui de l'homme n'a guère commencé, selon toute vraisemblance, que depuis une douzaine de mille ans. Nous sommes donc nés d'hier, et le genre humain est un nouveau venu sur la terre. Combien de temps y restera-t-il? Ici M. Reynaud s'arrête discrètement; cette question, dit-il, ne peut être résolue par un historien, mais seulement par un prophète. « La nécessité d'une modification quelconque dans le cours naturel des générations est manifeste : car autrement, la population se développant sans cesse sur un espace qui demeure fixe, il viendrait un temps (que, sans les anomalies qui se jettent à la traverse, on pourrait même déterminer géométriquement) où la terre cesserait de demeurer proportionnée à ses habitants, ce qui serait en contradiction avec la sagesse de Dieu. Donc il y a cer-

tainement en réserve dans les desseins de Dieu sur notre monde un remède contre cette extrémité. Mais quel sera-t-il? Je m'endors volontiers à cet égard dans ma foi à la Providence. » Et moi aussi. Laissons donc l'avenir, revenons au passé, et attachons-nous au dernier âge, celui de l'humanité. Comment le diviser? Bossuet, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, distingue sept époques; mais ces époques, qui se mesurent sur l'histoire du peuple d'Israël, sont trop étrangères au reste du monde pour convenir à l'histoire universelle. Bossuet semble mettre hors la loi tous les autres peuples de l'antiquité. Il vaut mieux chercher la division des âges dans les idées populaires. La tradition antique en admettait quatre : l'âge d'or, l'âge d'argent, celui d'airain et celui de fer. Partout, dans l'Inde, en Égypte, en Grèce, à Rome, en Judée, l'homme croyait à une félicité primitive remplacée par une vie de moins en moins heureuse; partout il regrette de n'avoir pas vécu plus tôt :

Quam bene Saturno vivebant rege....

La philosophie païenne s'accorde, dans sa tristesse, avec l'Écriture sainte. Le stoïcisme dit : « Il vaut mieux mourir que vivre, et n'être pas né que mourir. » L'*Ecclésiaste* : « J'ai loué ceux qui sont morts plus que les vivants, et plus encore celui qui n'est pas né et n'a pas vu tous les maux qui sont sous le soleil. »

Et cependant, de temps en temps, au milieu de cette mélancolie universelle du genre humain, une lueur d'espoir éclaire l'avenir. « Pourquoi, s'écrie Hésiode, ai-je été mêlé à la cinquième race? Que ne suis-je mort avant elle, ou que ne suis-je né plus tard? » Plus tard! Il y a là une espérance, et cette espérance brillera d'un plus vif éclat quand Jésus aura réconcilié l'humanité avec Dieu. Alors l'imagination humaine concevra une nouvelle division

des âges! « Les âges de déchéance seront à ses yeux la conséquence d'Adam; l'âge nouveau, la conséquence de Jésus; et, comme Adam était l'auteur de la rupture de l'alliance, Jésus sera l'auteur de la réparation. » Conception neuve et admirable, consacrée par ces grandes paroles de saint Paul : « Comme c'est par le péché d'un seul que tous les hommes sont tombés dans la condamnation. ainsi c'est par la justice d'un seul que tous les hommes reçoivent la justification qui donne la vie. » Peu à peu, cette croyance bienfaisante se répand, lente et combattue, tant que dure le moyen âge, rapide et triomphante à l'avénement du monde moderne, qui commence véritablement au XVIIIe siècle, avec Condorcet et Turgot. On peut donc diviser ainsi les temps, en fondant la division sur les idées successives de l'humanité : l'âge anté-historique, où les hommes, récemment établis sur la terre, n'ont pas le loisir de réfléchir sur leur condition et sur celle de leurs pères; l'âge de l'antiquité, où règne l'idée de déchéance; le moyen âge, où l'on croit encore à la déchéance de l'humanité, mais en même temps à sa réhabilitation par Jésus-Christ; enfin le dernier, où « l'on se fonde sur la réhabilitation complète de la nature humaine dans sa résidence terrestre, pour concevoir un progrès continu qui se poursuit depuis l'origine des choses jusque dans les merveilleux lointains des temps futurs. » C'est l'âge de la perfectibilité, l'âge de Turgot, de Condorcet et de Reynaud. Il ne s'agit pas, pour le monde désormais réconcilié avec Dieu, d'imiter tristement le monde frappé de déchéance, de se couvrir de cendre et de s'asseoir dans sa douleur, en s'écriant comme Job : *Homo natus muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis;* ou bien, tournant des yeux languissants vers le ciel, de soupirer avec l'*Imitation : Rejice transitoria, et quære æterna.* Il ne faut pas perdre l'amour du ciel pour l'amour de la terre, mais il ne faut pas perdre non plus l'amour de

la terre pour celui du ciel. « La vraie béatitude est dans l'union de l'âme avec Dieu ; mais cette union ne se trouve qu'à l'extrémité d'une chaîne infinie dont la terre est un des anneaux, et dont les autres doivent sans doute offrir à notre vie, dans un degré supérieur, des conditions analogues à sa situation actuelle. Nous cherchons la cité future ! En jetant ce mot à leurs bourreaux : *Futuram civitatem quærimus*, les premiers chrétiens ne leur montraient que le ciel. Nous, les apôtres de l'âge nouveau, montrons à la fois à nos persécuteurs le ciel et la terre. »

Nos persécuteurs ! j'espère que ce n'est là qu'une plainte oratoire sans aucun fondement. Où sont les ingrats, capables de persécuter une doctrine qui, par le progrès indéfini, veut faire de la terre un séjour de béatitude, et, par celle de la métempsycose, nous promet une série d'autres vies plus heureuses encore ? Mais si radieux qu'apparaisse l'avenir de l'homme en ce monde, n'oublions pas que sa félicité sera toujours soumise à deux épreuves : le travail et la mort. Comment expliquer que, dans son infinie bonté, Dieu nous ait imposé de si dures conditions ? Ici se présentent à l'esprit les questions les plus graves, celle de l'origine du mal, celle de la chute du premier homme, celle du péché originel, et, pour les résoudre, pour justifier l'accueil que Dieu réserve aux âmes à leur entrée dans ce monde, il faut d'abord découvrir d'où elles viennent, en d'autres termes résoudre le problème de l'origine de l'âme. Les âmes ont-elles été primitivement, comme l'a pensé Platon, comme l'a dit Origène, des substances spirituelles et bienheureuses, mais déchues par leur faute de la béatitude céleste, et emprisonnées dans des corps pour expier leur péché ? L'Église a condamné cette opinion. La transmission de l'âme s'opère-t-elle de père en fils, par le sang, comme l'a écrit Tertullien ? Mais, religieusement, c'est là encore une hérésie, et saint Thomas la repousse formellement :

Hæreticum est dicere quod anima intellectiva traduceretur cum semine; philosophiquement, c'est le matérialisme, car l'âme, effet de la matière, ne serait évidemment que matière elle-même. Ou bien serait-ce une particule incorporelle qui se détacherait de l'âme pour passer dans l'enfant? Alors l'âme cesserait d'être simple et indivisible, ce qui est contraire à son essence. Sur ce grave sujet, l'Église ne s'est pas expressément prononcée, en ce sens qu'elle a condamné certaines opinions, mais qu'elle n'en a pas imposé une qui soit la sienne, et qu'on doive considérer comme de foi. Il existe une lettre remarquable où saint Augustin écrit à saint Jérôme: « Enseigne-moi, je te conjure, ce que je dois croire, et dis-moi si les âmes sont créées en particulier pour ceux qui naissent chaque jour, comment elles peuvent pécher chez les petits enfants; et, si elles sont innocentes, par quelle justice du Créateur sont-elles engagées dans le péché d'autrui?... Dis-moi comment peut se défendre l'opinion d'après laquelle on croit que les âmes, loin de provenir de l'âme du premier homme, sont créées chacune pour chacun. » Saint Jérôme n'ayant pas résolu la question, M. Reynaud entreprend de satisfaire saint Augustin. Comment admettre, dit-il, que Dieu crée les âmes à mesure? Combien d'objections s'élèvent contre une telle hypothèse! Comment se fait-il que Dieu les envoie successivement si différentes les unes des autres, celles-ci bonnes, celles-là mauvaises, celles-là ni mauvaises ni bonnes? On dira peut-être que la seule cause de ces inégalités, c'est la différence des corps où Dieu les place. Mais, reprend ici saint Augustin, est-ce l'âme qui se choisit un corps, et se trompe-t-elle dans son choix, ou bien, les corps étant déjà pris, a-t-elle été forcée de se contenter du premier venu, comme on fait au théâtre, où l'on prend non la place qu'on veut, mais celle qu'on rencontre? Quelle indigne supposition! Si, d'autre part, c'est Dieu qui incarne les âmes dans les corps, pourquoi

les place-t-il quelquefois dans des corps fragiles qui se dissolvent le jour ou le lendemain de leur naissance, en sorte qu'il paraît manquer le but de leur incarnation et de leur envoi sur la terre? D'ailleurs, si Dieu forme les âmes à mesure, ne devient-il pas sujet de l'homme? Ne s'astreint-il pas à faire descendre, quand il plaît à l'homme, une âme sur la terre? N'est-il pas forcé de créer, au premier appel de nos passions ou de nos caprices? Et alors, « quand un libertin, outrageant par le viol ou l'adultère toutes les lois du ciel et de la terre, fera un infâme signal à celui dont l'œil connaît tout, la toute-puissance, se décidant à créer, donnera l'être à l'âme infortunée qui doit accompagner le fruit de la débauche? » Toutes ces questions épineuses embarrassent M. Reynaud, et je n'en suis pas surpris. Elles avaient embarrassé saint Augustin lui-même, et, après avoir longtemps médité et interrogé les saints livres, ce saint homme avait fini par écrire à Optatus : « Je n'ai rien trouvé. » *Aliquid certum de animæ origine nondum in scripturis canonicis comperi.*

Heureusement l'exemple d'Augustin n'a pas découragé M. Reynaud. Toutes les explications échouent, s'est-il dit, toutes les portes sont fermées, hormis une peut-être qu'on n'a pas tenté sérieusement d'ouvrir : celle de la préexistence. Essayons de passer par là. L'idée de la préexistence est une hypothèse antique, admise en Orient, renouvelée en Grèce, accréditée chez les Juifs et traduite par Virgile en beaux vers. Elle a tous les titres de noblesse qui inspirent le respect des peuples, toutes les vraisemblances qui commandent l'attention des penseurs. Si l'âme a existé antérieurement dans une autre sphère, « dans les bas-fonds de l'univers, » rien de plus naturel qu'en venant sur cette terre elle y soit traitée selon qu'elle a mérité ou démérité dans son premier séjour. Tout s'éclaircit alors : la condition terrestre des âmes, envoyées dans des corps de force et de

beauté inégales, les infortunes et les félicités de la vie, la mort prématurée de ceux qui viennent de naître, et qui n'expirent que parce que leur existence, commencée ailleurs, est venue se dénouer ici-bas : « Les nuages répandus sur la justice de Dieu se dissipent, du moment qu'il est permis de penser que le monde n'est qu'un purgatoire où la disparité des conditions n'est qu'une suite légitime de la disparité des mérites, où les moins coupables obtiennent dès l'abord tous les moyens nécessaires pour continuer l'opération de leur salut, fortifier leur vertu, expier leurs fautes et se sanctifier; où les réconciliés, se confirmant, recevront à la fois de grands troubles, de grandes élévations, de grands supplices; où les endurcis, poursuivant le cours de leur égarement, ne trouveront de grâce et de miséricorde d'aucune sorte jusqu'à l'heure à laquelle ayant épuisé jusqu'à la lie la coupe satanique, et soulevés enfin par le dégoût de l'horrible breuvage, ils commenceront à tourner leurs désirs vers la source céleste qui seule désaltère. »

Ainsi l'âme a vécu avant son arrivée sur la terre, et elle y est traitée bien ou mal selon sa conduite antérieure. Tout s'explique, comme on voit, au moins dans le passé et dans le présent. Mais quel sera l'avenir? N'y a-t-il rien entre la terre et le ciel?

Contemplez le ciel par une belle nuit, et vous vous écrierez avec l'Écriture : *Cœli enarrant gloriam Dei.* Mais cette gloire de Dieu que les cieux racontent n'est une gloire digne de lui, et cet univers qui brille de mille feux n'est vraiment l'œuvre d'une main divine, que si vous confessez qu'il est infini en étendue comme en durée; car une œuvre finie est une œuvre indigne de Dieu. Qu'on n'objecte pas : l'infinité dans le temps et l'infinité dans la durée, ce sont les attributs de Dieu et non ceux de l'univers. L'attribut de Dieu, c'est l'éternité, et il ne faut pas être un profond métaphysicien pour distinguer l'in-

fini de l'éternel. L'infinité admet la succession; l'éternité, comme dit Boëce, c'est l'interminable possession de la vie tout à la fois et dans sa perfection. Vous pouvez donc donner l'infinité à l'univers et l'éternité à Dieu sans que Dieu se confonde avec l'univers. L'un est le principe, l'autre la conséquence. Imaginez une main posée de tout temps sur le sable. Il est impossible d'assigner à l'empreinte aucune date, puisque l'époque de sa formation remonte au delà de toute mesure, et cependant il est incontestable que l'empreinte est postérieure à la main et qu'elle doit à la main son origine. Dieu est la main, le sable est le néant et l'empreinte est l'univers. Prenez les paroles de saint Jean : *In principio erat Verbum;* elles signifient : Le Verbe est de toute éternité. Prenez les mots de la Genèse : *In principio Deus creavit;* ils signifient : L'univers est de tout temps. Donc les saintes Écritures invoquent elles-mêmes la différence de l'éternité et de l'infinité. Aussi saint Thomas a-t-il pu dire excellemment : « Il n'est pas nécessaire que le monde ait toujours été, attendu qu'il procède de la volonté de Dieu. Mais cela aurait été possible, si Dieu l'avait voulu. »

Donc le monde est infini en durée comme en étendue, Dieu est éternel, et l'infinité n'usurpe rien sur l'éternité. Maintenant il ne peut convenir à la sagesse de Dieu que l'immensité de l'univers soit confuse. L'idée de l'univers implique nécessairement celle d'un ordre parfait et d'une parfaite symétrie. Si un monde, c'est-à-dire un séjour destiné à un certain nombre d'âmes, est bon en soi et agréable à Dieu, il est évident que deux établissements du même genre sont une chose meilleure et plus capable de plaire à leur auteur. Et il faut conclure ainsi jusqu'à l'infini. Donc tous ces astres qui brillent sur nos têtes sont des mondes, où un nombre infini d'âmes viennent accomplir les desseins de la Providence, et il est de toute néces-

sité qu'elles passent successivement de l'un à l'autre, entraînées par une circulation indéfinie; c'est la loi de leur essence, puisque, selon l'Écriture, l'âme a été faite à l'image de Dieu, et que l'essence de Dieu c'est la plénitude et la continuité de la vie. Les âmes émigrent donc sans cesse, se dépouillant, en quittant un monde, du corps qu'elles y avaient pris, et s'en formant un autre plus parfait à leur arrivée dans un nouveau séjour. Grâce à leur immortelle faculté d'attirer à elles tous les éléments nécessaires à de nouveaux organes et de les façonner selon leurs besoins, elles peuvent approprier leurs corps à leurs diverses demeures, comme ici-bas nous approprions nos vêtements aux climats et aux saisons.

Quelle est la loi qui préside à cette éternelle activité? Quelle est la règle souveraine de ces innombrables métamorphoses? Nous l'ignorons; mais sans doute il en est une, familière à des êtres plus éclairés que nous, et qui explique pleinement les déplacements et les incarnations des âmes. La vraie psychologie serait celle qui découvrirait en vertu de quelle puissance secrète les âmes des morts se trouvent amenées précisément où leurs mérites et leurs démérites les conduisent, et qui révélerait les ressorts spirituels, aussi spontanés que ceux qui gouvernent la matière, qui forcent l'âme de monter à une condition plus haute, ou de descendre à une plus basse, pour satisfaire à la justice divine, de même que les corps montent ou descendent dans notre atmosphère, en raison de leur pesanteur. C'est une idée probable que les âmes, après la mort, sont attirées précisément vers le monde où elles pourront le mieux satisfaire les désirs élevés ou bas, purs ou impurs, qui les agitaient sur la terre. Il existerait ainsi une loi d'attraction spirituelle, comme il y en a une d'attraction physique. En vertu du progrès indéfini, quelque Newton de la psychologie finira par la découvrir. On démontrera

infailliblement un jour que les âmes qui, dès ce monde même, étaient soulevées de terre par les plus nobles désirs, seront emportées par la force de leurs ailes divines dans de plus pures étoiles, tandis que les âmes viles et rampantes, qui traînaient après elles la lourde chaîne des mauvaises pensées, seront précipitées par le poids de leur bassesse dans les vapeurs d'un astre dégradé. C'est là, sans aucun doute, la loi qui gouverne les évolutions des âmes, jusqu'au terme de leur course à travers les mondes, terme que M. Reynaud n'a pas cru pouvoir indiquer avec précision. Mais il affirme que même alors, au bout de ses longs voyages, et parvenue, après un progrès perpétuel, à son glorieux repos, l'âme ne laisse pas éteindre, comme certains docteurs l'ont pensé, cette flamme éternelle d'activité sans laquelle on ne peut vivre. En dépit de saint Thomas, qui a décidé que, dans la patrie céleste, l'espérance s'évanouit comme la foi (*spes sicut et fides evacuatur*), l'âme conserve en elle-même la substance toujours vivante de ses vertus propres, la foi, l'espérance et la charité, et continue d'espérer, de croire et d'aimer, après qu'elle s'est unie au sein de Dieu avec la personne du Christ. Ici je m'arrête, et m'abstiens de suivre M. Reynaud au milieu des démons et des anges. Je ne l'ai pas quitté, tant qu'il est resté sur le terrain de la philosophie, ou même aux alentours. Mais la philosophie, qui peut démontrer la certitude d'une autre vie et d'une rémunération divine, ne saurait, par ses propres forces, déterminer la nature des récompenses et des peines, et n'a pas à s'enquérir si les anges ont des corps, comme l'affirme M. Reynaud. Je ne veux pas m'engager, sur ses traces, dans le domaine de la théologie pure, n'étant pas théologien. Je cesse donc ici l'exposition de son système, et lui demande pardon de l'avoir involontairement affaibli, en réduisant à quelques pages un livre tout entier, plus remarquable, selon moi,

par la variété des connaissances, l'enchaînement des détails et l'adresse de l'argumentation, que par l'originalité des idées. Je me suis borné jusqu'ici à exposer un système que je suis loin d'admettre. Je vais essayer de le juger.

II

J'ai dit que le système de M. Reynaud me paraissait médiocrement original. Qu'on le décompose en effet, on verra qu'il est formé de théories déjà connues, juxtaposées avec beaucoup d'art ; mais la combinaison industrieuse de l'ensemble ne parvient pas à cacher le défaut de nouveauté des parties. La préexistence est une idée platonicienne ; la métempsycose, un rêve de Pythagore[1] ; la pluralité des mondes, une supposition du XVIII[e] siècle. Les mystiques modernes eux-mêmes semblent avoir apporté leur tribut à M. Reynaud. Son idée de la persistance des vertus propres de l'âme, la foi, l'espérance et la charité, même après la mort et jusqu'au sein de Dieu, je la trouve exposée avec précision dans la *Nouvelle-Jérusalem* d'Emmanuel de Swedenborg[2] ; enfin, la théorie de la perfectibilité date de très-loin, comme j'essayerai de le lui montrer plus tard. De plus, toutes ces conceptions de l'esprit humain, rajeunies par le remarquable talent de M. Reynaud, sont de pures hypothèses, et c'est ce qui fait la force apparente et la faiblesse réelle de son système : la force, parce que beaucoup

1. Je reconnais du reste que M. Reynaud perfectionne la doctrine de Pythagore. Il respecte trop la nature humaine pour supposer que l'homme ait pu être ou puisse devenir un animal. D'ailleurs la métempsycose ainsi comprise compromettrait sa théorie de l'expiation. La brute ne se repent pas, et beaucoup d'hommes, devenus des bêtes, s'accommoderaient de leur condition et répondraient comme les compagnons d'Ulysse : « Je ne veux pas changer d'état. »

2. *De la Nouvelle Jérusalem et de sa doctrine céleste, d'après ce qu'en a entendu du ciel* Emmanuel, baron de Swedenborg, fidèle serviteur du Seigneur. Londres, 1772.

d'hypothèses, par leur propre nature, échappent à une réfutation scientifique. Comment démontrer à M. Reynaud qu'il n'a pas vécu avant cette vie dans une autre planète, et qu'il n'est pas tombé un beau jour sur notre globe du haut de Jupiter ou de Vénus? Comment lui prouver qu'au sortir de ce monde, après avoir repoussé du pied sa dépouille terrestre, il ne sera pas, selon cette loi d'attraction spirituelle qu'il explique si bien, emporté vers les régions supérieures, par la vertu aérienne de ses idées spéculatives, jusqu'au centre de quelque belle étoile où il inventera encore de plus brillants systèmes, plus applaudis du public et loués par des journaux plus intelligents? Le seul Micromégas pourrait sur ce point argumenter en forme; car il est seul compétent. Mais c'est aussi, disais-je, ce qui fait la faiblesse du système. Il est facile aux philosophes, du moment qu'ils inventent, de se donner carrière. Ils ont l'infini devant eux; et l'on explique aisément l'énigme du monde, quand, au lieu de le prendre tel qu'il est, on commence par le rebâtir à sa guise, ce qui permet de révéler ensuite le secret de l'architecte. Dans ce cas, il est superflu d'entamer une controverse : ce n'est pas à nous de prouver aux nouveaux interprètes de l'univers, qui l'expliquent après l'avoir refait, qu'ils se trompent; c'est à eux de nous démontrer qu'ils ont raison, et des hypothèses ne sont pas des preuves. S'ils affirment, on nie. Du moment que oui est une raison, non devient un argument.

Ainsi M. Reynaud prend toutes faites les doctrines de la préexistence et de la transmigration, mais il ne les démontre pas, et je ne saurais l'en blâmer, car elles sont indémontrables. J'avoue du reste que je ne tiens pas à discuter avec lui sur ces questions; elles me semblent à peu près indifférentes. Je m'en inquiéterais, si l'on en pouvait tirer quelque chose d'utile pour la conduite de la vie. Le vrai mérite des idées spéculatives consiste à engendrer de

bonnes idées pratiques, et la métaphysique me semble belle quand elle enfante une belle morale. Ce que j'aime dans la doctrine de Platon, c'est la passion de l'idéal qu'elle m'inspire; ce que j'admire dans le stoïcisme, c'est le sentiment profond de la dignité humaine, l'amour du devoir, la force qu'il donne à l'âme pour l'accomplir. Ne peut-on ajouter, sans manquer de respect au christianisme, que ce qui lui a conquis l'empire du monde, c'est moins son dogme que sa morale, qui, par sa perfection divine, règne sur ceux mêmes que le dogme n'a pas soumis? Mais de la préexistence et de la métempsycose, quel profit tirer pour la conduite de chaque jour? Quelle morale ces nouveaux dogmes engendrent-ils, supérieure à celle de l'Évangile? En quoi le chrétien formé et façonné par M. Reynaud vaudra-t-il mieux que le chrétien du catéchisme? L'idée que la naissance n'est pas la naissance et que la mort n'est pas la mort, la conviction intime qu'il a été citoyen d'un certain nombre d'astres avant d'habiter la terre, et qu'en la quittant il fera encore un nombre indéfini d'étapes célestes dans les étoiles avant d'arriver au terme de son voyage, lui ôtera-t-elle un vice, lui donnera-t-elle une vertu que ne puisse lui ôter ou lui donner la pensée que là vie de ce monde est la première vie, que Dieu nous y envoie pour nous y éprouver, et qu'à l'issue de l'épreuve, il nous attend pour nous juger tous? La doctrine de la transmigration indéfinie des âmes ne peut avoir qu'un effet, c'est d'ajouter à l'insouciance naturelle de l'homme, c'est de diminuer encore son ardeur, déjà tiède, de bien faire, et son penchant, déjà faible, au repentir, en reculant indéfiniment à ses yeux le terme de l'épreuve et l'époque du jugement. D'ailleurs, comme dans le système de M. Reynaud la perfectibilité indéfinie se combine avec l'indéfinie transmigration, l'homme, persuadé que tôt ou tard, et quoi qu'il fasse, il ne peut échapper à la perfection, ne manquera pas de se

donner, comme on dit, du bon temps sur la terre, et laissera aux siècles futurs et aux astres le soin de l'améliorer. Quand il s'agit d'aller au paradis, il ne faut pas faire comme La Fontaine lorsqu'il se rendait à l'Académie, il ne faut pas prendre le plus long. Toutes ces stations marquées d'avance dans le ciel avec tant de précision peuvent amuser l'imagination; elles irritent les désirs de l'âme, impatiente de se reposer au sein de Dieu. D'ailleurs, pourquoi multiplier les épreuves et faire du Dieu de bonté un avare difficultueux qui met ses félicités à l'enchère? Quels efforts nouveaux, quelles nouvelles souffrances imposer aux grands hommes vertueux, aux saints, aux martyrs? Qu'aurait dit sainte Thérèse, si l'ange qu'elle croyait voir quelque temps avant sa mort lui avait annoncé, non qu'elle allait enfin aborder au port céleste, mais qu'elle avait encore sa quarantaine à faire dans une étoile?

Je ne vois donc pas ce que peuvent gagner à la métempsycose la justice divine et la morale humaine; je ne vois pas non plus ce qui les intéresse dans la doctrine sur l'origine des âmes, si importante aux yeux de M. Reynaud. Que Dieu ait créé implicitement toutes les âmes en créant celle d'Adam, ou qu'il crée chacune d'elles à mesure que l'union des sexes produit un corps, cela importe peu, ce me semble, à la dignité de l'homme et même à celle de Dieu, et je ne partage pas l'émotion qui s'empare de M. Reynaud à la pensée que, si Dieu crée les âmes successivement à l'usage des corps, il s'expose à créer quand il plaît aux hommes, et subordonne sa majesté infinie aux caprices d'un libertin. Voltaire a développé cette thèse peu sérieuse avec moins de pathétique et plus de gaieté. Il est certain que Dieu, en créant le feu, avait prévu les incendies; qu'en faisant les rivières, il savait que beaucoup d'honnêtes gens s'y noieraient, et qu'en inventant le fer, il avait deviné qu'on en fabriquerait des couteaux, des haches et des fusils pour

exterminer le genre humain : ce qui ne l'a empêché de créer ni le feu, ni l'eau, ni le fer, d'où il suit logiquement qu'il est seul responsable du bûcher de Jean Huss, des noyades de Carrier et du poignard de Ravaillac. En remontant ainsi de l'effet extrême à la cause première, Dieu sera toujours compromis. N'en déplaise à M. Reynaud, je crois l'honneur divin à l'abri de toute atteinte, même quand il plaît aux libertins d'abuser de la création. Dieu a établi la loi de la production humaine par l'union des sexes, comme il a établi toutes les autres lois générales de l'univers. Il les a faites dans une vue infiniment sage, nous ne pouvons en douter ; ces lois, excellentes et admirables, entraînent avec elles des accidents et des abus : je plains l'homme qui se brûle ou se noie ; je hais l'homme qui noie ou qui brûle son prochain, et je n'en bénis pas moins Dieu de m'avoir donné l'eau pour la soif et le feu pour le froid. Ni les accidents ni les abus ne peuvent rien contre les lois générales. Même quand Dieu créerait les âmes à mesure (ce qui effarouche si fort la bonne opinion que M. Reynaud a de la Providence), tous les libertins du monde ne viendraient pas à bout de le perdre de réputation. Dieu est cause, il n'est pas complice, ce qui est tout différent, et, comme dit très-bien Voltaire quand il ne plaisante pas :

Dieu tient en main la chaîne, et n'est pas enchaîné.

L'inconvénient des hypothèses de M. J. Reynaud, ce n'est pas seulement qu'elles mettent mal à propos Dieu en cause, mais aussi qu'elles jettent en plein arbitraire les philosophes qui raisonnent le mieux. Par exemple, cette nouvelle division des âges, que M. Reynaud substitue à celle de l'antiquité et à celle de Bossuet, est une pure fantaisie inventée pour venir en aide à la doctrine de la perfectibilité. Il me semble que le personnage de ses dialogues, qu'il appelle le théologien, au lieu de s'accommoder des ar-

guments du philosophe avec tant de bonhomie et d'aménité, pourrait bien répondre : Sur quoi fondez-vous donc votre division nouvelle des âges ? Ce n'est pas sur des faits, ce n'est pas sur des dates, mais sur ce qu'il y a de plus mobile au monde, sur l'opinion des hommes. Un fait, c'est une chose fixe ; une date, c'est un point précis de la durée. Mais l'opinion, quoi de plus arbitraire ? A quel moment la prendre ? où a-t-elle commencé, où a-t-elle fini ? L'âge de l'antiquité, pour vous, c'est l'âge de la déchéance. Mais dans l'antiquité, combien de nobles esprits avaient entrevu et annoncé l'idée du progrès ! « Nos premiers pères, disait Aristote, ressemblaient probablement au vulgaire et aux ignorants de nos jours[1]. » Cicéron, dans ses *Académiques*, prête cette parole à Lucullus : « Admettons que dans l'enfance de la philosophie, lorsque ces matières étaient nouvelles, les anciens aient balbutié ; quoi ! depuis tant de siècles, à l'aide de tant de génies du premier ordre, de tant d'étude et d'application, n'aura-t-on fait aucune découverte[2] ? » Il ne s'agit ici, je le sais, que du progrès des connaissances : l'antiquité n'étend pas encore l'idée de progrès à l'homme tout entier, physique, intellectuel et moral. Mais n'oublions pas que, même au XVIIIe siècle, dans l'âge de la perfectibilité, Condorcet intitule encore son livre : *Progrès de l'esprit humain*. Les anciens n'ont pas seulement l'idée du progrès de l'humanité, ils en ont le désir, comme plus tard les philanthropes en auront la religion ; et je crois entendre dans ce passage de la *République*, signalé par M. Villemain dans sa belle traduction, la voix de Cicéron montrer de loin à M. Reynaud le vrai chemin de la perfectibilité moderne. « Si la plus noble ambition de l'homme est d'accroître l'héritage de l'homme, si toutes nos pensées et toutes nos veilles ont pour but de rendre

1. *Politique*, liv. II, chap. v. — 2. *Académie*, liv. II, chap. v.

cette vie plus sûre et plus brillante, si c'est là l'inspiration, le vœu, le cri de la nature, suivons cette route que les plus grands hommes nous ont tracée [1]. » Ainsi la route est découverte, cela n'est pas douteux, et non-seulement Cicéron ne laisse pas au XVIIIe siècle l'honneur de l'avoir trouvée, mais il ne le revendique pas même pour son temps, il le renvoie à ses pères, et l'âge de déchéance se trouve reculé dans la nuit du passé. Je ne veux pas dire que l'antiquité ait conçu et mis au monde tout armée la doctrine du progrès : la politique, la religion, et même certains systèmes philosophiques des anciens, ne permettaient pas à l'idée de se produire chez eux dans toute sa plénitude. Mais quand le christianisme eut paru dans le monde, comment admettre qu'il fallût encore à l'idée de progrès l'espace de dix-huit siècles pour se propager et s'établir dans l'esprit de l'humanité ? Eh quoi ! le christianisme n'en apportait-il pas avec lui tous les éléments ? Il proclamait la rédemption, la régénération de l'homme, la réconciliation divine de la terre et du ciel, et dix-huit cents ans devaient s'écouler encore avant que les derniers vestiges de l'âge de déchéance fussent effacés ! Le Christ faisait de l'humanité une seule famille, ou plutôt un seul homme ; l'Évangile parlait sans cesse à l'homme de sa fin dernière, qui est la perfection ; l'homme recevait de la main de Dieu même le remède de sa corruption, se perfectionnait par la parole des apôtres, par l'exemple des martyrs, sous le gouvernement de l'Église, et la pensée du progrès ne sortait pas comme un trait de lumière de cette grande doctrine de la réhabilitation, et tant de générations chrétiennes devaient mourir sans avoir vu se lever l'aube de l'idée nouvelle, et il fallait que le XVIIIe siècle vînt prendre l'humanité par la main pour la conduire à ce dogme du progrès, encore

1. *République*, liv. I, chap. II.

enveloppé de nuages et à peine discernable à l'horizon! Ce n'est là qu'un rêve, ou plutôt un oubli : car M. Reynaud, ébloui de la gloire du XVIIIe siècle, a méconnu ses plus anciens aïeux. M. de Fontanes, épuisant l'ironie contre la théorie de Mme de Staël, affirmait que l'idée de progrès était éclose de quelques vers du *Mondain* de Voltaire, pris au sérieux et couvés philosophiquement par M. de Condorcet. M. Reynaud, par admiration pour le XVIIIe siècle, a fait ce que M. de Fontanes faisait par dédain, et il a supprimé, d'un trait de plume, tous les pères de la doctrine; il a coupé les plus illustres branches de son arbre généalogique, qui devient entre ses mains un arbrisseau né d'hier, et dont les vraies racines pourtant touchent à Bacon et à Rabelais. L'admirable passage de Pascal sur l'humanité, « considérée comme un seul homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement[1], » n'est que l'écho d'une page, peut-être plus belle et plus expressive encore, du *Novum Organum*[2]. Puis nous arrivons à Desmarets, à Perrault, à Fontenelle, et à cette immense question des anciens modernes, renouvelée de l'antiquité par le XVIIe siècle, et dont l'origine précède encore de si loin l'époque prédestinée qui, selon M. Reynaud, mérite seule la gloire d'avoir proclamé la perfectibilité. Mais maintenant que nous voilà parvenus à l'âge d'or, et que nous nageons dans le plein courant de l'idée de progrès, ne peut-on renverser l'argument? Tout à l'heure, je démontrais que, dans les siècles mis hors la loi par M. Reynaud, on avait cru au progrès, que le génie humain n'avait pas été si complétement plongé dans la nuit avant le XVIIIe siècle, et, comme M. de Maistre dit de Bacon, qu'il était au moins dix heures du matin lorsque Condorcet s'est levé. Faut-il prouver

1. Préface du *Traité du vide*.
2. Liv. I, aph. 84. Voir aussi une étude intéressante sur l'*Histoire de l'idée du progrès*, par M. Javary.

qu'aujourd'hui, longtemps après que le soleil de la perfectibilité est monté sur l'horizon, et qu'il est au moins midi, le genre humain n'est pas si bien illuminé que M. Reynaud le suppose, et que beaucoup de gens, loin de croire au progrès, croient à la décadence, ni plus ni moins que les contemporains des vieux âges ? J'en connais, nous en connaissons tous de ces Nestors mécontents, qui parlent du passé avec amour, du présent avec dégoût, de l'avenir avec épouvante, et qui ont, je l'avoue, d'assez bonnes raisons pour parler ainsi. Ils ont vu en ce monde, depuis soixante ans, tant de révolutions et si peu de bonheur, que lorsqu'on leur demande si la fameuse ligne du progrès est la ligne brisée de Pascal, la courbe de Vico ou la spirale de Gœthe, ils répondent en soupirant que c'est la ligne rétrograde. Et pourquoi y en a-t-il plus que jamais, de ces sceptiques, dans notre âge de perfectibilité ? Pourquoi l'espèce humaine croit-elle d'autant moins qu'elle marche, qu'on lui crie plus fort qu'elle passe sa vie à courir ? Ici encore l'auteur du *Novum Organum* a trouvé la vérité, et je laisse Bacon dire à M. Reynaud la véritable raison de cette défiance trop motivée : « Il n'a paru, dit-il, que trop de charlatans et de songe-creux, en partie dupes de leur enthousiasme et en partie fripons, qui ont fait au genre humain de si magnifiques promesses qu'ils l'en ont fatigué !... On ne doit donc pas être étonné que tous les imposteurs aient fait naître un violent préjugé contre toutes les nouveautés de ce genre, et que le dégoût général qu'ont inspiré leur charlatanisme et leur excessive vanité intimide encore aujourd'hui tout mortel courageux qui serait tenté d'entreprendre quelque chose de semblable[1]. » Bacon heureusement s'est trompé sur ce dernier point, et, grâce à Dieu, le « mortel courageux, » ou plutôt l'homme de talent et de cœur qui devait écrire

1. *Novum Organum*, liv. I, aph. 87.

Ciel et Terre, n'a pas été intimidé par le respect humain. Mais comme Bacon a raison dans le reste! comme il est vrai que ce malheureux Condorcet, dupe de son enthousiasme, a justifié d'avance tous les doutes des sceptiques, en promettant aux hommes l'immortalité sur la terre, quelques jours avant de boire le poison pour échapper aux bourreaux qui, à coups de hache, inauguraient l'âge d'or!

Pour moi je ne crois pas à la division des âges de M. Reynaud, purement arbitraire comme on voit; je ne crois pas à la préexistence, ni à la métempsycose, ni aux voyages des âmes dans les astres: ce sont là des hypothèses agréables qui laissent chacun parfaitement libre de son opinion, et qui n'expliquent rien, pas même notre condition en ce monde, quoi que dise M. Reynaud. En effet, que ce monde ne soit qu'un degré intermédiaire d'une immense échelle, et non le point de départ de l'âme; que l'âme avant d'y arriver ait déjà traversé d'autres sphères, et que notre condition actuelle soit la conséquence d'un mérite ou d'un démérite antérieur, qu'importe? ne faut-il pas que l'âme ait commencé par une sphère quelconque? En vertu de la perfectibilité, n'est-il pas nécessaire qu'elle ait derrière elle une série plus ou moins longue d'étapes dans des séjours plus mauvais? De là deux conséquences : premièrement, c'est que, puisqu'elle a dû monter successivement un grand nombre de degrés, il lui a fallu partir de bien bas, et que Dieu l'avait créée dans un état d'imperfection et de misère profondes; et alors se redressent toutes les objections que M. Reynaud a cru renverser en expliquant la vie terrestre par une vie antérieure. Secondement, c'est par une sorte de nécessité que l'âme s'élève de sphère en sphère à des conditions de plus en plus parfaites, et elle n'est pas complétement indépendante dans son mérite et dans son démérite; par conséquent la liberté humaine sort affaiblie et blessée des mains de M. Reynaud; de plus, c'est de

sa part une contradiction manifeste d'imaginer une loi d'attraction et de pesanteur morale qui, après la mort, entraîne les âmes élevées vers les plus pures [illegible] et les âmes basses vers les astres dégradés, puisque, en vertu de son système, elles ne sont plus tout à fait libres et qu'il leur a promis un perpétuel progrès.

Toutes ces hypothèses reculent donc les difficultés, elles ne les résolvent pas, et je ne veux pas m'y arrêter davantage. Mais j'admets le progrès, et j'y crois fermement. Je ne discute pas s'il s'étend à toutes choses, aux arts et aux lettres comme aux sciences, au moral de l'homme comme à son industrie. Ce serait le sujet d'une trop longue controverse. Mais enfin, à prendre l'humanité dans son ensemble et non dans ses détails, à étudier les grands traits de son histoire, je ne saurais douter du progrès. J'en trouve ce désir de perfection que Dieu a mis en nous; j'en trouve l'infirmité même et la misère de nos commencements; ils prouvent que nous sommes faits pour grandir; car les œuvres des animaux sont parfaites au premier jour comme au dernier, et les abeilles de notre temps n'ont pas un miel plus pur que les abeilles d'[illegible]. J'en trouve ces milliers d'années [illegible]

[illegible]

Cet avenir, [illegible]

cause du progrès que de ne pas prophétiser aux hommes qu'ils visiteront et habiteront un jour des mondes inconnus, qu'ils acquerront dans ces nouvelles demeures de nouveaux sens et de nouveaux organes, et reculeront à l'infini les bornes de leur intelligence. Le progrès n'est pas la perfectibilité indéfinie. On peut reconnaître que l'humanité marche, sans conclure nécessairement qu'elle suit en ligne droite une route illimitée, et surtout sans assigner à ses progrès d'autres théâtres que la terre, sans dépouiller Dieu, qui a donné à l'homme un commencement, du pouvoir de lui imposer une fin. L'idée de progrès n'est pas incompatible avec le christianisme; mais je ne vois pas comment accorder avec le dogme de la chute cet orgueilleux avenir des créatures qui, de sphère en sphère, s'élèveront, comme dit M. Reynaud, au sommet de l'existence, jusqu'à ce qu'elles soient, pour ainsi dire, de plain-pied avec Dieu. Aussi cette tentative de conciliation entre le christianisme interprété comme il faut et le système de M. Reynaud est une chimère qui succombe sous mille objections. Laissons de côté les moins graves. D'abord il n'y a rien de chrétien dans l'hypothèse de la pluralité des mondes, que saint Thomas rejette formellement, et qui est une condition fondamentale du système de M. Reynaud, puisqu'il fait sans cesse voyager les âmes, et qu'aux voyageurs il faut sans cesse des hôtelleries. Il n'y a rien de chrétien dans ce dédain avec lequel, suivant lui, nous déposons notre corps à la porte d'un monde, en émigrant dans un autre. Le christianisme ne parle pas de plusieurs corps pour la même personne; il n'en reconnaît qu'un à chacun de nous, un seul avec lequel nous ressusciterons. Il sera, je le veux bien, réparé et embelli pour le jour de la résurrection; du moins saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, nous promet que les hommes trop gras ou trop maigres ne doivent pas redouter pour leur séjour en paradis un excès d'embon-

point ou de maigreur, attendu que Dieu retouchera le corps humain, et qu'après le coup de ciseau du divin sculpteur, la statue ne saurait manquer d'élégance. Mais enfin, selon le christianisme, notre corps, même revu et corrigé, n'en sera pas moins notre corps parce que le christianisme montre le plus grand respect pour la personnalité de l'homme. Or la personnalité n'existe pas sans l'unité, et l'unité humaine s'éparpille et se détruit dans ces changements à vue perpétuels, où l'âme, renouvelant son corps sans garder la mémoire du passé et la conscience de son identité permanente, devient en réalité une série de personnes successives, et perd, avec l'unité, son véritable prix. J'ajoute, pour compléter mon objection, que cette faculté prêtée à l'âme par M. Reynaud de se créer à elle-même son corps est un bien beau privilége, et je m'étonne que les âmes, beaucoup trop désintéressées, n'en usent pas plus souvent pour se donner des corps plus beaux et plus solides. Ce qui me scandalise surtout, c'est qu'avec un si grand pouvoir, elle se choisisse parfois des corps si fragiles et si misérables, qui se dissolvent en un instant et forcent leurs divines hôtesses à quitter subitement ce monde et à s'envoler dans un autre, comme des hirondelles surprises par un hiver prématuré. Si l'âme crée son corps, l'âme devrait être la souveraine, et le corps son très-obéissant serviteur. Mais être à la fois créatrice et sujette, c'est à la fois trop de grandeur et trop de petitesse, c'est ressembler à une grande dame qui aurait épousé son valet de chambre et serait esclave en ménage.

Enfin, le fond de la doctrine de M. Reynaud, plus encore que les détails, est contraire à l'esprit du christianisme. Quand Jésus a dit aux hommes: « Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait, » il a parlé du perfectionnement individuel et non de la perfectibilité de l'espèce. Le perfectionnement moral de l'individu le rapproche de

Dieu; je crains que la perfectibilité ne l'en éloigne. C'est que les progressistes comprennent sous ce mot de perfectibilité non-seulement l'homme moral, mais l'homme physique et la nature, l'accroissement infini de nos forces, de notre industrie, de notre puissance, et même de nos plaisirs, l'amélioration de notre séjour terrestre, la satisfaction de nos passions ici-bas. M. Reynaud lui-même, un spiritualiste, est conduit à prêcher l'amour de la terre en même temps que l'amour du ciel, et à rejeter comme une idée fausse le détachement du monde, prêché par les mystiques. Or, il est au moins inutile de prendre la défense des passions terrestres. Les passions, comme dit Shakspeare, sont des plaideuses qui savent très-bien réclamer en justice ce qui leur est dû, et même davantage. Elles crieront toujours assez haut. Il est naïf de leur prêter main-forte : c'est voler au secours du vainqueur. Les anciens avaient raison : ne portons pas de bois à la forêt. De plus, cette complaisance de l'homme pour lui-même est condamnée par l'esprit chrétien. La véritable pensée du christianisme, c'est que la terre est et doit être une vallée de larmes, un sol ingrat semé de ronces et d'épines que le travail arrache, et non pas une prairie où fleurissent des roses cueillies par le plaisir. Sans cesse l'homme doit travailler, gagner son pain à la sueur de son front, gémir et mourir au bout du sillon. On sourit quand on entend les écoles socialistes invoquer l'Évangile. Rien n'est moins chrétien que la théorie du travail attrayant. Le matérialisme et l'idolâtrie sont au fond de toutes ces doctrines dont le dernier mot est le bonheur, et qui veulent faire de la terre le ciel, et de l'homme une espèce de demi-dieu, tranquille et béat comme un épicurien. Sans doute le matérialisme de notre temps est plus noble que celui du XVIII[e] siècle. On ne rêve plus le plaisir de l'individu, mais le bonheur de l'espèce. Le dieu tout-le-monde a remplacé le dieu moi. Mais enfin le

vrai Dieu, ce n'est ni moi ni tout le monde. J'admire l'industrie moderne et je glorifie ses progrès; mais je suis de ceux qui donneraient tous les bateaux à vapeur et tous les chemins de fer pour une petite vertu de plus dans le cœur du genre humain. Et à ce propos il me semble que M. Reynaud s'est trompé dans sa formule : Pour travailler à votre progrès personnel, dit-il, il faut travailler sans relâche au progrès du genre humain. » Je renverse la proposition. Il est plus vrai de dire : « Pour perfectionner le genre humain, il faut commencer par se perfectionner soi-même. Le progrès de chacun est la condition du progrès de tout le monde. »

En finissant, je ne veux pas méconnaître l'excellence des intentions de M. J. Reynaud. Évidemment il a tenté par sa théorie de satisfaire à ce besoin d'immortalité que tout homme sent au fond de lui-même. Mais l'immortalité dont il nous gratifie, ce n'est pas celle de l'individu, c'est celle de l'espèce; cette âme nomade qui passe d'un monde à l'autre ne conserve pas plus la mémoire qu'elle ne garde son corps : elle ne sait pas qu'elle a vécu autrefois et habité ailleurs; elle fait en ce monde des théories à perte de vue sur la perfectibilité, et, parvenue dans un autre séjour, elle ne peut se démontrer que son existence nouvelle est un progrès, par le seul argument qui prouverait quelque chose, par le souvenir toujours vivant de son existence passée. Or un passé dont on ne se souvient pas n'est rien, et peu m'importe d'avoir derrière moi vingt existences écoulées, si je n'ai pas le privilége de me rappeler, comme Pythagore, que je m'appelais Euphorbe et que j'étais au siége de Troie. Puisque je ne me rappelle pas mes vies passées et mes anciens séjours, je ne me rappellerai pas plus dans une autre planète mon passage sur cette terre, et quand mon âme, en laissant tomber mon corps actuel pour s'en créer un autre, se sera dépouillée de toute rémi-

niscence, elle deviendra une nouvelle personne où mon moi d'aujourd'hui ne persistera nullement, et à laquelle je me déclare entièrement étranger. Que ce nouveau moi, qui m'est inconnu et indifférent, que cette continuation apocryphe de moi-même naisse, prospère et meure pour être remplacée ensuite par un autre moi qui sera mon parent encore plus éloigné, j'avoue que ces existences en plusieurs chapitres me touchent peu, du moment que ma personnalité, qui seule en pouvait faire le lien, est détruite. Je n'aime pas les histoires détachées. La seule chose qui m'intéresse, c'est mon immortalité à moi, et non pas celle de tous les inconnus avec qui mon âme se propose de cohabiter pendant l'éternité. D'ailleurs, cette immortalité de l'espèce ne me paraît pas plus certaine qu'elle n'est désirable. Je ne vois pas pourquoi l'humanité ne finirait pas comme ont fini déjà depuis longtemps des espèces d'êtres que la science a découvertes, et qui, sans Cuvier, dormiraient encore inconnues dans les profondeurs de la terre. Faudrait-il s'étonner beaucoup si quelque cataclysme détruisait un jour l'espèce humaine avec ses villes et leurs monuments, et si d'autres êtres, nos héritiers sur la terre, cherchant à la surface du globe les traces de ses anciens habitants, venaient à découvrir par hasard le roman philosophique de M. J. Reynaud, *Ciel et Terre*, échappé à la ruine universelle et surnageant seul sur l'abîme, pour révéler aux nouveaux citoyens du monde les talents, les espérances et surtout les rêves de ce qu'on appelait l'humanité? Sans doute ils concevraient d'après ce livre une haute idée de nous, et le monde ne serait pas à plaindre d'être jugé sur les œuvres de M. Reynaud; mais quelle leçon de modestie pour nos successeurs que cette fière théorie du progrès indéfini et de l'immortalité devenue l'épitaphe du genre humain!

(*Journal des Débats*, 29 juin et 13 juillet 1854.)

MÉMOIRES D'UN SEIGNEUR RUSSE,

par M. Ivan Tourghenief, traduits du russe par Ernest Charrière.

I

Rien n'est plus patriotique et plus moral qu'un voyage en Russie. On en revient en aimant deux fois plus qu'avant le départ son pays et la liberté. En 1839, M. de Custine partit pour la Russie à la découverte d'arguments décisifs contre le gouvernement constitutionnel. Il cherchait dans le spectacle d'une monarchie absolue, heureuse et florissante, la réfutation du système représentatif. Rien ne lui semblait plus propre que le mécanisme du gouvernement russe, simple et absolu, comme celui de la Providence, à confondre toutes nos Déclarations des droits de l'homme, toutes nos Chartes constitutionnelles, tous les artifices compliqués de nos Constitutions. M. de Custine passa une année entière en Russie, regarda soigneusement tout autour de lui, observa, interrogea, prit des notes, avec la curiosité d'un voyageur, la finesse d'un diplomate, et la circonspection d'un homme prudent qui ne veut pas être envoyé en Sibérie; après quoi il reprit la route de France, et revint débarquer un matin à Paris, libéral et constitutionnel comme un député du centre gauche, et laissant tomber de son portefeuille de voyage un portrait de la Russie qu'on s'est passé de main en main en France et en Europe. Le portrait n'était pas flatté, il s'en faut, mais on se plut à le juger ressemblant, et c'est encore sur les souvenirs que nous en avons gardés que nous vivons pour la plupart quand nous parlons de la Russie et des Russes. La Russie de M. de Custine est à peu près celle de tout le monde. Et cependant M. de Custine ne s'était pas at-

taché à en tracer une image complète : il nous faisait connaître surtout les grandes villes et les classes supérieures de la société. Il annonçait bien l'intention, au début de son livre, de visiter les steppes, il s'échauffait même quand il prononçait ce nom ; il lui semblait déjà qu'il respirait à pleine poitrine l'air libre du désert, et que le vent des bruyères soufflait dans ses cheveux. Mais M. de Custine ressemblait un peu à ces citadins qui, dans Paris, parlent avec attendrissement de l'herbe des champs et de la rosée du matin, et qui, à la campagne, se lèvent à dix heures, lisent leur journal et font le whist. Parti en touriste pour aller saisir, au milieu des plaines, l'image vraie de la vieille Russie, il s'est attardé, en homme d'esprit et en homme du monde, dans les villes et dans les salons. Il y a beaucoup de salons dans son livre et beaucoup de gentilshommes ; il y a peu de steppes, peu de provinciaux, peu de campagnards et de paysans. Ce qu'il aime et ce qu'il excelle à peindre, c'est cette aristocratie nomade qui a voyagé en Europe et a rapporté en Russie les idées, les goûts et les travers de tous les pays qu'elle a visités, et qui couvre d'une élégance imitée les restes encore visibles de la barbarie indigène ; c'est ce mélange de roideur et de flexibilité, trait distinctif de tant de grands seigneurs, si hauts au-dessus des subalternes, si bas au-dessous du maître, soumis comme les uns, despotes comme l'autre, et dont la vie en partie double se résume en deux mots, domesticité et tyrannie. En lisant M. de Custine on peut mesurer les effets du pouvoir absolu sur l'aristocratie ; mais on n'en voit pas l'action toute-puissante descendre peu à peu au cœur même de la nation, et passer de la haute noblesse dans la petite, de la petite noblesse au servage, de la ville dans les châteaux, et du château dans le village. On ne voit pas cette influence irrésistible et universelle peser sur tous les rangs et façonner tous les caractères. On ne voit pas tous les individus, nobles ou non, ri-

ches ou pauvres, se marquer peu à peu d'une empreinte commune qui est comme l'effigie du despotisme, et qui fait d'eux pour ainsi dire les médailles de la servitude. Quoi de plus intéressant, quoi de plus philosophique qu'une telle étude faite sur les lieux mêmes par un témoin désintéressé? Je ne regrette pas que M. de Custine, peintre si ingénieux de la haute société russe, que par son nom et sa distinction personnelle il était appelé à voir de plus près, se soit contenté d'esquisser les traits de la société inférieure. On lui a déjà reproché d'avoir inexactement représenté l'aristocratie. Il aurait paru sans doute moins vrai encore s'il avait voulu peindre en détail cette vie de province, ces petits seigneurs terriens et ces paysans qu'il avait regardés plus négligemment par le gros bout de sa lorgnette. L'homme qu'il nous fallait pour nous dire la vérité sur la province russe, ce n'est pas M. de Custine, ce n'est pas un étranger, ce n'est pas un Français surtout : les Français, comme dit Sterne, observent à vol d'oiseau ; c'est un Russe, un Russe décidé à ne pas flatter son pays, et résigné d'avance à ne point passer pour un philosophe, car la Russie ne manque pas d'émules de Mme Beecher Stowe, tout prêts à inventer quelque oncle Tom moscovite et à plaider la cause des esclaves blancs dans quelque beau roman que la police du pays défendrait, et qui accourrait dans le nôtre avec l'attrait d'une thèse humanitaire et les honneurs de la persécution. Notre Russe, le vrai peintre de la vie des nobles et des serfs, ce devait être un gentilhomme qui aurait vécu dans ses terres et visité celle des autres, et qui raconterait simplement, fidèlement, tout ce qu'il aurait vu ; un chasseur qui partirait le matin le fusil sur l'épaule et qui rentrerait au logis avec peu de gibier, après de longues stations sous les huttes des paysans et des conversations avec eux, qu'il nous raconterait à la veillée du soir ; un promeneur qui ne décrirait pas pour décrire comme un écrivain de profession ;

un honnête homme, d'un esprit droit et fin, qui ne plaiderait pas, qui ne déclamerait pas, mais qui nous laisserait lire amicalement sur ses tablettes le récit quotidien de ses aventures; en un mot M. Ivan Tourghenief lui-même, l'auteur des *Mémoires* (j'aimerais mieux du *Journal*) d'un seigneur russe : ce serait un titre plus simple et plus vrai.

C'était le titre qu'il avait lui-même donné à ces récits, quand il les publia en volume, vers l'année 1852, après en avoir inséré plusieurs fragments dans le *Nouvelliste de Moscou*. « Ces épisodes, dit l'ingénieux traducteur, M. Charrière, avaient vivement frappé l'attention, quoique venant d'une plume inconnue et qui n'avait pas fait ses preuves devant le public. Cependant on était loin de prévoir l'impression que produisit la réunion de ces morceaux, lorsque, ayant été mis en volume et complétés dans leur ensemble, on put saisir la donnée supérieure qui s'en dégageait et qu'on vit s'y manifester la pensée intime de l'auteur.... En effet, la série de ces chapitres, s'éclairant et se fortifiant l'un par l'autre, faisait entrer dans leur cadre toutes les scènes de la vie russe; et par la variété des aspects sous lesquels elle y était observée, comme par l'impression qui en résultait, ce livre, en apparence sans prétention, se trouvait offrir le tableau le plus saisissant des mœurs de la Russie, qu'il révélait en quelque sorte à elle-même : car ces peintures étant empruntées la plupart à la partie la moins accessible des mœurs locales, elles en faisaient pour les Russes comme une découverte de leur propre pays. »

Cette pensée secrète de M. Tourghenief, moins secrète, à mon avis, que ne le croit M. Charrière, c'est le dessein de peindre l'influence du despotisme sur les caractères et sur les mœurs. M. Tourghenief, quoique prudent et discret, n'y met pas tant de mystère. On s'aperçoit à chaque instant

dans ses récits qu'il a voyagé, qu'il a étudié dans les Universités allemandes, visité Paris, fréquenté nos écrivains, et qu'il s'est fait, sur beaucoup de points, des idées françaises. Toutefois je reconnais qu'il se met en colère le moins possible, et qu'il laisse deviner plutôt qu'il ne montre ses sentiments. Vous ne le verrez jamais s'indigner ni s'irriter contre des faits qu'un homme qui a été Parisien, ne fût-ce que vingt-quatre heures, ne pourrait voir sans colère; mais il les racontera de façon à ce qu'on s'indigne à sa place, et à ce qu'on éprouve toutes les émotions qu'il n'exprime pas. Quand il peint la tyrannie des hobereaux de campagne et la malheureuse condition des serfs, il n'enfle pas la voix, il ne s'attendrit pas, il ne vise pas au pathétique; et ses paroles, volontairement contenues, vous serrent le cœur et vous font pleurer sur des misères décrites avec une sensibilité muette, mais profonde. Ce contraste de la froideur apparente et de l'émotion est un des caractères du livre de M. Tourghenief. On en remarquera aussi un autre non moins curieux, celui de la sauvagerie et du raffinement. Le seigneur russe qui écrit ses Mémoires n'a pas toujours vécu dans son château et dans ses bois; ce barbare civilisé a fait autrefois de l'esprit dans les salons de Paris, et on est tout surpris de l'entendre citer en pleine steppe quelques petits vers de M. de Musset. Sans doute il a causé aussi plus d'une fois avec M. de Balzac, du moins il l'a lu et bien étudié, car il l'imite agréablement, et la vieille Russie a dû éprouver, en lisant ces Mémoires, un plaisir semblable à celui qu'ont goûté nos départements à lire les *Scènes de la vie de province*. Il a de la profondeur, mais aussi de l'affectation, dans l'observation des mœurs; il raffine, il cherche les petits détails; il touche l'impalpable et il voit l'invisible; il fait la toilette de son style, il s'endimanche volontiers, et avec tout cela il a un air de vigueur et de sobriété, une allure rapide et sauvage qui plaît au dernier point : c'est

un mélange singulier de rudesse et de grâce, d'art et de naïveté.

Voilà l'observateur qui se propose de nous retracer les physionomies originales des nobles et des serfs de la province russe. Il sait le prix des originaux, et il ferait dix lieues à travers les marais et les fondrières pour rencontrer un type et le faire poser devant lui. Il ne fait bon à vivre que pour les originaux, dit-il quelque part, et il n'y a de plaisir qu'à les peindre :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Je crains seulement que M. Tourghenief ne se soit fait illusion et qu'il n'ait trouvé dans les caractères russes plus d'originalité, plus de variété qu'il n'y en a véritablement. Je m'étonnerais même de rencontrer des types si frappants et si nombreux dans une société si bien façonnée par le despotisme. L'action du despotisme sur les caractères, que M. Tourghenief cherche précisément à décrire, en efface les saillies et imprime à tous une marque uniforme. C'est là en grande partie la cause de l'impression de monotonie que la littérature russe laisse à ses plus sincères admirateurs. On a vanté quelquefois les bienfaits littéraires du despotisme. L'autorité, a-t-on dit, est une excellente école pour l'esprit; le respect du pouvoir et de la hiérarchie dans une société y favorise la production des beaux ouvrages, parce que les personnes du même rang se rencontrant sans cesse et se maintenant vis-à-vis les unes des autres dans leurs rapports naturels, cette observation volontaire des lois et des convenances sociales entretient dans le monde une liberté, une aisance, une grâce, une habitude de s'entendre et de se répondre à demi-mot, une délicatesse, une distinction de langage qui se communiquent aux ouvrages d'esprit. C'était le privilége de la société polie du XVIIe siècle de former des écrivains à son image. Il semble donc que la société

russe, qui fleurit à l'abri d'une autorité au moins aussi absolue que l'était celle du grand roi, aurait dû produire une littérature aussi remarquable, sinon par le génie, qui est indépendant des formes de gouvernement, au moins par l'ordre, par la justesse, par le bon ton et par le bon goût. Cependant en lisant les ouvrages qui se flattent de représenter le mieux la société russe, et qui par leur nature même y peuvent le plus justement prétendre, par exemple les œuvres dramatiques et les romans, on est frappé de l'exagération des peintures et de la prétention du style, de la recherche subtile dans les détails et de la trivialité dans les types généraux que cette littérature a créés. L'un des romanciers et des auteurs dramatiques les plus distingués de la Russie, Gogol, est tantôt bouffon comme Scarron, et tantôt minutieux et alambiqué comme M. de Balzac. Il a beaucoup d'esprit et de verve, peu de délicatesse et de choix, et les caractères qu'il invente, grossiers et raffinés tour à tour, se ressemblent presque toujours par quelque côté et paraissent médiocrement originaux. Le principe d'autorité et le respect de l'ordre hiérarchique, dont on fait avec raison beaucoup de cas, n'ont pas, à ce qu'il semble, produit en Russie cet art si mesuré, si délicat et si original, qu'on admire en France au siècle de Louis XIV. C'est que sous Louis XIV la discipline des esprits n'était pas la servitude. Le grand roi avait continué l'œuvre de Richelieu; il avait abaissé la noblesse, qui s'était révoltée sous sa minorité, jusqu'à ce que l'esprit de faction fût devenu, c'est le mot de Voltaire, une émulation de servir le prince. Mais il éleva la classe moyenne, il l'appela aux honneurs, il confia les plus grands emplois à des fils d'artisans ou de marchands, dont la puissance, sous ce règne de bourgeois, comme l'appelle Saint-Simon, annonça l'émancipation politique du tiers état. La société française n'était pas alors ce qu'est encore aujourd'hui la société russe, une espèce de casier où chacun

se tient confiné dans sa case, prisonnier de l'ordre hiérarchique; à l'esprit de caste succédait déjà l'esprit de société, et la roture, longtemps éloignée des emplois, commençait à se déployer librement et au grand jour avec ses qualités et ses défauts, avec son mérite propre et ses ridicules, sous la protection de la faveur royale. Le rapprochement des classes faisait jaillir des oppositions piquantes entre ces caractères, qui s'étalaient naïvement sous les regards de la comédie; le commerce des femmes adoucissait les mœurs, polissait les esprits et préparait pour les poëtes une langue plus délicate et plus pure. C'est ce que M. Nisard a rappelé avec beaucoup de justesse dans un des meilleurs chapitres de sa remarquable *Histoire de la littérature française*. Louis XIV lui-même, dont l'influence littéraire a été de nos jours fort spirituellement et fort inutilement contestée, protégeait les écrivains, leur indiquait des sujets, et leur montrait du doigt les caractères qui passaient devant eux; en un mot, la discipline de la nation n'ôtait rien à l'originalité des individus, et le grand siècle, dans sa littérature, a été l'époque la plus féconde en types immortels, parce que l'homme s'y est librement montré, et qu'il y a été le mieux étudié et le mieux connu.

Mais en Russie les classes ne se mêlent pas, les femmes, si j'en juge par le livre de M. Tourghenief, sont loin de jouer le rôle qu'elles jouaient en France au XVIIe siècle, et le pouvoir inspire un respect qui ressemble tant à la crainte, que les caractères, au lieu de se déployer, se dissimulent, et que l'homme, pour ainsi dire, se referme au lieu de s'ouvrir. Peu à peu chacun perd, sous l'action continuelle de ce pouvoir partout présent et illimité, toutes ses saillies naturelles : le despotisme produit sur les âmes le même effet que le temps sur la pierre : il les use, les égalise, et les revêt pour ainsi dire d'une couleur terne et uniforme. Aussi les écrivains qui prétendent créer des types

originaux, en trouvant très-peu dans la réalité, sont-ils obligés de grossir quelquefois jusqu'à la charge les traits de leurs modèles, ou de chercher dans la peinture microscopique des détails l'intérêt descriptif que l'ensemble de l'objet ne présente pas. Cette ressemblance inévitable des caractères sous un régime où l'homme ne peut être lui-même, je la remarque dans les personnages de M. Tourghenief, quoiqu'ils soient provinciaux, et qu'en province, comme on sait, les types originaux se conservent plus longtemps. Ces personnages forment deux catégories : les maîtres et les serfs. Les maîtres sont presque tous de petits czars dans leur petit empire, avec un intendant pour premier ministre; ils sont hautains et durs avec ostentation d'autorité ou affectation de sensiblerie : curieux et défiants, attentifs à épier la pensée d'autrui et à ne pas paraître penser eux-mêmes, plus ingénieux qu'un paysan normand à découvrir mille nuances intermédiaires entre le oui et le non, tristes, ironiques, persifleurs ; ils affectent de se moquer de tout, et leur politesse même est impertinente; égoïstes, vaniteux, oisifs importants, autocrates paresseux, ils chassent, ils boivent, ils jouent. Parmi les serfs, il y en a d'honnêtes et de sensés qui ont conscience de leur misère; ils vivent mélancoliques, résignés, silencieux ; il y a des pères qui n'apprennent pas à lire à leurs enfants, de peur que moins ignorants ils ne trouvent plus lourd le poids de la servitude : il y a çà et là quelque Spartacus de village qui se révolte, s'enfuit dans les bois, et vit comme une bête fauve pour demeurer libre. Mais la plupart de ces pauvres serfs sont dénaturés par l'esclavage : ils mentent spontanément, comme les hommes libres disent la vérité; ils volent, comme volerait, disent-ils, notre Seigneur Jésus-Christ, s'il n'avait pas les mains percées; ils sont crédules et soupçonneux, ignorants et superstitieux jusqu'à l'idolâtrie. La servitude est leur excuse,

leurs vices naissent de leur abjection. Ils n'ont pas même le sentiment de la liberté qui leur manque ; ils se croient nés pour vivre à genoux devant leur seigneur. On prendrait pour de la résignation ce qui n'est que l'ignorance absolue de leur droit et la déchéance apathique de la personne humaine au rang de l'animalité. Le serf est un corps ; le fouet le lui prouve bien. Est-il une âme ? le pope l'affirme : mais le serf lui-même ne le sait pas. Il y a en Russie quarante millions de ces âmes-là.

Tels sont les traits communs de presque tous les caractères ; telle est l'uniformité de l'homme dans ce pays où il n'y a que deux types, à proprement parler, le maître et l'esclave. Je me trompe, il y en a un troisième qui ne peut exister qu'en Russie : c'est celui de l'homme qui sent son caractère propre s'effacer, et sa personnalité, pour ainsi dire, s'évanouir sous l'étreinte du despotisme, qui souffre de porter en lui-même ce sceau d'une ressemblance servile imprimé sur toutes les âmes, et qui a, comme il le définit lui-même, la maladie de l'originalité perdue. M. Tourghenief a peint avec beaucoup de verve, quoique très-longuement, ce caractère bizarre et parfaitement vrai. Il a mis en scène un maniaque qui se croit le reflet d'un autre homme, la copie de son voisin, la contrefaçon du premier venu, et qui court après sa personnalité, comme le héros de Chamisso, Pierre Schlémihl, après son ombre. Ce qui le met au désespoir, c'est que tout le monde l'appelle un original : « Moi original ! s'écrie-t-il, moi original ! Je pose en fait, et de très-bonne foi, qu'il n'y a pas sur la terre un homme moins original que votre très-humble serviteur. J'ai dû naître *imitation négligée* d'un autre homme ; je vis sûrement d'après les personnages décrits dans les livres que j'ai étudiés, je vis à la sueur de mon front, à l'imitation d'autrui, tout haletant à la peine. Je crois fermement que j'ai étudié, que je me suis amouraché et marié sans que

ma volonté y ait été pour rien, comme on remplit un devoir qu'on voit remplir, comme Jacques dit sa leçon à l'école après Paul et du même ton.... Plaisante originalité, n'est-ce pas?... Mon malheur à moi, c'est précisément de n'avoir pas d'originalité. »

Il est clair qu'un pays où l'analogie des caractères devient la cause d'une maladie endémique, et où l'on constate des cas de folie spéciale chez les personnes qui ne se sentent pas assez distinctes de tout le monde, un tel pays ne saurait offrir à la littérature des types bien variés. La Russie, comme on l'a très-bien dit, est la contrée de l'Europe où l'on trouve le plus les mêmes choses et les mêmes gens partout. Cependant, dans toutes ces physionomies qui présentent une ressemblance générale, M. Tourghenief a distingué et reproduit avec beaucoup de finesse des traits particuliers tout à fait dignes d'attention. Il a composé ainsi une galerie de personnages dont je ferai connaître prochainement les plus curieux à nos lecteurs. Aujourd'hui j'ai voulu seulement présenter quelques observations générales que m'avait suggérées ma lecture. La littérature russe a la prétention d'être parfaitement originale, ce qui ne l'empêche pas de nous imiter avec complaisance et de médire de nous tout en nous imitant. Il est bien de rendre justice à ses mérites, mais il est permis de lui rappeler qu'il n'y a pas, sans liberté, d'originalité véritable, et que le despotisme qui opprime les hommes appauvrit nécessairement les arts.

II

Je voudrais aujourd'hui apporter quelques citations à l'appui des idées générales développées dans mon dernier article. Suivons donc notre seigneur russe dans une de ses

expéditions de chasse, pour passer avec lui en revue les types les plus curieux de sa province, depuis le dernier des serfs jusqu'au premier des seigneurs.

Nous sommes en été. « Une matinée d'été en juillet! s'écrie M. Tourghenief; il n'y a que les amateurs de chasse qui sachent apprécier le plaisir d'errer dans les taillis! » Il apprête son fusil, il détache son chien, et tout en cheminant nous décrit l'aurore non comme un poëte ou un romancier de profession, mais comme un vrai chasseur qui s'est levé à l'aube du jour, qui a respiré la senteur matinale des bruyères et a vu les jeux de la lumière naissante dans le feuillage des grands bois.

« La trace de vos pieds laisse une empreinte verte sur l'herbe blanche de rosée. Vous écartez l'humide feuillée: vous êtes à l'instant saisi par la chaude senteur qui s'y est concentrée immobile dans le cours de la nuit; l'air est tout imprégné de la fraîche amertume de l'absinthe, des douces exhalaisons du blé noir et du trèfle. Au loin, semblable à de hauts remparts, s'élève une chênaie qui brille de teintes rosées au soleil; il fait encore frais, et vous sentez l'approche de la chaleur. »

Le livre de M. Tourghenief est plein de ces jolis paysages d'une vérité générale, à l'usage de tout le monde, et d'une vérité particulière qui fait dire aux voyageurs : « C'est bien là la Russie. » De plus, comme notre chasseur ne court guère les champs et les bois que dans les beaux jours de l'année, ses descriptions doivent aux saisons où elles sont faites un attrait dont il faut tenir compte avant de se laisser prendre d'admiration pour cette belle nature. C'est la Russie de printemps et d'été que nous montre M. Tourghenief; il ne nous parle pas de la Russie d'hiver. Je ne me rappelle pas avoir rencontré dans son livre un flocon de neige. Il n'importe; on oublie la Russie d'hiver qu'on ne voit pas, et il semble qu'on s'établirait volontiers avec

M. Tourghenief dans ces plaines où l'air est si doux, où le blé noir et le trèfle sentent si bon; on s'endort vers midi au bord de cette petite rivière où les jeunes chênes verts viennent pencher avidement l'extrémité de leurs branches; on s'imagine voir en rêve une Russie aimable et riante, sans frimas, couronnée de fleurs des champs,

Telle qu'une bergère au plus beau jour de fête,

et quand on s'éveille, on est tout étonné de trouver à ses côtés, non quelque jeune berger, libre et content comme ceux des idylles, mais un pauvre serf en haillons, infirme, malade, errant de chaumière en chaumière pour découvrir et dévorer quelque débris de légumes ou de pain. Voilà donc l'effet que produisent les paysages de M. Tourghenief: la nature y fait plaisir, les personnages y font pitié. Je ne sais si ce contraste est un calcul chez l'écrivain, et s'il a prémédité cette opposition entre les beautés pittoresques du pays et la dégradation d'un grand nombre de ses habitants.

J'aime mieux croire qu'elle résulte tout simplement de l'état des choses et qu'elle n'est dans son livre qu'une vérité de plus; elle me toucherait moins si elle n'était qu'un procédé littéraire, et il ne me plairait pas d'avoir à chercher le sens philosophique de tous les levers ou couchers du soleil que M. Tourghenief décrit. Ce qui est certain, c'est qu'à chaque page on sent combien en Russie l'homme est au-dessous de la nature, et c'est ce qui me fait attacher un grand prix aux descriptions de M. Tourghenief. Ce ne sont pas seulement, comme dans la plupart des poëmes et des romans, des effets de dessin et de couleur; c'est le complément des peintures morales : la nature y donne, sans aucune prétention de la part du peintre, une leçon à la société.

Ce pauvre serf en haillons, que je vous montrais tout à l'heure au bord de la rivière, M. Tourghenief l'a rencontré

en chassant. Il s'appelle Stépan ; il est né on ne sait où ; il est devenu serf du seigneur de Choumikhino, on ne sait comment ; il n'a ni famille ni ami, il vit comme il peut. Aujourd'hui il aide un affranchi, Touman, à pêcher des poissons : il tient le pot aux vers et amorce la ligne. Aujourd'hui il est heureux, il aura quelques perches pour son dîner. Mais demain ? « Demain vous le verrez assis sous une palissade, dévorant une rave, suçant et grignotant une carotte, ou bien mettant en menus morceaux un chou de rebut qui se trouve à côté de lui ; d'autres fois il geint sourdement en traînant un seau d'eau, allume du feu sous un pot, tire de sa poitrine on ne sait quoi de noirâtre et le jette dans la gamelle.... Il vit l'été dans une grande cage à poulets hors de service et confinée derrière le poulailler ; l'hiver, dans l'entrée du bain villageois ; à l'époque des plus grands froids, il se hisse dans un grenier à foin. On l'a accoutumé aux signes de répulsion ; il reçoit même parfois un coup de pied ; mais il semble, en vérité, n'avoir de sa vie desserré les dents ni pour demander ni pour se plaindre. » Quelle vie ! Pas de famille, pas d'ami, pas de pain, pas de gîte, pas de travail possible, car Stépan est vieux et faible. Tel personnage de M. Tourghenief, qui a l'esprit cultivé, et qui, en faisant fouetter ses serfs, feuillette nos auteurs classiques, pourrait me renvoyer à certaine description qu'a tracée La Bruyère des paysans français sous le règne de Louis XIV. Je le sais ; ils creusent la terre avec leurs ongles, et ils mangent des herbes comme les animaux ; mais ils sont libres, ils ont la propriété d'eux-mêmes : il leur reste, dans leur misère, la dignité de l'homme qui s'appartient. Il y a quelque chose qui du dernier mendiant fait l'égal d'un seigneur, c'est la liberté. Le vieux vagabond Edie Ochiltrie, ce personnage admirable de Walter Scott, errant le jour sur les grèves et dormant la nuit à la clarté des étoiles, n'est-il pas plus grand que le baronnet

sir Arthur? Edie Ochiltrie est libre et le pauvre Stépan est esclave : son misérable corps, débile et infirme, ne lui appartient même pas; son maître peut d'un mot le vendre comme une chose ou l'assommer comme une bête fauve. Edie, le vieil Edie, vivant de chansons qu'il chante et d'aumônes qu'on lui jette, et promenant partout sa misère indépendante, n'a au-dessus de lui que Dieu dans le ciel.

Le chasseur qui accompagne M. Ivan Tourghenief est un autre serf, moins malheureux que Stépan, Ermolaï. « Il a quarante-cinq ans; c'est un grand maigre, porteur d'un long nez effilé, d'un front bas, d'yeux grisâtres, d'une chevelure indisciplinable et de grosses lèvres ricaneuses. Il est costumé en toute saison d'un habit de nankin, culotté de larges pantalons bleus et coiffé d'une casquette à oreilles dont l'a gratifié un seigneur terrier dans un moment de bonne humeur. » Ermolaï est un serf à la redevance. Il y a en effet deux manières d'exploiter l'homme en Russie. Le serf à la corvée ne travaille que pour le seigneur, et se tient, jour et nuit, à sa disposition. Le serf à la redevance travaille pour lui-même, cultive la terre et fait le commerce comme il lui plaît, à la condition de payer à son maître une somme convenue, en argent ou en nature; la redevance due au seigneur s'accroît à mesure que les profits du serf sont plus considérables. Le paysan à la redevance s'enrichit difficilement, parce que le seigneur a soin de prélever sa bonne part sur les produits de l'industrie du serf; mais enfin il est un peu moins esclave que le serf à la corvée. Comme le maître est quelquefois embarrassé d'assigner une tâche à ses paysans, et qu'il n'est rien de plus facile que de fixer un impôt, la redevance tend à peu près partout à remplacer la corvée. Ermolaï a la liberté de vivre comme il veut et d'aller où il lui plaît, pourvu qu'il apporte au seigneur deux paires de coqs de bruyère et deux paires de perdrix par mois. Il vit le jour dans les bois, et il passe

ses nuits dans des marais, sur des arbres, sur des toits, sous des ponts. « Plus d'une fois on l'a enfermé dans des greniers, des caves et des remises, et plus d'une fois il a été privé de son fusil; plus d'une fois on l'a mis à la porte, dénué de ses habillements les plus indispensables; plus d'une fois on l'a battu, on l'a roué de coups, on a éreinté et enfermé son chien pour l'en priver, et toujours il est revenu sur les terres et dans les cours de son maître, ayant des habits sur le corps, un fusil sous le bras et son chien sur les talons. » C'est à merveille. Ermolaï est jeune encore. Que deviendra-t-il quand il sera vieux? M. Tourghenief nous a dépeint le sort de ces vieux esclaves à qui leurs maîtres ne savent plus quel emploi donner :

« Pendant que je m'orientais dans les champs, j'aperçus une façon de guérite éminemment rustique, près d'un champ ensemencé de haricots. J'approchai, je soulevai un grand lambeau de grossier tissu de paille, et je vis un vieillard tellement faible et chétif que je me rappelai tout d'abord ce bouc mourant que trouva un jour Robinson dans l'une des cavernes de son île. Le vieillard était assis sur son séant, clignait ses petits yeux ternes, et avec précaution, quoique fort vite, mâchait, sans avoir aucune dent, à la manière du lièvre, un pois chiche bien dur. « Bonhomme! « hé! bonhomme! lui criai-je. Que fais-tu? De quoi es-tu « occupé à Ananief?— On m'envoie surveiller.— Et qu'est-ce « que tu surveilles donc? — Eh! les pois. — Ah! tu gardes « les pois? Mais, je te prie, quel âge as-tu? — Dieu le sait! « — Tu ne dois pas avoir la vue très-claire? tu vois mal, « n'est-ce pas? — Oui, je vois mal, et il arrive que je n'en-« tends rien du tout. — Eh bien! alors, quel gardien peux-« tu donc être? — Je ne sais pas, bârine (seigneur), les su-« périeurs ordonnent. » Les supérieurs! les supérieurs! pensai-je, et je regardai avec compassion le pauvre vieillard. Il tâtonna autour de sa poitrine, tira de son sein un

morceau de pain dur et se mit à sucer comme un petit enfant, faisant faire un fort exercice à ses joues, qui sans cela étaient déjà extrêmement affaissées. »

Voilà le sort qui attend Ermolaï.

Les supérieurs ordonnent, c'est le mot qui explique tout ! Le serf est tout ce que veut son maître; le maître ne lui demande pas s'il a telle ou telle aptitude; au moindre signe, le serf change de métier. Ce n'est pas un homme à qui Dieu a donné un esprit, une volonté et des bras pour exécuter ce que son esprit conçoit, ce que sa volonté préfère; c'est un instrument que le maître façonne à son gré, et que d'un coup de baguette, je me trompe, d'un coup de fouet, il métamorphose à l'instant. Voyez ce pauvre Soutchok, boiteux, déguenillé, qui aide en ce moment nos chasseurs à monter sur un radeau pour chasser les canards sauvages dans les roselières d'un étang. Soutchok est aujourd'hui batelier et pêcheur.

« Y a-t-il longtemps, lui dit-on, que tu fais ce métier? — Sept ans, bârine. — Et avant cela, que faisais-tu? — J'étais cocher. — Pourquoi ne t'a-t-on pas laissé cocher? — La nouvelle dame m'a renvoyé des écuries. — Quelle dame? — Celle qui nous a achetés.... vous ne la connaissez pas? — Non. Quelle idée a-t-elle eue de faire de toi un pêcheur? — Dieu sait. Elle est arrivée de sa terre de Tambof; elle a fait assembler tous les gens de service; elle s'est montrée; nous nous sommes tous précipités pour lui baiser la main, elle ne s'est pas fâchée. Quand ça fut fini, elle se mit à demander à chacun de quoi il était occupé, quel était son emploi. Quand mon tour fut venu et qu'elle eut su que j'étais cocher, elle dit : « Cocher, cocher, toi ! Quel cocher « peux-tu être, fait comme tu es? Voilà en vérité un beau « cocher! Tu cesses d'appartenir aux écuries; va te faire « raser la barbe et accourcir les cheveux, tu es le pêcheur « de ma maison; toutes les fois que je serai ici, tu fourni-

« ras ma table de poisson, tu m'entends ? et si mon étang « n'est pas tenu en ordre, c'est à toi que je m'en prendrai.... »

Une autre maîtresse avait fait de Soutchok un cuisinier, une autre, un acteur ; il jouait la comédie pour amuser les hôtes du château ; une autre, un postillon. Ballotté ainsi de service en service, il n'a pu amasser un kopeck ni se marier. D'ailleurs, il était serf d'une vieille fille qui ne laissait pas ses esclaves prendre femme : il arrivait à la demoiselle de dire, même devant le prêtre :

« Dieu me préserve de souffrir cela ! Moi je suis demoiselle, et je vis ; je reste fille. Eh ! qu'est-ce que c'est donc ? qu'est-ce qu'ils veulent encore ? » Ils auraient voulu avoir une femme, des enfants. Mais évidemment Dieu n'a fait la paternité que pour les hommes libres, et Soutchok a vécu dans le célibat, comme sa chaste maîtresse. Aujourd'hui de quoi vit-il ? quel est son salaire ?—Un salaire ! répond-il. Eh ! bârine, on nous donne des denrées pour les manger ; c'est bien tout ce qu'il nous faut, seigneur Dieu ! et le ciel accorde de longs jours à notre dame ! »

Mais pendant que Soutchok raconte sa triste vie, le radeau défoncé fait eau de toutes parts, et les chasseurs tombent dans l'étang, ainsi que le pêcheur. Plus jeunes, plus alertes, les chasseurs gagnent la rive. Le vieux Soutchok ne sait pas nager ; il va périr ; il lutte, il se sauve enfin. « Mais, dit M. Tourghenief, même dans ces extrémités où il s'était trouvé, le paysan n'avait pas eu la hardiesse de s'accrocher aux basques de mon habit. » Il y a quelque chose de touchant dans une abjection si résignée. J'admire et j'aime le serf d'être si humble et si doux ; je le méprise quand il devient orgueilleux de sa bassesse. M. Tourghenief a très-bien marqué ce dernier degré de la dépravation dans la servitude, où l'homme, enivré d'esclavage, a tout à fait oublié qu'il est homme, et baise avec fierté la main qui l'a battu. Comparez à Soutchok, près de mourir parce qu'il n'ose

s'accrocher aux basques d'un seigneur, le buvetier Vacia. Son maître vient de le faire passer par les verges. On prenait le thé :

« Le seigneur Mardari Apollonovitch portait à ses lèvres sa soucoupe remplie, et déjà il allait élargir du double ses narines, opération sans laquelle on sait qu'aucun vrai Russe pur n'aspirerait son thé avec plaisir; mais il s'arrêta, prêta l'oreille, hocha la tête, ingurgita une cuillerée, et plaçant la soucoupe sur la table, prononça avec un sourire de grande bonhomie : *Tcheukoi! tcheouki!*... La brise, en venant expirer contre la maison devant laquelle nous étions assis, apportait à notre oreille un bruit de coups mesurés et nombreux. « Qu'est-ce que c'est que cela? lui demandai-je « avec étonnement. — Ce n'est rien : un drôle que je fais « fouailler d'importance, Vacia, mon buvetier, vous savez? » — Un quart d'heure après cette conversation, je pris congé de Mardari Apollonovitch, et partis. En traversant le village, j'entrevis le buvetier Vacia. Il longeait la rue, et tout en marchant il croquait des noisettes. Je fis arrêter ma calèche, et j'appelai cet homme. « Qu'est-ce donc, frère? on t'a « châtié aujourd'hui; pourquoi ton maître t'a-t-il fait rosser? — Il y avait une raison, monsieur, certainement. *Chez « nous*, on n'est pas rossé sans cause.... Non, non, non! *Chez « nous*, rien de pareil; *chez nous*, le bârine n'est pas comme « ça; *chez nous*, c'est un bârine.... Oh! oh! oh! un tel bârine.... Non, non! il n'y a pas son second dans tout le gou- « vernement, allez! — En route! dis-je à mon cocher. Voilà « bien la vieille Russie, pensai-je en rentrant chez moi. »

Tant pis pour la vieille Russie....

Vacia, c'est le plus bas échelon de l'esclavage; Khor, c'est le plus élevé. « Entrons chez Khor, dit son maître et seigneur, M. Poloutykine, un compagnon de chasse de M. Tourghenief. Le soleil est à son midi; nous nous reposerons à l'ombre, et nous boirons du knass bien frais. » On

entre chez Khor. C'est un serf honnête, intelligent, laborieux, qui, en payant une forte redevance à son maître, a conquis le droit de faire, à ses risques et périls, un petit commerce d'huile et de cambouis, et qui vit dans une modeste aisance avec sa femme et ses six enfants. Sa maison est aussi propre que peut l'être la maison d'un serf : « Les parois de la chambre sont tout naïvement les rondins dont sa maison est construite, mais taillés à la hache et blanchis à la craie, sans étaler les grossières images de Souzdol collées à la mie de pain, comme on n'en voit que trop dans les chaumières, où elles attirent la poussière, les insectes ailés et autres; mais dans l'angle d'honneur, devant une image sainte enchâssée en argent massif, s'élève la flamme d'une lampe consacrée; une table de tilleul, en avant d'un large banc, a été récemment raclée et lavée avec soin. » Voilà l'intérieur d'une maison de paysan russe. Qu'on n'y cherche pas la propreté hollandaise. Le moujik ne fait aucun cas de la propreté. « Il faut, dit Khor, que la chaumière sente l'odeur de l'homme, du chou et du pain chaud. »

Khor ne sait pas lire; mais il a, à force de questionner de plus savants que lui et de réfléchir sur leurs réponses, il a fini par avoir des idées. Il a appris qu'à l'étranger les hommes sont libres, et il s'est demandé pourquoi ils ne le sont pas en Russie, pourquoi il ne l'est pas lui-même. Sans doute il n'a pu trouver à son esclavage de raison suffisante, car il est triste, ironique, et, quand on lui parle de politique, il détourne la conversation. Mais ne croyez pas qu'il se révolte contre le servage et qu'il envie publiquement la liberté de la France ou de l'Angleterre. L'orgueil russe est au fond de son cœur, et il s'écrie : « Voilà qui est très-bien. C'est une institution excellente; mais cela ne vaudrait rien chez nous. » « En l'écoutant, dit M. Tourghenief, je me suis convaincu que Pierre le Grand fut le Russe par excellence.

Le Russe est si sûr de sa force et de son énergie, qu'il est prêt à tout et pour tout : il s'enquiert peu de son passé et regarde fièrement devant lui. » Le serf russe se dit : « J'appartiens à mon maître; mon maître appartient à l'empereur, souverain légitime de l'univers. Le tzar est dieu sur la terre, et tôt ou tard le monde sera à lui. » Ainsi ces pauvres âmes asservies se relèvent en divinisant le chef suprême de la Russie et en destinant l'univers à partager leur esclavage : il semble qu'il y ait dans les derniers des hommes un besoin d'honneur qui demande satisfaction. L'orgueil national soulage les esclaves russes de leur abaissement individuel.

Ce qui entretient encore en eux quelque vie morale, ce n'est pas leur âme; l'âme est-elle quelque chose quand on a tué sa liberté? C'est leur sang, c'est le sang russe; en coulant dans leurs veines, il sauve ce qui leur reste de l'homme, le patriotisme.

Khor est assez riche pour se racheter. « Pourquoi rester serf au lieu de te racheter? lui dit un jour M. Tourghenief. — Pourquoi me rachèterais-je? Je connais maintenant notre maître, je sais quelle redevance j'ai à lui payer; c'est un bon seigneur que le nôtre. — Il vaut toujours mieux vivre en liberté. — Ah! oui. » Et l'entretien en resta là. Khor ne se rachètera pas; non qu'il s'abuse lui-même sur la valeur de ses réponses. Il sait la redevance qu'il paye; mais son maître peut l'augmenter. Il a un bon maître aujourd'hui; mais le maître peut demain le vendre à un autre. La vraie raison qui empêche Khor de se racheter, c'est qu'il se défie encore plus du gouvernement que de son maître, et il aime mieux rester serf de M. Poloutykine que de se mettre sous la dépendance de l'autorité[1]. Serf, il

1. Voir l'ouvrage curieux de M. Ivan Golovine, *la Russie sous Nicolas Ier*. Paris, Fayelle, rue des Grès-Sorbonne, 11. Un volume.

n'est pas heureux; affranchi, il craint de l'être moins encore; il ne veut pas quitter le certain pour l'incertain, parce que si le présent n'est pas bon, l'avenir peut être pire que le présent. Ainsi raisonne le paysan russe; et c'est pourquoi le décret du 2 avril 1842, qui donne aux nobles la faculté d'émanciper les serfs, en passant avec eux des conventions librement consenties, a produit si peu de résultats. Les nobles ne sont nullement pressés d'offrir aux serfs de bonnes conditions. Les serfs, se défiant de leurs propres lumières, n'ont pas osé proposer des arrangements où ils craignaient d'être dupes; et le gouvernement, satisfait d'avoir pris une mesure d'apparence fort libérale, et d'avoir fait par là des avances à la popularité, s'est tenu fort tranquille et n'a excité ni les serfs à réclamer leur affranchissement, ni les seigneurs à le leur offrir. Rien ne peut corriger les serfs de la méfiance que leur inspire la justice de leur pays. Ils sont convaincus qu'au moindre différend qu'ils auraient avec leurs maîtres, touchant l'exécution des clauses convenues pour leur affranchissement, les juges donneraient gain de cause aux seigneurs qui sont assez riches pour payer leurs arrêts. Pour quiconque sait un peu ce que c'est que la justice russe, il est clair que les serfs n'ont pas tort. Avant donc que leur émancipation puisse s'accomplir par des affranchissements successifs, il faut commencer par donner aux seigneurs de la bonne foi dans leurs contrats; aux juges, du désintéressement et de l'équité dans leurs arrêts; aux serfs, de la confiance dans leurs juges. Le servage russe n'est pas près de finir.

On a vu que le serf ne médit pas toujours de son maître. C'est que le pouvoir qu'il redoute le plus, ce n'est pas celui du maître, c'est celui de l'intendant ou *bourmistre*, qui gouverne la terre pendant que le maître habite la ville, voyage, vaque à ses affaires ou à ses plaisirs. Le *bourmistre* est le

vrai fléau des paysans. Le maître est souvent assez bon; rarement il est cruel; l'éducation l'a beaucoup adouci. Il est vrai que sa bonté ne l'empêche pas de maltraiter les serfs. Nous avons vu l'honnête Mardari Apollonovitch accompagner, en fredonnant et en dégustant sa tasse de thé, le bruit du fouet qui tombait sur les épaules de Vacia. Mais il est si bien admis que l'esclave est fait pour être fouetté, qu'aux yeux du serf lui-même, il n'y a pas là d'abus de pouvoir. C'est un serf qui, dans le livre de M. Tourghenief, cite avec la conviction la plus édifiante le proverbe: « Qui aime bien, châtie bien. » Ainsi, Arcadi Paulytch, chez qui nous conduit notre auteur, est un gentilhomme des plus civilisés. Les femmes sont folles de lui, et les mères qui ont des filles à marier l'accablent de politesses. Il a voyagé, il est instruit, il a lu nos bons auteurs, il aime la musique, il chante des fragments de *Lucie* et de la *Somnambule*, et il est abonné au *Journal des Débats*. Le voilà qui se met à table avec M. Tourghenief. Arcadi Paulytch se verse un verre de vin rouge, le porte à ses lèvres et fronce le sourcil:

« Comment le vin n'a-t-il pas été réchauffé?» dit-il d'une voix sèche à l'un de ses valets. Celui-ci se troubla et pâlit. « Çà, je t'ai interrogé, mon cher.» Le pauvre homme, pour tout mouvement, tordait légèrement la serviette qu'il tenait en main. « Eh bien, va ! » lui dit son maître en touchant la bascule d'un timbre à ressorts, qui fit entrer un gros homme brun, au front bas et aux yeux striés ; « fais tes dis- « positions pour Fédor, » lui dit Arcadi Paulytch. L'homme trapu s'inclina et sortit. »

Arcadi Paulytch n'est pas un méchant maître. Il est exactement payé par ses moujiks, il dépense gaiement sa fortune à Saint-Pétersbourg, et ne vient guère dans sa terre que pour toucher son revenu : il ne se fâche contre ses serfs que pour de bonnes raisons, comme on l'a vu tout à l'heure,

pour un verre de vin trop frais ou un verre d'eau trop chaude, et quand on fouette Fédor, Arcadi appelle cela en souriant les inconvénients de la campagne.

« Mes moujiks sont tous redevanciers, dit-il après le repas à M. Tourghenief; ils me payent exactement la redevance. Vrai, il est incroyable qu'ils parviennent à mettre les deux bouts ensemble.... Au reste, ma foi, c'est leur affaire. J'ai là, il faut le dire, un bourmistre forte tête, un petit homme d'État, parole d'honneur. Vous verrez, vrai, j'ai eu de la chance. »

L'homme d'État dont parle Arcadi Paulytch s'appelle Sophron. C'est un personnage petit, trapu, large d'épaules et grisonnant nez rouge, petits yeux bleus et barbe en éventail renversé. Il n'est si barbu que parce qu'il est riche. (Depuis que la Russie existe, dit M. Tourghenief, on n'y a pas encore vu un seul exemple d'hommes devenus riches sans qu'il leur ait poussé en même temps une large barbe.) Il n'est si riche que parce qu'il vole comme tous les intendants; il vole son maître et pressure les serfs. Quand Arcadi Paulytch vient visiter ses domaines, Sophron s'élance au-devant de lui :

« Ah! mon père! ah! mon bienfaiteur! » s'écrie-t-il avec une bizarre cantilène et un tel air d'attendrissement, qu'on s'attend à chaque seconde à le voir fondre en larmes. « Votre « main, père, votre main, » et il allonge ses grosses lèvres. Arcadi Paulytch se laisse baiser la main. On part, on va faire l'inspection des serfs. Un vieillard s'approche avec son fils; il se jette aux pieds du maître : Mon seigneur, dit-il, « mon bon seigneur, Sophron nous a dépouillés et ruinés; « il m'a pris ma dernière vache. Il a donné, contre toutes « les règles, deux de mes fils au recrutement, et voilà qu'à « présent il m'enlève le troisième. Mon bon seigneur, voilà « mon dernier enfant; au nom de Dieu, viens-nous en « aide....— Et ce n'est pas nous seuls qu'il persécute, » ajoute

le jeune paysan. A ces mots, Arcadi Paulytch s'écrie : « Qui t'a interrogé ? Dis, si on ne te questionne pas, com« ment oses-tu parler? Tais-toi! tais-toi! mais c'est une ré« volte cela.... » Et le seigneur s'éloigne, laissant le vieillard à genoux et baigné de larmes. « A présent, dit un paysan « à M. Tourghenief, Sophron mangera le vieillard, il lui su« cera jusqu'à la moelle des os.—Mais pourquoi le seigneur « ne punit-il pas son intendant? — Eh! monsieur, le sei« gneur touche son revenu; on est exact, il est satisfait. »

Dans cette scène rapide, esquissée en quelques traits énergiques, est représentée tout entière la société féodale de la vieille Russie : le maître avec sa dureté insouciante, l'intendant avec sa bassesse, sa rapacité et sa tyrannie, le serf avec sa misère.

Voulez-vous maintenant les voir de plus près et dans leurs rapports entre eux, ces nobles si altiers et si durs pour leurs paysans ? Voici la haute société de la province, réunie pour dîner chez Alexandre Mikhaïlytch. On attend un grand dignitaire, et en l'attendant M. Lupikine, un gentilhomme misanthrope, et qui médit de tout le monde, fait à M. Tourghenief le portrait de tous les convives :

« Celui-ci, c'est un propriétaire terrier, un noble à tous crins; il est gros et gras, frais et dispos; point d'enfants, ses paysans ne sont point hypothéqués, il les médicamente lui-même; il a une femme divinement sotte. Celui-là, ce grand monsieur barbu en gants jaunes, c'est le prince Kozelski. Je vous dirai, entre nous, qu'il est à lui tout seul épais comme un joug de bœufs. Et si vous voyiez cette façon de condescendance avec laquelle il nous parle, à nous autres campagnards! avec quels airs de bonté il daigne sourire à nos femmes et à nos filles dans les maisons qu'il honore de sa tardive présence!... Ah! voici un général qui s'avance, une Excellence en retraite, une Excellence ruinée. Ce général a une fille de sucre de betterave et une raffi-

nerie toujours enrhumée.... Qu'est-ce que je dis ? c'est la fabrique qui est de sucre, et sa fille.... Mais voyez donc notre fastueux amphitryon. Expliquez-moi en vue de quoi il se donne tant de mouvement; il regarde pour la cinquantième fois à la pendule.... Oh ! oh ! il fronce le sourcil; non, il sourit, il sue à ne rien faire, il se pavane, il s'exerce aux grands airs, et, en attendant, ne nous fait-il pas mourir de faim ? Un *dignitaire* est attendu; un dignitaire, ciel ! la rare et merveilleuse chose ! Voyez, voyez; notre hôte qui voltige.... il se met à l'amble dans le vestibule.... Eh bien ! il piaffe et fait la courbette à présent. Qu'est-ce donc ? »

C'est le dignitaire qui arrive; les conversations s'arrêtent; tous les cœurs volent à sa rencontre; toutes les chaises crient sur le plancher; tous les bustes se sont élevés d'une aune. Le dignitaire adresse à droite et à gauche de gracieuses paroles, et donne sa main gauche à baiser au général possesseur d'une fille et d'une raffinerie. « Au bout de quelques minutes employées par le haut fonctionnaire à dire quatre ou cinq fois combien il était content de ne s'être point fait attendre, tous les conviés passent dans la salle du banquet, les *figures* ouvrant la marche et les *basses cartes* faisant queue. »

Ce que je regrette, c'est que ce dîner soit un dîner d'hommes. Aucune femme n'y prend part, et en général M. Tourghenief semble éviter de peindre les femmes; il ne nous les fait voir que de profil, et quand il les a montrées battues par leurs maîtres, battues par leurs maris, battues par leurs beaux-pères, il passe discrètement à d'autres sujets. Pour compléter les esquisses ingénieuses, mais trop rapides, qu'il a tracées, je voudrais quelque portrait fidèle et bien étudié de la demoiselle russe dont Griboiédof a si heureusement dit dans le *Malheur de l'esprit :* « Nos filles savent se parer de taffetas et de crêpe; elles ne disent pas un mot avec simplicité, mais toujours avec une mi-

nauderie charmante; elles vous chantent les romances françaises en prenant les notes les plus hautes; elles s'attachent aux militaires parce qu'elles sont patriotes. » Je ne demande pas pourquoi M. Tourghenief n'a pas reproduit non plus un type parfaitement russe, l'espion; la censure ne l'aurait pas permis. Mais je regrette qu'il n'ait pas dépeint la bureaucratie, cette autre plaie de la Russie moderne. Même après Gogol, il y avait là le sujet d'une étude intéressante et neuve, au moins pour nous. Enfin, tel qu'il est, et malgré ses lacunes, malgré la teinte de monotonie répandue sur le livre par la ressemblance inévitable des caractères, l'ouvrage de M. Tourghenief, agréablement traduit par M. Charrière, est un des plus instructifs et des plus piquants qu'on puisse lire sur la Russie. Il donne une idée très-haute du talent de l'auteur, une idée fort triste de son pays. Le double sentiment qu'on emporte de cette lecture, c'est une grande pitié pour les serfs et une médiocre estime pour la noblesse. J'ignore ce qu'est la tête d'une nation où la société moyenne ne semble avoir ni beaucoup d'esprit, ni beaucoup de cœur, et où les classes inférieures sont si misérables. Je ne sais si le reste de la statue est d'or, mais assurément les pieds en sont d'argile.

(*Journal des Débats*, 1er et 15 juin 1854.)

L'EXPOSITION DES SAUVAGES.

Une attention délicate de la commission de classement, ou tout simplement un jeu du hasard, a rapproché dans la même galerie de l'Exposition les produits les plus mer-

veilleux de l'industrie civilisée des Européens et les ébauches de l'industrie naturelle des sauvages. Je me promenais dernièrement dans l'annexe, et je m'amusais à passer de la contemplation des prodigieuses machines que l'homme invente chaque jour pour se rendre inutile, à l'examen des instruments grossiers que les Anglais de l'Inde et de l'Australie, les Hollandais de Ceylan et les Américains, nous envoient comme les prospectus des œuvres industrielles des indigènes qu'ils ont soumis. J'assistais successivement en une demi-heure à deux âges de l'esprit humain, et en quelques pas je me transportais du berceau où gît son enfance au vaste théâtre où se développe sa majestueuse virilité. J'éprouvais un orgueil naïf à me sentir, non pas un de ces enfants de l'univers encore plongés dans le crépuscule de la vie primitive, mais un de ces hommes mûrs illuminés par le soleil de la civilisation. J'étais debout, devant les curiosités venues de Van-Diémen, et je regardais, avec la compassion altière de quelqu'un qui avait vu la veille l'*Odalisque* de M. Ingres, le portrait d'une sauvagesse chauve, aux petits yeux, aux grosses lèvres, d'une demi-nudité moins pudique que la nudité même; une Vénus hottentote, moins la couleur d'ébène; la *Baigneuse* de M. Courbet, moins la couleur de suie.... Devant ce fruit malheureux de quelque pinceau de l'Océanie, je ne pus comprimer un éclat de rire. Mon hilarité attira l'attention d'un visiteur arrêté près de moi devant les casse-têtes et les éventails de Ceylan, car Ceylan a exposé un assortiment de petits objets propres à fendre les crânes et à rafraîchir les joues. « Vous vous moquez, monsieur, me dit l'étranger, de ces malheureux sauvages et de leur pauvre industrie? — Oh! l'industrie des sauvages! entre nous, je n'y crois guère. J'ai peur que ce que nous prenons ici pour les produits naïfs de leurs tribus ne soit l'invention d'un spéculateur yankee,

qui fabrique du sauvage comme on fabrique de la poterie étrusque au passage Delorme. Les sauvages! il n'en existe plus, pas plus que de forêts vierges! Les Américains ont défriché, labouré et ensemencé ces fameuses forêts où le P. Aubry rencontra Chactas, et ils nous vendront cette année, à bon prix, le blé qu'ils ont récolté sur la fosse d'Atala. Sur les débris des huttes du dernier des Mohicans, Uncas, et du Gros-Serpent, son vénérable père, ils ont bâti une église méthodiste où prêche quelque membre de la Société de tempérance, et une taverne où ses paroissiens vont s'enivrer de gin au sortir du sermon. On nous amène bien de temps en temps en Europe quelques descendants de l'Ingénu, du Huron dont parle Voltaire : c'est M. Barnum qui les confectionne et qui les envoie; nous connaissons le procédé : un peu de cinabre, de bleu et de blanc mêlés et broyés sur la peau d'un chrétien comme sur la palette d'un peintre, une touffe de cheveux postiches au sommet de la tête, un pagne et un calumet, voilà la recette de M. Barnum pour faire des Mohicans ou des Ioways, au plus juste prix. C'est dommage. Je voudrais bien me trouver face à face avec un sauvage authentique, bien et dûment certifié. — Eh bien! soyez satisfait, répliqua le visiteur; vous en voyez un devant vous. Je suis même sachem ou sagamore de ma tribu, et de plus un des exposants à l'Exposition universelle, monsieur, pour avoir l'honneur de vous servir. »

Je regardai l'inconnu avec la plus grande attention. Il parlait sérieusement, et paraissait trop bien élevé pour oser se permettre une mystification impolie. Cependant, tout en étant d'un blanc un peu bis, il ne me semblait pas assez cuivré pour être classé parmi les Peaux-Rouges. J'examinais son costume : je cherchais la couronne de plumes, les mocassins de peau de rat musqué brodés de poil de porc-épic, et le tomahawk à la ceinture, qui com-

posent toujours dans Cooper l'uniforme d'un vrai sachem. Mais l'étranger portait un chapeau mécanique, un paletot et des bottes vernies. J'eus un instant l'idée de lui faire ouvrir son gilet de cachemire pour voir s'il n'avait pas peinte sur la poitrine la fameuse tortue bleue, insigne héréditaire de la famille d'Uncas. En somme, avec son air bienveillant et un peu emprunté, ce sagamore avait l'air d'un notaire ou d'un alderman en voyage. S'apercevant de mes doutes, il tira de sa poche un petit carnet, et du carnet une carte de visite où je lus cette adresse : *M. Chactas, hôtel du Louvre, rue de Rivoli.* « Chactas! m'écriai-je; quoi! vous seriez.... — Oui, monsieur, descendant en ligne directe de Chactas, dont le nom est si connu parmi vous. C'était le bisaïeul de mon grand-père. Je suis de sa famille et Natchez comme lui. — Béni soit le bon Manitou qui m'a procuré le plaisir de vous rencontrer! dis-je en ramassant à la hâte mes souvenirs de Chateaubriand, et en bégayant cette langue franco-indienne qu'il avait mise à la mode, malgré les sarcasmes de Chénier et de Morellet. Votre présence m'est plus agréable, monsieur, que n'est à l'exilé le souvenir de la couche de ses pères, ou le clair de lune au chasseur égaré dans les bois, ou.... — Je vous remercie, monsieur, de votre courtoisie; mais, de grâce, ne vous mettez pas en frais de rhétorique sauvage à mon intention, interrompit M. Chactas avec politesse; ce vocabulaire, que nous prêtent les écrivains civilisés, ressemble au musée de costumes que j'ai vu hier au Louvre, et qu'on appelle, je crois, le Musée des souverains. On se ferait, je suppose, une idée inexacte des anciens Français, si l'on se les représentait tous, dans leur vie de tous les jours, aussi royalement endimanchés. On se fait une aussi fausse idée de notre langage en nous prêtant à tous et en toute occasion la langue réservée de notre religion et de notre poésie. Parlons donc, s'il vous plaît,

monsieur, comme tout le monde; si vous le permettez même, je me servirai de mon mauvais français. Ce que j'en sais est venu de France, apporté par mon ancêtre Chactas. Il avait, comme vous savez, visité la cour du roi Louis XIV et vu représenter à Saint-Cyr les tragédies de Racine qu'il n'avait pas comprises, parce que, disait-il, les sauvages sont des enfants. Mais à son départ le roi lui donna un exemplaire de La Fontaine, en lui disant : « Les enfants « comprennent les fables. » — M. de Chateaubriand nous a raconté tout cela. — Cinq générations ont lu ce livre; il a conservé dans notre famille le peu de français que nous savons et nous a suivis partout, dans nos malheurs, dans notre émigration. — Vous n'habitez donc plus les bords du Meschacebé? — Hélas! non. Les Américains nous ont vaincus, presque détruits et transportés à l'ouest du Missouri, avec les débris de nos anciens ennemis les Siminoles. Depuis plus de soixante ans, les Natchez ne sont plus un peuple; ils forment à peine une tribu à qui les vainqueurs laissent son indépendance, parce qu'elle est trop faible pour en abuser. Nous nous sommes résignés et nous vivons en paix. Nous faisons avec les Américains le commerce de fourrures. C'est moi, chef de ma tribu, qui lui sers d'intermédiaire dans ses transactions avec ses vainqueurs. Je suis un négociant des forêts vierges, car il y a encore des forêts vierges, ne vous en déplaise, monsieur, comme il y a des sauvages; je suis un courtier de commerce dont les articles sont cotés à la Bourse de New-York, où je vais deux fois par an pour payer mes billets et faire mes recouvrements. Je me suis civilisé peu à peu, à force de courir sur les grandes routes, et vous voyez en moi, demi-sauvage et demi-Américain, une image assez fidèle de ce qui reste de l'ancien monde, le monde primitif, conquis et transformé par le monde nouveau. Plus d'une fois même, je vous l'avoue, j'ai eu la tentation d'abdiquer ma dignité de sachem et

ma profession de négociant, où j'ai amassé quelque aisance, de me faire Européen, et de venir finir mes jours à Paris. J'achèterais un terrain aux Champs-Élysées, je m'y bâtirais entre cour et jardin une maison qui vaudrait bien mon wigwam, et l'on ferait le whist chez moi deux fois par semaine. Mais, avant de prendre un si grand parti, j'ai voulu voir d'un peu plus près ce qu'on appelle la civilisation, et j'ai profité, pour vous faire une visite, de cette exhibition universelle, où l'un de nos correspondants du Canada a exposé nos produits. J'ai surveillé moi-même leur classement. Voulez-vous que je vous les montre, monsieur? vous verrez tout à l'heure que de ma part c'est une grande humilité. »

J'acceptai cette offre polie. Un instant après, nous nous arrêtions ensemble devant une vitrine où sont juxtaposés avec une absence d'art vraiment touchante des peaux de loutre, de martre et de castor, des couteaux, des arcs et des flèches, un diadème de plumes d'oiseaux, des bracelets de verre, des pantoufles d'écorce, des gants de poil de daim et des feuilles d'arbres desséchées, couvertes de signes qui ressemblent à de l'écriture; et plus loin, hors de la vitrine, des rames très-courtes, des pirogues très-longues, des haches très-tranchantes et des harpons très-pointus. Nulle symétrie, nul arrangement propre à séduire les yeux et à faire paraître les objets plus neufs et plus jolis. La France est consommée dans l'art de l'étalage; les commis natchez auraient grand besoin de prendre des leçons à la *Ville de Paris*. Je confesse qu'à la vue de ce bazar de sauvages qui étale si naïvement sa pauvreté, je pris à l'égard de mon voisin les grands airs et le ton protecteur d'un citoyen du monde civilisé. « Passe encore, lui dis-je, pour vos peaux de martre et de castor; elles nous feront des manchons qui nous tiendront plus chaud que vos gants de poil de daim, et des chapeaux plus solides

que cette couronne de plumes qui est peut-être votre bandeau royal, monsieur le sachem, et qu'on vous payera bien dix écus rue Saint-Denis. Mais vos feuilles sèches, avec ce grimoire hiéroglyphique, sont un triste échantillon de votre typographie nationale. Et vos bracelets, quelle misère! Il faut que vos femmes aiment bien ce qui brille, pour se prendre à ces morceaux de verre comme des alouettes au miroir! Vos rames ne seront jamais que des raquettes, et vos pirogues feraient pitié aux canotiers d'Asnières. Quant à vos couteaux, à vos haches, à vos arcs et à vos flèches, je suis bien aise de les voir : cela me rappelle une scène de Robinson Crusoë, quand il tombe au milieu des sauvages qui vont scalper le pauvre Vendredi. Je crois vous voir lançant vos tomahawks sur le poteau où vous attachez vos prisonniers, en dansant en rond autour d'eux pendant qu'ils chantent leur chanson de mort! — Excusez-moi, monsieur, répondit M. Chactas; nous sommes chrétiens et baptisés. Il y a près de deux cents ans qu'un missionnaire, le P. Souel, nous a enseigné l'Évangile. Nous ne sommes pas de grands théologiens, et nous avons oublié bien des pages de notre catéchisme; mais nous savons qu'il y a un Dieu et qu'il y a un diable, et qu'on ne peut les servir tous les deux à la fois; nous savons qu'il y a trois vertus et sept péchés, et qu'on ne peut accorder les sept péchés avec les trois vertus; nous savons qu'il y a un corps et une âme, et que notre âme vaut mieux que notre corps; enfin nous savons qu'il ne faut ni tuer ni manger son prochain, mais l'aimer comme soi-même pour l'amour de Dieu, et c'est pourquoi je n'ai jamais scalpé aucune chevelure, monsieur, ni soupé d'aucun prisonnier. — Je vous en estime davantage; mais il n'importe, je vous plains d'être Natchez. Et dire qu'il n'y a pas cent ans, ce fou de Jean-Jacques rêvait à Montmorency les béatitudes de l'état sauvage, et que les salons

de Paris étaient jaloux des cabanes des Hurons ! Suivez-moi, mon cher monsieur; je vais vous montrer notre Exposition à mon tour, et je ne vous donne pas un an pour vous faire naturaliser Français et devenir bourgeois de Paris. » A ces mots, je l'entraînai dans le bâtiment principal de l'Exposition, avec l'air d'importance d'un Parisien qui fait les honneurs de la capitale à un cousin de province.

Il y avait dans la rotonde une queue immense. « Que veut cette foule? me dit mon compagnon. — Voir les diamants de la couronne. — Il paraît, reprit-il en souriant, que nos femmes ne sont pas seules à aimer ce qui brille, et qu'il y a des alouettes partout. — Oh! m'écriai-je vivement, ce n'est pas l'éclat de ces diamants qui attire les curieux, ce sont les grands souvenirs historiques qu'ils rappellent. Venez et regardez. Cette couronne vaut-elle vos plumes de perroquet? — Ainsi, dit le sachem avec recueillement, voilà le diadème auguste que mon aïeul a vu sur le front de Louis XIV, et qui a passé de génération en génération jusqu'aux derniers petits-enfants du grand roi! — Doucement, s'il vous plaît. Croyez-vous par hasard que les couronnes de l'Europe se transmettent de main en main par héritage, comme le mobilier des familles indiennes? Celle de Charles Ier a failli tomber sur le front de Cromwell, et celle de Louis XVI a roulé par terre du haut de l'échafaud. Un homme de génie l'a ramassée. Dans nos races royales les fils ne recueillent pas toujours la succession de leurs pères. Les peuples, qui aiment l'imprévu, se chargent de les déshériter, et ces mutations de propriété s'appellent, dans la langue politique, des révolutions. — Et pourquoi les peuples en font-ils? — Quelquefois parce qu'ils sont malheureux; plus souvent parce qu'ils croient l'être; de temps en temps parce qu'ils s'ennuient. — Quel profit trouvent-ils à changer ainsi de gouvernement? — Cela les distrait. Et puis, ils ressem-

blent à ce malade qui, se trouvant toujours mal couché, se plaint que son lit est ou trop long ou trop court, ou trop large ou trop étroit, et se croit guéri quand il a changé de couchette, jusqu'à l'accès de fièvre prochain. A chaque révolution les libertés des peuples s'allongent ou se raccourcissent comme le lit du malade, et ils se croient sauvés, jusqu'à la prochaine crise. Mais pardon; nous nous écartons de notre sujet. Pour revenir aux diamants de la couronne, l'effet le plus clair des révolutions, c'est qu'ils vont immédiatement chez le joaillier, qui les remet à neuf en l'honneur du nouveau front qui doit les porter. Le joaillier de la Couronne doit être millionnaire et philosophe, deux qualités qui vont rarement de compagnie : car depuis soixante ans les révolutions ne l'ont pas laissé chômer, et chaque remontage des bijoux de l'État a été pour lui une leçon de morale très-lucrative sur les vicissitudes de la fortune. Mais il est le seul qui, depuis que la France joue ce jeu-là, y ait appris et gagné quelque chose. — En vérité! dit le sachem; pourtant ne vous moquiez-vous pas tout à l'heure de ce diadème de plumes que je devrais, disiez-vous, porter rue Saint-Denis, et qui ne vaut pas dix écus? Ce diadème, vous l'aviez deviné, c'est celui de mon aïeul Chactas; il a passé de ses mains aux petits-enfants de ses enfants; il est à moi aujourd'hui, il sera bientôt à mon fils, à moins que la manie des révolutions ne nous arrive de France par le paquebot, ce qui n'est pas probable. Nous sommes trop libres pour que le pouvoir soit chez nous un objet d'envie : mes fonctions de sachem sont une sinécure; chez nous, l'État, c'est tout le monde. Nos droits n'ont pour limites que ceux d'autrui; notre liberté cesse où le mal d'autrui commence. C'est là, messieurs les Européens, ce que vous appelez l'état sauvage. Vous voyez bien que l'honneur de gouverner de pauvres gens comme nous ne vaut pas la peine de faire une

révolution : aussi n'en faisons-nous pas. Chez nous le gouvernement se transmet de père en fils, comme chez vous un champ ou une maison, et la dignité de sachem est un héritage aussi sûr que le carquois et les flèches des aïeux. Ne vous semble-t-il pas qu'un diadème de plumes qui reste dans une famille pendant des siècles vaut bien un diadème de pierreries qui change de maître tous les vingt ans? Puisque le public européen fait queue devant les couronnes, il devrait profiter de l'occasion assez rare en Europe, à ce qu'il paraît, d'en voir une inamovible, celle des Natchez. C'est le phénomène de l'Exposition. »

En causant ainsi, nous étions arrivés devant les magnifiques armes exposées par les fabricants français. Je fis admirer au sagamore les fusils de Devisme, de Lepage, de Béringer, de Lefaucheux. « Vous voyez, lui dis-je en lui montrant une carabine de luxe, vrai chef-d'œuvre d'élégance et de précision, vous voyez ce petit tube d'acier, monté sur un bois poli, doux au toucher comme du satin et ciselé comme une châsse? Vous coulez dans ce canon charmant un lingot de plomb conique, gros comme les boules de gomme qui guérissent le rhume, et il faut que vous soyez un tireur de septième force, tout au plus, si vous ne tuez pas roide votre homme à une demi-lieue. Avouez qu'il y a plaisir à jouer avec un bijou comme celui-là. A côté, voici un pistolet à douze coups : en un tour de main, il abat un peleton. Que sera-ce quand on aura adapté aux canons de fusil de tous nos soldats ces excellents tubes incendiaires qu'un philanthrope vient d'inventer, et qui vomissent une centaine de décharges consécutives sans se fatiguer? En un clin d'œil on supprimera un bataillon. Voilà qui laisse bien loin vos petits morceaux de bois pointus ornés de plumes, bons tout au plus à transpercer des perruches au sommet de vos cocotiers. — J'aime vos armes de guerre, répondit le sauvage,

parce qu'à mes yeux ce sont des armes de paix. Faites un petit progrès encore, inventez un engin capable d'exterminer en une minute toute une armée, la guerre ne sera plus possible. Je recommande cette découverte aux méditations des armuriers français. — Seriez-vous un disciple de l'abbé de Saint-Pierre, monsieur le sagamore, et prêchez-vous la paix perpétuelle? Le moment serait bien choisi! Prenez-vous par hasard nos arsenaux d'armes de guerre pour des musées? Demandez à la Russie si les carabines des chasseurs de Vincennes sont des curiosités d'archéologie. Elles lui ont tué déjà bien des soldats, comme nos bombes lui ont détruit bien des vaisseaux, comme nos canons lui démoliront encore bien des villes. Notre cœur en gémit, mais en vérité ce n'est pas notre faute. — Comment cela? — Vous avez appris à lire dans La Fontaine; je vais vous faire comprendre la question d'Orient. Le loup moscovite veut manger l'agneau turc pour toutes sortes de raisons, et notamment parce que l'agneau turc se désaltère dans le courant d'une onde qu'on appelle le Bosphore, où le loup voudrait boire tout seul. Mais quelques pâtres vigilants font cause commune pour sauver l'agneau, et à coups de houlette cassent une patte au loup, qui depuis quelque temps marchait à trop grands pas. Voilà la conclusion de cet apologue européen. Il diffère un peu de celui de La Fontaine; c'est peut-être la première fois que l'histoire est plus morale que la fable. — Mais il y a donc des loups parmi les peuples civilisés? car la Russie est civilisée, n'est-ce pas? — Sans aucun doute, puisqu'elle prend nos modes, lit nos romans, boit nos vins et joue les proverbes de M. de Musset. La civilisation, mon cher monsieur,

Rassemble les humains dans les forêts épars,

comme dit Boileau; elle bâtit les villes, elle invente les

chemins de fer et les bateaux à vapeur; mais elle ne supprime pas les passions, et ce sont les passions qui enfantent la guerre. La civilisation pourrait corriger les passions en consacrant au perfectionnement moral de l'homme les soins qu'elle donne aux progrès matériels de la société; mais elle songe plutôt à augmenter le bien-être des hommes qu'à les rendre meilleurs. — Puisque vous combattez pour la justice contre la violence, conclut le sagamore avec une gravité mélancolique, que l'honneur de la victoire soit avec vous, et que le sang versé retombe sur l'agresseur! Mais depuis que je vous écoute, j'envie un peu moins votre civilisation, guerrière sans le vouloir; j'admire moins vos belles armes qui, malgré vous, se teignent de sang humain, et je me reprends à aimer nos flèches qui, vous l'avez dit, ne percent que les daims et les oiseaux des forêts, car nous ne faisons plus la guerre, depuis que nous sommes chrétiens. — Ce néophyte des bois se prétendrait-il par hasard meilleur chrétien que nous, me dis-je, nous, les fils aînés de l'Église, baptisés sous Clovis; nous, les soldats des croisades; nous, qui en ce moment même abritons sous nos drapeaux Luther et Mahomet pour exterminer avec eux le schismatique Photius, selon la belle expression de M. Veuillot? Il est temps de lui montrer que nous ne sommes pas des mécréants. » Aussitôt, après avoir traversé et regardé à la hâte plusieurs galeries où brillaient toutes les richesses, toutes les élégances, toutes les sensualités qui peuvent éblouir et enivrer les yeux, j'entraînai le sachem à l'exposition de l'Imprimerie impériale, et lui montrant un livre protégé par une montre de verre : « Admirez, lui dis-je, cette merveille de la typographie moderne, et venez me parler encore de vos manuscrits de feuilles sèches! Que n'ai-je ici avec moi un de mes bons amis, un bibliophile comme il y en a peu! Je ne réponds pas qu'il vous vanterait beaucoup ces caractères, ce papier, ces culs-de-lampe!

Il est trop amoureux des vieux livres pour être bien tendre aux nouveaux. Mais le texte, comme il vous en parlerait, mon Dieu! lui qui l'aime plus que personne et qui l'a loué mieux que tout le monde! Ce livre, monsieur, c'est le livre de Gerson, c'est l'*Imitation de Jésus-Christ*, le vrai foyer de l'esprit chrétien, le manuel de la piété moderne, le plus beau livre après l'Évangile, a dit un philosophe du dernier siècle, qui, il est vrai, croyait médiocrement à l'Évangile et pratiquait peu l'*Imitation*, mais qui était prudent, et ne voulait se brouiller avec personne. — J'ai entendu parler de l'*Imitation* par nos missionnaires, mais je ne la connais pas. Qu'enseigne-t-elle, je vous prie? — Elle enseigne, répondis-je en m'efforçant d'être éloquent, le mépris du monde, le dépouillement de soi-même, l'humilité, la pénitence, le danger du bonheur, la félicité de la souffrance, la volupté des larmes. Elle enseigne à arracher une à une de notre âme toutes les pensées de la terre et à y faire éclore toutes les vertus du ciel, jusqu'à ce que, vide enfin de toute affection étrangère et pleine seulement de l'image de Dieu et de son amour, l'âme ressemble à la cellule pieuse des solitaires, où l'on n'aperçoit que le crucifix, où l'on ne respire que le parfum de la sainteté. — C'est vraiment admirable! Mais entre ce livre, le dernier mot de la perfection chrétienne, et cette Exposition, le résumé de la civilisation moderne, ne vous semble-t-il pas, monsieur, qu'il existe, au moins, en apparence, un léger désaccord? Eh quoi! ces galeries pleines des merveilles les plus exquises que le luxe puisse inventer, représentent le détachement de la terre et du monde? Ces créations charmantes du génie et de la main de l'homme, ces dentelles, ces étoffes aux fins tissus et aux couleurs brillantes, ces vases d'or et d'argent, ces ciselures délicates, sont les images du renoncement à soi-même, aux plaisirs et aux douceurs de la vie? Ces femmes élégantes, dont les yeux, en contemplant ces rivières de

diamants, s'allument d'un éclat plus vif que celui des diamants même, travaillent, devant la vitrine de M. Bapst, à éteindre dans leurs cœurs toutes les convoitises mondaines, et méditent devant les velours de Lyon sur les voluptés du cilice et sur les délices de la pénitence? Les peuples qui enfantent de tels prodiges où éclatent une variété et une perfection conquises par des siècles d'un labeur infini, ne sont que les ouvriers du progrès spirituel, et ne s'animent qu'au souffle mystique de l'esprit de Gerson? Évidemment il y a là un mystère au-dessus des forces d'un pauvre Indien. On peut, je l'admets, travailler tout ensemble au perfectionnement de l'industrie et au progrès moral des hommes; on peut, je l'admets encore, aimer tout ensemble Dieu et les robes de soie. Le monde n'est pas un couvent, ni tous les chrétiens des ermites. Mais il me semble aussi, dans ma simplicité, qu'il y a un point où les progrès industriels d'un peuple doivent le distraire, s'il ne veille pas sévèrement sur lui-même, de son perfectionnement moral, et où les soins qu'on prodigue à la matière nuisent à ceux qu'on donne à l'esprit. Il y a un point où l'amour de Dieu cesse de s'accorder avec celui du luxe, et la dévotion avec la mondanité. Quelle est cette limite précise? vous le savez apparemment, vous autres Européens, et vous vous y tenez en équilibre, comme sur la corde roide, avec une souplesse que j'admire, mais que je suis trop simple pour bien comprendre, et surtout pour imiter. Si je ne craignais même que ma logique de sauvage ne vous semblât un peu brutale, je vous dirais : Soyez plus conséquents avec vous-mêmes et ne faites pas tant les bons apôtres; vantez moins ce livre, foyer de la piété moderne, comme vous l'appelez, ou pratiquez-le davantage; et si vous êtes francs, avouez que vous avez trouvé le moyen d'accorder ensemble les sept péchés et les trois vertus, et de servir à la fois le diable et le bon Dieu. — Les sauvages n'entendent rien aux nuances! m'é-

criai-je impatienté. — C'est vrai, reprit Chactas. Aussi mon parti est pris, je vous quitte, et je n'achève pas de me civiliser. Votre vie est trop compliquée pour moi; j'y vois trop de contrastes, je dirais trop de contradictions, si je n'étais sûr que vous savez, par la dextérité de votre esprit et la flexibilité de votre conscience, concilier même les choses inconciliables. Mais c'est un art au-dessus de mes forces. Il faut trop d'esprit pour être Européen. Et puis, pour tout dire, ce que vous m'avez raconté de vos révolutions m'inquiète, moi qui aime avant tout mon repos et ma liberté. Si j'osais à mon tour, je vous citerais votre La Fontaine. Vous me disiez tout à l'heure comme le chien dit au loup :

> Quittez les bois; vous ferez bien :
> Vos pareils y sont misérables.

Et déjà, comme le loup, je me forgeais une félicité qui me faisait pleurer de tendresse. Mais, chemin faisant, j'ai vu le cou du chien pelé. Vous me l'avez dit vous-même, monsieur, la civilisation porte un collier; vous en avez les marques. Je n'aime pas les colliers, et

> Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »

Cela dit, le sachem s'enfuit et court encore. Voyant qu'il ne voulait pas rester avec nous et se faire Parisien, j'eus un moment l'envie de partir avec lui et de me faire Natchez; j'y renonçai après un moment de réflexion. « Je ferais, me dis-je, un mauvais sauvage, comme il aurait fait un mauvais civilisé. Si l'on pouvait combiner les lumières de la civilisation avec les vertus primitives, ce serait à merveille : il aurait été un Européen parfait et moi un Natchez passable. Mais je crains bien qu'il n'y ait là une incompatibilité de nature. Peut-être l'arbre de science, symbole de la chute originelle de l'homme, figure-t-il aussi la déchéance des nations de leur félicité et de leurs vertus primitives, dès qu'elles

ont goûté le fruit de la civilisation. En tout cas, le fruit a du bon, et, puisque nous l'avons mangé, résignons-nous, mais ne soyons pas trop fiers. »

(*Journal des Débats*, 6 novembre 1855.)

LES JOUETS D'ENFANTS.

Je suis un peu de l'avis de Démocrite : il n'y a de sérieux que ce qui ne le paraît pas. J'ai rencontré au Palais de l'Industrie des gens scandalisés de voir la foule déserter les vitrines sérieuses, et faire queue devant les jouets d'enfants. Pour moi, je m'étonne seulement que la queue ne soit pas plus longue. Les jouets d'enfants sont, avec l'imprimerie, une des parties les plus graves de l'Exposition. On les croit frivoles, parce qu'on les prend pour des plaisirs. Ce sont des plaisirs en effet, mais ce sont aussi, comme les livres, des moyens d'éducation; ils aident à former l'homme, et, après tout, quoiqu'on fasse aujourd'hui de bien belles machines, l'homme est encore ce qu'on a inventé de plus intéressant. Il a paru, il y a quelque temps, un ouvrage dont l'auteur proposait de commencer l'éducation de l'homme avant sa naissance. Cela a semblé généralement prématuré, et d'une exécution difficile. Mais quand l'enfant est né, quand son âme est éclose, quand son esprit jette les premières lueurs, quand ses lèvres essayent les premières paroles, et ses pieds tremblants les premiers pas, l'éducation morale et physique doit commencer; tout le monde est d'accord là-dessus, même les peuples sauvages, qui écrasent le nez des poupons de six mois pour les rendre plus

beaux, et leur serrent la tête entre deux planches pour leur allonger le crâne et les rendre plus spirituels. Chez les peuples civilisés, où l'éducation prend les formes non de la torture, mais du plaisir, les jouets peuvent avoir un rôle important et aimable, et en général on n'y songe pas assez. Les faiseurs de traités d'éducation s'estiment trop grands seigneurs pour s'occuper de ces bagatelles; les grands esprits eux-mêmes, qui savent qu'il n'y a pas de bagatelles quand il s'agit de l'enfance, ont oublié le chapitre des joujoux; il a échappé au Tasse, dans son *Père de Famille*, à Rabelais, dont le Gargantua, un jeune colosse, ne sait jouer qu'à la paume, à Rousseau, dont l'*Émile*, un petit philosophe, ne joue presque jamais. C'est une lacune de la pédagogie. Les enfants méritent cependant qu'on s'occupe un peu plus de leurs plaisirs. On croit avoir tout fait quand on a inventé des jouets qui les amusent sans blesser leurs mains délicates. Ce n'est pas assez. Les babys eux-mêmes sont des personnages plus avancés qu'on ne croit. Ils ont de l'esprit avant de parler; leurs yeux perçoivent déjà les formes diverses des objets, même quand ils errent sans paraître capables de se fixer; leurs oreilles sont déjà sensibles à la différence des sons, même quand ils ont l'air de ne pas reconnaître la voix maternelle. Quel est le premier jouet qu'on met entre leurs mains? Un hochet. J'en ai vu de charmants en ivoire, en argent, en vermeille, ciselés avec un art exquis; mais, l'avouerai-je? le plus beau hochet me révolte. Je ne me plains pas, comme Addison, qu'en donnant à l'enfant l'habitude du mouvement et de l'agitation, le hochet développe en lui les facultés actives au préjudice des facultés contemplatives. L'homme est né pour agir; il n'y a pas de mal qu'il s'y accoutume de bonne heure. Mais pourquoi de ce bonhomme de métal, le premier ami de l'enfant, fait-on presque toujours un être difforme, bossu par devant et par derrière, avec une bouche qui se fend, un

nez qui se recourbe et qui va rejoindre le menton? La première imitation de la nature qui frappe les yeux de l'enfant, c'est la figure d'un monstre. Il fait connaissance avec l'art par l'entremise du laid. Il semble qu'on se hâte de révéler la laideur à ces yeux étonnés qui viennent de s'ouvrir, comme s'ils n'avaient pas le temps un jour de la contempler. Je sais que je contredis ici l'opinion de Rousseau. Il prend soin de présenter à son Émile les animaux les plus laids, sous prétexte de l'aguerrir. On peut, à mon avis, aguerrir l'enfant sans le secours des monstres. Il n'y a pas besoin de le familiariser avec un crapaud pour l'empêcher de trembler devant un ramoneur. Ce n'est pas tout. Dans le corps de ce bonhomme cagneux et bossu on pratique un sifflet aigu, dont le son déchire l'ouïe naissante de l'enfant. C'est, dit-on, pour le divertir. Voilà la première idée qu'on lui donne de la musique. Il débute dans la vie par une fausse note! Je suis persuadé que chaque année l'éducation de l'enfant par le hochet détruit en germe dans notre pays une foule de peintres et de musiciens. Montaigne regrette que dans les colléges de son temps, qu'il appelle « de vraies geôles de jeunesse captive, » on n'ait pas eu l'idée de dresser de belles statues de la Joie, de Flore et des Grâces, pour environner de bonne heure les jeunes gens des images de la beauté. Je partage les regrets de Montaigne, et je voudrais voir s'élever sous les arbres de nos lycées un peuple de statues, copiées sur les plus parfaits modèles de la sculpture antique : ce serait une réparation légitime des désastres infinis causés par le hochet. Je voudrais surtout qu'au lieu de ces affreux visages de magots, dont l'argent et le vermeil font ressortir la difformité, les orfévres ne fissent plus désormais que de jolies figures, aimables et souriantes, qui éveilleraient chez l'enfant l'idée divine de la grâce. Qui empêche qu'à la place de ces sifflets barbares qui faussent l'oreille, et qui nous valent plus tard tant de

mauvaise musique, on n'insère adroitement dans les hochets quelques petits instruments aux sons justes et doux, qui révèlent à l'enfant les premiers secrets de l'euphonie? Quoi de plus facile, aujourd'hui que l'industrie appliquée à la musique produit des mécaniques harmonieuses d'une perfection si humiliante pour les musiciens? Quand on invente des pianos automates qui exécutent tout seuls des caprices de Liszt et des fantaisies de Thalberg, on peut faire des hochets qui apprennent la gamme aux petits enfants.

A l'âge du hochet succède l'âge de la poupée. J'ai vu au palais des Champs-Élysées des poupées du premier mérite : elles forment la partie la plus remarquable de l'exposition des joujoux. Ce sont de petits chefs-d'œuvre que les poupées de Mme Béreux, de Mme Testard et de M. Jumeau, quoiqu'elles aient toutes à peu près la même sorte de gentillesse. C'est mon grief contre elles; il y en a là une vingtaine qui ont la même figure : on dirait un troupeau de sœurs jumelles. Quelques poupées étrangères même ont adopté la figure française : on les prendrait pour une colonie parisienne à l'étranger. Je fais une exception en faveur des petites misses de Mme Montanari, de Londres. Sous leurs capotes rabattues, avec leur apparence de roideur pudique, et leur allure aussi empesée que leurs jupes trop courtes, elles ont un air britannique qui m'a charmé. J'aime que les gens aient la figure de leur pays. Mais, françaises ou étrangères, toutes ces demoiselles ont leur défauts, et je veux leur dire avec égards tout ce que j'ai sur le cœur. Qu'est-ce qu'une poupée, s'il vous plaît? Ce n'est pas une chose ni un objet; c'est une personne, c'est l'enfant de l'enfant. Celui-ci lui prête par l'imagination la vie, le mouvement, l'action, la responsabilité. Il la gouverne comme il est lui-même gouverné par ses parents; il la punit ou la récompense, l'embrasse, l'exile ou l'emprisonne, selon

que la poupée a bien ou mal agi ; il lui impose la discipline qu'il subit, il partage avec elle l'éducation qu'il reçoit. Rien de meilleur que ces applications spontanées de l'idée du bien et du mal, rien de plus propre à développer la conscience morale de l'enfant. C'est la moitié de l'éducation de la petite fille que cette comédie charmante de maternité jouée par elle à son profit. Voilà le sens philosophique de la poupée; aussi tout ce qui rendra plus facile l'illusion volontaire de l'enfant, tout ce qui donnera plus de fondement à son affection et à son autorité maternelle, en faisant de la poupée une personne vraisemblable, tout cela sera un progrès. On a imaginé un mécanisme intérieur qui permet aux poupées de parler. M. Giroux a exposé plusieurs poupées parlantes, et il y en a une, dans la vitrine de M. Guillard, qui appelle distinctement son papa, et qui demande 500 fr. pour cela. C'est faire payer cher un accès de ventriloquie. Je n'attache pas un si grand prix à ce tour de force. L'enfant se charge de faire parler la poupée mieux que tous les mécanismes possibles. L'éducation n'a pas besoin des automates de Vaucanson. Mais ce qui me plaît, c'est de voir aux poupées un corps moins grossier et moins rude. Je leur sais gré de s'être mises au niveau de la science, d'avoir profité des découvertes modernes et de s'être ajusté des articulations mobiles qui leur permettent d'agir, de s'asseoir et de se lever, de s'agenouiller plus aisément que vous et moi. Quelle différence entre ces antiques poupées à ressorts, roides comme le bois dont elles étaient faites, et ces babys flexibles de M. Arnaud, souples comme le caoutchouc qui leur sert de muscles et nerfs ! Comme je félicite les poupées contemporaines d'avoir adopté décidément cette carnation plus vraie que donnent la porcelaine et surtout la cire, et remplacé par de beaux yeux de verre bleus ou noirs, expressifs et tendres, ces yeux de carton bêtes et immobiles; de sourire avec des lèvres de

carmin, et de dérouler sur leurs épaules une chevelure de soie, au lieu d'étaler ces couleurs brutales empâtées sur leur visage, et ces crins épais qui blessaient le regard et le toucher ! Je le répète, ce sont là des progrès véritables; mais ce ne sont que des progrès matériels. Que d'améliorations je rêverais encore! D'abord, pour les raisons d'esthétique que j'indiquais plus haut, il faut proscrire à jamais ces nourrices enluminées et lippues qui offrent aux yeux des enfants des contrefaçons repoussantes de la Vénus hottentote. Il faut condamner à la déportation et transplanter bien vite à Libéria ces épouvantables babys noirs qui, sous le nom d'oncles Tom, seraient capables d'inspirer la négrophobie à des fils d'abolitionistes. Enfin, et c'est là que j'en veux venir, il est urgent de porter une loi somptuaire contre les poupées en général, comme autrefois on en fit une à Rome contre les dames romaines. Ce fut Caton qui se chargea de cette proposition impopulaire, et il trouva pour lui répondre une fille d'avocat, nommée Hortensia, qui avait hérité de la langue de son père. Le pauvre Caton se retira de cette campagne quelque peu meurtri. Mais qu'importe? son exemple ne me décourage pas, et je dénonce hardiment comme un danger public le luxe des poupées. Passez la revue de ces princesses : ce n'est que velours, satin, soie, bijoux, dentelles et rubans. En les voyant, on s'écrie comme dans la *Tour de Nesle*. « Ce sont de grandes dames ! » Elles sont toutes à la mode, non à la mode d'hier, il y a longtemps qu'elles ont laissé la mode d'hier à leurs femmes de chambre, mais à la mode d'aujourd'hui. Que dis-je? les poupées ont vingt-quatre heures d'avance sur les femmes. On essaye sur elles la mode de demain. Où pensez-vous qu'elles prennent leurs robes? chez Palmyre.... Et leurs chapeaux? chez Ode.... Et leurs fleurs ? chez Constantin.... Et ces petits châles moitié cachemires moitié dentelles? chez Félicie.... Je m'arrête; j'arriverais à certaines

jupes baleinées dont l'ampleur fait honte aux paniers de nos grand'mères. En vain j'ai cherché, comme la septième merveille du monde, une poupée économe qui portât sans rougir une robe d'indienne. En vain j'ai demandé à tous les échos de l'Exposition une petite soubrette parmi toutes ces duchesses. Je n'ai trouvé qu'une soubrette d'opéra-comique en robe de mousseline brodée, en tablier gorge de pigeon. Je me trompe : derrière une marquise à cinq volants, j'ai découvert, modestement tapie comme une violette, une servante du Calvados, habillée en vraie Normande, et à côté d'elle un paysan breton. J'aime à voir ces costumes de nos vieilles provinces ; ils apprennent aux enfants que toute la France ne porte pas des habits noirs et des robes à falbalas. En les regardant, les enfants voyagent en imagination, s'accoutument à observer autour d'eux les différences de costume, puis les différences de langage, puis celles de mœurs. Ce sont là de bonnes habitudes, et les habitudes déterminent peu à peu le caractère. Et puis, cette Normande et ce Breton ont l'air de si honnêtes gens ! Il est tout endimanché, ce petit paysan, avec sa veste brune et son gilet blanc ; mais à cet air tranquille et content on voit qu'il a travaillé toute la semaine. Et la servante ! regardez ce bonnet de coton sur sa tête, cette grosse chemise de toile grise, ce corsage et ce tablier bleus, ce jupon de laine rayé noir et blanc, ces bas gris et ces sabots. Quelle bonne et franche rusticité ! C'est là une brave fille, soyez-en sûr, propre, laborieuse, qui a la paix de l'âme et la santé du corps, et avec qui la ferme ne chôme pas. Voilà de vraies poupées, simples, aimables et utiles ! Quant à ces péronnelles qui se guindent dans leurs habits de soie, et qui ont l'air de dire à l'univers : « Regardez-moi ! » fi de leur impertinence et de leur vanité ! Croyez-vous, dites-moi, que les petites filles du XIXe siècle aient absolument besoin que, dès l'âge le plus tendre, leur poupée leur enseigne à poser de-

vant le genre humain? Croyez-vous que ces lèvres pincées, ces yeux en coulisse, toutes ces mines de mijaurées en grand uniforme, enseignent aux enfants le naturel et la simplicité? Croyez-vous que ces Célimènes au petit pied, qui ne connaissent pas le négligé, qui ont toujours l'air d'aller en visite ou de partir pour le bal, qui évidemment ont été au bois ce matin et iront aux Bouffes ce soir, inspireront, madame, à votre petite fille le goût de la vie intérieure et des soins du ménage? Et cette mariée que j'aperçois là-bas dans la vitrine de M. Jumeau, cette magnifique personne étincelante de diamants et noyée dans des flots de dentelles, qui fait sécher de jalousie trois poupées vieilles filles qui jaunissent à côté d'elle, pourquoi se marie-t-elle, je vous prie? Sincèrement, est-ce pour être heureuse, dans une douce médiocrité, avec un mari qu'elle aime, et pour goûter auprès de lui les délices du foyer? Non, hélas! c'est pour avoir ce petit coupé bleu, attelé de deux chevaux gris pommelé, que vous voyez d'ici piaffer à l'étalage de M. Vergavainne. Quel exemple, ô ciel! pour votre fille, madame, et comme elle sera difficile à marier un jour, s'il ne pleut pas des millionnaires!

C'est une chose bien entendue : la loi somptuaire que je réclame du gouvernement ne frappera pas seulement les toilettes : elle atteindra les appartements, les meubles et la vaisselle; car les poupées se logent comme elles s'habillent : il faut de l'unité dans la vie. Faites-vous présenter chez elles : des tentures de damas, des tapis de Turquie, des étagères de bois de rose, avec des chinoiseries imperceptibles, des bahuts Renaissance, des fauteuils Louis XIII, des consoles Louis XV, toute l'histoire de France est dans leurs salons. Dans leurs chambres à coucher, des rideaux de dentelles, des toilettes de Boule, où s'étalent l'ivoire, le cristal et le vermeil; des lits.... quels lits, grand Dieu! Qui peut habiter de pareils palais? des poupées aux camé-

lias, rien de plus. Oh! que j'aime bien mieux les chambres à vingt-cinq sous que nous envoie le Wurtemberg, avec de petits meubles de noyer mal faits, mal rembourrés, couverts d'une indienne qui joue la perse, avec des lits sans couvre-pieds, des rideaux de calicot blanc, et une cheminée de carton qui doit fumer, bien sûr. Ce n'est pas magnifique; mais cela n'a-t-il pas cet air chaste et candide que doit avoir la première chambre d'une jeune fille? Combien je préfère aussi ces fermes anglaises de Spurin, où du papier vert simule agréablement des prairies pleines de chiens, de moutons, de chevaux et de vaches microscopiques, qu'on dirait copiées sur les vaches de M. Courbet! Les ménages de fer battu, de métal anglais ou tout au plus de plaqué, comme ceux qu'expose la maison Larbaud, voilà ce qui convient aux enfants mieux que l'argent et le vermeil! C'est solide, c'est élégant et à bon marché, et le bon marché des joujoux, c'est l'économie, c'est l'aumône enseignée de bonne heure aux enfants. Faites-leur donner aux pauvres la moitié du prix dont ils payeraient le matin le jouet qu'ils briseront le soir; le jouet sera moins beau, mais le pauvre aura du pain, l'enfant ne s'amusera pas moins, et le bon Dieu le bénira.

Trois pays seulement en Europe ont exposé des jouets : la France, l'Allemagne et l'Angleterre. J'en ai cherché dans les autres contrées de l'Exposition; j'en ai trouvé en Asie, mais j'ai parcouru inutilement le reste de l'Europe. Apparemment la France, l'Allemagne et l'Angleterre se chargent d'amuser l'enfance de tous les pays civilisés. C'est un privilége très-honorable; je plains les nations qui n'ont pas de jouets indigènes et qui se fournissent à l'étranger. En général, elles n'entendent rien à l'éducation. C'est d'ailleurs une lacune regrettable pour l'observation des mœurs. Les peuples se peignent dans leurs jouets d'enfants. Si M. de Bonald avait vu l'Exposition, il aurait modifié son fameux

axiome, et il aurait dit : « Les joujoux sont l'expression de la société. » Voyez ceux du Bengale dans l'exposition de l'Inde. Contemplez ces personnages qu'on dirait enfermés dans des gaînes, comme les vieilles statues du musée égyptien : les uns bercés dans des palanquins, les autres perchés sur des éléphants ou des dromadaires; ceux-ci couchés sur des coussins, ceux-là les jambes croisées et fumant; tous plongés dans les douceurs du kief et dans l'oubli voluptueux de tout travail, de tout mouvement, de toute pensée; autour d'eux des animaux fantastiques, des paons extraordinaires, des coqs d'Inde impossibles, des quadrupèdes métis formés du rhinocéros et de l'éléphant, et aussi roides, aussi immobiles, aussi pétrifiés que les hommes. N'avez-vous pas l'image de la vie orientale stagnante et endormie ?

De même vous reconnaissez l'Allemagne en regardant ses joujoux : ce sont les inventions raisonnables, solides et un peu lourdes, d'un peuple laborieux qui place l'élégance après l'utilité; ce sont des jouets industriels, commerciaux, agricoles, des instruments de jardinage et des outils de tous les métiers, des chariots de roulage, des comptoirs, etc., le tout d'une confection estimable et d'un bon marché surprenant. La vie est moins chère en Allemagne qu'en France, les matières premières et la main-d'œuvre sont moins coûteuses. L'Allemagne peut défier nos fabricants de jouets d'abaisser leurs tarifs au niveau des siens, comme ils peuvent la défier de porter la perfection de ses ouvrages au niveau des leurs. Adressez-vous à M. Dieterich, de Ludwisbourg, il vous donnera un atelier de menuiserie ou une boutique de confiseur, au choix, pour 3 francs. Les Allemands appliquent volontiers aux jouets d'enfants les découvertes de la science, et c'est une idée excellente. Voulez-vous établir un chemin de fer d'un bout de votre chambre à l'autre, mon petit ami? Vous avez votre concession

signée de vos parents; c'est bien, ne prenez pas d'actionnaires, ne faites pas d'appel de fonds. Vous savez que l'Allemagne vend volontiers des chemins de fer. Allez trouver MM. Rock et Graner, de Riberach, deux hommes habiles, déjà médaillés à Londres et à Munich. Ils vous livreront sur-le-champ un railway complet : les rails tout posés, deux wagons, deux diligences, un wagon de marchandises, le tender, la locomotive Crampton, et, par-dessus le marché, des voyageurs garantis contre toute explosion. — 12 fr. 50 c. le convoi. — Aimez-vous mieux monter sur le grand bassin des Tuileries ou du Luxembourg un service de bateaux à vapeur? Voici une flotte de paquebots insubmersibles à 5 fr. la pièce, qui prend les passagers au plus juste prix, nourris, logés, table d'hôte excellente, et pianos d'Érard dans la chambre du capitaine. Tous ces joujoux sont des merveilles. Mais cette Allemagne qui a de si bonnes idées, savez-vous qu'avec son air de bonhomie elle spécule sur nos passions, et qu'elle entretient ses vertus avec nos vices? Au milieu de ces jouets irréprochables que j'admire de tout mon cœur, parmi ces outils de tout genre qui sont les enseignes du travail, elle a bien soin de glisser de petites loteries avec une foule de combinaisons attrayantes et de raffinements aléatoires. Elle inocule à nos enfants le goût de la roulette, pour que plus tard ces jeunes gens lui portent leur argent, je veux dire le nôtre, à Bade, à Hombourg et à Wiesbaden. L'Allemagne élève ainsi à la brochette de petits joueurs jusque dans nos maisons. Quand ils sont devenus grands, elle les engage à passer le Rhin et à placer leurs fonds sur la rouge ou sur la noire, un joli placement comme on sait! Défiez-vous de l'Allemagne et de ses loteries!

Je lui ferais volontiers une autre querelle encore; c'est à propos de sa monomanie militaire. Certes en France nous aimons à jouer aux soldats, et pourtant nous n'en avons

pas exposé. Trois ou quatre régiments en papier, de M. Silbermann, de Strasbourg, si bien loué récemment par M. Ratisbonne, voilà la garnison de la France à l'Exposition universelle. L'Angleterre n'a envoyé ni un cavalier ni un fantassin. M. Cobden et M. Bright y ont tenu la main. Mais la Bavière, la Saxe et la Prusse ont mis sur pied tous leurs contingents fédéraux. On dirait qu'elles ne se sont pas crues en sûreté à Paris : elles se sont fait suivre d'une véritable armée ; seulement, pour nous faire honneur, elles ont habillé leurs soldats de l'uniforme français. La Saxe a équipé notamment un régiment de maréchaux de France : ils ont tous les grosses épaulettes, les broderies d'or, le grand cordon de la Légion d'honneur. Quant à la Prusse, elle a fait mieux encore : elle a chargé son industrie de prendre dans l'alliance occidentale la place que sa diplomatie n'a pas occupée, et d'épouser franchement notre cause. La Prusse, dans la personne de M. Soehlke, de Berlin, a exposé trois victoires des alliés, Oltenitza, Kalafat et l'Alma. L'Alma surtout est admirable : il y a des Français en étain qui massacrent les Russes avec un entrain héroïque ; on voit les zouaves traverser la rivière et escalader les collines malgré les canons de cuivre qui sont braqués contre eux ; les Anglais essuient, immobiles, la fusillade de l'ennemi ; les chevaux se cabrent ; les hommes roulent dans la poussière ; dans le lointain, la mer étincelle de mille feux. La Prusse est décidément la première puissance militaire pour les soldats de plomb. Nul ne lui dispute le prix, pas même Zurich, qui d'ordinaire lève de si belles armées. Du reste, j'en félicite Zurich et la Suisse tout entière ; tant mieux pour elle si elle peut se passer de ces joujoux guerriers, qui sont la première passion des enfants, et qui plus tard, sous des dimensions plus grandes, deviennent la passion des hommes. Je l'avouerai, au risque de passer pour un membre du Congrès de la paix, je n'aime pas à voir tant de fu-

sils, de sabres, de lances, de casques, de pistolets, de canons, de soldats entre les mains des enfants. Ils prennent à ces jeux des habitudes de commandement qu'ils conservent et qu'ils portent plus tard, sans le savoir, dans les relations du monde. Ils restent pour ainsi dire officiers dans la vie civile. Je préfère à ces engins guerriers qui caporalisent les enfants les billes, le cerceau, les palets, la toupie et même le cerf-volant, qui, bien qu'un fabuliste le donne pour l'emblème de l'ambition, n'a pas tourné beaucoup de têtes et n'a gâté le caractère de personne.

En résumé, sans être très-brillante, l'exposition des jouets d'enfants est curieuse. La France y a le premier rang pour le goût et pour l'élégance, l'Allemagne pour le bon marché. On remarque dans les jouets un progrès matériel remarquable, surtout dans les pièces mécaniques. Les automates de MM. Théroude, Bontems, Guillard et Verdavainne en France, de Mme Montanari en Angleterre, sortent de la classe des jouets pour leur perfection comme pour leur prix. Un Turc qui fume une pipe allumée; une bayadère qui pour 1200 francs danse si légèrement sur la corde; des oiseaux-mouches qui pour 1000 fr. vous donnent un si joli concert: un baby qui dort, se réveille, appelle sa bonne, se fâche, et se trémousse dans son berceau, ce ne sont pas là des jouets, ce sont des œuvres d'art, dont l'exécution mécanique est admirable. Mais il est un progrès que je voudrais voir s'accomplir, parce qu'il importe davantage à l'éducation : c'est celui que j'appellerai le progrès moral des joujoux. Sans doute il faut qu'il y ait des jeux de pur agrément et de pure adresse, pour le délassement de l'esprit et pour l'exercice du corps. Qu'on multiplie tant qu'on voudra les jeux de cette nature, quoiqu'il vaille mieux peut-être en inventer où l'histoire, la géographie, le dessin, l'architecture et les sciences usuelles aient un peu plus de part. Mais de grâce, qu'on

supprime sans pitié tous les jeux de hasard; qu'on éloigne des yeux de l'enfant tous ces objets qui altèrent en lui l'idée de la beauté; qu'on ne laisse pas inutiles en ses mains les jouets dont on peut tirer parti pour l'éducation de son esprit ou de son âme. Bannissez des joujoux le luxe et l'ostentation coûteuse, malfaisante, ridicule; l'enfant doit s'amuser de ses jouets; tout est perdu, s'il en tire vanité. Les joujoux des enfants ne doivent donner que des plaisirs, tout au plus des leçons; ceux qui donnent des passions, il faut les laisser aux hommes. Pour accomplir cette réforme dans les jeux de l'enfance, je ne compte guère sur les parties les plus intéressées : sur l'enfant et sur le marchand. Ils s'entendent comme larrons en foire; l'un veut acheter, l'autre vendre : que leur importe le reste? Je compte sur le bon sens des mères : ce sont elles qui devraient s'entendre pour promulguer la loi somptuaire que je réclamais tout à l'heure. Tout le monde y gagnerait, et qui sait? après avoir ramené leurs enfants à la simplicité, elles finiraient peut-être elles-mêmes par y revenir.

(*Journal des Débats*, 29 juillet 1855.)

LA SEMAINE DES ENFANTS,

journal hebdomadaire.

Oui, les enfants ont un journal, un vrai journal; non pas un recueil massif, comme les *Revues* des grandes personnes, et périodique comme la lune, seulement tous les mois; tel était l'ancien *Journal des Enfants*, celui qui s'est laissé mourir de sa belle mort. Mais le nouveau, une feuille agile, qui vole de main en main et qui renaît chaque di-

manche, chaque jour de fête et de liberté, celui-là fleurit et prospère. Il a pour patrons tous les pères de famille, les mêmes, ô logique! qui ont chanté en chœur que les journaux ont perdu la France et que la presse périodique est l'abomination de la désolation. Il a pour abonnés tous ces messieurs et toutes ces demoiselles du Luxembourg et des Tuileries; c'est l'ami de la maison, c'est le compagnon des promenades, comme le ballon, le cerceau et la corde; c'est l'intermède qui délasse des jeux. Vous apercevez parfois sous les marronniers un cercle de petites curieuses dans leurs plus beaux atours, rangées autour d'une grande qui raconte la dernière histoire de *la Semaine*. On dirait le *Décaméron* des enfants.

C'est qu'aussi *la Semaine* n'a rien épargné, comme on dit, pour se faire honneur et pour contenter sa clientèle. Ne la prenez pas pour une de ces feuilles aventurières qui se faufilent chaque matin dans le monde, sans protecteurs, sans parents, sans certificat de bonne vie et mœurs, sans dot, et qui disent effrontément au public: « Épouse-moi. » *La Semaine* est de grande famille; c'est une des innombrables filles de M. Hachette, le Jacob de la librairie. Excellent père, qui dote de bonheur et de succès chacun des enfants qu'il lance dans la publicité! Un journal de si bonne maison ne pouvait manquer de rien. Il n'a pas de premier-Paris; où y en a-t-il maintenant? mais il a des *Variétés* et des feuilletons comme les grands journaux, des rébus comme *l'Illustration*, des caricatures comme *le Charivari*, et des bulletins familiers de science élémentaire à rendre jaloux M. Babinet. Il a ce que le *Journal des Débats* n'a pas, des crayons célèbres pour illustrer ses articles, et des gravures sur bois pour compléter le charme de sa rédaction. Gustave Doré, avec sa verve hasardeuse et brillante, raconte aux yeux l'histoire de France depuis les temps les plus reculés. Il faut voir comme il vous a peint le bon roi Dago-

bert et le grand saint Éloi. L'autre jour, il a représenté un sacrifice gaulois avec une si affreuse vérité, que moi, qui, sur la foi de M. Henri Martin, mettais mon orgueil à descendre des druides, je ne veux plus de ces brigands-là dans ma famille et demande à changer d'aïeux. Les articles de morale anecdotique (il y en a de charmants de l'auteur de *la Petite Jeanne*, Mme Zoé Carraud) sont traduits en images par le crayon ingénieux et fin de Bertall. C'est Bertall et Doré, déjà nommés, qui ont encore le prix dans le domaine féerique. Lisez ces contes de fée, les plus vraisemblables qu'on ait écrits de nos jours, où les fées ont tant de peine à ne point passer pour des mythes. Lisez *la Sœur du Petit Poucet*, un récit convaincu, dû à la plume d'un homme sérieux qui se cache sous le nom de Léon de Laujon; ou bien l'histoire de *Blondine, de Bonne-Biche et de Beau-Minon*, un petit chef-d'œuvre de Mme de Ségur, arrière-cousine de Perrault : vous verrez qu'en dépit du scepticisme déplorable de notre pauvre siècle, les fées vivent encore, rajeunies par des écrivains qui ont la foi et par de pieux artistes qui savent bien que, malgré les mauvais bruits qu'on a fait courir, les fées sont immortelles.

Si *la Semaine* est un vrai journal, ses jeunes abonnés sont de vrais abonnés. Si vous saviez de quel air important et affairé ils décachettent, le dimanche, la bande qui porte leur nom! comme ils déplient la feuille fraîchement imprimée! comme ils froncent le sourcil et grondent, quand l'histoire dont ils attendent la suite n'est pas là toute prête sous leur main! comme ils traitent les journalistes quand les articles n'ont pas le don de leur plaire! « Décidément un tel baisse. Le pauvre homme n'a plus d'esprit; qu'on l'envoie aux Invalides. Il est temps d'infuser du jeune sang dans les veines de la rédaction. » Et vite, on écrit au directeur pour se plaindre du journal, de ses idées, de ses jugements, ou du dénoûment de ses légendes ou de ses histoi-

res. Je connais un petit garçon qui a mandé expressément au rédacteur de ne pas brûler Jeanne d'Arc, et j'ai entre les mains une lettre autographe d'une petite fille que je mets tout entière sous les yeux des lecteurs : « Monsieur le rédacteur, je vous préviens que je me désabonne, si Mme de Ségur ne marie pas la princesse Blondine avec le prince Beau-Minon. *Signé* Mlle ALICE. » Voilà ce qui se passe au grand soleil du XIXe siècle. Il n'y a plus d'enfants.

J'ai lu quelque part, c'est, je crois, dans le livre charmant de M. Paul Janet sur *la Famille*, qu'un auteur allemand distingue deux sortes de générations d'enfants : les générations battues et les générations flattées; les unes succédant régulièrement aux autres, parce que les battues, trouvant qu'on les a mal élevées, flattent leurs enfants, quand elles en ont, et que les flattées les battent par la même raison. La génération actuelle, celle de nos fils, est évidemment la génération flattée. Je plains nos petits-fils, et de tout mon cœur, car j'aime mieux, je l'avoue, que les générations soient flattées que battues. A une condition sans doute, c'est que l'autorité n'y perde pas plus que l'affection n'y gagne, et que les pères soient les amis de leurs fils, non leurs camarades. A cette condition, je vois sans regret les caresses remplacer les étrivières, et, tout compte fait, j'estime que la famille d'aujourd'hui, où les enfants tutoient leurs parents, vaut au moins celle d'autrefois, où le fils appelait son père Monsieur et lui parlait chapeau bas.

De même, dans l'éducation, je ne prise pas outre mesure le principe d'autorité, et j'aime que la liberté y ait sa place comme dans la famille; j'aime qu'on se serve du plaisir pour attirer l'enfance et l'apprivoiser au travail. Non que je partage la théorie du travail attrayant, et que je veuille mettre le phalanstère à la place du collége. Laissons au tra-

vail le caractère que Dieu lui a donné, celui d'une peine : ce n'est pas le travail qu'il faut rendre attrayant; c'est le plaisir qu'il faut rendre instructif. Si l'on se borne à donner un tour agréable aux notions utiles, on finira par persuader aux enfants que toute leçon doit leur plaire, et qu'ils peuvent rejeter celles qui s'en dispensent : on établira le droit au plaisir. C'est un peu notre penchant, tous tant que nous sommes : à force d'adoucir l'éducation, nous l'avons efféminée. Jadis on n'instruisait les petits enfants qu'en bonnet carré et les verges à la main. Le XVIIIe siècle, qui a porté partout, même dans l'école, son amour de l'humanité, a brisé les verges et lancé le bonnet carré par-dessus les moulins. L'*Émile* a fait une révolution. Depuis Jean-Jacques, le principe libéral a triomphé dans l'éducation, à l'excès peut-être. On vénère, que dis-je ? on cajole la liberté de l'enfant; on lui demande la permission de l'instruire, avec serment de l'amuser : on le mène à petits pas, par des sentiers tout parsemés de roses. C'est à merveille; mais prenons bien garde, en mêlant sans cesse l'agréable à l'utile, d'affadir et d'affaiblir l'esprit de l'enfant : c'est comme si l'on sucrait tous ses aliments pour le faire manger. Qu'il sache de bonne heure qu'apprendre n'est pas seulement un plaisir, et qu'il conçoive la notion du devoir. Qu'il exerce sa raison chaque fois qu'elle peut agir. La raison, chez l'enfant, est plus précoce qu'on ne croit. Si, par défiance d'elle, on s'adresse toujours à ses autres facultés moins viriles, l'imagination et la sensibilité, si on le tient à la lisière quand il peut marcher tout seul, on amusera son enfance, mais on la prolongera. Or le but de l'éducation, ce n'est pas de plaire aux enfants, c'est de former les hommes.

Voilà ce que n'oublie pas certainement le sage directeur de *la Semaine*, qui a écrit sur l'éducation de la famille un livre bienfaisant et patriarcal, et qui sait tous les secrets du

cœur enfantin. Si donc dans *la Semaine* c'est jusqu'ici l'agréable qui domine, je ne m'en effraye pas : notre Mentor veut affriander ses disciples. Et maintenant qu'il voit suspendues à ses lèvres toutes ces têtes brunes et blondes, les yeux ouverts et les oreilles tendues, il va, j'en suis sûr, diminuer la dose de miel dont il a sucré les bords de la coupe ; il va parler raison sans en avoir l'air, et prendre le vrai ton, le ton moyen entre la rudesse rébarbative d'autrefois et la mollesse complaisante d'aujourd'hui. Il ne prêchera ni ne dogmatisera : il parle à des mineurs, et il n'y a que les hommes qui se laissent prendre aux grands mots, aux grands gestes et aux grosses voix. Mais il n'aura pas peur de la morale toute pure ; on n'imagine pas ce qu'il y a de raison dans ces jeunes têtes et de conscience dans ces jeunes cœurs. Cette raison native, cette conscience dans sa fleur, ce sont deux petits flambeaux de cire vierge que le bon Dieu leur a donnés, et sur lesquels le monde n'a pas soufflé encore ; ils brillent en eux comme deux étoiles. Ils pâliront plus tard au souffle des passions, parmi les nuages de la vie. Tout homme est un philosophe tant qu'il a ses dents de lait. La philosophie tombe avec elles, et l'homme n'est jamais moins sage que lorsqu'il a ses dents de sagesse.

Puisque je parle de morale, je vais dire ce que j'entends par là, et adresser, moi aussi, ma réclamation au directeur de *la Semaine*, à l'exemple de Mlle Alice. Elle veut que le prince Beau-Minon épouse la princesse Blondine. Si le mariage n'était pas fait, je m'y opposerais formellement. Non que ces deux jeunes gens, qui s'aiment honnêtement, ne m'intéressent fort, et qu'il ne soit doux aux bons cœurs de voir s'épouser les jeunes gens qui s'aiment. Mais j'ai remarqué que dans le journal *la Semaine* tous les amants se marient, tous les honnêtes gens réussissent, tous les mauvais sujets font une mauvaise fin. La morale de chaque histoire, c'est

que la vertu est toujours récompensée et le vice toujours puni : morale séculaire et consolante, et qui n'en vaut pas mieux pour cela. Il est bon qu'on montre souvent aux enfants le bonheur récompensant la vertu : on satisfait l'idée de justice qui est en eux. Mais leur montrer le bonheur constamment aux ordres de la vertu, le triomphe perpétuel des bons et la déconvenue infaillible des méchants, c'est manquer le but, en le dépassant. C'est donner aux enfants une idée fausse du monde, où très-souvent les bons sont vaincus et les méchants vainqueurs ; c'est leur préparer des déceptions, quand ils passeront des rêves optimistes de *la Semaine* aux réalités de la vie ; c'est, et voilà le pis, leur présenter la vertu comme une source assurée de bénéfices, comme un bon placement ; c'est la leur faire aimer pour ses résultats, non pour elle-même, et leur enseigner le calcul au lieu de la morale. Voilà pourquoi je regrette sérieusement, n'en déplaise à Mlle Alice, que la princesse Blondine ait épousé le prince Beau-Minon, et je supplie le directeur de *la Semaine* de refuser son consentement au mariage des jeunes gens qui s'aimeront dans les prochains numéros.

J'ai encore un autre grief. Il y a quelque part dans *la Semaine* une phrase comme celle-ci (je n'ai pu retrouver le texte et je cite de mémoire) : « Aujourd'hui, mes enfants, que tous les Français sont parfaitement égaux et que chacun peut prétendre à tout, sans distinction de rang et de fortune, etc. » — Je voudrais que l'auteur de cette phrase eût entendu l'autre jour la conversation que j'écoutais au Luxembourg, près du grand bassin. Il y avait là deux garçons de douze à quatorze ans : l'un à l'œil fier, aux traits délicats et fins ; petite main, petit pied, une maigreur comme il faut, une pâleur de bonne maison : tous les signes de race. L'autre, plus grand et plus fort ; de larges pieds comme des fûts de colonne, de bonnes grosses mains, des joues éclatantes et rondes, un air de roturier bien portant.

Il lisait *la Semaine* à son camarade. Arrivé à la phrase de tout à l'heure : « Tu vois bien, dit-il, que je suis ton égal, puisque les Français sont égaux. — Oui, répondit l'autre en haussant les épaules, mais tous les Français ne sont pas gentilshommes, et je le suis; papa me l'a dit. » Et il se mit à siffloter entre ses dents un petit air impertinent qui avait tout l'air de signifier : « Tu verras, l'ami, comme je ferai mon chemin. » Il n'avait qu'un tort, ce petit seigneur : c'était de dire lui-même ce que nous devrions dire aux jeunes gens. Et ici, j'en demande permission à *la Semaine*, passons du doux au grave. Grande illusion de croire, et grande imprudence de dire à la jeunesse que la naissance ne sert plus à rien. C'est l'illusion de ceux qui s'imaginent que l'esprit des peuples est aussi prompt à fructifier que la terre, et que les idées qu'on sème à l'automne donnent une moisson à l'été. La nuit du 4 août a vu un prodige plus merveilleux que tous ceux des *Mille et une Nuits*. A la fin des contes arabes, tout le monde se trouve prince ou seigneur; le 4 août, à la fin de la nuit, tous les princes et seigneurs se sont trouvés de simples gens comme le premier venu, sauf la gloire de leurs noms, rehaussée par la beauté de leur sacrifice. Ç'a été un beau coup de baguette; mais, s'il a changé les hommes, il n'a pas changé les mœurs. Le préjugé, le prétexte du privilége, a été tué par la révolution; le privilége a survécu, il survivra longtemps. Longtemps encore la noblesse, qui ne devrait être qu'une décoration, sera un pouvoir, et il fera bon pour les nouveau-nés de trouver une couronne, si dédorée qu'elle soit, dans les langes de leur berceau. Tout grand nom demeure une influence, la plus puissante de toutes, s'il est dignement porté; et même s'il ne l'est pas, il faut encore dix fois plus d'esprit, de talent et de travail à un homme nouveau pour devenir quelque chose, qu'il ne faut de nullité à l'héritier d'un vieux titre pour n'être rien. Cela est la vérité vraie, non la vérité fausse

des discours de distribution de prix, qui font accroire à la jeunesse française que la société est un champ de course où le prix est au plus fin coureur. Pourquoi ne pas montrer les choses comme elles sont? Pourquoi ne pas dire que le prix est souvent donné à des chevaux armoriés et boiteux? Les jeunes gens sauraient à quoi s'attendre et n'en courraient pas moins pour atteindre le but. Mon petit roturier, j'en suis sûr, partira comme l'éclair; mais je ne suis pas fâché que monseigneur son camarade l'ait averti d'avance. Cela préviendra toute surprise et tout découragement, si le pauvre diable s'aperçoit un jour que les choses ne se passent pas dans la vie comme dans les articles de *la Semaine*, et qu'en courant au galop il demeure en arrière, pendant que le gentilhomme, sans se donner de mal, a pris la corde et a passé devant. Voilà les réflexions philosophiques que j'emportais du Luxembourg, un des derniers dimanches. Je les soumets à *la Semaine*, sans la menacer, comme ses correspondants, de me désabonner si elle persiste à croire que tous les Français sont parfaitement égaux.

Tout cela prouve, à mon avis, qu'il faut se défier de ces idées qui courent le monde, comme des vérités sacro-saintes, et qui se glissent même dans l'oreille crédule des petits enfants. Il n'est pas si aisé qu'on pense de faire de la morale. Il y a deux manières, selon Fénelon, de faire la morale aux enfants, parce qu'il y a chez les enfants deux sortes de défauts : les défauts universels, et de tous les temps, ceux qu'ils tiennent de la nature, et les défauts de leur temps ou de leur pays, ceux qu'ils tiennent des parents ou du terroir. Il importe beaucoup de combattre les défauts permanents et généraux de l'enfance, et plus encore les défauts accidentels et particuliers, car les uns, effets naturels de l'âge, s'en vont avec le temps, et souvent les autres restent. La morale parfaite est celle qui remédie aux deux espèces de défauts; par là elle évite à la fois le lieu commun, où

l'on s'expose quand on ne s'occupe que des défauts généraux de l'enfance, et la satire, où l'on tombe aisément quand on ne met en relief que les défauts accidentels d'une génération. Au lieu de ces idées abstraites, je cherche un exemple, et, pour n'avoir pas l'air de faire d'allusion chagrine à mes contemporains, j'emprunte l'exemple à un vieil auteur du XIVe siècle. C'était un bon chevalier, un père de famille, qui instruisait lui-même ses enfants en leur racontant des histoires. Ses chapelains écrivaient pendant qu'il parlait, et ils ont ainsi conservé à la postérité un traité d'éducation domestique, où, après cinq cents ans, on trouve de bonnes leçons. Le chevalier crut remarquer que ses filles étaient bavardes et indiscrètes (défaut permanent et universel, s'il en est). Il remarquait encore que les jeunes Français de son temps, même riches, avaient la manie des places (défaut propre à la France, où il y a toujours dix mille demandes pour chaque place de surnuméraire), et comme il estimait que c'est une honte aux femmes de parler quand elles peuvent se taire, et une folie aux hommes d'être fonctionnaires quand ils peuvent être indépendants, voici l'histoire qu'il raconte. Je me borne à l'abréger et à traduire les vieux mots qu'on ne comprendrait plus.

« Caton, qui fut si sage qu'il gouverna toute la cité de Rome, eut un fils qui avait nom Catonnet, et quand il fut au lit de mort il appela Catonnet et lui dit : « Beau fils, « j'ai vécu longtemps, et il est temps que je laisse ce monde. « Je vous ai baillé par écrit moult d'enseignements qui vous « pourront profiter ; et toutefois pensé-je encore de vous en « dire deux autres avant ma mort. Si vous prie de les bien « retenir. Le premier est que vous ne preniez office de « l'État ni du souverain, en cas que vous ayez assez che- « vance et bonne suffisance. Car qui a toute suffisance ne « doit plus rien demander à Dieu. Le second enseignement

« est que lorsque vous prendrez femme, vous l'essayiez « bien pour savoir si elle saura bien garder votre secret, « car il en est de telles qui ne se peuvent tenir de dire tout « ce qu'on leur dit, aussi bien contre elles que pour elles. » Et ainsi le sage Caton bailla ces deux enseignements à son fils au lit de la mort. Si advint que le grand homme mourut et son fils demeura, qui était tenu pour sage, tant que l'empereur lui bailla son fils à garder et à endoctriner, lui promettant de grands profits, tant que Catonnet consentit à prendre l'office, et lui fit la convoitise oublier le premier enseignement de Caton.

« Et quand vint la nuit, qu'il eut dormi le premier somme, il lui souvint qu'il avait enfreint un des commandements de son père. Si fut moult pensif, et toutefois dit à soi-même qu'il essayerait le second. Si attendit que sa femme s'éveillât et lui dit : « Ma mie, je vous dirais un « très-grand conseil qui touche ma personne, si je croyais « que vous le tinssiez secret.— Ah! mon seigneur, dit-elle, « par ma bonne foi, j'aimerais mieux être morte que découvrir « le conseil que vous me direz. — Ah ! ma mie, donc « vous le dirai-je. Hier je me suis tant marri avec le fils de « l'empereur que je l'ai occis. Je sais bien que c'est moult mal fait, et je m'en repens, mais c'est à tard. Je vous prie de « bien celer ce conseil, car je ne le dirai à nul du monde « qu'à vous. » Si se passa ainsi la nuit, et quand vint qu'il fut jour, la dame envoya querir une demoiselle qui était sa mie. « Voire, dit la femme Catonnet, pourrais-je tout « dire et me fier à vous?—Oui, par ma bonne foi, » dit-elle; et l'autre en prit la foi de serment, et elle découvrit tout, comment son seigneur avait occis le fils de l'empereur, et l'autre se signa et fit l'émerveillée et dit qu'elle le cèlerait moult bien; mais il lui fut moult tard de le dire, et tant qu'elle alla tout droit à la cour de l'empereur. Quand l'empereur ouït la nouvelle que Catonnet avait occis son

fils, il commanda qu'on le pendît hautement devant tous. Lors ses gens allèrent le querir, et il fut mené au gibet. Mais on vit alors chevaux venir courants, et le fils de l'empereur qui venait sur un coursier si tôt comme il pouvait, en disant : « Ne touchez pas à mon maître Catonnet, car « je suis tout vif » Et l'enfant fit monter Catonnet sur un cheval et l'emmena au long des rues de Rome, par les rênes du cheval, jusqu'au palais de l'empereur. Quand l'empereur et l'emperière ouïrent l'arrivée de leur enfant, ils saillirent à l'encontre, lui faisant grand'joie. Adonc, Catonnet parla devant tous : « Sire, ne vous émerveillez pas « de cette chose. Quand mon père fut au lit de mort, il me « pria de retenir deux enseignements entre les autres : le « premier, que, si Dieu me donnait bonne suffisance, je ne « devais convoiter ni demander plus à Dieu et au monde. Si « j'eusse cru le conseil de mon père, je n'eusse mie été du « parti où j'ai été. Le second enseignement fut que j'es- « sayasse ma femme avant que lui découvrir nul grand con- « seil, car il y avait trop péril. Si ai bien éprouvé comme « elle m'a bien celé, comme chacun peut bien voir. » Et il dit à l'empereur : « Sire, je me décharge de votre office. » Si en fut déchargé à grand'peine, et lui donna l'empereur de grands dons, et Catonnet régna bien et moult saintement en l'amour de Dieu et du peuple. »

Ainsi « l'an mil trois cent soixante et onze, en un jardin sous l'ombre, à l'issue d'avril, » le bon chevalier de La Tour-Landry, entouré de ses enfants et de ses chapelains, faisait de la morale générale et de la morale particulière, à l'usage de son temps et de tous les temps, de tous les hommes et des Français. Son récit s'adresse à des jeunes gens plutôt qu'à des enfants. Mais qu'importe ? L'exemple fait comprendre comment la bonne morale combat à la fois les défauts permanents et universels, et les défauts accidentels et particuliers. Et puis, les petits abonnés de *la*

Semaine grandiront, et si, par impossibilité, il se rencontrait parmi eux, un jour, des jeunes filles indiscrètes et des jeunes gens ambitieux, qu'ils se souviennent de Caton et de Catonnet. Si vous avez des filles et des fils, lisez le chevalier de La Tour-Landry, pour les faire profiter de ce qu'il dit de sage. Lisez-le tout bas, car les pères du XIVe siècle avaient une liberté de langue et les enfants une liberté d'oreille qu'on ne connaît pas aujourd'hui[1]. Surtout abonnez-vous à *la Semaine* et lisez-la tout haut pour instruire vos enfants, pour les amuser, pour compléter, par la meilleure lecture qu'ils puissent faire aujourd'hui, les conseils du bon vieux temps.

(*Journal des Débats*, 11 novembre 1857.)

L'OISEAU,

par M. Jules Michelet.

« Cette œuvre quelconque a du moins le caractère d'être venue comme vient toute vraie création vivante. Elle s'est faite à la chaleur d'une douce incubation.... Des deux âmes qui la couvèrent, l'une se trouvait d'autant plus près des études de la nature, qu'elle y était née en quelque sorte, et qu'elle en avait toujours gardé le parfum et la saveur. L'autre s'y porta d'autant plus qu'elle en avait toujours été sevrée par les circonstances, retenue dans les âpres voies de l'histoire humaine. »

Ainsi parle M. Michelet dans l'introduction de son livre, si j'ose appeler un livre ce que l'auteur nomme lui-même

1. *Le Livre du chevalier de La Tour-Landry*. Collection Jannet.

une création vivante, un enfant. Un livre, quelques feuilles de papier noircies devant un bureau et rattachées ensemble par un fil, qu'est-ce que cela auprès d'un être vivant, palpitant, voltigeant, éclos, comme dans un nid, sous les ailes des deux âmes qui l'ont couvé ? Comment appliquer les termes vulgaires de notre langue terrestre à cette jeune merveille, née dans un monde supérieur, et qui déjà plane au-dessus de nos têtes dans l'azur et dans les nuages? Comment lancer la critique boiteuse sur les traces aériennes d'un écrivain ailé? M. Michelet n'est plus un homme. Ce n'est même plus l'homme de La Bruyère, ce Diphile qui rêve la nuit qu'il pond et qu'il couve. M. Michelet, nous venons de le voir, pond et couve, non pas en rêve, mais en réalité. Les images qu'il choisit et qu'il s'applique, le vol entraînant de sa plume puissante et légère, tout nous atteste qu'il a trouvé ce que demandait l'épigraphe de son livre : des ailes; qu'il a pris son essor, et qu'il a déserté la terre avec la compagne de sa vie :

Je les ai vus partir comme deux hirondelles,
Qui vont chercher bien loin des printemps plus fidèles
Et des étés meilleurs.

Les voilà perdus dans l'espace et disparus dans les brumes de l'horizon, loin de l'humanité qui rampe dans la boue. Quel regard d'orgueil et de compassion nous ont jeté en partant ces deux oiseaux voyageurs ! Quels adieux ! quels conseils de prendre comme eux des ailes et de fuir au désert ! quel récit de leur métamorphose ! Ovide n'en a pas de plus merveilleux et de plus charmant : « Nous sommes entrés par deux routes dans la pensée de la nature : moi, par l'amour de la cité; elle, par l'idée religieuse et par l'amour filial pour la maternité de Dieu. » Je viens de citer M. Michelet. *Elle*, c'est son enfance écoulée à la campagne, à l'ombre des ormeaux et des lauriers-roses, au bruit du

ruisseau qui murmure sous les genêts; c'est la vie de famille, ce sont les fleurs du jardin et les animaux familiers du logis, le moineau voltigeant dans la grange, le rossignol nichant dans la charmille, qui ont ouvert son âme à l'amour de la nature, et l'ont de bonne heure prédestinée à comprendre ce que M. Michelet appelle « la vie supérieure. » Qu'on lise les pages dont elle a paré le livre de *l'Oiseau*. Fraîches, gracieuses et naturelles, elles ressemblent à la bruyère qui fleurissait au seuil de sa maison des bois. Elles nous communiquent avec leur parfum cet amour des champs, de l'air, de la lumière, qui soulève les âmes et les attire vers le ciel, malgré le poids du corps, comme ces légers ballons de pourpre, à peine maîtrisés par la main tenace des enfants.

L'autre, M. Michelet, ce qui l'a détaché de la terre, ce sont les souffrances du malade, les méditations du philosophe, les rêves et les déceptions du politique, la tristesse de l'historien, las du spectacle de la vie. « Plus j'ai connu les hommes, a-t-on dit, plus j'ai aimé les bêtes. J'avais pris ce mot jusqu'ici pour la boutade d'un misanthrope de mauvaise humeur contre le genre humain. Si j'en crois l'exemple de M. Michelet, ce n'est pas une boutade, c'est le dénoûment presque infaillible d'un commerce intime avec l'humanité. Le philosophe et le poëte peuvent aimer les hommes et les estimer. Ils ne les voient pas tels qu'ils sont. Ils ne les aperçoivent qu'à travers les lunettes, l'un de son système, l'autre de son imagination. L'historien qui n'a pas affaire avec l'idéal, mais avec la réalité, ne sait où placer son affection et son estime : il s'adresse aux animaux. En 1846, M. Michelet n'avait pas encore écrit les plus récents volumes de son Histoire de France, et déjà il se sentait porté vers l'animalité d'une si vive tendresse, qu'il proclamait l'histoire naturelle une branche de la politique, et demandait pour tous les animaux une carte d'ad-

mission au banquet fraternel de la démocratie. « Je proteste pour ma part, disait-il dans son livre du *Peuple*, que s'il reste quelqu'un que la cité repousse encore et n'abrite point de son droit, moi je n'y entrerai point, et je resterai au seuil. » La déclaration était formelle. Tous les animaux seront citoyens ou j'abdique mon droit de cité. La révolution de 1848 est venue, et je ne sache pas qu'elle ait accordé aux bêtes la promotion demandée pour elles par M. Michelet. Démocratique d'origine et souvent de conduite, elle a gardé toujours, à l'égard des bêtes, les grands airs de l'aristocratie. Elle a ouvert l'urne du suffrage universel et la porte du Corps législatif aux petits et aux simples; mais elle a borné ses bienfaits à ces mammifères politiques qu'on appelle les hommes; elle n'a rien fait pour nos frères à deux ou à quatre pattes, que nous avons également écorchés, plumés et mangés, sous toutes les formes de gouvernement. Dans les assemblées républicaines une seule voix, si j'ai bonne mémoire, s'est élevée en leur faveur, non des bancs démocratiques, mais du sanctuaire même de la réaction. Aussi les chevaux ne passent-ils jamais dans la rue de Poitiers sans hennir de reconnaissance. Heureusement cette insouciance de la démocratie à l'égard des prolétaires à poil et à plumes n'a pas découragé M. Michelet. Il n'a rien rabattu de son ambition pour les bêtes. Moins on lui accorde, plus il veut. Le livre de *l'Oiseau* va bien plus loin que le livre du *Peuple*. Dans celui-ci, M. Michelet demandait qu'on ouvrît aux animaux les rangs de la cité! Il respectait encore la vieille hiérarchie établie par le bon Dieu la veille du septième jour. L'homme continuait d'être à ses yeux ce qu'il a été depuis la naissance d'Adam, le roi de l'univers. C'était un avancement pour la bête, notre inférieure, d'être admise dans les cadres de la civilisation humaine. M. Michelet se contentait de postuler pour elle une place de surnuméraire. Aujourd'hui M. Mi-

chelet fait une révolution : voilà la royauté humaine fondée par Jéhovah renversée d'un coup de main, et les fils d'Adam déshérités de la couronne. La seconde dynastie commence sur la terre, la dynastie de l'oiseau. L'oiseau est une personne, une âme, une intelligence, une sagesse ; l'oiseau est un roi, l'oiseau est un monde, *le plus étonnant de tous les mondes*. « Ne me parlez pas des soleils, de la chimie élémentaire des globes. La merveille d'un œuf d'oiseau-mouche vaut autant que la voie lactée ; comprenez que ce petit point que vous trouvez imperceptible, c'est un oiseau tout entier, la mer de lait où flotte le bien-aimé du ciel. Il flotte, ne craignez pas le naufrage. Les plus délicats ligaments le tiennent suspendu : les heurts, les chocs lui sont sauvés. Il nage tout doucement dans ce tiède élément, comme il fera dans l'air. Sécurité profonde, état parfait au sein d'une habitation nourrissante ! et combien supérieure à tout allaitement ! »

Sans l'oiseau, l'aîné de la création, l'homme n'aurait pas vécu. C'est l'oiseau qui a délivré la terre de l'insecte et du reptile. Mais l'oiseau aurait vécu sans l'homme. Fils des cieux, il ne tient à la terre que du bout de l'aile. Vie facile et sublime ! L'homme, ce tardigrade, se traîne, adhère au sol, où il est « collé par la tyrannie de la gravitation, » enchaîné « par la fatalité du ventre. » — « L'implacable pesanteur rappelle chacun de nos pieds à l'élément rude et lourd où la mort nous fera rentrer, et nous dit : « Fils de la terre, tu appartiens à la terre. Fils de la terre, sorti un moment de son sein, tu y resteras bien longtemps. » Ou plutôt l'homme n'y restera pas. Ce monde n'est qu'un monde d'essai, une des haltes du grand pèlerinage. A peine affranchi du corps, l'homme s'élance et s'envole dans une autre vie, sa seconde station sur la route du ciel. La tradition du genre humain, qui attache des ailes aux chérubins et aux anges, est à la fois l'aveu de la prééminence de l'oi-

seau sur l'humanité et la prédiction de l'avenir ailé qui sera le lendemain de notre vie terrestre. Ou j'ai mal démêlé la pensée de M. Michelet, ou il est un des pythagoriciens égarés dans le XIXe siècle, qui croient à la pluralité des mondes et des vies. Il croit (c'est un dogme qui lui est propre, et qui tôt ou tard fera schisme dans la néo-métempsycose), que la vie ailée est la transition naturelle entre la vie terrestre et la vie sidérale que M. Jean Reynaud a promise à l'humanité. Un ancien définissait l'homme un animal à deux pieds sans plumes, mais qui aspire à en avoir; c'est un candidat à la vie ailée, c'est un oiseau futur: voilà sa vraie définition.

Tel est, si je l'ai bien saisi à travers des propositions qui semblent se contredire, le sens philosophique du livre de M. Michelet. La conclusion dogmatique qui en découle, c'est que la vie des oiseaux est sacrée. Sauvages ou domestiques, nos aînés ont droit à nos profonds respects. De là deux conséquences pratiques : c'est qu'il faut s'abstenir comme d'un crime, 1° de fusiller l'oiseau sauvage à la chasse; 2° d'égorger l'oiseau domestique dans la basse-cour. De ces deux conséquences, M. Michelet énonce expressément la première. Sur la seconde, il est moins net et moins décidé. Pourquoi? Je l'ignore. Car enfin, si le vol domestique est plus bas que le vol à main armée sur les grandes routes, l'assassinat des oiseaux familiers est plus laid moralement que la guerre ouverte contre les oiseaux des campagnes et des bois. Tuer une perdrix, c'est un meurtre; égorger un poulet, c'est plus qu'un meurtre, c'est un abus de confiance. La perdrix a pour se défendre ses ailes et ma maladresse. Mais l'autre, cet ami de la maison, que j'ai abrité sous mon toit et nourri de mon pain, qui accourt à mon approche en battant des ailes, si je lui enfonce un couteau dans la gorge, si, les mains encore sanglantes, je le déchire à belles dents dès qu'il a pris

un air de feu, que suis-je? Un cannibale, et même pis, car les anthropophages ne mangent que l'homme, c'est-à-dire l'esclave de la terre et du ventre, et moi je mange l'oiseau, le bien-aimé du ciel!

Comment donc se fait-il que M. Michelet n'ait pas condamné formellement l'ornithophagie? Hélas! que les plus fermes esprits sont timides devant les appétits du corps, et que la logique est humble en présence de l'estomac! Comment raconter cette scène lamentable? C'était près de Nantes, sous un ciel tiède et doux, dans une grande maison mélancolique, entourée de châtaigniers, de cèdres et de cyprès. La vue s'étendait sur des champs, des prairies, des bois; plus loin la Loire avec ses îles, plus loin encore la mer : un horizon à souhait pour le plaisir des yeux; tout ce qui charme le regard et attendrit le cœur. Sur le seuil de la maison, dans les plates-bandes du jardin, caquetaient et picoraient des poules, des poules bretonnes et vendéennes, qui faisaient bravement la guerre aux limaçons et aux insectes. Elles avaient leurs caractères et leurs noms différents. L'une rêvait à distance : c'était la *philosophe*. Les autres, la *grise*, la *noire*, la *pondeuse*, venaient voisiner autour de M. Michelet, qui a écrit sous leur dictée les plus jolies pages de l'*Oiseau*. Mais un jour il fallut partir. « Que deviendraient-elles? Données, elles allaient être mangées certainement. Longuement nous délibérâmes. Puis, par un parti vigoureux, d'après la vieille foi des sauvages qui croient qu'il vaut mieux mourir par ceux qu'on aime, et pensent en mangeant des héros devenir héroïques, nous en fîmes, non sans gémir, un funèbre banquet! »

Hélas! hélas! sept fois hélas! faire le mal parce que d'autres le feraient et en profiteraient à votre place! Nous connaissons ce sophisme-là : il sert à décapiter les hommes comme les bêtes. Il a dicté en 93 bien des arrêts de mort. Il a poussé M. Michelet à signer la condamnation de ces

quatre innocentes, et à les manger, avec une douleur résignée, qui n'a troublé ni son âme ni sa digestion. Et il n'a pas senti trembler le fer dans sa main, quand il a vu gisantes sur sa table la *noire*, la *grise*, la *pondeuse*, naguère preuves vivantes de la supériorité de l'oiseau sur l'homme, maintenant témoignages muets de la vanité des systèmes de l'homme sur l'oiseau! Son cœur ne s'est pas soulevé devant ces chairs dorées par le feu, lacérées par l'acier, et baignées d'un jus savoureux et criminel! Il n'a pas entendu cette voix suprême qui sortait des entrailles fumantes de la *philosophe*, et qui récitait la superbe prosopopée que Jean-Jacques, après Plutarque, a mise dans la bouche de nos premiers pères herbivores, pour faire rougir leur carnivore postérité : « Mortels aimés des dieux, qui vous force à verser le sang? » etc., etc.! « Longuement nous délibérâmes, » dit M. Michelet. Oui, mais décidément vous mangeâtes! O inconséquence de la logique! O dureté des âmes tendres! O attrait irrésistible des *philosophes* cuites à point! Ce jour-là, l'ombre de Pythagore gémit dans les cyprès, le génie familier du logis, le rouge-gorge, se voila la face, et, comme dit la chanson :

Sur la plus haute branche
Le rossignol pleura.

Il est bien entendu que si je déplore cette fatale journée (le 2 septembre de M. Michelet), et si je la dénonce à l'anathème éternel des gallinacées, c'est uniquement au nom de M. Michelet et de sa doctrine. Quant à moi, son péché me paraît véniel. Né d'ancêtres ornithophages de père en fils, élevé dans les idées bibliques et dans le respect de l'ancienne hiérarchie, je crois que les animaux sont faits pour l'usage de l'homme, et que l'oiseau est un des subalternes de la création. J'ai foi dans les causes finales et dans la sagesse de la Providence, et je ne puis me persuader

qu'elle nous ait armés d'incisives qui déchirent et de molaires qui broient, pour que nous vivions de fromage à la crème et de pommes de terre en robe de chambre. Je vais à la chasse sans remords, et le poulet rôti ne me semble pas incompatible avec l'innocence. Le grand amour des bêtes dont nous nous piquons aujourd'hui m'est un peu suspect, je l'avoue. Je voudrais le croire l'effet d'une tendresse de cœur à qui l'homme ne suffit pas, et qui déborde sur les animaux. Mais je connais des moralistes qui ne veulent y voir qu'un égoïsme déguisé : ils prétendent que ce que nous cherchons et ce que nous aimons dans les animaux, c'est nous-mêmes; et de fait, l'homme préfère le chien, la femme préfère le chat. M. Michelet n'a-t-il pas transporté dans l'ornithologie ses idées sur la société humaine? Qu'admire-t-il dans le rossignol? le poëte; dans le pivert? l'artisan; dans le héron? l'image des races vaincues. Tous, à notre insu, nous ne voyons partout que l'homme. Est-ce notre faute? Les animaux ont été créés pour notre usage et pour notre plaisir. Pouvons-nous les aimer avec ce désintéressement qui n'est pas toujours dans l'affection de l'homme pour les humains? Dieu m'a commandé d'aimer mon prochain comme moi-même, et le plus souvent l'égoïsme se glisse entre mon prochain et moi. Quoi d'étonnant qu'il tienne une si grande place entre moi et mon chien? Toutes les affections de l'homme pour les animaux sont égoïstes. La morale de La Rochefoucauld est une calomnie contre l'humanité; mais lisez ses *Maximes* en les appliquant aux affections des hommes pour les bêtes, il n'y a pas un de ses mensonges qui ne devienne une vérité; celle-ci, par exemple : « Si l'on juge de l'amour par ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié. » Appliquée à l'humanité, c'est un blasphème, elle nie le dévouement, le sacrifice, le bonheur; appliquée aux relations des bêtes, quoi de plus vrai? M. Michelet a un rossignol; il l'aime tant,

qu'il le tient prisonnier dans une cage, d'où l'infortuné aperçoit les arbres du Luxembourg, et d'où il entendra chanter au printemps les rossignols en liberté. Aux premiers beaux jours, la vraie amitié ouvrirait à ce Roméo la porte de sa prison, et l'enverrait chercher Juliette dans les charmilles; mais l'amour est jaloux, et M. Michelet aime trop Roméo pour consentir à son bonheur. L'oiseau chéri mourra, derrière les barreaux, de chagrin ou de vieillesse. Oui, l'amour ressemble à la haine, et La Rochefoucauld a raison, au point de vue des rossignols et de M. Michelet.

Je crains bien qu'un jour, au sortir de ce monde, et à son entrée dans la vie aérienne qui précédera la vie sidérale, M. Michelet ne soit condamné, pour expier ses méfaits, à prendre la forme de quelque oiseau de proie, non du vautour qu'il estime et qu'il aime, mais de l'aigle, par exemple, qu'il aime peu et qu'il n'estime pas [1]. Que Dieu lui fasse miséricorde! Pour moi, si, dans ce monde des oiseaux, les lots sont assignés par le suffrage universel, je voterai certainement pour que M. Michelet ait le plus beau ramage et le plus beau plumage, et qu'il soit

Le phénix des hôtes de ces bois.

Ce sera la digne récompense de son livre, qui, si l'on écarte le système, est un chef-d'œuvre d'imagination, d'esprit et de style. Jamais peut-être le grand artiste n'avait rencontré de pareilles bonnes fortunes de langage. C'est une puissance d'onomatopées qui étonne l'oreille, c'est un éclat de couleur qui fascine les yeux, c'est un essor de style qui

1. Lisez cette spirituelle description : « Je n'ai vu, entre les oiseaux, rien de si grand, de si imposant que nos cinq vautours d'Algérie au Jardin des Plantes, perchés ensemble comme autant de pachas turcs, fourrés de superbes cravates du plus délicat duvet blanc, drapés d'un noble manteau gris. Grave divan d'exilés, qui semblent rouler entre eux les vicissitudes des choses et les événements politiques qui les mirent hors de leur pays. »

emporte l'esprit. La phrase bourdonne, roucoule, gémit, siffle, soupire; elle chatoie, elle scintille, elle flamboie comme la queue d'un paon; elle ne marche pas, elle court; elle ne court pas, elle vole. Dans les derniers ouvrages historiques de M. Michelet, c'est une singularité, au moins, que cette trépidation de la phrase brisée, désarticulée, convulsive. Ici cette légèreté infinie est un à-propos et une grâce. L'hirondelle de Buffon est célèbre et classique. C'est justice. Mais l'hirondelle de M. Michelet a le vol aussi leste, moins savant et plus naturel. Les oiseaux de nuit eux-mêmes gardent, dans ce style prodigieux, leur taciturne pesanteur. « Le chat-huant vole d'une aile silencieuse comme étoupée de ouate. » C'est d'une harmonie imitative à défier la musique! Quel choix de syllabes sourdes et étouffées! Voilà bien l'oiseau du soir! on ne voit que la nuit, on n'entend que le silence. M. Michelet est musicien; il est peintre. Quel crayon égalerait ce croquis du héron? « Animal vraiment aérien! Pour porter ce corps si léger, le héron a assez, il a trop d'une patte : il replie l'autre; presque toujours sa silhouette boiteuse se dessine ainsi sur le ciel dans un bizarre hiéroglyphe. » Et ce que M. Michelet excelle à peindre, ce n'est pas l'oiseau seulement, c'est la nature, ce sont les forêts vierges, c'est le coucher du soleil, c'est le lever du jour. « Quel bonheur le matin quand les terreurs s'enfuient, que l'ombre disparaît, que le moindre buisson s'éclaire et s'illumine! Quel gazouillement au bord des nids! C'est comme une félicitation mutuelle de se revoir et de vivre encore. Puis commencent les chants. Du sillon, l'alouette va montant et chantant, et elle porte jusqu'au ciel la joie de la terre. » Il faudrait tout citer. Partout des traits imprévus de sensibilité, de gaieté douce, de douce mélancolie; ici une larme, là un sourire. Quelle merveille que ce don de répandre à pleines mains dans le style la lumière, la musique, le mouvement, la vie! Quel écrivain que M. Michelet!

Je dirais encore quel naturaliste! si mon ignorance ne m'en ôtait le droit; mais j'ajouterai de bon cœur, quel philosophe! le jour où M. Michelet daignera consentir à me regarder comme l'égal du pinson, à ne plus se contredire en mangeant les *pondeuses*, à ouvrir la cage de son rossignol quand reviendra le mois de mai.

(*Journal des Débats* du 18 décembre 1856.)

LA MORALE DU THÉÂTRE. — UNE MAISON ROMAINE AUX CHAMPS-ÉLYSÉES[1].

Il m'est venu tout récemment l'idée de m'éclairer sur une question bien souvent débattue, c'est de savoir si le théâtre est une école de mœurs, et j'ai pris la moyenne de sa moralité pendant une semaine, en allant chaque soir voir une nouveauté dramatique. Le lundi, dans un théâtre où les étudiants apprennent à connaître le monde et la vie, je me suis intéressé au sort d'une jeune personne qui a fort mal vécu avant son mariage, mais qui n'en vit que mieux après le sacrement, et à qui son passé semble un titre de plus à l'estime publique, puisque le repentir est plus beau que la vertu[2]. — Le mardi, sur une scène musicale, chère au monde élégant, j'ai vu le duc de Mantoue entrer, avec une arrière-pensée tout anacréontique, dans une chambre à coucher où l'on vient d'introduire une jeune

1. Cet article et les suivants, que nous avons rangés, comme ceux qui précèdent, sous le titre d'*Études littéraires et morales*, ont été publiés sous celui de *Revues de quinzaine* dans le *Journal des Débats*. Ils se suivent ici dans l'ordre des dates de leur première publication. (*Note de l'éditeur*.)
2. *Le Rocher de Sisyphe*.

fille enlevée; puis, au quatrième acte, je l'ai aperçu à la fenêtre d'un bouge, où il passe la nuit; puis j'ai cessé de l'apercevoir, parce qu'une fille de joie est venue fermer les rideaux [1]. — Le mercredi, j'ai appris au Théâtre-Français que la société est une affreuse marâtre pour les enfants qui naissent avec cette difformité qu'on nomme le génie : au lieu de leur offrir mille livres sterling de rente dès qu'ils ont dix-huit ans, elle n'a à leur service qu'une place de valet de chambre, et les pauvres petits se brûlent la cervelle, cause de tous leurs maux [2]. — Le jeudi, en entrant dans la zone des spectacles populaires, j'ai découvert combien un voleur peut être un galant homme, et combien le public est coulant pour le crime, quand on y met de l'entrain, de la bravoure et de l'esprit [3]. — Le vendredi, j'ai admiré à quel point une fille-mère peut être une honnête fille et une excellente mère [4]. — Le samedi, dans un drame qui résume tous les autres, j'ai contemplé encore les vertus des filles-mères, les bons mouvements des voleurs, et le pathétique de l'ivresse mi-partie d'absinthe et mi-partie d'amour [5]. Le dimanche, je me suis reposé, j'ai récapitulé mes impressions, calculé la moyenne de la moralité du théâtre pendant la quarante-neuvième semaine de l'année 1857, et conclu qu'elle ne montait pas haut. Décidément, pendant six jours, le théâtre n'a pas été moral.

Mais ne pourrait-il l'être? De bons esprits en doutent. Je ne parle pas des théologiens. Ils ne peuvent transiger, et ils condamnent logiquement la représentation des passions humaines, parce que la peinture du mal ne profite qu'au mal. Je leur sais même gré de ne pas pousser la logique jusqu'au bout, et de ne pas proscrire la sculpture, la musique, tous les arts qui expriment les sentiments

1. *Rigoletto*. — 2. *Chatterton*. — 3. *Les Chevaliers du Brouillard*.
4. *Rose Bernard*. — 5. *Le Fou par amour*.

de l'âme et imitent la vie. Mais je ne parle ici que des hommes du monde, sensés et tolérants, qui sont de l'avis des théologiens, et ne croient pas à la moralité de la comédie. Le monde du théâtre leur paraît si distinct du monde de la vie, qu'ils révoquent en doute le salutaire effet des plus beaux types dramatiques sur la pensée des hommes, et qu'ils hésiteraient à transporter de la scène dans la vie réelle les plus nobles modèles créés par le génie. Je connais un ami passionné du théâtre, un adorateur de Corneille, qui déclare tout haut qu'il ne voudrait avoir ni Pauline pour femme ni Chimène pour fille. S'il entend simplement par là qu'il ne tient pas à être Polyeucte ou le comte de Gormas, je suis de son avis : j'aime mieux vivre, comme lui, dans ce vulgaire XIX[e] siècle où l'on jouit platement de la liberté des cultes, et où des lois antichevaleresques ont prohibé le duel, que du temps de don Diègue et de l'empereur Décie. Mais si c'est bien de Pauline, si c'est bien de Chimène qu'il veut se préserver, si c'est à elles qu'il ferme l'entrée de sa maison, je le trouve sévère et leur ouvre volontiers la porte de la mienne. Peut-être serais-je effrayé de leur héroïsme, si elles devaient être des héroïnes à perpétuité. Mais je ne le crains pas. Pauline, c'est l'amour et le dévouement conjugal ; Chimène, c'est la passion de l'amante combattue par la piété de la fille. L'honneur d'une Pauline et l'amour d'une Chimène sont-ils des sentiments si transcendants et si romanesques qu'ils ne puissent trouver place dans la vie du XIX[e] siècle? Je m'amuse souvent en imagination à faire faire aux personnages illustres du théâtre classique un chassez-croisez avec ceux des romans contemporains, à mettre, par exemple, une héroïne de Corneille à la place d'une héroïne de Mme Sand, *et vice versa*. Qu'aurait fait Indiana à la place de Pauline? Qu'aurait fait Pauline à la place d'Indiana? Indiana, j'en ai peur, au lieu de se convertir avec Polyeucte, se serait enfuie avec Sévère.

Pauline ne se serait pas perdue avec son amant Raymond, retrouvée en Amérique avec son cousin Ralph ; elle serait restée honnête femme dans la maison de son mari, quoiqu'il soit maussade et qu'il ait la goutte. En un mot, les femmes de nos romans, à qui nos mœurs bourgeoises ne suffisent pas à donner du bons sens, en auraient moins encore au milieu des mœurs héroïques du passé. Les femmes de Corneille, qui ont tant de bon sens dans un temps romanesque, en auraient encore plus dans le terre-à-terre de la vie moderne. Elles ne seront plus des héroïnes dès qu'il n'y aura plus besoin d'héroïnes, parce que l'héroïsme dans les petites choses, c'est comme le grand style dans les petits sujets, c'est de la déclamation, et que les femmes sensées ne tiennent pas une conduite déclamatoire. Vous verrez même qu'elles ne se plaindront pas, comme les femmes de romans, de la petitesse du cadre où nos mœurs les enferment, et qu'elles ne feront pas de procès à la société, à la loi, au mariage, à la morale, à la religion. Elles se tiendront paisibles dans ces cadres modestes qu'elles rempliront sans les faire éclater ; elles emploieront en petite monnaie de vertus de ménage ce trésor de force morale qu'elles portent dans leurs cœurs. On sentira en elles non la grandeur, il n'en est pas besoin, mais la capacité de l'atteindre.

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

On devinera leurs ailes, mais elles ne prendront pas l'essor. Pauline ne sera pas une néophyte chrétienne s'élançant au martyre pour suivre Polyeucte ; ce sera quelque femme loyale qui, n'aimant pas son mari,

Donnera par devoir à son affection
Tout ce qu'un autre aurait par inclination,

et qui, si son mari subit de grands revers et s'il les subit

vaillamment, s'attachera par le malheur et passera pour lui (comme dans Corneille) de l'estime à l'admiration, de l'admiration à la tendresse. Chimène, ce sera quelque fille d'un cœur tendre, mais soumis à l'autorité paternelle; elle aimera fortement celui qu'elle aimera, mais elle ne fera pas pour l'épouser des sommations légales, et souffrira en silence jusqu'à ce que son amour ou son père soit vaincu. Je ne plaindrais pas tant le mari de Pauline et le père de Chimène, et je connais beaucoup de pères et de maris qui s'estimeraient heureux de n'être pas plus malheureux. Et voilà la merveille de ces belles créations de la poésie! Toutes gigantesques, tout idéales qu'elles sont, elle se proportionnent à la petitesse de la réalité. Les nobles sentiments qu'elles enseignent et qu'elles inspirent sont de mise tous les jours, dans les circonstances les plus simples de la vie. Seulement c'est à nous de les appliquer; c'est à nous de saisir l'occasion au vol et d'agir sur la petite scène de la vie réelle comme ces illustres modèles sur la grande scène des vertus idéales. Le théâtre ne se charge pas de nous rendre meilleurs. Il nous montre à la fois ce que nous devrions être et ce que nous sommes. Ce n'est pas sa faute si devant mon portrait je m'écrie : « Que mon voisin est laid! » et si je ris de lui, au lieu de travailler à corriger ma laideur. Ainsi nous faisons tous,

Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous.

La seule obligation du théâtre, pour qu'il soit moral, c'est d'être vrai. Le reste nous regarde. Mais cette vérité, condition de l'influence morale, elle est bien difficile! Il ne devrait y avoir qu'une seule vérité, la vérité vraie, l'exacte peinture de l'homme et de la vie. Malheureusement il y a plusieurs publics, d'esprit inégal et d'inégale culture, et ces publics divers ne peuvent pas comprendre la même vérité. J'ai entendu vanter la fine intelligence que le peuple

déploie aux représentations gratuites du Théâtre-Français. J'y crois et je n'y crois pas : tout dépend des pièces qu'on lui joue. J'y crois, si on joue du Corneille ; ses personnages sont montés sur deux ressorts : la passion, le devoir, qui font la bascule ; les yeux les moins perçants en démêleront le jeu. Mais les personnages de Racine, quelle complication ! Le peuple se perdra dans ces combinaisons savantes de rouages, images merveilleuses de la réalité. Il n'entend que le simple, et le simple, c'est quelquefois le contraire du vrai. De là la grande difficulté. La même vérité qui est vraiment morale sur les théâtres de la société polie, risque de ne pas l'être sur les théâtres du peuple. Pour l'élite du monde, les personnages dramatiques les plus moraux, parce qu'ils sont les plus vrais, ce sont les personnages complexes, mêlés, comme la plupart des hommes, de vices et de vertus. La société polie ne s'abusera pas : elle fera le discernement du bien et du mal, et les brillantes qualités des personnages vicieux ne lui déroberont pas la perversité de leurs actes. D'ailleurs, il faut l'avouer, c'est sur la société polie que le théâtre a le moins d'influence. Elle discute, elle juge, elle se défend contre l'ascendant de la littérature, et le plus souvent elle est supérieure aux pièces qu'on lui joue. C'est sur l'esprit du peuple que l'art dramatique exerce un grand empire. Pour se défendre contre le théâtre, le peuple n'a ni l'instruction, ni l'éducation, ni le savoir, ni le goût : il n'a que son instinct ; et, pour que cet instinct suffit à l'éclairer, pour qu'il démêlât sans peine le bien d'avec le mal, il faudrait que tout fût parfaitement simple, l'idée de la pièce, l'action, les personnages. Mais ce que le peuple aime précisément par-dessus toutes choses, ce sont les labyrinthes d'événements et d'aventures, ce sont les caractères à double, à triple fond, remplis de contraste et de volte-face. Dans ce dédale inextricable de vertus et de vices amalgamés ensemble, il se complaît et il se perd. Son

instinct moral s'égare. Il juge en badaud par l'effet produit. Il prend le succès pour le bien. Un coquin d'esprit qui amuse le parterre ne lui paraît presque plus un coquin. Il va cent cinquante fois applaudir des voleurs qui, sur la scène même, lui enseignent en action comment il s'y faut prendre pour dérober un mouchoir ou un portrait entouré de diamants. Il s'est pris de passion pour ce jeune chef des *Chevaliers du Brouillard*, un bandit de vingt ans, le seul intéressant dans cette collection de scélérats et de niais. Dès qu'il paraît, c'est un enthousiasme ! On lui croit du génie parce qu'il est plus roué que ses vieux compagnons; on lui croit un grand cœur parce qu'il a des élans de tendresse filiale et qu'il crie jusqu'au ciel : « O ma mère! ma mère! » Ces éclairs d'esprit et de beaux sentiments couvrent son infamie, et lorsqu'au dénoûment le roi lui fait grâce et le nomme sergent dans l'armée anglaise, le peuple n'est qu'à demi content du sort de son héros, et j'ai entendu crier du paradis : « Qu'on le fasse capitaine! » Plus d'un des spectateurs rêve de Jack Sheppard. C'est un type qui se grave dans l'esprit de la foule, dont l'instinct moral est déconcerté par la complication des éléments contraires qui se combinent en lui.

L'État surveille les théâtres, et Rousseau reconnaît que c'est le droit de l'État. Nous ne sommes pas suspect plus que lui d'adorer la censure. Mais le plaisir des spectacles n'est pas un plaisir individuel, c'est un plaisir social, et dont la surveillance appartient à l'État, gardien naturel de la société. Si l'État abandonnait les théâtres à leur propre sagesse, peut-être Jean-Jacques aurait-il raison de vouloir les remplacer par des jeux de boule, par des joutes sur l'eau et par des bals publics, où le magistrat du canton donnerait des couronnes aux filles les plus sages. Mais le devoir de l'État, c'est d'user de la censure avec intelligence; c'est de l'exercer plutôt sur l'esprit général que

sur les détails des pièces, sur les tendances morales plutôt que sur les opinions, sur les théâtres populaires plutôt que sur les théâtres de la société polie, dont l'influence sur le public est presque insaisissable. Mais la censure ne se croit pas forcée d'avoir tant de bon sens. Schlegel a remarqué que partout où elle existe elle examine plutôt les pensées de détail, lesmaximes, les saillies, que l'esprit de l'ouvrage et l'impression générale qu'il produit, quoique en vérité chaque phrase d'une pièce puisse être irréprochable, et que l'ensemble produise de très-mauvais effets [1]. Une autre habitude de la censure, c'est de s'inquiéter des tendances politiques du théâtre plutôt que de sa morale, et de ses opinions plutôt que de ses principes. Comme les opinions se manifestent surtout sur les théâtres de la société polie, on les surveille de plus près que les théâtres populaires, où la politique est rarement en jeu, mais où les principes sociaux sont en proie au sophisme. On ferme la porte à l'opposition, aux allusions, aux épigrammes politiques ; on la laisse ouverte aux hérésies morales, et l'on s'endort en paix ! Presque tous les pouvoirs commettent la même faute. Ils s'occupent trop d'eux-mêmes et trop peu de la société. Ils ont droit de penser que la société souffrirait des blessures qu'ils pourraient recevoir ; ils ont tort d'oublier qu'ils souffrent plus encore des blessures qu'on fait à la société. S'il y a des révolutions, c'est bien plus parce que la société est ou se croit malade, que parce que le pouvoir ne se porte pas bien. L'essentiel pour l'État, ce n'est pas de dresser le recensement des opinions, de compter sans cesse et de recompter les suffrages politiques, c'est de sonder la conscience de la société et de s'assurer si les principes moraux y sont obscurs ou clairs, fermes ou vacillants. Mais ce que les gouvernements entendent par bien penser, ce

1. Schlegel, *Cours de littérature dramatique*, t. I, p. 31.

n'est pas précisément ce qu'entend par ces deux petits mots la *Logique de Port-Royal*. On pense bien, à leurs yeux, quand on vote pour eux; les principes, c'est leur principe; la morale publique, c'est l'opinion publique, et l'on croit la morale en sûreté quand on monte la garde autour de l'opinion. Mais une révolution passe entre les sentinelles. Le vieux pouvoir s'en va, vaincu et renvoyé, et le nouveau venu reprend la même route qui mène à la même fin. Vanité de l'expérience! quand le bon sens des hommes est au fond d'une ornière, un tremblement de terre ne peut pas l'en tirer.

Paulo minora. Depuis quelque temps les divers styles de l'architecture se livrent des combats dont le monde ne semble pas s'émouvoir assez. La question intéresse Dieu, puisqu'elle touche aux églises. Mais dans cette furie de démolition, nous sommes si occupés à chercher où bientôt nous nous logerons nous-mêmes, que nous n'avons pas le temps de penser aux demeures du bon Dieu. Il paraît, selon les uns, que les églises ne veulent plus qu'on les fasse en gothique; elles demandent le style grec. Selon d'autres, elles persistent dans leur dédain du grec et dans leur préférence pour le style moyen âge, mais pour le moyen âge vrai, de première qualité, non pour le faux moyen âge de messieurs tels et tels que je ne nommerai pas : car chacun a le sien, que chacun croit le seul parfait et authentique, et range ceux des voisins dans les contrefaçons. Cette pauvre Sainte-Clotilde est fort désappointée, qui croyait son gothique de l'espèce la plus pure, et qui entend tous les jours les plus mauvais propos sur son impureté! Je reviendrai plus tard sur ce grave sujet quand je parlerai des monuments. Aujourd'hui je ne parle que des maisons. Jusqu'ici les monuments se mêlaient seuls d'avoir un style. L'avantage de nos maisons, comme de nos habits, c'était de s'en passer. Mais voici que les maisons se piquent

de devenir de petits monuments, et qu'elles épousent la rivalité de l'antiquité et du moyen âge. Une maison moyen âge est venue s'établir dans les Champs-Élysées ; vite une maison romaine, imitée de Pompéies, s'est installée porte à porte à côté de l'édifice gothique. Le public peut faire la comparaison. Je ne la ferai pas. Mon avis, c'est qu'en fait de maisons tous les styles sont bons, hors le style incommode.

Cette maison romaine est vraiment charmante, et elle attire tous les regards. Quand on descend de voiture dans l'avenue Montaigne, en face de ce portique soutenu par des colonnes polychromes, on trouve un peu brusque la transition de Paris à Pompéies. On voudrait, pour l'adoucir, être venu en litière, sur les épaules robustes de quatre esclaves liburniens. Mais, avec un peu de réflexion, on se prend sans effort pour un Romain de l'empire, et, dès qu'on est entré, on se croit vieilli de dix-huit cents ans. Voilà bien un hôtel du premier siècle de l'ère chrétienne ! voilà la façade extérieure, ornée de deux statues, une Minerve, un Achille ! Voilà le vestibule, avec les images des dieux lares et de l'autel votif ! voilà l'*atrium* ou cour intérieure, avec l'*impluvium* ou terrasse, par où l'*atrium* prend le jour, et les colonnes de stuc, revêtues d'une teinte rouge jusqu'à moitié du fût, et le bassin de marbre avec les bancs de bronze, et les peintures murales et les bustes des ancêtres. A droite de l'*atrium*, centre de la maison, on entre dans le *triclinium*, ou salle à manger. Sur ses murs jaunes, rouges et noirs, sont peints les attributs des salles de banquet : les fruits de l'Espagne ou de la Perse, les oiseaux que le Phase envoyait à Lucullus, les murènes de Pollion, et même aussi, je crois, le turbot de Domitien, enfin toutes les célébrités de la cuisine romaine, mêlées aux guirlandes de fleurs, aux épis de blé, aux coupes, aux cithares, aux flûtes et aux barbitons. A ce riant aspect, on cherche du

regard des lits d'ivoire rangés des trois côtés de la table et des couronnes de roses pour le front des convives; on s'attend à voir paraître les joueurs de lyre et les danseuses d'Ionie, et, selon qu'on est d'humeur gaie ou mélancolique, on murmure entre ses lèvres le *Nunc est bibendum* ou le *Linquenda domus* du Béranger de ce temps-là.

A gauche de l'*atrium* est la bibliothèque. Cette galerie, soutenue par des colonnettes, est pleine d'élégance et de légèreté. Les livres y seront bien, moins à leur aise pourtant que chez les anciens, gens heureux qui ne connaissaient pas l'art déplorable de Gutenberg. Comme ils ne possédaient qu'un petit nombre de livres, en manuscrits roulés, ils offraient à chacun d'eux son domicile propre, dans un coffret d'ébène, protégé à son tour par une armoire de cèdre ou d'ivoire. Mais les livres modernes ont si bien pullulé par les artifices malfaisants de la typographie, qu'on ne peut leur fournir que l'hospitalité vulgaire d'une salle commune. Le génie, le talent, l'esprit, et souvent la sottise, habitent côte à côte sur les mêmes rayons; patriciens, plébéiens, sont sur le pied d'une égalité archi-démocratique. Par respect pour les rangs, je voudrais voir dans toutes les bibliothèques, et notamment dans celles qui s'inspirent des souvenirs de Rome, les bustes des grands écrivains morts, comme ceux qu'on admirait dans la bibliothèque de Pollion; je dis des morts, car Pollion, de peur d'offenser la modestie de ses contemporains, n'avait admis chez lui le buste d'aucun vivant. Si ce naïf Pollion revenait sur la terre et s'arrêtait devant l'étalage des marchands de statuettes, en voyant nos grands hommes vivants et bien portants s'y épanouir en plâtre sans aucun embarras, il pourrait mesurer le progrès immense que la modestie a fait dans ce bas monde depuis la confusion de l'orgueil païen et l'heureux avénement de l'humilité chrétienne.

Au bout de l'*atrium* s'ouvre une grande pièce que nous nommons salon et qui s'appelait *exèdre* chez les Romains du premier siècle après Jésus-Christ. C'était le lieu des réunions et des causeries. Le maître du logis, quand il était lettré, y rassemblait des grammairiens, des philosophes, des poëtes, des rhéteurs, je n'ajoute pas des orateurs, parce qu'en ce temps-là il n'y en avait plus. A côté de l'*exèdre* est le *cubiculum*, qui n'est pas achevé; puis un autre salon, que je ne puis nommer d'une manière savante, le mot français *fumoir* n'ayant pas d'équivalent dans la langue latine. Je n'essayerai pas de tout décrire. En somme, le problème piquant qu'on s'est proposé, celui d'approprier le style romain à nos besoins modernes, a été résolu avec beaucoup d'art et de goût par l'architecte, M. Normand, un élève de Vitruve. On ne se doutait pas qu'il y eût des affinités si grandes entre la vie de 1857 et les maisons du temps des premiers Césars. Sans doute l'artiste a dû faire quelques concessions à notre froid climat, par exemple celle des glaces aux fenêtres et des cheminées. Mais le plus grand écueil, ce sera l'ameublement. Les meubles d'aujourd'hui sont tout dépaysés dans ces appartements archéologiques. Nos fauteuils rebondis ont un gros air barbare au milieu des formes gracieuses que la peinture murale a prodiguées autour d'eux. A leur place on voudrait voir se dresser ces beaux siéges d'ivoire, ces chaises patriciennes que nous a décrites la poésie antique, et dont les escabeaux tragiques du Théâtre-Français ne présentent au public qu'une imparfaite image. Ce qui paraît encore plus gauche que les meubles, c'est le costume moderne. Dans ces murs pittoresques, tout proscrit l'habit noir, tout commande la tunique, la toge, le laticlave. On n'y devra donner que des fêtes antiques. Suétone, Tacite, Juvénal, Stace, Martial, ces peintres illustres de la vie romaine, fourniront des indications précieuses de personnages, de

costumes et de décorations. Si l'épreuve réussit, elle entraînera peut-être une révolution dans nos habits et notre architecture. Vitruve a prétendu que toutes les époques doivent avoir leur art propre ainsi que leurs modèles. Si Vitruve a raison, peut-être que, dans l'ère où nous sommes entrés, le modèle naturel qu'il nous sied de reproduire, ce sont les ruines de Pompéies.

(*Journal des Débats*, 24 décembre 1857.)

LES ÉTRENNES. — UN MYSTÈRE : ROBERT EMMET.

« Il y a un jour dans l'année où l'on se fait des présents; c'est un usage inventé par l'idolâtrie des païens.... Et nous autres, chrétiens, qui avons en horreur les superstitions des idolâtres, nous célébrons comme eux la fête de janvier! Les présents, les étrennes volent de toutes parts! Ce ne sont partout que plaisirs et festins!... O combien les idolâtres, qui se tiennent à l'écart de nos cérémonies, observent mieux leur religion que nous, qui nous faisons païens en participant à leurs fêtes! »

C'est justement le 1er janvier qu'en feuilletant par hasard Tertullien [1] j'ai rencontré cet anathème contre les étrennes, contre ceux qui en reçoivent et contre ceux qui en donnent. J'allais en donner et je venais d'en recevoir; je m'apprêtais, selon l'usage, à en offrir aux lecteurs, dans ce premier feuilleton de la nouvelle année, en leur adressant

1. Tertullien. *Traité de l'Idolâtrie*, chap. XIII et XIV, depuis *Sunt quidam dies munerum...*, jusqu'à : *O melior fides nationum in suam sectam...*, etc.

un petit compliment aussi flatteur et plus modeste que celui de Scudéry au public français :

O toi, public françois, public de tant d'esprit,
Qui te piques d'aimer ce que ma plume écrit!...

La veille, j'avais reçu pour cadeau de nouvel an un saint Augustin magnifique, grand papier, grandes marges, reliure en chagrin noir. Si les bibliophiles le voyaient, ils ne dormiraient plus ou ils en rêveraient! Et voilà que, sous peine de n'être qu'un païen, je ne puis ni faire mon compliment aux lecteurs, ni garder mon saint Augustin. J'allais déchirer l'un et renvoyer l'autre, pour ne pas compromettre mon salut. Mais Tertullien, me dis-je, était un hérétique, et tout ce qu'il écrit n'est pas article de foi. Ouvrons saint Augustin, qui est venu si à propos. Il est orthodoxe, lui, et il ne m'empêchera pas de garder ses œuvres et d'offrir des étrennes au public. Au tome des Homélies, je tombe sur ce passage :

« Tu veux recevoir et donner des étrennes, ô païen que tu es! Pourquoi donc es-tu chrétien? Pourquoi chantes-tu le psaume : « Délivrez-nous, Seigneur, et séparez-nous des « idolâtres? » Ce sont les idolâtres qui donnent des étrennes! Les chrétiens font l'aumône!... Mais, me répondrez-vous, quand je donne des étrennes, j'en reçois à mon tour, et quand je donne aux pauvres, ils ne me rendent rien!... Ah! vous dites que les pauvres ne vous rendent rien! Vous êtes des idolâtres, et qu'il soit fait de vous ce qui est annoncé : « Allez au feu éternel [1]! »

J'étais, comme on voit, bien tombé! Que ces grands saints sont rigoureux! J'admets que les étrennes soient un usage païen; mais le grand crime, après tout, que de

1. Saint Augustin, Sermon 198. T. V, p. 907, édition des Bénédictins, depuis : *Acturus es celebrationem strenarum, sicut paganus...*, jusqu'à : *Mittite eos in ignem æternum.*

s'envoyer des livres, des bonbons, de dîner en famille, et de se souhaiter mutuellement au dessert des années longues et heureuses! Les anciens se disaient bonjour et bonsoir; nous nous disons aussi bonsoir et bonjour, et pour être polis nous ne cessons pas d'être bons catholiques. Évidemment saint Augustin, qui était du Midi, a été trop vif, et les conciles, je suis sûr, sont beaucoup plus doux. Certain concile d'Auxerre a parlé des étrennes. Voyons ce qu'il en dit : « Il est défendu de pratiquer l'usage des étrennes; c'est un usage diabolique. *Non licet.... strenas diabolicas observare.* » Cette troisième épreuve me décourageait, quand j'ai songé que l'Église, réunie en concile, est toujours plus sévère, et que pour rencontrer le christianisme doux, il vaut mieux prendre à part quelque théologien qui, ne parlant qu'en son nom, fait à l'humanité toutes les concessions raisonnables. Justement j'avais sous la main le *Journal de Trévoux*, rédigé, comme on sait, au XVII[e] siècle, par la Compagnie de Jésus. Ces bons Pères, j'étais sûr qu'ils allaient me tirer d'embarras. En effet, c'est l'un d'eux, le P. Tournemine, qui, dans une dissertation toute pleine de douceur, nous apprend que l'usage des étrennes, réputé diabolique, n'est diabolique en effet que si, aux étrennes qu'on donne à ses amis, on ajoute des sacrifices offerts aux dieux païens. Mais, comme en vous portant des pralines, madame, je n'ai nulle intention de sacrifier une génisse à Jupiter ni deux colombes à Vénus, nous sommes irréprochables, moi de vous les offrir et vous de les accepter[1]. C'est égal; je ne suis qu'à demi édifié par la consultation du P. Tournemine; comme tous les accommodements qu'on fait avec le ciel, celui-là m'ôte de mes scrupules ce qu'il me plaît de n'en plus avoir, et me laisse tout juste ce qu'il me plaît d'en garder.

1. *Journal de Trévoux* (janvier 1704).

Je me sens rassuré, au sujet des étrennes, assez pour en recevoir, pas assez pour en donner. Je garde le saint Augustin et je supprime le compliment. Au lieu d'offrir moi-même au public des étrennes, j'aime mieux lui parler du mystérieux présent que vient de lui apporter une main inconnue, et dont il ne sait pas encore tout le prix.

Un livre a paru il n'y a pas huit jours, qui excite vivement la curiosité. Je dis qu'il a paru, et j'ose à peine le dire, car il ne s'est montré qu'autant qu'il faut pour qu'on sache qu'il existe; il a pris autant de peine pour garder l'incognito que d'autres pour s'annoncer. Pas d'affiches sur les murs, pas de réclames dans les journaux, pas de rumeurs préventives habilement semées, qui avertissent l'univers qu'une nouvelle étoile se dispose à briller au-dessus de l'horizon. C'est un petit volume qui veut faire tout seul son chemin dans le monde, sans que personne lui donne la main. En le voyant se présenter à vous avec cet air modeste, sous sa couverture grise, peut-être seriez-vous tenté de l'éconduire comme un premier venu qui cherche aventure, si, à certains saluts qu'il reçoit de passants un peu mieux informés, vous ne vous avisiez qu'il est de bonne maison. Vous l'ouvrez, et en effet, dès les premières pages, vous vous apercevez qu'il y a là quelque chose et quelqu'un. Mais quel est ce quelqu'un? Le livre ne le dit pas. L'auteur a eu la réserve ou la coquetterie de n'y pas mettre son nom. Prenons-le d'abord tel qu'on nous le donne; lisons-le, et ensuite, puisqu'on nous propose une énigme, nous tâcherons de la deviner.

Robert Emmet, tel est le titre du volume anonyme. C'est l'histoire d'un jeune Irlandais qui a conspiré en 1803 pour affranchir sa patrie du joug de l'Angleterre, et qui a péri sur l'échafaud. Né avec une imagination ardente et une volonté énergique, il fut à la fois un homme de rêverie et un homme d'action. Il n'avait pas seize ans

quand il conçut le dessein de délivrer l'Irlande; il en avait vingt-trois quand il essaya de l'exécuter. L'autorité précoce de son caractère et de son éloquence semblait le désigner comme un chef de parti. Il passa en France, obtint du premier Consul la promesse de seconder l'effort des Irlandais, et, quand la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, il revint en Irlande et donna le signal de l'insurrection. Il avait espéré qu'en criant : « Liberté! » et en frappant du pied la terre, il en sortirait des légions. Cinquante hommes, ce fut toute l'armée du jeune libérateur! Repoussés, mis en fuite, ils se dispersèrent; la plupart quittèrent l'Irlande; Robert voulut rester. Il aimait une jeune fille, il refusa de partir afin de la revoir. On le découvrit dans sa retraite, on le prit, on le jugea. A la barre du conseil de guerre, il défendit avec une éloquence admirable non sa vie devant ses juges, mais sa cause et sa mémoire devant la postérité. La loi le condamna, la hache du bourreau fit tomber sa tête; l'Irlande, qui l'avait laissé prendre seul les armes et mourir pour elle, se rallia tout entière autour de son tombeau, dans un tardif concert d'admiration et de regrets. La poésie chanta ses louanges, le roman raconta ses amours, l'histoire célébra son martyre, la légende mêla ses fictions naïves au souvenir populaire de sa vie et de sa mort. La mémoire de Robert Emmet est immortelle en Irlande; hier encore il était presque ignoré en France : aujourd'hui, n'est-ce pas un double attrait pour nous que celui de cette gloire inconnue révélée par un livre sans nom?

J'ai entendu des lecteurs étonnés demander à quel propos on avait tiré de l'histoire d'Irlande ce grand homme inédit. La réponse est toute simple : à cause de l'éternel à-propos des nobles sentiments et de l'opportunité toujours présente des exemples magnanimes. Certes nous sommes toujours un peuple libéral, un peuple chevale-

resque, les vrais fils de nos pères, qui mettons fièrement les idées au-dessus des intérêts, l'indépendance au-dessus de la tranquillité, la dignité vraie au-dessus du bonheur apparent. La France est pleine de candidats aux plus sublimes vertus ; elle regorge de grandes âmes en disponibilité, qui demandent à grands cris des occasions d'héroïsme. C'est une raison de plus d'accueillir avec joie une belle peinture de la lutte de la liberté contre l'oppression, de la conscience contre la force et du droit contre le fait ; lutte qui fait toujours tressaillir (comme dit si bien l'auteur de ce livre généreux) ce qui est immortel dans notre nature. Le roman se traînant dans la poussière du monde réel au lieu de s'envoler dans le monde idéal et de nous rapporter les fortifiantes images des vertus surhumaines, remercions l'histoire de remplir à sa place la tâche qu'il abandonne, et d'aller, même en pays lointain, nous découvrir des héros. Tout héros véritable est le bienvenu chez nous, arrivât-il d'Irlande. Tacite dut sourire, quand les bourgeois de Rome qui avaient lu sa *Germanie* lui reprochèrent de prendre ses modèles trop loin.

Nous pouvons donc dire avec l'historien inconnu de Robert Emmet :

I want a hero : an uncommon want.

C'est la spirituelle épigraphe qu'il a mise à son livre. Au besoin, ce sera peut-être un premier indice pour me guider dans mes recherches et m'apprendre si l'auteur est un homme ou une femme, car je ne renonce pas à pénétrer son secret : les secrets littéraires ne sont faits que pour être devinés. Les auteurs anonymes sont comme Galatée : elle aurait pu se plaindre si les yeux qu'elle fuyait ne l'avaient aperçue sous le feuillage des saules. — *I want a hero*, j'ai besoin d'un héros ! C'est bien là l'épigraphe d'une femme, surtout si le héros est jeune, beau,

triste et malheureux, et Robert a vingt-trois ans, Robert a des cheveux bruns, un teint uni et pâle, les sourcils arqués, de grands yeux noirs voilés de longs cils qui prêtent à son regard la fierté, la douceur et la tristesse; Robert est un vaincu, Robert est un martyr. Jeunesse, beauté, malheur, mélancolie, tout est là pour charmer l'imagination poétique d'une femme et pour arracher à ses lèvres ce cri d'une belle âme: *I want a hero!...* — Oui, mais ce cri chevaleresque où je cherche un accent féminin, c'est le cri masculin d'un poëte sceptique et railleur. *I want a hero*, c'est un vers d'un poëme dont le héros est jeune, beau, mais non mélancolique et beaucoup trop heureux; c'est, si j'ai bonne mémoire, le premier vers du *Don Juan* de Byron. — Allons, je me trompais : ce n'est pas une femme enthousiaste qui a gravé ce vers du profane don Juan sur le fronton du temple élevé au martyr!... Et pourtant c'est la main délicate d'une femme qui a tracé l'image de ces chastes amours entre Robert Emmet et miss Sarah Curran, image douce et voilée, qui çà et là se glisse au milieu du sinistre récit de la conspiration, pour attendrir et reposer la vue. Un homme n'aurait pas laissé la figure touchante de Sarah dans cette demi-clarté, où l'œil la devine plutôt qu'il ne la voit. Un homme aurait essayé de faire son portrait. L'anonyme qui décrit Robert avec tant de détails n'a pas décrit Sarah. Un homme eût-il tracé cette scène de la prison, la dernière entrevue de Sarah et de Robert :

« Robert était debout, la tête appuyée contre la fenêtre de sa prison, plongé dans une triste rêverie, lorsqu'en se retournant il vit Mlle Curran immobile sur le seuil de la porte. Il ne parut pas surpris; mais, allant à elle, il la prit dans ses bras et la serra tendrement contre son cœur, sans prononcer une parole. Le son de sa voix trahit seul son émotion, lorsqu'il lui demanda de ne pas l'oublier, de se souvenir de lui avec affection lorsqu'elle reverrait les

lieux témoins de leur bonheur passé, où s'étaient écoulés les jours de leur jeunesse; il la supplia surtout de ne jamais permettre que devant elle le monde prononçât son nom avec légèreté et mépris. Il se montra plutôt tendre et protecteur que passionné. Ne voulant pas prolonger la déchirante douleur d'un dernier adieu, il ramena jusqu'à la porte la malheureuse jeune fille, silencieuse et tremblante, qui se laissa conduire sans résistance. Au moment de le quitter, elle le regarda d'un regard où se peignait toute la détresse de son âme : la porte se ferma, et ils se séparèrent pour ne plus se revoir. »

Quelle réserve dans ce tableau! quelle délicatesse! « Il se montra plutôt tendre que passionné. » Une femme seulement songe à démêler ces nuances en un pareil moment. Quelle sensibilité dans ces dernières lignes : « Au moment de le quitter, elle le regarda d'un regard où se peignait toute la détresse de son âme!... » Oui, mais cette sensibilité n'est-elle pas plus contenue et cette réserve plus sobre qu'il n'appartient aux femmes? Dans une semblable scène, une femme n'aurait-elle pas eu besoin d'épancher tout son cœur, et, par un entraînement nuisible à l'art peut-être, mais moins surprenant que cette retenue, ne se fût-elle pas mise à la place de ses deux personnages? N'aurait-elle pas senti, pensé, parlé pour eux? Une femme aurait-elle écrit cette excellente mais austère maxime : « Plus l'histoire ressemble au roman et plus il faut se garder de mettre le roman dans l'histoire? » Et plus loin, lorsque Robert est mort sur l'échafaud, quand Sarah, qui « s'échappait souvent à la tombée du jour et passait des nuits entières auprès du tombeau de son amant; » qui portait au fond de son cœur une douleur inconsolable et vivait comme plongée dans un éternel souvenir; qui, menée dans le monde, errait dans les salons, froide et pâle comme une statue, et, s'asseyant sur les

marches d'un escalier désert, chantait à demi-voix une mélodie plaintive qui racontait le malheur de sa vie; quand Sarah se résigne à accepter la main et la fortune d'un jeune officier, comment l'historien raconte-t-il cet étrange dénoûment de tragiques amours?

« Ce fut chez M. Penrose que Mlle Curran connut quelques années après un officier de l'armée anglaise, le capitaine Sturgeon, neveu de lord Fitz-William, qui fut vivement touché de ses charmes, de son malheur et de son profond isolement. D'un naturel élevé, délicat et sensible, il s'émut à l'idée de secourir une infortunée sans amis, sans parents, et dépendant de la compassion des étrangers. Il lui offrit sa main et sa fortune qu'elle refusa; il insista; elle eut alors avec lui une explication sincère, et lui dit qu'il devait savoir que son cœur appartenait à un autre. Il demanda à lui servir de protecteur dans un monde où elle était si abandonnée, et la détermina en lui offrant la perspective de quitter l'Irlande, où elle avait tant souffert. Lorsqu'elle partit pour l'Italie, sa santé était déjà profondément altérée par le chagrin. L'amiral Napier, qui avait connu à Naples cette noble et intéressante personne, ne l'appelait pas autrement que *the walking statue*, la statue qui marche. Le changement de climat, les tendres soins de son mari, tout fut inutile; elle mourut peu de mois après son arrivée en Sicile. « Elle dort loin de la « terre où est mort son jeune héros, dit Thomas Moore, « mais son cœur est demeuré dans le tombeau avec lui. »

Ce simple récit n'a pas l'air d'un plaidoyer, et c'est le plus habile qu'on puisse faire pour Sarah. On semble exposer les faits comme ils viennent, sans arrière-pensée d'apologie. Mais comme ils sont choisis, disposés, gradués pour atténuer l'effet de ce mariage imprévu et regrettable! C'est à peine un mariage, c'est une « protection; » c'est la possibilité de fuir l'Irlande, où l'infortunée a tant souf-

fert; c'est un départ, c'est une agonie, c'est une mort, car la mort est le dernier trait du tableau; on y arrête avec soin notre regard, comme sur une sorte de réparation qui doit prévenir tout reproche, et, pour achever de fléchir tous les cœurs, on invoque le témoignage de la poésie, qui atteste l'inviolable fidélité de Sarah à ses jeunes amours. Les poëtes peuvent donner de telles attestations, les historiens peuvent accumuler de semblables excuses, je ne refuse pas de les écouter. Les hommes, plus coulants, parce qu'ils sont moins délicats, pardonneront peut-être à Sarah son mariage, tout en regrettant, comme artistes, qu'il gâte la perfection qu'elle leur avait fait rêver; mais les femmes, je le crains, plus sévères que nous sur les choses du cœur, ne le pardonneront pas. Si c'était une femme qui l'avait raconté, Mme de Staël par exemple (et pourtant elle avait l'âme assez virile), qu'aurait-elle dit, mon Dieu? « Toujours lady Russel fut la veuve de lord Russel, et c'est par l'unité de ce sentiment qu'elle mérite d'être admirée. La durée des regrets causés par la perte de ceux qu'on aime absorbe souvent en Angleterre la vie des personnes qui les ont éprouvés.... Les morts ne sont point oubliés dans cette contrée où l'âme humaine a toute sa beauté, et l'honorable constance qui lutte contre l'instabilité de ce monde élève les sentiments du cœur au rang des choses éternelles[1]. » C'est Mme de Staël qui célèbre ainsi la fidélité de lady Russel à la mémoire de son mari, et l'admirable unité d'affection qui, en Angleterre, absorbe les grands cœurs. Je ne crois pas qu'une Irlandaise soit assez loin d'une Anglaise, ni une amante d'une épouse, pour que Mme de Staël eût excusé Sarah de n'avoir pas élevé son amour et son deuil « au rang des choses éternelles. » Toutes les femmes penseront comme

1. *Considérations sur la Révolution française*, VI[e] partie, chap. VI.

Mme de Staël, et cela m'engage à n'en plus chercher une dans l'apologiste ingénieux du mariage de Sarah.

Cependant, pour tout dire, s'il n'y a qu'un homme qui puisse être aussi tolérant pour le mariage de miss Curran, il n'y a qu'une femme qui puisse montrer autant d'indulgence pour la politique de Robert et d'admiration pour son projet chevaleresque de s'avouer coupable. Sa politique, je ne la discuterai pas, elle est trop visiblement chimérique. Il avait vingt-trois ans, et il est trop bien mort en héros pour que je lui reproche d'avoir fait de la politique en poëte. Mais je ne puis louer, comme son biographe, la proposition qu'il adresse à ses juges de s'avouer coupable, s'ils consentent à ne pas publier ses lettres à miss Curran parmi les pièces du procès. Le sentiment est beau. Robert craint qu'un débat judiciaire ne profane un amour si pur et n'effleure la réputation sans tache d'une jeune fille. Il veut sacrifier son honneur à celui de Sarah! Mais son honneur n'est pas seulement à lui, il est à son parti; mais sa cause, c'est la cause de l'Irlande, et, s'il s'avoue coupable, c'est sa patrie qu'il accuse! Quand il offre à ses juges de se déclarer criminel, ce n'est plus un citoyen, c'est un amant; c'est un chevalier, ce n'est plus un héros. Il faut répéter encore : il avait vingt-trois ans. Les hommes peuvent l'excuser, une femme peut seule l'applaudir.

Il est vrai; mais, en revanche, ce n'est pas une femme qui, sur le génie de l'Angleterre et sur sa politique, a cette justesse et cette fermeté de vues. Les femmes, même les femmes supérieures, ont en politique des sentiments plutôt que des idées; elles aiment, elles haïssent, elles ne jugent guère, ou jugent dans le sens de leurs inclinations et de leurs antipathies. Mme de Staël, qui a écrit un demi-volume sur l'Angleterre, ne l'a pas jugée : elle l'a aimée et vue avec les yeux de son amour, non avec ceux de son esprit. Mme de Staël affirme que « ce qui caractérise parti-

culièrement l'Angleterre, c'est ce mélange de l'esprit chevaleresque avec l'enthousiasme de la liberté [1]. » Elle vante la « disposition à l'enthousiasme » de ce peuple généreux, sur qui « la séduction la plus puissante est la séduction du malheur [2]. » Enfin l'anglomanie de Mme de Staël transfigure l'Angleterre. L'Angleterre, à ses yeux, à demi héroïne, à demi quakeresse, est la patronne des humbles, la vengeresse des opprimés, la maîtresse d'école et la tutrice désintéressée des peuples ignorants et sauvages, qui rend à ses pupilles leurs comptes de tutelle avec la liberté, le jour où ils sont majeurs et assez éclairés pour être indépendants. « L'exemple des Anglais formera les Indiens assez pour qu'ils puissent se donner un jour une existence indépendante. Tout ce qu'il y a d'hommes éclairés en Angleterre s'applaudirait de perdre l'Inde par le bien même que le gouvernement y aurait fait. » C'est Mme de Staël qui a écrit cela [3]. (Nous avons pu nous assurer, par des preuves récentes, que l'Angleterre ne croit pas avoir fait encore assez de bien à l'Inde pour s'applaudir de la perdre.) Mais Mme de Staël écrivait ces lignes en 1816. L'auteur de *Robert Emmet*, éclairé par l'expérience, a d'autres idées. Pour lui, l'Angleterre n'est pas cette héroïne et cette quakeresse. S'il n'était pas trop grave pour s'abandonner à des comparaisons d'humoriste, il adopterait plutôt l'image d'Henri Heine : « L'Angleterre est un long, maigre et osseux vieux garçon, qui, pour rattacher à son haut-de-chausses un bouton décousu, développe un fil roulé en peloton autour du globe du monde. Quand il a recousu le bouton, il coupe tranquillement le fil qui ne sert plus, et laisse tomber par terre le monde tout entier. » L'auteur

1. *Considérations sur la Révolution française*, VI[e] partie, chap. IV.
2. *Id.*, *ibid.*
3. *Id.*, chap. VII.

de *Robert Emmet* ne se fait pas plus d'illusion qu'Henri Heine sur l'esprit chevaleresque des Anglais vanté par Mme de Staël. Dans des pages où l'on sent une touche virile, il a très-bien défini ce phénomène psychologique *sui generis* que constitue chez les Anglais l'amour de la liberté. Chez nous, cette affection, c'est tout naïvement l'amour d'un bien précieux, sans acception faite de son propriétaire. Nous l'aimons chez les autres, lorsque par notre faute nous n'en jouissons plus. Mais la liberté pour les Anglais n'a de prix qu'à titre de prérogative. Ils diraient volontiers avec Corneille :

La liberté n'est rien, si tout le monde est libre.

La liberté française est un soleil prodigue qui luit pour tout le monde; la liberté anglaise est un astre jaloux qui se lève et se couche sur le Royaume-Uni. La nôtre est une vérité de raison universelle, un droit de la nature, le premier article du Code du genre humain. La liberté anglaise est, comme le dit encore l'humoriste allemand, une liberté anglo-historique, estampillée et patentée à l'usage des sujets de S. M., et fondée sur quelque vieille loi, comme la Grande Charte ou l'*habeas corpus*. Voilà ce que l'historien de Robert Emmet nous explique avec une netteté parfaite; voilà comme il rectifie les illusions bienveillantes de Mme de Staël sur la chevalerie de nos bons voisins. Il la voit telle qu'elle est, cette chère Angleterre, et il la peint telle qu'il la voit. Serait-ce donc un homme que cet excellent juge du libéralisme anglais ? Je commence à le croire, et si, pour achever de m'éclairer, j'interroge le style, certes j'y reconnais une forte et habile main. Les amis de la couleur le trouveront un peu gris, à la manière genévoise: mais on en goûtera la simplicité grave, l'élévation, l'accent noble et quelquefois touchant. C'est un heureux retour au genre tempéré et contenu, si abandonné aujourd'hui. Çà

et là certaines phrases ont un air féminin : « Les temps orageux où Robert était appelé à vivre vinrent se refléter dans son âme forte et pure. » Parfois l'image est plus jolie qu'exacte, comme il arrive souvent dans le style des femmes : « Quand on navigue sur les bords du golfe d'Amalfi, la vague bleue s'entr'ouvre sous les pieds de la barque qui fend les ondes et laisse entrevoir le vif éclat du corail qui brille aux pieds des noirs rochers. Ainsi l'éclair de la vérité traverse l'incertitude et la contradiction des opinions humaines.... » Mais ce sont là des accidents si rares dans cette diction virile, qu'ils ne peuvent servir d'indices certains. Tout pesé, tout compté, le pour et le contre, j'y vois juste aussi clair en terminant mon enquête qu'en la commençant.

J'aperçois quelque chose,
Mais je ne sais pour quelle cause,
Je ne distingue pas très-bien.

Ce que j'aperçois, ce sont les beautés du livre, et j'ai grand plaisir à les proclamer; ce que je ne distingue pas, c'est qui en est l'auteur, et je renonce sans honte à chercher le mot de l'énigme; on n'est pas forcé d'être OEdipe. Si l'auteur est un homme, il me pardonnera d'avoir douté de lui, en se rappelant ce mot de Victor Hugo : « Dans tout penseur complet il y a une femme. » Si l'auteur est une femme (le sphinx en était une), j'espère qu'elle sera plus clémente que ne l'était le sphinx pour les maladroits qui ne le devinaient pas.

(*Journal des Débats*, 7 janvier 1858.)

LE 14 JANVIER. — UNE IDÉE DU *Réveil* SUR LA CRITIQUE EN FRANCE.

C'est un crime, un grand crime qui est l'événement de la quinzaine. Quoique cette *Revue* emprunte moins volontiers ses sujets à la politique qu'à la morale et à la littérature, elle ne saurait se taire sur cette entreprise terrible qui, même déjouée par la Providence, épouvante encore toutes les âmes et fait réfléchir tous les esprits. Sous le roi Louis-Philippe, à qui n'ont pas manqué non plus ni les assassins, ni le courage de les affronter, ni la protection divine qui détournait leurs coups, tous les hommes honnêtes et sensés, les adversaires comme les amis, s'unissaient dans une commune douleur chaque fois qu'une main criminelle menaçait la vie du chef de l'État. Ils s'affligeaient et pour eux-mêmes, car ils savaient qu'un crime ne sert jamais la cause d'un parti et n'est pas un dénoûment, et pour l'honneur de la France sur qui rejaillissait, aux yeux de l'étranger, la honte du régicide. Aujourd'hui encore, après tant d'événements capables de troubler la conscience publique, si quelque spectacle peut rassurer la société, c'est de voir que toutes ces exécrables maximes de la souveraineté du but et des crimes nécessaires, si chères au fanatisme politique, sont répudiées partout avec indignation; qu'au-dessus des opinions qui divisent, il y a des sentiments d'honneur qui rapprochent les partis, et qui font prononcer à tout bon citoyen le mot de l'Écriture : *Ne interficias regem*, la vie du prince est inviolable, comme le mot d'ordre de la justice et du patriotisme. Dieu soit béni! Cette race de scélérats prudents, qui, pour atteindre une victime, ne craignent pas d'en immoler cent, et qui lancent

de loin la mort à pleines mains pour tâcher de s'enfuir au milieu du massacre, ce ne sont pas des Français. Ils viennent de l'Italie. Il y a longtemps que l'Italie nous envoie ses artisans du mal, et l'on se prend à répéter les beaux vers d'un poëte du XVIIe siècle :

Mais enfin je ne puis sans horreur et sans peine
Voir le Tibre à grands flots se mêler dans la Seine,
Et traîner dans Paris ses momes, ses farceurs,
Sa langue, ses poisons, ses crimes et ses mœurs[1].

Nous pouvons citer Boileau : cela est plus honnête que de citer perfidement un poëte du XIXe siècle, pour impliquer des vers insensés, nés du délire de l'exil, dans le crime des assassins, pour dénoncer en lui un provocateur sanguinaire, pour assouvir sur lui, au nom de la vindicte publique, l'implacable acharnement d'une haine privée, et même pour nous atteindre à notre tour comme aux siècles néfastes de la délation romaine[2]. Nous ne les connaissons pas, ces pamphlets imprimés hors de France. Nous n'en savons qu'un vers : il s'adresse, dit-on, à vous, zélés dénonciateurs, qui choisissez si bien le moment opportun de faire des citations :

Vous seriez des bourreaux, si vous n'étiez des cuistres.

Nous sommes des honnêtes gens ; nous laissons la justice poursuivre les coupables ; nous ne rendons responsable aucune nation, aucun parti politique digne de ce nom, des inventions sauvages de quelques fous monstrueux. Ils ne sont d'aucun parti : ils sont d'une confrérie, celle du meurtre et du sang, et ils frappent au hasard. Ils font pleuvoir les balles sur de braves soldats, sur la foule inoffensive, sur des enfants et des femmes, sur cette jeune souveraine, sur cette jeune mère! Ils tuent à l'aventure, ils tuent tout et

1. Boileau, Variante de la première satire.
2. Voir l'*Univers* du 18 janvier. Je renvoie à ce journal ; j'aurais honte de transcrire l'article de M. Veuillot.

partout. Ce sont des entrepreneurs nomades d'assassinat, qui promènent du nord au midi, à Naples, en Autriche, en Espagne, comme en France, leurs poignards, leurs machines meurtrières, leur fureur de ruine et de bouleversement. On dirait qu'il existe en Europe un Vieux de la Montagne, qui élève dans son repaire et qui lâche dans le monde des bandes de sicaires, enivrés de folie et de férocité. Et notre fier XIXe siècle a le privilége de voir domiciliée, au cœur du monde civilisé, la tribu de régicides qui, au moyen âge barbare, se cachait au fond d'une caverne d'Orient.

De ces bas-fonds du crime et de la dénonciation politique, revenons bien vite dans la région paisible de la littérature. Paisible! elle ne l'est pas sans doute autant qu'elle le paraît, puisqu'on fonde un journal pour y rétablir l'ordre, et que les belles-lettres recrutent une escouade de constables volontaires qui feront la patrouille dans le domaine de la pensée. Pour ne pas mentir à son titre, et pour être bien sûr de *réveiller* quelqu'un, ce journal commence par sonner le tocsin. Tous les curieux accourent sur le seuil de leur porte; ils écoutent, et s'étonnent de n'avoir jamais entendu voltiger de plus gros mots dans l'air que depuis la création de ce nouvel organe de la saine morale et du bon goût. C'est là un signe du temps : les idées élevées et les beaux sentiments empruntent la langue des idées basses et des sentiments grossiers, comme au siècle dernier les grands seigneurs s'amusaient à parler celle du populaire. La religion a rencontré des avocats qui plaident pour le bon Dieu, comme on plaiderait pour le diable, avec une éloquence à faire trembler les saints. Les nouveaux gardiens de la morale publique et de la chasteté des Muses ressemblent à des grenadiers en goguette chargés de protéger les vierges d'un couvent. Aussi quand tous ces braves gens viennent à se rencontrer, ils se font des saluts et se serrent les mains comme de vieux amis qui se sont reconnus

à leur premier juron, et ils ont à ce point la même langue, le même cri, qu'en les écoutant les uns après les autres, c'est à peine si l'on distingue le changement de voix. Je ne m'en étonne pas. Si on les priait tous de réciter leur *Credo*, le vrai, celui du cœur, avec tous ses articles, leurs symboles de foi formeraient un chœur moins dissonant qu'on ne pense. Qu'importe d'ailleurs? Le mot d'ordre fait tout, et la cocarde est là pour rallier tous les soldats du régiment.

Donc, dans un de ces journaux qui sont les anges gardiens de la société, *le Réveil*, j'ai lu que si le monde pense de mâl en pis et tourne à la folie, et même à l'idiotisme, c'est qu'il n'y a pas de médecin courageux qui ose mettre au malade la camisole de force et lui verser à seaux de l'eau froide sur la tête. Je demande pardon à l'auteur de l'article, homme d'esprit sans nul doute, mais qui fait sonner son esprit comme un sous-lieutenant ses éperons et son sabre, je lui demande pardon de substituer à ses métaphores militaires des équivalents plus doux. Il a parlé de mettre la littérature à la raison avec quatre hommes et un caporal, et il s'est mis en campagne la croix en tête, dit-il, et l'épée à la main. Ce style, à mon avis, sent encore plus le mousquetaire que le chevalier chrétien. Quand on choisit la croix pour symbole, on n'est pas bien venu à y joindre l'épée. L'épée, que la croix a sommée de rentrer au fourreau, n'a rien à faire dans la critique; la plume suffit quand elle est bonne. Un juge des choses d'esprit n'est pas un capitaine, et, quand il s'en donne l'air, il est un capitan. Puisqu'il vous faut des images, empruntez-les plutôt aux professions civiles, à la magistrature ou même à la médecine, si vous avez du siècle une assez mauvaise opinion pour croire que tous vos justiciables ou que tous vos clients sont des délinquants ou des malades. Cela n'aura du moins qu'un inconvénient, celui de rendre à la critique cet air pédant et rogue qu'elle avait autrefois, et dont elle

s'était heureusement corrigée. Car lorsqu'on affirme qu'il n'y a plus de critique, on veut dire seulement qu'il n'en existe plus comme celle dont on se fait l'idée, et l'idée qu'on s'en fait, c'est précisément celle de la critique à robe noire, verbalisant comme un commissaire, pérorant comme un avocat, lançant des exploits comme un huissier, fulminant des arrêts comme un juge : l'Intimé, Petit-Jean et l'illustre Dandin sous un même bonnet. Cette critique n'existe plus, les salons l'ont tuée.

Les salons, voilà, dit-on encore, les vrais fléaux de la critique. C'est la sociabilité qui abolit la sincérité : les liaisons de parti, les relations du monde émoussent la conscience. Il faut vivre en ermite pour se conserver libre. Diogène aujourd'hui pourrait seul dire la vérité. Je ne veux pas nier ce qu'il y a de fondé dans cette accusation contre la politesse; je ne veux pas l'exagérer non plus. Chez les esprits timides, elle désarme la justice et provoque la complaisance, soit en leur faisant illusion sur les fautes, soit en leur ôtant la hardiesse de les signaler. Mais Philinte n'est pas né d'hier. De tout temps il y a eu dans la littérature, comme dans la politique, de l'esprit de coterie, des capitulations de consciences, des échanges de services par confraternité, des éloges de convenance, des atténuations et des déguisements de la vérité. La critique contemporaine a toujours ses abus : ce qui peut l'en consoler, c'est qu'elle a aussi une impuissance heureuse qui en corrige l'effet. Elle voudrait tromper le goût public, qu'elle n'y parviendrait pas d'une façon durable. Elle ne saurait donner la gloire à un mauvais ouvrage ni l'ôter à un bon. Elle n'a ni le pouvoir de faire de faux grands hommes, ni celui de défaire les vrais. Ses abus, après tout, ont donc une certaine innocence. Personne d'ailleurs n'y échappe, pas même ceux qui les dénoncent avec le plus de fracas. *L'Univers* fait semblant d'admirer *le Réveil*, et *le Réveil* proclame son goût pour *l'U-*

nivers. Si demain le rédacteur en chef du *Réveil*, le caporal des quatre hommes qu'on demande pour tenir en respect toute la littérature, se trouvait invité, par les amis de la morale publique, à saisir au collet l'auteur d'un certain livre étonnamment risqué qu'on appelle *Une Vieille maîtresse*, je me tiens assuré qu'il ne prendrait en main ni la croix, pour mesurer la dose de christianisme répandu dans les pages de ce joyeux roman, ni l'épée pour frapper la main qui les a écrites et signées. En apprenant que ce romancier folâtre est un de ses quatre hommes, le caporal attendri le ferait évader par la porte du corps de garde.

Il y a dans tous les temps de pareilles connivences. On les peut tolérer chez les gens du monde qui ne se font pas meilleurs qu'ils ne sont; mais elles scandalisent chez les puritains qui posent sur tous les murs l'affiche de leur vertu. Quand on se vante d'être un Alceste, il est impardonnable de se montrer Philinte. Entre Alceste et Philinte, il y a d'honnêtes gens qui ne se piquent pas d'être l'un, qui ne daignent pas être l'autre, et dont l'ambition est de dire poliment ce qu'ils croient la vérité. Ils ne roucoulent pas en faisant des révérences, mais ils ne grondent pas en haussant les épaules, et, si le sonnet n'est pas bon, ils l'éconduisent avec civilité, sans le renvoyer durement au cabinet. Certes la critique contemporaine, qui compte de si beaux noms, n'a pas toutes les vertus. Sa gloire est plus grande que son influence, peut-être parce qu'elle possède plutôt la variété des talents que l'unité des principes. Mais si elle a un don qui soit son privilége, c'est celui d'exprimer ses jugements sous des formes flexibles, où tiennent tout ensemble les égards et la vérité; c'est celui d'indiquer sa pensée avec une finesse qui permet aux lecteurs clairvoyants de saisir la nuance exacte de l'opinion sous les ménagements des mots; c'est l'art de contredire sans paraître blâmer, d'objecter au lieu de combattre, et de faire réflé-

chir au lieu d'offenser. On ne se trompe pas en attribuant à la sociabilité moderne et à l'influence des salons ce raffinement des jugements littéraires. La critique a fait son éducation dans le monde, et ce n'est pas la vérité qui en souffre le plus. La vérité trouve toujours moyen de se faire sa part. La critique a beau ne parler qu'à demi-mot, le reste se devine. Le public se charge de comprendre les sous-entendus et de remplir les blancs. Il y a entre la critique et lui une entente parfaite. Il comprend à merveille cette langue nouvelle que la sociabilité a forcé la critique de parler, et il donne à chaque mot le sens qu'il doit avoir. Combinez les jugements que la critique imprime avec ce que le public intelligent ajoute, et vous aurez sur chacun des écrivains du temps l'appréciation vraie. Dans cent ans, quand, de ce dialogue entre la critique et le public, tout le rôle du public aura disparu, quand il ne restera plus que la moitié de l'œuvre, la partie imprimée, le rôle de la critique, comme c'est nécessairement le plus flatteur des deux, la postérité s'extasiera sur notre optimisme et sur notre charité chrétienne. Elle ne se doutera pas que le diable n'y a rien perdu. Le XXe siècle croira que le XIXe a été l'âge de l'admiration, et que les écrivains, comme des dieux de l'Olympe, ont passé leur vie à respirer l'odeur des cassolettes et à boire le nectar versé par les échansons de la critique laudative. Je voudrais que par impossible, au lieu de mourir demain, ce chétif feuilleton pût arriver à nos petits-neveux et leur dire à l'oreille que le XIXe siècle n'a été dupe de rien ni même de personne, et qu'il n'est pas une seule de nos statues dorées dont nous n'apercevions distinctement le pied d'argile. On le couvre d'un voile, parce qu'on est poli, mais d'un voile transparent, et le public averti sait où il doit porter ses excellents yeux.

Je le répète, ce n'est pas la vérité qui a le plus perdu à l'adoucissement de la critique moderne, c'est l'autorité. La

critique est maintenant une femme du monde, qui cause, qui sourit, qui pique quelquefois et ne rudoie jamais. Ce n'est plus un dictateur. On peut regretter les dictatures littéraires; quelques-uns les regrettent, à ce qu'il paraît, puisqu'ils essayent d'en refaire une, estimant qu'il suffit, pour cette restauration, de brandir une épée et d'arborer une croix. Il y faudrait encore quelque peu de génie. Mais fussent-elles exercées par le génie, je ne regrette pas les dictatures littéraires. Elles tyrannisent les jugements que la politesse se borne à tempérer. La sociabilité met une sourdine à la critique, mais la laisse parler. Les dictatures la font parler ou se taire, comme il leur plaît. Voltaire était un grand dictateur. Tous les critiques du siècle marchaient sous son drapeau, tous suivaient sa consigne. L'autorité du parti était immense, mais c'était un parti. Qu'y gagnait la vérité? « Un excellent critique, a dit Voltaire lui-même, serait un artiste qui aurait beaucoup de science et de goût, sans préjugés et sans envie. » Voltaire avait raison, raison contre lui-même. Avec cet artiste excellent, sans préjugés et sans envie, on peut faire le critique, on ne fait pas le dictateur. Voltaire a été celui-ci; il n'a pas été celui-là. Il a le sentiment de l'art, il a le goût exquis, un vif amour du beau et du vrai, mais un amour plus ardent encore de sa propre pensée et de son pouvoir. Comme tous les souverains absolus, il est le premier esclave de son autorité; il subit le joug qu'il impose, et c'est pour cela qu'il n'a pas eu la force de changer le goût de son temps. La critique de parti n'a pas d'empire durable non plus que d'exacte vérité. La critique du XVIIIe siècle, avec sa passion de secte, est plus loin d'être vraie que celle du XIXe, avec sa discrétion évasive et ses ménagements mondains.

(*Journal des Débats*, 21 janvier 1858.)

LA COLLABORATION LITTÉRAIRE. — DE LA POLITESSE DANS LA CRITIQUE. — LE ROMAN D'UN MORALISTE CATHOLIQUE.

Dans le discours de M. Lebrun, prononcé jeudi dernier devant l'Académie française, le public a goûté un spirituel passage sur la collaboration littéraire. M. Lebrun ne l'aime pas, par la raison que les beaux ouvrages ont besoin d'une grande unité, et que plusieurs plumes réunies doivent échouer là où une seule peut réussir. Le public, en applaudissant M. Lebrun, a paru de son avis. Il est vrai qu'il y a deux ans le public n'avait pas moins applaudi un autre discours, où la collaboration n'était pas moins spirituellement vantée, par la raison que les beaux ouvrages ont besoin d'une grande variété de mérites, et que là où une seule plume échouerait, plusieurs ensemble peuvent réussir[1]. Qui a raison de M. Legouvé qui dit oui, de M. Lebrun qui dit non, ou du public qui dit oui et non tour à tour? Je crois que c'est le public, que la collaboration a du mauvais et du bon, et qu'il ne faut ni la condamner ni l'absoudre sans réserve. Le procès, plus commercial que littéraire, qui vient de se dénouer devant les tribunaux, n'est pas un argument qui lui soit favorable. C'est bien un signe du temps que cette étrange manie d'appliquer aux richesses de l'esprit le procédé d'association qui fait fructifier les capitaux, et de former entre amis une caisse commune de valeurs intellectuelles pour l'exploitation du roman. C'est un médiocre honneur pour la littérature que le spectacle des gens de lettres émettant sur le marché des ouvrages en

1. *Discours de réception de M. Legouvé à l'Académie française*, 28 janvier 1856.

dix volumes sans les avoir en portefeuille, sans étude préalable, sans plan déterminé, sans répartition du travail. L'œuvre se fait au jour le jour, au fur et à mesure du placement de la copie. Il y a plus de concert dans ces humbles ateliers où tel fabrique la pointe de l'épingle, où tel fabrique la tête. Chacun y sait ce qu'il fait : aussi toutes les épingles ont-elles une tête et une pointe. Mais ne jugeons pas la collaboration littéraire sur l'exemple du roman. Il y a des genres qui excluent la collaboration, ceux où la pensée domine, et avant tout le genre philosophique : se figure-t-on Descartes, dans son poêle, composant en société le *Discours sur la méthode ?* Ajoutons-y le genre épique, quoique Homère ait eu, dit-on, pour collaborateurs tous les rapsodes de la Grèce, et le genre historique, qui exige des principes trop fermes, trop arrêtés, pour que plusieurs esprits, à moins d'être jumeaux, puissent traiter ensemble un seul et même sujet. Le genre du roman n'est pas aussi sévère ; mais comme le récit y domine, et comme dans le récit doit se faire sentir une certaine unité de ton et de style, la collaboration y est bien difficile encore. Je n'oserais pourtant l'interdire, s'il est vrai que *Zaïde* et *la Princesse de Clèves* soient les fruits délicats des entretiens d'un poëte bucolique et d'une femme d'esprit. Dans la comédie, où divers personnages ont chacun leur langage, leur ton et leur conduite, la collaboration semble plus naturelle, et les divers auteurs peuvent se faire la part la mieux assortie à leur esprit et à leur caractère : celui-là a de l'imagination, il inventera les scènes ; celui-ci a de l'esprit et du goût, il trouvera les saillies et surveillera le style ; l'un est plaisant, il fera rire; l'autre est sensible, il fera pleurer. A chacun son emploi. Racine, Boileau et Chapelle ont fait ensemble, dit-on, plusieurs scènes des *Plaideurs*, et il y a tel vers où l'on devinerait la main de Boileau, quand même la tradition ne le lui attribuerait pas. J'admets bien qu'ils n'auraient

pas fait de la sorte *le Misanthrope* ou *Tartufe*, lors même que Molière se fût mis de la partie. Mais il ne s'agissait pas du *Misanthrope* et de Molière jeudi dernier à l'Académie : il s'agissait de M. Augier et de M. Sandeau, et de leur charmante comédie *le Gendre de M. Poirier*. Elle est assez jolie, M. Lebrun en est convenu lui-même, pour racheter bien des torts de la collaboration littéraire et pour servir de modèle aux futurs collaborateurs; car il y aura encore des collaborateurs, malgré le discrédit que le procès actuel a jeté sur les entreprises d'esprit en société. Du reste, je ne prétends pas traiter aujourd'hui cette question féconde de la collaboration, que trois avocats et un substitut n'ont pas épuisée. J'y reviendrai bientôt, à propos de la propriété intellectuelle, une autre question intéressante, réveillée dernièrement par un excellent Mémoire de M. Laboulaye, dans l'affaire du pseudonyme *Nadar*, et par une brochure piquante de M. Oscar Comettant.

J'avais osé défendre dans ma dernière *Revue* la critique contemporaine contre les reproches de pusillanimité et d'impuissance qu'on lui avait adressés. Je l'avais montrée telle qu'elle est, sans affirmer qu'elle est tout ce qu'elle doit être, et j'avais prétendu que, malgré ses défauts, elle a souvent le double mérite d'être vraie et polie. On m'a contredit avec une violence que, par modération, j'appellerai incivile, et qui ne m'a ni touché ni surpris; des personnalités venues de l'endroit où stationnent les quatre hommes avec leur caporal, exhalent naturellement un parfum de corps de garde, et de plus elles ne prouvent rien. Je persiste donc à penser que la critique peut concilier les devoirs de la politesse avec les droits de la vérité, et, pour le démontrer sans réplique, je vais prendre un exemple. Je choisis un livre où se rencontre une ostentation assez intolérable de préciosité laborieuse, de mauvais goût prémédité, de paradoxes d'emprunt et d'impureté raffinée, pour

provoquer de la part de la critique les suprêmes rigueurs. C'est le livre dont j'ai cité le titre dans ma dernière *Revue*, et que plusieurs de mes lecteurs m'ont prié de leur faire connaître, *Une vieille Maîtresse*, roman en trois volumes, par M. Barbey d'Aurevilly. La composition de cet ouvrage date de quelques années; sa réputation date de quelques semaines, du jour où l'auteur a pris le glaive, la balance et la croix, pour devenir le Pierre l'Ermite de la critique « autoritaire » et catholique. Des curieux ont cherché les antécédents de ce preux et de ce chrétien, et ont découvert son roman jusqu'alors à peu près ignoré : c'est un vieux livre encore nouveau. Il porte cette épigraphe : *Perseverare diabolicum*. Je vais l'analyser dans toute son étendue. J'essayerai de le juger, sévèrement, comme on doit juger un tel libertinage, et poliment, comme on peut tout juger. Si je parviens à unir la politesse à la sévérité, sans rien sacrifier de la justice, cette épreuve triomphante subie par la critique persuadera, j'espère, M. Barbey d'Aurevilly.

Avant de commencer, je demande pardon aux lecteurs du *Journal des Débats* des citations que je mettrai sous leurs yeux : ils ne sont pas accoutumés à de pareils présents. J'ose avertir aussi les lectrices qu'elles feront sagement de ne pas continuer à lire ce feuilleton, plus sagement encore de ne pas lire le roman de M. Barbey d'Aurevilly, qui, moins chaste que J. J. Rousseau, aurait dû se montrer aussi franc, et inscrire à sa première page la fameuse phrase de la préface de la *Nouvelle Héloïse :* « La femme qui me lira est une femme perdue. » La démonstration exige que je cite, et, si je remplaçais par des points les passages les plus caractéristiques, M. Barbey d'Aurevilly me reprocherait encore mon faible pour les blancs et les sous-entendus. On me permettra donc de ne rien passer.

La donnée du roman est fort simple : c'est l'histoire d'un jeune homme qui a une maîtresse et qui se marie. Dans

la première partie du livre, il quitte sa maîtresse pour sa femme ; dans la seconde, il quitte sa femme pour sa maîtresse. Voilà le fond du sujet; il n'a rien d'éblouissant. Quant aux personnages, ils paraissent exister, et ils n'existent pas; ils n'ont pas de caractères propres. Depuis Balzac, dont M. Barbey d'Aurevilly me semble une déplorable contrefaçon, ils traînent dans tous les romans. Chez Balzac du moins ils agisssent : dans *Une vieille Maîtresse*, ils n'agissent pas, ils posent : ce sont des poupées qui remuent les yeux, la langue et les bras ; derrière elles, on aperçoit l'auteur, qui donne successivement de la voix pour toutes ses marionnettes. Présentons au public les principaux personnages, et reproduisons textuellement leurs traits :

1° Mme la marquise Herminie de Flers, née en 1760. C'était autrefois « une femme de sens qui avait des sens. » Elle avait aussi « un regard assassin et fripon qui sautait par-dessus l'éventail, et faisait faire à la décence toutes les voltiges de la curiosité. » Elle-même « elle dansait sur les cœurs une pyrrhique à elle, avec des mules de satin blanc. » Mais sa réputation n'en resta pas moins immaculée.

« Malgré de nombreuses fantaisies dont personne ne sut le chiffre exact, elle avait marché avec une précaution et une habileté si félines sur les extrémités de ces choses qui tachent les pattes veloutées des femmes, qu'elle passa pour Hermine, de fait et de nom.... Aussi l'histoire de sa jeunesse est-elle un magnifique fragment d'une *Imitation* qu'il serait bon de donner, dans l'état actuel de nos mœurs, à méditer aux jeunes personnes. Tout le monde y gagnerait, même les maris. »

Aujourd'hui la marquise de Flers n'est plus qu'une vieille femme « au front carré, encadré de cheveux gris, » à la main « restée belle au bout d'un bras qui avait été beau ; » à l'esprit resté « leste, » et qui sait toujours « sauter le bâ-

ton d'un mot vif. » On peut voir à la fin du premier volume quel saut périlleux exécute l'esprit de la marquise de Flers. On ne peut s'élancer de plus loin pour tomber plus bas : c'est à faire frémir les plus grands acrobates de la gravelure. L'auteur regrette amèrement qu'à l'heure qu'il est, dans le faubourg Saint-Germain, « ce volatil parfum » de la gaillardise « se soit évaporé, » ce qui prouve plus que tout le reste « l'abâtardissement des races. » Au nom de la critique catholique, le faubourg Saint-Germain est prié de se décolleter un peu.

2° Mlle Hermangarde de Polastron, petite-fille de la marquise de Flers : une jeune personne tout à fait « digne de son nom carlovingien, » des yeux « bleus de roi, » des cheveux blonds, « d'un blond d'or fluide, » un teint « pétri de lait et de lumière, » et point fade pourtant :

« Le vermillon de ses joues aussi éclatant que la bande écarlate des lèvres montrait assez que sous le marbre éblouissant de blancheur il y avait là un sang vivant qui ne demandait qu'à couler pour la gloire de l'amour. »

On le comprend de reste, en songeant que Mlle Hermangarde est l'élève de Mme la marquise de Flers. Elle a dû lire cette fameuse *Imitation* de Mme sa grand'mère, à l'usage des jeunes personnes à marier. En voici un précepte que je détache pour donner une idée de ce traité d'éducation des filles, qui complète celui de Fénelon :

« Il ne faut pas qu'une femme soit uniquement une chose ornée de dentelles, comme l'oreiller sur lequel elle est heureuse.... Il y a des roueries innocentes qui sont à l'amour ce que sont à la dentelle les épingles avec lesquelles on la fait. »

Ainsi caractérisée, Mlle Hermangarde ne sait pas encore faire le saut du bâton d'un mot leste et vif ; ce n'est pas de son âge ; mais elle sait rêver, et quand elle rêve,

« Elle a des lueurs plus divines que tous les scintille-

ments lutins, des silences plus éloquents que tous les petillements de paroles, des reploiements sous la nue d'une virginité troublée, plus expressifs que toutes les fusées d'étincelles.... Elle a en toute sa personne quelque chose d'entr'ouvert et de caché, d'enroulé et de mi-clos, dont l'effet est irrésistible. »

Quand on a lu ces phrases, on ne s'étonne plus que M. Barbey d'Aurevilly ne se laisse pas prendre aux « bêtises » de Voltaire.

3° M. Ryno de Marigny, jeune homme de trente ans, à qui Mme de Flers va marier Mlle Hermangarde : figure byronienne d'aventurier héroïque, le dernier des mille et un petits-neveux de Lara. Il est pâle et mystérieux comme toute sa famille. Son front porte la trace de la foudre. Ses yeux immobiles « ont soif de la pensée des autres comme des yeux de tigre ont soif de sang. » Il a des moustaches « orientales, dont le voile diaphane et brun, délicatement lamé d'or, qui lui retombe sur la bouche, cache mal le dédain de ses lèvres. » Sa personne tout entière est d'une distinction « presque grandiose. » Éloquent auprès des femmes, il a « des paroles obscures et chatoyantes qui font rêver; » il a « des entortillements de serpent câlin » qui l'aident à « despotiser » les âmes. Le mystère qui est en lui « agit avec une énorme puissance sur les organisations élevées; » sa vie « est comme un gouffre : on n'y voit pas très-clair. » On devine confusément que « c'est un ambitieux trompé par la vie, mais un ambitieux de la race de César, en qui il y a aussi des entrailles, » et qui, « comme Macbeth, a sucé le lait de toutes les tendresses humaines. » Enfin « c'est un grand cœur, » et quand on a le bonheur d'avoir une petite fille reployée, enroulée et mi-close comme Mlle Hermangarde, quel mari mieux assorti pour elle que ce parfait gentilhomme qui a des paroles si chatoyantes et des entortillements de serpent si victorieux ?

C'est pourquoi Hermangarde aime Ryno jusqu'à porter envie à ses anciennes maîtresses. Elle a vu dans le monde Mme de Mendoze, une jeune femme, « mélange unique de clartés sans fulgurances et d'ombres lactées ; » aux cheveux « d'ambre pâle, » au cœur « de feu qui brûle dans un corps de séraphin vaporeusement opalisé ; » à la lèvre « roulée » et pareille à « celle que la maison de Bourgogne apporta en dot, comme une grappe de rubis, à la maison d'Autriche. » Mme de Mendoze a été aimée et abandonnée par Ryno. Tout Paris sait l'histoire : « L'écusson des Marigny et celui des Mendoze ont été écartelés à jamais par les hérauts d'armes de la médisance parisienne. » La pauvre délaissée se meurt de désespoir et de consomption. Ryno, « l'homme au grand cœur, » la laisse doucement s'éteindre. Il a une autre maîtresse, la vieille maîtresse, l'héroïne du roman, dont la jeune Hermangarde sera bien autrement jalouse tout à l'heure.

4° La señora Vellini, née à Malaga, d'une duchesse et d'un toréador. Sa femme de chambre est belle : c'est une jeune fille rousse « qui marche d'un pas résolu et voluptueux, et dont l'ondoyante taille profile d'alliciantes ombres sur les draperies qu'elle éclaire. » Mais elle, la señora, elle est bien mieux que belle : elle est laide, d'une laideur que transfigure la passion. Au repos, c'est à peine une femme : avec ce « duvet noir-bleu qui estompe ses lèvres, » et cette voix mâle de contralto, elle a l'air non d'une jeune femme, mais « d'un jeune garçon, » non d'une « odalisque, » mais d'un « icoglan. » Plus loin l'auteur l'appelle un « androgyne[1]. » Quand la passion la fait « sauter debout, »

« Ce front envahi par une chevelure mal plantée, ce front

1. Voy. t. Ier, p. 200, et t. III, p. 113, les phrases singulières sur le contralto et sur l'androgyne.

d'esclave étroit, entêté, ténébreux, grossit, grandit et commande au visage. Ce nez commencé par un peintre kalmouck finit en narines entr'ouvertes, fines, palpitantes, comme le ciseau grec en eût prêté à la statue du Désir. Les coins de sa bouche vont mourir dans des fossettes voluptueuses.... Ses yeux emplis par des prunelles d'une largeur extraordinaire s'avivent d'une clarté qui brûle le jour.... Sa jambe est une jambe de promesse et de perdition, tournée pour faire vibrer dans les plus folles danses de l'amour le carillon de tous les grelots de la fantaisie, et autour de laquelle l'imagination émoustillée. . . . . .

. . . .

Je m'excuse, ô lecteur, de cette réticence. J'avais trop présumé de ma hardiesse en promettant de tout citer. Une ligne de points peut seule décrire chastement l'itinéraire suivi par cette imagination « émoustillée » du romancier catholique. Je reprends mon récit.

La señora Vellini est depuis dix ans la maîtresse, ou plutôt « le flacon de poivre rouge » du seigneur Ryno de Marigny, comme le dit à Mme de Flers M. le vicomte de Prosny, un ancien *beau* qui « a tourné autrefois la tête à une héritière avec les muscles de son mollet, » et qui aujourd'hui n'est plus qu'un de ces vieux roués « qui regarderaient Suzanne au bain par le trou de la serrure. » Homme de bon conseil, d'ailleurs, car il dissuade la marquise de marier Hermangarde avec M. Ryno, de peur que Ryno marié ne retourne à sa vieille maîtresse, comme « les palais blasés retournent au piment après avoir mangé des ananas. » La marquise n'est pas prude : elle trouve tout naturel que Ryno « ait eu quelques-unes de ces femmes qui vont à la messe à Saint-Thomas-d'Aquin avec paroissien de velours fermé d'or. » Mais que Ryno les ait toutes immolées à sa vieille maîtresse, que Ryno revienne à elle toujours, en passant sur une « hécatombe » de femmes sacrifiées, voilà ce qui

éveille chez Mme de Flers une peur et « des curiosités qui se mettent à siffler en elle comme des couleuvres éveillées. » Elle craint qu'une maîtresse que l'on garde dix ans ne soit « le résumé de toutes les séductions des autres, » une « maîtresse-sérail, » dit-elle « d'un mot hardi et d'un geste qui ne l'est pas moins. » Elle demande à Ryno une explication. Quel malheur d'abréger cet incomparable entretien! Mais comme il dure toute la nuit et remplit un demi-volume, j'y cueille à la hâte quelques fleurs choisies.

L'amour de M. de Marigny pour la señora Vellini a commencé par la haine. Il l'avait trouvée laide. Un jour, dans un souper de joueurs, d'actrices et de journalistes, « champignons exquis, quand ils ne sont pas empoisonnés, et levés du soir au matin sur le fumier du siècle, » il la vit marcher devant lui du salon à la salle à manger. « Deux éclairs, je crois, partirent de cette épine dorsale qui vibrait en marchant comme celle d'une souple et nerveuse panthère, » et voilà Ryno foudroyé.

Ici une réflexion. J'ai rencontré dans les œuvres littéraires d'un écrivain dont M. Barbey d'Aurevilly ne récusera pas l'autorité, une observation pleine de nouveauté et de profondeur, c'est qu'à toutes les époques il y a « une corrélation intime entre le langage de l'amour employé par les poëtes et les connaissances chirurgicales de leur temps; » de sorte que « toute déclaration est un traité d'anatomie. » Le siége de l'amour, c'est l'âme; mais quel est le siége de l'âme? Il faut avoir un parti pris là-dessus pour bien parler d'amour. Les poëtes du XVII[e] siècle n'en ont aucun, hélas! Les amants dans les tragédies confondent en parlant tous les systèmes physiologiques.

L'amour n'est pas un feu qu'on enferme en une âme,

dit Racine. C'est qu'il ne sait pas où l'enfermer, ce feu, et il le met tour à tour dans les veines, dans les yeux et dans

le cœur, avec la plus déplorable indifférence pour la question anatomique. Les anciens, génies bien plus complets, ont des idées arrêtées sur le siége de l'âme. Ils tiennent qui pour la moelle, qui pour les veines, qui pour le diaphragme. Virgile est pour les veines :

Vulnus alit venis et cæco carpitur igne.

Homère est pour la moelle épinière, et Galien cite Homère comme un grand médecin. M. Barbey d'Aurevilly apprendra avec joie qu'il est de l'école d'Homère en faisant de l'épine dorsale de la señora Vellini le foyer turbulent des éclairs de l'amour. C'est, comme dit encore l'auteur que je me plais à citer, c'est que les écrivains éminents, de nos jours, apportent dans leur style une précision bien autrement philosophique (et physiologique) que les classiques du XVII[e] siècle[1]. M. Barbey d'Aurevilly trouvera, je l'espère, un sujet légitime d'orgueil dans cette conformité de sa *Vieille Maîtresse* avec l'*Iliade*, et dans cette communauté de vues sur l'expression physiologique de l'amour, qui le prédestinait à s'entendre si bien avec M. Granier de Cassagnac, son catholique collaborateur. Du reste, l'amour tel qu'il est peint dans une *Vieille Maîtresse* est parfaitement digne d'avoir pour siége unique, non le cœur ou bien l'âme, comme au siècle grossier de Racine et de Corneille, mais la moelle épinière de Ryno et de Vellini. L'amour médullaire de Ryno brûle non-seulement le corps, il brûle « la pensée. » « C'est le faisceau de tous les désirs en un seul. » Il y en a dans une *Vieille Maîtresse* vingt descriptions luxurieuses qu'il est bienséant d'écarter. Le trait qu'on y voit dominer partout, c'est le mélange de la volupté avec la férocité, comme dans certains livres qu'on n'ose pas nommer. Ryno confesse, toujours

1. Œuvres littéraires de M. Granier de Cassagnac : *Du Langage de l'amour en poésie*, p. 154.

devant la marquise, qu'il comprend les amours de Caligula, lequel « tranchait la tête à sa maîtresse pour voir ce que cette tête cachait. » Il raconte comment, à la suite d'un duel avec le mari de la señora, la señora est venue dans son appartement pour s'offrir et se donner à lui. Il avait été blessé : elle a bu le sang de sa blessure ; puis elle s'est déchiré le bras d'un coup de stylet. « Je veux que tu boives de mon sang, Ryno, comme j'ai bu du tien. » Ryno s'abreuve « à cette coupe vivante qui frémit sous ses lèvres ; » il puise « à cette veine ouverte l'avant-goût de voluptés cruelles et la soif du bonheur agité. » Depuis cet échange affectueux de leur sang qui signale le lever de leur lune de miel, ils ont voyagé comme deux jeunes amants, ils ont eu un enfant qui est mort et qu'ils ont brûlé à la manière antique, enfin ils viennent de se séparer, après des caresses « horriblement fauves, » des voluptés « torréfiantes » et de prodigieux « éperduments. » Et Ryno raconte toutes ces belles choses à sa future grand'maman, depuis minuit jusqu'à six heures du matin, et l'excellente femme, qui ne saurait trouver dans le faubourg Saint-Germain de petit-gendre plus accompli, s'empresse de le marier à Hermangarde de Polastron.

J'ai hâte de finir ; Hermangarde est pendant quelques mois « la plus heureuse des épousées. » Les deux « alcyons » cachent leur bonheur dans un petit manoir sur une côte de la Manche. Hermangarde, qui est un alcyon, est aussi une « aiglonne d'amour, » et plane avec son mari dans un « empyrée de solitude. » Tous deux sont encore « des sensitives de félicité partagée. » Pour eux « le collier emperlé des heures fortunées » semble ne devoir jamais se rompre, jusqu'au jour où la señora Vellini revient en tapinois pour le mettre en pièces et le jeter au vent. Un beau soir, Hermangarde, inquiète de l'absence de son mari, court par le froid et la neige sur les traces de l'infidèle. Elle arrive

au seuil d'une chaumière éclairée; par les fentes du volet, elle aperçoit Ryno et Vellini étendus sur des gerbes :

« Groupe difficile à saisir sous ces lueurs errantes coupées d'obscurité.... C'étaient des attitudes lassées, déchevelées, des reploiements de corps alourdis. La tête brune de Ryno était placée plus bas que le sein de l'Espagnole, qui jouait d'une main avec son miroir. Était-ce le bras de cette femme qui liait ainsi le cou de Ryno, ou. . . . .

. . . .

. . . . .? Une gerbe d'étincelles rayonnait à l'extrémité de cette ligne indistincte.... »

Quand Ryno rentra dans le « nid des alcyons, » il trouva Hermangarde évanouie. Bientôt le délire la prit, et elle accoucha avant terme. Une fois trahie, elle fit vœu de chasteté devant une petite statue de la Vierge « que l'amour conjugal n'avait pas exilée de ses rideaux. » Et un jour où son mari lui baisait le creux de la main, « les titillations des muqueuses idolâtres dans les nerfs les plus subtils lui ayant donné des sensations trop vives, » elle retourna la main dont elle avait d'abord laissé prendre la paume et n'en présenta que le dessus aux lèvres de son mari. Ryno, l'homme au profond esprit, « comprit ce mur épais d'une main retournée, » et, pendant qu'Hermangarde souffrait sans se plaindre, « une épée enfoncée jusqu'à la garde dans le sein, comme la *Mater dolorosa* du *Stabat*, » Ryno alla passer toutes ses soirées chez la señora Vellini, qui tenait à sa disposition le dessus et le dessous de sa main tout entière, et les « fauves caresses » et « tout le carillon des grelots de la fantaisie. » Que voulez-vous? « Le corps, comme l'âme, a ses ressouvenances. »

Le lecteur m'est témoin que j'ai montré jusqu'ici la plus parfaite modération. J'ai fait une analyse et me suis abstenu de réflexions, estimant que les choses parlaient assez d'elles-mêmes. J'ai surtout cité, trop peut-être. Mais il fallait une

fois pour toutes faire pleinement connaître ces réformateurs du goût et du style, ces moralistes, ces gentilshommes et ces excellents catholiques qui accusent leurs très-chers frères d'être des grimauds, des corrupteurs, des bohêmes et des voltairiens. Le public les connaît maintenant sans qu'il en ait rien coûté à la politesse de la critique. On a compris mes euphémismes, suppléé mes réticences, traduit mes lignes de points. Je n'ai eu besoin que d'en appeler au bon sens, à l'instinct moral et au goût du public pour apprécier un ouvrage entièrement en dehors du sens commun, de la morale et de la langue française. Ma thèse est démontrée et je pourrais me taire. Mais je veux faire quelque chose pour M. Barbey d'Aurevilly. Puisqu'il regarde la modération comme une connivence avec les mauvais livres et qu'il hait l'urbanité comme une lâcheté de l'esprit, je vais, cette fois seulement, déroger à mes habitudes, par complaisance pour lui, et lui dire la vérité sans aucun des ménagements qu'il méprise. Au fond de son livre, nulle intention philosophique, nul principe, nulle passion de l'âme : rien que la froide licence d'un esprit malsain, rien que les visions charnelles d'une imagination en débauche, depuis le premier volume jusqu'au dernier. *Perseverare diabolicum*, l'auteur a bien raison. « Le corps, comme l'âme, a ses ressouvenances : » c'est visiblement la seule morale du roman.

Le sincère M. de Prosny se charge de la tirer. Comment, lui dit un jour Mme d'Artelles, M. de Marigny sacrifie-t-il un ange comme sa femme « à cette vieille macaque de Vellini ? » M. de Prosny répond par une démonstration presque apologétique des supériorités de la maîtresse-sérail. Le seul but de ce livre (je serais trop naïf d'en supposer un autre), c'est la volonté d'analyser les causes secrètes de l'empire illimité d'une vieille maîtresse, d'approfondir un mystère de sensualité, de trouver des images et des métaphores amoureuses, émanées de la moelle épi-

nière, pour exprimer toutes les nuances des idées impures. Ajoutez-y des raffinements inouïs : une affectation effrénée d'euphuïsme et de dandysme, une prétention aristocratique au bel air, aux façons galantes, à la gentilhommerie du ton et du langage ; et, pour dernière perfection, un scandaleux mélange de religiosité et d'érotisme ; des génuflexions pieuses devant la madone, au sortir d'un récit graveleux ; des citations séraphiques de saint François de Sales à côté des souvenirs lascifs de Louvet et de Crébillon fils. Voltaire disait du *Sopha :* « C'est un livre de mauvais lieu. » Voilà le mot qui convient pour définir le roman aphrodisiaque du moraliste porte-glaive, porte-balance et porte-croix.

(*Journal des Débats*, 6 février 1858.)

LA FILLE DU MILLIONNAIRE,

comédie en trois actes et en prose, par M. Émile de Girardin.

DU STYLE DANS LA COMÉDIE.

Il y a juste cent ans qu'un écrivain hardi et mécontent des œuvres dramatiques de son siècle, Diderot, entreprit de montrer comment il faut s'y prendre pour faire un chef-d'œuvre. Il composa *le Fils naturel.* La pièce fut imprimée et elle alla aux nues. « Le public est sorti de cette lecture meilleur et plus éclairé qu'il n'était. Tous les gens d'esprit ont admiré cet ouvrage ; tous les cœurs délicats et sensibles l'ont honoré de leurs pleurs. » Ainsi parle, dans sa correspondance, le délicat et sensible Grimm, les yeux encore humides. Quinze ans plus tard, on essaya de repré-

senter *le Fils naturel*. Une foule immense accourut. La pièce tomba à plat. « Rien n'a tant prouvé, dit Grimm, que le goût des arts est sur son déclin en France [1]. »

Au bout d'un siècle, un esprit inventif et entreprenant vient de renouveler l'aventure de Diderot, avec quelques différences. M. de Girardin n'est pas, comme Diderot, mécontent des comédies du siècle, et ne prétend pas renouveler le théâtre. Sa pièce a été lue avec des transports moins vifs que *le Fils naturel*, il y a cent ans, et si jamais elle est jouée, peut-être sera-t-elle plus applaudie. Mais M. de Girardin a cela de commun avec Diderot, qu'il était étranger au théâtre avant d'y tenter fortune. C'est une difficulté, mais c'est un avantage. On n'a pas à craindre de remanier de vieux ressorts. On est gauche, mais neuf. Il vaut mieux avoir des idées que de savoir les planches, et M. de Girardin a toujours eu des idées. C'est ce qui manque au théâtre. Il n'y a pas plus de douze idées dramatiques, disent les connaisseurs. Le nombre des caractères est également borné. L'art consiste à inventer de nouvelles combinaisons des douze idées élémentaires et à saisir de nouvelles nuances dans les caractères connus. *Le Misanthrope*, disait Diderot, est à recommencer tous les cinquante ans. Que les hommes à idées soient donc les bienvenus au secours de l'art dramatique. M. de Girardin ne s'est pas encore essayé dans le comique, mais peut-être en a-t-il le génie. D'ailleurs, entre la politique et la comédie, que de rapports secrets ou même visibles! L'une peut préparer efficacement à l'autre, et l'on s'étonne vraiment que la politique n'envoie pas plus souvent à l'art dramatique de glorieuses recrues, comme dans l'ancienne Grèce, où la comédie était l'intermède de la vie publique, et la vie publique l'apprentissage de la comédie. Peut-être le respect humain re-

1. *Mémoires*, t. II, p. 103, et septembre 1771.

tient-il seul les politiques en retraite sur le seuil du théâtre. Peut-être que plus d'un cache une pièce inédite dans son ancien portefeuille ministériel. C'est le courage de la rampe qui manque à presque tous. Il a manqué même à M. de Girardin. *La Fille du millionnaire* n'est pas venue au rendez-vous qu'elle avait donné au parterre; elle a pris le chemin du journal comme un simple premier-Paris. Lisons-la, comme nous lirions un article.

C'est moins une pièce d'ailleurs qu'un article en trois actes. Le plan, je n'ose dire l'intrigue, car il n'y en a guère, le plan, clair et simple, se déroule logiquement, sans incident notable et sans péripétie. Nulle gaucherie, mais nulle audace heureuse : les esprits hasardeux risquent d'être communs quand ils veulent être raisonnables. L'action suit un cours tranquille et rectiligne comme un canal, et conduit méthodiquement à la conclusion. *La Fille du millionnaire* est une thèse, comme presque toutes les pièces d'aujourd'hui. Je ne sais pourquoi la comédie se croit obligée de rivaliser avec la logique et la géométrie. Qu'elle peigne la vie et l'homme, et sa tâche est remplie. Elle n'est nullement forcée d'être démonstrative. Mais la mode est aux argumentations dramatiques. M. de Girardin, naturellement didactique, a profité de l'occasion. Il se pose donc ce théorème : On peut avoir gagné des millions à la Bourse et être un honnête homme. Pour le prouver, il met en scène un millionnaire, M. Adam, excellent mari, excellent père, ami obligeant, beau-père désintéressé, qui refuse pour son gendre le fils d'une marquise, et accorde la main de sa fille Caroline à un ingénieur sans fortune et sans nom. *La Fille du millionnaire* est une réplique à *la Bourse*, à *la Question d'argent*, aux mille et une pièces où l'on médit des millions. Jusqu'ici l'homme d'argent a été amené sur le théâtre comme une victime parée pour le sacrifice, et les auteurs comiques l'immolaient

de concert, aux acclamations du public. Il y a eu depuis cinq ans un carnage de millionnaires. M. de Girardin arrache des mains de la comédie l'homme d'argent, cet agneau sans tache, et lui substitue pour holocauste une intrigante de grand nom, comme Diane sauve Iphigénie, en mettant une biche à sa place. Nous verrons tout à l'heure comment s'y prend M. de Girardin pour rendre à l'homme d'argent sa couronne d'innocence. Remarquons en attendant que, vertueux ou non, c'est encore l'argent qui est le héros de la comédie : ce sont les affaires qui la remplissent. Affaires de Bourse, affaires de Palais, affaires d'intérieur, voilà le fond de toutes les pièces du jour. Les hommes tirent leur carnet et font leurs comptes de spéculation ; les femmes prennent leur registre et font leurs comptes de ménage. C'est une arithmétique universelle. Voyez dans *la Question d'argent*, à la fin du second acte, Mme Durieu, la plume en main : Boulanger, 20 fr. ; boucher, 90 fr. ; épicier.... Voyez dans l'agréable comédie de M. Augier, *la Jeunesse*, au lever du rideau :

Nous avions eu chacun cinquante mille francs,
Moi de ma dot, Huguet du bien de ses parents ;
Après les miens, j'en eus encore autant ; ajoute
Une épargne à peu près égale ; somme toute,
C'est deux cent mille francs que mes enfants et moi
Eûmes à partager après sa mort : sur quoi
Ma fille a pris sa dot....

On n'entend parler que d'opérations, de placements, de faillites, de procès, de protêts, de saisies. Agents de change, coulissiers, avoués, avocats, juges, agréés au tribunal de commerce, greffiers, huissiers, tout le personnel de la finance et des tribunaux, est installé sur la scène française et n'en veut plus sortir. Il est au grand complet dans la comédie de M. de Girardin. Dès le premier acte, il n'est question que de Code civil, levée de scellés, ouverture de testament, contrat, régime dotal, hypothèques, etc. Tous les

personnages de la pièce parlent cette langue-là aussi pertinemment que des procureurs; même la jeune Caroline, une héritière de dix-huit ans, à qui son père donne en dot un hôtel et une terre de deux millions quatre cent neuf mille francs. « Comme papa prétend, dit la jeune Caroline, que l'hôtel coûtera et ne rapportera rien, que la terre rapportera très-peu parce qu'il y a des taillis qu'il faudra laisser grandir sans les couper, il ajoute encore à ma dot une inscription de deux cent mille francs de rente.... » Heureusement M. de Girardin a de temps en temps une façon tout aimable d'embellir la procédure. Le baron : « Le comte voulant épargner à ses héritiers les frais, les lenteurs, enfin toutes les épines d'une licitation émaillée de mineurs..., etc. »

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

Fussent-ils moins galants, on aurait, direz-vous, mauvaise grâce à s'en plaindre. Puisque les affaires tiennent une plus grande place dans la vie moderne, elles en doivent tenir une plus grande dans la comédie. Balzac a bien compris cette vérité suprême, lui qui dans ses romans a donné à l'argent le rôle prépondérant qu'il joue dans la société. Je ne nie pas que l'argent soit le maître du monde. J'incline même à penser qu'il l'a toujours été, et quand je lis les proverbes du roi Salomon contre l'avare et le cupide, contre la sangsue et ses filles qui disent toujours : « Apporte, apporte, » je me retrouve en plein XIX[e] siècle, chez les Hébreux d'il y a trois mille ans. Ce que je nie, c'est que l'argent soit amusant, et que, sous le prétexte que la société lui appartient, il faille encore lui donner le théâtre. C'est bien assez qu'il possède le monde réel, sans que nous lui cédions le monde imaginaire de la comédie, le seul où nous puissions prendre notre revanche contre lui, en nous passant de lui. Jadis on avait soin de se ménager cet asile. Quand on admettait les financiers dans la comédie, on n'ad-

mettait pas pour cela la finance. Dans *Turcaret*, la pièce de l'ancien répertoire où il y a le plus d'affaires, les affaires ne sont que sur le second plan ; elles servent d'occasion au déploiement des vices : les vices de Turcaret, ses ridicules, son châtiment, voilà le vrai sujet de la comédie. Lesage n'a pas daigné peindre l'agiotage, et pourtant l'agiotage était déjà dans sa splendeur. Même du temps de Molière, les traitants faisaient une assez grande figure. Molière a épargné les traitants. Est-ce, comme l'a répété, après Champfort, un financier moderne, par ordre de Louis XIV, pour que la comédie ne compromît pas le crédit de l'État? C'est un faux bruit que les financiers d'aujourd'hui font courir pour intéresser l'État à les protéger contre la comédie. Louis XIV se plaçant entre Molière et les financiers pour couvrir leurs sacs d'argent de sa poitrine royale! Louis XIV livrant au poëte sa cour, et les marquis, et Tartufe lui-même, comme la rançon de Samuel Bernard! Quelle fantasmagorie! Louis XIV a permis à Lesage de peindre *Turcaret*, car Turcaret est de 1708, sous le grand roi. Si Molière a laissé *Turcaret* à Lesage, c'est peut-être qu'il trouvait Turcaret moins digne de lui qu'Alceste, Harpagon ou Tartufe, ou, s'il se le réservait pour son œuvre à venir, soyez sûr qu'il aurait mis en scène les vices de Turcaret, et non pas les affaires de la rue Quincampoix [1], et qu'il aurait laissé l'argent dans la coulisse, qui est la place des subalternes, ou sur le seuil de la porte, qui est la place des ennuyeux.

Enfin, puisque aujourd'hui l'argent a pris le premier rang aux clartés de la rampe, sachons nous résigner. M. de Girardin démontre-t-il du moins que les millions peuvent être honnêtes? Je ne l'affirmerais pas. Personne ne conteste qu'en thèse générale, on ne puisse faire, même à la

1. Lesage ne parle qu'une fois en passant de la rue Quincampoix, dans la scène de Turcaret avec M. Rafle.

Bourse, par des moyens honnêtes, une grande et rapide fortune. Mais ce sont ces honnêtes moyens qu'il faut nous faire connaître. M. de Girardin nous montre son millionnaire déjà millionnaire. Le rideau se lève sur les millions acquis, et l'honnêteté de l'homme consiste non à les bien acquérir, mais à en bien user. Ce n'est pas suffisant. La vertu difficile, ce n'est pas la vertu de celui qui a tout; c'est la vertu de celui qui n'a rien, ou qui a peu de chose. Je voudrais que l'auteur nous montrât son héros, non-seulement après, mais avant sa fortune. Je voudrais voir d'abord M. Adam, non dans un hôtel magnifique, comme un nabab de l'Inde, mais dans un appartement modeste, comme un petit rentier, et le suivre des yeux dans sa course après des millions où, malgré sa vitesse, il ne fait, me dites-vous, aucune chute, aucun faux pas. Voilà qui m'instruirait et me convertirait. Sans doute cette peinture était bien difficile, car M. de Girardin l'élude avec grand soin. Quand on interroge M. Adam sur le moyen de gagner prestement des millions vertueux, M. Adam, au lieu de donner sa recette, répond tranquillement par un bel aphorisme : « L'intérêt qu'on tire de son argent est toujours proportionnel au risque qu'on lui fait courir. » J'entends. Mais vous avez donc fait courir quelques risques au vôtre? « J'ai donné autrefois beaucoup au hasard, répond M. Adam ; maintenant je n'y donne plus rien. » En bon français, vous avez joué pour vous enrichir, et, maintenant que vous êtes riche, vous ne jouez plus. Je veux faire comme vous : apprenez-moi à devenir riche en jouant honnêtement, et, quand je le serai, je vous promets de renoncer au jeu. Répondez, je vous conjure, mon cher monsieur Adam. Réponse de M. Adam :

« Le meilleur emploi des capitaux dont on veut conserver la disponibilité, ce sont les valeurs pour lesquelles en tout temps le vendeur est toujours certain de trouver un ache-

teur : ainsi la rente, ainsi les actions des grandes compagnies de chemins de fer dont tous les travaux sont terminés. Méfiez-vous de l'amorce des primes; l'amorce cache l'hameçon auquel on n'est jamais sûr de ne pas laisser accrocher sa bourse et son honneur. Défiez-vous aussi des gros dividendes qui appellent à eux les petites épargnes, car les revenus qui reposent sur une base également solide tendent constamment tous à élever le capital au même niveau. Pardonnez-moi de vous donner ces conseils dictés par l'expérience ; c'est vous qui m'avez fait l'honneur de me les demander. »

C'est vrai, monsieur Adam, et vous avez parlé d'or. J'ai oublié la comédie, et je me suis cru chez mon agent de change. Quand j'aurai des capitaux, j'achèterai du trois pour 100; mais c'est tant pis pour vous, car votre sage conseil et mon sage placement prouvent contre votre thèse. Je ne prendrai du trois, qui ne m'enrichit point, que parce que vous me dites qu'à tenter dans l'eau trouble la pêche miraculeuse des millions on risque « d'accrocher son honneur et sa bourse ; » parce que je ne vous ai pas vu, de mes propres yeux vu, vous livrer à cette pêche d'une main droite et adroite; parce qu'en m'avouant qu'il faut jouer pour devenir riche, vous ne m'enseignez pas comment il faut jouer pour rester honnête; parce qu'enfin, au lieu de me démontrer l'innocence des millions rapidement acquis, vous m'en faites douter, en me cachant votre recette. Tant pis pour vous, je vous le répète, mon cher monsieur Adam.

Tant pis pour moi aussi : car, à moins d'une moitié ou d'un quart de million, il est bien difficile de vivre, à ce qu'il paraît. La comédie moderne a là-dessus des idées tout à fait arrêtées. L'autre jour, dans *la Jeunesse*, j'ai entendu, non sans alarme, Mme Huguet dire à son fils Philippe :

Deux ans après, ta sœur vint au monde. Ton père
Gagnait quinze cents francs alors au ministère,

Qui nous faisaient, avec nos revenus à nous,
Six mille cinq cents francs pour joindre les deux bouts.

six mille cinq cents francs, ce n'est pas la richesse, dit le sens commun. C'est la pauvreté, dit la comédie :

Pour nous commence alors la pauvreté de fer,
Non plus l'inélégance avec le nécessaire,
Mais la misère....

La mère n'est plus « soignée » dans ses habits ; elle ne peut plus

. . . . exclure et tenir à distance
Les détails répugnants et bas de l'existence ;

elle est forcée de « laver » elle-même ses enfants, et alors, oh ! alors

La grâce disparaît d'elle et de sa maison,
Et l'amour suit la grâce, *et l'amour a raison.*

PHILIPPE.

Eh quoi ! mon père alors t'aurait-il moins aimée ?

MADAME HUGUET.

Non, ce mot n'est pas juste ; il m'a plus estimée.
Comprends-tu la nuance ?

PHILIPPE.

Oui.

Infortuné Philippe, qui rêvait un mariage d'amour ! Le voilà convaincu par sa prudente mère qu'avec six mille cinq cents francs par an un ménage meurt de faim dans son étroite mansarde, et que l'amour s'envole par la fenêtre pour ne pas coucher sur la paille. Que serait-ce, s'il entendait M. de Girardin ? Ce n'est plus six mille francs qui sont la misère et le malheur, c'est dix mille. La baronne : « Avec huit ou dix mille francs de revenu, on ne meurt pas de faim. » La marquise : « Non, mais on meurt d'envie. » Sin-

cèrement, je plains les millionnaires. Pauvres gens ! Ils ne sauront jamais ce qu'on peut avoir de bonheur sur cette terre pour dix mille francs par an. Ils seraient bien étonnés d'apprendre qu'à si bas prix, malgré l'enchérissement des loyers et des vivres, on peut encore se marier, avoir des enfants, pas trop, mais au moins une fille et un garçon, que leur mère, s'il lui plaît, « lave » de ses propres mains, sans que son mari l'en aime moins ou l'en estime davantage ; qu'on peut se loger un peu haut, mais en bon air, et dans des maisons de bonne mine ; qu'on peut se meubler sans luxe, mais décemment, recevoir quelquefois ses amis à dîner,

Notre table est toujours modestement servie

(comme dit M. Augier dans *la Jeunesse*), et leur donner le thé le soir sans cérémonie ; qu'on peut avoir des livres, et même une jardinière en bois peint, avec des primevères dedans :

. . . . Notre maison est assez spacieuse
Pour laisser croître en paix la plante *précieuse*

(comme dit encore M. Augier ; précieuse est pour la rime, et d'ailleurs les primevères ont leur prix) ; qu'on peut aller de temps en temps dans le monde et y porter, outre un esprit tranquille et un cœur content, une robe assez fraîche, un habit nullement râpé et des gants irréprochables. Voilà ce qu'on peut faire avec dix mille francs, même en l'an de grâce et de cherté 1858, n'en déplaise à M. de Girardin et à sa marquise, contre laquelle il ne prend pas suffisamment parti, non plus que M. Augier contre Mme Huguet. Seulement il faut pour cela que le mari soit rangé, la femme économe, le ménage bien tenu. Il ne faut pas rougir de sa modeste aisance, ni se laisser atteindre par la contagion de la vanité et par la manie de paraître. Il ne faut pas re-

garder au-dessus de soi avec jalousie, en se plaignant du sort, mais au-dessous, avec reconnaissance, et en remerciant Dieu. Enfin, pour se contenter de ses dix mille francs, il faut en apprendre le prix en les gagnant par son travail, il faut les estimer, les aimer, comme le méritent d'honnêtes et chers écus bravement amassés à la sueur de son front! Et voilà la morale que la comédie nous devrait enseigner, en montrant à la foule, condamnée au travail, la médiocrité libre, heureuse et fière d'elle-même, dans de petits ménages où règne le bon sens, au lieu de l'étaler dans de faibles cœurs, honteuse et humiliée, mourante de besoin et d'envie!

Telles sont mes objections contre M. de Girardin sur le fond de ses idées. Les caractères de ses personnages ne manquent pas de vérité, mais de relief et d'art. Roger, qui pourrait plaire, parce qu'il est modeste et sensé, n'est qu'une simple esquisse. Le baron, le plaisant de la pièce, est médiocrement plaisant : son éternel mot sur le conseil d'administration et les jetons de présence finit par donner la migraine. M. Adam, le type de l'honnête homme habile, ne déploie devant nous ni son honnêteté, ni son habileté : honnête, je le crois tel ; habile, il n'a pas besoin de l'être beaucoup pour tenir tête à Mme la marquise. C'est un caractère vrai, mais vulgaire, que cette marquise de La Roche-Travers qui veut redorer le blason de son fils en le mariant à une héritière. Elle tend ses filets d'une main si novice, qu'elle laisse passer à travers les mailles M. Adam et tous ses millions. Sa fille Caroline n'est qu'à demi une ingénue. Elle s'entretient ainsi avec le jeune Roger, qu'elle connaît à peine :

« ROGER : On nous laisse seuls.... en tête-à-tête! — CAROLINE : Oh! il n'y a pas de danger. — ROGER : Une héritière. — CAROLINE : Eh bien? — ROGER : *Je pourrais vous séduire.* — CAROLINE : *En cinq minutes?* — ROGER : *En effet, ce serait*

court; mais je pourrais vous enlever.—CAROLINE : Sans ma dot, je ne cours aucun péril, et, pour m'enlever avec ma dot, il faudrait enlever mon père avec moi.—ROGER : Cela compliquerait l'enlèvement.... Je vois qu'il y faut renoncer....»

Caroline n'est pas précisément timide; elle a la réplique leste : *en cinq minutes* est un mot un peu vif sur des lèvres de dix-huit ans. Et pourtant Caroline est un ange, comparée aux ingénues à la mode. Ce qu'on appelle des jeunes filles dans les nouvelles comédies, ce sont des péronnelles qui ont la science d'une veuve, l'aplomb d'une grand'mère et la langue d'un avocat. A côté d'elles, les pères de famille ont l'air de petits garçons. Dans la pièce très-discutée, mais incontestablement très-intéressante d'un homme de grand talent, dans *le Fils naturel*, il y a une demoiselle Hermine qui tient tête à toute la maison. A la fin du cinquième acte, c'est elle qui, sachant avec précision ce que c'est qu'un fils naturel, décide en dernier ressort que Jacques doit rester naturel et refuser d'être reconnu. Je n'ai jamais rien vu de plus faux, de plus impatientant, de plus capable enfin de faire prendre en aversion la paternité, que ces jeunes hussards qu'on nous donne pour les ingénues du XIXe siècle. J'aime mille fois mieux les plus sottes Agnès des plus vieilles comédies.

Le style de *la Fille du Millionnaire* est le style de M. de Girardin : ce n'est pas un style de comédie. La première qualité d'un style de comédie, c'est la diversité : chaque personnage doit avoir le sien. M. de Girardin n'en a qu'un, on le sait, parfaitement reconnaissable, et il le prête aux personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qu'il fait parler dans sa comédie. C'est M. de Girardin qui, sous le nom de la marquise, dit : « D'avoir des jambes n'empêche pas d'avoir des yeux. » C'est M. de Girardin qui dit, sous le nom d'Adam : « D'être travailleur n'empêche pas l'ouvrier de porter le fusil ; de gagner rudement sa

vie ne l'empêche pas d'affronter bravement la mort. » C'est M. de Girardin qui dit, sous le nom de Caroline : « Il faut que le bal soit *superbe.* » C'est M. de Girardin qui dit, sous le nom de la marquise : « Si les héritiers du passé que nous représentons, nous autres, ne luttent pas de toute la force des moyens qui leur restent contre le cours du présent qui les entraîne, ils signent eux-mêmes leur déchéance, leur condamnation. Ils rayent de leur histoire le mot *avenir.* » C'est une phrase de l'ancienne *Presse.* Tout cela répand sur la pièce une fausse couleur. Il y a, j'imagine, peu de salons où les ducs, les comtes, les marquis, les marquises, les comtesses et les duchesses usent d'un aussi petit français que les nobles amis de Mme de La Roche-Travers. Je sais bien qu'on a récemment découvert que la comédie peut se passer de style : cela simplifie l'art. Molière n'était pas de cet avis, qui tâchait d'écrire, disait-il, « de son mieux ; » ni Boileau, qui dans Molière admirait surtout la perfection de son style comique ; ni Fénelon, qui la contestait. La comédie moderne se passe de style, cela n'est pas douteux ; mais il n'est pas prouvé qu'elle doive s'en passer. Le style d'un personnage est une partie de son caractère. Je reconnais les personnages de Molière, non-seulement à ce qu'ils font, mais à ce qu'ils disent. Le mot d'Orgon : « Le pauvre homme ! » celui de Géronte : « Que diable allait-il faire dans cette galère ? » et tant d'autres, autant de traits de style qui sont en même temps des traits de caractère. Le grand art est de trouver ces saillies, où l'esprit de l'auteur ne paraît pas, et où se trahit le naturel de ses personnages. Aujourd'hui, c'est l'esprit de l'auteur qui se montre partout ; quels que soient ses personnages, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, sots ou spirituels, tous ont le même tour d'esprit, la même parole en pointe : tous répètent les *mots* que leur souffle l'auteur. Détestable habitude, qui nous vient de Beaumarchais. C'est chez lui que

les mots d'esprit commencent à remplacer les mots de caractère. Brid'oison a des saillies comme Figaro. Dans *le Fils naturel*, l'honnête Aristide Fressard, un notaire si rond, fait des mots comme le pair de France. L'un en fait sur le temps, qui est « un pâtissier idéal ; » l'autre en fait sur les « amours de table d'hôte, » et, je dois le dire, les mots de la pairie ne valent pas mieux que ceux du notariat. L'effet de ce système, c'est qu'il n'y a dans ces pièces qu'un seul personnage, l'auteur, un seul esprit, le sien, et que les comédies de caractère n'existent plus.

Un autre effet encore de l'absence de style, c'est que les hardiesses que le style couvrirait passent difficilement ou ne peuvent plus passer. Leur nudité révolte. Le défaut du public n'est pourtant pas l'excès de la délicatesse ; mais, dès que la crudité de la forme lui donne l'éveil, il se tient en garde. Un exemple entre mille. Dans *le Fils naturel*, rien n'est moins approuvé que la première entrevue de Jacques Vignot et de M. Sternay. Les spectateurs les plus indulgents se sentent blessés au vif. Pourquoi ? Un fils naturel qui se plaint devant son père de n'avoir pas été reconnu par lui, c'est une scène hardie, mais qui n'a rien de faux ni d'excessif, si la main qui la conduit est discrète et délicate. Essayons de saisir au juste ce qui nous blesse : ce n'est pas le fond même de la situation, ce n'est pas l'entrevue du fils avec son père, c'est l'attitude que l'auteur prête à l'un et à l'autre, c'est le ton, c'est la forme de leur entretien. Le fils est insolent et le père humilié ; le fils fait subir à son père le plus arrogant des interrogatoires ; il le somme de répondre ; il pose des principes ; il tire des conséquences ; il déroule pédantesquement le fil de son argumentation, et aboutit à un cartel, comme à un corollaire de logique. Le père balbutie, s'excuse, se tait ; et le caractère paternel, qu'on pouvait encore préserver, succombe avili sous la parole altière et déclamatoire d'un logicien de vingt-cinq ans. Toutes les

expressions, sèches, roides, ou brutales, semblent calculées pour accuser plus fortement et pour aggraver la situation. Voilà ce qui révolte les esprits délicats. Changez les attitudes, le ton, le style enfin, et vous sauvez la scène, sans en rien sacrifier, pas même le cartel. Cette situation n'est pas neuve au théâtre, et M. Dumas fils en a pu trouver l'idée chez un de ses devanciers. Dans une ancienne pièce dont les seuls connaisseurs se souviennent aujourd'hui, il y a une pauvre femme abandonnée, comme Clara Vignot, un fils naturel, comme Jacques, un père qui ne l'a pas connu, comme M. Sternay. Le fils, nommé d'Arviane, rencontre le marquis d'Orvigny, se prend avec lui de querelle. Ils conviennent d'un rendez-vous. D'Arviane, dans l'intervalle, apprend que le marquis est son père. Il court à lui ; il veut s'expliquer, il veut être reconnu. La scène a, comme on voit, quelque analogie avec celle de M. Dumas. D'Arviane commence par s'excuser d'avoir insulté le marquis, et finit par lui raconter ses malheurs, sa naissance, son abandon :

Je vous vois attendri ; je me flatte, j'espère,
Que vous ne prenez pas le parti de mon père ?

LE MARQUIS.

Il serait malaisé de le justifier....

D'ARVIANE.

En vous entièrement je puis donc me fier ?
Je suis trop malheureux pour n'être pas timide :
Dans cette extrémité je vous prends pour mon guide.

LE MARQUIS.

Moi ?

D'ARVIANE.

Vous-même. A qui donc puis-je mieux m'adresser ?
Ma confiance, hélas ! doit-elle vous blesser ?...

. . . .

Quoi ! mon père !... Ah ! monsieur, mettez-vous à ma place

les mots d'esprit commencent à remplacer les mots de caractère. Brid'oison a des saillies comme Figaro. Dans *le Fils naturel*, l'honnête Aristide Fressard, un notaire si rond, fait des mots comme le pair de France. L'un en fait sur le temps, qui est « un pâtissier idéal ; » l'autre en fait sur les « amours de table d'hôte, » et, je dois le dire, les mots de la pairie ne valent pas mieux que ceux du notariat. L'effet de ce système, c'est qu'il n'y a dans ces pièces qu'un seul personnage, l'auteur, un seul esprit, le sien, et que les comédies de caractère n'existent plus.

Un autre effet encore de l'absence de style, c'est que les hardiesses que le style couvrirait passent difficilement ou ne peuvent plus passer. Leur nudité révolte. Le défaut du public n'est pourtant pas l'excès de la délicatesse ; mais, dès que la crudité de la forme lui donne l'éveil, il se tient en garde. Un exemple entre mille. Dans *le Fils naturel*, rien n'est moins approuvé que la première entrevue de Jacques Vignot et de M. Sternay. Les spectateurs les plus indulgents se sentent blessés au vif. Pourquoi? Un fils naturel qui se plaint devant son père de n'avoir pas été reconnu par lui, c'est une scène hardie, mais qui n'a rien de faux ni d'excessif, si la main qui la conduit est discrète et délicate. Essayons de saisir au juste ce qui nous blesse : ce n'est pas le fond même de la situation, ce n'est pas l'entrevue du fils avec son père, c'est l'attitude que l'auteur prête à l'un et à l'autre, c'est le ton, c'est la forme de leur entretien. Le fils est insolent et le père humilié ; le fils fait subir à son père le plus arrogant des interrogatoires ; il le somme de répondre ; il pose des principes ; il tire des conséquences ; il déroule pédantesquement le fil de son argumentation, et aboutit à un cartel, comme à un corollaire de logique. Le père balbutie, s'excuse, se tait ; et le caractère paternel, qu'on pouvait encore préserver, succombe avili sous la parole altière et déclamatoire d'un logicien de vingt-cinq ans. Toutes les

n'en est pas moins tombée dans l'oubli. Que faut-il augurer des comédies où il n'y en a pas? Pauvre La Chaussée! que reste-t-il de lui? Un buste au Théâtre-Français, qui ne joue plus ses pièces! Avis aux jeunes auteurs dont on fait la statue.

(*Journal des Débats*, 18 février 1858.)

D'UN PROJET CONCERNANT LA NOBLESSE. — CIRCULAIRES ET BROCHURES. — L'ÉGALITÉ ET L'INÉGALITÉ. — AVIS AUX NOBLES ET AUX VILAINS.

La Bruyère commence son chapitre intitulé : *De quelques usages* par cette réflexion : « Il y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles. » Il est clair qu'à ses yeux, en plein XVIIe siècle, la noblesse n'était déjà plus qu'un usage, non une institution. Depuis, elle a souvent tenté de redevenir une institution, et n'est guère parvenue qu'à rester un usage. Sous l'Empire et sous la Restauration, elle est rentrée dans la loi par la porte du Code pénal[1]. La révolution de Juillet l'en a fait sortir. Aujourd'hui encore la noblesse existe de fait sans exister de droit. Il paraît qu'elle aspire à recouvrer une sanction légale. En 1855, une pétition a demandé

1. Art. 259. « Toute personne qui aura publiquement porté un costume, un uniforme ou une décoration qui ne lui appartenait pas, ou qui se sera attribué des titres impériaux qui ne lui auraient pas été légalement conférés, sera punie d'un emprisonnement de six mois à deux ans. » — La Restauration maintint cet article, en substituant *royaux* à *impériaux*. En décembre 1831, la pénalité prononcée contre les usurpateurs de noblesse fut abolie par la suppression, dans l'article 259, de ce qui concernait les titres. Le 29 février 1848, le gouvernement provisoire les abolit par décret. Le 24 janvier 1852, un décret impérial abrogea le décret du gouvernement provisoire.

au Sénat le rétablissement intégral de l'article 259 du Code pénal. Le 28 février de la même année, M. le premier président Delangle a, dans un rapport au Sénat, présenté des conclusions conformes à celles de la pétition précitée. Enfin le précédent ministre de la justice a demandé, dans un *Rapport à l'Empereur*, qu'on « prît en considération l'état de la noblesse ancienne » et qu'on « développât dans un système complet les faits qui constitueront un délit, le moyen d'en constater l'existence, et les pénalités qui devront les atteindre. » Le Conseil d'État s'occupe de ce travail, dit-on, en ce moment.

Depuis qu'il est question de rendre à la noblesse une existence légale, les circulaires et les brochures pleuvent de toutes parts. Les circulaires invitent tout candidat possible au rang de gentilhomme à se faire inscrire dans le nobiliaire sous le plus bref délai, la loi étant imminente et ne devant avoir, selon toute vraisemblance, aucun effet rétroactif. J'ai vu l'un de ces papiers, émané de l'*agence générale des généalogistes réunis*. Ces messieurs se tiennent à la disposition « des personnes » pour « rechercher toutes pièces historiques ou héraldiques, nationales ou municipales (arrêts de cours souveraines, définitions d'État, diplômes, actes de possession et de notoriété, etc.), en France ou à l'étranger, et dresser authentiquement les généalogies. Quant aux brochures, il y en a de tout sexe et de toute qualité. Les femmes ont tenu à donner leur avis, et elles sont, j'en suis tout fier pour elles et tout confus pour nous, les plus chauds partisans de l'égalité. J'ai sous les yeux un petit écrit signé d'une vicomtesse, et je pense d'une vraie, qui veut absolument recommencer la nuit du 4 août. Les hommes, pour la plupart, sont plus aristocrates. Ils appellent cette grande nuit une nuit « regrettable; » aucuns même disent « folle. » Ils veulent qu'on refasse ce qu'elle a défait, et, tout en saluant à l'envi les principes de 89, ils concluent,

comme la pétition adressée au Sénat, au rétablissement légal de la noblesse, ornement naturel d'une vraie monarchie. Ce sont des auteurs gentilshommes. La minorité demande le *statu quo ;* ce sont des écrivains bourgeois. J'ai lu tous ces documents[1]. Ils diffèrent par le dessein et par les arguments. Ils s'accordent tous en un point : c'est que jamais siècle n'a été plus vain que le XIX[e] siècle; c'est que jamais la manie de la gentilhommerie n'a été plus violente ni plus universelle. Ils prétendent qu'en France une immense aristocratie pullule, née tout entière du dictionnaire géographique; que des millions de vilains ont usurpé les noms, qui de sa commune, qui de sa paroisse, qui de sa forêt, qui de son champ ou de sa ferme, qui de sa rivière, qui de son étang, qui de sa montagne, qui de sa vallée. Il n'y a pas, disent-ils, une plaine en France, une butte de terre, une grotte, un ruisseau, une mare qui ne soit le berceau d'une race de gentilshommes fabuleux, comme aux temps fortunés de la mythologie, où les faunes, les nymphes et les naïades naissaient des feuilles des bois et du cristal des eaux. Cela peut être plaisant, mais cela est-il vrai?

Je me défie de cette formule générale : « Jamais siècle n'a été plus vain que le nôtre. » Chaque siècle est enclin, quand il parle de lui-même, à se dire le premier dans le ridicule comme dans le reste, parce qu'il est le dernier venu dans l'ordre des temps. En lisant les vieux auteurs, on recueille

1. Voici les principaux, publiés par Dentu : *La noblesse et les titres nobiliaires dans les sociétés chrétiennes*, par Auguste de Hongrie, prince de Crouy-Chanel.— *De la noblesse comme institution impériale*, par le marquis de La Grange, sénateur.— *De la noblesse au XIX[e] siècle*, par M. Éd. de Barthélemy, auditeur au Conseil d'État. — *De la noblesse dans ses rapports avec nos mœurs et nos institutions*, par M. Ch. de Tourtoulon. — Chez Garnier frères : *Du rétablissement légal de la noblesse*, par M. Félix Germain.— Chez Aubry : *Les nobles et les vilains du temps passé*, par M. Chassant, paléographe.—Voir aussi la *Grammaire héraldique*, de M. Gourdon de Genouillac (Dentu), et l'intéressant travail de M. Oscar de Wateville : *Résumé des principes généraux de la science héraldique* (Firmin Didot).

de nombreux témoignages des divers siècles sur eux-mêmes : il n'y a pas un seul vice, pas un seul travers dont chacun d'eux n'ait revendiqué pour lui la perfection. Et puisque l'occasion se présente, à propos de la gentilhommerie, de montrer le néant des formules générales, en prouvant que toutes les époques pensent exactement la même chose d'elles-mêmes, qu'on me permette d'en profiter. Jetez, s'il vous plaît, les yeux sur cette série de citations classées siècle par siècle, en remontant vers le passé :

Dix-huitième siècle : « Les titres de comtes et de marquis sont tombés dans la poussière par la quantité de gens de rien et même sans terre qui les usurpent, et par là tombés dans le néant.... Qui pourrait dire maintenant qui a commencé l'usurpation des couronnes? Il n'est si petit compagnon qui n'en porte une. » (Saint-Simon.)

Dix-septième siècle : « Aujourd'hui tout le monde porte des armes : les roturiers en sont les plus curieux. » (Mézerai). — Et parmi les roturiers, les plus petits compagnons, comme dit Saint-Simon, voire même les fils et les neveux des marchands de chandelles : « Bordier, aujourd'hui intendant des finances, est fils d'un chandelier. Il fut quelque temps avocat, puis, s'étant jeté dans les affaires, il y fit fortune et fut secrétaire du conseil.... En 1659, il maria sa nièce Liébaud à Lamezan, lieutenant des gendarmes. Mme Pilou, voyant qu'on mettait des armes et des couronnes au carrosse, dit chez Mme Margonne, amie de Bordier : « Ma foi, cela sera plaisant de voir ses armoiries. Qu'y met- « tront-ils? Trois chandelles. » (Tallemant des Réaux. Ar- « ticle : *Bordier et ses fils*[1].)

Seizième siècle : « Il y a deux façons dont les noms ont accoutumé de changer, lesquelles découvrent de quelle ambi-

1. Voir aussi : Boileau, satire v, sur *la Noblesse*; La Bruyère, *du Mérite personnel;* le P. Menestrier, *Recherches du blason*, IIe partie.

tion sont poussés leurs auteurs à ce changement. L'une est qu'ils prendront le surnom de la terre qu'aura acquis le bon père... L'autre moyen, un peu plus tolérable, se fait par la ridicule adjonction à leur vrai nom d'un article gentilhommesque comme *de*, *du*, *le*, *la*, *des*, *de la*... Pour exemple de ce dernier moyen, j'alléguerai un riche marchand, nommé Cornet : son fils, après sa mort, se voyant riche, s'appela *du Cornet*. Son frère puîné, à son exemple, s'appela *le Cornet*, et le troisième s'appela *de Cornet*. Les enfants de l'aîné, encore plus enflés des richesses usurières que leur père, s'appellent *la Cornette*, et même commencent à dire qu'il faut un *G* au lieu d'un *C*, de peur d'apparenter un fou naguère connu qui s'appelle *Cornette*. (*Bigarrures et Touches* du sieur Tabourot des Accords[1].)

Quinzième siècle :

A Paris, y en a beaucoup
Qui n'ont ne argent, vergier ne terre,
Que vous jugeriez chascun coup
Alliez, ou grands chiefs de guerre,
Ils se disent yssus d'Angleterre,
D'un costé d'un baron d'Anjou,
Parens aux séneschaux d'Auxerre,
Ou aux chastellains de Poitou,
Combien qu'ils soient sailly d'un trou
De la cliquette d'un musnier,
Voir, ou de la ligne d'un chou,
Enfant à quelque jardinier.

(Guillaume Coquillart.)

Treizième siècle : Ouvrez *li Romans de Garin le Loherain*, publié par MM. Paulin Pâris et Duméril. Vous y verrez un

1. Voir aussi : Montaigne : *Essais*, chap. LXVI : « Il y a tant de liberté en ces matières (l'usurpation des titres), que de mon temps je n'ai vu personne élevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire à qui l'on n'ait attaché incontinent des titres généalogiques nouveaux et ignorés à ses pères, et qu'on n'ait enté en quelque illustre tige. »

vilain, nommé Rigaut le Damoisel, qui se fait anoblir. Le duc Begues de Belin consent à l'armer chevalier, à condition qu'il prendra un bain (image allégorique de la roture décrassée), et lui donne, en guise d'accolade, un vigoureux soufflet (image allégorique de la force brutale qui ouvre au roturier les rangs de la noblesse[1]. Je pourrais rétrograder ainsi à travers les âges jusqu'à l'antiquité, jusqu'à Horace, qui se moque du préteur de Fondi, un ci-devant commis qui tranche du sénateur et du patricien ; jusqu'à Cicéron, qui reproche à L. Pison d'avoir *enfumé* les images de sa famille pour obtenir par surprise une dignité qui n'appartient qu'aux nobles. Les témoignages qu'on vient d'entendre suffisent à réfuter la prétention du XIXe siècle d'être de tous les siècles le plus bourgeois gentilhomme. Ils prouvent que sur ce point nous ne sommes ni plus sots ni plus sensés que nos bons aïeux, que ce bas monde est un théâtre où tous les siècles ont joué, jouent et joueront la pièce que Molière a copiée sur le sien, et que le soleil, le lustre de la comédie humaine, éclaire éternellement les mêmes scènes et la même folie.

Rien ne semblerait plus contraire à la doctrine du progrès que cette perpétuité du même ridicule depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, si l'on ne savait, à n'en pouvoir douter, que l'homme se défait plus difficilement de ses ridicules que de ses vices, et qu'il peut être meilleur que jadis, en étant aussi vain. D'ailleurs ce travers particulier de la gentilhommerie tient par les plus fortes racines au fond même de la nature humaine. La fausse noblesse n'est si ridicule que parce que la noblesse naturelle est si respectable. Plus la chose contrefaite est belle, plus est laide la contrefaçon. Les ultra-démocrates de la

1. Voir l'analyse de cette scène dans *les Nobles et les Vilains du temps passé*, par M. Chassant, p. 140. On trouvera dans ce volume curieux d'autres citations non moins significatives

Révolution, non contents de l'abolition des priviléges et des titres, et réclamant en outre « l'égalité des noms, » c'est-à-dire la suppression de l'histoire, m'ont toujours paru de pauvres philosophes. « Patriciens, mes amis, s'écriait Camille Desmoulins, croyez-vous donc descendre de la côte d'Adam? » Si ce n'est la noblesse, pouvait-on lui répondre, c'est l'inégalité qui date du paradis terrestre. Dès la naissance des temps, nous affirme Bossuet, l'homme est au-dessous des anges, et la femme au-dessous de l'homme. « Dieu a bâti en femme la côte d'Adam, grave expression de l'Écriture, pour faire voir en elle un admirable édifice. » Admirable, sans doute, mais dépendant d'un autre, antérieur et plus grand. L'homme est un palais dont la femme est un pavillon, voilà le dernier mot de l'Écriture interprétée par Bossuet, qui dit énergiquement : « La femme est *une espèce de diminutif*[1]. » La grammaire, dans ses affirmations, est donc pleine à la fois d'orthodoxie et de profondeur : le masculin est plus noble que le féminin. Le second être humain n'a été créé l'égal du premier ni selon l'esprit ni selon le corps, et l'inégalité, qui date de l'Éden, persiste dans la suite indéfinie des êtres. La seule égalité devant Dieu, c'est l'égalité morale des âmes, toutes créées par lui sans distinction, pour le connaître, l'aimer et le servir, comme dit le catéchisme. Pour tout le reste, l'inégalité est de droit divin.

L'ordre marqué par Dieu doit finir par régner. Dieu a voulu l'égalité morale, et depuis les premiers jours du monde l'égalité morale s'est acheminée à la victoire. L'histoire de la civilisation, c'est justement l'histoire de ce lent et pénible triomphe de l'égalité morale dans la conscience et humaine dans la loi. Dieu a voulu l'inégalité en tout le reste, et quoi qu'aient fait les hommes, en dépit de leurs rêves, de leurs utopies, de leurs passions envieuses, de leurs folles

1. *Sixième élévation sur les mystères*, II[e] *semaine.*

tentatives pour niveler la société, l'inégalité est toujours la maîtresse du monde contingent, comme l'égalité morale a établi son trône dans le monde nécessaire de la justice et du droit. Auquel de ces deux mondes appartient la noblesse?

Il y a deux sortes de noblesse : l'une purement honorifique, celle du nom; l'autre effective, entraînant après elle des immunités et des prérogatives. Celle-ci est un fait passager comme tous les faits; l'autre est une idée juste, durable comme la vérité. L'une repose sur le privilége, et le privilége est un abus que la justice abolit. L'autre repose sur le respect des noms, et le respect des noms est une des vertus d'un peuple. Les noms, éclatants ou obscurs, on ne les respecte pas assez parmi nous. Ce qui me scandalise le plus quand je vois un bourgeois s'affubler de noblesse, ce n'est pas qu'il prend un nom d'aristocrate, c'est qu'il quitte le nom de son père et le sien. Le nom d'une famille, c'est un héritage, c'est une propriété, la plus petite en apparence si le nom est obscur, mais la plus solide, la plus inaltérable. Depuis de longues années, les terres de la famille ont été partagées et vendues ; les pieux souvenirs du champ natal ne l'ont pas sauvé de l'encan. Les maisons sont tombées en poussière; l'argent a coulé de main en main. Seule cette petite *propriété syllabique* [1], le nom, a duré pendant des siècles; seule elle a défié les efforts du temps et les vicissitudes de la fortune; seule elle est le passé, seule elle est l'avenir; seule vous la transmettrez à vos fils comme vous l'avez reçue de vos pères. Si l'imagination, embrassant du regard cette vaste destinée de quelques lettres rassemblées, évoquait le souvenir de la famille passée et l'espérance de la famille future, tous ces aïeux inconnus, qui ont répondu comme nous à ce nom gravé sur leurs tombes, tous ces petits-fils

1. C'est le mot du président de Brosses.

inconnus qui le bégayeront dans leurs berceaux; si l'esprit de propriété et l'esprit de famille, ces deux fortes attaches du cœur de l'homme, ces dieux lares du foyer, se réveillaient en nous et se fortifiaient l'un par l'autre, peut-être notre nom, tout plébéien qu'il est, redevenant le signe de ces choses sacrées, reprendrait-il à nos yeux son véritable prix; peut-être, en recouvrant le prestige oublié de son antiquité et de son avenir, semblerait-il briller, dans son obscurité, d'un rayon de poésie; peut-être, au lieu d'abjurer notre famille en rejetant son nom pour le nom seigneurial d'une terre ou d'un château, penserions-nous plus souvent comme Horace, qui, né de parents pauvres, ne les aurait pas changés contre des aïeux patriciens; peut-être agirions-nous plus souvent comme Fabert, qui refusa le cordon bleu de la main du grand roi pour ne pas renier son père, le marchand d'almanachs.

Cette poésie du nom paternel, qui décore les noms les plus modestes, entoure les plus nobles d'un plus illustre éclat; et si la noblesse ainsi comprise n'est plus qu'une idée, elle est une grande idée, et c'est n'être ni sage ni vraiment libéral que de tourner en raillerie l'attachement des familles patriciennes pour leurs noms héréditaires. Mais quoi de plus rare que le véritable esprit de liberté? S'il existait chez nous, si la noblesse trouvait sa garantie dans le respect public, aurait-on besoin de la mettre à couvert sous le glaive de la loi, au risque de blesser l'égalité civile? J'admets bien en effet que la noblesse à qui l'on veut rendre une existence légale, c'est la noblesse honorifique, celle du nom, et non pas la noblesse effective, celle des priviléges. Mais un honneur devient une prérogative quand la loi se mêle de le protéger. Rétablir une pénalité contre la fausse noblesse, c'est reconstituer politiquement la vraie; c'est, dans un temps donné, se condamner presque infailliblement à rétablir les majorats, à pratiquer les substitutions; à res-

susciter le droit d'aînesse : majorats, substitutions, droit d'aînesse, ces conséquences sont-elles bonnes pour notre société?

« Quel est l'intérêt essentiel d'une monarchie à placer sa base dans de grands domaines possédés par un petit nombre de propriétaires plutôt que dans de petits domaines possédés par un grand nombre de propriétaires? Est-ce que celle-ci n'est pas plus forte que celle-là? Est-ce qu'il ne jaillit pas de son sein plus de mouvement, de travail, de produits et de richesses? Est-ce qu'une organisation de la propriété, conçue de manière à la mettre d'accord avec le fidèle accomplissement des engagements civils et commerciaux, ne tourne pas au profit des mœurs publiques et de l'honneur national? »

Donc ces conséquences ne sont pas bonnes, c'est un jurisconsulte éminent qui l'affirme [1]. Sont-elles inévitables? De bons esprits le pensent. Que seraient de grands titres sans de grandes fortunes? Quelle décoration pour la monarchie qu'une aristocratie plus gueuse que les bourgeois! Dans notre société, société de travail, d'industrie, de commerce, la richesse est au milieu, si la noblesse est en haut. Avant 1789, les plus nobles étaient les plus riches; après 1789, il n'est resté à ces seigneurs appauvris que la supériorité du lignage, moins puissante chez nous que la supériorité de l'argent. Si l'État leur veut rendre l'investiture de la noblesse légale, tôt ou tard l'État les devra doter. Si les titres deviennent légalement immuables et transmissibles, tôt ou tard leur fortune deviendra légalement immuable et transmissible, comme les titres, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture [2]. Napoléon Ier refit une noblesse : il dut

1. Troplong, *des Donations et des Testaments*, t. I, p. 284, 235.

2. Toutes ces idées ont été très-bien indiquées dans l'opuscule de M. Germain, *du Rétablissement légal de la noblesse*, le plus sage de tous les écrits composés sur ce sujet.

refaire des priviléges. Le 30 mars 1806, il crée des ducs et des princes; le 14 août 1806, il reconstitue les majorats. Il porte lui-même atteinte à son Code civil, où régnait le principe d'égalité dans les successions. Il rétablit implicitement la fameuse division de biens nobles et de biens roturiers, abolie par la Révolution. Il inaugure, en un mot, la seconde phase de son système et de son gouvernement. Le Premier Consul avait organisé la Révolution : l'Empereur la combat. Il refoule l'esprit démocratique, qu'il avait contenu; il vogue contre le courant dont il s'était servi, et qui avait si heureusement porté César, son génie et son destin. Certes Napoléon savait bien qu'il violait l'égalité civile; mais il fallait une noblesse à l'ancienne monarchie restaurée, et une fortune à la noblesse renaissante! C'est la logique irrésistible des idées et des faits. Il est un témoignage qu'on ne récusera pas : je n'hésite pas à l'invoquer avec une liberté égale à mon respect, car je le tire d'un livre imprimé récemment et livré à la publicité par la volonté de son auteur :

« Il y a quelques centaines d'années, les titres nobiliaires indiquaient une véritable puissance et de véritables grades. Être duc de Bourgogne, de Bretagne ou de Normandie; être comte, baron ou chevalier banneret, c'était être roi au petit pied, c'était commander à des vassaux, c'était compter parmi les oppresseurs au lieu de compter parmi les opprimés. Une telle position devait donc être enviée et honorée. D'ailleurs les nobles n'avaient pas seulement des priviléges : ils avaient aussi des charges. C'étaient eux qui soutenaient tout le fardeau des guerres; leur sang et leur or roulaient sans cesse sur tous les champs de bataille. Il n'y avait pas seulement de la puissance, il y avait aussi de la gloire derrière leurs créneaux.

« Mais peu à peu le pouvoir royal centralisa dans ses mains toutes les souverainetés éparses sur le sol français. La noblesse se corrompit; au lieu de conserver son ancienne

devise : *Noblesse oblige*, elle eut l'air de dire : *Noblesse exempte*, et dès lors commença sa décadence. La forme monarchique survécut, mais l'armée nobiliaire fut licenciée, détruite, et cependant le souverain s'est encore conservé le droit inoffensif de donner des grades dans cette armée imaginaire.

« Or nous trouvons aussi illogique de créer des ducs sans duchés que de nommer des colonels sans régiments. Car si la noblesse avec privilége est opposée à nos idées, sans privilége elle devient ridicule...

« En fait de politique, nous ne comprenons que les systèmes clairs et nets. Si le gouvernement veut reconstruire l'édifice que les rois et les peuples ont mis cinq cents ans à abattre, qu'il adopte les mesures les plus propres à amener ce résultat ; qu'il donne à tous les nobles en premier lieu le baptême de la gloire, car sans prestige, point de noblesse ; qu'il leur donne de vastes propriétés territoriales, car sans richesses, point de noblesse ; qu'il rétablisse le droit d'aînesse, et que l'aîné seul, comme en Angleterre, hérite du titre, car sans cette disposition qui isole le chef de la famille et confond ses frères avec le reste du peuple, l'influence se divise et la noblesse s'éloigne trop des plébéiens ; qu'il exécute tout cela, nous le combattrons, mais nous avouerons néanmoins qu'il est logique, et nous reconnaîtrons que l'édifice qu'il veut bâtir aura un corps et une tête. Mais faire à la sourdine quelques petits ducs, quelques petits comtes qui seront sans autorité et sans prestige, c'est froisser sans but et sans résultat les sentiments démocratiques de la majorité des Français, c'est condamner des vieillards à jouer à la poupée [1].

Contre un tel témoignage, je veux admettre encore, par excès d'optimisme, que l'avenir ne nous réserve pas les

1. Écrit en 1844, réimprimé en 1854 dans la grande édition complète des *Œuvres de Napoléon III* (t. II, p. 51). Paris, Amyot, rue de la Paix.

conséquences prévues ; que nous échapperons aux majorats, aux substitutions, au droit d'aînesse ; que l'égalité civile ne sera pas atteinte. Mais la liberté civile, qui la préservera? Je suppose qu'on se borne à rétablir une pénalité contre les faux titres. Cela vous paraît innocent : on en sera quitte, n'est-ce pas, pour ne pas s'anoblir ni s'intituler comte, marquis ou baron, dans les actes publics et par-devant notaire? Mais, quoi ! Est-ce une loi sérieuse que celle qui ne commence pas par discerner les vrais titres des faux ? Est-ce une loi sérieuse que celle à qui la vie publique est seule soumise, et à qui se dérobe la vie privée ? Non, non, monsieur Dorante, il ne vous suffira pas de dire : « Je suis marquis ; » il vous faudra montrer vos parchemins et prouver, pièces en mains, que vous êtes vraiment le fils de vos pères. Tant pis pour vous si vos papiers de famille ont été perdus dans la Révolution ; adressez-vous à l'agence générale des généalogistes réunis, et qu'ils retrouvent vos aïeux. Non, non, monsieur Jourdain, vous n'en serez pas quitte pour abdiquer devant les officiers ministériels votre dignité de mamamouchi : la loi entrera chez vous par l'escalier dérobé comme par la grande porte ; la loi inspectera vos cartes de visite, vos voitures, vos livrées, votre vaisselle et votre linge ; et si la loi y trouve gravé, peint ou brodé à l'aiguille, en guise d'armoiries, votre turban de faux gentilhomme turc, la loi vous fera payer l'amende. La loi vous poursuivra jusque dans votre cabinet ; et si elle prend Nicole, votre servante, à vous dire : « Monseigneur, voici vos pantoufles, » la loi appréhendera ledit M. Jourdain pour se faire anoblir indûment par sa fille de chambre, et le conduira en pantoufles devant le commissaire. Si la loi ne fait pas tout cela, ce n'est pas la peine d'être une loi. Si elle le fait, je vous plains, messieurs les gentilshommes et messieurs les bourgeois, ou plutôt je ne vous plains pas, car vous l'aurez voulu. Ce sont vos petites passions coalisées qui appellent la loi. Vous, gen-

tilshommes, vous l'invoquez à votre aide, par orgueil, pour préserver vos rangs de l'intrusion des bourgeois que vous méprisez ; vous, bourgeois, par jalousie, pour ne plus voir vos égaux se faufiler parmi des nobles que vous enviez : orgueil et jalousie sont peu dignes de pitié. La loi viendra, puisqu'on l'appelle, et vous en pâtirez tous. Vous ressemblerez au cheval quand il a voulu se venger du cerf : vous porterez comme lui une selle sur le dos, vous rongerez le frein, et vous n'aurez même pas la vengeance du cheval, vous manquerez le cerf. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a fait la chasse à la fausse noblesse. Depuis Charles VIII jusqu'au XIX[e] siècle, presque tous les rois de France ont voulu lui courir sus; ils ont mis en campagne les lois, les ordonnances, et les gens de justice et les gens de guerre ; comptez bien, vous trouverez plus de vingt déclarations royales, menaçantes et terribles, contre les faux gentilshommes[1], lutte gigantesque et impuissante de l'autorité et de la force contre cette petite chose immatérielle et invincible, la vanité du cœur humain. L'histoire, depuis des siècles, offre le spectacle du défi que les mœurs adressent à la loi. Il n'est pas nécessaire de le renouveler. Ne mettons pas la loi aux prises avec les mœurs; laissons la loi régler les droits et les devoirs. La noblesse est un usage, elle ne relève que de l'opinion. Que vous importe, ô gentilshommes, de voir des vilains se parer de faux noms, et grimper sur les hautes branches d'un arbre généalogique, planté et arrosé de leurs bourgeoises mains? En êtes-vous moins nobles, parce qu'ils sont plus ridicules? Contrefaire la noblesse, n'est-ce pas lui rendre hommage? Un jour, M. de Vivonne avise un roturier qui se faisait appeler M. de Rochechouart. « Merci, mon ami, lui dit-il, de la bonne opinion que vous avez de ma

1. Voir le *Traité de la Noblesse*, par l'abbé de La Roque, chap. CIV et CLIV; l'*Abrégé chronologique* de Chérin, p. 40, et l'*Armorial de France*, reg. I, II[e] partie, p. 660, etc.

maison ; vous n'en pouvez donner une plus sûre marque que de la préférer à tant d'autres et de porter mon nom. » Et vous, honnêtes vilains, pourquoi cette grande colère contre vos égaux, qui ne veulent plus être vos égaux? Pourquoi prendre au tragique un si plaisant travers, au lieu d'en profiter pour rire comme au bon temps de la vieille gaieté française? Le siècle est-il si joyeux, que vous perdiez une occasion si belle? Si les faux nobles n'existaient pas, il faudrait les inventer : ils sont les seuls comiques du XIXe siècle!

Mais il est inutile de les inventer. Ils existent, ils prospèrent, ils croissent et multiplient. Quelque temps avant 1789, Chérin, le plus convaincu des généalogistes, chargé de vérifier les titres, s'écriait tristement, en étudiant les faux parchemins qu'on mettait sous ses yeux : « Hélas! toute la bourgeoisie y passera! » Depuis, nous avons fait maintes révolutions, des grandes et des petites, et la bourgeoisie continue d'y passer. Y passera-t-elle tout entière, comme l'a prédit Chérin? Ce ne sont pas les lois qui l'en empêcheront. Le vrai remède au mal, ce n'est pas de diminuer par les lois et décrets le nombre des faux nobles et d'augmenter celui des vrais : c'est de restreindre plutôt l'influence effective que garde encore la noblesse[1], en agrandissant de plus en plus la part du mérite personnel dans la société. Le remède, il est clairement indiqué dans ce livre dont j'ai cité plus haut un si grave passage :

« Quant à nous, nous voudrions qu'au lieu de faire quelques nobles, le gouvernement prît la grande résolution d'en faire des milliers et des millions. Nous voudrions qu'il prît à tâche d'anoblir les trente-cinq millions de Français,

1. Sur 160 membres du Sénat, il y a 106 nobles : 9 ducs, 9 princes, 37 comtes, 17 barons, 17 marquis, 2 vicomtes et 15 particules nobiliaires. Sur 256 membres du Corps législatif, 124 nobles : 1 prince, 3 ducs, 32 comtes, 29 barons, 13 marquis, 28 vicomtes et 38 particules nobiliaires. Voir *Du Rétablissement légal de la Noblesse*, par Félix Germain, p. 47.

en leur donnant l'instruction, la morale, l'aisance, biens qui jusqu'ici n'ont été que l'apanage d'un petit nombre et qui devraient être l'apanage de tous[1]. »

Que peut-on ajouter à un si noble vœu? Un seul mot : Qu'il s'accomplisse!

(*Journal des Débats*, 4 mars 1858.)

DE QUELQUES OUVRAGES RÉCENTS SUR LES FEMMES. UN MANIFESTE FÉMININ.

Il est certain qu'en ce monde il n'y a rien de plus intéressant pour l'homme que la femme. La preuve, c'est qu'on a beau recommencer éternellement le même livre sur les femmes et sur l'amour, il paraît toujours nouveau et obtient le plus grand succès. Depuis quelque temps il s'est multiplié sous des titres divers, et il a engendré toute une bibliothèque. Un très-ingénieux écrivain, M. Deschanel, qui connaît notre faible, a rassemblé en deux jolis volumes *le Mal et le Bien qu'on a dit des femmes*, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. *Le Mal* s'est beaucoup vendu : il est à sa cinquième édition. La première du *Bien* vient de s'épuiser. Le prudent éditeur ne l'avait tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires. Un autre humoriste charmant, caché sous le nom de Stahl, vient de rajeunir l'histoire de la femme et de l'amour, en démontrant, à sa manière, que l'amour est d'invention récente, et que la femme est, comme l'Amérique, une découverte moderne, ignorée de l'antiquité[2]. Un troisième, un romancier de beaucoup

1. *Œuvres de Napoléon III*, t. II, p. 51.
2. *Théorie de l'amour et de la jalousie; l'Esprit des femmes et les*

d'esprit, de trop d'esprit, continue Charles de Bernard et Balzac. Charles de Bernard avait pris la femme à quarante ans, Balzac à trente. Leur continuateur la prend à vingt-cinq, l'âge vrai, pense-t-il, la date précise de l'avénement de la femme complète et définitive, le moment décisif où l'astre passe à l'horizon. Ce n'est qu'à vingt-cinq ans, selon lui, qu'elle est capable d'aimer. Plus tôt, elle est au-dessous de la passion, et plus tard au-dessus [1]. Il y a des femmes qui sont de cet avis. C'en est une qui a dit : « Jadis Julie, à dix-huit ans, aimait Saint-Preux par inclination, et à vingt-deux, elle épousait M. de Volmar par obéissance. C'était le siècle. De nos jours, Julie est une ambitieuse qui, à dix-huit ans, commence par épouser volontairement M. de Volmar; puis à vingt-cinq, revenue des illusions de la vanité, elle s'enfuit avec Saint-Preux par amour. Aujourd'hui, à vingt-cinq ans, Manon Lescaut mettrait Desgrieux à la porte pour épouser un vieux financier; Virginie quitterait Paul pour se marier à M. de Labourdonnaye, et Atala, la fille des forêts vierges, sacrifierait le beau Chactas au P. Aubry, si cet honnête vieillard n'avait fait vœu de pauvreté. » C'est Mme Delphine de Girardin qui a répandu dans le monde tous ces bruits de mariages anti-romanesques qui confirment la théorie sur la femme de vingt-cinq ans [2]; et voilà comme les hommes ne peuvent médire des femmes sans qu'il y ait une femme pour leur donner raison.

Plus tard, j'examinerai les opinions des hommes : aujourd'hui je voudrais recueillir les idées des femmes sur

femmes d'esprit, deux volumes, par Stahl. Voir aussi : *Le Bien et le mal qu'on dit de l'amour*, deux volumes par M. Deschanel; *les Femmes dans les temps anciens et dans les temps modernes*, par M. J. Baissac; *les Femmes*, par Balzac; *les Femmes*, par Alphonse Karr; *les Femmes comme elles sont*, par Arsène Houssaye. Paris, Michel Lévy.

1. *La Femme de vingt-cinq ans*, par M. Aubryet.

2. *Lettres Parisiennes*.

elles-mêmes dans certains ouvrages récents dont elles sont les auteurs. Voici, par exemple, quelques vues assez nouvelles sur notre première mère, que j'ai rencontrées dans mes lectures et notées au passage :

1° Ève, qu'on accuse depuis Moïse, est une femme malheureuse, innocente et persécutée. « Le fruit de l'arbre de science n'a pas encore été cueilli, et la pauvre Ève n'a pu qu'en respirer avec ardeur le mystérieux parfum. Si ce fruit merveilleux n'était pas encore à l'arbre du paradis, gardé par le dragon de l'ignorance..., le mal serait détruit et le serpent aurait depuis longtemps la tête écrasée.... » (G. Sand, *Événor et Leucippe.*)

2° Ève n'a probablement jamais existé. « Le paradis terrestre est une sublime fiction de l'espérance plaçant en arrière le rêve que l'avenir est chargé de réaliser, quand la paix, l'industrie, la vapeur et le télégraphe électrique auront fait de l'humanité une famille et de la terre un paradis. » (Mme de Casamajor[1].)

3° Ève a vraiment cueilli le fruit de l'arbre, mais elle a bien fait de le cueillir. « Le Tout-Puissant avait dit au couple humain, faible et ignorant, mais heureux et immortel : « Tu ne mangeras point du fruit de l'arbre de science ou « bien tu mourras. » L'homme se résigne à cette inactive et insensible félicité; mais la femme, écoutant en elle-même la voix de l'esprit de liberté, accepte le défi. Elle préfère la douleur à l'ignorance, la mort à l'esclavage. A tout péril, elle saisit d'une main hardie le fruit défendu : elle entraîne l'homme avec elle dans sa noble rébellion. Le Tout-Puissant les châtie l'un et l'autre, les bannit, les voue à la mort. La mère des hommes est condamnée à enfanter dans la douleur. Ève reste à jamais, pour sa triste et fière postérité,

1. Citée dans le livre, *la Femme jugée par l'homme*, p. 54. Paris, Garnier, 1858.

la personnification glorieuse et maudite de l'affranchissement du génie humain. Cette Genèse est l'histoire de toutes les révolutions. » (Daniel Stern, *Esquisses morales*, p. 303.)

Le lion de La Fontaine n'était pas un sot, qui, voyant un lion terrassé par un homme, disait :

Nous aurions le dessus,
Si nos confrères savaient peindre....

Quand ce sont des docteurs qui interprètent la Bible, Ève est assez humiliée. Mais voyez comme elle se relève, quand ce sont des femmes qui se chargent du commentaire. Dans le dernier passage que je viens de citer, le bon Dieu et Adam jouent de fort vilains rôles. Le bon Dieu est un despote, le premier représentant de la théocratie, qui condamne l'homme à l'ignorance sous peine de mort, et qui appelle serpent l'esprit de liberté, le libre examen, la philosophie. C'est un bon Dieu du moyen âge. Adam est un pauvre diable de conservateur qui se trouve bien dans le paradis, et qui, pour ne pas y perdre sa place, s'accommoderait de l'abstinence et ne toucherait pas au fruit défendu. Mais la femme, mais Ève, c'est la Révolution, qui force le bon Adam à chanter avec elle *la Marseillaise* de l'Éden, qui l'entraîne avec lui à l'assaut de l'arbre de science, comme le peuple a poussé les bourgeois de Paris à l'assaut de la Bastille, qui enlève bravement la pomme, et qui, de ses pepins tombés sur la terre de France, fait éclore les principes de 1789 au soleil de la liberté.

Je ne suis pas assez grand clerc pour entamer avec ces dames une controverse de religion. C'est l'affaire des théologiens de défendre notre mère Ève contre les libres propos de ses filles, et de réfuter comme il faut leurs idées sur la Genèse. Ce qui nous intéresse, ce n'est pas tant l'exégèse biblique des femmes du XIXe siècle que les conclusions pratiques où elles s'efforcent d'arriver. Que ces

conclusions soient justes, nous y donnerons les mains, sans discuter si Ève est ou n'est pas la Révolution. Quand on lit attentivement nos contemporaines, on trouve qu'il y a deux idées qui leur tiennent fort à cœur : l'une, spéculative, l'égalité morale de l'homme et de la femme ; l'autre, une idée pratique, la réforme de l'éducation des femmes. En droit, affirment-elles, la femme est l'égale de l'homme; elle ne l'est pas en fait. Développez également leur esprit à tous deux, et l'égalité est assurée. « Une égale possibilité du développement intellectuel, telle est l'égalité fondamentale, la seule à laquelle il est utile de prétendre, parce qu'elle implique en soi toutes les autres : la seule qu'il est inique, aujourd'hui comme toujours, de ne pas accorder [1]. » Voilà comme un esprit délicat et vigoureux, Daniel Stern, pose la question. Un autre organe de la même cause, Mme Romieu, dit énergiquement, dans son intéressante étude sur *la Femme au* XIX*e siècle* : « L'éducation donnée aux femmes est fausse, imprévoyante, superficielle, mal dirigée, subversive de tout principe de saine morale, » c'est-à-dire destructive de toute égalité. Tout se réduit donc là : la réforme de l'éducation pour atteindre à l'égalité [2].

L'égalité! peut-être y a-t-il des hommes jaloux de leur suprématie originelle, que cette ambition des femmes offensera, si toutefois c'est une ambition : car pour moi, quand je considère l'homme avec tous ses défauts, tous ses ridicules, tous ses vices, enfin avec toute sa laideur morale, aggravée de son autre laideur, je trouve les femmes bien modestes de ne prétendre qu'à l'égalité. Mais enfin, supposons que ce soit une ambition. Qui la leur inspire, je vous prie, si ce n'est nous, mes frères, et nos amoureuses folies? N'est-ce pas nous dont la galanterie métaphorique les proclame partout nos maîtresses et nos reines ? Ne mettons-

1. *Esquisses morales*, page 42. — 2. Page 229. Paris, Amyot, 1858.

nous pas dans leurs mains un sceptre imaginaire? Ne ceignons-nous pas leurs fronts d'un fantastique diadème? N'attachons-nous pas à leurs blanches épaules les ailes mêmes des anges? Ne leur disons-nous pas que le soleil ne brille que pour éclairer leur beauté, que le zéphyr ne souffle que pour faire voltiger les boucles de leurs cheveux, que le gazon ne pousse que pour courber ses pointes vertes sous le poids léger de leurs pas; que l'homme lui-même n'a été mis au monde que pour vivre et mourir à leurs pieds, et que nous leur donnerions notre vie et notre âme, et les étoiles du ciel, si nous les pouvions détacher des voûtes azurées? Elles prendraient au sérieux toute cette poésie et nous diraient: « A genoux ! » nous n'aurions, en vérité, que ce que nous méritons. Et quand nos souveraines nous demandent simplement de devenir nos égales, quand elles réclament le droit de cultiver comme nous leur esprit, d'étudier dans nos livres, d'acquérir nos idées, et de se hausser au niveau d'un bachelier ès lettres, nous ouvrons de grands yeux, nous poussons de grands cris, et nous disons à tous les échos d'alentour : « Ève veut faire encore une révolution ! »

Ce droit au savoir que réclament les femmes, quelques-uns feindront peut-être de croire qu'elles en jouissent pleinement. De nos jours, diront-ils avec civilité, il y a parmi les femmes tant d'esprits cultivés et virils, tant d'écrivains brillants, tant de causeurs aimables, tant de penseurs hardis, plus hardis que les hommes, qu'on pourrait supposer, sans être téméraire, que le soleil de la science luit pour tout le monde, et que les femmes ne sont pas réduites à vivre au clair de lune. « Tout cela est poli, nous répondent les femmes, mais plus poli que vrai. Nous sommes des ignorantes, et vous le savez bien. » Puisque les femmes disent d'elles ce que nul homme n'aurait l'impertinence de penser, il faut, sinon les croire, du moins les

écouter respectueusement; et c'est ce que j'ai fait. J'ai recueilli leurs doléances avec sollicitude, et j'en ai formé un cahier dans le genre de ceux que le tiers état mécontent mettait sous les yeux de la royauté. Je le publierai tout entier plus tard. Aujourd'hui j'en donnerai seulement la substance. Ce sont les femmes qui parlent; veuillez prêter l'oreille :

« Vous êtes de trop bons chrétiens, messieurs, pour ne pas vous incliner devant le principe proclamé par l'Évangile : celui de l'égalité morale entre la femme et l'homme. Il y a dix-huit cents ans que ce droit a été gravé dans la nouvelle loi. La main sur la conscience, dites-nous si l'œuvre évangélique a porté tous ses fruits, et si, en regardant du haut du ciel les mariages du XIXᵉ siècle, Jésus peut être content. Pour ne pas déclamer, ne parlons que des plus heureux : car il y en a d'heureux, nous l'avouons de grand cœur; il y en a même plus que quelques-unes de nous ne le disent dans leurs romans. Mais, dans les plus heureux, que le vrai bonheur est rare! Nous entendons par là non-seulement l'union paisible de deux existences et de deux âmes, mais l'union complète de deux esprits, ce dernier terme de l'unité dans le mariage, cette plénitude de l'intimité conjugale! Il y a beaucoup de femmes qui sont, pour ainsi dire, la moitié du cœur de leurs maris; combien peu qui soient la moitié de leur esprit et de leur pensée! combien peu qui puissent s'associer à leurs travaux par la réflexion et par le conseil, délibérer avec eux sur leur œuvre de chaque jour, ajouter enfin à la communauté de la vie, des sentiments, des intérêts, des habitudes, la communauté si douce de la pensée! combien peu qui remplissent la destinée nouvelle que le christianisme a ouverte à la femme! car le christianisme accorde à la femme le partage de la vie morale de l'homme comme le partage de sa maison. Notre part de la maison, nul ne nous la refuse et ne nous l'envie.

Notre part de la vie morale, nous ne l'avons jamais ni ne pouvons l'avoir tout entière, car nous n'avons pas tout entière la vie intellectuelle dont notre éducation nous entr'ouvre la porte sans nous permettre de dépasser le seuil. Quand vous réfléchissez, messieurs, vous daignez reconnaître que les femmes sont douées des mêmes facultés que vous : les degrés diffèrent, et non pas les natures; il n'y a pas de sexe pour les esprits. Mais le plus souvent vous obéissez d'instinct à l'idée païenne du vieux Caton, que la femme est un être d'imagination et de sentiment, et non pas une personne de raison. On l'élève dans cette vue. Sous prétexte que son esprit est plus pratique, comme l'esprit de l'homme plus spéculatif, qu'elle a la capacité des détails comme l'homme celle des principes, on interdit aux femmes les idées générales. Vous ne leur en donnez ni sur la nature, ni sur le monde, ni sur Dieu. De là la petitesse de leur philosophie, qui n'est qu'une idée vague, de leur morale, qui n'est qu'un instinct, de leur religion même, qui le plus souvent n'est qu'une superstition. Ce qu'on développe en elles, ce ne sont pas les facultés supérieures de l'esprit, la raison, la réflexion, celles qui précisément sont les principaux organes de la vie intellectuelle et de la vie morale, celles qui feraient des femmes les vraies compagnes de l'homme, les confidentes de son esprit, les auxiliaires de sa pensée. Ce qu'on fortifie, ce qu'on étend avec une complaisance injurieuse, ce sont les facultés précieuses encore, mais subalternes, qui font les femmes d'intérieur, habiles à l'administration du ménage, ou les qualités d'agrément qui font les femmes d'extérieur, propres à briller dans la société. En un mot, on façonne ou des vases d'argile destinés au service, ou des vases de porphyre destinés à l'ornement.

« Ne croirait-on pas, messieurs, que *vous avez peur* [1] de

1. Ce mot a été dit par Mme Necker de Saussure et répété par Daniel Stern.

nos facultés sérieuses, et que vous ne nous refusez le savoir que pour conserver le pouvoir? C'est vous qui avez dit, par la bouche d'un des vôtres : « Toute l'éducation des « femmes doit être relative aux hommes [1]; » comme si les femmes n'avaient pas d'âme à elles appartenant ni de destinée que votre destinée. Et en effet on élève les femmes non pour elles, comme des personnes nées libres et immortelles, mais pour vous, comme des êtres d'une essence inférieure et fatalement subordonnée. L'homme est le commencement et la fin de toutes choses, l'alpha et l'oméga de la création. Tout, dans l'éducation des femmes, est calculé pour lui; tout est en vue du mariage, même les talents qu'on nous donne, comme des suppléments de dot, même la piété qu'on nous inspire, comme une garantie de sécurité conjugale. Tout, a dit Fénelon, est donné à l'effet, à l'opinion du monde. On amène tout doucement l'esprit de la femme au niveau précis fixé par l'usage. On se garde bien de le dépasser, de peur que l'opinion ne crie au pédantisme et ne mette en fuite les futurs maris. Et c'est ainsi que l'on façonne, au gré des bienséances, la compagne ou plutôt la pupille de l'homme, la femme selon le type admis et convenu, la femme demi-esprit et demi-volonté, la femme douce, modeste, soumise, résignée... A merveille, messieurs. Mais où est la femme forte, comme disait le roi Salomon? *Quis mulierem*.... Nous citerions en latin, si vous nous permettiez de savoir le latin.

« Nous protestons, sachez-le bien, et dans votre intérêt autant que dans le nôtre. Il n'y a pas d'égoïsme dans notre ambition. C'est pour vous, ingrats, que nous souhaitons d'être un peu plus parfaites : c'est pour nous corriger des défauts qui vous déplaisent. Vous vous plaignez souvent que nous sommes chimériques. Nous n'avons rien ap-

1. J. J. Rousseau, *Émile*, liv. V.

pris d'exact sur les choses : nous avons des impressions plutôt que des idées, et les bienséances nous tiennent lieu de principes. L'opinion nous gouverne, et nous n'avons pas même appris à juger l'opinion, en comparant les jugements humains aux vérités de la morale et les règles de l'usage à celles de la conscience. Il aurait fallu, pour cela, faire germer en nous le petit grain de raison spéculative que Dieu, ne vous déplaise, a mis dans les cerveaux féminins aussi bien que dans les vôtres. Mais vous ne voulez pas que nous philosophions. — Vous dites que nous sommes romanesques. Faute d'aliment solide, notre curiosité se tourne aux objets frivoles : elle nous fait perdre terre et nous enlève à tire-d'aile dans le monde du merveilleux. Les femmes, dit Fénelon, ont un esprit errant. Ouvrez-lui une porte, ou il s'en va par la fenêtre. — Vous dites qu'il n'y a plus de salons, plus de conversation. Cependant il existe encore çà et là par le monde des femmes nées aussi spirituelles que ces merveilles défuntes des vieux siècles éteints, sur qui vous faites de gros livres, si flatteurs pour elles, si désobligeants pour nous. Il est encore des femmes qui sauraient, comme ces illustres dames d'autrefois, sentir l'esprit des hommes et le faire briller à vos souhaits, messieurs; conduire et varier l'entretien, en diriger le fil d'une main douce et légère, opposer, concilier les opinions diverses, et pratiquer enfin cette politique charmante sans laquelle on ne sait gouverner un salon. Si vous le vouliez bien, on vous donnerait encore, comme au siècle d'or de vos belles regrettées, ces fêtes familières de l'esprit, ces jeux de la parole enjoués et sérieux, où chacun serait soi (le moi est si aimable, quoi que dise Pascal, quand le moi est aimable!), où chacun apporterait, selon son tour d'esprit et selon son humeur, une histoire, une saillie, une louange, une épigramme, un paradoxe, un badinage, et d'où l'on sortirait plus content de soi-même et des autres, ce qui est le

triomphe de la conversation! Tous ces plaisirs, messieurs, vous les auriez encore; car il y a des salons, car il y a des femmes. Mais les salons, vous n'y demeurez guère, vous ne faites qu'y passer, et, dans les courts instants où l'on vous aperçoit, vous laissez les femmes se ranger d'un côté, sur une ligne isolée et brillante, comme pour une exhibition d'étoffes et de rubans, et vous allez former, à l'autre extrémité, un groupe solitaire, d'où nous arrive de temps en temps ce gracieux refrain : « On ne cause plus en France! Mme Geoffrin est morte! Mlle de Lespinasse est morte! Mme du Deffant est morte! » Et pendant que vous portez leur deuil, tout de noir habillés, et que vous chantez votre *De Profundis*, vous ne vous doutez pas que nous sommes vivantes, et qu'à dix pas de vous il y aurait vingt femmes aussi parfaitement femmes que toutes ces feues reines des salons de Paris, si vous osiez souffrir qu'elles cultivent leur esprit, qu'elles s'occupent des choses qui seules vous intéressent, qu'elles pensent comme vous, qu'elles parlent comme vous. Et voilà pourquoi, messieurs, nous faisant telles que nous sommes, vous laissez nos petits esprits tout entiers, entre nous, à nos petites idées, à nos petites médisances, à nos petits chiffons, et restez à l'écart, comme des demi-dieux, dans le monde supérieur des grands intérêts, des grandes affaires et des grandes pensées! Voilà pourquoi vous parlez au lieu de causer: car vous êtes tous éloquents et tendez tous au monologue, quand une femme n'est pas là pour vous fermer la bouche et pour faire passer la parole au voisin. Voilà pourquoi vous discutez et vous disputez même, au risque de vous blesser, quand une femme n'est pas là pour prévenir les chocs, comme la ouate légère qu'on glisse avec prudence entre les porcelaines, de peur de les casser. Voilà pourquoi la conversation est morte en France, bien morte, comme vous dites, car c'est vous qui l'avez tuée!

« Vous nous dites encore que nous ne savons plus vieillir[1]. Oui, vous avez raison : vieillir n'est plus un art, ce n'est plus qu'un malheur. Et pourtant l'aimable chose qu'une vieille qui savait l'être! Elle se répétait le soir et le matin que chaque âge a ses attraits, même le dernier âge, que de beaux cheveux blancs ont leur séduction sur des joues vénérables; que si l'on garde pour ses petits-enfants ce qui reste de cœur, il est encore permis d'avoir de l'esprit pour tout le monde, et que si les grâces de la jeunesse sont au loin envolées, les grâces de la bonté sont venues à leur place, moins fraîches, mais plus solides, faisant moins d'envieux et plus d'amis. Elle prenait son parti de vivre pour les autres et y trouvait un charme. Elle ne confiait plus de secrets à personne; elle était confidente, elle était conseillère; elle veillait sur les jeunes femmes d'un œil bienveillant; elle protégeait les jeunes gens, elle mariait les jeunes filles. C'était la bonne fée, ou, pour parler plus chrétiennement, l'image la plus adorable et la plus maternelle qu'on pût voir ici-bas de la Providence. Vous dites qu'elle n'est plus; nous n'en savons rien; mais si cela est vrai, s'il n'y a plus de vieilles femmes, s'il n'y a que des femmes âgées, de fausses vieilles rajeunies qui se teignent, qui se plaignent, qui médisent, qui dénigrent, qui dénoncent les jeunes femmes et les jeunes gens, brouillent tous les ménages, font manquer les mariages des jeunes filles, et rongent de leurs fausses dents toutes les réputations, à qui la faute, messieurs? C'est, comme vous l'avez dit, que vieillir est un art, et que, pour le pratiquer, il faut l'avoir acquis : il faut avoir en soi, au fond de son esprit, de quoi se consoler de ce que le visage a perdu; il faut que nous sentions que notre âme peut plaire, quand le miroir nous

1. Voir le joli morçeau de M. N. Roqueplan, cité par M. Deschanel : *Le mal qu'on a dit des femmes*, p. 170. C'est un chapitre tout fait d'un petit livre à faire, le *De senectute* des femmes.

dit que nos traits ne plaisent plus ; il faut qu'il y ait enfin une fonction pour les vieilles femmes, et puisqu'il n'y en a plus, puisque dans le salon elles n'ont plus l'influence (à peine si elles obtiennent le respect); puisque vous ne causez plus, et surtout avec elles, et que le whist seul les préserve de l'abandon, ne vous étonnez pas que, ne pouvant plus jouer le rôle du bon Dieu, elles se résignent parfois, pour ne pas rester nulles, à prendre celui du diable.

« Nous n'ignorons pas, Messieurs, que l'Église vous prête main-forte, et que les prédicateurs vous soutiennent contre nous. En vérité, l'Église rendrait un grand service à la société si, au lieu de conspirer avec les hommes contre notre luxe et notre parure, elle faisait avec nous une ligue sainte pour obtenir d'eux la réforme de notre éducation. C'était le vœu d'un de ses grands évêques, l'illustre Fénelon. Il conseillait aux hommes de développer dans les femmes, outre les qualités de ménagères et de femmes du monde, les facultés sérieuses de l'esprit. Et si on l'écoutait, si, à côté des deux sortes de femmes qui existent aujourd'hui, la femme d'utilité et la femme d'ornement, on multipliait les exemplaires d'une troisième, la vraie femme complète, la femme qui pense et qui apporte à l'homme avec l'union du cœur l'union de l'esprit, alors on aurait porté le plus rude coup à notre goût du luxe et de la coquetterie : car souvent chez les femmes la parure n'est que la distraction de l'oisiveté et le préservatif de l'ennui. En développant en elles la vie intérieure, on diminuerait singulièrement la vie extérieure et la mondanité. Changez l'esprit des femmes, et vous changerez leurs habitudes bien plus assurément qu'en prêchant contre leurs habitudes sans changer leur esprit. Tout ce que vous aurez ajouté à la culture de l'âme, vous l'aurez retranché aux soins frivoles du corps. Vous n'aurez pas supprimé l'élégance, ornement légitime d'une société qui n'est pas un couvent, mais vous

l'aurez réglée : elle sera pour les femmes, non plus une distraction d'oisiveté, un plaisir d'orgueil, une arme de coquetterie, mais une part faite à la beauté et à l'art dans sa vie de chaque jour, un hommage rendu à la bienséance et au bon goût. C'est ainsi qu'en perfectionnant notre intelligence vous changerez nos défauts en qualités, ce qui nous permettra de les garder, et de bonne foi nous y tenons. Les esprits excessifs estimeront peut-être que notre morale n'est pas assez austère : ce n'est effectivement qu'une morale sensée. Elle ne s'évertue pas à tout refuser à la nature humaine; elle essaye d'obtenir pour elle ce qui doit être permis, à la condition d'en faire un bon usage. Ce n'est pas là, Messieurs, quoi qu'on puisse penser, abaisser trop bas la barrière. Sans doute la bonne morale ne doit pas poser les barrières trop bas, parce qu'il est trop facile de sauter par-dessus; mais il ne faut pas non plus qu'elle les pose trop haut, parce qu'on est trop tenté de passer par-dessous. »

Voilà le manifeste des femmes, tel que j'ai pu l'extraire des ouvrages de celles qui paraissent les organes du parti féminin. En le transcrivant, je l'ai trouvé plus paradoxal qu'il ne l'est; en le relisant, je l'ai trouvé plus raisonnable qu'il n'en a l'air. J'hésite d'autant moins à donner raison aux femmes, du moins en partie, que ce n'est pas leur manquer de respect : le jugement sévère qu'elles portent sur elles-mêmes leur fait moins de tort qu'à nous, et en se confessant, c'est nous qu'elles accusent, selon l'habitude de leurs confessions. Je me range donc à leur avis, et si, par aventure, pour devenir plus sûrement nos égales, elles demandent à l'État d'être élevées comme nous, je vote généreusement pour qu'on leur bâtisse des colléges et qu'on leur fasse cadeau d'une Université, ne fût-ce que pour leur prouver que *nous n'avons pas si peur.*

(*Journal des Débats*, 18 mars 1858.)

LA DÉVOTION DU TEMPS. — L'ÉLOQUENCE RELIGIEUSE; DEUX SERMONS SUR LE MARIAGE. — LES ÉPREUVES DU MARIAGE (BIBLIOTHÈQUE D'UNE FEMME CHRÉTIENNE).

Le carême est fini, mais depuis trop peu de temps pour que le feuilleton ne se sente pas de son voisinage. Tout a pris autour de nous et tout conserve encore un air de recueillement qui avertit cette Revue d'éviter les choses frivoles, et je l'ai différée pour mieux étudier l'éloquence de la chaire, un sujet assorti à la gravité du moment. Non pas que dans le monde, où l'on est conciliant, on renonce entièrement, dans les jours les plus saints, à toutes les choses profanes: le moyen, même en carême, de s'en détacher tout à fait? Mais, pour les purifier, on y mêle les choses saintes. On fait une balance : le bon Dieu a sa part, comme dans le gâteau des Rois, et l'on garde le reste. Les conversations, même dans la semaine sainte, témoignent naïvement des combinaisons les plus merveilleuses de la dévotion avec la mondanité, des plaisirs avec les œuvres pies. « Avez-vous vu *la Magicienne*, madame? — Oui, madame, le jour même où je vous rencontrai allant à Sainte-Clotilde. — Le P. Pététot a-t-il bien prêché? — A merveille, comme toujours; mais on ne l'entendait guère; il commençait une grippe. — Et Mme Borghi? — Elle, elle était en voix. — A propos, vous savez, l'abbé Bautain fait fureur à Saint-Germain des Prés; pas dans les grands sermons, à vêpres ou le soir; mais dans les instructions familières, le matin : j'en raffole. Hier, sur la nécessité de la pénitence, il a été charmant. — Allez-vous ce soir aux Italiens entendre le *Stabat*? — Je crois bien! Le *Stabat* de Rossini! cela vous pénètre l'âme, c'est si religieux! Et

puis Mario y chante si bien ! L'église le matin, Longchamps à trois heures, et les Italiens le soir, voilà, madame, mon jeudi saint ! »

Il y avait au siècle dernier un père capucin qui, se rappelant le mot du philosophe ancien : « Mes amis, il n'y a plus d'amis, » commença un jour un sermon de la sorte : « Chrétiens mes frères, il n'y a plus de chrétiens. » J'ai grand'peur qu'en dépit des belles apparences il n'y en ait guère plus aujourd'hui qu'autrefois, et que, si le père capucin s'avisait de ressusciter, il n'eût droit de nous faire le même compliment. Nous n'avons pas, comme nos pères, la franchise de notre incrédulité ; on nous croirait de petits saints. Nous faisons un signe de croix quand on parle de Voltaire, et nous baisons le bout des ailes de M. Joseph de Maistre. Nous réhabilitons la très-sainte inquisition ; nous bénissons la mémoire de ce bon Philippe II ; nous buvons de l'eau de la Salette, et nous organisons des trains de plaisir pour Jérusalem. Mais la réaction religieuse dont le siècle est témoin s'arrête à la surface de la société ; elle n'atteint pas jusqu'à son âme. Il règne une dévotion extérieure qui devient une habitude sans être un sentiment. On fait à la religion une place dans la vie à côté des devoirs du monde. C'est une bienséance qu'on observe envers Dieu, comme envers le prochain, quand on est bien élevé. On se rend à l'église, on va voir Dieu chez lui, comme on fait des visites. Le monde n'est rempli que de païens baptisés qui se croient des chrétiens : car c'est le paganisme que la prédominance des signes sur les idées, de la lettre sur l'esprit, et du cérémonial sur les sentiments, ou plutôt ce n'est que l'indifférence, et j'ajoute, pour être juste, que cette indifférence a son côté heureux. Comme le christianisme à la mode du jour n'est pas précisément le christianisme de l'Évangile, ce n'est pas un malheur sans compensation que la tiédeur

publique ne le pratique pas dans toute sa rigueur. Cela permet à nos mœurs de valoir mieux que nos opinions. Si nous étions très-chauds, et par suite très-logiques, pour suivre jusqu'au bout les principes dominants, nous excommunierions, nous emprisonnerions, nous allumerions sur la place publique de beaux feux bien flambants où brûleraient des livres, sinon des écrivains. Grâce à Dieu, nous n'avons pas la force d'être si conséquents. Le fanatisme, s'il existe encore, n'est plus une fièvre de l'âme; c'est à peine un transport du cerveau. Et encore peu de têtes s'échauffent sincèrement. C'est une rareté qu'un fanatique vrai; le petit nombre de ceux qu'on pourrait croire tels n'ont pas assez d'étoffe; ils ont beau se monter, faire la grosse voix, brandir la torche et le glaive : c'est un glaive de bois et une torche éteinte; ils n'auraient pas le cœur d'allumer un fagot; sous leur robe moyen âge, on voit l'homme moderne, sceptique et refroidi, et le voltairianisme transpire par tous leurs pores.

Les libres penseurs ne s'en affligent pas; mais pour les âmes pieuses, il est, je le confesse, douloureux de penser que l'on en est réduit, par ces temps d'idées fausses en matière de foi, à regarder comme un dernier bonheur l'indifférence qui préserve de leurs suites. Que le clergé aurait un beau rôle à jouer si, au lieu d'accepter des secours qui l'oppriment, il destituait bravement ses altiers serviteurs, s'il gardait entre ses mains les affaires de l'Église, et ne souffrait pas d'entremetteurs laïques entre elle et la société! Mais il n'a pas assez confiance dans sa force; il se laisse conduire, il ne conduit pas. Il ménage tout et tous. Il semble avoir si peur que le monde ne lui échappe, qu'il le prend en douceur, avec précaution; il s'accommode à lui, il ne lui commande pas, et le monde est témoin d'un contraste curieux : pendant que le journalisme religieux lui parle le verbe haut, d'un air victorieux, provoque, défie, menace,

insulte, comme s'il se croyait sûr de son omnipotence, l'éloquence sacrée se fait persuasive, comme si elle doutait de son autorité, elle adoucit sa voix, elle promet l'indulgence, elle voile le commandement sous la forme du conseil, elle remplace de plus en plus le dogme par la morale, le sermon par la conférence et l'instruction familière; elle fait de plus en plus de grands frais pour les femmes; c'est aux femmes que ses orateurs choisis s'adressent et se dévouent; réguliers, séculiers, tous se disputent le soin de diriger les femmes, par la parole sainte, dans la voie du salut; enfin ce sont les femmes qui ont eu les honneurs du carême présent.

Aussi ne parlerai-je ici que de leurs orateurs, et encore point de tous. Il y a quelques années, traitant cette même question de l'éloquence chrétienne, j'avais pris pour exemple les prédicateurs les plus éminents : on me reprocha de juger sur des exceptions. Cette fois j'écarte les exceptions, et je me hâte d'ouvrir une parenthèse aussi large que possible pour contenir toutes celles qu'on y voudra placer. Il y a dans le clergé, je le reconnais avec empressement, de beaux talents oratoires comme de grandes vertus évangéliques. Sans parler de son grand orateur, le P. Lacordaire, que Paris a le regret de ne plus entendre, le P. Félix, le P. Gratry, le P. Pététot, M. l'abbé Le Courtier, M. l'abbé Bautain, quelques autres encore ont à un degré supérieur et dans des genres divers le don de la parole sacrée. Pour ne pas m'exposer à une nouvelle censure, je prendrai mes exemples non dans ces hautes régions, mais dans la région moyenne, celle où l'on peut se former une idée plus exacte du niveau général de l'éloquence de la chaire. Je ne prononcerai aucun nom propre. Les louanges les plus sincères sembleraient des piéges tendus à l'humilité chrétienne; les réserves les moins sévères paraîtraient manquer d'égards. Ai-je besoin d'ajouter que je parle uniquement

au point de vue des gens du monde, en prenant l'éloquence de la chaire comme un genre littéraire qui relève de la critique, et en mettant à part avec le plus grand respect son caractère sacré? J'examine les talents et les doctrines morales; sur les questions de foi, je n'ai qualité ni pour juger ni surtout pour révoquer en doute l'orthodoxie des orateurs chrétiens. Il y a des opinions qui parfois m'ont surpris. J'ai appris, par exemple, avec étonnement que dans le paradis terrestre, avant le péché originel, Adam, doué par Dieu de la lumière infuse, connaissait à fond « les sciences mathématiques. » J'ai douté un instant quand le même orateur a dit que dans ce monde il n'y a que deux agents de la pensée divine, deux « chargés de mission » (c'est son expression propre), l'Église et la femme; car il me paraissait faire trop bon marché de l'homme, qui devenait par là une inutilité dans la création, où il a cependant sa mission et son rôle, qu'on ne peut remplacer. Mais j'ai pensé bien vite que, puisque cette doctrine se produit dans la chaire, c'est qu'elle peut s'appuyer sur des autorités, et qu'elle n'est pas contraire à la sainte théologie.

Je suis donc persuadé que la doctrine est une chez les nombreux orateurs que j'ai entendus; les talents seuls diffèrent, et les vues sur la morale, et encore les talents, dans la région moyenne, ne dépassent-ils guère un commun degré. Il ne serait pas facile ni convenable de marquer des rangs dans cette quasi-égalité de mérite oratoire. Je trouverais plus aisé d'établir, si l'on voulait, une classification : chaque orateur est visiblement animé, d'abord en général de l'esprit chrétien, puis en particulier de l'esprit de son ordre ou de son école. On distingue sans peine, en écoutant, un régulier d'un séculier, et dans les réguliers, un oratorien d'un jésuite. On peut même discerner, avec un peu de soin, des nuances plus singulières. Chaque moitié de Paris forme un public différent : cela est naturel. Le Paris des

Champs-Élysées, des Tuileries, des boulevards et de leurs alentours, est le Paris plus vrai, c'est-à-dire plus mondain, plus dissipé, plus riche, plus voué aux délices, par suite, plus grand pécheur. Le Paris qui s'étend depuis le Gros-Caillou jusqu'au Jardin-des-Plantes est, en comparaison, le Paris plus bourgeois, plus tranquille, plus rangé : je suis loin de prétendre qu'on trouve autour de l'Odéon le centre des vertus; mais ce qu'on n'y trouve pas, c'est le centre des plaisirs. Il y a d'honnêtes gens partout, et l'on fait son salut dans tous les arrondissements. Mais enfin, je suppose, si quelque honnête famille, comme il y en avait tant au XVII[e] siècle, toute confite en bonnes mœurs et en dévotion, revenait en ce monde et cherchait un logis pour y vivre, s'il se peut, dans la paix du Seigneur, avouez qu'elle n'irait le choisir ni dans la rue Laffite ni dans la rue de Rivoli. Elle reviendrait encore aux lieux qu'elle habitait dans sa première vie, quoiqu'ils soient bien changés, non loin du Luxembourg, de Saint-Jacques du Haut-Pas, à l'ombre des hautes maisons qui s'élèvent aujourd'hui où fut autrefois Port-Royal; ou, si elle redoutait le voisinage du quartier latin, elle s'enfoncerait dans quelque savane du faubourg Saint-Germain, où elle trouverait un reste de verdure et de silence. C'est que le Paris de la rive gauche, tout profane qu'il est, est encore plus chrétien que celui de la rive droite ; si les opinions y sont tout aussi libres, la vie y est plus calme ; il y reste un vieux fonds d'habitudes tranquilles, de régularité, je n'ose dire de sagesse, qui offre un point d'appui à la morale chrétienne et lui donne plus d'espoir de se faire écouter. Je sais un prédicateur qui, lorsqu'il prêche sur la rive gauche, croit faire une mission en province ; il parle en conséquence, et, à mon avis, bien mieux.

Là-bas, sur la rive droite, tout est neuf et brillant : le luxe coule à pleins bords, les boutiques étincellent, les

maisons resplendissent, les églises elles-mêmes ressemblent à des palais; l'or éblouit les yeux, le velours les caresse; les pieds foulent les tapis; des chants harmonieux fascinent les oreilles; on ne prie Dieu qu'en grande tenue, et l'éloquence elle-même doit avoir sa douceur, ses atours et sa grâce riante, pour ne pas former une disparate dans un si bel ensemble, ni blesser cette élite de chrétiens délicats. Mais de l'autre côté de la rivière, du côté le moins beau, il y a encore de petites rues modestes, des couvents centenaires avec leurs grands jardins et leurs murs mélancoliques, de bonnes vieilles maisons non rebadigeonnées, et de bonnes vieilles églises toutes noires au dehors, toutes nues au dedans, où l'on vient en négligé, sans laquais, sans équipages, où l'on chante comme on peut, où les orateurs, en un mot, quoique bénins encore, ont un peu moins de concessions à faire, où l'éloquence sacrée est plus provinciale, parce que le christianisme y est moins parisien.

Dans ces instructions familières que l'on prodigue aux femmes, les sujets le plus en faveur sont naturellement des études de morale sur les passions, les sentiments, les affections réglées ou déréglées, dans la famille ou hors de la famille. En huit jours, il a été prêché à ma connaissance trois homélies sur la Madeleine dans le même arrondissement. A l'église, comme au théâtre, la pécheresse, à ce qu'il semble, est en veine de succès. Je n'ai pas assisté à ces études sur Madeleine; mais j'ai entendu successivement sur l'une et l'autre rive deux conférences dont le mariage était le sujet, toutes deux spécialement à l'usage des femmes. Il y avait quelques hommes dans l'auditoire, en minorité tellement imperceptible que les prédicateurs pouvaient parler comme s'ils n'étaient pas là. Le premier orateur (c'était sur la rive gauche, dans le Paris de province, entre le Val-de-Grâce et les Invalides)

n'était pas éloquent ni soucieux de le paraître : c'était un digne prêtre, à la voix retentissante, au geste massif, qui criait uniment et familièrement, dans un français de qualité moyenne et comme approprié à un auditoire bourgeois : peu d'images, de figures, nulle fleur de langage, mais de bonnes sentences fortement assenées sur ses chers auditeurs. Par le temps de douceur oratoire où nous sommes, sa rudesse exceptionnelle et parfois excessive ne m'a pas trop déplu. Elle plaisait moins, ce semble, à ses ouailles accoutumées. Car au début de son discours, il s'est plaint vivement à elles de ce qu'elles se plaignaient de lui. D'après ce qu'il a dit, j'ai conclu que ces dames ne se contentent pas de venir au sermon et d'y prendre des notes : de retour à la maison, elles pèsent les arguments, remuent des objections, entament une polémique par écrit et par lettres, ou bien, si les idées leur paraissent sans réplique, elles accusent le ton, qui toujours leur semble trop rigoureux, ou le sujet, que toujours elles trouvent monotone. Du moins voilà ce que l'orateur leur a dit au début, et il a ajouté, non sans malice à l'endroit de ses frères moins résistants que lui : « Je sais bien qu'on vous gâte, mais moi je ne gâte pas. » Et il l'a bien prouvé dans la suite du discours. La femme est inférieure à l'homme pour la force du corps, de l'esprit et de l'âme. Voilà son premier point. — Le mariage n'est pas une alliance entre égaux, mais une hiérarchie. Voilà son second point. — S'il y a de nos jours tant d'unions malheureuses, c'est la faute de la femme, réfractaire et insubordonnée. Voilà son troisième point. — J'ai hâte de reconnaître, pour être véridique, qu'il n'a pas non plus épargné trop les hommes ; les hommes, qui, par leur complaisance et leurs folles idées, sont les provocateurs et les complices « des égarements du sexe et de la subversion du sacrement. » Les hommes, ces esprits forts et ces idéologues, qui rêvent pour les femmes une

éducation « transcendante, » comme il les a criblés d'une grêle épaisse de traits! Il a même feint de croire que ces fous d'utopistes, ces é-man-ci-pa-teurs, comme il a prononcé, en détaillant le mot syllabe par syllabe demandent formellement que les femmes soient avocats, médecins, banquiers, fonctionnaires publics et académiciens, et il a foudroyé ces imaginations avec un bon sens véhément et rustique qui aurait fait envie au bonhomme Chrysale. — Mais les plus rudes coups ont été pour les femmes. Il ne leur a fait grâce d'aucun de leurs défauts ni même d'aucune de leurs vertus. Il n'y en a pas une, pas même la charité, sous laquelle il n'ait vu passer la pointe de l'orgueil. Les bals de bienfaisance, les concerts, les ventes, les loteries pour les pauvres, stratagèmes spirituels de la mondanité! On eût dit que les femmes inventent les indigents, les orphelins et les infirmes, pour chanter et danser l'hiver à leur profit. Ce n'était plus Chrysale qui parlait, c'était La Rochefoucauld. — J'aime médiocrement l'auteur des *Maximes*, croyant soulever le masque de toutes les vertus, et disant à chacune, à l'héroïsme même : « Tu t'appelles l'égoïsme. » Toutefois je l'excuse ; c'est le divertissement d'un misanthrope sexagénaire cloué sur son fauteuil et diffamant le monde entre deux accès de goutte. Mais s'il quitte son fauteuil pour monter dans la chaire chrétienne, je ne puis plus excuser le plaisir qu'il paraît prendre à découvrir le mal à la place du bien : cela est d'un philosophe, non d'un prédicateur, qui doit aimer l'humanité et souffrir intérieurement des vices qu'il censure. « Et à supposer même, me disais-je à part moi, que, sous cette charité des femmes qu'on accuse, se cachent vraiment l'orgueil et l'amour du plaisir, ne vous plaignez qu'à demi quand l'orgueil et l'amour du plaisir font les affaires de la charité, quand des petites passions on tire des bonnes œuvres, quand le diable est forcé de bâtir des églises. C'est autant de pris sur l'ennemi. »

Ainsi parlais-je tout bas; et je suis bien sûr qu'à l'issue du sermon, plus d'une de ces dames qui ont coutume d'argumenter contre l'orateur lui aura envoyé une bonne protestation. En attendant, il n'a pas moins conclu que par la faute des femmes le mariage tombe en ruine, que le nombre des unions légales diminue sensiblement, ce qui m'a semblé alarmant pour les jeunes filles à marier; que le nombre des naissances décroît également, ce qui m'a paru de sinistre augure pour la durée du genre humain; enfin il a menacé les femmes de la colère du Seigneur si elles ne s'amendent pas, et il a terminé, à la manière classique, en leur montrant l'enfer dans le lointain, non pas l'enfer moderne et philosophique, où l'âme seule pâtit, privée pour toujours de la vue de Dieu, mais l'antique Géhenne, l'enfer où le corps brûle, et tel qu'on ne le décrit plus que dans les départements.

A quelques jours de là, sur l'autre rive de la Seine, entre Saint-Philippe du Roule et Saint-Vincent de Paul, j'ai entendu un second sermon sur le mariage. Cette fois le prédicateur est un peu plus jeune; il a l'œil spirituel, la voix douce, le geste insinuant, la diction agréable et fleurie. Il paraît connaître le monde autrement que par les traités de séminaires. Il sait le fin des choses, et il met à les dire de la grâce et du tour. Il glisse çà et là une comparaison ingénieuse; il plaisante discrètement, avec un visage grave; il trace même des portraits, comme faisait parfois Bourdaloue, et l'on cherche mentalement qui peuvent être les originaux : cela éveille la curiosité, et même la malice. On voit dans l'auditoire les regards se chercher, se mettre d'intelligence; aux jolis endroits il circule dans l'air de petits frémissements qui sont les bravos des églises. Saint Jérôme écrivait à Népotien : « Quand vous prêcherez dans la chaire, que les larmes de vos auditeurs soient votre louange. » Notre prédicateur ne fait pleurer personne:

c'est le sourire de ses auditeurs qui est la louange, saint Jérôme dirait la critique de ses sermons.

Il avait choisi pour texte la parole de saint Paul : *Le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle.* Et, prenant le mot *infidèle* non pas uniquement dans le sens religieux, pour signifier l'absence de la foi chrétienne, ni dans le sens mondain, pour signifier l'absence de la foi conjugale, il a compris sous le nom d'infidélité tous les vices des maris qui pervertissent le mariage. Lui aussi, il affirme que le mariage est en décadence et que la société chancelle sur sa base; mais il n'accuse pas les femmes, il n'accuse que les maris : c'est la différence des deux rives. J'imagine qu'avant de monter en chaire il avait lu un livre conçu dans le même esprit que son sermon et intitulé : *Les Épreuves du mariage.* C'est un petit volume qui fait partie de la *Bibliothèque d'une femme chrétienne.* L'auteur y passe en revue les principales espèces de mauvais maris qu'une femme peut avoir. Il y en a seize : les maris incrédules, les maris infidèles (au sens mondain,) les maris jaloux, les maris malades imaginaires, les maris artistes, les maris joueurs, les maris ennuyés, etc. Quand on a épuisé les seize catégories dont chacune donne lieu à un chapitre spécial, on cherche naturellement un dix-septième chapitre sur une dix-septième espèce de maris, sur les bons, qui doivent, après tout, avoir leur place quelque part. Vain espoir! Il y a bien un dix-septième chapitre; mais il est intitulé *le Veuvage.* Placé là, comme il l'est, à la fin des épreuves, comme compensation des seize catégories, il a l'air d'un *Te Deum;* c'est le cantique de délivrance après la captivité d'Égypte. Des bons maris! est-ce qu'il en existe? C'est un point acquis à la science qu'il n'y a plus de choix qu'entre les mauvais et les pires; et le prédicateur dont je parle est sans doute de cet avis, car il n'a pas été plus question des bons maris dans son sermon que dans la *Bibliothèque d'une*

femme chrétienne. Cela m'a un peu ému, je l'avoue, pour l'honneur des hommes mariés: car enfin il y en a qui ne tombent dans aucune des seize catégories, ou qui, même en y tombant, ne sont pas si terribles. Il y en a qui aiment leurs femmes et ne sont pas jaloux, qui aiment le monde et ne sont pas infidèles, qui aiment le whist et ne sont pas joueurs, qui aiment la musique et les musiciens et ne sont pas amoureux des filles d'Opéra [1]. Il y a des maris incrédules qui laissent à leurs femmes la parfaite liberté d'être de bonnes chrétiennes et qui les rendent heureuses avec leur philosophie, mieux que d'autres avec leur dévotion. Il y en a qui les laissent, sans regret et sans crainte, lire ces petits livres, écouter ces sermons, où l'on dépeint les hommes sous de si laides couleurs, et qui, sans discuter, les réfutent simplement par leur affection, leur loyauté visible et le profond respect des croyances de leurs femmes. Ce sont là, en effet, d'excellents arguments qui déconcertent un peu les femmes des incrédules, lorsqu'elles reviennent du sermon au logis, la mémoire toute pleine d'objections formidables contre les maris voltairiens, qu'elles trouvent ces braves gens travaillant de leur mieux pour le bien du ménage, comme s'ils étaient des modèles de foi! Il faut bien se radoucir et leur tendre la main. Aussi notre orateur, qui est un homme prudent, enseignait à ses ouailles la manière de s'y prendre pour ramener pas à pas tous ces philosophes à la religion, par de petits chemins sans épines. A chaque instant les mots conciliants d'adresse, de précaution, de transactions, de ménagements, revenaient sur ses lèvres pleines de persuasion. « Combattez, disait-il, sans paraître combattre; exigez peu

1. « Des rapports fréquents avec des personnes consacrées par position à la culture des arts entraînent ordinairement dans des dépenses de toute espèce. La vertu n'est pas le côté brillant des femmes de cette société. » (*Épreuves du mariage*, p. 235).

pour obtenir davantage, et n'oubliez pas le mot de saint Paul : *Quum infirmor, potens sum* : C'est ma faiblesse qui fait ma force. Tournez les difficultés. Un mari est incrédule? Si sa femme est habile, elle ne discute pas, de peur d'avoir raison, ce serait pis que d'avoir tort; mais elle lui insinue doucement, en causant, que l'incrédulité est mal vue dans le monde; qu'étant de mauvais exemple, elle est de mauvais ton; qu'elle peut nuire parfois; enfin l'art est de mettre aux prises les fausses opinions et les vrais intérêts. De même pour le reste. Un mari trompe sa femme? Si elle a quelque adresse, elle évite les éclats; elle est calme, contenue; elle est digne surtout, pour qu'on l'estime, pour qu'on la plaigne, pour mettre de son côté l'opinion comme le droit, et laisser toute la faute à celui qui l'a faite. Un mari est jaloux? Une femme d'esprit lui fait bien vite sentir avec délicatesse que la jalousie n'est pas seulement un supplice pour elle, mais un ridicule pour lui, et que pour y tomber il a trop d'amour-propre et d'estime de soi. Est-ce un mari blasé? elle se rend amusable et devient peu à peu Mme de Maintenon. Est-il vain, ambitieux? Elle a des ménagements pour cette vanité, elle a de bons avis pour cette ambition : elle s'en sert comme de fils qu'elle tient d'une main légère.... » Et c'est là justement que paraît le défaut de cette morale charmante, dont les seuls profanes peuvent se contenter : elle ressemble trop à de la politique; elle tient un trop grand compte de l'opinion du monde; elle donne trop au devoir la forme de l'habileté; elle remplace la conscience par la diplomatie; elle n'inspire pas aux femmes ce qu'elles n'ont pas assez : l'esprit de simplicité et de résignation; elle leur communique ce qu'elles ont déjà trop : l'esprit de finesse et de domination. Je n'aime pas La Rochefoucauld dans la chaire chrétienne : j'aime encore moins Machiavel, même Machiavel sanctifié par les bonnes intentions, purifié et orné

à l'usage du Paris mondain de la rive droite, des auditoires brillants et des chapelles dorées.

Je ne sais si le mariage est en décadence, et j'hésite à le croire ; ce qui me paraît certain, c'est qu'étant exceptés les talents qui doivent l'être, l'éloquence sacrée n'est pas en progrès. « Le discours chrétien est devenu un spectacle, » un spectacle où personne n'agit chrétiennement, ni celui qui le donne, ni ceux qui le regardent. « L'orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, et convient avec tous en une chose : que comme il ne cherche pas à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir. » Ainsi parlait La Bruyère au XVIIe siècle, l'âge d'or de la chaire. Que penserait-il aujourd'hui ?

(*Journal des Débats*, 18 mars 1858.)

DE L'OISIVETÉ DES CLASSES RICHES. — LE PROGRÈS ET LA DÉCADENCE. — LES PRIX DE VERTU.

Il paraît que, sans s'en douter, la France descend avec rapidité la pente de la décadence. C'est un savant médecin, le docteur Bonnet, membre de l'Académie de Lyon et correspondant de l'Institut, qui pousse le cri d'alarme. Dans une brochure pleine de bonnes intentions et de sages idées, il dénonce l'oisiveté des classes riches comme « une cause de démoralisation pour la jeunesse, de décadence pour les familles et d'abaissement pour le pays. » D'autres voix que celles du docteur Bonnet ont déjà rendu les familles riches et oisives responsables des malheurs du temps : « Tant que les héritiers des grandes races françaises se dévoue-

ront à ne rien faire et se consoleront de tout par les divertissements.... il n'y aura rien à espérer pour notre pays. » Ainsi parlait il y a quelques années un éloquent évêque, M. Dupanloup, dans son livre libéral sur l'éducation. Le docteur Bonnet ne s'adresse pas seulement aux héritiers des grandes races, mais aux fils de la bourgeoisie, à tous les oisifs riches, patriciens ou non, et leur dit nettement : « Nous ne valons pas nos pères, et c'est votre faute. »

Valons-nous moins ou plus que ces fameux pères dont on parle toujours ? question difficile à résoudre et même à bien poser ; je dirai plus loin pourquoi. Avant tout je demande : Qu'appelle-t-on l'oisiveté des classes riches ? Est-ce donc un mal nouveau ou toujours s'aggravant, pour qu'il nous précipite au-dessous de nos aïeux ? L'oisiveté des classes riches est un des plus vieux maux de la société. Il tient à deux grandes causes : l'une qui est la nature, l'autre qui est le préjugé. La nature a fait l'homme enclin à la paresse. Ne disons pas avec Job : « L'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler. » Voler, c'est la vocation de l'oiseau ; travailler, c'est le châtiment de l'homme. Il travaille, non par goût, mais par nécessité, et, quand il peut ne rien faire, volontiers il ne fait rien. Aux yeux du préjugé, l'oisiveté a été longtemps un des signes et même un des devoirs de la noblesse. De là, chez les anciens, l'idée que tout travail lucratif était indigne d'un homme libre. De là, dans la vieille France, la coutume qui interdisait aux gentilshommes toute profession, excepté celle des armes, sous peine de déroger. Mais le penchant naturel des hommes à la paresse est de plus en plus combattu, même par l'opinion. Il y a encore des fainéants ; il n'y en a plus qui se vantent de l'être. Grand progrès, que cette pudeur de l'oisiveté moderne ! Elle prouve combien l'idée du travail s'est anoblie, combien le préjugé s'est affaibli dans la société. Sauf quelques gentillâtres qui croient devoir à

leurs ancêtres d'être parfaitement inutiles aux autres et à eux-mêmes, les oisifs qui surnagent aujourd'hui sont plutôt des oisifs de paresse que des oisifs de vanité. Ceux-ci ont disparu avec le préjugé : ceux-là ne disparaîtront pas si vite ni tout à fait, parce qu'un instinct naturel est plus tenace qu'une opinion ; mais ils diminueront pour mille raisons diverses : la division des héritages, l'avilissement de l'or, l'enchérissement de la vie, et aussi cette salutaire défiance de la stabilité des plus solides fortunes, qui est l'enseignement de nos révolutions.

En attendant, les oisifs de paresse existent encore à Paris et en province, comme ils ont toujours existé, et sans que les traits saillants de leur physionomie aient été sensiblement modifiés par le temps. Prenez dans La Bruyère le caractère des Sannions, des Crispins ou des Narcisses ; changez-y quelques mots : au lieu de se promener sur la *plaine* ou sur le *cours*, qu'ils chevauchent au bois de Boulogne ; au lieu du reversi, qu'ils jouent à la bouillotte ; au lieu des *Historiettes* de Barbin, qu'ils lisent *Madame Bovary* ou même ne lisent rien ; au lieu d'un « régal pour Elamire » qu'ils donnent un souper à Amanda, et vous avez, des pieds jusqu'à la tête, le portrait d'un oisif parisien de 1858. Le siècle des Sannions, des Crispins, des Narcisses, n'en était pas moins le grand siècle. Si, comme on le prétend, le nôtre se rapetisse, ce n'est pas exclusivement la faute des gens qui ne font rien : ceux qui font quelque chose ne sont pas sans reproche. Mais, j'y consens de bon cœur, ne récriminons pas, et cherchons plutôt, avec le docteur Bonnet, des remèdes efficaces à l'oisiveté des riches. Que les fils de famille cultivent plus qu'ils ne font les lettres, les sciences, les arts : il y a toujours des places vacantes de grands poëtes, de grands philosophes, de grands mathématiciens, de grands artistes, à prendre dans la société. Le docteur Bonnet demande qu'on les prenne, et j'appuie sa motion.

Que les fils de famille visitent l'Angleterre et les autres pays; qu'ils rapportent en France des procédés et des instruments nouveaux de culture; qu'ils améliorent la race chevaline; qu'ils acclimatent des animaux étrangers : le docteur Bonnet le souhaite avec ardeur, et je m'associe à son vœu. Qu'ils entrent dans les professions libérales, dans l'industrie, dans le commerce; qu'ils se fassent médecins, avocats, fabricants : le docteur Bonnet les y convie, et je n'ai garde de le contredire. Mais l'entreprenant docteur ne s'arrête pas là : il postule pour eux des fonctions publiques; ils les pousse aux emplois; il a l'air de penser que tout irait bien mieux si les jeunes gentilshommes et les riches bourgeois disputaient à l'envi les places salariées aux *capacités* sans fortune, et si le nombre des fonctionnaires et des fonctions, des candidats et des surnuméraires, se multipliait à vue d'œil sous la main du gouvernement. Ici je me sépare du docteur Bonnet. Les fonctions publiques sont de nobles emplois du temps et du talent. On y rend des services, d'autant plus méritoires qu'ils sont en général médiocrement rétribués et même quelquefois méconnus. Le bon fonctionnaire, j'entends par ce mot l'honnête homme qui fait son devoir, non pour plaire à son chef, mais par respect pour sa conscience et par dévouement à son pays, est, avec le bon prêtre, un des hommes sur la terre qui réalisent le mieux l'idée de la vertu. Ce genre d'hommes vertueux est peut-être moins rare en France qu'ailleurs : il est rare partout. On a beaucoup médit dans tous les temps de ce qu'on nomme aujourd'hui « l'esprit fonctionnaire. » C'est ce que les anciens peintres satiriques de notre société définissaient rudement un mélange de discipline souple, qui se plie aux offices de la servilité, et d'ardente convoitise qui fermente en intrigues. Voyez dans les moralistes et dans les auteurs comiques la peinture malveillante des gens en place : ils sont non-seu-

lement les humbles serviteurs de cette personne abstraite qu'on appelle l'État, mais les serviteurs bien plus humbles encore des personnes concrètes de leurs supérieurs, échelonnés au loin entre l'État et eux. On nous les représente n'ayant qu'une pensée, toujours fixe, en éveil : celle de l'avancement; l'œil et l'oreille au guet; disposant en secret leurs pièces et leurs machines, en un mot, cheminant comme une montre marche, de façon qu'on ne voie que le pas qu'ils ont fait, et non point les ressorts qui le leur ont fait faire. Voilà comme jadis la malice française s'égayait aux dépens des possesseurs d'emplois. Le fonctionnaire moderne, je m'empresse de le dire, ne ressemble pas complétement à ces types de l'ancienne comédie; toutefois, il lui en reste encore quelques petites parties, sans doute inséparables de la situation. Il aime encore l'avancement, avec moins de fougue, je veux bien le penser; il est encore flexible sous les puissantes mains de la hiérarchie : mais son trait distinctif, c'est la permanence de son attachement à la personne abstraite dont je parlais plus haut, à celle de l'État, de l'État inamovible, immortel, et toujours debout sur les ruines des gouvernements successivement écroulés. La conséquence directe de ce tempérament du fonctionnaire moderne, c'est la prédominance en lui du zèle officiel sur les autres sentiments, du dévouement voulu à l'ordre établi sur l'indépendance spontanée du caractère, pour tout dire en un mot, du fonctionnaire sur l'homme. Et d'ailleurs une idée se propage de plus en plus qui n'est pas la plus propre à fortifier en lui la liberté, même spéculative, des opinions, à savoir qu'il n'est pas conforme à la sage discipline et à la saine raison de penser par soi-même et de dire ce qu'on pense quand on vit par l'État du salaire qu'il donne; sinon l'État payerait de ses propres deniers les objections possibles et l'opposition des opinions libres, ce qui serait le comble de la bénignité : d'où il suit logique-

ment que le bon fonctionnaire n'a pas le droit d'être libre, puisqu'il est appointé, et ne s'appartient plus, puisqu'il appartient au budget. Je ne discute pas cette théorie, développée récemment par quelques publicistes pénétrés des vertus du principe d'autorité. Je l'expose seulement, et, pour être complet, j'en indique en peu de mots le meilleur argument. Dans les temps où l'opposition est un des ressorts réguliers de la machine politique, et où ceux qui le manient comptent au même titre que les auxiliaires du gouvernement parmi les ouvriers de la tâche commune, le fonctionnaire, même d'opinion dissidente, peut être un bon fonctionnaire. Dans les temps où le mécanisme de l'État se trouve simplifié, où le ressort du gouvernement tient lieu de presque tous les autres, et joue seul à son aise dans sa toute-puissance, l'opposition ne pourrait être qu'un rouage parasite, aux soubresauts hasardeux, et le bon fonctionnaire, c'est l'instrument docile de la pensée maîtresse qui meut tout l'appareil; comme disait Tacite : *Instrumentum regni*. Voilà en réalité la théorie tout entière, et, encore une fois, je ne la discute pas. J'en conclus seulement, contre le docteur Bonnet, que puisque les fonctions publiques peuvent être assujetties, par la logique des choses, à une sorte d'orthodoxie politique qui fait comme partie des devoirs de la charge, il n'est pas opportun de pousser aux emplois les classes que leur situation a faites indépendantes. La discipline, le zèle, sont de belles qualités, désirables chez un peuple dans une certaine mesure. L'indépendance de l'esprit et celle du caractère sont aussi d'excellents dons de nature qui, dans une grande nation, doivent être représentés. Ce sont des forces sociales qui ne trouvent pas toujours leur emploi naturel quand les institutions ne s'y prêtent qu'à demi; mais dans ce cas-là même elles forment contre-poids; et dans l'intérêt de l'équilibre général il est toujours utile qu'en regard de la

masse compacte des fonctionnaires publics il existe une classe de personnes sans fonctions. Et comme jamais l'État n'a été plus puissant, ni plus étendu le champ de son action, ce qu'il faut souhaiter pour que les forces sociales soient plus également réparties, c'est de voir se grossir non l'armée disciplinée des fonctionnaires publics, mais le corps de réserve des hommes indépendants; sinon tout équilibre achèverait de se rompre; la France ne serait plus qu'une administration; l'idéal militaire, si cher au génie russe, se substituerait à l'idéal civil, jusqu'ici préféré par la race française. Et voilà pourquoi, malgré tous les inconvénients connus de l'oisiveté, le docteur Bonnet nous propose une mauvaise affaire en voulant nous faire troquer un oisif de moins contre un fonctionnaire de plus. Si nous sommes menacés d'une prochaine décadence, et je n'en suis pas convaincu, grâce à Dieu, ce n'est pas parce que l'État manque de serviteurs, ni qu'ils le servent trop peu : ce serait plutôt parce qu'ils surabondent et qu'ils le servent trop.

Décadence, progrès, deux mots vastes et profonds sous lesquels tiennent ensemble une si grande foule d'idées, que lorsqu'on les prononce on a peine à s'entendre. Vous parlez de progrès à un homme de lettres, un bon et pieux classique. Il sourit tristement, lève les yeux au ciel et répond en trois mots : « Corneille ! Molière ! Bossuet ! » Vous parlez de décadence à un industriel : il hausse les épaules et vous montre la locomotive qui fend l'air et les fils éloquents du télégraphe électrique. L'un n'a pensé qu'à la littérature, l'autre qu'à l'industrie, et chacun a tranché une question générale d'après une seule vue spéciale, exclusive. On la tranche quelquefois, bien plus étroitement encore, en se prenant soi-même pour mesure des choses, et alors, si l'on dit : « Le monde est en progrès, » on veut dire simplement : « Je suis encore vert; je me porte à merveille; j'ai du sens, de l'esprit, des amis, et du bien au soleil, avec l'art d'en

jouir : mon siècle est un grand siècle. » Si l'on dit au contraire : « Tout va de mal en pis, » traduisez à l'instant : « J'ai passé la soixantaine ; je n'ai plus d'illusions, non plus que de cheveux, point d'argent, point de terres ; j'ai des nerfs délicats et un vieux fonds d'ennui qui me prouve clairement qu'on ne s'amuse plus en France comme autrefois ; j'ai de mauvais yeux qui ont grand'peine à lire et qui m'affirment chaque jour qu'il n'existe plus de bons écrivains ; j'ai une oreille dure qui m'avertit, hélas ! que la bonne musique s'en va comme le reste. » C'est ainsi que l'on juge de la santé du genre humain en se tâtant le pouls.

Quant à moi, j'ai un faible, je l'avoue, pour la cause du progrès ; j'y crois, même aujourd'hui, et je me sens au cœur un bon sentiment pour quiconque me fournit un argument nouveau capable de faire aimer l'espèce humaine et estimer la vie. Aussi, je rends mille grâces à deux écrivains, MM. Frédéric Lock et Couly d'Aragon, qui viennent de publier le recueil des rapports lus dans l'Académie française sur les actes de vertu qui ont mérité le prix Montyon : deux volumes où il n'est question, pendant huit cents pages, que de bienfaisance, de courage, de dévouement, de sacrifices, où l'on trouve un héros ou une sainte par page ! un admirable cours de morale en action, empruntée à l'histoire privée de la France depuis cinquante ans ! C'est à réconcilier avec les temps modernes les plus pessimistes octogénaires, et à donner l'espoir que notre pauvre siècle aura l'air d'un grand siècle aux yeux attendris de nos arrière-neveux.

L'idée du prix de vertu est une idée philosophique et ne me semble pas plus mauvaise pour cela. Voltaire, dans *Zadig*, suppose que tous les cinq ans le roi de Babylone, par la main de ses mages, récompense d'une coupe d'or celui de ses sujets qui a fait la plus belle action. M. de Montyon, élève de la philosophie du XVIIIe siècle, a pris

le rôle du roi de Babylone et donné celui des mages aux membres de l'Institut. Rôles irréprochables, quoi qu'on ait pu penser. On a dit que les hommes, quand ils se font les arbitres et les rémunérateurs de la vertu, usurpent le droit de Dieu, qui seul connaît le fond du cœur. Mais c'est de Dieu lui-même que les hommes ont reçu la conscience qui juge, et le jugement sincère de la conscience humaine n'est qu'un hommage rendu à son divin auteur. On a dit encore que le désintéressement étant l'essence de la vertu, la rémunérer c'est la détruire. C'est une crainte mal fondée. La vertu récompensée ne risquera jamais de devenir une profession. Sans être un moraliste, on peut préméditer de faire une comédie suffisamment honnête pour obtenir la prime académique promise aux pièces de théâtre morales et applaudies. Mais les bonnes actions ne se font pas ainsi, avec l'arrière-pensée d'une récompense prévue. Quand on combine un drame, on peut avoir son but, solide et lucratif, en mettant de belles pensées dans la bouche d'honnêtes gens, et en laissant à la vertu les honneurs du cinquième acte. Mais lorsqu'on voit tomber quelqu'un dans la rivière, on ne songe pas d'abord à M. de Montyon, et l'on ne se dit pas en se jetant dans l'eau : « Voici l'ocasion de gagner un prix à la nage. » On sauve l'homme qui se noie, et celui qui le sauve ne se doute même pas, la plupart du temps, qu'il y a eu jadis un M. de Montyon et qu'il y a encore une Académie, et quand le maire de la commune et le curé de la paroisse recommandent le héros à l'Institut de France et le font couronner pour sa belle action, le héros, qui presque toujours est un brave homme bien simple, serait plutôt capable de se jeter à l'eau une seconde fois que d'expliquer nettement ce que c'est que l'Institut, et M. de Montyon, et les prix de vertu, et même la vertu.

La preuve que les récompenses données aux belles actions ne changent pas la vertu en une branche d'industrie,

c'est le petit nombre des candidats aux prix de l'Institut. La moyenne par an est environ d'une centaine. Cent candidats, c'est peu; ce n'est pas un et demi par département: il n'est pas de carrière qui soit moins encombrée que celle de héros. Sur ces cent prétendants, il n'y en a guère qu'une vingtaine qui obtiennent la couronne, et sur ces vingt élus, les deux tiers sont des femmes. Il est presque impoli de vouloir expliquer une supériorité qui semble naturelle : l'explication, du reste, se présente d'elle-même. Aux yeux de l'Académie qui juge et récompense la vertu, ce n'est pas seulement un trait accidentel de courage ou de dévouement; c'est encore et surtout la continuité de l'effort, la persévérance dans le sacrifice, l'habitude de l'abnégation. Il n'y a guère de Français si mal doué qui ne puisse être un héros pendant un petit quart d'heure, et une belle action, c'est tout comme un sonnet : cela ne demande pas plus d'un quart d'heure à faire. L'héroïsme soutenu, la constance des patients et courageux efforts, le labeur des longs dévouements, voilà non plus le sonnet, mais le vrai poëme de la vertu, celui qui mérite la plus glorieuse couronne, et celui que les femmes excellent à composer. Les hommes sont moins capables de ces bienfaits qui durent. Ils savent se jeter dans l'eau ou dans le feu, plonger dans des abîmes, courir sur des toits qui s'écroulent : tout ce qui demande l'intrépidité de l'âme et la force du corps. Mais rester attaché chaque jour et chaque heure à la consommation d'un même dévouement; y consacrer ses veilles, son travail, sa pensée, toutes les forces de sa vie; renouveler sans cesse et sans cesse épancher, comme une source inépuisable, la tendresse et la pitié de son cœur : voilà le privilége et l'excellence des femmes.

A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit,

dit La Fontaine à la fin d'une fable où il compare entre eux

les actes de dévouement de quatre amis fidèles. Le bonhomme a raison, et son jugement est devenu la règle de ses sages confrères de l'Académie française, et c'est ce qui explique comment le sexe fort n'a que le tiers des prix de vertu.

Ma seule objection contre les prix Montyon, c'est qu'il n'y en a pas pour les riches. Je sais toutes les beautés de la vertu des pauvres. Donner le peu qu'on a à celui qui n'a rien ; laisser tomber dans sa main la pièce de monnaie ou le morceau de pain, fruit du labeur de la journée, rien n'égale cette charité sublime de la misère pour la misère : c'est la plus grande gloire de l'humanité, c'est la joie du regard de Dieu. Mais bien user d'une grande fortune, quel art difficile et rare ! et comme la société devrait l'encourager ! Il y a parmi nous beaucoup de bonté et beaucoup de richesse, mais l'une n'a pas toujours la science d'employer l'autre pour le plus grand bien de l'humanité. Tout le monde, plus ou moins, sait donner de l'argent; ce n'est que la moitié de l'art d'être charitable : l'aumône secourt la misère, le travail seul peut la prévenir. Il faut savoir donner du travail, et surtout le donner en s'oubliant soi-même, sans chercher de profit, ni de plaisir d'orgueil, ni de popularité. Clitophon s'estime le plus bienfaisant des hommes. Jadis il n'avait rien. On l'a vu tout à coup sortir opulent de je ne sais quelle spéculation, pareil aux marronniers qu'on vient de planter tout grands autour de la Bourse, qui surprennent les yeux et que personne n'a vus croître. Une fois riche, il s'est fait bâtir une demeure splendide et neuve comme sa fortune. Il l'a meublée magnifiquement; il achète les plus beaux tableaux, il achète les plus beaux livres et il dit : « Voyez ma maison, mes meubles, ma galerie et ma bibliothèque. » Il se croit le bienfaiteur, le bienfaiteur béni des maçons, des charpentiers, des menuisiers, des ébénistes, des tapissiers, des libraires,

même des lettres et des arts, et il n'est que le sien propre. C'est Clitophon qu'aime Clitophon, ce n'est pas le genre humain; et ce que le genre humain aime en lui, c'est l'argent de Clitophon.

Quand on songe philosophiquement aux belles choses qu'on peut faire avec des millions, on s'écrie malgré soi : « Si les philosophes étaient millionnaires, ou si les millionnaires étaient philosophes ! Si richesse savait, si pauvreté pouvait ! » Un poëte en cheveux blancs disait aux jeunes gens qui ne savent pas être jeunes :

Donnez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien.

Comme on dirait volontiers aux millionnaires inutiles : « Donnez-moi vos millions ! » Qui n'a rêvé cent fois qu'il était riche, très-riche ? qui n'a fait en esprit le plus admirable emploi de son immense fortune ? qui n'a guéri toutes les misères, séché toutes les larmes, éteint le paupérisme, donné des rentes au genre humain ? qui n'a été enfin l'idéal du bon riche, celui qui entrera tout droit au paradis, plus aisément qu'un fil par le trou d'une aiguille ; l'ami de tous les Lazares, des Lazares qui se montrent et de ceux qui se cachent, de ceux du village et de la ville, de la rue et de l'atelier ; le bon riche dont la charité embrasse l'homme tout entier, son corps, son esprit et son âme, toute la vie humaine, du berceau jusqu'à la tombe ; le bon riche, qui.... Mais je ne veux pas donner aux millionnaires toutes les excellentes idées dont je me ferai honneur, quand je serai devenu millionnaire moi-même. Je n'en divulguerai qu'une, parce qu'il y a urgence, et que je ne suis pas encore en mesure de la réaliser. Je voudrais bâtir à mes frais un Prytanée pour les grands hommes malheureux. Les anciens en avaient un, et chez les modernes le besoin s'en fait plus que jamais sentir. S'il y en avait eu un au XVII[e] siècle, Corneille, qui ce jour-là n'a

pas été le grand Corneille, n'eût pas écrit sa dédicace à Montauron. Depuis lors, l'humanité n'a pas beaucoup changé : l'imagination créatrice n'est pas deevnue l'esprit des affaires, ni le génie l'art d'administrer une fortune. Un asile honorable ouvert aux illustres misères épargnerait à tout le monde le spectacle affligeant des hésitations de la générosité publique, et à l'État le parti extrême et presque toujours regrettable d'instituer des majorats. J'admettrais dans mon Prytanée les grands poëtes qui auraient eu plus de génie que de prévoyance, les grands artistes qui auraient mieux aimé la gloire que l'argent, les grands ministres sortis pauvres des affaires, les grands philosophes qui porteraient, comme Bias, leur fortune avec eux, et les grands magistrats que les vicissitudes des temps laisseraient sans fortune et sans tache. L'édifice, d'une architecture noble et simple, n'aurait pas besoin d'être très-grand. Autour du péristyle on verrait les statues de tous les malheureux célèbres, et sous leurs pieds, en guise de bas-reliefs, les images sculptées de tous les insulteurs fameux, depuis le Thersite grec jusqu'aux Thersites français du XIX[e] siècle. Enfin à l'intérieur j'aurais soin qu'on trouvât une vaste bibliothèque, hospitalière aux grands comme aux petits auteurs. J'avoue qu'en la créant j'ai une arrière-pensée de prudence égoïste. A titre de fondateur de l'établissement, on daignerait m'excuser si, dans un coin obscur, sur le plus humble rayon, je réservais une place pour mes œuvres complètes. Je vais dire pourquoi je me trouverais sage de prendre cette précaution.

M. de Montyon a fait cent fois plus de bien que la plupart nous n'en pourrons faire dans cette vie. Son legs aux hôpitaux s'élève à près de quatre millions; ses dons académiques à plus de douze cent mille francs. Sincèrement je ne prévois pas, ni vous non plus sans doute, pouvoir rivaliser avec de tels bienfaits. Ajoutez, s'il vous plaît, que sa magnificence

gardait l'anonyme et que son testament seul en a révélé les secrets. Enfin M. de Montyon n'était pas seulement un philanthrope incomparable ; c'était un écrivain. Il a fait imprimer des livres, moins connus aujourd'hui que ses bonnes actions. Il a même laissé des manuscrits nombreux. Or, si l'on en croit un grave bibliographe, qui d'ordinaire sait bien ce qu'il affirme, M. Quérard, auteur de la *France littéraire*, ces manuscrits, vénérables dépôts des pensées d'une belle âme, gisent au fond d'une malle, et la malle, reléguée dans le grenier d'un hospice, attend qu'un lauréat de M. de Montyon, qui aurait obtenu le prix de gratitude, veuille bien songer à lui et tourner sa vertu au profit de son bienfaiteur [1].

Si le fait est exact, le public s'en affligera. Sans doute on a conclu du soin persévérant qu'a pris M. de Montyon de cacher ses bonnes œuvres, qu'il voulait sincèrement échapper à la gloire, et c'est par déférence pour sa modestie qu'on dérobe ses ouvrages à la publicité. Ce scrupule religieux est peut-être excessif. On pourrait retirer la malle du grenier et les manuscrits de la malle sans effaroucher l'ombre de cet homme de bien. L'administration des hospices, légataire, grâce à lui, de quatre millions, céderait volontiers à son cohéritier, l'Institut de France, des papiers dont elle ne semble pas avoir un grand besoin. L'Institut, qui paye chaque année à la mémoire de M. de Montyon un si riche tribut de louanges éloquentes, pourrait accorder une place dans sa bibliothèque à ces monuments précieux, j'allais dire une châsse à ces pieuses reliques. M. de Montyon, qui sans doute y comptait, ne l'a pas demandée par clause de testament. (Que les Montyons futurs soient plus prudents que lui !) Mais il ne saurait l'at-

1. Voir la notice biographique placée par MM. Lock et Couly d'Aragon au commencement de leur recueil.

tendre plus longtemps. L'homme qui a fondé de si nobles récompenses doit obtenir toutes celles qu'on peut lui décerner, et l'illustre compagnie, comblée de ses dons, se félicitera de donner, par ce témoignage désirable de sa reconnaissance, l'exemple d'une des belles vertus qu'elle a l'honneur de couronner.

(*Journal des Débats*, 15 avril 1858.)

DU SENTIMENT DE LA NATURE ET DE L'AMOUR DES CHAMPS. — DE LA VILLÉGIATURE. — LA BELLE SAISON A LA CAMPAGNE, PAR M. L'ABBÉ BAUTAIN.

Le jour où Jean-Jacques a décrit la petite maison blanche aux contrevents verts qu'il se proposait de bâtir à la campagne, sur le penchant d'une colline ombragée, il ne s'est pas douté qu'il allait faire une révolution dans la vie privée de la France. Jadis, lorsque la campagne c'était un château et un parc, les grands seigneurs et les fermiers généraux étaient seuls assez riches pour pouvoir aimer les champs. Aujourd'hui que nous sommes revenus au vrai amour de la nature, tout citadin, dès qu'arrive le mois de mai, voit passer devant ses yeux l'image de la maison blanche. Il ne peut plus vivre enfermé dans Paris, il n'y respire plus, il a soif de partir. C'est à se demander si les champs suffiront pour contenir, en été, les émigrants des villes ; car la villégiature est passée dans les mœurs. Dans un mois, deux au plus, ce qu'on appelle tout Paris aura quitté Paris, et puis de proche en proche le mouvement se propage, et à la fin de juin toute la France a pris la clef des champs. Il n'est pas de chef-lieu qui ne se croie une capitale, ni de bourg

qui ne se prenne pour un chef-lieu, et dont les citoyens n'aient besoin d'un hameau pour s'y trouver à la campagne. Vous qui êtes Parisien, vous vous établissez rustiquement à Saint-Cloud, dans la belle saison. L'habitant de Saint-Cloud, qui s'y croit à la ville, s'en va en Normandie, dans un petit village, où il a une ferme et un bouquet de bois; le maire de l'endroit va à deux lieues de là, dans un clos de pommiers, où il a une cabane. Le plus petit village est toujours le Paris de quelqu'un et le Saint-Cloud d'un autre.

Les esprits réfléchis, qui aiment à se rendre compte du changement des mœurs, ont recherché les causes de ce progrès moderne de la villégiature. Les uns, les moralistes, le prennent pour un indice d'une amélioration morale dans le peuple français, par cette raison proverbiale qu'on aime d'autant plus et l'aurore et les champs et la belle nature, qu'on est plus vertueux. Les autres, plus positifs, l'expliquent tout simplement par les chemins de fer; on est plus aisément tenté de quitter son chez soi quand on fait dix lieues par heure, que du temps où Mme de Sévigné, partant de Paris le 18 mai 1671, arrivait aux Rochers juste huit jours après, en faisant dix lieues par jour. D'autres font observer que le progrès du luxe, qui rend plus nécessaire l'art des économies, n'est pas indifférent au progrès des goûts champêtres. Le semestre de ville, de plus en plus chargé, a besoin du semestre léger de la campagne qui sauve l'équilibre du budget domestique; procédé financier connu depuis bien longtemps :

> Ce sont raisons fort pertinentes
> D'être aux champs pour doubler ses rentes,

écrivait Lenet à Mme de Sévigné qui laissait sa cassette épuisée à Paris se refaire en Bretagne. A toutes ces raisons données par les habiles, j'en ajouterai deux autres, qui

ne sont pas moins vraies : une raison littéraire, une raison politique.

C'est la littérature qui a réveillé en France le sentiment de la nature, assoupi depuis bien longtemps. Il s'est rencontré de grands écrivains qui, au lieu de regarder la nature dans les livres composés avant eux et de la peindre sur des copies, l'ont contemplée face à face, dans sa beauté originale, et nous ont montré un vrai ciel, de vraies eaux, de vraies forêts, de vraies prairies, à la place des décors dont un art convenu étalait le vernis de plus en plus fané. Puis la littérature a peuplé peu à peu son nouveau domaine : elle venait de retrouver le paysage ; elle y a introduit toutes sortes d'animaux autrefois dédaignés par la pruderie du bel esprit, et qu'une plume bienséante eût rougi de nommer. La description moderne, plus hardie et plus vraie, les a réhabilités les uns après les autres ; les vaches et les bœufs ont reparu avec honneur dans les grands pâturages ; on leur a même prêté des airs de philosophes, des postures pensives, dont ces excellentes bêtes peuvent très-bien se passer. Les canards à leur tour se sont trouvés à la mode et se jouent à l'envi, dans tous les romans, dans toutes les idylles, sur une mare éclairée d'un rayon de soleil. Le quadrupède même jusqu'ici réputé l'un des moins pittoresques, celui que gardent Eumée dans Homère et l'enfant prodigue dans l'Écriture sainte, est en train de devenir un des ornements préférés du paysage moderne, et notre ami M. Taine a fait des petits cochons roses des Pyrénées une peinture si frétillante, que les voilà classés parmi les animaux tout à fait littéraires : à telles enseignes qu'il y a trois jours à peine un récent ecclésiastique, M. Roux-Lavergne, autrefois grand admirateur de ce bon M. Marat et de ce bon M. de Robespierre, maintenant grand ami de M. de Cassagnac, de M. Veuillot et du principe d'autorité, a comparé familièrement aux épicuriens à quatre pattes, décrits par M. Taine, les rédac-

teurs du *Journal des Débats*. — Mais, ne l'oublions pas, cette vogue nouvelle des arbres, du gazon, des bêtes de basse-cour et des choses rustiques, c'est un effet des lettres; nous autres Français, nous sommes avant tout, comme disait Fourier, de purs civilisés; des hommes de salon, et non des hommes des champs, et, quand nous revenons à la simple nature, c'est par les sentiers poétiques de la littérature et des arts, et il faut que la muse nous mène par la main. Une fois les beaux esprits entrés dans cette voie, tout le reste veut suivre, par imitation et par vanité. La nature devient de bonne compagnie; c'est, sinon une vertu, du moins une distinction, de s'éprendre des champs. On craindrait de passer pour un indifférent aux belles habitudes, pour une âme grossière et fermée aux pures délices, si l'on ne semblait pris d'une douce langueur en parlant du sainfoin, de l'odeur des étables et des troupeaux bêlants; et il faut à un galant homme moins de courage pour affronter les balles de l'ennemi que pour avouer franchement, dans un cercle de femmes, qu'il aime mieux Paris que les champs, les jets d'eau des Tuileries et le bois de Boulogne que les cascades et les forêts, et le lustre de l'Opéra que le soleil levant. Ce sont là les effets de la littérature.

Voici ceux de la politique. Chez les peuples modernes, a dit Chateaubriand, la politique influe jusque sur les sentiments que la nature inspire. L'amour de la campagne n'est jamais plus profond et ne trouve jamais pour s'exprimer d'accents plus émus que dans les temps de crise, d'alarmes publiques, de déchirements, de guerre. Ce qui donne aux beaux vers de *Lucrèce* sur la paix et la majesté riante de la nature une incomparable beauté, c'est la mélancolie de ce génie sublime, en face du contraste de l'univers physique, réglé par des lois immuables, et de la société humaine, troublée par d'éternelles révolutions. Ce sont les bruits lointains de la guerre civile qui retentissent dans son cœur,

et qui lui font trouver un charme plus profond dans le calme de la mer et la sérénité des cieux.

De même, plus près de nous, jamais les douces peintures de la grâce des champs, des moissons et des fleurs, n'ont été plus touchantes que dans ces poésies d'un témoin, d'une victime des discordes civiles, dont la voix tour à tour suave, plaintive, vengeresse, chante le printemps vermeil, pleure sur la patrie, et châtie d'un ïambe immortel « les bourreaux barbouilleurs de lois[1]. » C'est en fuyant la France et le spectacle de ses convulsions que M. de Chateaubriand a trouvé dans les savanes d'Amérique ces images, ces couleurs, qui ont rajeuni l'art et la littérature. Depuis ces terribles années, le monde n'a plus senti de si longs ébranlements; mais le sol a de nouveau tremblé plusieurs fois, et à chaque secousse sont tombés des institutions, des trônes, des dynasties. Depuis soixante ans, dans nos intervalles de repos entre deux catastrophes, nul n'a pu affirmer que la terre se raffermissait enfin sur ses vieux fondements, et que les tentes légères qui abritent nos têtes étaient des édifices de granit et de marbre, où nous pouvions dormir en paix. Devant un tel passé, si fécond en orages, et devant l'avenir, si rempli de mystère, bien des âmes vigoureuses, meurtries aux contre-coups de toutes ces grandes chutes, se sentent lasses et vaincues; la vue des choses humaines les agite et les froisse; elles éprouvent le besoin de se pacifier, et où trouver la paix, où trouver la vie pure de la réflexion et la calme retraite dans la sphère des idées, sinon loin de la ville, centre des intérêts, théâtre de l'action? La rosée qui se répand le soir sur les plantes fatiguées de la chaleur du jour n'est pas plus salutaire que cette paix intérieure, versée par la nature sur les âmes qu'a blessées le contact des choses. Quand

1. André Chénier, p. 275.

on a vu six mois, dans une grande capitale, se tisser la trame de l'histoire contemporaine, qui n'est pas toujours filée d'or et de soie, qu'il est doux d'aller voir les arbres bourgeonner et déplier leurs feuilles, de placer entre soi et le monde des faits un rideau de verdure, et, sous l'ombre paisible, d'oublier et d'attendre! Si je cherchais un type achevé du véritable amant de la campagne, de celui qui la sent et qui l'aime le mieux, je ne le prendrais ni parmi les poëtes, plongés dans la contemplation des merveilles de l'univers, ni parmi les philosophes, abîmés dans l'étude d'eux-mêmes et de Dieu; je ne le demanderais pas à l'heureuse jeunesse, ni même aux amoureux : quand ils errent dans les bois, par les sentiers secrets, ou le long des charmilles, ou sur l'herbe des prés, ce n'est pas la forêt, ce n'est pas la prairie qu'ils aiment, c'est leur amour; la nature, pour eux, ce n'est pas la nature; c'est le cadre où l'image chérie leur sourit plus charmante. L'homme qui aime la nature d'un amour achevé, c'est le sage d'un âge mûr, qui a beaucoup vécu de la vie des idées, qui a vu succomber celles qu'il aimait le plus, et qui demande au silence d'une campagne solitaire l'oubli des maux amers de la société. C'est Cicéron, à Tusculum, plaignant Rome asservie, et comparant son déclin orageux au soleil qu'il voit à l'horizon se coucher lentement dans un lit de nuages. « En nos temps, écrivait ce grand homme, les hommes nous ont appris à leur préférer les choses et la nature. » Mot triste, mais bien vrai!

Chacun de nous aujourd'hui veut avoir son Tusculum. Mais il est plus aisé d'aller à la campagne que de savoir y vivre la moitié de l'année et y bien passer le temps. Le plus souvent on emporte avec soi, par le chemin de fer, ses habitudes, son luxe, ses plaisirs, son oisiveté, et quand on les a bien installés, à dix lieues de Paris, on se croit campagnard. La vraie villégiature, ce n'est pas seulement un

changement de domicile, ce doit être à un certain degré un changement de vie. Se faire une vie rustique, agréable et réglée, c'est un art difficile, ignoré de la société polie autant que du vulgaire. M. l'abbé Bautain veut bien nous l'enseigner. Il vient de composer un petit livre intitulé : *la Belle Saison à la campagne*, un manuel véritable de la villégiature, sous la forme de lettres. Eugène de..., le personnage fictif à qui ces lettres sont adressées, est un jeune homme bien né, religieux, plein de bons sentiments, un excellent héros pour un livre de ce genre, sauf un petit défaut : c'est qu'il a une fortune trop au-dessus de la moyenne, et que sa villa ressemble trop à un château. Pour pouvoir profiter de tous les bons avis que donne M. Bautain, il ne faut pas avoir une simple maisonnette avec un rond de gazon entouré de rosiers, mais au moins un joli pavillon à un ou deux étages, avec un beau jardin et toutes les ressources d'une large hospitalité. J'aimerais mieux qu'Eugène ne fût ni un châtelain ni un fils de famille, mais un petit rentier, établi à mi-côte entre la richesse et la pauvreté. Heureusement il reste encore dans le livre abondant de M. Bautain beaucoup de bonnes idées dont on peut tirer parti dans les plus humbles fortunes. Je voudrais en passer quelques-unes en revue.

Régler l'emploi de son temps en s'écartant le moins possible du plan qu'on s'est tracé; se lever de bonne heure; méditer, lire, écrire pendant la matinée; déjeuner frugalement, se promener, recevoir ou faire quelques visites; le soir, après un dîner sobre comme le déjeuner, converser au salon, se livrer à quelques jeux permis et ne pas veiller tard, voilà les premiers préceptes de M. Bautain ; et dans ces termes généraux, son programme est satisfaisant; il sera adopté à l'unanimité. Mais quelques difficultés viendront, on le prévoit, quand il s'agira d'en interpréter les articles. Prenons quelques exemples. Lire, c'est à merveille. Que

lire, s'il vous plaît? Des Revues? des journaux? C'est ce qu'on lit le plus dans les loisirs de la campagne. M. Bautain là-dessus n'entend pas raillerie. Il n'aime pas les Revues, encore moins les journaux. J'ai noté dans son livre une série de passages où il témoigne pour les journaux et les journalistes les sentiments les moins affectueux[1]. « Les journaux et les Revues ont gâté le style et la lecture. Les écrivains se mettent à faire des pages le plus vite possible et le plus qu'ils peuvent, parce qu'ils sont payés à la ligne et à la lettre, et les lecteurs, ne prenant pas au sérieux ces œuvres mercenaires, y cherchent la nouveauté, l'amusement plus que l'instruction, et lisent ces pages aussi légèrement qu'elles ont été faites. » Mercenaires, c'est bientôt dit. Est-on un mercenaire pour tirer de sa plume un profit légitime? M. l'abbé Bautain a-t-il offert son volume à la maison Hachette en pur don d'amitié? Je ne le pense pas, et je souhaite de bon cœur qu'il l'ait vendu fort cher, et qu'il en vende encore une seconde édition, et même une troisième, sans compter le droit de traduction en pays étranger, et que du riche produit de ces ventes multiples dans l'univers entier il s'achète un château où il pratiquera l'art que son livre enseigne, et donnera l'exemple à côté du précepte. Si cet humble article, par des louanges sincères, pouvait contribuer au succès du volume et à l'acquisition de la villa future, je répéterais bien haut, à chaque ligne, à chaque mot, que ce livre est charmant, ainsi que je le pense, et chaque ligne, chaque mot, devenant productifs pour M. l'abbé Bautain, aussi bien que pour moi, j'oserais espérer qu'il serait plus clément aux pauvres journalistes et ne leur reprocherait plus de vendre leurs syllabes. En attendant, laissons M. Bautain médire tout à son aise, dans ses lettres à Eugène, des livres et des journaux, et le docile

1. Voir p. 12, 31, 91, 102, etc.

Eugène se désabonner, s'il lui plaît, à la *Revue des Deux Mondes* et au *Journal des Débats*. M. Bautain d'ailleurs va les lui remplacer fort avantageusement.

Dans la bibliothèque choisie qu'il forme pour Eugène, il met au premier rang les Pères de l'Église, et les apologistes, et les grands philosophes, et les grands publicistes, et les grands historiens, et même les économistes, quoiqu'il les estime peu et définisse leurs œuvres « une basse littérature qui fait plus de bruit que de besogne. » Ce choix est exemplaire, mais il ne suffit pas. Il est assez nombreux : à la campagne, quelques volumes suffisent, ceux qu'on relit toujours; et si nous étions seuls, M. Bautain et moi, comme deux ermites, au fond de quelque fraîche vallée, ce nous serait assez d'un rayon unique où viendraient se ranger saint Augustin, saint Thomas et Bossuet pour lui; pour moi, Virgile, Horace, La Bruyère, La Fontaine, et l'Évangile pour tous les deux. Mais tout nombreux qu'il est, ce choix n'est pas assez varié. Dans le château d'Eugène, il y a des hommes du monde, des femmes, des jeunes gens, et ce public frivole, habitué aux légers aliments des Revues, des journaux, trouvera trop pesante la solide substance des Pères de l'Église, des philosophes et des économistes. Je demande qu'Eugène, en maître de maison attentif aux besoins de ses hôtes, leur ménage un rayon spécial pour leur usage, le rayon des mondains. Qu'on ne s'alarme pas : je n'y veux rien de profane; n'y admettons que des auteurs chrétiens, mais des chrétiens aimables, qui sachent se dérider et tourner agréablement la fiction au profit de la morale et de la foi, quelques petits romans honnêtes et pieux, par exemple, puisque M. Bautain n'a pas pour les romans la même antipathie que pour les gazettes. Je ne proposerai pas un livre de ce genre, autrefois célèbre, aujourd'hui peu connu, le *Télémaque*, de M. l'archevêque de Cambrai. Il y a dans ce volume des aventures d'amour

païennes et mythologiques et des vues politiques dont il faut se défier, et puis M. de Cambrai n'était pas orthodoxe. Mais je réclame une place pour un ouvrage exquis d'un catholique plus exact que M. de Cambrai, pour un livre d'où distille avec l'ambroisie du beau langage le nectar de la plus pure doctrine, pour le roman de *l'Honnête femme* de M. Louis Veuillot, rédacteur du *Réveil*, si justement vanté, tout récemment encore, par un auteur chrétien, M. de Cassagnac, rédacteur du *Réveil*. Pour prouver à mes hôtes que l'éloge vient de haut, et que M. de Cassagnac est un excellent juge, je mettrais à côté son fameux commentaire sur le style de Racine, où il prouve doctement que le poëte d'*Athalie* ne sait pas la grammaire et parle un dialecte qui n'est pas le français. Enfin je compléterais ce rayon des beaux esprits honnêtes par quelques œuvres choisies de M. Barbey, troisième auteur chrétien, rédacteur du *Réveil*. Je n'aurais garde surtout d'oublier la nouvelle édition, revue et expurgée, mais encore si jolie, de *la Vieille Maîtresse*. Je supplie ce bon Eugène d'avoir égard à ma réclamation, dictée par le désir sincère d'amuser tout ensemble et d'édifier sa maison, et je passe à un autre point, satisfait de penser qu'après de tels cadeaux personne parmi ses hôtes ne regrettera plus les bavards mercenaires de la *Revue des Deux Mondes*, du *Journal des Débats*, etc., etc.

M. l'abbé Bautain veut aussi, je l'ai dit, qu'on écrive chaque jour pendant une heure ou deux. Mais que peut-on écrire chaque jour à la campagne, quand on ne fait pas de livres, ni de pièces de théâtre, ni d'articles de journaux, ni de petits vers pour les dames? M. Bautain conseille les notes, les analyses, les extraits des ouvrages qu'on a lus, et il a bien raison, rien n'est plus profitable. Il souhaite même qu'on écrive l'histoire de sa journée. Je n'y vois pas de mal, si l'auteur, quel qu'il soit, de ces éphémérides, est un esprit candide, ennemi naturel de tout mé-

chant propos, et s'il rédige chaque soir des pages comme celle-ci :

« Sept heures du matin. — Je me suis levé, j'ai ouvert ma fenêtre et regardé le temps. Il pleuvait. J'ai pris un livre : *la Belle Saison à la campagne*, par M. l'abbé Bautain. Je l'ai lu en trois heures avec un plaisir infini, et me suis promis de suivre de point en point tous les conseils qu'il donne.

« Dix heures. — J'ai reçu mon journal et j'ai écrit bien vite à Paris pour me désabonner : tous ces petits messieurs des feuilles quotidiennes qui écrivent à la ligne pour gagner de l'argent me gâteraient mon style, comme dit l'abbé Bautain.

« Onze heures. — J'ai déjeuné brièvement, sobrement (des œufs frais et du thé), en prenant bien garde de « m'ani- « maliser, » selon le précepte de l'abbé Bautain, et j'ai causé à table avec quelque agrément, pour faire déjeuner mon esprit en même temps que ma bête.

« Midi. — J'ai refusé d'aller à la chasse, la chasse n'étant pas digne d'un homme « qui a un esprit pour penser et « une volonté pour bien faire, » comme parle si bien l'abbé Bautain, et j'ai été m'asseoir dans la bibliothèque. J'ai commencé à lire un roman qui m'est tombé sous la main, *l'Honnête femme*, de Louis Veuillot. Je ne connaissais pas encore cet auteur. Il a beaucoup de gaieté, même il est un peu vif ; et comme je ne montrerai jamais ce journal à personne, selon la recommandation de M. Bautain, je puis bien avouer que ce M. Veuillot m'a l'air, dans son roman, d'un joyeux compagnon. Mais tout est pur aux purs : *Omnia munda mundis*, et il faut que celui-là soit un vrai séraphin pour qu'on puisse lui passer certaines jovialités qui dans une bouche voltairienne paraîtraient moins virginales. Je veux faire un extrait de *l'Honnête femme*, pour complaire à l'abbé Bautain. »

(Suit, en manière d'extrait, la scène mémorable où Lucile,

l'honnête femme, épouse de Cléante, fonctionnaire libre penseur, mais éprise de Valère, jeune député chrétien, déclare sa flamme à Valère et lui offre le sacrifice de son honneur aux pieds d'un crucifix, comme pour donner à l'adultère la saveur du sacrilége. Cléante, le mari, arrive au bon moment pour raffermir à coups de cravache la vertu de Lucile.)

« Deux heures. — Promenade dans le bois avec le curé du village et un journaliste de Paris, ami de la maison. Le curé est un homme simple et sensé. Je lui ai parlé d'un article de journal sur les prédicateurs de Paris, qui a scandalisé quelques personnes dévotes. Il m'a dit l'avoir lu sans aucune indignation, et m'a recommandé un chapitre des *Caractères*, où La Bruyère a dit aux prêcheurs de son siècle de bien plus rudes vérités, sans que les femmes de ce temps, qui n'était pas un temps de pseudo-christianisme, criassent : *Vade retro!* et fissent des signes de croix. Le journaliste m'a paru un homme plus consciencieux que ne sont ces gens-là, suivant l'abbé Bautain. Je lui ai demandé s'il lisait d'ordinaire les livres dont il rend compte; il m'a répondu : « Oui, » et s'il comptait les lignes de ses articles; il m'a répondu : « Non. » Il doit parler du livre de l'abbé Bautain, dont il fait un grand cas. J'ai envie de récrire pour me réabonner.

« De cinq heures à huit heures. — Je me suis habillé avec simplicité : l'abbé Bautain n'aime pas les toilettes recherchées. — J'ai dîné avec réserve, par défiance de la bête. Après dîner, j'ai refusé, à regret, de fumer un excellent cigare : l'abbé Bautain affirme que c'est le cigare qui nous a fait « descendre au niveau des Allemands. »

« De huit à dix heures. — Joué aux petits jeux avec ces demoiselles. On avait proposé d'apprendre une comédie; mais j'ai vite objecté, avec l'abbé Bautain, qu'il y a de l'amour dans toutes les comédies, qu'en jouant la passion

on s'expose à la sentir, et qu'on ne vient pas à la campagne pour déranger volontairement l'équilibre de son âme. Les jeunes filles ont eu l'air de se moquer de moi, mais les personnes âgées m'ont toutes donné raison. On a fait un tour de valse, une charade en action et deux tableaux vivants, toutes choses permises par M. l'abbé Bautain.

« — Dix heures. C'est l'heure où l'abbé Bautain veut qu'on sonne le couvre-feu. J'ai laissé tout le monde au salon, je suis rentré chez moi et j'ai écrit ce journal. J'ai jeté bas mon oreiller, l'abbé Bautain trouvant que les oreillers nous échauffent le cerveau, et j'allais achever l'histoire de *l'Honnête femme*, quand je me suis souvenu qu'une lecture de roman le soir, dans un bon lit, et surtout d'un roman folâtre, c'est, dit l'abbé Bautain, « de l'huile jetée sur le feu de la « concupiscence. » J'éteins donc ma bougie, je bâille, étends les bras, ferme l'œil et.... bonsoir. »

Si tous les comptes rendus de chaque journée passée à la campagne ressemblent à celui-ci, c'est un très bon conseil que nous donne l'auteur d'écrire notre journal. Mais ne craint-il pas qu'au lieu de ne parler que de soi, et d'inscrire heure par heure l'histoire de sa conscience, pour se perfectionner soi-même moralement, on ne s'amuse bientôt à ne parler que des autres et à s'entretenir de leurs imperfections? Ne craint-il pas que cet innocent journal ne devienne la soupape par où s'échappera la malice intérieure, le trou mystérieux que tous tant que nous sommes, vrais barbiers de Midas, nous voudrons nous creuser pour dénoncer à l'aise les défauts du prochain? Il est vrai qu'on abuse de tout, même des meilleures choses, et que, selon le proverbe, *abusus non tollit usum*. Adoptons le projet du journal de campagne, sous la condition d'avoir de la candeur et de n'y pas écrire les Mémoires de nos amis.

Maintenant j'avais dessein d'argumenter un peu contre M. l'abbé Bautain pour défendre la chasse, le cigare et les

Allemands. Je voulais lui reprocher aussi de défendre la comédie, en permettant la danse, les tableaux vivants et les charades en action. J'aime mieux le remercier de permettre tout cela en défendant la comédie. Plus il se pique de sévérité, plus on doit lui savoir gré des concessions qu'il accorde, aux dépens de la logique, au profit de la liberté. J'ai assez indiqué la part de la critique : il est temps de louer les mérites d'un livre agréable et solide, et surtout cet esprit tolérant et libéral qui s'y joint avec grâce au sentiment profond des plus sérieux devoirs de la morale chrétienne. A la ville comme à la campagne, on lira M. Bautain; on se pénétrera de ces sages leçons qui promettent aux loisirs de la vie aisée un emploi utile et doux; on applaudira à ces pages généreuses sur la détresse des curés de village, en regrettant un peu que M. Bautain ne soit pas toujours tendre pour les instituteurs, si dignes, eux aussi, d'être soutenus et plaints. On discutera ses vues, au moins neuves et spécieuses, sur les inconvénients des ouvroirs et de l'éducation donnée aux filles pauvres; on goûtera ses vives descriptions de la nature, et ce style élégant, ingénieux, piquant, d'où je voudrais seulement bannir les termes trop abstraits, les comparaisons scientifiques et les néologismes, dont une plume si habile n'a jamais besoin. Enfin tous ses lecteurs (même les journalistes, qui n'ont pas de rancune) rendront grâce à M. Bautain de leur avoir appris à jouir de la campagne, à en savourer les plaisirs avec fruit et méthode, à y passer utilement pour les autres et pour eux-mêmes la moitié de l'année, la moitié de la vie.

(*Journal des Débats*, [illegible] avril 1858.)

VOYAGES LITTÉRAIRES SUR LES QUAIS DE PARIS,

par M. de Fontaine de Resbecq.

LES QUAIS, LEURS ZONES DIVERSES, CE QU'ON Y VOIT ET CE QU'ON Y ENTEND.

Il faut savoir se contenter de peu : c'est l'avis de M. de Fontaine et de bien d'autres sages. Si l'on ne peut pas prendre les chemins de fer, les bateaux à vapeur ou les chaises de poste, et parcourir la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, comme les heureux du monde, dans la belle saison, on fait le tour des quais, à pied, en se promenant, et c'est encore un fort joli voyage. Quand je parle de quais, je n'entends pas ici, comme les ingénieurs, toutes les grandes chaussées qui courent sur l'une et l'autre rive de la Seine, depuis Grenelle jusqu'à Bercy. Ce que j'appelle les quais, ce sont les parapets où y il a des livres : ils commencent au pont de la Concorde et finissent au Petit-Pont, le dernier pont littéraire de Paris. Au delà s'étendent les steppes de la Tournelle et du quartier Saint-Bernard. M. de Fontaine, qui a soigneusement étudié les lieux et en a dressé la carte topographique, nous apprend qu'on y compte mille boîtes environ, contenant chacune soixante-dix à quatre-vingts volumes, et formant bout à bout un kilomètre et demi de littérature. C'est de quoi satisfaire ceux qui savent voyager. Je voyagerai donc et je prendrai volontiers M. de Fontaine pour guide. S'il n'a pas encore toute la science de son état, il en a tout l'amour. Une part de sa vie s'écoule le long des quais, dans un paisible cours, comme celui de la rivière. Chaque jour il chemine, plongeant l'œil et la main dans les boîtes ouvertes, causant familièrement avec les mar-

chands, et surveillant sous cape les amateurs rivaux, en quête comme lui des belles occasions. Il a su se créer une passion innocente, comme il en faut une à l'âge mûr. Quoi de plus désirable que celle des vieux livres? non des rares et des coûteux : celle-là, c'est le privilége des riches et des enrichis; encore n'est-elle souvent qu'une passion factice et toute de vanité, une manière de donner aux millions un air intellectuel. Les faux bibliophiles, race nombreuse dans les temps de rapides fortunes! Sur l'armoire sculptée où ils enferment leurs livres, j'inscrirais volontiers la devise proposée par M. d'Argenson pour la bibliothèque d'un fermier général : *Multi vocati, pauci lecti;* beaucoup d'appelés et peu de lus. Mais l'amour des vieux livres, humbles, mal reliés, qu'on achète pour peu de chose, et qu'on revendrait pour rien, si on les revendait, voilà la vraie passion, sincère, sans artifice, où n'entrent ni le calcul ni l'affectation, où le cœur seul a part, et qui prête un charme honnête aux dernières années de la vie. Elle ne compromet pas la fortune des familles; elle n'allume pas le feu des discordes domestiques. Que dis-je? une femme prudente, qui voudrait protéger son mari contre le danger des loisirs, lui devrait inspirer ce goût simple et moral qui préserve du découragement, de l'ennui, des dépenses, des écarts au dehors, des querelles au dedans, et qui se rattache à tous les bons sentiments de l'âme. C'est un bon sentiment que ce culte de l'esprit et ce respect touchant pour les monuments les plus délabrés de la pensée humaine. C'est un bon sentiment que cette vénération pour des muets témoins des âges écoulés, pour ces livres d'autrefois qui ont connu nos pères, qui ont été peut-être leurs amis, leurs confidents, qui peut-être les ont fait sourire et pleurer! Voilà les sentiments qu'éveille dans le cœur l'amour des vieux volumes. Admirable passion, qui est plus qu'un plaisir, qui est presque une vertu! Aussi comme il est doux

de s'y abandonner! qu'il est doux de partir le matin du logis, comme pour une conquête! et qu'il l'est plus encore d'y rentrer, tout chargé de dépouilles opimes! On raconte son bonheur, qu'on appelle son adresse; on compte ses prisonniers avec un air vainqueur; on les range un par un sur de modestes rayons :

Ils ne dormiront pas sous de riches lambris;

mais ils seront aimés, choyés et dorlotés, malgré leur indigence, comme s'ils étaient vêtus d'or et de soie; et seul, au milieu d'eux, la porte une fois bien close, on se dit comme Heinsius : « Ici, je suis heureux. J'ai chassé loin de moi la paresse, l'ambition, l'ignorance et la tristesse, et, devenu l'ami des grands hommes dont voici les reliques, je prends en pitié les puissants de la terre, qui ne connaissent pas ces pures félicités. »

Il est sept heures : je pars. C'est l'heure où les marchands exposent sur les quais les livres achetés la veille dans les ventes, ce qu'ils nomment la *nouveauté;* c'est l'heure où les habiles parmi les amateurs viennent passer leur revue et enlever la fleur de l'étalage. Je mets la dernière main à mon costume de voyage : c'est un point important, fort recommandé par M. de Fontaine. Les bouquinistes des quais sont les plus fins matois des négociants de Paris. D'un coup d'œil ils jugent sur l'habit de la bourse d'un homme, et le prix de leurs livres dépend de la mise du client. Si c'est un beau monsieur, il les surfont d'un tiers. J'ai pris une toilette de demi-fortune, et me voilà en route. J'irai du Petit-Pont au pont de la Concorde. Il est bien entendu que je ne m'occuperai pas des boutiques des quais; ce sont des rez-de-chaussée comme on en voit partout; les livres qui les habitent ressemblent à des bourgeois qui mènent une vie rangée, monotone et banale. Mais ce qui m'intéresse, ce qui a un aspect vraiment original, ce sont ces boîtes de bois,

ces magasins mobiles, qui sont comme les tentes d'une tribu nomade, et dont les habitants vivent au jour le jour sous la voûte des cieux, à la pluie, au soleil, comme des bohémiens. Sur le quai Saint-Michel, aux dernières limites de la littérature et de la civilisation, ils ont un air de misère qui fait peine aux bons cœurs : les boîtes vermoulues s'effondrent sous leur poids; partout des couvertures sordides, des papiers d'une couleur indéfinissable; pas un ouvrage complet; des tomes isolés, comme des orphelins tombés dans la détresse; pas un volume intact; des pages maculées, lacérées, arrachées. Tous les abandonnés sont là, tous les infirmes, tous les pauvres honteux : on dirait la cour des Miracles et la Grande-Truanderie des livres parisiens. Quelquefois, en fouillant dans ces profondes ruines, on se rencontre en face de quelque grand débris, qui dans sa solitude paraît plus grand encore. Je trouve, sous un amas de brochures dépecées, un ancien exemplaire d'une pièce de Molière : *Le Festin de Pierre*. En quel état, grand Dieu ! Des actes entiers détruits, et le reste en lambeaux ! Deux scènes survivent seules dans leur intégrité : l'une, c'est la scène du pauvre ; je viens de la relire. On la trouve trop hardie : elle est hardie, hélas ! comme la vérité. C'est une scène éternelle, et qui se joue en ce monde sur bien d'autres théâtres qu'au Théâtre-Français. Transportez-la, par exemple, de la religion dans la politique : que de don Juans d'État ont offert à de pauvres diables des places, des honneurs, pour qu'ils renient leur foi et déchirent leurs drapeaux ! Il y en a eu toujours, toujours il y en aura pour offrir le marché. Ce qu'on trouve moins souvent, c'est le pauvre honnête homme qui ne soit pas à vendre, et réponde à don Juan, comme dans Molière : « J'aimerais mieux mourir de faim ! » De même pour l'autre scène, celle de don Juan se faisant dévot ; c'est vrai dans tous les siècles :

« Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce strata-

gème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se font un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde.... C'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je me ferai le vengeur des intérêts du ciel, et sous ce prétexte commode je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété, et saurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets qui, sans connaissance de cause, crieront en public contre eux, qui les accableront d'injures et les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des faiblesses des hommes et qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle. »

Le temps, qui a de l'esprit et qui sait ce qu'il fait, avait laissé debout cette page vengeresse ; et, seule ainsi vivante sur les ruines d'un chef-d'œuvre, elle semblait rayonner d'une souveraine beauté.

En poursuivant ma route, j'ai traversé une région de basse littérature, toute peuplée d'almanachs, d'histoires de bandits et de livres magiques. Les ombres de Cartouche, de Mandrin, de Lacenaire, voltigeaient sur ma tête, avec celle de Nostradamus et le chanoine de Liége. Enfin j'ai dépassé le quai des Augustins; j'arrive au quai Conti, et, près du pont des Arts, j'entre dans une zone plus brillante, que l'on pourrait nommer la zone académique. On sent que l'on approche du palais de l'Institut : les livres sont d'un plus beau choix, d'une tenue plus décente ; les boîtes où ils s'abritent ne sont plus des masures, mais de petites maisons proprettes et solides, avec des toits de zinc qui reluisent au soleil. Les marchands eux-mêmes ont un air plus lettré et parais-

sent comprendre toute la dignité de leur profession. J'en ai abordé un d'une figure affable, et lui ai demandé pourquoi il n'avait guère que des livres classiques. « Ce sont les seuls bons, m'a-t-il répondu gravement.—Vous croyez donc, lui dis-je, qu'on ne fait plus rien qui vaille et que les morts seuls sont gens d'esprit ?—Monsieur, reprit-il, j'ai beaucoup connu feu M. Royer-Collard : il m'honorait de ses bontés, et tous les jeudis, après la séance de l'Académie française, il s'arrêtait ici pour m'acheter des livres et causer avec moi. Un jour où il vit mon étalage plein d'ouvrages nouveaux : c'était il y a une trentaine d'années, quand les auteurs classiques étaient invendables, et quand on s'arrachait les jeunes romantiques qui les démolissaient : « Mon brave homme, « me dit-il, écoulez cela bien vite et n'y revenez pas : cela « n'a plus de valeur, vous vous ruineriez. Achetez des clas- « siques : d'ici à quelque temps ils seront hors de prix. » J'ai fait ce qu'il disait, et savez-vous, monsieur, ce qui est advenu ? Les vieux livres qui étaient dans ma boîte à 2 sous, je les ai vus monter dans les boîtes à 10, à 15 et à 25 ; les voilà aujourd'hui dans la boîte à 2 fr. Les romantiques, logés dans la boîte à 2 fr., je les ai vus descendre étage par étage; il y en a maintenant dans la boîte à 2 sous. Allez, ajouta-t-il d'un air de philosophe, c'est une chose bien curieuse d'observer dans mes boîtes ce chassez-croisez des vivants qui s'en vont et des morts qui reviennent. Je pourrais vous en dire bien long sur ce sujet. Il y a des écrivains de ce temps-ci, je dis des plus qualifiés, que je suis du coin de l'œil, et je les vois qui filent un bien mauvais coton. S'ils se voyaient eux-mêmes, ça leur ferait pitié. Je dois dire, pour être juste, qu'il y en a aussi, même parmi les vivants, qui sont en bon chemin ; je m'aperçois bien vite des préférences du public : mes boîtes ne me trompent pas, c'est le vrai thermomètre des réputations. Quand je vois un auteur grimper tout doucement de 50 cen-

times en 50 centimes, je lui dis : « Mon ami, te voilà sur la « route de l'Académie, et quand il est entré dans la boîte à « 2 francs, c'est comme s'il était nommé un des quarante; « il est sûr de son fait, et il ne risque pas de se présenter « douze fois avant d'être reçu, comme ce pauvre monsieur « dont j'ai là l'autographe. » A ces mots il me montra un exemplaire bien propre d'une ancienne comédie, *le Philosophe sans le savoir*. A la tête du volume, quelque amateur de livres avait fait relier la lettre que voici, écrite tout entière de la main de l'auteur. Comme elle est inédite, je m'accorde le plaisir de la publier, pour l'encouragement des gens de lettres qui rêvent la nuit de l'Académie française.

A M. de Marmontel, secrétaire perpétuel.

« Monsieur,

« J'ay eu l'honneur de me présenter chez vous, mon nom seul vous en diroit le motif. Voicy la douzième fois que je vous prie de m'être favorable. Les liens qui vous attachent à M. l'abbé Morellet ne m'ont pas permis de me tromper sur ce que vous deviez faire à la dernière nomination; mais puis-je à présent espérer votre suffrage?

« On m'a dit que M. Guibert étoit celui dont la concurrence devoit m'inquiéter. Si elle étoit appuyée d'un plus grand nombre d'années et de travaux littéraires, je me retirerois et je ferois pour lui ce que M. de Florian veut bien faire pour moi.

« Je vous prie, monsieur, de vouloir bien notifier mon vœu à l'Académie. Si cette douzième fois je n'ay pas le bonheur d'obtenir ses suffrages, ne devrai-je pas alors regarder son indifférence pour moi, comme un ordre qu'elle me donne de cesser mes importunités? J'obéirai, mais j'en aurai un vrai chagrin.

« Je suis avec respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur, « SEDAINE.

« Le 5 octobre 1785.) »

J'ai rapproché les dates : entre le 5 octobre 1785, et le

2 décembre 1765, jour de la représentation du *Philosophe sans le savoir*, il y a bien près de vingt ans. Sedaine, depuis vingt ans, avait fait son chef-d'œuvre; depuis vingt ans aussi il sentait les atteintes de cette maladie qu'un célèbre médecin, membre de l'Institut, a nommée en latin l'*academicus morbus*, et qu'il a définie une crise mentale qui prend les gens d'esprit entre quarante et cinquante ans, et fait de grands ravages chez les mieux constitués. Il en est qui en meurent. Sedaine ne mourut pas de ses onze revers, mais on voit par sa lettre qu'il en souffrait au cœur et n'était pas aussi philosophe que le héros de sa comédie. Il fut enfin admis à la douzième épreuve. Quel honneur pour la littérature française de ce temps-là, si riche en candidats d'élite, que l'Académie pût repousser onze fois un homme comme Sedaine! Et quelle leçon de patience pour nos contemporains, qui ne sont pas tous des Sedaine, et qui se démoralisent quand ils frappent deux ou trois fois à la porte du temple sans qu'on vienne leur ouvrir!

En rêvant de la sorte, avec mon exemplaire de Sedaine sous mon bras (car je l'ai acheté bien vite sans marchander), j'allais du pont des Arts à celui des Saints-Pères. Dans ce court intervalle, j'ai compté, sans mentir, cinquante poëtes français dont j'ignorais les noms! On a dit que les Français n'ont pas la tête épique. Voici dix épopées dans l'espace de vingt pas. Et les poëtes lyriques, et les élégiaques, et ceux qui s'intitulent « ciseleurs » de sonnets! Ils sont là par douzaines. Plus de cent millions de vers attendent un lecteur, malgré l'appât des titres fleuris et mélodieux. Que de *fleurs d'églantiers*, que de touffes de *bleuets* se fanent tous les jours au bord de la rivière! Que de *lyres* dépensent d'inutiles accents qui se perdent dans l'air, emportés par le vent! Sur l'un de ces recueils, je lis cet humble titre : *les Chants de la cigale*. Cigale, mon amie, qui chantez pour le plaisir de l'heure présente, sans souci du lendemain,

connaissez votre siècle : c'est le siècle des fourmis. On n'aime plus les chansons. Voyez, quand les cigales, après avoir chanté, durant l'heureux été, les plus beaux chants du monde, s'aperçoivent, au déclin de la saison, que la bise est venue; quand elles viennent demander à la société des fourmis, que leur voix a charmée, quelques grains pour subsister jusqu'à la saison nouvelle, elles s'aperçoivent bien vite que les fourmis du siècle ne sont pas généreuses, c'est là leur moindre défaut. Craignez d'être poëte, on ne lit plus de vers. Les vers meurent dans l'oubli ; c'est là le grand, le vrai supplice. Ovide se plaignait, il disait tristement : « O mon livre, tu iras sans moi dans la ville! « *Sine me, liber, ibis in urbem.* Qu'Ovide était heureux! du fond de sa retraite, sur la rive du Tanaïs, il le voyait, ce livre, tenu dans toutes les mains et lu par tous les yeux. Il entendait les lèvres de toutes les jeunes Romaines répéter après lui la plainte de l'exilé ; il écoutait l'écho des applaudissements; l'âme de la patrie habitait avec lui. Ce n'est pas là l'exil. Le véritable exil et le plus amer, c'est celui du poëte qui, au milieu de la foule indifférente, contemple son pauvre livre, inconnu, délaissé, attendant chaque jour qu'un regard tombe sur lui, qu'une main bienveillante ouvre ses feuilles muettes et en fasse échapper les beaux vers prisonniers qui veulent, comme les oiseaux du ciel, s'envoler et chanter.

Toute réflexion faite, laissons-les dans leur cage. *Rara avis in terris ;* rares sont les bons vers, et les mauvais pourraient prendre la clef des champs. Je continue ma route le long du quai Voltaire et du quai d'Orsay, et, à mesure que j'avance vers le quartier des ministères et le palais du Corps législatif, il me semble que je vois commencer la zone politique : des rangées d'in-quarto, documents officiels, statistiques, rapports, comptes rendus de budgets, s'alignent sur le parapet comme de gros bataillons. J'ai feuilleté quel-

ques-uns de ces comptes de ménage, tenus par un grand peuple, et j'ai admiré les merveilles de l'arithmétique politique :

Cinq et quatre font douze; ôtez deux, reste quinze.

Plus loin, dans de grandes boîtes, s'entassent à pleins bords des liasses de vieux journaux et de vieilles revues, des brochures, des pamphlets, des manifestes, des professions de foi, fragments éparpillés d'histoire contemporaine, débris d'opinions, ruines de consciences, épaves confondues de nos révolutions et de nos naufrages. Là gisent réunis comme dans la fosse commune les représentants de tous les partis : d'anciens conservateurs, qui ont varié parfois, pour conserver toujours; d'anciens légitimistes convertis soudainement à la république; d'anciens républicains devenus monarchiques, et d'anciens jacobins travestis en absolutistes. En touchant de la main ces dépouilles funèbres des convictions mortes, je me rappelais Hamlet, dans le cimetière d'Elseneur, heurtant les ossements de ce pauvre Yorick, et je disais comme lui : « Je les ai connus, ces hommes, Horatio; c'étaient de bons comédiens! » Et je me suis mis à rire comme à la comédie, quoique j'eusse bien envie plutôt de m'indigner. Mais l'heure n'est pas propice aux colères d'Alceste. Prenons tout doucement les hommes comme ils sont, dit le sage Philinte. Un autre sage, Montaigne, dit aussi : « La vertu, assignée aux affaires du monde, est une vertu à plusieurs plis, encoignures et coudes, pour s'appliquer et joindre à l'humaine faiblesse. » S'il fallait se fâcher contre toutes les vertus qui font en ce temps-ci des plis et même des coudes, nous serions dans l'état du personnage de Swift, qui, jeté par un naufrage dans l'île des Bossus, s'impatiente de ne pas rencontrer plus de personnes droites. Et puis, dans l'Écriture, Dieu lui-même pardonne aux cités mal famées, quand il s'y trouve un minimum de dix justes

par ville, et cela dans des villes où il n'était pas question des vices politiques et des révolutions qui font de l'honnêteté un art si difficile. A plus forte raison, dans nos cités modernes et dans nos tristes siècles de tempêtes civiles, Dieu serait indulgent; il en rabattrait de ses conditions, et ne demanderait guère que la moitié du chiffre, cinq justes, tout au plus, pour épargner Paris. Or, il y a chez nous des justes par centaines, j'en suis persuadé. Il faut donc être doux et miséricordieux. Je voudrais seulement que les esprits errants qui, comme le soleil, entrent successivement dans les signes divers du zodiaque politique, fissent leur tour comme lui, avec calme et méthode, non par sauts et par bonds. Pour prendre une autre image, je voudrais qu'on se rappelât du moins la maxime de Boileau : le grand art, c'est l'art des transitions, et que l'on ménageât son passage d'une opinion à une autre décemment, correctement, comme tout bon classique, au lieu de procéder par enjambements brusques, comme les romantiques. Je souhaiterais surtout que, lorsque illuminé d'un rayon de la grâce, on s'élance du camp des vaincus dans celui des vainqueurs, on se contentât d'y jouir des profits de la conversion, sans s'abandonner au zèle intolérant du prosélytisme. Ou si les néophytes veulent être des apôtres, qu'ils s'y prennent en douceur et par le raisonnement; qu'ils nous prouvent, non pas seulement qu'il faut être indulgent aux *coudes* de la vertu, mais que dans la politique, comme dans les arts du dessin, la ligne courbe est vraiment la ligne de beauté : qu'ils mettent dans nos mains un manuel de conduite où seront justifiées par de bonnes raisons les évolutions que nous jugeons fautives, par défaut de lumières ou de largeur d'esprit; qu'ils résument sous la forme de maximes brèves, substantielles et nettes, un formulaire complet de la conscience moderne. Nous sommes des gens simples, des hommes de bonne foi et de bonne volonté, et

nous ne demandons pas mieux que d'être convaincus. Comme je me tenais ce langage conciliant, j'avise par hasard, sous un tas d'imprimés, une mince brochure. Les premières feuilles manquaient, et avec elles la date et le nom de l'auteur; mais le titre, répété au haut de chaque page, affriande mes yeux : *Théorie de l'ambition*. Dans une suite de chapitres, l'auteur établit comme autant d'axiomes adoptés aujourd'hui par tous les bons esprits que l'honneur, la bonne foi, la droiture, le respect des principes, ne sont pas en soi meilleurs que leurs contraires. Ce ne sont que des moyens, nullement obligatoires; on peut choisir ses voies, les droites ou les obliques, pourvu que l'on avance et qu'on atteigne le but. Ensuite l'auteur rappelle certaines vérités fondamentales qui sont comme des lanternes allumées sur la route, afin qu'on ne tombe pas dans les ornières de la morale commune, à savoir que les hommes sont des sots qui veulent être trompés et des marionnettes dont on doit tenir les fils, etc., etc. Puis viennent en leur lieu les maximes de conduite, les procédés d'action, qui sont comme les bâtons sur lesquels on s'appuie pour affermir ses pas et cheminer plus vite. Voici quelques-uns de ces conseils pratiques ; il convient de les méditer :

« CHAPITRE VI, § 5. — Il ne s'agit pas d'être modeste, mais d'être le premier.

« § 5. — Se tenir à califourchon sur les deux partis opposés. Point de bannière, de peur de se couper en deux et de faire les seconds rôles.

« § 6. — Comme il y a chien et chat dans chaque secte, il faut être alternativement chien avec les chats et chat avec les chiens.

« Chap. X, § 2. — Se faire le second de beaucoup de gens : le premier de tous les absents, et le second de tous les présents, etc. »

Enfin l'auteur indique les réponses aux objections. Vous m'objectez, par exemple, que, pour vous énoncer de pareilles maximes avec une telle franchise, il faut que j'appartienne à l'école des cyniques et me sois fait un front qui ne sache plus rougir. Que pourrai-je vous répondre? Voir le chapitre VIII : *Style des livres et des discours publics*, et le chapitre XI : *Logique des contractifs*. Il y a là une méthode infaillible de réplique victorieuse : elle consiste 1° à outrer les idées et les sentiments honnêtes, de façon à les rendre tout à fait ridicules; 2° à exprimer le ridicule des gens « par des comparaisons empruntées à la classe d'animaux à laquelle leurs discours ou leurs actions se rapportent. » M. l'abbé Roux-Lavergne use de cette recette quand il compare les rédacteurs du *Journal des Débats* aux petits animaux immondes que vous savez. Mais il en use sans art et sans aménité. Voici comme on s'y prend, selon l'auteur de la *Théorie* : « Vous m'appelez cynique, je ne m'en fâche pas. J'envie votre bonheur de croire si candidement au vrai et à l'honnête, et d'avoir, à votre âge, de si touchantes illusions! Si Dieu m'avait laissé, comme à vous, mon cher monsieur, cette innocence de la pensée, peut-être aurais-je aussi celle de la conduite, et serais-je comme vous une hermine de pureté, un dragon de vertu.... (C'est ainsi que l'on compare les hommes aux animaux, en prenant ses images dans les plus gracieuses ou poétiques espèces.) Et insensiblement, en variant mes tours, en mêlant comme il faut la naïveté feinte à l'impertinence et à la goguenardise, je vous présenterai sous un jour tout nouveau, avec le double aspect d'un niais à l'esprit virginal et d'un puritain aux mœurs rébarbatives, et vous serez honni de tous les braves gens qui méprisent la candeur pour ne pas paraître des sots, et prêchent l'indulgence parce qu'ils en ont besoin. (C'est la perfection de l'art des contractifs.) Et moi, mon cher monsieur, je passerai partout pour un homme

d'esprit qui connaît parfaitement les hommes et la vie, et qui a su faire son chemin à travers les écueils, en passant sur le corps des timides et des simples, ce qui est le triomphe de la *Théorie de l'ambition.* »

Voilà ce que j'ai appris dans ma brochure. C'est justement le livre que j'avais demandé, le manuel de conscience, le formulaire moral. Quel en est l'auteur? Je l'ignore. Ce doit être un moderne. Il y a là une façon toute franche et toute carrée de s'installer en plein dans le pur égoïsme, de dogmatiser au nom du scepticisme, et de *maximer*, comme on dit, les mauvaises pratiques, qui indique un état de civilisation tout à fait avancé. La langue même est nouvelle : *logique des contractifs*. Cela sent le jargon abstrait et métaphysique et ressemble au français politique d'aujourd'hui. Mais parmi nos contemporains, lequel, je me demande?... On a droit d'hésiter. Je laisse chaque lecteur faire lui-même une enquête, et, comme Alexandre, opter pour le plus digne. J'ai acheté la brochure, afin de la relire, et je suis revenu tranquillement au logis, en songeant que, dût-on n'être jamais qu'un humble écrivain, n'avoir pendant sa vie qu'une petite renommée et une petite fortune, et n'arriver à rien, ni à l'Académie, ou bien n'y arriver qu'à la douzième fois, et passer après sa mort de la boîte à 2 francs dans la boîte à 2 sous; si l'on a marché droit, et par la grande route, sans essayer de prendre les sentiers de traverse, appelé un chat un chat toutes les fois qu'on l'a pu pour décharger sa conscience, et obtenu l'estime de quelques bons amis, cela vaut encore mieux, même pour le bonheur, que d'arriver à tout, en se tenant à califourchon sur les divers partis, et en se faisant chien avec les chats et chat avec les chiens.

P. S. Je viens de découvrir l'auteur de la brochure. Dieu soit loué! ce n'est pas un de nos contemporains. Le style m'avait trompé, et aussi les idées. C'est Hérault de Séchel-

les, né en 1760, mort en 1794, et mort sur l'échafaud. Aucuns pensent que son livre n'est qu'une satire sanglante de l'ambition et des ambitieux. Je souhaite qu'ils aient raison, mais je n'affirme rien. Séchelles a pratiqué plusieurs de ses maximes; il a essayé de vivre à califourchon sur les partis extrêmes, a perdu l'étrier, a été jeté à bas et s'est brisé la tête. C'est parfois l'épilogue des théories sur l'ambition.

(*Journal des Débats*, 13 mai 1858.)

DU DUEL. — RAPPORT SUR LE DUEL,

par M. Valette, professeur à la Faculté de droit.

Il y a dans une des cinq parties du monde un pays où se renouvelle de temps en temps l'aventure que voici : Un homme en insulte un autre, et l'insulté lui dit : « Vous me rendrez raison. » Ces quatre mots, entendus dans leur sens et traduits comme il faut, signifient : « Vous êtes un insolent, qui donnez au public une si mauvaise idée de vous, que cela compromet ma bonne réputation, et qui vous donnez à vous-même un si grand tort contre moi, que cela blesse mon honneur, ce point particulier de ma conscience morale, qui souffre non du mal que je fais, mais de celui que je reçois. Il s'agit d'obtenir une réparation. Si je la demande à la loi, la loi me répondra qu'elle n'a pas prévu le cas. Elle prévoit les sévices et les injures graves, mais il y a mille façons de porter à autrui un dommage moral dont elle ne s'inquiète pas. La loi m'abandonnant, que me reste-t-il ? Moi seul, et c'est assez. Ici la religion m'arrête par un bras,

la morale par un autre, et me disent qu'il n'est ni d'un chrétien de me venger, ni d'un homme raisonnable d'être mon propre vengeur. Mais l'opinion me crie que je serai un lâche si je ne me venge pas, et me souffle à propos une phrase toute faite : « Il y a des injures qu'il faut laver dans « le sang. » Le sang tache et ne lave rien, comme il est très-bien dit dans *les Lionnes pauvres*. Il n'importe ; je laverai mon injure dans le sang, par déférence pour la phrase. Je provoque l'insulteur. Je ne sais pas me battre; il me perce d'une balle ou d'un coup d'épée. Voilà qui est parfait ; j'ai lavé dans mon sang l'injure qu'il m'a faite, et je me suis vengé en le faisant tomber en même temps que moi sous le coup de la loi : tentative d'homicide, un crime ou un délit, voyez le Code pénal, article 463. La loi le punit donc; mais les tribunaux appliqueront-ils la loi ? Peut-être oui, peut-être non. Cela dépendra beaucoup non du crime à juger, mais de l'époque où l'on jugera et des juges qui jugeront. Il y a vingt et un ans, le tribunal suprême décidait toujours que l'homicide en duel n'est ni crime ni délit. Depuis vingt et un ans il décide toujours que c'est l'un ou l'autre [1]. Mais les cours inférieures diffèrent d'avis là-dessus, et les jurisconsultes, et les criminalistes, sans compter les juges d'instruction humains et débonnaires, qui s'abstiennent de poursuivre, et les jurys sensibles, qui refusent de condamner. » Où se trouve le pays où ces choses se passent ? La Bruyère vous le dit, chapitre *de la Cour :* « Il est à 48 degrés d'élévation du pôle et à plus de 1100 lieues de mer des Iroquois et des Hurons. »

Voilà ou nous en sommes, nous, société chrétienne, après dix-huit cents ans de christianisme. La question du duel est toujours à résoudre. Tour à tour permis comme l'usage d'un droit ou puni de mort comme un crime capital par

1. Valette, *Rapport sur le duel*, p. 4, 5 et 6.

l'ancienne monarchie, le duel, de nos jours, n'est atteint par le Code que de biais, pour ainsi dire, et sous un autre nom que le sien, sous le nom d'homicide, malgré la distinction que la conscience publique a toujours établie entre le duel et le meurtre. Chose prodigieuse qu'au XIX[e] siècle un si grave problème, qui intéresse la vie et l'honneur des hommes, n'ait encore obtenu que cette solution provisoire! Quand un galant homme tombe victime du duel, l'opinion s'émeut; les moins sages déplorent l'effet du préjugé; les plus sages déplorent le préjugé lui-même. Presque tous sont d'accord qu'il faut faire une loi; mais quelle loi? Chacun propose la sienne; les projets se croisent et se contredisent; les objections s'accumulent, les ténèbres s'épaississent autour de la question[1]. Cependant l'émotion publique s'apaise; on se lasse de disputer sans finir par s'entendre, on compte sur le progrès futur des esprits et des mœurs pour corriger ce que la loi humaine désespère de vaincre; on retombe dans l'inertie et même dans le doute: on se demande si le duel est un effet nécessaire de la civilisation, que nous devons subir, ou un vestige funeste de la barbarie, qu'à tout prix il faut effacer.

Telle est l'alternative. Le duel n'est pas un de ces faits simples et francs sur lesquels la conscience ne puisse pas hésiter, et qui soient ou le bien ou le mal sans mélange. En soi, il est le mal. Personne, en le jugeant avec la froide raison, au point de vue absolu, ne le déclarera jamais une chose innocente et permise. Personne, même parmi ceux qui le réprouvent le plus énergiquement, ne voudra, comme la loi, le confondre avec le meurtre. Nul ne méconnaîtra qu'il est souvent inspiré par un sentiment noble, quoique

1. En 1849, dans l'Assemblée nationale, une année et une assemblée où le duel n'était pas rare, il y a eu trois projets présentés coup sur coup. (Voir M. Valette, *Rapport sur le duel*, p. 1.)

déraisonnable, du droit et du devoir, et, par suite, excusé dans son intention. La preuve, c'est que personne ne refuse son estime ni son amitié à l'homme qui a un duel, même un duel malheureux. C'est précisément ce mélange de sentiments honnêtes et de mal moral contenu dans le duel qui trouble le jugement des plus fermes esprits. D'ailleurs le duel a soin, comme toutes les passions et tous les préjugés, de se parer lui-même aux yeux de l'opinion. Il ne se présente pas sous la figure sanglante d'un fils de Némésis. Il prend toutes les formes, tous les déguisements. Aux siècles féodaux, il se place sous l'égide de la chevalerie ; dans les guerres civiles, dans les luttes politiques, c'est l'auxiliaire brillant des passions des partis ; sous la vieille royauté, c'est un des priviléges de l'aristocratie, un brevet de noblesse ; après 89, il devient une conquête des classes émancipées, un signe d'égalité civile. Il s'intitule le redresseur des torts impunissables, le suppléant de la loi, l'allié de la religion et de la morale, le garant de la politesse. « Certes, a dit Bossuet, les choses humaines ne sont pas encore si désespérées que les vices qui ne sont que vices, qui montrent toute leur laideur sans aucune teinture d'honnêteté, soient honorés dans le monde. Les vices que le monde couronne sont des vices spécieux qui ont quelque mélange de vertu [1]. » Le duel se soutient dans l'opinion tête hommes par l'adresse qu'il a de se déguiser, et passe des levée sous la caution de l'honneur.

Et pourtant est-il vrai que, sur les confins du domaine de la loi et du domaine de la conscience, il existe une région dont la suzeraineté n'appartienne pleinement ni à la conscience ni à la loi, une province distincte dont l'honneur soit le maître et le duel le gardien ? Montesquieu pensait qu'il n'est pas de dommage moral, pas d'affront, si déguisé

1. Sermon *Sur l'honneur*.

qu'il soit, que la justice humaine ne puisse revendiquer comme de son domaine, définir et frapper. Si des faits de ce genre échappent à la loi, c'est en l'absence d'une loi détaillée et précise; s'il existe une province gouvernée par le seul honneur, c'est faute d'une justice assez sûre d'elle-même pour l'arracher au pouvoir de ce souverain arbitraire et la faire rentrer sous l'empire des principes et dans le droit commun. Une telle région ressemble aux territoires qu'on voit en Amérique, habités par des sauvages au milieu d'États policés: c'est un îlot barbare, de toutes parts enclavé dans la civilisation.

En effet, le signe de la barbarie, c'est la prépondérance de la force sur le droit et de l'individu sur la société; aussi le duel, usurpation flagrante de la liberté individuelle sur la puissance publique, nous vient-il, non des peuples civilisés de l'antiquité, chez qui l'individu s'effaçait devant l'État, mais des races sauvages de la Germanie, où la volonté de chacun s'exaltait aux dépens de la puissance de tous. Encore le duel moderne n'a-t-il pas les excuses du combat judiciaire: dans celui-ci se montre une idée religieuse, l'idée que Dieu se sert des armes des combattants pour déclarer le droit et châtier la forfaiture. Dans le duel, il n'y a ni croyance religieuse ni épreuve de justice : le duel n'est qu'une guerre. C'est la dernière trace de ces guerres privées qui remplissent notre histoire pendant le moyen âge, phénomènes sanglants d'un état social barbare et anarchique. La royauté moderne a détruit les guerres privées des seigneurs féodaux. Le duel reste debout, toujours jeune, malgré son antique origine, toujours puissant, malgré le progrès des mœurs, et plus absurde que jamais, si l'on en juge uniquement au point de vue du bon sens : car, du moment qu'il n'implique ni pieuse croyance, ni épreuve judiciaire, il n'est plus qu'une satisfaction chimérique, une vengeance; et quelle vengeance folle qu'une lutte aléatoire où l'offenseur peut

vaincre, et l'offensé périr ; où l'égalité d'adresse, de sang-froid est impossible ; où la seule manière de rendre le combat absolument égal des deux côtés, c'est de le rendre aveugle et de prendre pour suprême arbitre le hasard, en ne chargeant qu'une arme et en laissant celui que le sort favorise tirer sur l'adversaire, seul et à bout portant !

On ne concevrait pas l'étonnante persistance de cet anachronisme dans la société, si le duel n'avait pas ses racines dans les qualités comme dans les défauts du caractère français. Nous avons le courage militaire ; il ne nous en coûte guère d'exposer notre vie : nous sommes nés soldats ; ceux d'entre nous qui le sont le moins, le sont toujours un peu. Enfants, nos petites mains brandissent déjà des sabres. L'autre jour, aux Tuileries, j'ai vu deux bretteurs de dix ans, aux cheveux blonds et aux joues roses, croiser le fer au pied d'un marronnier ; heureusement leurs bonnes se sont vite jetées, comme jadis les Sabines, entre les combattants. Hommes, nous médisons de la garde nationale quand nous sommes au coin du feu ; mais dans les rangs, sous la tunique, nos visages, à notre insu, prennent un air martial, et dans nos mouvements une secrète fierté se combine avec une visible gaucherie. Il suffit d'une épaulette, d'un tambour, d'un clairon, pour réveiller en sursaut les instincts militaires de notre nature, endormis par la vie civile, le mariage et la paternité. En revanche, nous manquons la plupart du courage moral, qui affronte l'opinion. A la guerre, on se bat seul contre plusieurs, au risque de se faire tuer. Dans le monde, on répugne à défendre une idée contre une majorité, l'idée fût-elle juste. Le lieu commun en France est le roi de la société : c'est presque une rébellion que d'oser être soi et de parler comme l'on pense, si l'on pense autrement que le premier venu. Avec un tel respect de la raison privée pour la raison publique, nous sommes naturellement les serviteurs très-hum-

bles de tous les préjugés; et quand le préjugé prescrit à deux braves gens de se couper la gorge, comme ils ont à la fois la timidité de l'esprit et le courage du bras, ils trouvent plus aisé de faire, en se battant, une folie approuvée, qu'un acte de sagesse, libre et impopulaire, en ne se battant pas.

A cela quel remède? Si j'étais un légiste, je vous résumerais l'excellent travail de M. Valette, où il prouve si bien qu'une loi répressive du duel est conforme à la justice, opportune, possible; et je discuterais le projet dont il était rapporteur à l'Assemblée nationale en 1851. Il n'a pas eu le temps de lire son rapport à la tribune, la session législative ayant été prématurément close. Il vient de l'imprimer. Je ne suis qu'un lettré; il ne m'appartient que de le signaler aux hommes compétents et de former le vœu que le corps politique qui occupe aujourd'hui l'enceinte où siégeait l'Assemblée soit appelé à reprendre le travail interrompu de ses devanciers, dont il a partiellement recueilli l'héritage.

Si nous étions un peu plus Anglais, au lieu de faire une loi, je dirais à mes concitoyens: « Fondons une Société. » Il y en a une à Londres qui s'appelle *Association for discouragement of duelling*, Société pour le *découragement* du duel (j'aime cette expression). Un grand nombre de personnes honorables, militaires et civils, grands seigneurs et bourgeois, y sont affiliés. Il y a dix ans, elle comptait déjà plus de quatre cents membres. Elle ne va pas si loin que le veut Addison, un grand ennemi du duel qui proposait ce pacte à tous les pères de famille de la Grande-Bretagne ayant des filles à marier: s'engager par serment à refuser pour gendre tout jeune gentleman atteint et convaincu d'avoir pris une part comme acteur ou témoin dans un combat singulier. Sans pousser jusque-là l'art de *décourager*, la société de Londres demande à tous ses membres la promesse

par écrit de ne jamais se battre et de soumettre leurs différends à des juges arbitres qui les règlent à l'amiable et décident des satisfactions pacifiques à donner. Sir Robert Peel disait qu'une pareille société porte au duel un plus rude coup que toutes les lois du monde. Peut-être disait-il vrai, car à l'empire du préjugé elle n'oppose pas la résistance légale, celle de l'autorité, mais bien la résistance purement volontaire de la liberté et de la raison. Si en France, comme à Londres, l'élite des hommes considérables de tout rang et de toute profession annonçait publiquement la résolution ferme de tenir tête au préjugé et fondait le club des pacifiques, le duel serait malade. On souhaiterait surtout qu'il y eût parmi les adhérents un grand nombre d'écrivains : car, après les hommes politiques, ce sont les hommes de lettres qui de nos jours se battent le plus. C'est par un motif honorable : ils tiennent à répondre de ce qu'ils ont écrit. Et puis, partant de ce principe trompeur, que le duel est le protecteur de la politesse, ils estiment qu'il existe une alliance naturelle entre les belles-lettres et lui. A mon sens, le jour où tous les journalistes entreraient dans l'association imitée de l'anglais, la presse, que la sollicitude de la loi rend déjà si mesurée, ferait infailliblement un nouveau progrès de réserve et d'urbanité. En prenant l'engagement de ne pas se battre, on prendrait implicitement celui de ne blesser l'honneur de personne, et cet engagement, dans les âmes délicates, exercerait plus d'empire que la pensée du duel pour modérer le style ; car les honnêtes gens sont bien moins exposés à commettre une offense quand ils ne peuvent offrir aucune réparation. S'il se trouvait des hommes dans la presse française pour qui le parti pris de refuser le duel devînt un stimulant d'aigreur et d'agression ; s'ils aiguisaient leur plume en faisant le serment de ne pas se servir de l'épée, prohibée par l'Évangile ; s'ils étaient à la fois provoquants et chrétiens, ils for-

meraient toujours dans le monde des lettres une minorité insigne et instructive, et contribueraient même, par l'aversion qu'inspirent la violence et l'injure, au progrès de la politesse, comme dans l'antiquité les ivrognes de Sparte au progrès de la tempérance.

Par là les écrivains du XIXe siècle répareraient enfin les torts de la littérature française, qui, presque de tout temps, a été plus ou moins la complice du duel. Notre littérature a toujours été l'expression des mœurs : elle s'inspire de l'opinion bien plus qu'elle ne la dirige ; c'est un miroir plutôt qu'un gouvernail ; elle réfléchit même avec une incroyable docilité l'esprit des autres peuples, chaque fois qu'une raison politique ou de mode introduit parmi nous l'influence étrangère. Au XVIIe siècle, en prose et en poésie, nos écrivains ont montré pour le duel une complaisance plus que française. Ne parlons que des genres qui ont le plus d'action sur la société, le théâtre et le roman. On sait la terrible guerre poursuivie par Richelieu contre le préjugé qui avait dévoré la fleur des gentilshommes. Quand Louis XIII hésitait à signer l'arrêt d'un Montmorency : « Il s'agit, lui disait Richelieu, de couper la gorge au duel ou aux édits de Votre Majesté, » et Montmorency monta sur l'échafaud. Mais quand *le Cid* parut, quand il tua don Gormas, aux applaudissements de la France, *le Cid* coupa la gorge aux édits du cardinal. Corneille n'avait cru faire qu'une tragi-comédie conforme à la poétique d'Aristote : il avait fait, sans le savoir, un manifeste castillan en faveur du duel ; il avait mis en scène, sous le nom populaire de l'amant de Chimène, la révolte du point d'honneur et le droit de l'épée. Le premier chef-d'œuvre du théâtre français, c'est la glorification du combat singulier, et *le Cid* a enfanté sur notre scène une postérité innombrable [1].

1. M. Michelet a développé ce point de vue dans quelques pages bril-

Dans le premier chef-d'œuvre du roman, dans l'*Astrée*, les bergers enrubannés qui errent au bord du Lignon, la houlette d'une main et des tablettes de l'autre, dégaînent à l'occasion comme des chevaliers. Les Grecs et les Romains de Mlle de Scudéry ferraillent volontiers comme ceux de La Calprenède. On vante la hardiesse de l'esprit français; à sa hardiesse je ne connais d'égale que sa timidité. Certes, au xviii[e] siècle, il est bien intrépide, cet esprit qui attaque et qui ébranle tout, croyances religieuses, institutions, lois : c'est un lion déchaîné. Mais lorsque, dans sa course, il rencontre devant lui un préjugé, le duel, il s'arrête, il hésite : le lion fait patte de velours. Je cherche dans les romans et les pièces de théâtre du xviii[e] siècle une scène où l'on ose nous montrer un honnête homme bravant le préjugé et refusant de se battre. Je la cherche partout et je ne la trouve pas. Je rencontre un roman où le duel est flétri, mais par la bouche d'une femme, et d'une femme qui a peur pour la vie de son amant. Et encore c'est Julie qui, de la même main dont elle vient de tracer ces pages éloquentes, fait à milord Édouard cet incroyable aveu : « Je sais qu'il faut du sang à l'honneur outragé[1]. » Au théâtre, je trouve un philosophe, un père qui apprend que son fils va se battre en duel. En présence de son fils le philosophe s'indigne, il s'écrie : « O préjugé funeste! fouler aux pieds la raison, la nature, les lois! » etc. Quand son fils est parti, il l'excuse, il l'approuve : « Si mon fils eût molli, si cette cruelle affaire s'était accommodée, combien s'en préparait-il dans l'avenir! » Et quand son fils revient du combat sans blessure : « Mon fils, que je t'embrasse! je te revois sans doute honnête homme? » et ce mot signifie : « J'espère que tu t'es bien

lantes de son dernier volume : *Richelieu et la Fronde*, p. 184 et suivantes.

1. *La Nouvelle Héloïse*, I[re] partie, lettre LVIII.

battu[1]. Le philosophe s'éclipse, l'homme du monde reparaît, et avec lui le préjugé. Voilà la grande hardiesse de la comédie au XVIII[e] siècle. Je ne sais pas, je le répète, une seule pièce notable du théâtre classique où le duel soit hautement refusé, réprouvé, au nom de la morale et de la raison[2]. Le XIX[e] siècle n'a pas été plus hardi que ses devanciers ; loin de là : notre littérature a poussé plus loin encore la faiblesse et la connivence. Il n'est pas un romancier, un poëte comique, un dramaturge qui n'ait usé du duel comme d'un moyen commode d'intéresser la galerie ; il est bien plus aisé de faire croiser deux lames ou décharger deux pistolets que d'engager la lutte entre les caractères et les passions de l'âme. Jamais on ne s'est plus battu au théâtre et dans les romans. La scène est une salle d'armes. Pour connaître l'escrime, il suffit d'avoir lu les romans et vu jouer les drames d'Alexandre Dumas. On a compté dans ses drames dix-sept personnes tuées et vingt-trois bras en écharpe, et quant à ses romans, il faudrait un hospice spécial pour loger leurs blessés. Les auteurs les moins mousquetaires ont tous sur la conscience un bon nombre de blessures faites par des armes blanches ou des armes à feu. Casimir Delavigne, le plus sage de tous, tâchait le plus souvent d'éviter l'effusion du sang; il faisait désarmer Danville par le duc ; mais lui-même au besoin violait tout comme un autre le commandement de Dieu : « Homicide point ne seras, » et faisait tuer Fernando par Steno pour être agréable au parterre. Et M. Scribe, donc! Sans

1. *Le Philosophe sans le savoir*, acte IV, scène IX.

2. Dans la scène des *Fâcheux*, si souvent citée, Éraste ne refuse pas de se battre en duel, comme on l'a dit souvent, mais de servir de second à un homme qui se bat, et il refuse, non parce que le duel lui semble condamnable, mais parce que

> Un duel met les gens en mauvaise posture,
> Et notre roi n'est pas un monarque en peinture.

cesse il va sur le terrain : il tue le moins qu'il peut, et à son corps défendant ; mais il blesse à profusion : une trentaine de ses jeunes premiers sont revenus sur la scène avec une large mouche de taffetas d'Angleterre. M. Scribe a raison : le public ne se lasse ni des coups d'épée, ni des coups de feu, ni des blessures, ni des cicatrices. Il en veut même en musique : le plus bel opéra, voire même comique, a besoin d'un duel : Hérold (*le Pré aux Clercs*), Meyerbeer (*les Huguenots*), Halévy (*la Magicienne*), emploient heureusement le cliquetis des épées comme accompagnement. Les femmes, encore plus que les hommes, sont friandes au théâtre de ces émotions. Quand la fille de *M. Poirier*, la marquise de Presle, crie à son mari : « Et maintenant va te battre, » j'ai vu de jeunes femmes déchirer leurs gants blancs à force d'applaudir. Si l'on jugeait par le roman et par le théâtre la société française du XIXe siècle, on croirait qu'elle vit, comme au temps de la Fronde, la moustache retroussée et la flamberge au vent. Jamais siècle pourtant n'a eu des instincts plus pacifiques ; jamais mœurs n'ont été plus rassises et plus bourgeoises. C'est précisément pour cela que nous savons tant de gré à la littérature de nous peindre à l'envers, et la littérature se prête obligeamment à notre fantaisie. Comme toujours, elle nous suit au lieu de nous conduire. Elle aurait mieux à faire, et c'est ce que m'expliquait hier, à propos du duel, un sage de mes amis en causant avec moi dans un jardin public : « Au lieu, me disait-il, de nous montrer d'éternels spadassins et de nous intéresser au duel et à l'escrime, la littérature devrait une bonne fois nous tenir ce langage : Vous, le XIXe siècle, vous n'êtes pas un siècle religieux et monarchique comme le XVIIe siècle, votre respectable aïeul, et si je vous disais : « Le duel est défendu par Dieu « et par le roi, » vous feriez sourde oreille. Vous n'êtes pas non plus, comme le XVIIIe siècle, un siècle philosophi-

que, et si je ressassais les arguments moraux de la *Nouvelle Héloïse*, vous en seriez sans doute beaucoup moins attendri que ce bon milord Édouard. Vous êtes un siècle bourgeois, vous le dites vous-même, un siècle positif; vous vous vantez sans cesse d'avoir de saines idées; vous vous faites honneur de n'être pas chevaleresque; vous vous moquez avec la plus judicieuse ironie de tout ce qui ressemble à l'exaltation, à l'enthousiasme, à la poésie et au don quichottisme; vous êtes un Sancho! Cet honnête Sancho, évitant les horions et cherchant les profits, lâchant à tout propos ses proverbes, tout pleins d'un gros bon sens solide et terre à terre, et faisant son chemin au petit pas de son âne, est un homme de mérite que je prise beaucoup :

Chacun pris en son air est agréable en soi.

« Mais que diriez-vous de Sancho grimpé sur Rossinante, coiffé de l'armet de Mambrin et la lance en arrêt? Il serait ridicule et vous le siffleriez. Profitez de l'exemple: vous êtes des bourgeois, soyez bourgeois franchement, et de la tête aux pieds: vivez avec vos mœurs, ou, si elles vous déplaisent, faites un bond en arrière, et revenez aux mœurs héroïques du vieux temps: soyez des chevaliers, des troubadours, des champions du trône et de l'autel; déployez l'oriflamme, idolâtrez l'honneur, et surtout méprisez l'argent. Mais de grâce ne jouez plus ce personnage bâtard mi-partie gentilhomme et mi-partie bourgeois. Décrochez ces rapières des basques de vos paletots. Vous êtes dans une ruche, une usine, un bazar, un caravansérail, tout ce que vous voudrez, excepté dans un camp: travaillez, fabriquez, commercez, et ne vous battez pas. Le duel n'est pas fait pour le XIXe siècle : le duel, c'est le passé, un non-sens, une folie. » Comme il disait ces mots, un voisin, qui, assis près de nous, l'écoutait, s'écria tout à coup : « Il n'y a qu'un poltron qui puisse parler ainsi. — Vous me

rendrez raison, » lui répliqua mon sage en lui jetant sa carte. J'ai eu beaucoup de peine à arranger l'affaire. Évidemment nous sommes encore loin du temps où le sens commun sera assez commun pour que ceux qui parlent le plus hardiment contre le duel osent en refuser un ; pour que le duel paraisse réellement une folie et qu'on inscrive au Code une loi ainsi conçue, la meilleure selon Addison, qu'on puisse faire sur le duel : Article unique : « Quiconque aura donné ou accepté un cartel sera détenu dans une maison de santé jusqu'à parfaite guérison. »

(*Journal des Débats*, 27 mai 1858.)

DE LA VIE ÉLÉGANTE A PARIS,

par M. le baron de Mortemart-Boisse.

TRAITÉ DE LA VIE ÉLÉGANTE,

par Balzac.

DE BRUMMEL ET DU DANDYSME,

par M. Barbey d'Aurevilly.

« Une compagnie choisie étant à la campagne chez une dame de beaucoup d'esprit que j'appellerai Clarinte, après avoir dîné dans un lieu digne de la magnificence du repas, passa dans un autre orné de très-rares tableaux et paré tout alentour de beaux vases remplis de fleurs. « Il y a « longtemps, dit alors Clarinte, en adressant la parole à « Théanor, que j'ai envie de prier quelque honnête homme

« du monde de me dire précisément ce que c'est qu'on ap-
« pelle politesse, et comme il y a des maîtres qui enseignent
« toutes les langues, toutes les sciences et tous les arts, je
« voudrais en trouver un qui me l'enseignât. »

Ainsi commence une des *Conversations* de Mlle de Scudéry, ces entretiens ingénieux de morale mondaine, où les personnages dissertent plutôt qu'ils ne causent, d'un ton apprêté, mais avec beaucoup de finesse et d'esprit [1]. Clarinte ayant mis sur le tapis cette question galante, Théanor, Cléonte, Cléonice et les autres, prennent la parole tour à tour. On convient d'abord que sous le nom de politesse il faut comprendre toutes les bienséances du langage, des manières, du costume et de la conduite, tout ce qui compose aujourd'hui la vie élégante, le bon ton. On développe le mérite sérieux de cette distinction, quelquefois suspecte de frivolité. Comme la voie lactée, a dit Bacon, est un assemblage de petites étoiles dont chacune, séparée des autres, serait invisible, et qui réunies répandent une blanche lumière, de même le bon ton est une réunion de mérites déliés et imperceptibles, qui donne à la conduite des personnes bien élevées le doux prestige de la politesse. Les menues perfections, composées d'apparences, sont, pour ainsi parler, des lettres de recommandation perpétuelles : ce sont elles qui nous rapportent le plus de louanges ; l'usage en est continuel, et elles se font remarquer à chaque instant, au lieu que l'exercice d'une grande vertu ou d'un grand talent est plus rare. Les petits gains produisent les grosses fortunes : les petits mérites font les grandes réputations [2].

Après avoir loué la politesse, quelqu'un de la compagnie demanda si l'on peut être aussi poli dans les provinces

1. *Conversations nouvelles sur divers sujets, sur la politesse et sur l'air galant*, p. 64 et 175.
2. Bacon : *Essais de morale*, chap. LI.

qu'à Paris, à la ville qu'à la cour, et dans les républiques que dans les monarchies; et sur ces points divers on parla si abondamment, que, je l'avoue sans confusion par l'extrême chaleur qu'il fait, je me sentis m'assoupir au moment où Théanor expliquait à Clarinte que les Romains furent plus polis sous la république que sous les rois et sous les empereurs que sous la république, ce qui donne raison aux partisans de la perfectibilité, et permet de penser que la politesse des mœurs est indépendante des formes de gouvernement. Pendant mon sommeil, je rêvai que l'entretien continuait et que j'entendais parler Cléonice: « Maintenant, disait-elle, que nous avons fait connaître notre sentiment, je voudrais savoir ce que pensent sur la même matière les beaux esprits du XIXe siècle; j'ai ouï dire que sauf quelques-uns d'entre eux, gens d'un goût supérieur, qui nous aiment et nous vénèrent jusqu'à l'idolâtrie, qui n'estiment belle que notre beauté, spirituel que notre esprit, élégant que notre élégance, le reste se dispense volontiers de se régler sur nous et prend dans ses manières toutes sortes de libertés, sans s'inquiéter de ce qu'en pense le grand siècle de Louis XIV. Il me plairait de voir quelques-uns de ces galants modernes, qui se piquent de l'être à leur façon, et que je soupçonne fort d'être incongrus en galanterie. Nous les ferions parler un peu sur le bel air des choses, tel que l'entendent nos arrières-neveux; ce serait, je pense, un divertissement. — Justement, répondit Théanor, je connais plusieurs de ces messieurs qui doivent passer chez les modernes pour les arbitres souverains des belles manières et du goût, car ils en ont écrit et imprimé les lois. Qu'on aille les querir et qu'on les amène ici. »

Le premier qui se présenta fut M. le baron de Mortemart-Boisse, auteur d'un livre nouveau : *La vie élégante à Paris*. « Vous êtes homme du monde, lui dit Clarinte? — Du meilleur, madame. » Et pour justifier ses titres à parler du bon

ton en présence des connaisseurs, M. le baron nomma ses amis vicomtes, comtes, marquis, princes, ducs, etc.; il lut tout haut une lettre ou Mme la marquise de Montecatini, grande maîtresse de la coùr de Lucques, lè loue de la manière « toute française et toute chevaleresque » dont il entend la politesse [1], et finit par se recommander du prince Anatole Démidoff : « On s'est beaucoup plaint, dit-il, de l'humeur du prince Démidoff; je ne puis, quoi qu'on en puisse dire, joindre mon mécontentement à celui de ceux qui l'attaquent : il a toujours été d'une parfaite politesse pour moi, et m'a même fait offrir dernièrement ses services, de Vienne (par son secrétaire qui était à Paris), pour un envoi de diamants que je devais faire à la princesse Marie G..., amie de ma femme, et comme elle d'un cœur d'or et de vertus solides [2]. »

Clarinte, souriant, fit son compliment à M. de Mortemart-Boisse d'avoir de tels seigneurs pour amis et un cœur d'or pour femme, et le pria de commencer à parler sur la vie élégante. Voici le résumé de son discours :

Il y a plusieurs mondes : je ne parlerai ici que du monde élégant, de la bonne compagnie, et personne n'ignore que « toutes les réunions de la bonne compagnie ont un cachet marqué d'aristocratie. » Il faut que les bourgeois en prennent leur parti, et se contentent de l'égalité devant le Code pendant leur vie, et devant Dieu après leur mort. L'aristocratie est un fait de nature. Il y a des êtres plus nobles que d'autres, comme il y en a de plus beaux et de plus spirituels. C'est de cette élite que je parle, de ses manières, de sa vie. On distingue chez elle trois sortes d'élégances : l'élégance personnelle, l'élégance dans le monde, l'élégance en public.

1. *La Vie élégante à Paris*, p. 24.
2. *Ibid.*, p. 288.

De l'élégance personnelle les points capitaux sont : 1° le costume et le maintien. L'habit moderne est déplorable; il fait tache au milieu des femmes. Le plus grand seigneur a l'air d'un maître d'hôtel. C'est à l'homme et à ses gants de faire valoir son habit. Soyez spirituel et bien ganté, pour paraître mieux vêtu : quelques mots heureux et deux paires de gants par jour vous suffiront. Quant au maintien, qu'il soit aisé, mais sévère : ni roideur, ni familiarité. « Si une femme de haut rang vient faire visite à votre femme ou à votre fille, accompagnez-la jusqu'à sa voiture, et, pendant que son valet de pied ouvre la portière, présentez votre avant-bras à la grande dame pour qu'elle s'y appuie. Si vous êtes déjà en rapports un peu intimes avec elle, vous pouvez lui donner la main.... Si c'est à la sortie du spectacle, prenez aussi ces précautions, mais surtout évitez de toucher le nu[1]. »

2° L'habitation. Ici un exemple vaudra mieux que tous les préceptes. Quand on est du monde, voici comme on se loge : « L'hôtel de Mme la vicomtesse de S.... est situé dans cette partie du faubourg Saint-Honoré, qui a envahi les jardins de l'ancien hôtel Stacpoole. Il a une cour d'honneur et une serre-jardin.... » Comme je ne puis vous le décrire de la cave jusqu'au grenier, je me contente de vous introduire « malgré le *shocking*, » dans la chambre à coucher de la vicomtesse. « Rien de plus simple et de meilleur goût. Elle est capitonnée en soie orange (la vicomtesse est brune), rehaussée de câbles tendus en soie bleue. Le bois de lit disparaît sous une ouate recouverte d'étoffe pareille à la tenture. Des ganaches, des chauffeuses se nichent dans les angles. Le cabinet de toilette et de bain est tendu en perse fond vert d'eau avec bouquets de roses; la baignoire est de marbre blanc à contour enroulé; un

1. *La Vie élégante à Paris*, p. 45.

épais tapis turc couvre le sol. La chambre à coucher du vicomte de S.... séparée de celle de sa femme par un vaste cabinet de travail d'un style sévère, est tendue en damas vert. Quelques portraits de chevaux et de chiens, par Alfred de Dreux, ornent les parois de la chambre. Un bois de cerf porte les cannes et les parapluies. Les cabinets de toilette et de bain suivent la chambre et font pendant à ceux de la vicomtesse.... Voilà ce qu'en l'an de grâce 1858 on peut citer comme le modèle d'un charmant hôtel accessible aux fortunes ordinaires. On peut loger là avec soixante ou quatre-vingt mille livres de rente[1]. » Il n'en faut pas plus à un petit ménage pour être de bon ton.

J'arrive à l'élégance dans le monde. Parlons d'abord des repas. Je pense avec Brillat-Savarin que les animaux se repaissent, que l'homme mange, et que l'homme d'esprit seul sait dîner. Un bon repas a son prix, et c'est un préjugé de croire l'appétit prosaïque. Seulement soyez sobre. Il n'est pas permis de trop boire, même en Angleterre. « J'ai dîné dernièrement chez la duchesse de S..., où était réuni le meilleur monde, entre autres cette bonne et spirituelle famille princière de B.... Eh bien! quoique l'amphitryon fût Anglais, personne n'eut l'idée de rester à table après les dames ni de boire plus qu'on ne le fait ailleurs pendant le repas[2]. »

Dans le salon, on cause. Parlez peu, surtout devant les femmes : « Les femmes ne savent pas écouter. » Si vous ne brillez pas vous-même, éclairez-vous du reflet des autres. Lisez tous vos grands écrivains, et « bénéficiez de leur esprit. » Ils vous apprendront à penser. Les femmes vous apprendront à parler. Soyez attentif et galant pour

1. *La Vie élégante à Paris*. p. 88 à 91.
2. *Ibid.*, p. 130.

elles. Mais prenez garde aux coquettes : « Ne laissez pas votre imagination s'enflammer, ni votre cœur s'attendrir pour quelques regards, quelques paroles jetées au vent.... » Étudiez le sexe ; il peut se diviser en plusieurs catégories : les femmes qui aiment et sauraient tuer : les Hermiones ; celles qui aiment et sauraient mourir : les Bérénices ; enfin celles qui ne savent ni tuer, ni mourir, ni aimer.... Ici Cléonice, interrompant l'orateur : « Vous oubliez les *cœurs d'or*, dit-elle, qui savent vivre pour aimer. — Je ne les oublie pas, reprit-il, et je dis : Vous trouverez dans le monde, spécialement dans ses soirées intimes, des femmes d'un goût réfléchi, sages, modestes, ayant un fond de timidité qui les embellit encore.... Quand vous rencontrerez une femme semblable, si elle est mariée, trouvez-vous heureux de devenir avec le temps son ami. Si c'est une jeune personne.... trouvez-vous heureux d'en faire votre femme [1]. » Toute l'assemblée, Cléonice la première, applaudit à ces paroles, visiblement inspirées par le souvenir des cœurs d'or, et l'orateur poursuivit :

J'abrége et je termine par la troisième sorte d'élégance, l'élégance en public, aux promenades, aux courses, aux chasses, dans les églises. Après les chasses, après les courses, fumez avec discrétion et ne jouez pas trop ; si vous pariez contre les femmes ne pariez jamais qu'une discrétion. « La discrétion commence au sac de bonbons et finit au bracelet de mille écus. (A propos de bonbons, quand vous en offrez au jour de l'an dans une maison où il y a des enfants, offrez-les de façon qu'on ne puisse pas mal augurer de vos rapports avec la mère [2].) A l'église, soyez respectueux, digne et silencieux.... Préparez deux chaises et asseyez-vous. Si un vieillard, un prêtre ou une

1. *La Vie élégante à Paris*, p. 258.
2. *Ibid.*, p. 299.

femme honnête, ce qui se connaît facilement, doit passer près de vous, levez-vous aussitôt et faites-lui place.... Il est bien entendu que, si vous prenez place à la sainte table, vous devez quitter vos gants[1].... » Un dernier et solennel précepte à l'usage de la bonne compagnie, c'est d'avoir de la religion. « Trois besoins urgents se dressent devant notre société moderne : l'un, de donner constamment un travail lucratif au peuple ; l'autre, d'augmenter les produits alimentaires du pays ; le troisième, de trouver un contre-poids aux appétits matériels qui dépravent la société. Il faut opposer à l'or les idées généreuses ; aux mauvaises pensées, le travail ; aux mauvaises actions, les vertus chrétiennes. Enfin, prions Dieu qu'il protége la France, et qu'il nous donne à tous, et en toutes choses, la croyance, cette grande tranquillité du cœur et de l'esprit[2] ! » « Ainsi soit-il, » répondirent en chœur Clarinte, Cléonice et les autres femmes de la compagnie, et elles louèrent à l'envi l'orateur de ses bons sentiments. Les hommes, moins édifiés, se permirent tout bas de remarquer qu'il serait peut-être plus chrétien encore de ne pas mêler le monde et l'Église, ni de ranger la foi parmi les choses comme il faut. Théanor ajouta : « Il y a certainement dans tous ces préceptes de la vie élégante toute la fine fleur du savoir-vivre, et cela est poussé jusqu'au dernier galant. J'achèterai ce Traité de M. de Mortemart-Boisse pour me pénétrer de ses doctes leçons. Il se publie, je crois, chez le libraire Hachette, le Barbin du XIXe siècle, et il aura, j'espère, tout le succès qu'il mérite. Mais il ne suffit pas pour nous faire connaître le bon ton chez les Français. M. de Mortemart-Boisse n'est qu'un homme du monde et un homme d'esprit ; il raconte les usages, il ne les explique

1. *La Vie élégante à Paris*, p. 308.
2. *Ibid.*, p. 316.

pas. Il ne nous en donne pas le sens philosophique, comme disent nos arrière-neveux. Je voudrais entendre sur le même sujet un de ces esprits profonds et métaphysiques qu'ils appellent un penseur. — Faites venir M. de Balzac, dit Cléonte : il a fait, lui aussi, un *Traité de la vie élégante*. C'est un esprit qui pense, qui pense tant et si bien, qu'on prétend, parmi les modernes, qu'il vaut à lui tout seul notre Molière et notre Saint-Simon. Je me rappelle à peu près quelques sentences de son petit Traité. Les voulez-vous ouïr?

« L'oisif mène la vie élégante ; l'artiste la crée parce qu'il la sent, et la définit parce qu'il la crée. Une définition est la chose essentielle. Un traité sans définition est comme un colonel amputé des deux jambes. Définir, c'est abréger : abrégeons donc par des définitions. La vie élégante, c'est la perfection de la vie extérieure ; c'est la noblesse transportée dans les choses ; c'est le principe fécondant de l'industrie.... Le principe constitutif de l'élégance, c'est l'unité.... L'esprit se devine à la manière dont on porte sa canne.... Pour mener une vie élégante, il faut avoir été au moins jusqu'en rhétorique.... L'élégance travaillée est à la véritable élégance ce qu'une perruque est à des cheveux.... La vie élégante a ses péchés capitaux, ses vertus cardinales et ses trois espèces de grâce. Le pédant d'élégance, le méthodiste de bon ton, n'a que la grâce suffisante ; l'élégant égoïste, qui éblouit sans plaire, n'a que la grâce essentielle ; l'élégant vrai et parfait a la grâce divine et concomitante.... Quant au dandysme, c'est une pure hérésie[1]....»

L'assemblée se regardait avec ébahissement en écoutant ce galimatias aphoristique et théologique, et l'on se prenait à penser que c'est décidément le travers du XIX[e] siècle de



1. Balzac. *Traité de la vie élégante*. — Chap. IV, *Des dogmes*, p. 68.

mêler le profane au sacré et de forcer le bon Dieu à faire ménage avec le diable, lorsqu'un étranger qui venait d'être introduit s'écria tout à coup : « Qui ose dire ici que le dandysme est une hérésie de la vie élégante? Je m'y connais, moi, messieurs et mesdames : dès ma tendre jeunesse j'ai fait un livre, un de mes premiers-nés : *De Brummel et du dandysme*. Je suis Barbey d'Aurevilly. — N'êtes-vous pas, dit Clarinte, l'auteur d'un roman encore plus galant que le *Grand-Cyrus*, et qui, dans ces derniers temps, a fait quelque bruit par la ville? — C'est moi-même, madame, et j'ose vous assurer que le dandysme dont je tiens école, loin d'être une hérésie, est la forme la plus exquise et la plus originale de l'élégance et du bon ton. C'est la forme britannique. Les Français sont au-dessous du dandysme : il exige un empire sur soi-même et une placidité que nous ne pouvons atteindre, nous autres « nervo-sanguins. » C'est le privilége de la race anglaise, « race lymphatique et « pâle, froide comme la mer dont elle née. » Le dandysme n'est pas seulement une dictature d'élégance et de toilette ; c'est toute une manière d'être, composée de nuances. Personne jusqu'ici n'a entrepris de le définir ; personne n'a osé écrire l'histoire de Brummel, le prince des dandys, ou plutôt le dandysme lui-même. « Nul penseur n'a cherché à se rendre compte gravement, sévèrement de cette influence qui répond à une loi.... Pour cela, les esprits profonds n'avaient pas assez de finesse, les esprits fins, de profondeur. » Moi seul je l'ai tenté, m'estimant tout ensemble assez fin et assez profond. Je vous épargne l'histoire de Brummel ; je ne parlerai que du dandysme. Au point de vue philosophique, le dandysme est la libre pensée en matière de convenances, et Brummel c'est Luther [1]. Au point de vue moral, le dandysme est la revanche de la

1. *De Brummel et du dandysme*, p. 49.

vanité humaine contre le christianisme qui l'opprime depuis dix-huit cents ans, revanche légitime, car la vanité est un mobile de conduite profondément utile à la société, et Pascal est un « insolent » de l'avoir outragée [1]. Au point de vue de l'esthétique, le dandysme est une réaction contre l'agitation moderne : car, au moyen du flegme qui en est la condition suprême, et du *nil admirari* qui en est la formule, il ramène le calme antique dans la société et dans l'art [2], sans sacrifier aucun élément de l'art, aucune saveur du beau, pas même « la plaisanterie qui est un acide, » ni « la grâce qui est un fondant [3]. »

Le dandysme, messieurs et mesdames, étant la libre pensée, la fantaisie dans l'ordre des bienséances, il ne saurait être enseigné; il plane au-dessus des règles et des méthodes. Toutefois, avec un esprit à la fois profond et fin, on en peut établir quelques principes fondamentaux : Un vrai dandy doit être froid. L'armure de la froideur le rend invulnérable. Le monde est aux flegmatiques.

Il ne doit rien aimer : aimer, c'est désirer; désirer, c'est un besoin, une infériorité. Il ne doit aimer personne, c'est le moyen d'être aimé des femmes. En l'honneur de l'imprévu, en haine de la pédanterie des vertus domestiques, il doit « mieux aimer tous les malheurs par les maîtresses que le « bonheur légal par le mariage [4]. »

Ne voulant rien aimer, qu'il se garde bien d'être aimable. Il lui sied de déplaire pour être recherché [5].

Il doit se faire craindre et pratiquer l'ironie « L'ironie « jette sur un homme l'air de sphinx qui préoccupe comme « un mystère et inquiète comme un danger.... [6] »

Enfin, messieurs et mesdames, le dandy doit être imper-

1. *De Brummel et du dandysme*, p. 8, 2, 3 et 6. — 2. *Ibid.*, p. 29. — 3. *Ibid.*, p. 30. — 4. *Ibid.*, p. 41, 43, 79. — 5. *Ibid*, p. 111. — 6. *Ibid.*, p. 60.

tinent[1]. Je vais vous développer, s'il vous est agréable, la théorie de l'impertinence, ce mélange d'aplomb et de légèreté, de sérieux et de plaisant, où il entre moins de fondant que d'acide, et qui....

—Ne prenez pas cette peine, interrompit Clarinte. Vous avez appelé Pascal un insolent; cela suffit et au delà pour donner un crayon de votre théorie. Nous vous rendons mille grâces de cet enseignement, quoiqu'en vérité nous ne nous flattions pas de l'avoir toujours compris : c'est un ambigu de métaphysique et de chimie où nous ne sommes pas accoutumés. Est-ce que tout le monde à Paris parle maintenant ce langage? — Plût à Dieu, madame; nous ne serions pas obligés, quelques beaux esprits de mes amis et moi, de réveiller dans cette pauvre France, engourdie aux bas-fonds de la vulgarité roturière, la politesse des siècles monarchiques et chrétiens, la prud'homie du goût, les grâces de l'euphuisme et les allures fringantes du style gentilhomme. Parmi ces délicats, je suis le Brummel de l'esprit et me pique de représenter le dandysme dans la littérature. N'est-ce pas un beau rôle, madame, et digne de ce que vous appelez un honnête homme? — Un honnête homme, monsieur, ne se pique de rien, a dit La Rochefoucauld.— Et Clarinte lui fit une révérence polie qui lui donnait congé. Brummel se retira un peu décontenancé, en affectant le flegme, le *nil admirari*, et l'ironie du sphinx, mais avec un air de mauvaise humeur plus acide que fondant.

Je ne sais, mesdames, dit Clarinte, si nous devons juger les modernes d'après leurs professeurs de belles manières et de politesse; mais il me semble que leur élégance manque un peu de distinction, de naturel et de simplicité. Quand elle n'est pas commune et puérile, elle paraît affec-

1. *De Brummel et du dandysme*, p. 93.

tée ; elle décèle même parfois la corruption de l'esprit et du cœur. Je ne crois pas nous vanter en disant que nous avions en notre beau temps plus d'ingénuité et de vraie noblesse. Maintenant, pour être juste, j'accorde aux modernes deux mérites : vous avez pu les entrevoir dans les discours que nous avons écoutés. C'est d'abord que la bonne compagnie qui chez nous était resserrée dans un petit cercle, celui de la cour, s'étend chez eux beaucoup plus loin. A mesure que sont tombées les barrières qui séparaient les classes de la société, la bonne compagnie est devenue moins locale, moins dépendante de l'état et de la naissance, et a ouvert ses rangs à quiconque s'élève par les talents, l'esprit ou le savoir. Sans doute les classes moyennes, en se mêlant aux supérieures, leur ont enlevé, par leur contact, une certaine fleur d'élégance ; il s'est introduit sur leurs traces, dans les salons les plus polis, un laisser-aller de tenue, même une négligence contraire à l'ancienne étiquette, mais qui ne nuit à l'étiquette qu'en profitant à l'esprit d'égalité, et qui ajoute à l'agrément, si elle diminue la distinction. Cette part plus grande faite dans l'élégance à la culture de l'esprit, c'est le second mérite des modernes et leur second progrès. Jadis la culture de l'esprit n'était pas obligatoire. Ouvrez le Manuel d'élégance que nous lisions de notre temps, *les Lois de la galanterie*[1]. La seule condition imposée aux honnêtes gens, en matière de bel esprit, est celle-ci dont Molière s'est moquée : « S'il s'imprime quelque comédie ou quelque roman, il faut tâcher d'en avoir des feuilles, à quelque prix que ce soit, dès auparavant même que les dernières soient achevées, afin de contenter les dames qui aiment la lecture[2]. » Ce précepte littéraire vient juste après celui-ci : « Vous aurez la connaissance de

1. 1644. Réimprimé récemment, avec une introduction de M. Ludovic Lalanne, chez Paul Aubry.

2. Page 22. Voir Molière, *les Précieuses ridicules*, scène X. *Les Lois de*

quelques jardinières qui vous fourniront des premières fleurs pour envoyer des bouquets aux dames. » Bouquets, romans et comédies, cela tient le même rang. Aussi nos grands seigneurs se sont-ils souvent piqués de ne rien savoir de ce qui sent l'homme de collége, et d'ignorer même l'orthographe. Les gentilshommes modernes n'ont plus de ces dédains. M. de Mortemart-Boisse, l'ami de tant de grands seigneurs, le législateur du monde « marqué du cachet aristocratique, » professe ouvertement le respect de la science; il veut, on s'en souvient, qu'on lise les bons auteurs pour « bénéficier » de leur esprit, et que le luxe de nos intelligences rachète l'indigence de nos habits. M. de Balzac n'admet pas qu'on soit élégant sans avoir fait sa rhétorique. Qu'eussent pensé d'une telle maxime M. de Candale et M. de Lauzun? Évidemment plaire n'est plus le premier devoir. Les manières ont moins d'empire dans le monde, et ce qu'elles ont perdu, le mérite l'a gagné. L'homme intérieur a plus de prix. La supériorité morale l'emporte sur toutes les autres. La richesse ou la pauvreté, un hôtel ou un cinquième étage, un carrosse ou un fiacre, mettent moins de différence maintenant entre les hommes que l'ignorance ou le savoir, le talent ou la médiocrité. Si les modernes veulent se bien persuader que la vraie élégance n'est pas seulement extérieure, qu'elle exige l'accord des qualités intimes avec les bonnes manières, de l'honnêteté avec la grâce; qu'elle est, en résumé, la morale introduite dans les usages de la vie, et qu'il faut savoir la morale pour bien savoir la politesse [1], on peut espérer

la galanterie, qui négligent l'esprit, ne se dédommagent pas suffisamment par les soins qu'elles prennent du corps. On y lit, p. 11 : « On peut aller quelquefois chez les baigneurs pour avoir le corps net, et tous les jours l'on prendra la peine de se laver les mains avec le pain d'amande. Il faut aussi se faire laver le visage *presque aussi souvent*.... »

1. Mlle de Scudéry, *Entretien sur la politesse* (*Nouvelles conversations morales*, p. 168).

qu'un jour viendra où le bon ton ne sera plus que la distinction de l'esprit et de l'âme, réfléchie dans le maintien, les formes et le langage, et où la bonne compagnie sera la société des esprits cultivés et des honnêtes gens. »

Clarinte ayant achevé de parler ainsi se leva et proposa à la compagnie de s'aller promener sur un grand canal qui était au delà d'un parterre, et, sans s'amuser à traiter davantage la question, tout le monde convint que son sentiment devait être la règle de tous les bons esprits[1]. Ici finit mon rêve, et je viens de l'écrire en me réveillant.

(*Journal des Débats*, 10 juin 1858.)

D'UNE IDÉE MODERNE SUR L'ART ET LES ARTISTES. — MOZART : VIE D'UN ARTISTE CHRÉTIEN AU XVIII[e] SIÈCLE,

Extraite de sa correspondance authentique, traduite et publiée pour la première fois en français, par M. l'abbé Goschler.

Il fut un temps où l'on s'imaginait en France qu'un homme de génie, un grand artiste, un grand poëte était un homme comme un autre, et ne se distinguait du commun des mortels que par les dons particuliers et l'excellence de son esprit. On n'avait pas l'idée qu'il dût être investi d'aucun privilége ni exempté d'aucun devoir. On trouvait tout naturel et nullement prosaïque qu'il crût, comme tout le monde, à Dieu, à l'âme et à l'autre vie ; qu'il vécût de peu ici-bas, et vécût de son mieux pour gagner le paradis ; que s'il ne se mariait pas, il fût aussi correct dans sa conduite que dans ses ouvrages ; que s'il se mariait, il rendît sa

1. Mlle de Scudéry, *Entretien sur la politesse* (*Nouvelles conversations morales*, p. 188.)

femme heureuse, élevât bien ses enfants et fît des économies. Ni Corneille, dans son petit ménage de Rouen, écrivant *Polyeucte* au bruit des fuseaux de sa femme, ni Racine faisant la procession dans sa chambre, un cierge à la main, à la tête de ses enfants, ne passaient pour des prodiges. On ne soupçonnait pas que les vertus domestiques étouffent le génie, et on aurait presque défini le grand poëte : un bon père de famille qui fait de beaux vers.

Toutes ces idées bourgeoises sentent bien leur vieux temps, le temps où la raison régnait dans l'art et donnait aux ouvrages leur lustre et leur prix, comme disait Boileau. Aujourd'hui ce n'est plus la raison qui est la reine de l'art, c'est l'imagination, et il paraît tout simple que la fantaisie, seule muse des artistes, gouverne aussi leur vie. Le public tend de plus en plus à se persuader que l'artiste est un être à part dans la création, et qu'il serait injuste de l'assujettir aux règles communes. C'est un artiste, ce mot dit tout. Il y a dans une très-jolie pièce de M. Octave Feuillet, *Dalila*, un de ces personnages qui s'attachent aux artistes et se font leur patron, le chevalier Carnioli. Il apprend qu'André, un grand musicien qu'il protége et qu'il appelle « son musicien, » veut épouser une jeune fille dont il est amoureux « Te marier, triple idiot!... lui dit-il. Je te défends de placer ton génie sous cet ignoble éteignoir du mariage.... Un artiste marié est un artiste fini. Il est époux, il est père, il est citoyen, tout ce que tu voudras.... Mais le poëte est mort. C'est pourquoi je te dis ceci : Puisque tu aimes cette fille, fais-en ta maîtresse; mais ta femme, je te le défends.—Mais la morale? objecte André. — Qu'est-ce que tu me chantes avec ta morale? Depuis quand la morale est-elle une muse? Que je déteste, ô ciel! cette manie nauséabonde qu'ils ont maintenant de mettre l'honnêteté, le mariage, le bon Dieu et le Code civil en vers, en prose et en musique! Ah çà, voyons, qu'est-ce que tu as de commun avec la morale,

toi ? Es-tu marguillier? es-tu quaker?... Bah! es-tu chrétien seulement? Non, tu ne l'es pas; tu es un artiste. Ton dieu, c'est l'art, et l'art, c'est le diable.... »

Au théâtre, le public ne manque jamais d'applaudir chaudement le chevalier Carnioli, pour une bonne raison : c'est que Carnioli, c'est le public lui-même ; il exprime tout haut ce que beaucoup de gens pensent tout bas. J'en connais même (et ce sont néanmoins d'honnêtes gens) qui, dans l'intimité des causeries familières, commentent avec une parfaite sérénité de conscience ces maximes de Carnioli. J'en ai entendu me dire très-gravement qu'il faut savoir se mettre au-dessus des préjugés vulgaires, qu'au point de vue de l'esthétique, cette extrême liberté qu'on appelle le désordre est essentiellement favorable au développement du génie. Plus un artiste a de passions, mieux il exprime les passions; plus agitée est sa vie, plus émouvants sont ses ouvrages. Un artiste, à bien prendre, n'est ni mari, ni fils, ni père ; il est marié à l'art, il est fils de son génie, il est père de ses œuvres : voilà toute sa famille. Qu'il aime le beau, voilà son culte ; qu'il fasse des folies, mais qu'il fasse des chefs-d'œuvre, voilà toute sa morale ; on le tient quitte des vertus.

C'est là l'idée moderne. Je ne sais pas si elle vaut mieux que celle d'autrefois, s'il est entièrement vrai que, pour mieux exprimer les passions, il est bon de s'y livrer, ni si cette tolérance d'exception qu'on affiche pour les artistes et ces licences qu'on leur accorde ne sont pas plus injurieuses qu'honorables pour l'art et pour eux. Mais je sais qu'il y a beaucoup de chevaliers Carnioli pour tenir ce langage et plus d'un André pour l'écouter. Aussi quelle douce surprise lorsqu'on voit s'ouvrir devant soi, dans des lettres naïves, l'âme d'un grand artiste, qu'on y découvre ces pieuses croyances, ces humbles vertus, ces idées candides et ces sentiments bourgeois, prétendus si funestes à l'essor du

génie; lorsqu'on aperçoit briller la plus radieuse poésie dans le cœur le plus simple, le plus pur idéal dans les scènes les plus familières de la vie domestique! Ce ravissement, je viens de l'éprouver en lisant la correspondance d'un père avec son fils, de Léopold Mozart avec le futur auteur de *Don Juan* et des *Noces de Figaro*. Ces lettres, traduites et publiées récemment pour la première fois en français, sont des causeries à distance, des épanchements du cœur. N'y cherchez pas d'autre intérêt que celui qui s'attache aux personnages; point de détails de mœurs sur la société du temps, ni de faits curieux. Vous avez devant vous une famille d'artistes; ouvrez le livre, c'est comme si vous ouvriez la porte de leur logis. Entrez, vous êtes au milieu d'eux, vous les voyez et vous les entendez. Vous lisez dans leurs yeux et jusqu'au fond de leurs âmes, et si vous n'êtes pas trop dans les idées modernes du chevalier Carnioli, ce que vous allez lire ne vous déplaira pas.

Au début de la correspondance, un pauvre maître de musique, Léopold Mozart, vient de quitter Salzbourg. Il y avait vécu jusque-là tant bien que mal, en dirigeant l'orchestre du prince-archevêque et en donnant en ville des leçons de violon. Mais les leçons étaient rares, et le prince-archevêque médiocrement généreux. Il ne donnait à son maître de chapelle que vingt-cinq florins par mois (53 fr. 50 c.), et Léopold Mozart avait à nourrir sa femme et deux enfants, une fille, Nanerl, âgée de onze ans, et le petit Wolfgang, qui venait d'en avoir six. Ces deux enfants, nés à l'ombre de la vieille église de Salzbourg, élevés au son des cloches et du violon paternel, étaient déjà célèbres par leurs talents précoces dans tout l'archevêché. Nanerl faisait merveille sur le clavecin; Wolfgang y surpassait Nanerl, jouait du violon de poche, touchait l'orgue comme un maître, et composait des concertos. En les menant de ville en ville, certainement on ferait fortune. Léopold Mozart prit une

grande résolution. Le 19 septembre 1762, il prépara son mince bagage, dit adieu à sa femme, et partit de Salzbourg avec ses deux enfants. Ses lettres, qu'il adresse d'abord à M. Hagenaüer, le négociant, sont le récit de son voyage et la peinture de son caractère. Voyons le père d'abord; tout à l'heure nous verrons le fils.

Au premier coup d'œil on risque de se méprendre sur le digne maître de chapelle. Comme sans cesse il parle d'argent, suppute dans toutes ses lettres ses frais de voyage, de nourriture et de logement, et se plaint qu'on fait à Wolfgang et à Nanerl plus de compliments que de cadeaux, on est tenté de le croire intéressé, et de le confondre avec ces montreurs de phénomènes qui spéculent sur leurs enfants. Ce serait lui faire injure. Songez que le pauvre homme loge le diable dans sa bourse, et que ces lettres qui ressemblent à un livre de recettes et de dépenses, de dépenses surtout, il les écrit à son propriétaire, qui est en même temps son banquier. Il faut bien lui rendre des comptes. Et puis, ce qui poétise toute cette arithmétique, c'est l'amour paternel: Léopold Mozart n'aime pas l'argent pour l'argent; s'il est en quête de florins, c'est pour envoyer une petite somme à sa femme, qui est restée là-bas, c'est pour assurer l'avenir de Wolfgang, pour amasser une dot à Nanerl. Mais il aime bien mieux la gloire que la richesse, et le jour où le trésorier de Sa Majesté lui compte 100 ducats, il ne saute pas de joie comme le jour où Wolfgang est embrassé sur les deux joues par la reine de France et par les princesses. Wolfgang, aux yeux de son père, est un miracle vivant de la bonté de Dieu. Les premières lueurs de génie musical entrevues dans l'enfant, Léopold les a pour ainsi dire adorées comme les marques de la bénédiction divine descendue sur sa maison. Lorsqu'à l'âge de sept ans, Wolfgang compose quatre sonates, son père écrit à M. Hagenaüer: « Vous entendrez un jour combien ces sonates sont

belles. Il y a entre autres un *andante* d'un goût rare. Je puis vous affirmer que Dieu fait chaque jour de nouveaux miracles dans cet enfant. » Cette persuasion pieuse que Dieu se manifeste dans le génie croissant de ce fils bien-aimé, donne à l'amour paternel de Léopold un accent de vénération qui a un charme infini. La piété s'y mêle à la tendresse ; on dirait qu'il regarde son fils comme un bien commun à Dieu et à lui, sur qui Dieu veille de moitié. Cette confiance touchante s'exprime par des traits incomparables. A Paris, où règne la petite vérole, on conseille à Léopold de prendre des précautions. « Tout le monde, écrit-il, veut me persuader de faire inoculer mon garçon. Quant à moi, je prétends tout abandonner à la grâce de Dieu; tout dépend d'elle. Il s'agit de savoir si Dieu qui a mis dans le monde cette merveille de la nature l'y veut conserver ou l'en retirer. » Dieu le conserve en effet. A Ollmütz, Wolfgang est atteint de la petite vérole et en guérit. Léopold s'écrie, dans son enthousiasme : « *Te Deum laudamus.* Wolfgang a triomphé de la petite vérole. Vous voyez bien que ma devise se réalise : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* » Aussi bien Dieu se serait fait tort en retirant de ce monde un enfant dont la seule vue, nous affirme Léopold, convertissait les voltairiens. « J'ai entendu un voltairien, qui venait de voir mon fils, s'écrier avec stupeur : « Enfin, j'ai vu un miracle dans ma vie ! »

Tant que Wolfgang n'est qu'un enfant, c'est le père qui tient la plume et qui raconte à sa femme ou à son ami M. Hagenaüer les triomphes et les déceptions du voyage, les baisers qu'on donne aux enfants et les florins qu'on ne donne pas, les habits neufs qu'il faut acheter, la messe du roi à Versailles, les succès de « Monseigneur Wolfgangus » au souper de la reine, l'admiration des grands seigneurs et des belles dames, l'étonnement du public à Londres, à la Haye, à Rome et à Vienne, etc., etc. Wolfgang ajoute à

ces récits de petits *post-scriptum*, tantôt malins et joyeux, qu'il écrit à Nanerl, retournée à Salzbourg, tantôt sérieux et tendres, qu'il adresse à sa mère.

« Je félicite ma chère mère pour sa fête et je souhaite qu'elle vive encore cent ans, toujours en bonne santé. C'est ce que je demande tous les jours à Dieu, et ce que je continue de demander dans mes prières pour elle et pour ma sœur. Je ne puis rien lui offrir que les clochettes, les cierges, les bonnets et les rubans que nous avons achetés à Lorette, et que nous rapporterons. Je reste, en attendant, son fidèle enfant. »

Ce fidèle enfant, qui a le cœur d'un ange, a de l'esprit comme un démon. Il a quatorze ans à peine : voyez comme il se moque des dominicains trop gourmands :

« Aujourd'hui j'ai eu envie de monter à âne, car en Italie c'est la mode, et par conséquent j'ai pensé qu'il fallait en essayer. Nous avons l'honneur d'être en relations avec un certain dominicain qui passe pour un saint. Moi, je n'y crois pas beaucoup, parce que je le vois déjeuner avec une bonne tasse de chocolat, et puis faire passer par-dessus un grand verre de vin d'Espagne. J'ai eu l'avantage de manger avec ce saint qui a bu bravement tout le long du repas, qu'il a clos par un grand verre de vin le plus fort, par deux bonnes tranches de melon, par des pêches, des poires, cinq tasses de café, une assiettée de petits fours et force crême au citron. Mais peut-être qu'il fait tout cela par mortification. Cependant j'ai de la peine à le croire : ce serait trop à la fois ; et puis, outre son dîner, il soigne trop bien son souper. »

Wolfgang a beau se railler des moines, comme un petit voltairien (lui qui convertit les voltairiens !), moines et moniales raffolent de lui. Les dominicains lui font fête, les augustins l'hébergent, les augustines lui offrent à dîner, et les cardinaux lui donnent de petits soufflets sur la joue.

Quant au pape, il ne peut faire moins que de le nommer chevalier de l'Éperon-d'Or, comme Gluck. Maître Wolfgang porte une belle croix d'or à sa boutonnière, et il écrit à sa sœur : « J'ai l'honneur d'être, mademoiselle, votre très-humble serviteur et frère, chevalier de Mozart. » A d'autres signes encore qu'à son ruban de l'Éperon-d'Or et au progrès de sa renommée on s'aperçoit que l'enfant devient un jeune homme. Il ne demande pas seulement à sa sœur des nouvelles de son canari ; il s'informe aussi de la santé des jeunes filles de Salzbourg et donne à Nanerl certaines commissions affectueuses pour elles. « Dis à Mlle de Moelk que je me réjouis fort de revenir à Salzbourg, seulement pour recevoir pour mes menuets un cadeau comme celui que j'ai reçu après un certain concert. Elle saura bien de quel cadeau je parle. » Wolfgang a déjà quinze ans, et quand il écrira le rôle de Chérubin, il n'aura qu'à se souvenir.

Cinq ans s'écoulent encore. Après de nouveaux voyages, Wolfgang est revenu avec son père à Salzbourg, et est entré, comme lui, au service du prince-archevêque. Il est chef d'orchestre aux appointements de 12 florins par an (environ 26 fr.). Wolfgang n'est pas cupide ; il a révélé toute son ambition dans une de ses lettres, et on ne la trouvera pas disproportionnée. Voici son *hoc erat in votis :* 1° 300 florins de fixe ; 2° il ferait par an quatre opéras, deux sérieux et deux bouffes, qui lui rapporteraient au moins 500 floriens ; total : 800 florins (environ 1700 fr.) Ce n'est pas une grosse somme ; mais il dîne souvent en ville, et puis il mange peu et ne boit que de l'eau, « sauf au dessert un verre de vin après le fruit. » Avec ces 800 florins, il pourrait venir en aide à ses vieux parents et rendre leur sort plus doux ! Il se remet en route, cette fois avec sa mère. Ils iront à Paris. Wolfgang est majeur ; il a un grand talent, une raison supérieure à son âge ; il devient le chef de la famille, dont les destinées reposent désormais sur lui.

A ce grave moment son père lui ouvre tout son cœur, et, pour l'exciter à bien remplir ses nouveaux devoirs, lui trace le tableau des sacrifices qu'il a faits. Malgré la distance des siècles, les belles âmes se ressemblent ; les mêmes affections trouvent le même accent. L'admirable lettre de Léopold Mozart rappelle, par son éloquence simple et touchante, l'admirable entretien de la mère de saint Jean Chrysostome avec son fils :

« Tu vois clair comme le jour que désormais la destinée de tes vieux parents, celle de ta si jeune, si bonne et si aimante sœur, est uniquement entre tes mains. Depuis votre naissance, et bien avant, depuis mon mariage, j'ai fait certes assez de pénibles sacrifices et mené une vie assez dure pour entretenir, avec 25 florins de revenu mensuel assuré, une femme, sept enfants et ta grand'mère.... Non-seulement je n'ai pas employé un kreutzer pour le moindre plaisir personnel, mais encore, sans une grâce spéciale de Dieu, je n'aurais jamais pu, avec toutes mes spéculations et mes amères privations, m'en tirer sans faire de dettes, et cependant je n'ai jamais eu de dettes qu'aujourd'hui. Je vous ai sacrifié à tous deux toutes mes heures, dans l'espoir que non-seulement vous parviendriez à vous tirer honorablement d'affaire, mais encore que vous me procureriez une tranquille vieillesse, me permettant de rendre compte à Dieu de l'éducation de mes enfants, de songer au salut de mon âme sans autre souci, et d'attendre paisiblement la mort. Mais la Providence et la volonté de Dieu ont ordonné les choses de façon qu'il faut que de nouveau je me résigne à la dure nécessité de donner des leçons, et cela dans une ville où la peine est si mal payée, qu'on ne peut en tirer de quoi s'entretenir soi et les siens.... Je place toute ma confiance, tout mon espoir en ta filiale affection. Tout dépend de ta raison.... »

Ici Léopold donne à son fils de bons avis sur la conduite

qu'il doit tenir à Paris : qu'il évite toute espèce de familiarité avec les personnes de sa profession ; qu'il se lie le moins possible avec les jeunes gens ; qu'il n'invite personne à venir chez lui, pour conserver sa liberté. Puis, touchant au point le plus important et le plus délicat, avec la réserve qui convient à un père :

« Je ne veux pas même te parler des femmes, car là il faut une extrême retenue et toute la raison possible.... Avec quel aveuglement on se laisse attirer par des plaisanteries, par des caresses, par des jeux insignifiants, dont rougit plus tard la raison en s'éveillant ! Peut-être l'as-tu déjà appris quelque peu par ta propre expérience. Je ne veux pas te faire de reproche. Je sais que tu m'aimes non-seulement comme ton père, mais comme ton ami le plus sûr et le plus fidèle, et que tu es convaincu que c'est entre tes mains, après Dieu, pour ainsi dire, que se trouvent aujourd'hui notre bonheur ou notre malheur, ma vie ou ma mort prochaine. Si je te connais, je n'ai à attendre de toi que de la joie, et c'est ce qui me console de ton absence, laquelle me ravit la paternelle joie de t'entendre, de te voir, de t'embrasser. Vis comme un vrai chrétien, comme un bon catholique ; aime et crains Dieu ; prie-le avec confiance et ardeur, et mène une vie tellement chrétienne, qu'au cas où je ne devrais plus te voir, l'heure de ma mort ne soit pas pour moi une heure de trouble et d'angoisse. Je te donne de tout mon cœur ma paternelle bénédiction, et suis jusqu'à la mort ton père dévoué, ton ami le plus sûr. »

A ces tendres adieux, à ces conseils, à ces souvenirs, Wolfgang a d'avance répondu, pour prévenir les alarmes paternelles :

« Je baise les mains à mon cher père.... qu'il soit sans inquiétude ; j'ai toujours Dieu devant les yeux, je reconnais sa toute-puissance, je crains sa colère, mais je connais sa bonté, sa miséricorde, sa clémence envers ses créatures ;

il n'abandonne jamais ses serviteurs. Si les choses vont selon sa volonté, elles iront aussi selon la mienne. Avec cela je ne puis manquer d'être heureux et content. Je mettrai tout en œuvre pour suivre avec la plus grande exactitude les conseils que vous avez la bonté de me donner. »

Combien lui était nécessaire cette confiance en Dieu pour soutenir vaillamment les épreuves qui l'attendent à Paris! Dans ce Paris, qui avait salué et fêté son enfance, aujourd'hui qu'il revient plus grand, plus célèbre, et les mains déjà pleines d'œuvres partout applaudies, il ne rencontre que l'insouciance, la froideur, ou l'admiration banale et aveugle, pire que l'indifférence. Je voudrais que les artistes qui dès leurs premiers pas s'irritent contre les obstacles, maudissent le public et la destinée, et poussent des gémissements en gravissant leur calvaire, comme ils disent (car ils ne manquent jamais de se comparer à Jésus-Christ : c'est le lieu commun de leur humilité), je voudrais qu'ils vissent leur maître à tous, Mozart, courant le cachet dans la boue de Paris, grelottant dans l'antichambre d'une duchesse, et introduit à grand'peine dans une chambre à feu, pour y jouer du clavecin devant quelques grands seigneurs qui causent et qui dessinent. Je voudrais qu'ils le suivissent d'échec en échec, de déception en déception et de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre, accablé d'éloges et dans l'indigence, montant tous les degrés qui conduisent à la gloire, et descendant tous ceux qui mènent à la ruine. Ce n'est rien encore de lutter contre la misère. Qu'on le regarde aux prises avec l'ignorance de ses juges et même de ses partisans et de ses patrons! Les musiciens les plus bienveillants massacrent sa musique. Au concert spirituel, il a failli monter sur l'estrade et arracher le bâton des mains du chef d'orchestre. Le public n'a « ni oreille pour entendre, ni cœur pour sentir.... Ils crient *bravo*, *bravissimo*, ils applau-

dissent à se brûler les doigts et ils ne comprennent rien. »

« Je suis parmi des brutes (en ce qui concerne la musique). Non, il n'y a pas une ville au monde comme Paris ! Je remercierai le Dieu tout-puissant si j'en reviens avec le goût sauf. Je le prie tous les jours de me donner la grâce de persévérer ici, afin que je fasse honneur à la nation allemande et que je gagne beaucoup d'argent pour être en état de vous venir en aide; qu'en un mot, nous nous réunissions bientôt, et que nous passions le reste de nos jours dans la paix et dans la joie. »

Cette réunion de famille autour du foyer, entrevue comme la joie et la paix de l'avenir, Dieu ne la permit pas. Wolfgang retourna bientôt sous le toit paternel; il y retourna seul, pour y pleurer avec son père et Nanerl la bonne mère qu'il avait perdue. Une maladie rapide venait de l'enlever. Il n'ose annoncer à son père la triste nouvelle, et il cherche à l'y préparer. Il ne veut ni le désespérer ni lui laisser d'espérance; il épanche et comprime son cœur brisé :

« On me donne de l'espoir; mais j'en ai peu. Voici longtemps que je suis jour et nuit entre la crainte et l'espérance. Je suis entièrement livré à la volonté divine.... Je suis résigné, quoi qu'il arrive, parce que je sais que Dieu ordonne toutes choses, quelque dures qu'elles paraissent.... Je ne veux pas dire que ma mère mourra, qu'elle doit mourir, que tout espoir est perdu; elle peut recouvrer la santé, mais seulement si Dieu le veut. Après avoir, de toute mon âme, prié mon Dieu pour la vie de ma chère mère, je me nourris volontiers de ces pensées sérieuses, je m'en trouve plus réconforté, je suis plus tranquille, plus consolé; et vous vous figurez facilement combien j'ai besoin de consolation et de courage.... Laissons un moment ces tristes pensées, espérons sans trop espérer, et mettons notre confiance en Dieu. »

Au moment où Léopold Mozart reçoit la lettre de son fils, il venait d'en commencer une où il souhaitait la fête de sa femme, appelait sur elle toutes les bénédictions du ciel, et lui faisait prévoir, pour un avenir prochain, leur réunion si désirée dans la petite maison de Salzbourg. Surpris dans ses vœux et ses espérances par une crainte terrible, il pousse un cri d'angoisse :

« Grand Dieu! Dieu de miséricorde! que votre volonté sainte s'accomplisse! Mon cher fils! quoique je me sois toujours, et autant que possible, résigné à la volonté divine, tu trouveras bien naturel que les larmes m'empêchent presque d'écrire. Que conclure de ta lettre? »

Sa femme est-elle morte? est-elle vivante? Il se désespère, il se rassure; il s'abîme dans la douleur, il se calme, il entretient son fils de ses travaux, de ses succès, puis, dans une nouvelle explosion de douleur et de désespoir :

« Non, ta mère n'est plus; tu cherches trop à me consoler; on ne le fait pas avec tant d'ardeur, quand on n'y est pas poussé naturellement par la perte de tout espoir ou par le malheur lui-même. J'écris à quatre heures après midi. Je sais maintenant que ma chère femme est au ciel. J'écris les larmes aux yeux, mais le cœur tout entier à Dieu et à sa sainte volonté. »

Après la mort de sa mère, Mozart revint à Salzbourg et rentra au service du prince-archevêque. Il n'y put rester longtemps. Il était à peine payé, sinon en compliments et quelquefois en injures : le prince-archevêque, dans ses moments d'humeur, l'appelait *drôle* et *polisson*. Ce *polisson* venait de faire *Idoménée*, représenté à Munich avec un succès immense. La fortune semblait lui sourire; de toutes parts on lui demandait des opéras. Il quitta le prince-archevêque, et sollicita de son père la permission de se marier, n'imaginant pas que le mariage fût le tombeau du génie. Il aimait depuis quelque temps une jeune fille, Constance We-

ber. « Constance, écrivait-il à son père, est une brave et honnête fille, née de bons parents, et je suis en état de lui procurer du pain. Nous nous aimons, nous désirons être unis. Que reste-t-il à objecter? » Léopold Mozart aurait eu bien des objections à faire, s'il avait connu le chevalier Carnioli. Mais c'était un homme d'autrefois : il pensait que, s'il n'est pas sage de marier, comme on dit, la faim avec la soif, il n'est pas chrétien de vouloir être trop prévoyant, et qu'un artiste jeune, de talent, d'avenir, a raison d'épouser la jeune fille qu'il aime, même une fille sans dot, et de se fier, pour l'entretien du ménage, à son travail et à la Providence. Léopold Mozart donna son consentement. Le mariage de son fils avec Constance Weber termine la correspondance, qui se dénoue comme un conte de fées : ils eurent six enfants, et ils furent heureux.

Oui, ils furent heureux, malgré la pauvreté, malgré quelques écarts où la jeunesse et l'amour du plaisir plutôt que l'infidélité entraînèrent Mozart. Je ne l'excuse pas : cependant il nous conviendrait peu d'être plus sévères que Constance, qui lui pardonna et l'aima toujours tendrement, sentant bien que, malgré certaines intermittences, elle était tendrement aimée. Quant à la pauvreté, on souhaiterait que Mozart n'en eût pas souffert; mais on ne peut le plaindre d'avoir mieux aimé la gloire que l'argent. Presque tous les grands hommes ont eu à faire l'option : les faux grands hommes choisissent mal, et les vrais choisissent bien. Constance ne s'étonna pas d'être pauvre : en se mariant à Mozart, elle avait épousé non la fortune, mais la gloire. C'est affaire aux jeunes demoiselles qui aiment les diamants de ne pas épouser des hommes de génie. L'histoire de Mozart déconcerte un peu les théories modernes; il a fait des chefs-d'œuvre et il a eu des vertus. Je n'ai pas la naïveté de prétendre que celles-ci expliquent ceux-là. Je sais trop bien qu'on voit de grands talents s'unir à de

grands vices, et que beaucoup d'hommes célèbres ont laissé après eux de mauvais exemples et de beaux ouvrages. Mais dans ces beaux ouvrages, ils n'ont mis que leur esprit, qui était grand, non leur âme, qui était petite : on les admire sans les aimer. On admire Mozart et on l'aime, parce qu'il a mis dans ses œuvres son âme, aussi belle que son esprit. Cette ardente sensibilité qui a fait de Mozart un fils si pieux et si tendre; cette foi inaltérable en Dieu et en l'autre vie, cette magnanimité, ce désintéressement, qui lui faisaient rêver comme le bonheur suprême, non la richesse, non les honneurs, mais une vie de travail et d'affection sous l'humble toit de la famille, une vie dévouée à l'art et couronnée par la gloire, tous ces beaux sentiments ont passé dans ses ouvrages, comme une flamme sacrée qui les échauffe et les illumine, et ils y ont formé un ensemble merveilleux de sublimité et de grâce, de simplicité et de magnificence, de gaieté douce et de mélancolie, d'exquise distinction et de naturel charmant. On est ravi de penser qu'un si beau génie ait eu le bonheur d'être honnête, et que le meilleur des hommes ait été l'un des plus grands.

(*Journal des Débats*, 24 juin 1858.)

DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS.

Voyage en Italie, par le président de Brosses.

L'espèce humaine se partage en deux catégories : ceux qui aiment à rester chez eux et ceux qui aiment à voyager ; les sédentaires et les nomades. Chacune de ces deux classes

croit naturellement qu'elle a le bon lot et se moque de l'autre. Quand les sédentaires prennent la parole, ils vous récitent d'abord la fable des *Deux Pigeons*, puis vient le commentaire : les douceurs du logis, le coin du feu en hiver, en été le carré de jardin, en toute saison un bon livre et une paire de pantoufles, image douce et naïve de la vie domestique, dont les nomades, qui vont chercher bien loin les grands horizons, ne sentent pas le charme modeste et la secrète poésie. Vous croyez, vous disent-ils d'un air patriarcal, que vous connaissez mieux les hommes, parce que vous en avez vu de toutes les couleurs, de toutes les tailles et de tous les habits. Non pas, mes bons amis; vous n'en savez pas plus long sur l'humanité que moi-même qui n'ai pas bougé de chez moi. La science de l'homme, c'est comme la fortune : elle vient, non pas à ceux qui courent après elle, mais à ceux qui l'attendent tranquillement dans leur lit. Le père de la philosophie, Socrate, n'est jamais sorti d'Athènes que pour faire son service à l'armée, comme soldat. Ce n'est pas l'expérience, ce n'est pas la sagesse, que développe dans l'homme la manie des voyages : ce sont les travers de l'esprit et les défauts du caractère. Tout voyageur est plus ou moins bavard, vaniteux et hâbleur ; il fait événement de tout ; il veut qu'on s'intéresse aux cahots de sa voiture et aux mésaventures de son souper. Il y en a qui, loin de Paris, ne songent qu'à Paris, n'admirent que Paris et y rapportent tout, pour se moquer de tout. D'autres, à l'étranger, se font Anglais, Allemands, Romains ou Turcs, pour paraître tout comprendre, et ont l'air de vous dire : « Comment peut-on être Parisien ? » Mais on est puni par où l'on a péché. On a commencé par courir le monde, sous prétexte de s'instruire ou de s'amuser ; on finit par voyager pour voyager. C'est une fièvre de mouvement que rien ne guérit. On étouffe dans sa maison ; on tressaille d'allégresse quand on voit passer une locomotive

ou un paquebot; on sent derrière soi l'ange du ciel qui vous crie : « Marche, marche, » et vous pique les flancs avec une épée invisible. C'est le châtiment que le Seigneur vous inflige en ce monde; et dans l'autre il vous garde le supplice de Thésée, qui, pour avoir trop couru pendant sa vie terrestre, fut condamné après sa mort à rester toujours assis.

Les nomades ne se tiennent pas pour battus. La fable de Thésée est une impertinence et une impiété : qui voyage prie, disent-ils. La terre, comme le ciel, raconte la gloire de Dieu, et il est d'une âme pieuse de se déranger pour la mieux connaître. Ne regarder le monde que du seuil de sa porte, n'admirer dans la création que la rue de son village et le coq de son clocher, c'est faire entendre à Dieu qu'on se soucie peu de son œuvre. Si les ouvrages de l'homme vous touchent davantage, si vous aimez mieux les livres que la nature, songez donc qu'il faut avoir vu la nature pour bien comprendre les plus beaux livres. Lire Homère et Virgile à Paris sans avoir visité la Grèce ni l'Italie, ce n'est lire ni Homère ni Virgile. La Seine n'est pas le Tibre, ni les îles d'Asnières Ithaque ou Salamine; Montmartre représente mal le Taygète ou le Lucrétile, et la vallée de Montmorency, tout aimable qu'elle est, ne donne pas l'idée de Tempé. Les grands poëtes ont voyagé et pris au spectacle des lieux les couleurs dont ils les ont peints. Faisons comme eux pour les comprendre. Les philosophes, quoi qu'on dise, ont voyagé comme les poëtes, et les plus nomades de la Grèce ont été les sept sages. Montaigne, notre Montaigne, l'un des épicuriens qui s'entendaient le mieux à arranger leur vie, n'a-t-il pas à quarante-deux ans laissé dans son château sa femme et sa fille pour s'en aller en Suisse, en Allemagne, en Italie? Et quand on lui disait : « Eh quoi! voyager à votre âge! vous ne reviendrez pas! — Que m'en chaut-il? répondait Montaigne; je me pro-

mène pour me promener » Il avait bien une autre idée, cet étonnant philosophe! Il espérait que la mort le saisirait en chemin, à l'improviste, au coin d'une route, à pied ou à cheval, et qu'il mourrait tout seul sans avoir à prendre congé de ses parents et de ses amis, à dire et à entendre « le grand et éternel adieu. » — « Vivons et rions entre les nôtres, disait-il, mourons entre les inconnus. » En quoi je ne suis pas du goût de Montaigne. Il vaut bien mieux mourir chez soi, les pieds sur le sol natal, les yeux encore une fois attachés au foyer, en recevant les derniers baisers. Mais ne quittons pas la terre sans savoir ce que nous quittons, et ne paraissons pas devant Dieu sans pouvoir le saluer des paroles de la Bible : « Seigneur, nous connaissons votre œuvre et nous avons vu qu'elle était bonne : *Vidimus quod esset bonum.* »

En ce moment les nomades triomphent sur toutes les lignes. Les locomotives sifflent et les wagons emportent à grande vitesse des milliers d'émigrants. Il y a les amoureux du pittoresque qui partent pour la Suisse, les amoureux des arts qui vont en Italie, les joueurs qui courent à Hombourg, les galants qui s'envolent vers Bade. Il y a les trains de plaisir, il y a les trains de malades, hypocondres, goutteux, fébricitants et rhumatisants, bilieux et nerveux, qui s'acheminent clopin-clopant vers Vichy ou Luchon, Wiesbaden, Ems ou Bourbon-l'Archambault. Ah! si l'on découvrait des eaux pour les maladies de l'âme, pour les défauts du caractère, comme il y en a pour les maladies du corps, quelle procession on devrait y voir, que l'on n'y verrait pas! Nos défauts ont ceci de meilleur que nos infirmités, qu'ils font souffrir les autres bien plutôt que nous-mêmes, et l'on ne va pas aux eaux pour guérir son prochain. N'oublions pas les trains des laboureurs, des jardiniers, des canotiers et des patriotes, pour les comices agricoles, les expositions florales, les régates, les érec-

tions de statues des grands hommes de province, l'entrée de Louis XIV dans sa bonne ville de Rouen; tout chef-lieu sans statues se cherche en ce moment un grand homme à couler en bronze pour donner, au profit des pauvres, une fête patriotique et municipale où la France accoure et laisse son argent.

Tout cela prouve sans doute que le Français est né bienfaisant et badaud, mais non que les nomades aient raison contre les sédentaires. Pour moi, badaud et casanier tout ensemble, ami du mouvement et du repos, du foyer et des voyages, je suis impartial entre les deux partis, et je vois de chacun le fort et le faible. Il y a deux ou trois vérités qui, ce me semble, ne font pas question. D'abord, si passionné qu'on soit pour les voyages, lorsqu'on voyage seul et qu'on ne s'aime pas soi-même d'un amour immodéré, on ne tarde pas à sentir le poids de la solitude. On a vécu tout le jour au milieu d'inconnus, d'indifférents, ou de ces sortes d'amis que l'on ne connaît que d'hier, que l'on quittera demain pour ne les revoir jamais, et en rentrant au logis on voudrait bien entendre une voix familière et trouver sous sa main un ou deux bons amis avec qui l'on tiendrait de ces riants propos du soir, plus doux, après une longue journée, que les plus aimables paysages. Mais l'on ne trouve que soi, soi partout, soi toujours, et on a beau s'aimer, on finit par se prendre en grippe. L'esprit s'amuse en voyage, le cœur s'ennuie; c'est un voyageur qui l'a dit, et il a raison. Il faudrait qu'on pût emporter ses amis avec son bagage, sans compter la patrie à la semelle de ses souliers. Et encore n'est-ce pas tout d'emporter ses amis : le grand point, c'est de les garder, car on court la chance de les perdre en route. Un voyage, comme on dit, c'est un mariage; on se voit jour et nuit, on se pratique, on se touche par tous les côtés, et par tous on rencontre les pointes de l'égoïsme, on s'y pique les doigts, et tels sont partis de

chez eux les meilleurs amis du monde, qui reviennent brouillés pour toujours.

Une autre vérité, c'est que les voyages, sans cesser d'être agréables, deviendront de moins en moins nécessaires à l'instruction des hommes. Quand il y avait entre les peuples une très-grande différence de civilisation, de lumières, de lois, de mœurs et de physionomie, il était presque indispensable de parcourir le monde pour apprendre là-bas ce que l'on ignorait ici, pour s'édifier par les comparaisons, pour rapporter dans son pays des idées justes et nouvelles. Sans même aller chercher à l'étranger ou l'éducation philosophique, comme les Grecs en Égypte et en Asie, ou l'éducation littéraire, comme les Romains en Grèce, ou l'éducation politique, comme les Français du XVIII[e] siècle en Angleterre, c'était un intérêt élevé et sérieux que d'observer les usages, les habitudes, les manières, et même les costumes des diverses nations, et de s'expliquer par là leurs différents génies. Mais de plus en plus les distinctions extérieures tendent à s'effacer chez les peuples, et les mœurs européennes à se ressembler partout. Il y a cent ans déjà, un voyageur français qui passait à Milan trouvait que les mœurs du Milanais ne différaient presque en rien de celles de la France [1].

Que dirait-il aujourd'hui? Les chemins de fer font circuler d'un bout de l'Europe à l'autre, avec les voyageurs, les journaux et les livres, les mêmes idées, les mêmes usages. A force de causer ensemble, les peuples finiront par fondre leurs langues natales en un idiome éclectique et polyglotte. Déjà notre français est à moitié anglais et un peu allemand. A force de se hanter, de se mêler, de se marier ensemble, ils finiront par ramener tous les visages humains à un type composite; et un temps viendra infailliblement où il

1. De Brosses, *Lettre IX sur l'Italie.*

n'y aura plus ni Français, ni Anglais, ni Espagnols, ni Allemands, ni Russes; il n'y aura que l'Européen et l'européanisme. Du cap Nord au cap Matapan, et de l'Océanie à la mer Caspienne, on n'apercevra plus aux quatre points de l'horizon que les mêmes personnages, coulés dans le même moule, parlant la même langue, ayant la même figure et portant le même habit, et, quand on aura passé un quart d'heure à sa fenêtre, on connaîtra la fleur du monde civilisé.

Alors, si l'on continue à voyager, ce sera pour voir non plus les hommes, mais seulement les monuments des arts et les beautés de la nature. Et encore la nature, elle fait comme les hommes, elle s'applique tous les jours à se défigurer. Je ne suis pas de ceux qui se plaignent amèrement qu'en Suisse de bonnes routes aient remplacé les sentiers de chamois, et que les bateaux à vapeur déshonorent le lac de Genève. Je n'ai pas besoin de frissonner pour être content; j'aime la sécurité dans l'admiration. Mais j'avoue cependant que l'apparence du péril, adroitement ménagée, donne de la saveur au plaisir. Je veux que le sauvage ne s'urbanise pas trop! Le Saint-Bernard me semble moins poétique depuis qu'on y monte en *omnibus*, et, si le soleil du Rigi ne se lève plus que dans un nuage, c'est qu'il trouve mauvais que, pour assister à son lever, on retienne des chambres à l'auberge par le télégraphe électrique. Quand les montagnes en sont là, elles sont perdues. C'en est fini du beau. Je me rappelle avoir suivi l'an dernier, en allant aux bains de Pfeiffers, le cours de la Tamina : c'était jadis une gorge terrible, le pendant de la *Via mala*. On y a tracé une allée de parc; de distance en distance, on a placé des bancs où s'asseyent les promeneurs comme aux Champs-Élysées; de chaque côté des bancs, on a placé des marronniers fluets, qui ont l'air de petits nains à côté des grands pins de la montagne. Au

pied de ces arbustes, on a disposé des carrés de gazon qui jaunissent d'un air piteux. Sur les rochers qui hérissent la route, on a pratiqué des degrés qui conduisent à de petites plates-formes d'où l'on contemple les passants. Le chemin est semé de ces joujoux pittoresques. Voilà l'avenir de la Suisse autrefois si belle : c'est le joli.

Quant aux monuments, les plus modernes sont les seuls qui n'ont rien à perdre. Ceux des anciens, bâtis pour s'accorder avec la vie antique, souffrent singulièrement de leur contact avec la vie moderne. Encadrez le Parthénon entre une fabrique de gaz et un embarcadère, vous verrez quelle figure fera le Parthénon. La seule beauté qui restera bientôt aux monuments antiques, ce sera la lumière et la pureté du ciel. Espérons que la fumée des usines ne la leur ôtera pas.

Une dernière vérité, non moins bien établie, c'est qu'on ne sait pas voyager. Bacon, dans ses *Essais de morale*, a donné de l'art de voyager une définition capable de décourager les plus intrépides. On doit apprendre d'abord les langues et l'histoire des pays qu'on visitera ; on doit étudier les sciences et les arts où ces pays excellent. Puis Bacon dresse la liste des choses auxquelles tout bon voyageur est tenu de s'intéresser : les cours des princes, les cours de justice, les assemblées du clergé, les consistoires ecclésiastiques, les fortifications, les ports, les vaisseaux, les antiquités et les ruines, les Bourses, les greniers et magasins publics, etc., etc. « A l'égard des tournois, ajoute-il, des fêtes publiques, cavalcades, bals masqués, bals parés, festins, noces, pompes funèbres, exécutions, et autres spectacles de ce genre, il n'est pas nécessaire d'y faire penser les voyageurs ; ils y courront assez d'eux-mêmes. » Il y a surabondance dans cette énumération. Il n'est pas besoin, pour bien voyager, d'être une encyclopédie. Mais, réduite à sa juste mesure, la pensée de Bacon

est une vérité. Voyager est un art, et nous n'en faisons qu'un plaisir. Au lieu d'étudier dans chaque pays ce qu'il y a de plus curieux et de plus instructif, nous ne lui demandons que ce qui nous amuse; et ce qui nous amuse à l'étranger, c'est ce qui nous amuse en France. C'est nous-mêmes que nous cherchons chez les autres; ce sont nos idées, nos goûts, nos habitudes, et jusqu'aux fantaisies de notre vie ordinaire. L'amateur de tableaux ne visite que les musées, l'archéologue que les antiquités. Quand Sainte-Palaye voyageait en Italie avec de Brosses, il passait ses journées dans les bibliothèques, au milieu des manuscrits. A Rome, de Brosses connaissait un Anglais qui avait un carrosse de remise attelé tout le jour sur la place d'Espagne, jouait tout le jour au billard, et quitta Rome sans avoir vu le Colisée [1]. Nous avons beau faire deux cents lieues et dépayser le vieil homme, le vieil homme se retrouve à la descente du coche et reprend son train de vie. Regardez, s'il vous plaît, ces deux personnes qui partent pour l'Italie. L'une, c'est un gentilhomme gascon, un homme de grand esprit, un maître moraliste. Il est vain et malade, comme il arrive souvent aux auteurs de morale. Vains, cela se conçoit; ils voient si bien toutes les petitesses du prochain, qu'il leur est malaisé d'être modestes. Malades, c'est leur souffrance qui les prédispose à moraliser. Presque tous les moralistes ont été valétudinaires. Horace avait une névralgie, Lucien la goutte, Sénèque un mauvais estomac, La Rochefoucauld des rhumatismes, et Vauvenargues a passé sa vie à mourir. On ne se figure pas un moraliste gros, gras et bien portant. C'est lorsque le corps ne vaut rien qu'on se rabat sur l'âme et qu'on vit en tête-à-tête avec elle. Quoi qu'il en soit, Montaigne, dont il s'agit, avait un piètre corps, assez peu solidement chevillé à son âme, et

1. De Brosses, *Lettres sur l'Italie*.

toujours endolori par quelque endroit. A quarante-deux ans, il partit pour l'Italie, escorté de sa gloriole et de sa gravelle, qui l'accompagnèrent partout. On les suit à la trace, dans le récit de voyage qu'il nous a laissé. Une moitié est donnée à son amour-propre, à ses petites joies, quand, sur la vue de son blason dont il laisse des copies dans toutes les auberges, on le prend pour un grand seigneur, quand on le nomme citoyen romain, quand on accorde une place dans l'église de Lorette à son ex-voto d'argent. L'autre moitié appartient à ses digestions, à ses boissons et à ses bains. Pour être juste, il faut dire qu'en entrant à Rome, Montaigne, oubliant sa gravelle, a retrouvé son merveilleux esprit, et a écrit sur les ruines de la cité romaine une des plus belles pages qu'ait inspirées « le sépulcre d'un grand peuple, » *et magni nominis umbra.*

Cet autre, ce Breton à l'œil spirituel et riant, tranchant et sec, aux manières brusques, c'est un homme de lettres, un causeur des salons de Paris, un convive des petits soupers, où il porte, avec un succès mêlé d'estime et de crainte, un caractère indépendant, une humeur bourrue et des saillies caustiques qui vous partent au visage comme des coups de pistolet. C'est Duclos : à Rome comme à Paris, il vit chez les grands seigneurs; il étudie la société, ses mœurs, ses intrigues ; il prend des notes sur la politique, l'administration, les finances, la population, le nombre des prêtres, les gages des domestiques et les variations du climat. Il recueille des anecdotes, et après boire il fait des mots. De la nature de l'Italie, du paysage, des jardins, de la littérature italienne, de la musique, des monuments, des tableaux, des statues, il ne s'en occupe guère. Un jour il visite Saint-Pierre, et il s'écrie : « Puisque je suis dans Saint-Pierre, dont la description peut se lire dans beaucoup de voyages, je me contente d'y renvoyer; je me bor-

nerai à une réflexion sur la différence du caractère des papes avec celui des autres souverains. » Voilà Duclos tout entier. Pour lui, l'Italie, c'est une suite de salons et de salles à manger, comme, pour Montaigne, une série de baignoires et de buvettes curatives.

De tous les beaux esprits d'autrefois qui ont voyagé en Italie, celui qui voyage le mieux c'est le président de Brosses, dont on vient de republier les *Lettres*, en deux fort beaux volumes, qui n'ont que le tort d'être des in-octavo. L'in-octavo est le format des sédentaires, non celui des nomades, et il faut qu'un de Brosses puisse entrer dans la poche ; on ne s'en sépare pas. Je ne veux pas rendre compte de ces *Lettres* en détail ; tout le monde les connaît. Je veux indiquer seulement, en quelques mots, par quels côtés de Brosses est à mes yeux un voyageur modèle. Il a le premier mérite que je demande aux touristes : c'est un voyageur gai. Soyez graves à domicile ; hors de votre pays, tâchez à tout prix de vous entretenir en belle humeur. La gaieté allége les ennuis du voyage, elle donne de l'agrément même aux mésaventures, et dispose à juger avec cette bienveillance qui est une condition de la justesse de vues. De Brosses est un des hommes les plus gais de France, tout conseiller qu'il est au parlement de Dijon ; c'est un de ces magistrats comme il y en avait tant jadis, comme il en reste encore, dit-on, quelques-uns, qui prennent en montant sur leurs siéges la gravité austère et la dignité froide, mais qui les y laissent en descendant, et redeviennent sans robe de bonnes gens de beaucoup d'esprit. De Brosses est une image du vieil esprit français et surtout bourguignon, franc, vif et salé, poussant sa pointe sans vergogne jusqu'à la gaillardise, frondeur en religion et même en politique, nullement impie ou séditieux, prenant en paroles les plus grandes libertés, goguenard et conservateur. De Brosses va aussi loin en libres propos que Montesquieu

dans ses *Lettres persanes*. A lire ses railleries profanes sur les choses saintes, vous le prendriez pour un des plus effrontés garçons de la grande boutique de l'*Encyclopédie*, comme disait Voltaire. Vous vous tromperiez fort. Voltaire a essayé de l'enrôler. De Brosses a résisté, et, comme Montesquieu, s'est tenu à distance du parti des philosophes. Un autre rapport encore avec l'auteur de *Lettres persanes* : de Brosses a été quelque peu libertin, il ne s'en cache pas dans ses lettres. Il y en a sur Venise dont les confidences presque illimitées effaroucheraient les moins prudes. Mais, comme Montesquieu, il ne fit que traverser le plaisir et s'installa dans le travail. Quand l'âge mûr arriva, il trouva de Brosses tout prêt à se ranger, et déjà président avant d'avoir la présidence.

Après cet enjouement, le trait le plus saillant de l'esprit de de Brosses, c'est qu'il comprend tout et s'intéresse à tout. Il remplit le programme de Bacon et au delà. Bacon a oublié sur sa liste la cuisine et l'agriculture. De Brosses, propriétaire terrier et gourmand au superlatif, fait les réflexions les plus pertinentes sur la manière de cultiver la terre et de manger en Italie. Mieux que Duclos, de Brosses décrit les mœurs italiennes par des tableaux, des anecdotes où il se met en scène avec ses amis. Sa peinture de Venise et de Rome est charmante. Stendhal, qui prétendait un peu avoir découvert l'Italie et qui regardait à la loupe les intrigues amoureuses de la société, n'a pas plus finement remarqué que de Brosses la différence de la galanterie italienne avec la galanterie française, ni mieux dépeint le sigisbé. Sur les gouvernements d'Italie, l'administration, les finances, l'état des villes et des campagnes, le jeune conseiller a des vues fort sensées, et profondes parfois, qui s'échappent d'un air de plaisanterie, et qui font sourire et penser. Il faut tenir grand compte à ce très-libre penseur d'avoir vu, en plein XVIIIe siècle, tout

ce qui restait encore de vitalité dans le catholicisme et la papauté, que les philosophes jugeaient si malades. Que le pape fût temporellement faible, de Brosses ne le niait pas. « Le proverbe, écrivait-il, dit qu'il faut baiser les pieds au Saint-Père et lui lier les mains, et il semble qu'on soit encore plus exact à s'acquitter du second de ces devoirs que du premier. » Mais que le pape ne puisse plus jouer de rôle en Europe, c'est ce que de Brosses n'accorde pas, et définissant d'un mot ce qu'un pape pourrait être, même au xviiie siècle, si c'était un grand pape, il l'appelle « l'Amphictyon naturel de l'Europe. » De Brosses voyaitplus loin et plus juste que la plupart des philosophes de son temps, qui, parce qu'il n'y avait presque plus de croyants, se figuraient que bientôt il n'y aurait plus d'Église.

En matière de beaux-arts, je n'ai pas qualité pour décider si de Brosses est ou non un bon juge; mais il a deux mérites. L'un, c'est d'aimer l'art sous toutes ses formes : la musique, la peinture, la statuaire, la danse, l'architecture, les fontaines, les jardins. A vrai dire, il préfère l'art à la nature. Il n'a pas senti la campagne romaine. « Qu'est-ce, dit-il, que la vue d'une plaine étendue, aride et déserte? » Chateaubriand nous a appris à mieux y regarder. Cependant, même à l'égard des beautés de la nature, de Brosses a l'esprit plus ouvert que bien de ses contemporains. Quoiqu'il aime mieux les jardins français que ceux d'Italie, il trouve que ceux-ci, « tout en n'étant pas trop bien peignés, ont un air champêtre qui n'est pas désagréable. » L'éloge est mince sans doute; je lui sais gré pourtant de n'avoir pas été plus dédaigneux pour les jardins de Salluste, au souvenir de Marly et de Saint-Cloud.

Un autre mérite de de Brosses, que je souhaiterais à tous les touristes qui reviennent d'Italie, c'est que lorsqu'il parle des arts il ne prend pas l'air d'un artiste. Il est permis aux

gens du monde, qui n'ont pour juger des arts que leur instruction générale, sans études particulières, d'exprimer l'impression que les œuvres d'art font sur eux. S'ils ont le goût délicat, l'esprit ouvert et cultivé, il y a une partie commune à tous les arts sur laquelle ils jugeront sainement : c'est le choix du sujet, la pensée, l'ordonnance, l'expression, le style. Dans ce domaine purement général, un homme de lettres, un homme du monde peut être assurément un bon juge. Mais il est une partie sur laquelle il s'abstiendra de se prononcer, s'il est modeste et raisonnable : c'est le technique de l'art, qui exige des connaissances spéciales et même de la pratique. C'est justement le point où les gens du monde qui prétendent passer pour des connaisseurs aiment à s'essayer. Ils vont droit au technique ; ils placent tant bien que mal quelques termes empruntés à la langue de l'art, et ils croient faire merveille. De Brosses n'a pas ce travers. Je ne sais si un peintre, un sculpteur, un musicien ratifieraient tous ses jugements; du moins ils en aimeraient la réserve, qu'il sait accorder même avec l'enthousiasme. Il n'affecte ni le ton ni l'air d'un homme du métier. Il analyse ce qu'il sent, et, comme il sent avec feu, il trouve, pour exprimer son goût, des formes vives et pittoresques.

« Chez le connétable Colonna, dit-il, j'ai pensé perdre l'esprit d'un petit Corrége de 15 pouces de long, représentant trois ou quatre jeunes filles nues, tout à fait au naturel, qui entrent dans la rivière pour se baigner, se jettent de l'eau et se font des niches. Ce sont des grâces, des gentillesses, une fraîcheur, un petit enchantement de mines à en devenir fou. Je n'ai jamais désiré avoir quelque chose en ma possession comme ce petit tableau. Cela m'était bien aisé : j'étais resté tout seul : je n'avais qu'à le mettre dans ma poche. Voyez le grand malheur quand ce butor de connétable n'aurait pas eu ce tableau, lui qui ne s'en soucie

non plus que Jean de Vert, et qui en a cinq cents autres de plus grand prix. A moi, c'était la satisfaction de ma vie. Foin de ma probité. »

S'il raffole de Corrége, il s'enthousiasme pour Raphaël et pour Michel-Ange, malgré sa « férocité. » Il admire surtout, et c'est chose remarquable, le grand goût des anciens, qu'il oppose volontiers au petit goût moderne. On ne voit pas souvent un amoureux de la grâce avoir à tel point le sens de la beauté simple et sévère.

« Je viens, dit-il encore, d'avoir un bel exemple de ce que la seule force d'une beauté simple, poussée jusqu'au sublime, peut opérer sur les yeux les moins connaisseurs. Je suis entré aux Chartreux avec mon fidèle Pernet, l'homme du monde le plus ignorant, et tout aussi bête qu'on le puisse souhaiter pour le mettre en expérience; de qui je puis très-bien dire avec Michel de Montaigne qu'il y a plus loin d'Épaminondas à mon valet de chambre, que de mon valet de chambre à mon cheval. Je suis donc entré avec lui aux Chartreux, et j'ai vu dès le premier abord mon homme rester stupéfait d'admiration. Il n'y a cependant que les voûtes de brique et les quatre murailles toutes nues, sans le moindre objet capable de donner dans la vue d'un homme grossier.... On ne peut rien imaginer de plus auguste que ce vaste édifice tout imple. »

Où de Brosses avait-il pris ce goût élevé et pur, et le sentiment supérieur des beautés de l'antique qui brille dans sa correspondance? On peut, je crois, en faire honneur à ses fortes et classiques études. Excellent humaniste, il avait été préparé d'avance à goûter l'art des anciens par leur poésie et par leur éloquence. Toutes les formes du beau se tiennent. Le XVIIIe siècle, qui a eu dans les arts un si petit goût, est le siècle où commence la décadence des lettres grecques et latines, et où le bel esprit mondain se

moque du savoir comme d'une pédanterie propre aux gens de collége. Les paradoxes de La Motte et le goût Pompadour vont de compagnie. Le président de Brosses, qui dans la vieille Bourgogne avait fait des études dignes du XVIe siècle, a eu plus de goût que son temps, et par là il a su mieux comprendre l'Italie, mieux voyager que Duclos, qui n'estimait guère les Romains ni les Grecs. Ce savoir solide et varié, cette justesse et cette flexibilité de goût, cette étendue et cette curiosité d'esprit, qui font qu'on s'intéresse à tout, cet enjouement du caractère, voilà ce que j'ai voulu faire ressortir en lui, comme les premiers mérites du bon voyageur. Je le proposerais pour modèle, n'était qu'il faut se garder de l'imiter en tout. Emmenez-le avec vous, mais ne le suivez pas, surtout si vous allez à Venise, car il serait capable de vous montrer de mauvais chemins. Tenez-le sur le poing, comme dit Mme de Sévigné, et faites-le causer. Ce serait le moins édifiant des guides; c'est le plus agréable des compagnons.

(*Journal des Débats*, 8 juillet 1858.)

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVIIe SIÈCLE, D'APRÈS LE *Grand Cyrus*, DE Mlle DE SCUDÉRY.

par M. Cousin.

Mme DE MONTMORENCY, MOEURS ET CARACTÈRES AU XVIIe SIÈCLE,

par M. Amédée Renée.

Nous voici ramenés par ces deux ouvrages au milieu de la société du XVIIe siècle. Le premier est une étude

sur le *Grand Cyrus*, où M. Cousin, s'aidant d'une clef trouvée par lui à la Bibliothèque de l'Arsenal et la perfectionnant, a ouvert, pour ainsi dire, le double fond du roman, et nous y a montré l'histoire qui s'y cachait. C'est, nous dit-il, l'histoire de la société du XVIIe siècle, et sous des noms étrangers on voit les princes et les princesses, les grands seigneurs et les grandes dames de la cour de France, les courtisans et les guerriers, les ecclésiastiques et les magistrats, reparaître à la lumière et nous rappeler les mœurs d'un temps évanoui. Dans cette curieuse recherche, poursuivie à travers les dix volumes du *Grand Cyrus*, sur la trace des personnages du temps, l'illustre écrivain a déployé une passion et une sagacité admirable. Ils ont beau s'être dérobés une première fois à l'auteur de la clef trouvée à l'Arsenal et se croire en sûreté sous leurs pseudonymes orientaux,

L'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue....

Du premier coup d'œil M. Cousin découvre les réfractaires, et à leur tête le roi Charles-Gustave, sous le nom de Basilides, et la reine Christine de Suède sous celui de Cléobuline. Les lieux même, les paysages, les maisons de campagne, les fleuves et les lacs ne lui échappent pas. Dans le Tigre il reconnaît le Rhône, et le lac de Genève dans le lac d'Aréthuse. Les lecteurs suivent M. Cousin avec un vif plaisir de curiosité dans ce voyage de découverte. Ils rendent grâce à leur guide de les dispenser désormais de la lecture du *Grand Cyrus* par les longs extraits qu'il en donne et le riche commentaire qui les accompagne. Surtout ils s'émerveillent de retrouver partout, même dans les parties les plus arides du livre, le beau style de M. Cousin, et cette flamme d'enthousiasme plus jeune et plus vivace en lui que jamais.

Le second ouvrage est la biographie de Marie des Ursins,

femme du duc Henri de Montmorency, décapité à Toulouse, le 30 octobre 1632. C'est le récit élégant et délicat d'une vie mêlée aux plus grands événements du règne de Louis XIII, frappée du plus tragique malheur, et achevée dans l'ombre d'un couvent. M. Amédée Renée a groupé avec art autour du duc et de la duchesse de Montmorency quelques personnages secondaires, comme Théophile et Mairet; il a esquissé plusieurs portraits d'une touche vigoureuse ou fine, celui de Richelieu, celui de Gaston d'Orléans. Dans la seconde partie du récit, celle qui, tout entière consacrée à la retraite pieuse de Mme de Montmorency, semblait exposée à la monotonie, il amène à propos quelques personnages célèbres, une reine malheureuse, une sainte, une héroïne vaincue et déjà penchant vers la pénitence, Henriette de France, Mme de Chantal, Mme de Longueville, dont la présence anime doucement la cellule de la triste duchesse.

Plus tard, je l'espère, je pourrai revenir sur ces deux ouvrages pour les étudier en détail, au point de vue historique et littéraire. Aujourd'hui je ne veux considérer ces peintures du XVIIe siècle que par le côté des sentiments, des affections de la vie privée et des mœurs de cette grande époque qu'il faut tant admirer, mais n'admirer toutefois qu'en nous rendant bien compte de l'objet de notre admiration.

En effet, dans le XVIIe siècle il importe de distinguer les maximes et les mœurs. Il y a des siècles qui valent mieux que leurs mœurs, il y en a qui valent moins, le XVIIe par exemple, dont les idées ont été si élevées, si nobles, que les mœurs n'ont pu se hausser jusqu'à leur niveau. Vu de loin, il fait illusion à la postérité, qui juge de ses mœurs par ses maximes et prend trop à la lettre ses romans pour l'histoire. Sans doute l'histoire se trouve dans les romans du XVIIe siècle, en ce sens que les romanciers ont peint les personnages du temps, et que les maximes qu'ils leur prêtent

sont les maximes professées par la société. Mais dans les romans ces personnages ont bien soin de régler leurs actions sur leurs sentiments et d'accorder ensemble leurs idées et leur vie. Dans le monde réel, trop souvent les passions triomphaient des maximes, et les actions allaient au rebours des sentiments. C'est la différence du roman et du monde, différence éternelle, mais d'autant plus sensible au XVIIe siècle que l'idéal du roman est plus haut et plus parfait. On risquerait de se méprendre, si l'on ne tenait compte de cette distinction, si l'on accordait au *Grand Cyrus* une confiance sans réserve, comme à un document tout à fait historique, si l'on croyait trouver dans les théories amoureuses de Mlle de Scudéry un code du sentiment, docilement obéi par la société, au lieu d'y voir seulement des rêves platoniques qui, dans la vie réelle, ne préservent d'aucune faiblesse.

Mlle de Scudéry, par exemple, voulant exprimer l'idée que la sociéte polie se fait de l'amour dans l'île de Chypre et à la cour de Paphos, c'est-à-dire à Paris, raconte que l'amour est une passion de bienséance; qu'il faut que tous les hommes soient amoureux et toutes les femmes aimées; mais que leur sensibilité ne coûte rien à l'honneur, que « la pureté est la vertu dominante de toutes les femmes, » et qu'elles trouvent moyen « d'accorder l'innocence et l'amour. » Qu'on appelle ce passage une définition de l'idée de l'amour, telle que la concevaient les esprits les plus délicats du XVIIe siècle, je me garderai de contredire. Mais y peut-on voir avec M. Cousin « une agréable peinture des *mœurs* de Paris et de la cour? » M. Cousin ne fait-il pas un honneur excessif aux mœurs en les confondant avec les maximes? Cependant il n'hésite pas : « Il ne faut pas croire, dit-il, que ce soit là une peinture de fantaisie. » C'est donc un portrait. Mais où finit la ressemblance? Juste au point où l'on passe des sentiments aux mœurs. Oui, l'amour au XVIIe siècle était la marque de l'élévation

et de la délicatesse de l'âme; oui, pour être honnête homme, il fallait être sensible à la beauté. Ces deux traits sont exacts dans la peinture de Mlle de Scudéry. Mais est-il aussi vrai que cette sensibilité des âmes ne coûtât rien à l'honneur? M. Cousin admet-il sans réserve que « la pureté ait été la vertu dominante des femmes, » et qu'elles aient si parfaitement « accordé l'innocence et l'amour? » Je ne veux pas juger le XVIIe siècle sur le témoignage de Tallemant des Réaux. M. Cousin lui inflige les démentis les plus énergiques, et souvent les mieux motivés. Chaque fois qu'il le rencontre, il le flagelle sans pitié, et je ne plains pas Tallemant. Aujourd'hui Tallemant passe pour une autorité. Ses *Historiettes*, cent fois citées et copiées, ont circulé partout, et une foule de lecteurs ne connaissent que par cette chronique scandaleuse la société du XVIIe siècle. On n'a ni le loisir ni l'idée de vérifier ses assertions, et parce qu'il a plu à un médisant de transcrire chaque soir, en rentrant chez lui, tous les méchants propos de cour et de ville, voilà d'honnêtes personnes diffamées et déshonorées aux yeux de la postérité, toujours crédule au mal!

Je n'ai jamais pu lire Tallemant sans frémir de terreur pour ceux de mes contemporains qui ont le malheur d'être célèbres. Je pensais que, si la fantaisie prenait à un misanthrope de recueillir tous les mauvais bruits des salons, des cafés et des cercles, en les assaisonnant d'un grain de malice, pour se faire lire avec agrément, et en prenant l'air convaincu, pour se donner créance; s'il énfermait son œuvre à triple serrure, avec l'ordre formel de ne la publier qu'au bout de deux cents ans, il pourrait s'endormir du sommeil du juste avec la douce persuasion de laisser sur la terre une bombe chargée à mitraille, qui, le jour où elle partira, fera de larges brèches aux plus solides renommées de son temps. Aussi M. Cousin donne-t-il un bon exemple en fustigeant des Réaux. Je ne demande pas mieux que d'ap-

plaudir à cette exécution et de souscrire à la règle que M. Cousin propose. « L'histoire ne doit admettre ni le mal ni le bien sans preuve; la preuve, voilà la règle unique et souveraine. » Seulement tâchons d'être impartiaux dans l'adoption des preuves. Ne répétons pas trop promptement celles qui attestent le mal; n'admettons pas trop aisément celles qui attestent le bien. Récusons des Réaux, mais ne jurons pas sur la foi de Mlle de Scudéry. Repoussons les *Historiettes*, mais ne nous fions pas sans restriction au roman. L'histoire, l'histoire vraie, ne donne-t-elle pas tort au roman aussi souvent au moins qu'aux *Historiettes?* J'en appelle à M. Cousin et à l'exemple de ses héroïnes, Mme de Longueville et Mme de Chevreuse. Leur vie est-elle une « preuve » à l'appui du témoignage de Mlle de Scudéry, et de sa pudique description de Chypre et de Paphos? Et Mme de Sablé? Des Réaux la calomnie, je le veux bien, et lui prête trop d'amants. Mais Mlle de Scudéry ne la flatte-t-elle pas quand elle représente Parthénie (c'est son nom dans le *Grand Cyrus*) comme la femme qui connaît le mieux « les innocentes douceurs de l'amour, » et quand elle la compare à Vénus Uranie? Cette comparaison avec la déesse de l'amour pur justifie-t-elle pleinement Mme de Sablé des nombreux sacrifices à la Vénus impure dont l'accuse des Réaux? Je ne sais. Il y a sur Mme de Sablé une phrase de Mme de Motteville qui me donne à penser : « L'amour que cette dame avait pour elle-même la rendit *un peu trop sensible* à celui que les hommes lui témoignaient. » Cette insinuation adoucie n'est-elle pas significative dans la bouche discrète de Mme de Motteville, et ne réduit-elle pas à des proportions bien humaines la céleste vertu de la Vénus Uranie? Enfin, malgré mon profond respect pour Mlle de Scudéry, il me semble difficile de faire un grand fonds sur ses bons certificats. Son extrême bienveillance n'était pas uniquement un penchant de sa nature; c'était une bienséance obligée.

Mlle de Scudéry, prenant ses personnages dans le monde réel et les introduisant tout vifs dans ses romans, ne pouvait, sous peine de violer les convenances et de rompre ses relations, prêter à ses héros que des sentiments irréprochables. Il est plus facile à un peintre de flatter les caractères que les actions; aussi, de l'aveu de M. Cousin, qui cette fois s'accorde avec Tallemant, « ne faut-il chercher dans le *Grand Cyrus* que les caractères des personnes; leurs actions n'y sont pas. » Par là s'expliquent très-bien les louanges et les réticences de Mlle de Scudéry. La délicatesse commandait les unes et les autres. J'avoue même, pour pousser jusqu'au bout la franchise, que cette délicatesse, si vivement admirée par M. Cousin chez Mlle de Scudéry, je n'en trouve dans le *Grand Cyrus* qu'un imparfait modèle. Je m'étonne qu'une femme d'un sens si judicieux et d'un goût si raffiné n'ait senti aucun scrupule à traduire sur la scène des personnes vivantes et à s'y mettre elle-même, à ouvrir publiquement leurs âmes et la sienne, à y faire lire à tous les yeux l'histoire de ses virginales amours avec Pellisson, des chastes feux de Mlle du Vigean et de Condé, de la résistance vertueuse de Mlle Paulet au grand roi Henri IV, et tant d'autres mystères de la vie privée des contemporains. Sans doute le rôle qu'elle prête à ses illustres amants est digne de Céladon, et son dessein est d'attirer sur eux le respect du monde. Mais les sentiments les plus purs ne sont-ils pas les plus craintifs, et n'est-ce pas blesser leur pudeur que de les tirer de leurs voiles et de les livrer à l'admiration? Le XVIIe siècle, dira-t-on, n'avait pas cette fausse honte, et ce qu'il goûtait précisément dans le *Grand Cyrus*, c'étaient ces portraits embellis de personnages connus, ces révélations des secrets du cœur, ces entretiens imaginaires, échos fidèles de conversations vraies. Je le sais, et ce n'est pas là ce que j'admire le plus dans ce grand siècle. Tout grossiers qu'on prétend que nous sommes devenus, si quelque

romancier tentait parmi nous la même entreprise, je doute qu'il eût le même succès que Mlle de Scudéry. Supposez un écrivain qui, choisissant un cadre approprié à son dessein, y fasse entrer successivement sous des noms italiens, anglais ou espagnols, les personnes de notre société les plus considérables par leur naissance, leurs exploits militaires, leur éloquence, leurs talents littéraires, leurs grands emplois; qui, sans raconter leur vie privée, nous mette dans la confidence de leurs sentiments les plus tendres; qui, traçant le portrait des femmes les plus distinguées par leurs grâces et leur esprit, dépeigne leur visage et même leurs beautés moins visibles avec une telle précision de traits, que les futurs émules de M. Cousin les puissent dans deux cents ans reconnaître et célébrer; je me tiens assuré que la société française pousserait un cri de surprise et de colère, et mettrait au ban l'indiscret. Au XVII[e] siècle on tressait des couronnes à Mlle de Scudéry, et l'on briguait l'honneur d'être peint dans le *Grand Cyrus*. Si je me permets cette comparaison, honorable pour nous, ce n'est pas pour exalter outre mesure ce progrès de notre délicatesse. Mais comme M. Cousin ne nous ménage pas, comme il humilie avec éloquence notre siècle et l'amour moderne devant la galanterie transcendante de nos aïeux; comme, sans tenir compte du retour de l'esprit de famille et de l'amélioration incontestée des mœurs domestiques, il nous représente déchus des beaux sentimens d'autrefois et tombés « inévitablement dans d'obscures bassesses et de vulgaires plaisirs, » c'était justice de rappeler qu'on peut être à la fois moins galant et plus délicat que le XVII[e] siècle, que les mœurs d'une époque ne valent pas toujours ses maximes, que le roman n'est pas l'histoire, que le *Grand Cyrus* n'a et ne peut avoir qu'une autorité historique restreinte, et que des théories les plus pures sur l'amour il ne faut rien conclure sur la conduite des amants.

C'est même ce contraste éclatant chez tant de femmes illustres du XVIIe siècle entre l'idéal amoureux conçu par leur imagination et les écarts de leur vie, qui nous rend plus admirables celles dont les actions ont été aussi pures que les sentiments. Telle est Mme de Montmorency, l'héroïne de M. Renée. Elle n'a eu qu'un amour, et c'est pour son mari. Elle est, au XVIIe siècle, une des plus parfaites images de l'amour conjugal, et le livre de M. Renée est une véritable étude sur cette belle affection du cœur humain. C'est à ce point de vue que je le considère aujourd'hui. Marie des Ursins vient de se marier. « Un teint pur, une taille des plus rares, des yeux d'une beauté romaine, qui expriment dans leur profondeur la réflexion et l'amour, ce sont les attraits de sa personne; la sagesse précoce, la prudence, le tact et la délicatesse, ce sont les dons de son esprit. » Modeste et fière, sa conduite à la cour défie la médisance et tient en respect les princes et même le roi Louis XIII, qui du reste, on le sait, s'intimide facilement. Elle aime son mari le duc Henri de Montmorency, d'un si profond amour, qu'on est un peu surpris de la grandeur de sa passion, comparée au mérite de celui qui l'inspire. Henri est un cœur intrépide et un esprit médiocre : ce n'est qu'un brillant soldat. Et ce cœur (ce qu'il a de mieux à offrir à sa femme), il ne le lui laisse pas tout entier. Henri est infidèle, M. Renée l'avoue, et excuse comme il peut ses infidélités. Quand M. Renée nous racontait la vie de celles des nièces de Mazarin qui ont brillé par leur esprit plus que par leur vertu, il imputait avec douceur leurs fautes à leur sang italien, à leur éducation, à la contagion du temps. Aujourd'hui qu'il ne trouve pas dans son héroïne, la plus chaste des femmes, l'emploi de son indulgence, il la transporte sur son mari :

« Il aimait sa femme, dit-il; il appréciait la beauté de son âme, son esprit, son profond amour; il le lui rendait

bien en respect et en tendresse; elle était une sainte à ses yeux, mais trop sainte peut-être pour son humaine nature. »

Je suis embarrassé pour reprendre dans ces lignes ce qu'elles ont de trop indulgent, car je viens d'être repris moi-même pour avoir dernièrement parlé des trahisons conjugales de Mozart avec un excès de modération. Pourtant je voudrais distinguer. Dans la stricte morale, la faute est égale sans doute, quelles que soient les raisons qui la fassent commettre. Mais il y a diverses manières plus ou moins nobles d'y tomber. Si vous y succombez par entraînement de cœur ou d'imagination, c'est un déréglement; si vous n'êtes emporté que par l'ardeur des sens, c'est de plus une brutalité. Les égarements du cœur excitent la pitié en même temps que le blâme; la volupté toute seule n'inspire que le dégoût. Je crains bien de comprendre ces mots délicats de M. Renée : « Elle était trop sainte pour son humaine nature, » et je le trouve bien généreux de s'être mis en frais d'excuses pour cette charnelle humanité.

« C'est, dit encore M. Renée, que l'époque avait un peu gâté ce beau naturel. Henri de Montmorency était né, on peut le dire, dans les bras de Henri IV, et il avait joué sur les genoux de Gabrielle; il avait grandi au milieu des intrigues de cette cour galante; plus tard était venue la corruption italienne des favoris de Marie de Médicis. Le connétable, d'un autre côté, ce vieux sultan du Languedoc, avait eu autant de maîtresses que son roi. Ainsi ce jeune homme rencontrait partout les mêmes leçons, et il ne lui fut que trop aisé de les mettre en pratique, lui qui était fait pour captiver les regards, qui rappelait en tout les héros des romans de chevalerie. Ce fut donc à qui ferait la conquête de son cœur. Il s'abandonna ainsi à ce courant de galanteries sensuelles dont il ne sut jamais se guérir.... Dans sa vie royale en Languedoc, comme à Chantilly, comme à la cour, ce cœur ardent et prodigue répandit bien des flammes. »

Je suis loin de nier la pernicieuse influence des mœurs du temps et des mauvais exemples partis de si haut, et quand je la mesure, je ne puis regretter l'esprit de galanterie. Que ce soit l'excuse du duc de Montmorency ; mais ne l'absolvons pas, et dans ces allusions à des caprices où le cœur n'était pour rien (où était le cœur dans les amours d'Henri avec les suivantes de sa femme?), n'usons pas si volontiers de ces termes métaphoriques, *les conquêtes du cœur*, *les flammes du cœur*, qui spiritualisent trop ses entreprises galantes. Ne disons pas qu'il rappelait en tout le héros des romans de chevalerie, puisqu'il manquait précisément de la vertu capitale d'un héros de roman, la fidélité à sa dame ; surtout ne le comparons pas, comme M. Renée, au chevalier Bayard, puisque, s'il fut sans peur, il fut loin d'être sans reproche.

Pour moi, je suis moins enclin encore à lui pardonner en voyant comment la duchesse, avertie de ces méfaits, se conduisait envers lui. Là est la grande difficulté dans la vie des femmes. Bien peu savent s'en tirer. Les unes font un éclat : c'est la pire manière ; les autres se vengent par des représailles : elles ont tort pour elles-mêmes, sinon pour leurs maris, car un mari trompeur mérite d'être un mari trompé. Celles qui ne font pas de bruit et ne se vengent pas, qui s'appliquent, à force de résignation, de douceur et de bonne tenue, à ramener les coupables, celles-là tiennent une sage et généreuse conduite. Mais pour la pouvoir tenir il faut encore aimer, et bien des femmes, plus fières que tendres, une fois trahies, n'aiment plus. Mme de Montmorency, plus tendre que fière, continua d'aimer. « Avec le silence vous viendrez à bout de tout, disait-elle à une femme qui souffrait comme elle ; il ne faut parler de cette sorte de peine qu'à Dieu seul. » Mot touchant, qui exprime d'une manière voilée la souffrance de l'âme, le martyre intérieur ! Mais son visage la

trahissait. « Êtes-vous malade? lui dit un jour le duc, vous êtes changée. — Il est vrai, répondit-elle, mon visage est changé, mais mon cœur ne l'est pas. » Ces paroles sont charmantes : il y a un attrait infini dans les grandes douleurs contenues, surtout dans celles des femmes, de qui l'on attend moins d'empire sur elles-mêmes, et qui manquent de mesure, même dans leurs vertus. Mme de Montmorency en manque la première : elle est trop magnanime; son imagination se monte, l'exaltation commence, et avec elle s'efface cette résignation pleine de dignité qui avait tant de charme. Voyez jusqu'où son cœur l'entraîne. Après la réponse qu'on a lue plus haut, « le duc, touché de ses larmes, dit M. Renée, fit à ses pieds de tendres promesses qu'il était au-dessus de ses forces de tenir. Elle l'aima néanmoins d'une flamme toujours plus pure et plus désintéressée; sa passion monta tous les degrés de son âme; elle éleva son amour jusqu'au sacrifice.... » — (Jusqu'ici rien que d'admirable.) — « Elle ne connut plus de bonheur que celui de vivre des sentiments de son mari. » — (J'avoue que ces mots m'inquiètent. Parmi les sentiments de son mari, il en est de mauvais dont elle ne peut pas vivre, dont elle pourrait plutôt mourir. Va-t-elle les adopter? va-t-elle aimer ses rivales?) — « Plus d'un contemporain assure qu'elle ressentait une secrète sympathie pour les femmes dont le duc était épris. Son propre cœur l'avertissait : elle retrouvait dans ses rivales comme une partie d'elle-même. Ce fut le prodige de sa passion. »

Grand prodige, en effet, dont je suis plus étonné qu'ému. Cet excès d'héroïsme me gâte Mme de Montmorency. Ce n'est plus là cette belle et honorable tendresse d'une épouse qui, même abandonnée, ne peut se détacher de son mari; c'est la flamme d'une amante. Les affections de l'âme ne gagnent pas à se confondre les unes avec les autres. Chacune d'elles a sa beauté propre. L'épouse n'est

pas l'amante, l'amour conjugal n'est pas l'amour, et, quand on parle de l'amour dans le mariage, on entend par ce mot un sentiment aussi profond, aussi tendre, mais moins exalté et plus digne que l'amour proprement dit : plus digne, je le répète, car l'amour, qui ne représente aucun droit, aucun devoir, peut faire abandon de tout, s'il lui plaît, et consommer avec ivresse tous les sacrifices. Ce n'est qu'une passion. L'amour conjugal est plus qu'une passion : il emprunte à l'institution du mariage des devoirs à remplir, une dignité à défendre. Une épouse trahie n'a pas seulement comme une amante à pleurer sur l'amour perdu ; elle a le nom d'épouse, elle a le mariage à faire respecter en elle, et l'exaltation des sacrifices, qui chez l'amante peut être une grandeur, chez l'épouse est un abaissement. Je ne puis admirer Mme de Montmorency aimant les femmes dont le duc est épris, et « retrouvant dans ses rivales une partie d'elle-même. » Cette sorte d'idolâtrie, ce n'est pas la perfection, c'est la corruption de l'amour conjugal. Elle humilie la femme et ne corrige pas le mari. Aux âmes un peu gâtées, comme celle du duc, l'idolâtrie n'inspire que l'orgueil. Et puis j'en veux encore à Mme de Montmorency de donner aux femmes trompées un exemple trop commode pour les maris trompeurs. Si la seule punition de tous les infidèles, c'était de voir leurs maîtresses aimées par leurs femmes, peu de femmes manqueraient d'amies. Mais je n'insiste pas, de peur d'avoir l'air de faire de la morale envers et contre tous, contre les maris qui n'aiment pas assez leurs femmes, et contre les femmes qui aiment trop leurs maris.

L'affection conjugale de Mme de Montmorency est plus digne d'admiration, après l'événement terrible qui la plonge dans le deuil. Cette disproportion visible, qui nous étonnait, entre son amour et le mérite de son mari, s'efface et disparaît. Henri s'élève par le malheur jusqu'à la hauteur de l'affection de sa femme. A l'heure du supplice il est

grand, et par le beauté mâle et simple de sa mort il justifie cette immense tendresse, qui semblait auparavant s'être égarée sur lui. Dans Mme de Montmorency, la veuve est plus grande que la femme. Son amour désormais, grave comme une religion, et tristement paré d'une sorte de poésie funèbre, ne ressemble plus à un enthousiasme d'imagination juvénile; c'est un culte profond du cœur; la souffrance et le deuil y impriment la majesté. Rien ne l'affaiblira, pas même l'ascétique piété du cloître. Ce que j'admire dans la dévotion tendre de Mme de Montmorency, c'est que j'y retrouve son amour. Elle ne l'a pas étouffé pour devenir plus sainte ; elle l'a laissé vivre et brûler en elle, comme un parfum qu'on exhale vers Dieu et que Dieu ne rejette pas. Jusqu'à sa dernière heure elle a vécu dans sa cellule, comme elle dit elle-même, « entre Dieu et le mari que Dieu lui avait donné. » Sa piété adoucit, mais ne guérit pas sa blessure, et, selon le mot expressif de M. Renée, elle s'éteignit dans la prière et dans les pleurs.

Après les femmes illustres dont nous avions admiré les tardifs et glorieux repentirs, il était désirable d'en rencontrer une d'une vertu parfaite, dont la conduite fût aussi belle que les sentiments, et la vie aussi exemplaire que la mort. Notre temps, qui aime surtout l'amour hors de la règle, l'avait applaudi avec prédilection dans quelques femmes charmantes et coupables du XVII[e] siècle. C'est une bonne pensée de nous avoir montré l'amour le plus profond et le plus ardent s'accordant chez Mme de Montmorency avec la loi morale. De cette bonne pensée, M. Renée a fait un livre ingénieux et touchant, que liront avec plaisir toutes les âmes élevées et tous les esprits délicats.

(*Journal des Débats*, 22 juillet 1858.)

FANNY,

par M. Ernest Feydeau.

DE LA MORALITÉ DES OEUVRES LITTÉRAIRES.

Peu de livres sont nés sous une étoile plus heureuse que cette histoire de *Fanny* et ont fait plus lestement leur chemin. A son apparition, elle a été saluée comme une jeune merveille par un maître de la critique, et le public invité à l'admiration a si docilement répondu à l'appel, qu'en peu de jours l'édition a été enlevée et s'est, dit-on, « cachée sous toutes les toilettes. » L'éditeur en a vite improvisé une autre, précédée d'une préface étincelante qu'un des écrivains les plus brillants de la littérature a fait partir comme une fusée en l'honneur de la belle Fanny. Avant qu'une troisième édition paraisse, peut-être sous les auspices d'un troisième protecteur, et que nous achevions de perdre le peu qui nous reste de liberté d'esprit, hâtons-nous de lire ce livre favorisé avec un redoublement d'attention impartiale, et d'en parler à nos lecteurs comme s'il arrivait dans le monde sans réputation et sans parrains.

On s'est demandé si *Fanny* est une confidence, comme *René*, comme *Adolphe*, et l'on a fait entendre que ce roman peut bien être une histoire. S'il me fallait avoir un avis sur cette question délicate, je dirais : Oui, ce doit être une histoire vraie. C'est là peinture trop savante et trop minutieuse d'une passion exceptionnelle, pour que le peintre ait pu la deviner par la seule puissance de l'imagination ou la saisir par la seule force de l'observation morale. Cette passion, quelqu'un doit l'avoir sentie qui en a dévoilé les intimes secrets à l'auteur de *Fanny*, et le livre sans doute est né de cette

confidence. Je ne puis m'expliquer que de cette manière le double caractère qu'il porte à chaque page : un détail et une précision d'analyse tels que celui-là seul peut avoir révélé les mystères d'une telle maladie qui les a étudiés au plûs profond de son être ; une préoccupation de l'effet littéraire, si vive, si inquiète, que celui-là seul peut peindre avec une telle prétention d'artiste une passion si douloureuse qui n'en a pas lui-même souffert. Si le vrai héros du roman avait écrit sa propre histoire, j'ai peine à supposer qu'il nous eût montré sans cesse l'auteur là où l'homme seul nous intéresse, et qu'au lieu d'écrire les yeux attachés sur son cœur, il eût placé pour ainsi dire *Mme Bovary* entre son cœur et lui pour se peindre en réaliste, d'après les procédés de M. Flaubert. L'imitation, c'est la tache orjginelle de ce livre. Elle imprime à toutes les pages l'effigie d'une école ; elle est dans la manière de décrire, dans la recherche des effets matériels, dans les détails les plus menus du style. M. Feydeau avait admiré sans doute chez M. Flaubert un effet qui d'ailleurs a été beaucoup vanté, celui de ce « dos rond » de M. Bovary, dont la vue agaçante irrite les nerfs de sa femme. M. Feydeau a voulu, lui aussi, avoir un effet de dos dans son livre. La première fois que Roger, l'amant de Fanny, est reçu chez sa maîtresse, qu'y remarque-t-il ? « De ma place, je voyais le dos des joueurs inclinés vers les tables, où brillaient doucement, enfermées sous des abat-jour, les bougies enfoncées dans de lourds flambeaux d'argent. » A table, Roger se souvient d'une description de repas qu'on avait fort goûtée dans le roman de M. Flaubert, et voici comme il exprime l'émotion qu'il éprouve en se trouvant chez Fanny pour la première fois :

« Effaré par le grincement des verres, par le cliquetis de l'argenterie, par le frottement des porcelaines, ébloui par la réverbération des touches de lumière sur les cloches

bombées qui couvraient les plats; ahuri par le va-et-vient des valets qui servaient chacun *sans mot dire*, glissant sans bruit sur le tapis, comme des *ombres noires gantées de blanc;* suffoqué par la chaude atmosphère de la salle imprégnée de *fumets pénétrants* auxquels se mêlaient *l'odeur des vins* et le *goût* des fleurs, je ne regardais pas Fanny et ne l'écoutais même pas parler. »

On dirait que Roger n'a jamais dîné en ville. D'ordinaire la porcelaine, les verres et l'argenterie, même l'odeur des vins et le *goût* des fleurs (un mot peu réaliste) ne donnent pas de pareils vertiges. Mais les cloches *bombées*, voilà le plus beau trait. Il ne manque au festin que ce fameux plat de homards qu'on sert dans le roman de M. Flaubert, et que ces pattes de crustacés qui « dépassent un peu les bords. » Cette subtilité d'analyse qui recueille les détails les plus microscopiques, M. Feydeau en a été jaloux; et voici comme il s'est approprié l'incomparable trait de M. Flaubert, en l'ennoblissant d'ailleurs par une application plus relevée. Il représente Fanny valsant : « Le bout de son petit pied, à chaque tour qu'en glissant elle faisait sur elle-même, *dépassait le bord* de sa robe, entraînée en arrière par la rapidité du mouvement. » Les adjectifs même prennent entre les mains de M. Feydeau, comme dans celles de M. Flaubert, une prétention descriptive qui nous ramène à l'enfance de l'art. S'il ne dit pas : La neige blanche et le corbeau noir, comme les poëtes primitifs, il écrit : « Les dents de Fanny brillaient comme des perles entre ses lèvres *séparées*. » (Au XVII[e] siècle, on se moquait beaucoup de ce pauvre Chapelain, qui avait vanté les doigts *inégaux* de la belle Agnès.) « M. Feydeau écrit encore : « Le jour où ma maîtresse devait venir, je prenais un enfantin plaisir à décorer moi-même mon logis.... Je baissais les rideaux de *brocatelle rose, ramagés de grands bouquets*.... je dressais savamment les tentures de mousseline

et je lissais des mains le couvre-pied *capitonné* de mon lit. » Heureux jeune homme d'être si bien meublé ! Mais *capitonné*, franchement, est-ce l'adjectif d'un amant ou celui d'un tapissier? Comme M. Flaubert, M. Feydeau se complaît à peindre dans un paysage ce que d'ordinaire on s'abstient de peindre ou ce qu'on peint d'un mot, les crevasses des murs, les lézardes, les gravats qui jonchent le seuil, les gouttières pendantes, arrachées de leurs crochets; comme M. Flaubert, il mêle au trivial une préciosité et un raffinement infinis : « La maison est plantée de travers, sur un butte de sable, au bord de la grève, regardant l'Océan de côté, *comme si elle se méfiait de lui.* » Il décrit « les rayons éblouissants, qui partent comme des flèches *du cœur* des lustres. » Il attise le feu doux, « qui rougit en s'enfouissant sous les cendres. » Il admire les cheveux de Fanny, qui, « flottant par molles boucles sur ses tempes doucement amincies, les enveloppent *avec une sorte de pitié suave;* » et « ses mains si potelées et si blanches, que je pensais qu'elles *s'étaient comme doublées* afin que leurs dernières caresses fussent plus amples. » Enfin, comme M. Flaubert, M. Feydeau pousse la recherche du vrai jusqu'aux dernières limites du faux. Lorsque, l'heure du rendez-vous écoulée, Fanny quitte la chambre de son amant et descend l'escalier, Roger se met à sa fenêtre et la regarde passer à travers l'écartement des persiennes :

« Elle marchait lentement, simple, tranquille, belle. Les deux bouts de son voile flottaient doucement sur ses épaules, caressant son visage de chaque côté.... Ses deux mains, ramenées en avant sur sa ceinture, serraient les plis du sombre cachemire qui l'enveloppait *de la nuque à la cheville....* Le bord de sa robe, avec des *bouillonnements de soie*, se mouvait *en bruissant* sur sa trace. »

Je vous passe les deux bouts du voile, et les plis du cachemire de la nuque à la cheville, et les bouillonnements

de soie, quoiqu'à vrai dire, ô Roger, si au sortir d'un rendez-vous amoureux vous voyez toutes ces choses « à travers l'écartement des persiennes, » vous ayez de trop bons yeux pour un amant. Mais au delà je vous arrête. Non, de votre fenêtre vous n'entendez pas le *bruissement* de la robe; non plus qu'aux Italiens, en regardant de loin votre maîtresse sous le péristyle, vous ne pouvez pas voir si « son corsage de satin blanc *crie en se gonflant sous la pression de sa poitrine.* » Vous n'êtes pas somnambule, et rien ne me fera croire à cette acuité surnaturelle de vos sens.

Votre tableau n'est qu'une fantaisie; vous décrivez pour décrire, comme un bon élève de Delille, et c'est juste au moment où vous vous croyez le plus vrai que vous l'êtes le moins. O chimère du réalisme! c'est pourtant cet art équivoque et menteur, ce sont ces procédés puérils d'école et de mauvaise école, ces descriptions matérielles, ce mélange de réalité crue et de raffinement fantastique, qui corrompent dans ce livre l'expression des sentiments vrais. Il semble, en lisant *Fanny*, qu'on se trouve en face de deux personnes, l'une qui a senti, l'autre qui a parlé, et l'on se prend à regretter que le héros, qui aurait pu faire un livre original, s'il avait parlé lui-même, ait laissé la parole au confident, qui n'a fait qu'un pastiche.

Tout à l'heure, j'examinerai *Fanny* au point de vue moral. Je l'étudie d'abord au point de vue littéraire. Une courte analyse permettra d'en juger. C'est un livre à trois personnages, la femme, le mari et l'amant, et la passion que l'auteur se propose de peindre, c'est la jalousie, non pas la jalousie du mari, ce serait trop vulgaire, mais la jalousie de l'amant. Considérons un peu les trois acteurs de ce drame. Le mari n'est pas un de ces maris de roman, sots, méchants ou communs. C'est un homme de mérite qui n'est pas même laid. Voici son portrait, dessiné par l'amant :

« La surface de ses joues et de son menton bien rasée offre la rigidité du marbre, et son front net, ouvert, entouré de cheveux noirs déjà grisonnants, décèle un esprit de volonté, plein de droiture et de persistance.... Son sourire est affectueux, son regard sans malice, mais clair comme le cristal.... Sa voix est grave et sonore, son geste tranquille.... Il a les dents belles, les ongles roses, brillants et bien taillés ; enfin un grand air de rectitude et de netteté est répandu sur toute sa personne. Il me parut avoir quarante ans. »

Voilà, soutenez-vous, un mari fort supportable. Regardez maintenant le revers de la médaille :

« C'est une espèce de taureau à face humaine, de taille moyenne; il avance, en mangeant, ses robustes épaules, et son siége gémit sous la lourde flexion de ses reins carrés.... Il mangeait, *réunissant devant lui ses mains courtes et velues, et levant les coudes pour mieux peser sur son couteau brillant et sur le manche de sa fourchette. Entre chaque assiette*, il respirait largement, s'essuyait la bouche et buvait à longs traits de grands coups de vin pur.... Peut-être aussi riait-il un peu bruyamment, *soulevant par saccade ses pectoraux* au-dessus de sa taille *bien sanglée*, et rejetant sa face empourprée en arrière. »

Ce sont-là de grands torts, je l'avoue, et sa femme, vraisemblablement, ne l'avait vu ni manger, ni rire avant son mariage, car elle l'a épousé par inclination, malgré la volonté de sa famille, et s'est fait enlever de la maison paternelle par les mains robustes et velues qui l'ont déposée au pied de l'autel.

Fanny a trente-cinq ans :

« Elle a conservé toute la fraîcheur et tout l'enjouement de la jeunesse... ; elle est grande, élancée, et *très-légèrement menue aux épaules*, avec un taille mince et des *hanches modestes*.... Elle ramène un peu en avant sa tête pure, épa-

noule sur son cou de cygne, doucement ployé.... Ses cheveux blond cendré, lisses et *bien tendus* sur le sommet de sa tête, jouent en flocons crêpelés sur ses tempes, sur ses joues *mates* et tout autour de son cou. Son nez droit et suavement fait, ses narines exquises, son front plat et petit, son menton *sans fossettes*, s'harmonisent avec ses sourcils arqués et ses lèvres fines et *bien jointes*. Enfin ses yeux d'un *bleu* sombre et doux, *à larges pupilles noires*, mollement enveloppées de paupières saillantes frangées de cils touffus, ont une expression de tendresse, de candeur, d'étonnement et de pureté. »

L'amant, le jeune Roger, est naturellement beaucoup plus jeune que cette maîtresse, déjà mûre. Il a vingt-quatre ans : naturellement aussi il est mince, fluet et pâle, pour mieux « s'harmoniser » avec la femme-cygne et contraster avec le mari-taureau. « Combien, dit-il lui-même, en se comparant au mari, combien, devant cette richesse de sang, cette ampleur de formes, cette virilité froide et calme, s'amoindrissait ce que je sentais en moi de faiblesse nerveuse, de finesse de race et d'élégance! Je me faisais l'effet d'un sylphe contemplant, effaré, la statue d'un géant. »

Comment cette épouse de trente-cinq ans qui s'est mariée par amour, comment cette mère de famille qui a trois enfants, s'est-elle éprise de Roger ? L'auteur ne le raconte pas. Dire que Roger a l'air d'un sylphe, ce n'est pas une explication. Tant il y a que le jour où Fanny s'aperçut qu'elle était aimée, elle aima sans plus de façon, et, « tranquillement, comme une personne qui se lève pour pousser une barrière, de sa belle main, elle-même, elle écarte tous les obstacles. »

Depuis lors Fanny va chez son amant une fois par semaine, et y reste deux heures. Ce qui se passe dans ces rendez-vous galants, Roger vous le raconte avec une abondance de détails parfaitement dignes d'un amant qui décrit

« son couvre-pied capitonné, » et « les dentelles de son oreiller, » et « le miroir de son alcôve[1]. » Avec son air « d'étonnement et de pureté, » la candide Fanny se permet tout ce qu'il y a de moins pur et de plus étonnant, et (ajoute Roger avec naïveté) « rien ne la surprenait, rien ne la choquait. Je ne sais ce qu'elle n'eût pas fait de l'air le plus naturel et le plus digne. » Quand Roger a tout dépeint, les silences, les soupirs, les transports, les langueurs, « les étreintes douces et vagues, » les narines « palpitantes, » les lèvres « froides et friandes, » les yeux « souriants et noyés » (un tableau d'intérieur qui rappelle les scènes les plus échevelées de la *Vieille maîtresse*), cet honnête Roger ne nous parle-t-il pas de son « union spirituelle avec sa chère Fanny? » C'est ce mariage des âmes qu'ils viennent de célébrer, « sous les rideaux de brocatelle rose. » Quelle timidité après tant de hardiesse! Si vous êtes réaliste, soyez-le jusqu'au bout. Appelez sens les sens; laissez en paix l'âme et l'esprit, qui n'ont rien à voir dans ces ivresses de la chair, et ne profanez pas leur nom pour ennoblir la volupté du corps, qu'il faut oser nommer lorsqu'on est réaliste et qu'on a osé la peindre[2].

Jusqu'ici Fanny et Roger sont heureux. Roger n'a pas un souci, et Fanny pas un remords. Mais un jour Fanny s'avise de parler à Roger de ses enfants. L'un d'eux étant malade, et sa mère forcée de rester auprès de lui, Roger devient jaloux de « ces pauvres petits êtres qui n'ont d'autre tort que de se blottir frileusement avec lui dans le nid d'amour du même cœur. » Puis sa jalousie monte plus haut. « *A force de songer aux enfants*, je me surpris à penser au mari. » Ainsi naît la passion qui fait le sujet du livre. Elle vient à l'amant non pas directement, par l'idée du mari, mais indirectement, par l'idée des enfants et de l'amour maternel.

1. Pages 15, 113 et 19. — 2. Voir p. 18 et 158.

Au point de vue littéraire et au point de vue moral, c'est là un défaut choquant.

Que Roger, introduit dans la maison, sente, au spectacle de l'intimité conjugale, s'éveiller sa jalousie, on concevra peut-être que l'image partout présente du mari rende insupportable à l'amant la pensée du partage. Mais cette jalousie d'amant, dont la fausse apparence de délicatesse n'est qu'une fleur d'impureté, la faire éclore à l'aspect de l'enfance, la pureté vivante, à la flamme de l'amour maternel, le plus saint des amours, c'est méconnaître la vérité, c'est manquer de respect à l'enfance et à l'amour maternel. Il y a là une erreur d'analyse et une absence de délicatesse plus blessantes encore que les plus inconvenants tableaux.

De même quand Roger demande à Fanny d'être reçu dans la maison, quand au lieu d'hésiter, de résister, elle s'écrie : « Quel bonheur! tu pourras te lier avec *nous!* » quand, le jour où Roger y dîne pour la première fois, Fanny, à deux pas de son mari, « presse d'une molle étreinte » le pied de son amant par-dessous la table, ce n'est plus là seulement la folie, c'est l'impudence de la passion. Roger, le bon Roger se contente de dire : « C'est de la conciliation. » « Pauvre femme conciliante! elle s'était fait une si douce fête de m'attirer chez elle pour me voir un peu plus souvent! » Conciliante! Le mot est ravissant!

Cependant, malgré les jolis mots dont Roger décore les plus laides choses, l'idée de la « conciliation » lui devient une souffrance, une vraie maladie mentale, que M. Feydeau a décrite avec une grande vigueur, malheureusement mêlée d'une grande prétention. Roger tour à tour s'emporte et se calme, rit et pleure, se déchire le cœur et torture Fanny, « son ennemie adorée. » Il lui impose le plus prodigieux des interrogatoires, et la malheureuse y répond. Peut-être à force d'être humiliée deviendrait-elle touchante, si elle

avait conscience de son abaissement. Mais quoi ! elle conserve encore l'air d'un ange ! « Il y avait en elle deux âmes différentes qui s'exhalaient de ses lèvres et de son regard. La première était celle d'une Phryné absorbée et sérieuse, nourrie des plus fines primeurs comme des épices les plus corrosives de la passion.... La seconde était celle d'un ange immaculé. » La Phryné est odieuse, mais l'ange l'est encore plus.

Un jour, vaincu par la pitié, l'ange promet à Roger « qu'il n'y aurait plus jamais de partage. » Pendant qu'il prête serment, le mari, dont il jure la dépossession, revient d'Angleterre. Roger, curieux de savoir si la Phryné tiendra la promesse de l'ange, tente nuitamment une escalade, et le voilà sur le balcon. En se baissant sur les genoux, il regarde par la fenêtre :

« Au fond de la chambre il y avait un grand lit ouvert, surmonté d'une couronne d'ébène sculpté, d'où pendaient des rideaux d'une étoffe brune qui se détachaient sur la blancheur des draps. Devant le lit, un tapis étroit ; à droite, une commode ; près de la cheminée, un large siége de cuir à dossier très-élevé. » — (Le moment est bien choisi pour dresser cet inventaire !) — « Je crois qu'il y avait encore d'autres meubles, mais je ne les regardai pas. » — (C'est heureux !) — « Une ombre passant lentement entre la lampe et la fenêtre se projeta sur les rideaux blancs.... C'était lui (le mari). Il avait les pieds nus dans de larges sandales de *maroquin jaune;* un pantalon de *flanelle blanche très-lâche* était sanglé sur ses reins. Le buste découvert, le col rabattu, les manches de sa chemise *roulées jusqu'aux coudes*, il allait et venait par la chambre, fumant un cigare, remontant sa montre, se regardant au miroir et s'étirant les bras. Il s'assit enfin sur le grand siége de cuir, croisa sa jambe sur son genou, et, la balançant un peu, laissa tomber sa sandale. »

Roger qui s'était « aplati au ras de la dalle, » le contemplait « avec une muette stupeur. »

« Tout à coup il (le mari) tourna la tête vers une porte placée au pied du lit que je n'avais pas vue encore. Cette porte s'était ouverte, et dans l'encadrement obscur qu'elle découpe au fond de la chambre, je vis, en doutant de ma raison, une forme éclairée de face par un bougeoir qu'elle tenait à la main. Puissance du ciel! c'était elle! Dieu bon! tu ne me foudroyas pas au moment où je l'aperçus!... »

Il n'est que trop vrai! le ciel ne foudroya pas l'indiscret Roger. Il ne fit pas descendre sur la terre, entre la fenêtre et le balcon, un de ces nuages discrets qui dans Homère enveloppent les amours de l'Olympe. Les étoiles ne voilèrent pas leurs fronts radieux; la bougie elle-même n'éteignit pas sa cruelle clarté. Le ciel punit Roger de sa curiosité en l'assouvissant sans pitié. Roger voit tout et décrit tout. Son compte rendu de la scène tient neuf pages, où se trouvent notées, avec une exactitude illimitée d'analyse et un progrès déplorable de vivacité descriptive, toutes les phases de l'action. Et comme du balcon il ne voit que les postures des acteurs et n'entend pas leurs paroles, sa description purement matérielle de la pantomime, concentrant nos regards sur les gestes du corps, aggrave l'inconvenance qu'eût atténuée peut-être une diversion de l'esprit. Ici le silence profond est le luxe de l'indécence. Au dénoûment, Roger perd l'équilibre et tombe. Plût à Dieu qu'il eût également perdu la mémoire et laissé deviner ce qui l'a fait choir du balcon, aux belles dames qui cachent sous leurs toilettes cette scabreuse histoire. Mais Roger se souvient, et, à voir l'effusion intarissable de ses souvenirs, on dirait non pas qu'il les subit comme un châtiment, mais qu'il les savoure comme une volupté. Là encore il paraît bien que ce n'est pas le héros du livre qui parle, mais le confident.

Le héros aurait souffert de ce qu'il raconte, le confident en jouit.

Ce sera la raison de mon plus sévère reproche. Je ne trouve nulle part dans le livre de M. Feydeau la trace suffisante d'une intention morale qui rachète l'immoralité flagrante du sujet. Il serait temps de s'entendre sur cette question si simple de la moralité des œuvres littéraires, que tant de subtilités ont obscurcie. Pour qu'une œuvre soit morale, il n'est nullement besoin qu'on s'interdise d'y peindre les mauvaises passions et le mal, ni qu'à la fin les bons soient récompensés et les méchants punis. Cette justice distributive, conforme au vœu de la conscience, n'est souvent qu'une satisfaction dérisoire offerte aux gens naïfs par l'auteur d'un ouvrage parfaitement immoral, sauf à la dernière page. Il ne suffit pas non plus de dire solennellement : « J'ai mis à nu une plaie de l'âme humaine ou de la société, et j'y ai porté le fer chaud. » Depuis Pétrone et Juvénal, c'est la prétention de tous les moralistes douteux. La moralité d'un ouvrage est moins dans l'ouvrage même que dans son auteur. Si l'auteur n'a pas le sentiment moral, vainement il ajustera aux dernières scènes de son drame ou de son roman un dénoûment exemplaire; jusque dans sa peinture des vertus, jusque dans son horreur apparente des vices, jusque dans leur châtiment final, je sentirai le faux, la contrefaçon habile, qui fait honneur au bel esprit, mais non l'accent vrai d'un cœur honnête. Si l'auteur, au contraire, porte en lui l'amour sincère du bien, il peut impunément nous représenter le mal et lui laisser à la fin la victoire qu'il remporte si souvent en ce monde : personne ne s'y trompera; jusque dans le triomphe du mal, on s'apercevra que l'honnête homme prend parti contre lui et le hait de toute son âme. Là est la vraie moralité des ouvrages. La question de la morale, dans la littérature, se résume d'un mot : Tant vaut l'homme, tant vaut le livre.

M. Feydeau, je n'en saurais douter, aime le bien et déteste le mal; mais le sentiment moral ne s'est pas assez clairement fait jour dans son livre. J'en trouve bien quelques lueurs çà et là dans quelques pages[1], surtout dans l'épigraphe. Empruntée à l'Écriture, elle veut faire entendre que l'auteur a dessein de montrer la punition qui attend les amours adultères : « Celui qui creuse une fosse y tombera, et celui qui renverse une clôture sera mordu par un serpent. » Mais pourquoi l'*Ecclésiaste*, qui a fourni à M. Feydeau une maxime si édifiante, ne l'a-t-il pu préserver de la tentation de cueillir toutes les fleurs impures, épanouies au bord de la fosse, de façon qu'on ne distingue plus s'il raconte l'histoire pour nous faire désirer les fleurs ou redouter la chute? Pourquoi ces descriptions voluptueuses d'alcôve, et cette scène du balcon, où le voile qui doit couvrir la vie conjugale est si audacieusement arraché lambeau par lambeau? Enfin, pour que le serpent de l'*Ecclésiaste* puisse effrayer ceux qui renversent les clôtures, encore faut-il que ce soit un de ces serpents, aussi communs que dangereux, qu'on risque partout de rencontrer sous ses pas, une vipère, par exemple, et non pas un animal rare, un serpent à sonnettes, qu'on ne trouve qu'au bout du monde. La jalousie qui a mordu Roger est un de ces serpents exceptionnels dont il est difficile de menacer efficacement les larrons. Sur trente amants de femmes mariées, il y a un raffiné tout au plus qui se formalise du partage; le reste ne demande qu'à partager. Aussi, malgré l'épigraphe tirée de l'*Ecclésiaste*, ne vois-je pas distinctement quel dessein moral a pu se proposer l'auteur. Tout au plus doit-il alléguer qu'il a voulu faire une étude de psychologie morbide, comme disent les médecins des maladies cérébrales, et peindre une passion rare, par curiosité. Mais cette passion

1. Voy. notamment p. 27 et p. 49.

rare n'est pas intéressante. La jalousie m'intéresse quand elle a pour excuse le droit de propriété. Je plains la jalousie du mari volé ou qui a peur de l'être. C'est une souffrance digne de compassion. Je ne plains pas la jalousie du voleur. C'est la plus insolente des difformités. Dira-t-on que Boileau permet de peindre jusqu'aux difformités, et qu'il n'existe pas de monstre odieux

Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux ?

Ici Boileau est trop coulant. Distinguons entre les monstres. Il y en a d'affreux, qui inspirent l'horreur, et dont l'art peut ennoblir la laideur, sans craindre de se dégrader; il y en a de repoussants, qui n'excitent que le dégoût : l'art se salit en y touchant. Laissons-les ramper dans les ténèbres de l'âme humaine : en les attirant au grand jour, on soulève les cœurs et l'on révolte les yeux. Quelle sage allégorie que la ballade de Schiller! Le plongeur s'est élancé dans la mer : tant qu'il ne dépasse pas la limite prudente, du sein des vagues orageuses il remonte à la douce lumière du ciel, et rapporte dans ses mains la coupe et l'anneau d'or. Quand il veut pénétrer dans la hideuse caverne où se cachent des monstres inconnus, ses forces l'abandonnent, c'en est fait, il expire! L'âme aussi, comme l'Océan, a ses profondeurs permises, d'où l'art, en plongeant, rapporte des chefs-d'œuvre merveilleux. Elle a ses cavernes défendues, peuplées de monstres inouïs, et quand l'art y veut descendre pour les étudier et les peindre, l'art, comme le plongeur de Schiller, s'y abîme et périt.

(*Journal des Débats*, 5 août 1858.)

DE QUELQUES OUVRAGES DE PIÉTÉ.

I

Une vente de livres. — *Abrégé de la Cité mystique.*

Dans la petite ville de..., où je vais quelquefois, vient de mourir un vieillard, le dernier janséniste de la province. Il avait vécu ses soixante-dix-huit ans, priant, méditant, lisant et cultivant son petit jardin, comme ces messieurs de Port-Royal. D'humeur tranquille et modeste, s'il eut parfois un mouvement d'orgueil, c'est quand il montrait les fruits de son verger, aussi beaux, selon lui, que les fameuses poires de M. Arnauld d'Andilly; s'il eut quelque accès de vivacité, ce fut quand on touchait devant lui aux souvenirs du jansénisme, ou quand on l'entretenait de certains champions actuels de l'Église, qu'il jugeait ses pires ennemis. Sur de tels sujets, il ne s'apaisait pas. Il parlait de M. Arnauld et du P. Quesnél comme s'ils venaient d'être exilés, et de M. de Saint-Cyran comme s'il était encore à la Bastille. Pieusement convaincu, selon leurs maximes, qu'il ne faut jamais craindre, par une retenue pusillanime, de dévoiler l'abus des choses saintes, il ne ménageait guère la religiosité du siècle, et ne s'inquiétait pas, dans sa bonne conscience, d'être appelé mécréant par les dévotes de sa paroisse. Sa bibliothèque, sa seule richesse, se composait exclusivement de livres de piété; il en avait une collection complète, depuis les plus anciens jusqu'aux plus récents. Il l'avait divisée en deux catégories, à la manière de certaines bibliothèques de couvents. D'un côté, sous le nom de *Paradis*, il rangeait tous les livres qu'il estimait capables de conduire leurs lecteurs au ciel; on y voyait tous les maîtres vraiment classiques de la vie

spirituelle, et aussi plusieurs livres excellents, composés de nos jours ou fraîchement réimprimés, comme les *Pieux conseils* de M. l'abbé Le Courtier, et *la Conduite d'une dame chrétienne*, cette œuvre solide et charmante, que Louis Racine, en se mariant, mettait dans la corbeille de sa femme, et dont M. l'abbé Carron vient de publier une édition nouvelle. De l'autre côté, sous le nom d'*Enfer*, étaient rangés tous les mauvais ouvrages de fausse dévotion, qu'en bon janséniste qu'il était, il croyait fermement inspirés par le démon. On vient de vendre aux enchères cette bibliothèque, et comme, malgré son prix, il y avait peu d'amateurs, j'ai pu, sans me ruiner, acheter par curiosité quelques volumes de l'*Enfer*, qui du reste, il faut bien le dire, se sont mieux vendus que ceux du *Paradis*.

Dans deux de ces volumes les marges étaient couvertes de notes d'une écriture ferme, bien qu'un peu tremblée, qui dénotait la main de leur ancien propriétaire. Ces deux ouvrages offrant un grave sujet de réflexion sur l'état des croyances, je profiterai du hasard qui les a mis dans mes mains pour les faire connaître au public; et comme les notes manuscrites, tout en étant sévères, sont pleines d'un vrai respect pour le christianisme et du regret de le voir mal servi, on me permettra d'en transcrire tout à l'heure quelques-unes au lieu de parler en mon propre nom.

Le premier de ces livres, celui dont je m'occupe aujourd'hui, m'avait séduit à la vente par le seul attrait de son titre. C'est un petit volume in-12 que je me félicite d'avoir acquis, car j'y ai découvert enfin la source des étranges récits que, certains soirs de mai dernier, j'ai entendu faire sur la vie de la Vierge par un prédicateur du mois de Marie. C'est la seconde édition de l'*Abrégé de la Cité mystique*, de Marie de Jésus d'Agreda, en six volumes in-8°, qui viennent également d'être réimprimés. Cet abrégé, composé par le P. Bonaventure de Césare, consulteur de la sacrée

congrégation de l'Index, est traduit par l'abbé Joseph Boullan, docteur en théologie. Il est précédé 1° d'une dédicace au cœur divin de Jésus, à Marie immaculée et au glorieux saint Joseph; 2° d'une liste d'approbations de théologiens, d'ordres religieux, d'universités et d'évêques; 3° d'un avant-propos, où l'on nous fait savoir qu'une première édition de l'abrégé de *la Cité mystique* a été vendue à six mille exemplaires, malgré les efforts de l'enfer pour en contrarier la propagation; 4° d'une notice où l'on nous raconte que Marie d'Agreda, l'auteur de *la Cité mystique*, est une religieuse espagnole à qui la sainte Vierge est apparue, à qui elle a raconté l'histoire de sa vie, à qui Dieu a commandé d'écrire cette histoire pour l'instruction du genre humain, et qui, pour récompense, sera prochainement canonisée [1]. On nous dit en même temps que, si nous sommes curieux de plus amples détails sur l'origine de *la Cité mystique*, nous les trouverons consignés dans la vie de Marie d'Agreda, traduite de l'espagnol par le P. Croset, et rééditée par le P. Laurent. (Paris, 1857.) En effet, en consultant cette biographie, nous apprenons que Marie d'Agreda avait des « ravissements » pendant lesquels « son corps s'élevait de terre aussi léger que s'il n'eût eu aucun poids naturel, » tandis qu'en son âme, comme en un livre, la Vierge imprimait le divin récit. *La Cité mystique*, c'est donc, à proprement parler, les Mémoires de la sainte Vierge, dictés par elle-même, et Marie d'Agreda en prouve, comme il suit, l'irréprochable exactitude par un « ravissement » qu'elle eut aux environs de l'année 1655 : elle fut transportée dans le ciel, et là, écrit-elle :

1. « C'est une grande joie pour nous de pouvoir annoncer à tous que la cause de béatification et de canonisation de la vénérable mère Marie d'Agreda va être reprise et continuée. Nous aurons donc le bonheur, nous en avons la douce confiance, de vénérer sur les autels celle que l'Église a déjà déclarée vénérable. »

« Je vis le trône de la très-sainte Trinité et les trois personnes divines, et la sacrée Vierge à la droite de son fils, et tous avec une gloire immense. Il y eut comme un silence dans le ciel : tous les anges et tous les saints étaient attentifs à ce qui se faisait au trône de la suprême majesté. Je vis que la personne du Père tirait comme du sein de son être infini et immuable un très-beau livre enrichi au delà de ce qu'on pourrait s'imaginer. Et l'ayant remis au Verbe incarné, il lui dit : « Ce livre et tout ce qui y est contenu « est mien; il m'est très-agréable. » Notre-Seigneur Jésus-Christ le reçut avec beaucoup d'estime, et l'ayant comme approché de sa poitrine, le Verbe divin et le Saint-Esprit confirmèrent la même chose. Ensuite ils le mirent entre les mains de la très-pure Marie, qui le reçut avec une complaisance incomparable. Alors la grande reine du ciel m'appelle et me dit : « Voulez-vous savoir quel livre est « celui que vous avez vu ? Soyez donc attentive et regar- « dez-le. » La divine Mère l'ouvrit et me le présenta afin que je pusse le lire. Je le lus, et je trouvai que c'était la même histoire de sa très-sainte vie, dans le même ordre et avec les mêmes chapitres que je l'avais écrite sous le titre de *Cité mystique*. La rage du démon contre ce livre est si grande que, pour le discréditer, il s'abaissait à dire que ce n'était tout au plus qu'un effet d'une méditation ordinaire. »

Mais M. l'abbé Boullan, docteur en théologie, et le P. Laurent, qui ne sont pas dupes du démon, affirment catégoriquement, avec Marie d'Agreda, que *la Cité mystique* a été réellement dictée par la sainte Vierge. « C'est sous la dictée de la mère de Jésus, dit le P. Laurent, que Marie d'Agreda retrace l'histoire de sa vie [1]. » « Ce livre, dit M. l'abbé Boullan, a été communiqué par la sainte Vierge

1. Introduction à *la Vie de Marie d'Agreda*, p. 17.

elle-même à sa fille et fidèle servante la vénérable Marie d'Agreda. Nos éloges s'adressent donc à l'auteur véritable de cette *vie divine*, à l'auguste Marie elle-même, qui a daigné la donner à ses enfants [1]; » ce qui ne peut manquer de flatter la sainte Vierge et de confondre le démon.

Cependant le démon, qu'on ne décourage pas facilement, pour se venger de n'avoir pu arrêter la vente de *la Cité mystique*, a eu la malignité de suggérer à quelques personnes ces insidieuses questions : Pourquoi la sainte Vierge, méditant de publier ses Mémoires, a-t-elle attendu pour les dicter jusqu'au XVIIe siècle ? Pourquoi le livre de vérité, l'Évangile, écrit par des témoins qui ont vu et connu la mère du Seigneur, ne nous a-t-il transmis aucune des particularités révélées à la religieuse d'Agreda? Pourquoi les Pères de l'Église, si voisins des sources de la tradition, ignorent-ils profondément ces mystères ? Heureusement la Vierge elle-même, prévoyant les objections, avait dit d'avance à son secrétaire :

« Sachez bien, ma fille, (et je désire que mes paroles soient gravées dans la mémoire de tous les hommes), que j'ordonnai aux Évangélistes de ne rien écrire à mon sujet que ce qui était nécessaire pour établir les articles de la foi et les préceptes de la loi de grâce. C'est que je connus en effet, comme maîtresse de l'Église et par l'intelligence que le Très-Haut m'avait donnée, que cela n'était pas alors convenable pour le nouvel établissement de l'Église.... La divine Providence réservait la manifestation de tout ce qui restait caché pour un temps convenable et lorsque la foi serait mieux affermie. »

Ce n'est que vers l'année 1637 que, malgré la secousse violente imprimée à l'Église par Luther, l'Église parut assez affermie pour que la Vierge pût combler sans incon-

1. Avant-propos de l'*Abrégé*, p. 13.

vénients les lacunes de l'Évangile. C'est alors qu'elle apparut à Marie d'Agreda et commença de lui dicter ce supplément aux quatre Évangélistes : *la Cité mystique*. (Que dis-je, supplément ? *La Cité mystique* est si riche en détails capitaux sur la Vierge, le Christ, les apôtres et l'établissement du christianisme, que c'est l'Évangile qui paraît l'abrégé de *la Cité mystique.*) Tout cela s'explique à merveille. On regrette néanmoins que la Vierge n'ait pas levé une autre difficulté que l'esprit malin suscite encore : Comment se peut-il faire que les révélations, interdites par la Vierge aux quatre Évangélistes, et transmises par elle, dans des visions miraculeuses, à Marie d'Agreda, se trouvent en grande partie dans les Évangiles déclarés apocryphes par le décret du pape Gélase ? Comment concevra-t-on que les auteurs, si notoirement suspects, de ces récits jugés fabuleux par l'Église, aient deviné tant de siècles d'avance les confidences futures de la Vierge, ou que la Vierge, racontant par la bouche inspirée d'une religieuse moderne les plus intimes secrets de sa vie, semble si souvent traduire, imiter, embellir les légendes des premiers temps du christianisme ? Gardons-nous d'approfondir ce mystère, pour ne pas entrer dans les vues de Satan. Les personnes qui n'auraient pas la crainte de paraître ses complices pourront ouvrir Fabricius (*Codex apocryphus Novi Testamenti*, 1719), et reconnaîtront dans l'*Évangile de la naissance du Sauveur et de Sainte-Marie*, dans le *Livre de l'Enfance du Sauveur*, dans l'*Évangile du trépas de Marie*, dans le *Protévangile* attribué à Jacques, etc., tous ouvrages déclarés apocryphes par décret pontifical, les sources visibles où la Vierge a puisé pour écrire ses mémoires. Je laisse les curieux faire ce petit travail, et je reproduis une note manuscrite du vieux janséniste que je trouve dans mon *Abrégé*, à la troisième page de l'*Avant-propos*, où M. l'abbé Boullan exprime cette idée que *la Cité mystique*

est le livre le mieux approprié aux besoins spirituels du XIXe siècle :

« Une époque se peint dans les livres de dévotion qu'elle préfère, comme dans les romans qu'elle lit. Autant que les romans, les ouvrages de piété laissent prise à la mode et portent les marques du goût du jour. C'est que la dévotion, selon le mot de Saint-Évremond, est une sorte d'amour, et que dans l'amour divin, comme dans l'amour humain, l'imagination a sa part; c'est qu'on aime Dieu comme on aime les créatures, d'un amour de tête ou d'un amour de cœur. Dans les siècles vraiment chrétiens, c'est-à-dire où l'amour de Dieu est un amour de cœur, les âmes fortement liées à l'Église par la chaîne d'or de l'orthodoxie n'ont pas besoin d'être captivées par le merveilleux des légendes. C'est la religion qui règne, ce n'est pas la religiosité. Les maîtres préférés de la vie spirituelle, ce sont les grands docteurs et les grands moralistes du christianisme, c'est Pascal, c'est Bossuet, Fénelon, Nicole, Bourdaloue. Leur lumineux génie trace en traits de pure flamme un idéal de sainteté chrétienne qui luit comme une étoile au-dessus des passions et des déréglements de la société. Ce sont ces grandes voix que le siècle écoute et respecte, même alors qu'il n'y obéit pas. Le siècle, quoique amolli et amoureux des délices, est avec Pascal, quand Pascal accuse l'école de la dévotion aisée de dépraver la piété publique par tous ses petits livres doucereux et mignards en l'honneur de la Vierge. Le siècle est avec Bossuet, quand Bossuet flétrit les inventions fabuleuses de Marie d'Agreda dans une vigoureuse page qui fait tant d'honneur au bon sens du XVIIe siècle. La voici, pour l'édification des six mille chrétiens qui se nourrissent, dit-on, de *la Cité mystique :*

« Le seul dessein de ce livre porte sa condamnation.
« C'est une fille qui entreprend un journal de la vie de la
« sainte Vierge où est celle de Notre-Seigneur, et où elle ne

« se propose rien moins que d'expliquer jour par jour et « moment par moment tout ce qu'ont fait et pensé le fils et « la mère depuis l'instant de leur conception jusqu'à la fin « de leur vie, ce que personne n'a jamais osé....

« Tout est extraordinaire et prodigieux dans cette pré- « tendue histoire. On croit ne rien dire de la sainte Vierge « ou du fils de Dieu si l'on n'y trouve partout des prodiges « dont on n'a jamais ouï parler et qui n'ont aucune confor- « mité avec l'analogie de la foi.... On ne voit rien dans « la manière dont parlent à chaque page, Dieu, la sainte « Vierge et les anges, qui ressente la majesté des paroles « que l'Écriture leur attribue. Tout y est d'une fade et lan- « guissante longueur; et néanmoins cet ouvrage se fera lire « par les esprits faibles comme un roman bien tissu, et ils « en préféreront la lecture à celle de l'Évangile, parce qu'il « contente la curiosité que l'Évangile veut au contraire « amortir....

« ....On n'a encore lu que ce qui a été traduit; mais, en « parcourant le reste, on en voit assez pour conclure que « ce n'est ici que la vie de Notre-Seigneur et de sa sainte « mère changée en un roman, et un artifice du démon pour « faire qu'on croie mieux connaître Jésus-Christ et sa « sainte mère par ce livre que par l'Évangile [1].

« Voilà ce qu'au XVIIe siècle on pensait avec Bossuet de *la Cité mystique*. De nos jours, où l'amour de Dieu n'est si souvent qu'un amour de tête, et où la foi s'étant retirée des âmes, « leurs ailes brisées, » comme dit l'*Imitation*, ne peuvent plus s'élever jusqu'au grand idéal chrétien du XVIIe siècle, elles s'abattent platement dans le monde inférieur des prodiges. Comme on ne tient presque plus à la religion par le lien de la croyance, on s'y

1. Remarques sur le livre intitulé : *La mystique Cité de Dieu* (1685), t. XXX, p. 637. Édition de Versailles.

rattache par la curiosité, cette curiosité vaine qui indigne Bossuet [1]. On ne veut plus, comme il dit, que de l'extraordinaire; on cherche les étonnements de l'imagination; les légendes refleurissent, ainsi qu'aux premiers temps où la religion naissante avait besoin de séduire le monde encore païen par les appas du merveilleux. Les compilations romanesques et les histoires mystiques façonnées à l'ombre des cloîtres par des visionnaires se répandent et s'accréditent comme des révélations authentiques du ciel. Il se forme peu à peu une mythologie chrétienne qui tôt ou tard minera l'orthodoxie catholique, et qui ruine déjà l'autorité de ses plus illustres maîtres. Il se trouve des prêtres, des docteurs en théologie, pour affirmer à la face de l'Église et de l'univers chrétien que *la Cité mystique* est un livre divin au même titre que l'Écriture, un livre composé et dicté par la Vierge, et pour casser d'un mot l'arrêt prononcé par Bossuet. *Que vaut l'autorité de Bossuet?* dit M. l'abbé Boullan avec un dédain ineffable. *Bossuet était incompétent dans les questions de mysticisme, n'en déplaise à ceux qui veulent lui faire une réputation même sur ce point.* Paroles mémorables! Voilà l'immense progrès que la religion a fait de 1686 à 1858! Voilà le signe du temps et le plus frappant témoignage de la corruption de la moderne piété. Oui, l'abbé Boullan a raison : *la Cité mystique* est le livre des chrétiens de notre âge. Le XVIIe siècle est le siècle des *Provinciales*, qui vengent la vraie piété des pra-

1. C'est contre cette curiosité immodérée du surnaturel que, d'accord avec Bossuet, l'auteur du petit livre : *Conduite d'une dame chrétienne*, met en garde ses lecteurs : « Nous aimons, dit-il, à contenter notre curiosité, à suivre partout le merveilleux et l'extraordinaire.... Jésus-Christ est venu pour combattre toutes ces inclinations. » Et le sage conseiller ajoute, en parlant des lectures à choisir : « Vous aimez les œuvres de sainte Thérèse, et vous ne pouvez trop les aimer. Mais ses manières sublimes d'oraison ne vous conviennent pas, et pour ses *révélations*, la chose est trop évidente. » (Page 132.) — Qu'aurait-il dit de celles de Marie d'Agreda?

tiques et des livres de la fausse dévotion; le siècle de Bossuet, qui dénonce comme quasi-hérétiques les rêves inouïs de la béate espagnole. Le XIX[e] siècle est le siècle de *la Cité mystique*, l'œuvre déclarée céleste, et de Marie d'Agreda, sur le point d'être faite sainte, et de l'abbé Boullan qui pulvérise Bossuet. »

A la suite de cette note se trouve une analyse de l'abrégé de *la Cité mystique*. J'en ai vérifié l'exactitude en la comparant à l'ouvrage, et j'en donne un fragment avec des citations textuelles du livre, indiquées par des guillemets.

« Les jours marqués étant venus, les trois personnes de la Trinité se dirent entre elles : Il est temps de créer la sainte Vierge. » Ce décret fut notifié aux anges, et l'un d'eux avertit Anne et Joachim qu'après vingt ans de mariage et de stérilité, ils allaient engendrer une fille. (Le chapitre II de l'*Abrégé* raconte la conception de Marie et « ses saints exercices dans le sein de sainte Anne, » avec des détails étonnants qu'on s'abstient honnêtement de reproduire ici; on avoue toutefois qu'ils paraissent presque chastes, en comparaison de ceux que donne l'histoire complète, dans le chapitre VII, qui « fait horreur, » écrit Bossuet [1]. Le corps de Marie fut composé selon la plus parfaite mesure, c'est-à-dire formé par le tempérament parfait des quatre humeurs naturelles, sanguine, mélancolique, flegmatique et bilieuse. Ce qui est encore plus digne d'admiration, c'est que dès le sein maternel « elle eut la science infuse, et que ce corps étant si petit dans le premier instant de sa conception, néanmoins, par la puissance divine, la connaissance qu'elle avait de la chute d'Adam lui faisait verser des larmes, et elle commençait *dès lors* à exercer l'office de corédemptrice du genre humain. » Avant

1. « Ce chapitre fait horreur et suffit seul pour faire interdire à jamais tout le livre aux âmes pudiques. » Bossuet. Remarques sur le livre intitulé : *La mystique Cité de Dieu.*

de naître, elle connut ses parents, les aima et les respecta. Avant de naître, elle eut « trois visions abstractives de la Sainte Trinité, » la première au moment où elle fut animée, la seconde au milieu des neuf mois, la troisième la veille de sa naissance. Au moment même où elle naquit, elle fut transportée au paradis. Dieu la fit asseoir sur son trône, et décida en conseil qu'on l'appellerait Marie. Puis les anges la remirent entre les bras de sa mère, qui ne s'aperçut pas de son absence, « un d'eux ayant occupé la place de l'enfant avec un corps semblable au sien. »

Le lendemain de sa naissance, Marie, qui savait parler, mais n'usait pas de la parole pour ne pas exciter de surprise, commença à « conférer avec les anges sur les mystères du Très-Haut. » Elle avait pour gardes neuf cents anges avec un corps de cristal, des vêtements d'or et d'émail, des couronnes de fleurs sur leurs têtes et sur leurs poitrines, « des devises qui avaient quelque rapport à celles des ordres militaires, et un chiffre qui voulait dire : Marie, mère de Dieu. » Au sortir de ses entretiens célestes, elle n'en vaquait pas moins aux soins les plus ordinaires du ménage, ou se retirait dans la solitude pour pleurer sur les péchés des hommes. Ses trois ans accomplis, elle fut conduite au temple et confiée à la prophétesse Anne. Pendant onze années elle grandit dans les plus saintes pratiques et dans « les plus humbles emplois, comme de balayer la maison et de laver la vaisselle. » A quatorze ans elle épousa Joseph. Dieu la prépara pendant neuf jours à l'œuvre divine de l'incarnation, en lui enseignant successivement toutes les sciences, y compris l'astronomie, l'agriculture, la minéralogie, la botanique et la physiologie, en lui donnant « un plein pouvoir sur les cieux et tous les éléments, » et en célébrant dans l'empyrée ses fiançailles avec elle. Elle fut transportée au ciel, et les anges lui offrirent, au nom du divin époux, une robe, une ceinture, un collier, des bracelets et des

pendants d'oreilles, qui formèrent comme la corbeille de mariage. A son retour sur la terre, l'archange Gabriel lui annonça sa prochaine maternité, et la saluant avec un profond respect, lui dit: *Ave, Maria....* Tout absorbée par la pensée que le Seigneur la voulait pour mère, elle se livra à des actes ardents d'amour et de conformité à la divine volonté. Son chaste cœur, naturellement comprimé par l'ardeur de ses mouvements et de ses affections, distilla trois gouttes de sang qui tombèrent dans son sein virginal, et le Saint-Esprit en forma le petit corps du Sauveur. Ainsi le cœur très-pur de Marie, par la force de l'amour divin, fournit seul la matière dont ce corps fut composé.... Et pendant qu'elle portait le divin enfant, sa plus grande consolation était de voir dans son sein, comme au travers d'un pur cristal, l'humanité sainte qui recevait la lumière de la Divinité.... Elle éprouvait aussi une douce satisfaction en voyant les petits oiseaux qui venaient adorer dans son sein le Créateur, et le louer par leurs chants joyeux et leurs doux mouvements.

« La vénérable Marie d'Agreda raconte ensuite la nativité, la circoncision, l'adoration des Mages, la fuite en Égypte, et mentionne une foule de prodiges que les quatre évangélistes, par ordre de la Vierge, ont eu soin de tenir cachés. Elle restitue aussi à l'histoire sacrée bien des paroles du Christ qu'on chercherait en vain dans le Nouveau-Testament, comme cette conversation entre la Vierge et l'enfant Jésus : « Mon fils, je vous demande la permission de vous mettre aux pieds une chaussure, afin que dans un âge si tendre (l'enfant Jésus n'a pas un an), vos pieds ne soient pas blessés. Je désire aussi que vous mettiez cette espèce de toile sous votre tunique. — Ma mère, répondit le Seigneur, je consens, à cet âge, que vous me mettiez quelque pauvre chaussure, jusqu'au temps de mes prédications où je marcherai nu-pieds. Mais je ne veux pas me

servir de linge, pour enseigner au monde la pauvreté des habits. » De même « l'Évangéliste n'a écrit autre chose des dix-huit années que Jésus demeura à Nazareth, sinon qu'il était soumis à ses parents : c'est que les choses qu'il y fit furent si divines et si élevées qu'aucune intelligence humaine ne les pouvait comprendre. » Mais la Vierge nous les a enfin révélées par l'organe de Marie d'Agreda. Nous savons maintenant que pendant trois de ces années Jésus paracheva l'éducation de sa mère, déjà poussée si loin par Dieu le père, comme on a pu voir plus haut. Il lui enseigna une science qu'elle ignorait encore, la théologie, en lui donnant « trois instructions par jour, » et elle connut parfaitement tous les mystères, rits, cérémonies de l'Église, erreurs des gentils, faussetés des hérétiques, etc., etc. Enfin elle reçut toutes les lumières nécessaires pour devenir ce que Dieu voulait qu'elle fût : « la maîtresse de la nouvelle loi de grâce. »

Je cesse de transcrire l'analyse, pour ne pas rebuter le lecteur. Mais je remarque que dans le reste on a rassemblé avec soin tous les traits de l'ouvrage qui nous montrent la Vierge devenant en réalité « la maîtresse de la nouvelle loi de grâce, » comme elle vient d'être nommée. La Vierge fait exactement les mêmes miracles que son fils ; elle rend l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles ; elle ressuscite les morts. Dans la Passion, son rôle est au moins égal à celui de Jésus. Elle subit les mêmes épreuves : elle jeûne quarante jours, elle lutte contre le démon ; par un partage instantané des sensations corporelles de Jésus, elle entre, comme lui, en agonie, elle a une sueur de sang, et « lorsque Jésus est lié, elle ressent aussi les douleurs des chaînes et des cordes, comme si elle fût liée en effet. » Après la mort du Christ, ce n'est pas Pierre, c'est elle qui devient le chef de l'Église. C'est elle qui définit la doctrine, qui enseigne la morale, qui règle les cérémonies, qui préside à

la rédaction des Évangiles et du symbole des apôtres, qui fait des copies du *Credo*, et qui les envoie porter par les anges en divers pays. C'est elle qui conduit les apôtres, et convertit saint Paul en lui faisant connaître d'avance, par une lecture surnaturelle, le livre de *la Cité mystique*, encore inédit. Chaque année, le jour de Noël, le Christ vient la visiter dans son oratoire, suivi des anges, des patriarches et des prophètes. Chaque dimanche, les anges transportent la Vierge au ciel, « pour célébrer en présence du Très-Haut le mystère de la résurrection. » Enfin, après sa mort, elle monte, sur les ailes des anges, jusqu'au pied du trône royal de la Sainte-Trinité, et là, en présence de la cour céleste, elle est « comme absorbée dans les personnes, déversée et submergée dans la mer infinie de la divinité. » Les trois personnes divines placent sur sa tête une couronne, la proclament « impératrice et reine de l'Église, » souveraine maîtresse de l'universalité des créatures, de la terre et des éléments, et toute la milice du ciel, les anges, les séraphins, les puissances, les dominations, viennent lui prêter serment de fidélité. Ainsi finit l'histoire racontée par Marie d'Agreda.

A ne prendre ce récit qu'au point de vue de l'imagination, combien il est moins poétique dans sa prolixité que l'Évangile dans sa brièveté sublime! Dans l'Évangile, on entrevoit seulement la vie domestique de la Vierge. On est, pour ainsi dire, tenu assez à distance pour que cette pauvre maison du charpentier paraisse un sanctuaire. Mais dès que la légende en ouvre brutalement les portes et les fenêtres et y répand à flots ses mensongères clartés, nous sentons malgré nous se froisser notre délicatesse et notre respect mourir. Combien aussi la Vierge, possédant dès cette vie toutes les sciences et tous les pouvoirs, est moins grande que l'humble Marie! Combien la jeune femme, fuyant seule avec Joseph et son enfant, est plus touchante

que cette reine qui s'avance vers l'Égypte escortée d'une armée d'archanges ! Combien la mère de douleur est plus pathétique, pleurant toutes ses larmes au pied de la croix, que cet être déjà divin, doué d'une prescience infaillible, et qui dans le Christ expirant aperçoit par avance le Christ ressuscité ! La Vierge de *la Cité mystique* n'est plus une femme ni une mère : l'humanité s'est évanouie en elle dans la plénitude de l'apothéose, l'humanité, c'est-à-dire la source des émotions vraies. La divinité, on l'adore : elle confond nos esprits ; mais, même dans le Christ, c'est l'humanité qui touche et remue nos entrailles. La divinité, c'est le dogme ; l'humanité, c'est la poésie.

Qu'est donc la Vierge de *la Cité mystique?* Voici le jugement de notre vieux janséniste dans une dernière note : « Cette Vierge n'est plus qu'une déesse, et les chrétiens d'aujourd'hui ne sont plus que des païens. » Je n'y souscris pas sans réserve. Assurément il est encore bien des chrétiens véritables, bien des prêtres remplis de lumières, bien des livres de piété sensés et édifiants. Mais qu'on médite ce passage de *la Cité mystique*, où l'on vous montre la Vierge, incorporée aux trois personnes divines et régnant avec elles sur le monde et sur l'Église, et qu'on dise si c'est là la Vierge de l'Évangile. Le janséniste ajoute : « Voilà la sainte Vierge devenue une quatrième personne de la Trinité par la grâce de Marie d'Agreda. Qui sait si quelque jour, pour enchérir sur l'Espagne et pour élever la Vierge, par une promotion suprême, au faîte de la grandeur, un nouvel inspiré ne vous annoncera pas que Dieu abdique en sa faveur, et ne publiera pas l'acte officiel de son abdication, certifié conforme par M. l'abbé Boullan ? » En vérité, qu'a d'excessif ou d'impertinent une pareille hypothèse, quand on voit des prêtres français, atteints des vertiges du mysticisme espagnol, des docteurs en théologie, se prosterner devant une rapsodie de folies hétéro-

doxes, et déclarer divin un livre que le plus grand évêque de l'Église de France a flétri comme « une dérision du christianisme, » comme « un artifice du démon » pour discréditer l'Évangile ? Ah ! si la religion, au lieu de rencontrer, même parmi les philosophes, des alliés plutôt que des adversaires, avait en face d'elle des ennemis ardents, comme au XVIII[e] siècle, quelles armes de pareils livres ne fourniraient-ils pas à l'ironie d'un Voltaire ! Quels triomphes ils apprêteraient aux libres penseurs, si les libres penseurs, bien apaisés et bien doux, ne signalaient pas avec plus de regret que de malice le mal que font au christianisme les coureurs d'aventures dans les sentiers perdus de la superstition! Mais quoi! s'inquiète-t-on des dangers où l'on expose la foi? Ce qu'on veut, on ne s'en cache pas, c'est jeter le gant au rationalisme des philosophes, en poussant sous leurs yeux jusqu'aux dernières limites les épreuves qu'on impose à la crédulité des chrétiens [1]. Qu'on prenne garde de porter du même coup un défi au bon sens. C'est un ennemi qui ne pardonne pas.

II

Un recueil de sermons et un nouveau Concordat.

Le second ouvrage qui m'a été adjugé à la vente des livres du vieux janséniste est un ouvrage de piété d'une espèce particulière, un recueil d'homélies politiques, moitié

1. Voir dans l'*Univers* du 29 août et du 9 septembre 1855 deux articles sur la *Vie des saints* du P. Ribadénéira, où l'on signale le rationalisme de la *Vie des saints* de Mésenguy, « un des jansénistes les plus dangereux, » et où l'on établit qu'il faut obstinément refuser toute concession à « cette source féconde d'extravagantes folies qu'on appelle la saine raison. » — Voir aussi un petit livre tout récent : *Comment il faut juger le moyen âge*, par M. Gauthier, p. 29.

de publiciste et moitié d'orateur sacré. Il est intitulé : *Le Pouvoir politique chrétien, discours prononcés à la chapelle impériale des Tuileries* pendant le carême de 1857. Ils ont été publiés, il y a quelques mois, en un volume de 600 pages. Malgré les difficultés de compte rendu que peut faire prévoir le seul titre de l'ouvrage, je n'éprouve aucun embarras à en parler à nos lecteurs. Dès que les sermons du P. Ventura sont imprimés et livrés à la publicité, c'est un livre et un écrivain que j'ai devant moi, ce n'est plus un orateur avec son auditoire, et le profond respect qui est dû à l'auditoire n'ôte rien au droit du public sur le livre de l'écrivain. Ce qui d'ailleurs, au besoin, rassurerait ma liberté, c'est mon intention d'en user le moins possible. J'ai dessein non de discuter, mais seulement d'analyser cet ouvrage, et, pour ainsi parler, d'en lire à haute voix, en présence du public, quelques morceaux choisis. Pendant ma lecture, le public jugera. L'organe accoutumé de l'opinion ultramontaine a donné aux paroles du P. Ventura une adhésion publique et sans réserve [1]. On trouvera donc dans ces discours la pensée du parti traduite fidèlement. On connaîtra ses vœux, ses espérances; on mesurera le chemin qu'il suppose avoir fait, celui qu'il prétend faire encore. On ne refusera plus de croire que, si les mystiques du parti religieux veulent ressusciter la dévotion monacale du moyen âge, ses politiques travaillent à ramener le monde aux pieds de la théocratie. Une telle ambition, au XIXe siècle, semble un si ridicule anachronisme, qu'on a l'air, quand on la dénonce, d'un visionnaire ou d'un déclamateur. On verra tout à l'heure si c'est un rêve ou une calomnie.

Le véritable objet des sermons que j'analyse, c'est de proposer au pouvoir politique un nouveau Concordat. Il

1. Voir à la tête de ce livre la préface de M. Louis Veuillot. C'est le contre-seing de l'*Univers* apposé sur le manifeste du P. Ventura.

existe un Concordat, une des plus grandes œuvres du Premier Consul. Il règle encore aujourd'hui les rapports de l'Église et de l'État, et personne n'ignore sur quels principes il est fondé. Il résume et consacre les progrès d'indépendance accomplis par l'État depuis le moyen âge. L'État demeure émancipé de l'Église. L'Église redevient ce que l'Évangile l'a faite, un pouvoir spirituel, dont le royaume n'est pas de ce monde. Divine par son institution, elle ne relève que de Dieu pour sa doctrine et que d'elle-même pour sa discipline. Humaine par ses ministres, elle relève de l'État qui les protége et qui les entretient. Le sacerdoce n'est pas seulement un sacrement, c'est une magistrature, la première de toutes. Comme telle, elle tombe sous l'action de l'État. Entre l'État et la religion, il y a une alliance, alliance temporelle, qui ne comprend que ce que la religion a d'extérieur et d'humain, ses ministres et son culte; alliance dont le prix est la protection que l'État accorde à la religion, et dont la condition, comme a dit M. Royer-Collard, c'est que le prêtre restera dans le temple. Le dogme n'entre pas dans l'alliance. L'État ne protége pas la vérité; il ne met pas le glaive à son service, parce que l'État n'est pas une personne individuelle et responsable qui doive discerner la vérité, sous peine de damnation éternelle; c'est un être collectif et abstrait, qui n'a ni âme ni vie au delà de ce monde. Donc deux domaines distincts, celui de la conscience et celui de la loi, le domaine religieux et le domaine civil, séparés l'un de l'autre par une barrière infranchissable : tels sont les principes du traité d'alliance qui gouverne les rapports de l'État et de l'Église, et que nos pères jugeaient les plus conformes à la raison, à la justice, aux vrais intérêts de l'Église et de l'État. Sans doute ils se trompaient : le P. Ventura propose de substituer à l'ancien Concordat vieilli et décrédité, un Concordat nouveau, plus respectueux pour les traditions du christia-

nisme et pour les immunités de l'Église, et plus avantageux pour l'État. Car qu'on n'imagine pas qu'en voulant modifier les clauses du traité, l'orateur diplomate ne songe qu'aux intérêts de Rome. Ceux de la France ne sont pas moins chers à son cœur, presque aussi français que romain. S'il rêve de rétablir le droit public du XIe siècle, c'est moins pour restituer à Rome son antique omnipotence que pour préserver la France de nouvelles révolutions, et sauver le pouvoir présent des abîmes où les précédents pouvoirs ont sombré.

Quelle est en effet la raison véritable de la chute des derniers gouvernements? L'œil débile de l'histoire n'en a pu saisir que les causes secondes. Mais la cause première, la cause permanente, depuis tant de siècles, la voici, dévoilée par le P. Ventura : c'est que le pouvoir des rois s'est émancipé du pouvoir des papes ; c'est qu'au lieu que l'État fût dans l'Église, c'est l'Église qui a été dans l'État; c'est que le droit chrétien du moyen âge a été aboli par le droit païen des modernes, la théocratie par le césarisme. La vieille monarchie française a péri parce que les prédécesseurs de Louis XIV ont relâché la chaîne d'or qui rattachait leur trône à celui de saint Pierre, et que Louis XIV l'a rompue. Ce sont les quatre articles qui ont tué l'ancien régime. La Révolution a péri pour avoir été le « règne de Satan » et pour avoir brisé l'autel. Le premier Empire a péri pour s'être « allié à la Révolution contre l'Église [1]. » Mais en même temps, comme il avait relevé l'autel de ses ruines, sa chute « fut moins la punition d'un juge que la correction d'un père ; car Dieu déposa dans son tombeau un germe de vie à côté des trophées de la mort, ne l'éclipsa que pour le faire reparaître, ne le fit périr que pour le faire ressusciter [2]. » La Restauration a péri, parce que

1. *Dernier discours*, p. 504. — 2. *Premier discours*, p. 25.

« Elle ne se souvint de la religion que pour la dominer. Tout fut respecté sous la Restauration, excepté l'Église.... Ce fut l'époque d'une grande liberté, mais de la liberté du mal, qui est la liberté de Satan, et non de la liberté du bien, qui est la liberté de Dieu. Et comme ce gouvernement ne marcha que dans des voies révolutionnaires, malgré la légitimité de son principe, de même il sembla vouloir exclure Dieu des institutions politiques pour s'y substituer lui-même[1]. »

Le gouvernement de Juillet a péri parce que

« Il pensa qu'on peut aisément maîtriser une grande nation dont les principes de vie sont le catholicisme et l'honneur, en lui jetant un morceau de pain trempé dans la volupté : *Panem et circenses*, en l'embastillant de toutes parts et en lui faisant payer les frais de sa prison. Il affecta un mépris sacrilége pour le catholicisme en disant tout haut : *Nous sommes un gouvernement qui ne se confesse pas*. Il poussa son impiété jusqu'à proclamer l'athéisme politique, en posant en principe *que la loi doit être athée*[2]. »

Sur tant de ruines amoncelées en France par l'impiété de ses gouvernements, l'Empire enfin ressuscite : *Résurrection* est le mot vrai, car « dans l'ordre politique aussi bien que dans l'ordre moral et naturel, toute vraie résurrection a son type dans Jésus-Christ.... et les conditions qui ont accompagné la résurrection typique du Sauveur se sont trouvées aussi dans la résurrection de l'Empire[3]. »

« *Première condition :* Tout en ne croyant pas à la divinité du Messie, les scribes et les pharisiens d'autrefois n'étaient pas sans inquiétude sur sa résurrection.... Ils prirent donc toute espèce de précautions.... Ils scellèrent le tombeau sacré du grand sceau de la synagogue, ils l'entourèrent d'une palissade infranchissable et en confièrent la garde

1. *Premier discours*, p. 27 et 28. — 2. *Ibid.*, p. 28 et 29.
3. *Dernier discours*, p. 500 et suivantes.

à une cohorte de soldats romains.... On dirait que les scribes et les pharisiens modernes n'ont rien négligé pour empêcher l'ancien Empire, qu'ils avaient une seconde fois tué de leurs coups, de sortir du tombeau qu'ils lui avaient choisi sur un rocher perdu au milieu des flots de l'Océan.... Mais, comme toutes les mesures prises par la haine aveugle de la synagogue ne purent empêcher la puissance de Dieu de faire sortir son Fils de sa tombe, de même, toute proportion gardée, les arrangements de la diplomatie moderne n'ont pu empêcher la providence de Dieu de relever l'Empire français de ses ruines. Le nouvel Empire, contre toute prévision humaine, a reparu dans quelques instants à la tête de l'Europe, lui disant : Me voici! *Ecce adsum!*

« *Seconde condition :* Tout ce que Dieu rappelle à la vie apparaît plus complet et plus parfait qu'il n'avait été avant sa mort. Ainsi le divin Sauveur ressuscité s'est montré aux apôtres rayonnant de plus de grâce, de bonté et de gloire que pendant sa vie.... Eh bien! l'Empire restauré présente aussi ce second trait caractéristique de toute résurrection.... C'est un fait que le premier Empire se fit soupçonner de s'être allié à la Révolution pour dépouiller l'Église; c'est également un fait que le second a bravé le reproche que la Révolution lui aurait fait de la combattre pour l'obliger à respecter les propriétés de l'Église. Le premier Empire, il faut bien l'avouer, conquérant et *expansif*, fut l'épouvante des peuples; le second, conservateur et désintéressé, en a été l'espérance. Le premier Empire excita bien des mécontentements; le second n'a réveillé que des sympathies, même parmi ses rivaux. Le premier Empire fit trembler la terre, le second parut l'affermir. Le premier Empire subsista par la raison de la force, le second subsiste par la force de la raison, etc.

« *Troisième condition :* La troisième condition de toute véritable résurrection dont Dieu est l'auteur, c'est qu'il doit

se trouver au moins quelque chose de divin, de sacré, quelque chose, en un mot, de l'esprit de Dieu, dans ce qui forme le sujet de cette résurrection.... Or, vous serez bien aise de connaître en quoi et comment l'ancien Empire conserva, même après sa destruction, quelque chose de l'esprit de Dieu, qui l'a fait renaître du tombeau.... A la chute du premier des Napoléon, l'incrédulité et l'hérésie ne manquèrent pas de s'associer à la morgue insensée de la diplomatie, pour se livrer à des plaisanteries de mauvais goût sur le *sort éphémère de cet Empire, qui n'avait reparu que pour retomber aussitôt dans le néant*.... Mais c'était bien le cas de dire, passez-moi la trivialité du proverbe : Rira bien qui rira le dernier. Les trois gouvernements qui avaient recueilli l'héritage du premier Empire.... ont tous les trois disparu successivement et à leur tour pour céder la place à ce même Empire, qui paraissait ne devoir plus exister que dans l'histoire du passé.... C'est qu'il est impossible de nier qu'en le consacrant de son auguste main, le vicaire de Jésus-Christ n'ait imprimé au premier Empire un caractère divin; et c'est ce quelque chose de la vertu de Dieu que ses fautes n'avaient pu entièrement effacer, qui lui a servi de semence pour refleurir et de raison pour ressusciter [1]. »

Ainsi les trois conditions de la résurrection typique de Jésus-Christ se retrouvent exactement dans la résurrection de l'Empire. Mais

« Les choses ne peuvent se conserver qu'en vertu du même principe qui les a produites. Ainsi la nouvelle forme que la souveraineté vient de reprendre en France ne peut être durable qu'autant qu'elle conservera l'esprit dont elle a été en quelque sorte l'épanouissement et la floraison ; c'est-à-dire que, ressuscité par la vertu de Dieu, le nouvel

1. *Dernier discours : la restauration de l'Empire en France*, p. 504, 505, 513, 515, 516, 518.

Empire ne pourra subsister qu'en tant qu'il gardera en lui-même l'esprit de Dieu [1]. »

Que faut-il donc entendre par l'esprit de Dieu?

« La résurrection politique dont nous nous occupons dans ce moment ne peut devenir définitive qu'à deux conditions : premièrement, à la condition que le nouvel Empire ne vive que pour Dieu, *s'identifiant avec le catholicisme*, seul dépositaire fidèle et seul épanouissement visible de l'esprit de Dieu; et deuxièmement, à la condition qu'il évite toutes les fautes qui ont amené la mort du premier, et qu'il vive d'une nouvelle vie en suivant une politique nouvelle [2]. »

Qu'est-ce, dans la pensée du P. Ventura, que *s'identifier avec le catholicisme?*

« Nul empire ne saurait subsister, à moins que ses chefs *ne soient subordonnés au sceptre de Dieu et à ses lois* [3]. »

Qu'est-ce, toujours dans la pensée du P. Ventura, que d'être *subordonné au sceptre de Dieu?* Étudions ici son septième discours, intitulé : *L'Église et l'État, ou Théocratie et Césarisme.*

« Toute la civilisation chrétienne, au point de vue politique, se résume dans le mot *théocratie.* Mais la théocratie est-elle le pouvoir spirituel jouissant d'une suprématie sans bornes sur tous les pouvoirs temporels, empiétant sur leurs personnes et sur leurs droits politiques, et disposant en maître absolu de toutes les couronnes et de tous les royaumes de la terre? C'est ce que le césarisme dit et répète sur tous les tons, pour la rendre odieuse et absurde. Mais au fond la théocratie, ainsi qu'elle s'est définie elle-même, n'est rien de tout cela [4]. »

Comment la théocratie se définit-elle donc elle-même par la bouche de ses docteurs?

« Pour la théocratie, l'État est dans l'Église, comme l'en-

1. *Dernier discours*, p. 524. — 2. *Ibid.*, p. 526. — 3. *Ibid.*, p. 530.
4. *Septième discours*, p. 374, 375.

fant dans les bras de sa mère.... Chaque royaume n'est qu'un navire dont le roi est le pilote, et tous les royaumes chrétiens réunis, comme une imposante escadre dont chaque bâtiment doit, pour arriver au port, se rattacher au vaisseau amiral, qui est le royaume visible de Jésus-Christ ou l'Église, dont le souverain pontife est le pilote. Si maître qu'il soit sur son navire, chaque pilote n'est pas indépendant. Afin de rester dans l'ordre, *il doit toujours manœuvrer d'après les signes de l'amiral*, de manière à diriger son bâtiment vers le terme final de la navigation. A ce titre, chaque roi *est obligé de pourvoir au salut éternel de son peuple, soit en ordonnant ce qui peut le procurer, soit en défendant ce qui peut l'empêcher. C'est le pape qui lui fait connaître l'un et l'autre ; de même que c'est l'amiral qui donne des ordres aux capitaines* et qui dirige l'escadre [1]. »

Ainsi l'Église est la mère, et la société l'enfant; le pape est l'amiral, et les princes ne sont que les capitaines de vaisseau. Le pape donne des ordres aux princes comme l'amiral aux capitaines, et leur fait connaître ce qu'il faut prescrire ou défendre, afin de pourvoir au salut de leurs peuples. Voilà la définition de la théocratie par elle-même. On se demande en quoi le césarisme l'a calomniée quand il l'a qualifiée de « suprématie usurpée sur les pouvoirs temporels. » L'image du pape-amiral et du roi-capitaine est comme la confirmation formelle de ce que veut nier le P. Ventura. Aussi ne s'étonne-t-on pas que l'orateur renonce à ses dénégations pour aboutir à cette maxime :

« La soumission du pouvoir temporel au pouvoir spirituel pour bien gouverner l'État est une loi fondamentale de la république chrétienne [2]. »

En résumé, s'identifier avec le catholicisme, voilà la première condition ; subordonner le pouvoir temporel du

1. *Septième discours*, p. 376-378. — 2. *Ibid.*, p. 379.

prince au pouvoir spirituel du pape, et l'État à l'Église, comme un enfant est soumis à sa mère, comme un capitaine à son amiral, voilà la seconde condition que doit observer un nouvel Empire, s'il veut éviter le sort du premier; voilà la « politique nouvelle » dont parlait tout à l'heure le P. Ventura. On voit peu à peu se dessiner les linéaments du Concordat qu'il propose. Ce n'est ni plus ni moins que le renversement de tous les principes modernes et la restauration des principes du moyen âge. L'Église n'est plus dans l'État; c'est l'État qui est dans l'Église, le P. Ventura le dit expressément[1]. L'État ordonne et défend ce que l'Église ordonne et défend, c'est-à-dire que l'État se charge de discerner la vérité religieuse et de la faire prévaloir, c'est-à-dire qu'il renverse la barrière si prudemment dressée entre la loi et la conscience, c'est-à-dire, comme parle M. Royer-Collard, que la vérité religieuse s'empare de la loi, fait les constitutions politiques et civiles, que le royaume de Dieu est de ce monde, contre la parole de l'Évangile, et que le prêtre devient roi[2]. L'Église est suzeraine de toutes les couronnes : le pape, et le pape seul, a le droit de régler les différends des souverains, de juger et de déposer les rois, de délier les sujets du serment de fidélité. Le P. Ventura accepte intrépidement toutes ces conséquences. Il dit que la doctrine césarienne et gallicane, qui revendique l'indépendance des rois à l'égard du saint-siége, est celle qui, sur les débris du droit chrétien, a inauguré en Europe le droit païen des Domitien et des Caligula. Il dit que, depuis que les peuples et les rois se sont dérobés à la douce tutelle de l'Église, leur mère et leur médiatrice, les rois n'ont plus été que les tyrans des peuples, et les peuples que les bourreaux des rois. Et se

1. *Septième discours* p. 384
2. *Discours sur la loi du sacrilége.*

tournant tour à tour du côté des rois et des peuples, il les somme d'opter, les uns entre le pape et l'esclavage, les autres entre le pape et l'assassinat :

« Il n'y a que trois suprématies possibles, et, quoi qu'on fasse, il faut opter entre la suprématie des papes, ou la suprématie des rois, ou la suprématie des peuples. Vous rejetez la suprématie des papes, qui pendant mille ans préserva le monde de la tyrannie et ne la consacra jamais ; eh bien ! vous aurez, ou la suprématie des rois, qui dans l'antiquité s'appelle tour à tour Tibère, Néron, Caligula, Héliogabale, et dans les temps modernes, Henri VIII, Élisabeth, Ivan, Nicolas ; ou la suprématie des peuples, qui sera la Convention, la Terreur, le socialisme ; au lieu des décisions du Vatican, comme dernière raison du droit, vous aurez la théologie de l'absolutisme et de l'insurrection ; au lieu des excommunications, vous aurez successivement, et quelquefois tout ensemble, les canons des rois, les barricades du peuple et le poignard des assassins[1]. »

Si les souverains ont le bon sens d'opter pour la suprématie du saint-siége, s'ils honorent ainsi, selon le commandement de Dieu, l'Église leur mère et le pape leur père spirituel, le P. Ventura leur promet qu'ils vivront et régneront longuement : plus de poignards ni de barricades. La révolte et le régicide, sanglant cortége du césarisme, fuiront devant la théocratie. Du jour où l'État sera identifié avec la religion, l'établissement du prince participera de la solidité et de l'éternité du trône de saint Pierre. L'Empire français sera définitif. *Resurgens jam non moritur*[2].

1. *Discours sur la loi du sacrilége*, p. 425. C'est une page de l'abbé Gaume (*le Césarisme*) que le P. Ventura s'approprie. Il lui doit bien d'autres emprunts. Le P. Ventura n'a fait que porter dans la chaire des Tuileries les idées de M. l'abbé Gaume. Celui-ci est la pensée ; l'autre n'est guère que la voix.

2. *Dernier discours*, p. 563.

Quant aux peuples, il dépend d'eux de goûter en paix les délices dont jouissait au moyen âge la bienheureuse chrétienté. Qu'ils renoncent sagement à ces chimères dangereuses qu'ils appellent des principes : le libre examen, par exemple, et la liberté de conscience. « Le libre examen consiste à croire ce qu'on veut et à se conduire comme on croit. » Son dernier mot, c'est l'anarchie. « Essayez d'établir le principe d'autorité avec le principe protestant du libre examen, vous n'y réussirez pas. Hors du catholicisme, il n'est pas plus possible de fonder l'autorité que de maintenir la foi. » Mais l'Angleterre, dites-vous ? Ce qu'il y a en Angleterre de foi et de respect pour l'autorité, « ce n'est ni plus ni moins que du catholicisme. Ce sont des débris des croyances catholiques que ces enfants prodigues ont emportés en sortant de l'Église ; en sorte que tout ce qu'ils croient encore est catholique, et leur protestantisme est dans ce qu'ils ne croient pas[1]. » Pour la liberté de conscience, c'est moins une liberté de droit qu'une liberté de tolérance[2]. L'État souffre tous les cultes, mais il ne doit pas les protéger tous, parce qu'il ne doit pas protéger également l'erreur et la vérité. Si vous objectez que l'État n'a pas à considérer la vérité des cultes, on vous répondra que le gouvernement, s'étant identifié avec la religion, doit considérer toute opposition à la religion « comme une opposition déguisée à sa propre autorité. »

« Il est donc facile de comprendre qu'une politique fermant les yeux sur la licence et le sang-froid avec lesquels *une certaine presse insulte à la foi de la majorité catholique* et

1. *Quatrième discours*, p. 239, 241, 242.

2. Ici le P. Ventura s'écarte sensiblement des principes de la Constitution : « Chacun professe librement sa religion et reçoit de l'État, pour l'exercice de son culte, *une égale protection.* » (Article 7 du chapitre II de la Constitution de 1848, un des articles non abrogés par la Constitution de 1852.)

froisse ses sentiments les plus chers, serait une politique *tendante à faire perdre au gouvernement ses meilleurs amis....* Comment un pouvoir laissant détrôner Dieu pourrait-il éviter d'être détrôné lui-même ? L'hydre révolutionnaire est dominée par la rage de dévorer, non pas le prêtre ou le roi, mais le roi et le prêtre. C'est donc un bien pauvre calcul de lui donner à manger du prêtre dans l'espoir qu'il fera grâce au roi. Le roi aura son tour après le prêtre, et voilà tout[1]. »

Un dernier témoignage de soumission à Dieu, qui achèverait de le réconcilier avec les peuples, ce serait l'abolition de l'enseignement classique et des Universités. L'éducation classique est la déplorable source de tous les maux du genre humain : « C'est l'écho des ricanements de Satan; c'est la mère de la Réforme, cet immense crime des temps modernes ; c'est un tonneau de vinaigre » répandu sur le monde par le clergé et l'Université; mais le clergé du moins y a mêlé « le vin de la religion ; » l'Université a versé le vinaigre tout pur. Tous ces maîtres païens, « vrais pharmaciens de Satan, préparent sans s'en douter le poison qui tue la jeunesse ; vrais cuisiniers de Satan, ils la lui donnent à manger[2]. »

Les peuples ne feront à la religion qu'un léger sacrifice en répudiant l'éducation classique et ces libertés impies de conscience et d'examen, contre lesquelles l'Église est tôt ou tard forcée d'invoquer des lois restrictives « pour protéger l'honneur de Dieu[3]. » En échange, Dieu leur donnera le pape pour protecteur et pour gardien, et le pape, étendant sa main toute-puissante, préservera, comme aux beaux jours du moyen âge, les peuples de l'oppression des rois.

1. *Quatrième discours*, p. 284, 285, 286.
2. *Second discours*, p. 83, 85, 105 et 108.
3. Voir la page 286 du *Quatrième discours*, où le P. Ventura invite le pouvoir « à faire fonctionner, pour protéger l'honneur de Dieu, les lois protectrices de l'honneur du dernier des hommes. »

Qu'on se prononce donc entre le césarisme et la théocratie. Peuples et souverains, optez, et que le Seigneur vous inspire !

Pour ne parler que de la France, on peut douter que l'option demandée y soit favorable à la théocratie. Cette option est dictée par la Constitution, et le P. Ventura abuse quelque peu de sa qualité d'étranger pour oublier que l'article capital de notre symbole politique, c'est la souveraineté du peuple, non la souveraineté du pape. Il n'est pas besoin d'une autre raison pour présager le rejet du nouveau Concordat et pour être assuré que l'attention prêtée à l'orateur par un auguste auditoire n'est pas un indice d'adhésion, mais seulement un respectueux hommage à la liberté privilégiée de la parole chrétienne. Le seul effet notable de la prédication du P. Ventura sera peut-être de persuader très-faussement au monde que l'Église est l'ennemie naturelle de toute liberté et l'éternelle amie de tout absolutisme. C'est le P. Ventura qui aura fait à l'Église cette belle réputation. Mais le P. Ventura ne ressuscitera pas Grégoire VII. C'en est fini des revenants.

(*Journal des Débats*, 19 août et 2 septembre 1858.)

VOEUX D'UN PETIT PROPRIÉTAIRE POUR FAIRE SUITE A CEUX DES CONSEILS GÉNÉRAUX.

Nous recevons d'un de nos abonnés la communication de la lettre suivante, adressée au conseil général de son département :

Messieurs,

Je soussigné Jean-Louis Giraud, propriétaire rural et

votre serviteur, je viens de lire dans mon journal les vœux que vous avez formés dans l'intérêt de notre département. Si, l'année qui vient, ces messieurs de Paris continuent à nous vendre des engrais sophistiqués qui ne font pousser que la nielle ; si nos marchands de vin n'inscrivent pas en grosses lettres sur les douves de leurs futailles juste le nombre de litres qui doivent entrer dans nos bouteilles, si les allumettes chimiques brûlent encore nos meules, si nos routes sont mal empierrées, et si les chasseurs payent encore double taxe sur les chiens qu'ils ne déclarent pas par oubli, ce ne sera point votre faute. Pour ma part, je vous en rends grâce, car je tiens à fumer ma terre, à boire tout le vin que je paye, à dormir en paix sans craindre pour ma grange, à ne pas verser dans ma carriole, et à ne pas être à l'amende si j'oublie de présenter à M. le percepteur mon petit basset Rustaud. Tous ces vœux me rendent fort aise, d'autant plus aise, messieurs, qu'ils ont pour unique objet l'intérêt matériel de notre département : d'où je conclus naturellement qu'il doit être au moral dans un état parfait. Et comme, en relevant les vœux de MM. vos collègues des autres conseils de France, j'ai trouvé que, sauf en cinq ou six endroits, c'est quasi de même partout, j'ai le contentement de penser que la santé physique de notre cher pays a seule besoin de quelques petits soins, et que sa santé morale ne laisse rien à désirer, ce qui m'a causé autant de surprise que de joie, parce que, à vous parler franc, on le disait un tant soit peu malade, et que nous sommes patriotes dans la famille Giraud.

Oui-da, on le disait malade, et cela sans méchanceté. Je connais d'honnêtes gens, nullement malintentionnés, mais enclins à se faire peur, qui trouvent que c'est pitié de voir comme l'amour de l'argent tourne la tête de tout le monde et comme le luxe fait des progrès. Ils disent que l'alarme est dans les familles et que la pomme de discorde roule

dans les meilleurs ménages. Il y a des pères qui prétendent qu'au train dont vont les choses, ils ne pourront doter leurs filles, vu qu'un franc dans ce temps-là ne vaudra peut-être plus que dix sous; il y a des maris qui font grise mine, parce qu'une robe d'aujourd'hui coûte le prix d'un acre de terre. Dimanche dernier, au sermon, M. le curé a déclaré que le luxe est le démon du XIX[e] siècle, et il a tonné trois quarts d'heure contre les dames de notre endroit qui se parent comme des châsses pour venir prier le bon Dieu, ce qui fait que Mme Giraud trouve que le curé ne prêche pas bien. Hier M. le maire me contait, en nous promenant, que Jacques le vigneron avait vendu un arpent de vigne, il y a une huitaine, pour acheter des chemins russes, qui lui donneront dix du cent, à ce qu'il dit, quand ils seront faits, et que Mlle Babet, la gouvernante du vicaire, s'est retirée de la Caisse d'épargne et s'est mise dans le Mobilier. Quand j'entends tout cela, je ne tremble pas, comme bien d'autres, mais je me dis qu'il faut y prendre garde et ne pas être trop sans souci sur le moral de notre pays. Nous surtout, les petits rentiers et les petits propriétaires, le luxe nous mangera les premiers. Mais votre tour viendra, vous autres les gros messieurs. Vous y passerez les derniers, mais vous y passerez comme nous. Cela vaut la peine qu'on y songe, et je m'étonne grandement que pendant que vous étiez tous là, autour de votre grande table, à causer de nos affaires, vous n'ayez pas dit mot de la question du luxe, si ce n'est pour voter à M. le préfet un beau salon d'or et de soie et une nouvelle salle à manger.

Ne faites pas de méprise, messieurs, je vous en conjure. Je ne trouve pas mauvais que M. le préfet soit bien logé et bien meublé. Je ne suis pas un mécontent ni un ennemi de l'ordre, ni même un ennemi du luxe, quand on met le luxe à sa place. Autrefois j'en avais grand'peur, avant que je fusse marié. J'avais pour lors les idées de mon père, un

brave campagnard, qui, le jour où ma mère acheta un paquet de bougie au lieu d'une livre de chandelle, cria qu'elle ruinait la maison. Mais ma femme, qui est une demoiselle de Paris, et qui aime que chacun se fasse honneur de ce qu'il a, m'a parfaitement prouvé qu'user n'est pas abuser, que jouir n'est pas se corrompre, et qu'un luxe proportionné, sans vanité et sans folie, est un devoir de position. Voilà comme je me suis fait des idées plus saines sur les choses et comme quoi j'ai compris que ce n'est pas le luxe, quand il a des tempéraments, qui ruine les nations, non plus que les ménages. Et plus j'ai lu et réfléchi, plus je me suis persuadé que le luxe n'est pas si méchant qu'on le dit, si l'on sait le tenir en laisse, et que, dans les pays dont le moral est solide, c'est une source de richesse sans être une cause de décadence. Je tiens pour assuré que, si Rome s'est perdue, ce n'est pas parce que les Romains ont mangé des perdrix dans des assiettes d'argent, au lieu de manger des lentilles dans les écuelles de terre du vieux Fabricius: c'est pour avoir conquis le monde. Ce n'est pas la richesse de Rome, c'est sa grandeur qui l'a tuée. Montesquieu est de cet avis, et il en sait long, celui-là. Je n'admets pas non plus que le luxe, comme on prétend, soit une des causes de la misère. Il peut la mettre en évidence, mais il la trouve toute faite, et il ne la fait pas J'aurais dix fois plus de rente sur le grand-livre et dix fois plus de bien au soleil, que ce ne serait pas encore ma faute si Mathieu, mon voisin, n'a pas un sou vaillant dans sa poche, ni un pouce de terre autour de sa hutte. C'est que Mathieu boit le dimanche, c'est qu'il boit encore le lundi, et que le reste du temps il court la prétentaine. La paresse, l'ivrognerie, la débauche, c'est les trois péchés capitaux et les vraies causes de la ruine, et le luxe des uns n'est pour rien, quoi qu'on dise, dans la pauvreté des autres. Je vous expose, messieurs, ma manière de voir, pour que vous sachiez bien à qui vous avez affaire,

et que je suis ni un sourd ni un aveugle, n'entendant et ne voyant rien, ni un boiteux, traînant la jambe dans l'ornière de la routine, ni un barbare, ennemi du luxe, des lumières et du progrès.

Mais je ne veux pas non plus que le luxe s'emporte, sans bride ni frein, comme un cheval échappé. C'est là la difficulté grande. Car il ne faut pas que l'État se charge de réformer les mœurs : c'est aux mœurs de se corriger. J'ai lu que l'empereur Auguste, à qui les sénateurs de Rome demandaient une loi somptuaire, fit la sourde oreille, et il eut raison. Je ne suis pas si sot d'ouvrir à dame justice la porte de la vie privée. En France, la loi ressemble à la lice de la fable : laissez-lui prendre un pied chez vous, elle en aura bientôt pris quatre. Ce ne sont pas là mes visées. Il s'agit, non d'aller en guerre et d'attaquer le luxe comme un ennemi public, mais de le prendre de biais et de lui mettre un contre-poids. Ici encore, messieurs, laissez-moi vous parler de ce qui se passe chez moi. Vous savez que, selon la maxime des anciens politiques, l'État doit se gouverner par les mêmes principes que la famille, et je ne vois pas pourquoi on n'appliquerait pas à notre pays les règles de ma maison, si elle est bien tenue.

Au mois de janvier dernier, quand j'eus établi mon budget pour la nouvelle année, avec cette division : chapitre du nécessaire et chapitre du superflu, Mme Giraud, ma femme, s'était imaginé qu'elle allait, comme on dit en style de finance, se mouvoir tout à son aise dans ce second chapitre. Elle parlait déjà de démolir, de rebâtir, de renouveler sa garde-robe, et d'arranger notre jardin à la façon du bois de Boulogne, des massifs, des gazons, des rocailles et une cascade. Ç'a été mon tour de lui faire la leçon : « Doucement, lui ai-je dit, le luxe est légitime, vous me l'avez prouvé, mais à trois conditions : la première, d'épargner sur le superflu d'aujourd'hui ce qui sera peut-être nécessaire de-

main : c'est la part de l'économie ; la seconde, de donner un peu de son trop à ceux qui n'ont rien du tout : c'est la part de la charité ; la troisième, de distinguer entre le luxe matériel et un autre luxe qui vaut mieux : celui où l'esprit a son lot. » Mme Giraud, qui a du sens, a compris la chose à merveille. Au bout de son premier semestre, elle a mis de côté, sur les fonds du second chapitre, cent écus dont elle a fait don, moitié à l'église, pour les indigents, moitié à la commune, pour qu'on répare la salle d'asile. Elle a payé les frais d'école du petit dernier de notre fermier ; elle a acheté des livres sérieux, et même elle les a lus, et, à mesure qu'elle aime à lire, elle aime moins à s'habiller. A vrai dire, j'y comptais un peu. Quand les femmes soigneront davantage leur esprit, elles penseront moins à la toilette, ou du moins la toilette ne sera plus chez elles une distraction de l'oisiveté, ni un plaisir de vanité, ni une arme de coquetterie, mais une sorte d'art innocent, le goût de la grâce et de l'élégance. Encore un semestre comme cela, et Mme Giraud aura son bois de Boulogne, ou plutôt elle ne l'aura pas, car elle aimera mieux s'en passer.

Voilà mes principes, messieurs. Je voudrais, je l'avoue sans aucune modestie, que l'État s'y prît comme moi et qu'il réglât son budget sur le patron du mien. L'État, qui a du superflu, car il est souvent question de ses excédants de recettes, prélève-t-il, premièrement, la part des économies ? Pas encore, à ce qu'il paraît. Son superflu s'en va sans dire adieu à personne, et une fois parti, bonjour ! Mais l'État nous promet que bientôt il mettra quelque chose de côté. Ayons la foi et la patience et ne soyons pas trop vétilleux. L'État fait-il secondement la part de la charité ? Là-dessus ce n'est pas moi qui doute de ses bonnes intentions. L'humanité est là, sans compter l'intérêt. Sous notre régime moderne de l'influence des masses et du suffrage universel,

la bienfaisance de l'État n'est pas seulement une obligation de morale, c'est aussi bel et bien une nécessité de politique. Quelles que soient ses raisons, elle a de bons effets, et j'y applaudis des deux mains.

Que l'État double, s'il le peut, le budget de la charité. Mais, avant tout, qu'il triple le budget de ses écoles. L'éducation du peuple, voilà le plus beau luxe de la société, le luxe intellectuel, qui est le contre-poids du luxe matériel. Dans une société où l'esprit est le maître et plane bien haut au-dessus des intérêts, le luxe matériel, balancé et mis à sa place, est un bon auxiliaire au service du commerce et de l'industrie; c'est l'ornement de la civilisation et l'éclat naturel de la fortune du pays. Et j'ajoute, messieurs, que ce n'est pas trop des institutions libres et du grand mouvement qu'elles impriment aux idées, pour maintenir l'esprit dans cette prééminence au-dessus des intérêts positifs et du luxe, qui deviennent des despotes s'ils ne sont des subordonnés. Par contre, dans les pays où l'esprit est le subalterne, la richesse et le luxe, ne trouvant rien pour les mater, débordent et submergent tout, et les nations, déchues de la pensée, s'abîment dans la jouissance comme on s'enfonce dans la vase. Nos écoles, messieurs, c'est votre ancre de salut. Dans nos colléges tout va, sinon très-bien, du moins un peu mieux que naguère, et tout marchera comme il faut, si l'on a le courage de détruire ce qui reste du trop fameux plan d'études. Serrer le frein aux sciences, qui poussent aux idées positives, rendre l'essor aux lettres, qui élèvent vers l'idéal, défaire ce qu'on a fait et refaire ce qu'on a défait, voilà le programme en deux mots : il est simple à exécuter. Mais le point capital, ce sont les écoles du peuple, le premier luxe d'un pays. Je comprends qu'on soit ébahi devant une capitale, avec des rues immenses, alignées à perte de vue, et des maisons toutes neuves ou rebadigeonnées, et des boulevards comme des grandes routes, et des jardins

comme des parcs, et des casernes comme des palais, et des mairies comme des églises. Mais quelle belle chose, messieurs, plus belle encore, à ce qu'il me semble, qu'un peuple qui sait lire et penser ! Nulle part en Europe il n'y a de cités plus brillantes que les nôtres. Mais combien de pays où les âmes sont mieux tenues ! Qu'est-ce que les petits chefs-lieux des petits cantons de la Suisse, à côté de Paris, de Lyon et de Bordeaux ? Mais en Suisse tout le monde a été à l'école, et les laboureurs des vallées et les bergers de la montagne lisent couramment dans l'Évangile. En France il y a des milliers de communes qui n'ont pas d'instituteurs, et douze millions d'adultes qui ne savent pas lire. Rien que dans notre canton, et ce n'est pas un des pires endroits, la moitié des garçons et les deux tiers des filles n'apprennent ni A ni B, les gens du pays vous le diront. Quand j'y pense, mon esprit se monte. Les étrangers sont des malins : ils admirent tout haut notre faste national; tout bas ils se gaudissent de notre ignorance, et le voisin John Bull, qui sait lire, écrire et compter, se moque de Jacques Bonhomme, qui s'est payé des palais et qui ne peut même pas épeler les noms de ses grands hommes sur les socles de leurs statues. Ceux mêmes chez nous qui, dans le peuple, ont appris la lecture, l'écriture et le calcul, savent-ils pour cela ce que le peuple devrait savoir ? On jette dans leur cerveau une petite provision de notions toutes faites : leur apprend-on à l'augmenter, et les instruit-on à s'instruire ? Leur enseigne-t-on à bien connaître et à bien diriger leurs facultés, à développer en eux les idées de devoir et de droit, de justice et de dévouement, dont le germe est dans toutes les âmes, mais languit et avorte s'il n'est pas cultivé ? Peuvent-ils être, en un mot, les artisans de leur progrès moral ? Trop souvent, vous le savez bien, leur âme chôme comme leurs bras. Je ne fais pas de reproche à leurs instituteurs. On a coutume de les blâmer; je me contente de les

plaindre. Que peuvent-ils enseigner, sinon ce qu'ils ont appris, et qu'ont-ils pu apprendre? Il n'y a pas chez nous, comme en Prusse, de système bien précis d'instruction primaire, non plus que de littérature populaire, comme il y en a en Amérique, non plus que de livres pour les ignorants. Et puis, les pauvres maîtres d'école, quel respect inspirent-ils, quelle influence ont-ils? C'est à peine s'ils gagnent leur pain! Et vous parlez, messieurs, d'améliorer le sort des classes laborieuses! Élevez-les donc d'abord dans le sens chrétien de ce mot: *élevez*. Cela ne veut pas dire: « Diminuez le travail, augmentez les salaires, tâchez que les artisans deviennent des bourgeois. » Non; n'affranchissons personne de la loi du travail, car le travail est un bienfait. Il nous coûte l'effort et la peine et nous rapporte la vigueur et la joie. C'est parce qu'il lasse qu'il aguerrit, c'est parce qu'il est dur qu'il est salutaire. O la triste philanthropie de ceux qui ont rêvé pour l'homme le travail attrayant! Ce n'est plus le travail alors, ce n'est que le plaisir; ce n'est plus un maître sévère, c'est un joyeux compagnon. Pour moi, je dis avec un sage: « Si Dieu offrait aux hommes de supprimer la faim, la soif et le froid; s'il disait au laboureur: « Dételle ta charrue, le blé poussera « tout seul; » s'il disait au forgeron: « Jette là ton marteau, « le fer mollira sous tes doigts, » nous répondrions au bon Dieu: « Seigneur, ne changez rien au monde tel que vous « l'avez fait, avec le froid à endurer, la faim à prévenir et « la nature à vaincre. Vous nous avez donné une intelligence « et des bras; laissez-nous travailler et mériter le paradis. » Ce que je demande donc pour le peuple, ce n'est pas le loisir; ce n'est pas davantage l'influence ni le pouvoir. L'élévation dont je parle n'est pas celle des conditions. Élever le peuple, c'est élever son âme, et comme un oiseau s'élève quand il étend ses ailes, une âme s'élève aussi quand elle déploie ses facultés, et par son libre essor monte à une plus

noble sphère de pensée et d'action[1]. Donnez aux fils du paysan et de l'ouvrier ces ailes de l'esprit, en multipliant les écoles, les maîtres et les bons enseignements; faites des âmes d'abord, et vous ferez ensuite des rues, des places publiques, des boulevards et des jardins. Vous me direz, messieurs, que je vous apporte de mon village des idées vieilles de deux mille ans. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que les païens, qui ont dit les premiers que l'âme humaine est le plus beau des édifices, parce qu'elle est la maison de Dieu, nous ont donné à nous chrétiens une bonne leçon à méditer? D'ailleurs, si vous trouvez que je ne sais pas vous parler, écoutez à ma place quelqu'un dont l'éloquence était forte et généreuse comme son cœur et répandait avec chaleur les sentiments honnêtes et les sages idées:

« Ce qu'il y a de plus grand dans la cité, c'est l'homme lui-même: il en est la fin. Nous admirons les palais, mais l'ouvrier qui les bâtit est plus grand que les palais. La nature humaine, sous sa forme la plus humble, dans le dernier des misérables, est plus précieuse que tous les embellissements de la rue. Vous parlez de la prospérité de nos villes. Je ne connais qu'une véritable prospérité. L'âme humaine grandit-elle et prospère-t-elle? Ne me montrez pas vos belles rues où la foule se pousse, car je vous demanderai : Qui la pousse, cette foule ? Est-ce une cohue à l'âme vile, égoïste, vouée au culte de l'or, méprisant l'humanité? Ces femmes que je rencontre sont-elles des prostituées aux brillantes parures, ou des femmes à la mode, oisives, prodigues, à charge à elles-mêmes et aux autres? Vais-je y trouver ces jeunes gens qui étalent leur jolie personne comme le chef-d'œuvre de la nature, qui perdent les heures dorées de la vie dans la dissipation et l'oisiveté, et qui portent la débauche sur leur visage et dans leurs re-

1. Channing, *Œuvres sociales*, publiées par M. Laboulaye, t. I, p. 79.

gards ? Vais-je y heurter une foule rapace qui cherche à s'enrichir par la fraude et la ruse ? une foule inquiète, et que la crainte du besoin pousse à des moyens suspects pour gagner de l'argent ? une foule insensible, qui ne se soucie nullement d'autrui, pourvu qu'elle prospère et qu'elle jouisse ? Dans le voisinage de vos commodes et splendides demeures y a-t-il des retraites où habitent l'horrible misère, le crime insouciant, l'intempérance brutale, l'enfance à demi morte de faim, l'impiété, la dissolution, la tentation épiant la jeunesse imprudente ?... Votre prospérité alors n'est qu'une parade. Le véritable usage de la prospérité, c'est de rendre un peuple meilleur. De tous les beaux-arts, le plus grand est l'art de former de nobles modèles de l'humanité. Les plus magnifiques produits de nos manufactures ne sont rien auprès d'un individu sage et bon. Une cité qui pratiquerait le principe que l'homme est plus précieux que la richesse ou le luxe serait bientôt à la tête de la civilisation. Une cité où les hommes seraient élevés de manière à être dignes de leur nom deviendrait la métropole de la terre[1]. »

C'est là parler d'or, n'est-ce pas ? Celui qui tenait ce langage n'était ni un puritain, ni un quaker, ni un frère morave, ni un ennemi chagrin du progrès matériel et du bien-être des sociétés. C'était tout simplement un ministre de l'Évangile, aimant Dieu et l'humanité, et persuadé naïvement que les peuples se gouvernent mieux par les principes de Jésus que par ceux de Machiavel. C'était Channing enfin, le Fénelon des États-Unis, et ce qu'il trouvait bon à dire aux Américains de Boston est bon à répéter aux Américains de la France. Si Channing, messieurs, avait été comme vous conseiller général, comme vous, je le crois, il aurait émis des vœux touchant la taxe sur les chiens, les engrais arti-

1. Channing, *OEuvres sociales*, publiées par M. Laboulaye, t. I, p. 265.

ficiels et les allumettes chimiques; comme vous il aurait eu souci de nos routes, de nos rues, de nos places et du mobilier de la préfecture, mais il aurait aussi et préalablement demandé l'agrandissement de notre petit hospice, qui n'a plus assez de lits pour nos malades pendant l'hiver; et la réparation de la salle d'asile que les cinquante écus de Mme Giraud ne suffisent pas à payer; et l'entretien de notre pauvre école, qui n'a pas de quoi acheter des livres, et qui a besoin d'un sous-maître. Il serait digne, messieurs, de votre sage esprit et de votre bon cœur de penser à ces choses l'an prochain. Quand vous aurez travaillé au bien moral de notre pays, votre conscience sera plus à l'aise pour vous occuper du bien matériel et des dépenses de luxe, et vous n'en dînerez que mieux dans la salle à manger toute neuve de M. le préfet. Cela vous soit dit sans malice. Excusez la liberté de votre serviteur, et, si par hasard il se trompe, pardonnez à son erreur en faveur de ses intentions.

Veuillez agréer, etc.

Pour copie conforme, RIGAULT.

(*Journal des Débats*, 16 septembre 1858.)

RENAISSANCE DE LA PASTORALE. — LA PASTORALE D'AUTREFOIS ET CELLE D'AUJOURD'HUI. — LA MIONETTE,

par M. Eugène Muller.

Oui, la pastorale est ressuscitée. Elle était morte avec Florian, à l'heure opportune de mourir. Qu'aurait-elle fait, aux jours bruyants de la Révolution et de l'Empire? Au bruit

du fifre et du tambour, qui aurait pu entendre la flûte des bergers? De nombreuses années s'écoulèrent; un souffle de rajeunissement courut dans la littérature; les branches du vieil arbre tressaillirent, se gonflèrent de séve et poussèrent des bourgeons dont beaucoup sont, hélas! tombés avant que les fleurs fussent ouvertes. Le rameau desséché de la pastorale oublia seul de reverdir. Puis voilà qu'un matin, quand personne n'y songeait plus, elle refleurit de plus belle, au fond d'une lande du Berry, parmi les bruyères de la Mare au Diable. Quelle fut la surprise du public français, qui croyait tarie dans son âme la source des émotions champêtres depuis les jours lointains où il avait pleuré sur Némorin et sur Estelle! Partout on fit fête à l'aimable idylle ramenée parmi nous après une longue absence :

Sa bienvenue au jour lui rit dans tous les yeux.

Des rives de la Creuse, où elle avait repris naissance, elle s'est vite propagée dans les autres provinces, et il n'est pas aujourd'hui de genre plus cultivé. Du sol de toutes nos campagnes éclosent à l'envi les scènes de la vie rurale, scènes bretonnes, scènes provençales, scènes du Languedoc et du Jura, de la Normandie, du Bocage et de l'Armagnac. Toutes ces idylles qui s'épanouissent à la surface d'un pays si médiocrement pastoral, dans l'atmosphère fumeuse des idées positives, forment un contraste piquant, comme feraient des pots de fleurs sur les fenêtres d'une usine. Toute la question est de savoir si ce sont des fleurs naturelles ou bien des bouquets de papier.

On me permettra un aveu : c'est que j'aime beaucoup l'Idylle, et pourtant je n'y crois pas. Je l'aime précisément parce qu'il n'y a plus de bergers. Si nous étions les pâtres que Théocrite a chantés, nous ne lirions pas ses bucoliques (à supposer que l'on sût lire chez les chevriers de Sicile). Nous le prierions de nous conter les fêtes de Syracuse et de

la cour d'Hiéron. Pourquoi nous laissons-nous charmer par les histoires des Mohicans, des trappeurs, des chasseurs de chevelures, des prairies et des forêts vierges, sinon parce que nous sommes Français et civilisés, médecins, avocats, journalistes, bureaucrates, vivant dans les murailles des villes, montant la garde, payant l'impôt, tournant chacun comme une roue sous la force motrice de la grande machine? Lorsque les Mohicans liront des romans, on trouvera dans leurs wigwams, non pas les œuvres de Cooper, mais celles de Balzac et les *Mystères de Paris*. Voilà pourquoi j'aime l'idylle : c'est pour moi une manière de me dépayser. Je ne me demande pas tout d'abord si ce monde rustique est une invention ou une réalité. C'est un autre monde que le mien. Palémon, Galatée, Diane, Céladon, ne ressemblent pas à ces messieurs et à ces dames que je rencontre matin et soir sur les boulevards ou aux Tuileries, et par là ils me plaisent, comme dans Shakspeare Ferdinand, Claudio, Imogène, Rosalinde et tous ces personnages créés par la fantaisie, comme par la baguette d'une fée. Ce n'est que plus tard, à la réflexion, que je m'aperçois que ces trésors charmants de la pastorale n'ont jamais vécu sur la terre, et qu'ils sont les enfants non de la nature, mais de l'art, qui a lui-même formé l'idéal de l'idylle, en combinant les naïves perfections de la vie primitive avec les perfections savantes de la vie civilisée. L'idylle, par exemple, prête aux hommes des champs un sentiment profond des beautés de la nature, qui est le privilége des artistes et des poëtes. Le mot de Virgile :

> O fortunatos nimium, sua si bona norint
> Agricolas!

heureux les cultivateurs, s'ils connaissaient leur félicité! est également vrai dans un autre sens. Heureux l'homme des champs, si, comme le poëte et l'artiste, il savait jouir

des merveilles que la nature étale sous ses yeux! Heureux si le passage d'un rayon de soleil au travers de la feuillée, si la goutte de rosée tremblant à la pointe de l'herbe, si la forme indécise d'un nuage dans le ciel, ou les lignes sévères et les sombres couleurs d'un grand horizon lui procuraient, comme aux âmes familières avec les jouissances du beau, la volupté sentie du regard et du rêve! Heureux l'homme des champs, s'il était tout ensemble Corydon et Virgile! Mais il n'est que Corydon. Dans ces beaux sillons où Georges Sand contemple la couleur du terrain « d'un brun vigoureux » et « ces lignes d'eau que le soleil fait briller comme de minces filets d'argent, » le laboureur qui déchire et ensemence la terre n'aperçoit que les sacs de blé de la récolte prochaine et le payement de son loyer. Dans la prairie que le Lorrain rougit des feux du soleil couchant et où Victor Hugo fait rêver la vache immobile, le maître du troupeau, moins rêveur que la vache, suppute le prix qu'il vendra ses bêtes au marché du samedi. Pour trouver beau un beau paysage, il n'est pas besoin d'être bachelier; mais pour s'expliquer sa beauté, pour savourer la volupté intime de l'admiration réfléchie, ce n'est pas trop d'une culture morale, d'ordinaire inconnue aux personnages de l'idylle. L'idylle le comprend si bien, qu'elle ne manque presque jamais d'accorder à ses héros une fleur de sensibilité, qui pourtant ne pousse pas dans les âmes rustiques comme les marguerites dans les prés. Puis comme il n'est pas facile d'avoir à la fois un esprit très-inculte et une âme très-délicate, l'idylle leur donne par surcroît une grande finesse d'idées : nouvelle perfection, nouveau mensonge de l'art. Enfin, comme il est impossible d'exprimer sous des formes continuellement naïves des idées très-fines et des sentiments très-délicats, l'idylle a beau s'assortir de locutions villageoises et emprunter même aux patois, sous la langue du hameau perce la langue littéraire, et l'on recon-

naît vite la princesse déguisée sous le fichu de la paysanne. A vrai dire, je sais des pastorales charmantes, et j'y trouve une grâce, une imagination, une sensibilité qui m'émeuvent et qui me ravissent. Je n'en sais pas une parfaite, et je doute qu'on en puisse trouver. Si l'idylle fait sentir, penser et parler les paysans et les pâtres, comme ils sentent, pensent et parlent, l'idylle me rebute par sa rusticité. Si elle idéalise, à la manière dont je l'ai dit plus haut, leurs sentiments, leurs idées et leur langage, elle me donne des scrupules sur sa vérité. Si elle est vraie, je ne l'aime pas, et quand je l'aime, c'est qu'elle est fausse. Tant pis pour moi! je ne l'aime pas moins.

Après cet aveu, j'éprouve quelque embarras à dire que j'aime l'idylle de M. Eugène Muller, car j'ai l'air de lui faire un mauvais compliment. Et cependant il est bien vrai que *la Mionette* est, après *la Mare au Diable*, le plus aimable ouvrage qu'ait produit le renouveau de la pastorale. C'est une histoire de village, très-simple, très-touchante, dont le charme est dans les détails, et que l'analyse, je le crains, va gâter. Dans un hameau, sur le bord de la Loire, vit une famille de paysans mal famée et mal vue de tous. On les appelle les Vipériaux. La mère, vicieuse et fainéante, dresse ses filles à mendier; le mari et le fils, d'abord laborieux et honnêtes, voyant leur peine perdue et le désordre dans la maison, se sont laissés aller à mal et mènent une vie de maraude, de paresse et d'ivrognerie. Un jour que l'aînée des filles, la Mionette, s'en va tendre la main aux portes, suivie de son petit chien Blanchet, elle rencontre Marcellin Bouvron, un garçon de quinze ans, qui a coutume de la tourmenter encore plus méchamment que les autres vauriens du village et de jeter des pierres à Blanchet. Celui-ci, cheminant derrière la Mionette, passait sur une planche un ruisseau grossi par les pluies. Marcellin secoue la planche, et le chien tombe dans l'eau. La Mionette s'y

jetté pour sauver la pauvre bête ; mais l'eau la renverse et l'emporte, et elle allait se noyer, si Marcellin, effrayé, n'avait tiré de peine la Mionette et Blanchet. Un autre jour, Marcellin s'étant laissé choir d'un arbre, la Mionette le trouva par terre évanoui, lui fit reprendre ses sens en lui baignant le front d'eau fraîche, et lui prêta son épaule pour qu'il s'appuyât de la main en marchant. A l'entrée du village, Marcellin lui dit au revoir et voulut s'en aller seul, et la Mionette pensa qu'il avait honte d'être vu avec elle, d'autant que chaque fois qu'il la rencontrait aux champs ou dans le bois, il lui disait de bonnes paroles, et que dans la rue, tout au contraire, il n'avait pas l'air de la voir. Elle sentit bien que c'était à cause qu'elle était une mendiante et que sa famille avait mauvais renom, et, prise de confusion, elle forma le bon propos de travailler pour gagner sa vie. Elle entra dans un atelier où l'on dévide la soie, et bientôt devint une des meilleures ouvrières. Avec le goût du travail vient celui de la bonne tenue. Voilà la Mionette qui ravaude ses nippes, qui peigne ses cheveux, qui se serre la taille, et l'on ne dirait plus que c'est une Vipériaude, tant elle est propre et avenante ! Vous devinez sans peine que Marcellin a le cœur pris et que de son côté la Mionette aime Marcellin. Mais lui est riche et d'une honnête souche ; elle est fille de mauvaises gens, tout son avoir se réduit à ce qu'elle gagne au dévidage. Lors donc que Marcellin, l'aimant à en perdre la tête, lui fait offre de l'épouser, elle refuse net, par honneur, pour qu'il puisse épouser une fille moins indigne, et de famille mieux assortie. Deux jours après, son père, sa mère, son frère sont arrêtés, mis en prison et bientôt condamnés pour vol. La Mionette quitte le village avec sa petite sœur et va s'établir à la ville où, par l'aide de quelques bonnes âmes et le travail de son aiguille, elle gagne honnêtement son pain. Marcellin est tombé malade, malade d'amour et de chagrin, et peu s'en

faut que la fièvre ne l'ait emporté loin. A peine sur pied, il court à la recherche de la Mionette, et encore une fois lui demande de l'épouser. Plus que jamais la Mionette refuse par délicatesse, et même elle lui fait défense de chercher à la revoir : de sorte que Marcellin, persuadé qu'elle ne l'aime pas, retourne chez lui la mort dans le cœur.

Plusieurs années après, quand la Mionette et sa sœur reviennent au village avec leur père et leur frère qui ont fini leur peine (la mère est morte dans la prison), Marcellin est marié à Jeanne Micalon, une fille de fermier, jeune et à son aise, mais vaine au dernier point, coquette, querelleuse, et Marcellin n'est pas heureux. Quelle différence entre Jeanne Micalon et la Mionette ! Celle-ci a gagné quelque argent à la ville, et loué quelques acres de terre autour de sa maison. Son père et son frère, que la prison a corrigés, travaillent aux champs comme de fins laboureurs. La petite sœur Claudette, qui a appris à coudre, a de bonnes pratiques et va en journée. La Mionette mène la maison, qui est tenue comme pas une, et les Vipériaux se font peu à peu une renommée aussi bonne qu'elle était mauvaise autrefois. Pourtant la Mionette ne se marie pas. Elle refuse tous les partis. Elle est triste et songeuse, et l'on sent bien qu'elle a au fond du cœur quelque chose qu'elle ne dit pas. Bref, elle n'est pas heureuse, non plus que Marcellin ; et l'on ne saurait quand finira le chagrin de ces pauvres jeunes gens, si la Loire ne venait à déborder. Le père et le fils Vipériaux périssent comme de braves gens, en tâchant de sauver des personnes du village. La femme de Marcellin, près de mettre un enfant au monde, meurt de saisissement, et son enfant avec elle. Entre Marcellin et la Mionette il n'y a plus de barrière ; et c'est le père Bouvron qui leur met un beau jour leurs deux mains l'une dans l'autre, et qui les conduit à M. le curé. Voilà toute l'histoire.

Maintenant je voudrais chercher par où la pastorale d'aujourd'hui ressemble à celle d'autrefois et par où elle en diffère. Voyons d'abord les différences. La première, c'est que les acteurs ne sont plus des bergers. Quoiqu'on ait tenté de nos jours de rajeunir la bergère en l'appelant une *pastoure*, et en lui retirant la houlette à rubans roses, la panetière de jonc et le petit chapeau couronné de fleurs, il reste toujours quelque fadeur rien que dans l'idée de bergère et de bergerie. L'ouvrière et l'atelier sont plus en faveur parmi nous, et la pastorale a eu soin de prendre pour une héroïne une *artisane* de village, une dévideuse de soie, plutôt qu'une gardeuse de moutons. Par là la pastorale, comme les autres genres littéraires, porte la marque de l'esprit du temps, et atteste la place de plus en plus considérable faite aux classes ouvrières dans la littérature, comme dans la société.

Une seconde différence, c'est que l'ancienne pastorale, vouée aux douces images des vertus de la vie champêtre, s'abstenait scrupuleusement de peindre le vice et les *méchants*. Ses personnages favoris sont l'amant tendre et désolé qui soupire sur la flûte au bord d'un ruisseau; l'amante brûlant, comme lui, d'une flamme fidèle, mais soumise, hélas! à la volonté inflexible d'un père; le père qui gémit de séparer deux cœurs si étroitement unis, mais qui a promis sa fille au fils d'un autre vieillard, son bienfaiteur et son ami; enfin ce fils lui-même, ce rival dénoncé aux échos d'alentour par les plaintes de la bergère, mais estimé néanmoins de tous les lecteurs honnêtes, car il a le cœur haut placé, et presque toujours, par un trépas opportun ou par un noble sacrifice, il fait le bonheur des amants et le dénoûment de la pastorale. Ce personnel invariable a rendu monotones les grâces de l'innocence et les épreuves de la vertu. On s'est lassé de ces agneaux, et on a réclamé des loups. La pastorale d'aujourd'hui s'est pourvue de loups à

souhait, et dans *la Mionette*, la famille des Vipériaux en offre tout un assortiment, avec des nuances et des contrastes. La mère, la vieille pécheresse, meurt sans s'amender. Le père et le fils, qui font une fin si exemplaire, commencent par être des voleurs; les deux sœurs, par mendier et par vagabonder. Enfin il y a une troisième sœur, Nanon, qui ayant de beaux yeux, à la perdition de son âme, a quitté la maison paternelle pour venir chercher fortune à Paris. On la voit d'abord courtisane, et venant étaler dans une riche voiture son luxe impudent devant les gens de son village. On la retrouve en pleine misère, marchant pieds nus par les chemins, et demandant la charité à la Mionette, sa sœur, devenue la riche fermière, Mme Marcellin Bouvron. La pastorale moderne a cherché le contraste moral, et peut-être un peu commun, de la jeune fille honnête qui s'élève à l'aisance par le travail, avec la fille perdue qui tombe par le vice dans la mendicité. Et la pastorale en cela suit encore le goût du temps, à qui plaisent les oppositions fortement accusées, et qui aime à retrouver son personnage de prédilection, la courtisane parisienne, là même où on l'attend le moins.

Une dernière différence, se trouve dans la langue des acteurs. Les personnages de l'ancienne idylle parlent, ou peu s'en faut, la même langue que les poëtes et les gens de lettres. Je n'excepte pas même les bergers de Théocrite, les plus vrais de tous les bergers. Ce n'est pas Théocrite qui parle comme eux; ce sont eux qui parlent comme Théocrite; tout simple qu'elle veut être, leur langue n'en est pas moins littéraire et polie. Qu'est-ce donc dans Florian? Estelle et Némorin causant sur le bord du Gardon, usent, sans aucun embarras, des façons de parler les mieux reçues dans les salons du XVIII[e] siècle : « Estelle, répond Némorin, si vous connaissez mon cœur, si vous avez la moindre idée du sentiment si profond et si tendre qui l'occupe tout entier, vous devez

être bien sûre que ma mort suivra mon départ. Mais il fallait vous voir malheureuse, ou le devenir moi-même ; je ne pouvais hésiter. Hélas! nous le sommes tous deux! Je le crains et je l'espère.... Pardonnez-moi ce mot, Estelle; il échappe à ma seule tendresse : le malheur n'a point d'orgueil. » Aujourd'hui la pastorale s'efforce de se dérober à la langue littéraire pour atteindre à la vérité. Elle emprunte les mots du village, dussent-ils n'être pas compris du public de la ville. Elle ressaisit dans le passé des formes de langage auxquelles la désuétude tient lieu de rusticité. De ces locutions de terroir et de ces vieux mots rajeunis elle se compose une langue qui ne manque ni de piquant ni de grâce, et qu'elle croit certainement la langue de la nature.

Malgré toutes ces précautions, je crains que la pastorale d'aujourd'hui ne soit guère plus vraie que la pastorale d'autrefois. Je veux bien que les artisanes remplacent les bergères ; mais à quoi se réduit le progrès? A un changement de profession. C'est une ouvrière que la pastorale idéalise aujourd'hui, comme hier c'était une bergère, et elle l'idéalise de la même façon par l'alliance imprévue de la simplicité champêtre, avec des perfections d'une telle délicatesse que l'éducation seule peut les porter si loin, par exemple la Mionette. L'auteur la place tout d'abord au plus infime degré du développement moral, comme pour nous montrer la puissance des bons instincts même privés de toute culture. Les bergères de l'ancienne idylle lisent sur l'écorce des hêtres des chiffres amoureux et en gravent elles-mêmes de leur savante main. La Mionette, à ce qu'il semble, ne sait ni lire ni écrire. Pendant qu'elle mendie, elle ne va ni à l'école ni au catéchisme. Dans la maison de ses parents, elle n'est témoin que d'actions mauvaises et n'entend que de grossiers propos. Elle est née bonne sans doute, mais nul exemple honnête n'a donné l'éveil à ses

excellents instincts. Son premier bon sentiment, c'est un mouvement de compassion pour un petit chien qu'on veut noyer. J'aime cette idée, du reste ; elle est naturelle et fine. Vivant d'une vie presque animale, la première sympathie de la Mionette est pour les animaux. Elle élève le petit chien, et dès lors elle s'attache à lui. Elle a une affection. Avec l'affection, commence la vie de l'âme. L'attachement pour Blanchet amène la gratitude pour Marcellin, qui a sauvé Blanchet; la reconnaissance la conduit à l'amitié, l'amitié à l'amour, et le premier effet de l'amour, c'est de lui donner honte de la paresse et du vagabondage. Partie, pour ainsi dire, de l'animalité, elle arrive, sans culture, par la seule puissance de sa nature privilégiée et le seul prodige de l'amour, au sentiment moral, au désir du travail. Telle se déroule devant nous, dans une suite de scènes ingénieuses, cette gradation psychologique, que je veux bien admettre sans contestation. Elle ne s'arrête pas là : le sentiment moral et la honte une fois éveillés dans cette jeune âme enfantent l'abnégation, le dévouement et l'héroïsme, et la Mionette concilie, selon l'idéal de l'idylle, l'extrême simplicité de l'esprit et l'extrême délicatesse du cœur.

La simplicité de l'esprit, elle la laisse voir surtout dans les choses d'amour. C'est une parfaite innocente. Quand Marcellin lui dit : « Eh ben mais, on ne peut donc pas être amoureux d'une fille, sans pour ça se vouloir marier avec elle? — Je ne croyais pas, » répliqua la Mionette. Aussi la pastorale d'aujourd'hui, comme l'ancienne, se complaît-elle à peindre cet amour d'une jeune âme qui ignore l'amour, sujet charmant et si cher à l'idylle, qu'elle y revient toujours, et qu'après *Daphnis et Chloé*, après *Estelle*, après tant d'autres, elle raconte encore une fois l'histoire de ce premier regard, de ce premier baiser qui font rougir et pâlir, transir et frissonner, pleurer et sourire sans qu'on sache pourquoi. Seulement l'idylle a changé de ton.

« Némorin (dit Florian) s'approche, baisse les yeux, se met à genoux, et ses lèvres brûlantes osent à peine effleurer le vif incarnat de la joue d'Estelle. Oh! que ce baiser le rendit à plaindre! Oh! combien il redoubla le feu qui commençait à s'allumer dans leurs âmes! La liqueur exprimée de l'olive ne rend pas plus ardente la flamme sur laquelle on vient de la jeter. Depuis cet instant, Némorin sentit croître chaque jour le sentiment qui l'entraînait vers Estelle; chaque jour la tendre bergère trouva Némorin plus aimable. L'âge vint ajouter de nouvelles forces à leur penchant mutuel. Bientôt Estelle fut alarmée du trouble involontaire qui l'agitait; bientôt Némorin, effrayé, connut toute la violence du feu qui le consumait : mais il n'était plus temps de l'éteindre. Tous deux étaient frappés d'un trait dont la blessure ne devait jamais guérir; tous deux avaient à combattre leur cœur, l'amour et seize ans. »

Ainsi parle l'idylle du XVIIIe siècle, prodigue d'exclamations qui ont un air de pathétique, de belles périphrases qui ont un air d'élégance, et de traits sentencieux qui ont un air de philosophie.

« Comme Marcellin était assis auprès de la Mionette et tenait toujours son bras autour de sa ceinture, il ne fut pas sans éprouver un certain plaisir, et même, quand il pensa qu'il devait la quitter, il se pencha presque involontairement vers la joue de la pauvre fille, y posa ses lèvres... et il l'embrassa. La Mionette (et Marcellin en fut encore bien étonné), la Mionette ne se fâcha ni ne s'éloigna de lui; mais de l'air le plus simple et le plus tranquille : « Tu m'as « embrassée, Marcellin; c'est donc que tu as de l'amitié « pour moi? — Oui, pardieu! s'écria Marcellin qui était « comme en fièvre. — Eh ben, merci, continua-t-elle, va, « je te la rends bien. Mais voilà qu'il est tard ; prenons cha- « cun d'un côté, afin qu'on ne puisse nous voir ensemble. « Adieu, Marcellin.... » La Mionette, en s'en allant, était dans

une agitation de sang qui lui était encore inconnue. C'est en vain qu'elle cherchait à se calmer. Ses mains étaient comme en feu, son front aussi; sa respiration était pénible. Elle croyait toujours sentir autour d'elle le bras de Marcellin, et il lui semblait que la bouche du jeune homme fût encore contre sa joue. « Pourquoi suis-je comme ça? » se demandait-elle. Et elle ne pouvait se l'expliquer que par le plaisir que Marcellin lui avait fait en l'assurant qu'elle avait son amitié. »

Ainsi parle l'idylle d'aujourd'hui, curieuse de la grâce et de la naïveté, et en apparence bien plus vraie que l'autre.

Mais cette naïve enfant, cette Mionette qui croit qu'on ne peut être amoureux que des personnes qu'on veut épouser, et qui se laisse embrasser avec un plaisir si candide, c'est la même qui, peu de temps après, quand Marcellin lui parlera d'amour, refusera de l'entendre, « parce qu'elle ne veut aimer qu'un homme qui pourra devenir son mari. » Que s'est-il donc passé entre l'une et l'autre scène? La Mionette a vu Nanon, qui en moins d'une heure l'a *instruite*, et, soit dit en passant, j'ai peur que les esprits délicats ne pardonnent pas à M. Muller d'avoir chargé une courtisane, la propre sœur de Mionette, d'éclairer cette âme ingénue par les confidences de sa vie souillée. La Mionette, à son école, perd l'ignorance virginale. Est-ce une raison, s'il vous plaît, pour acquérir si vite la science du devoir, surtout de ces devoirs délicats qui sont pour ainsi dire le luxe de la morale, et que ce simple discernement du bien et du mal ne suffit pas à révéler? A ne consulter que la conscience (et la Mionette, qu'on y songe, n'a que la conscience pour se guider), rien n'empêche la jeune fille d'épouser Marcellin; elle est aimée, elle aime, elle se sait honnête fille, et, si Marcellin la veut absolument pour femme, malgré sa pauvreté et le mauvais renom de ses proches, dont elle est fort innocente, ce n'est qu'un plus grand honneur pour

elle et pour Marcellin. Voilà ce que dit la conscience. Comment parle la Mionette?

« Je viens de te le dire et je te le répete : je t'aime ; mais cet amour entre nous c'est comme un malheur, comme un sort jeté : car, quoi qu'il advienne, nous ne pourrons jamais être mariés l'un à l'autre. Aussi ma résolution est prise. Dans quelques jours je partirai du village ; j'irai.... je ne sais pas dans quel pays encore ; mais je trouverai une maison religieuse où je m'offrirai pour servante, n'ayant point de dot à fournir. Tu ne me reverras plus, tu n'entendras plus parler de moi, tu m'oublieras.... et moi je ferai aussi mon possible pour t'oublier. Puis tu aimeras quelque autre fille moins indigne que tu épouseras, qui te rendra heureux, et j'aurai cette satisfaction de n'avoir point porté empêchement à ton bonheur en te laissant entretenir cet amour qui serait une folie ; ça m'aidera à ne pas trop sentir la solitude où je serai. A présent, tu sais tout, Marcellin ; tu as eu mon secret ; c'est parce que je t'aime que je te l'ai donné. Ne me demande plus rien : car, à partir d'à présent, tu n'obtiendrais plus de moi que des marques d'indifférence. Mon projet est arrêté ; il faut que je le suive ! »

Je ne puis croire, je l'avoue, que le seul instinct moral, entièrement privé de culture, inspire de tels sentiments. Cette idée si nette et si excessive, à mon sens, de la mésalliance où s'expose Marcellin ; ce courage de fuir et de se faire servante dans un couvent pour qu'il cesse de la voir et de l'aimer et qu'il trouve le bonheur dans un plus *digne* mariage ; cette menace de ne répondre à son amour que par des « marques d'indifférence ; » une telle recherche de dévouement et de sacrifice supposent, si je ne me trompe, une délicatesse infiniment plus exquise que la simple connaissance du bien, telle qu'on la peut attendre d'une âme droite, mais inculte. Ici la Mionette n'est plus seulement une honnête fille ; c'est une véritable héroïne d'amour et

d'abnégation, et cette vertu supérieure, qui puise ses motifs dans une conception raffinée de l'honneur, ne peut être que le fruit d'une éducation morale achevée. Je ne veux pas méconnaître ce plaisir de surprise qu'on éprouve à trouver ces perfections inattendues dans un enfant de la nature; c'est comme si on cueillait une rose à cent feuilles sur une branche d'églantier. Mais les roses à cent feuilles ne fleurissent que dans les jardins, et la pastorale, selon sa coutume, idéalise la vie rustique par ce mélange artificiel des vertus les plus rares de la société polie avec la simplicité nue de la primitive nature.

On pourrait appliquer la même observation à quelques autres personnages, notamment à Marcellin. Leur langage s'élève et s'ennoblit outre mesure à la suite de leurs sentiments. Tout à l'heure on a pu remarquer dans les paroles de la Mionette quelques locutions distinguées, comme les idées qu'elle exprimait : *Entretenir un amour qui serait une folie; tu n'obtiendras plus de moi que des marques d'indifférence.* Marcellin, à son tour : « Je t'aime sincèrement, *profondément*, et je ne ferai rien pour *combattre en moi* cet amour.... Va, tu seras pour moi *comme une sainte qu'on prie, comme une madone qu'on adore.* » On passerait sur ces dissonances, qui sont presque inévitables, si ce n'était qu'un changement de ton; mais c'est un changement de langue. La pastorale, en adoptant le plus de mots qu'elle peut de la langue du village, afin de paraître plus vraie, se rend beaucoup plus difficile l'emploi de la langue littéraire, et, une fois qu'elle a dit de Marcellin qu'il est *amitieux* pour la Mionette, elle a perdu le droit de le faire parler comme un simple *amoureux*.

Il est donc permis de conclure qu'on s'exposerait à un mécompte, si l'on cherchait dans la pastorale d'aujourd'hui un idéal parfaitement vrai de sentiment et de langage. On ne le trouverait guère plus que dans la pastorale d'autrefois. Mais lorsqu'on a pris son parti sur le défaut du genre et

concédé à l'idylle une dispense de vérité, les scrupules du goût n'empêchent plus de sentir le charme de ces tableaux aimables. La lecture de *la Mionette* laisse une impression douce et bonne, et inspire de la sympathie pour le talent de son auteur. La fraîcheur de l'imagination, l'agrément de l'esprit, le don d'intéresser par des moyens simples et d'émouvoir sans frapper fort, ce sont des mérites toujours rares, et aujourd'hui plus que jamais. De telles œuvres, discrètes et calmes, contentes d'obtenir une larme ou un sourire, reposent de ces romans dont l'art violent ou lascif secoue l'âme du lecteur ou enflamme ses sens. Je ne m'étonnerais pas que la pastorale dût sa dernière renaissance au besoin d'émotions honnêtes et de paysages tranquilles qu'ont fait naître dans le public les débauches du pinceau et les ouragans de passions déchaînés depuis si longtemps dans la littérature. C'est peut-être le même public qui, après avoir bu de copieuses rasades à la coupe frelatée du roman réaliste, demande à l'idylle une jatte de lait pour se rafraîchir. Ce ne serait pas la première fois que l'intempérance donnerait le goût du régime. En ce cas-là, *la Mionette* doit un joli cierge à *Fanny* dans la chapelle de son village.

(*Journal des Débats*, 30 septembre 1858.)

LE CONGRÈS DE BRUXELLES ET LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE.

L'autre jour, en entrant dans la salle du congrès (c'était à la dernière séance), j'ai rencontré sur le seuil de la porte le philosophe Démocrite. « Vous êtes ici? lui dis-je. — Oui,

me répondit-il d'un air dégagé ; j'aime toujours à rire, et je ne manque pas un congrès. » Sans doute Démocrite lut sur mon visage que son irrévérence m'avait scandalisé, et que je professais plus de respect que lui pour le congrès de Bruxelles, car il reprit bien vite d'un ton plus sérieux : « Je vois votre illusion. Vous vous croyez dans un sanctuaire d'où la propriété intellectuelle va sortir couronnée et sacrée comme une reine légitime, à l'égal de la propriété matérielle, sa très-haute et très-puissante sœur. Vous êtes dans une cour d'assises, où la propriété intellectuelle comparaît comme prévenue et vient se faire juger, et (vous le verrez tout à l'heure) va se faire condamner. Si vous en doutez, cher monsieur, c'est que vous avez peu de mémoire. N'avez-vous pas, ainsi que moi, écouté environ une trentaine d'orateurs de toutes les professions, notamment des avocats, et de tous les pays, notamment des Français, qui, à la bonne nouvelle qu'il y avait, à deux pas de la France, un endroit où les hommes sont conviés à parler en public, ont passé la frontière, tout heureux et tout aises de se délier la langue ? Avouez de bonne foi que, sauf trois ou quatre discours qui ont été de vrais discours, vous n'avez entendu que des réquisitoires et des plaidoiries. Les plaidoiries, d'ailleurs fort éloquentes, sentaient d'une lieue, n'est-il pas vrai ? le palais de justice. Dame Propriété était une cliente. C'est avec cet art pathétique et cette pantomime oratoire qu'on défend les veuves et les orphelins, et qu'on fait pleurer le jury. Les réquisitoires dominaient, et dame Propriété, à mon grand amusement, a passé de mauvais quarts d'heure. Chacun de ses adversaires (et ils étaient en nombre !) défilait devant elle, et lui lançait en passant une rude mercuriale, qu'elle recevait tête baissée. L'un, à brûle-pourpoint, lui a dit bel et bien qu'elle n'est qu'une intrigante et une égoïste qui veut se faire un sort aux dépens de la société. Un autre, qui m'a plu, lui a prouvé gaiement

qu'elle n'est qu'une idiote, qui, au lieu d'enrichir les familles des auteurs, fera, si on l'écoute, la fortune des libraires, attendu que, le jour où le congrès de Bruxelles aura déclaré que le sieur de La Fontaine est à tout jamais propriétaire de ses fables, contes, etc., le sieur de La Fontaine s'en ira de ce pas chez son éditeur Barbin, vendra, séance tenante, la perpétuité de son droit, la mangera de même appétit qu'il a mangé son fonds avec son revenu, et ce seront les petits Barbin, et non les petits La Fontaine, qui profiteront du marché. Argument fort habile, qui a fait éclater dans tout son jour le désintéressement de messieurs les libraires, hostiles, pour la plupart, au droit perpétuel de propriété; argument qui, de plus, a le mérite inestimable de supposer *a priori* que les hommes de lettres sont tous des bourreaux d'argent et des imbéciles, qui, au lieu de laisser leur droit fructifier indéfiniment, scieront tout de suite l'arbre par le tronc pour dévorer la récolte.

« Mais le plus formidable de tous les orateurs, c'est celui qui, partant de cet axiome reconnu que tout le monde a toujours plus d'esprit que quelqu'un, a justement soutenu que l'idée de quelqu'un est toujours à tout le monde, et que c'est le public qui dicte ce qu'on écrit. Mon ami, M. Scribe, avait beau répondre en tapinois qu'au contraire le public ne devine que ce qu'on lui dit; il n'en est pas moins clair qu'un livre composé d'idées qui font partie de l'esprit humain, de mots qui font partie de la langue commune, et de lettres qui font partie de l'alphabet universel, est, comme a dit textuellement l'orateur, *une maison bâtie sur le terrain d'autrui*. La définition a eu un prodigieux succès, et parmi l'auditoire, tous ceux qui n'ont jamais bâti, pas même une maisonnette, ont chaudement applaudi à cette libéralité supérieure qui les faisait propriétaires de monuments et de palais. A ce moment, un de mes voisins (je crois que c'était vous, cher monsieur, Dieu me pardonne!) voulait

porter à l'orateur un alphabet et un dictionnaire, avec humble prière d'en tirer le plus tôt possible un chef-d'œuvre oratoire, pour la plus grande force de sa démonstration et pour les menus plaisirs de son auditoire. Mais j'ai fait taire l'interrupteur. Il me plaisait de voir un homme qui a écrit, qui a bâti des livres sur le terrain de la commune, traiter les auteurs comme ils le méritent et flétrir leur cupidité! Eh quoi! des prêtres de la pensée qui veulent faire de la pensée un trafic éternel! des astres qui vendent leur lumière et qui postulent le droit de la mettre à l'encan non-seulement aujourd'hui, non-seulement dans trente ans, mais jusqu'à la consommation des siècles! des artistes, des poëtes, des philosophes qui demandent à l'État un brevet d'invention pour la beauté qu'ils créent ou la vérité qu'ils découvrent, comme un industriel pour la lampe à modérateur ou pour l'encrier à siphon! Aussi le public a-t-il eu raison de battre des mains quand des orateurs philanthropes sont venus réclamer, au nom de la société, la libre imitation, la libre reproduction, la libre traduction des chefs-d'œuvre de l'art. Il est vrai, pour tout dire, qu'en écoutant ces paroles magnanimes retentir en Belgique, j'avais une tentation de demander la parole :

« Messieurs, aurais-je dit, au moment où vous plaidez pour « toutes ces libertés et où la Belgique tout entière fait une « ovation à votre éloquence, il y a un pauvre diable qui frappe « à la porte de la cathédrale d'Anvers et demande à voir la « *Descente de croix*. Le suisse le conduit devant un grand ta-« bleau recouvert d'une toile verte, et lui fait lire un édit « des marguilliers de la paroisse, portant qu'on ne lève pas « la toile gratis, et qu'il faut payer vingt sous pour avoir le « droit d'admirer Rubens. Ce pauvre diable n'a pas vingt « sous, et il sort de l'église comme d'un lieu de commerce, « en secouant la poussière de ses souliers. Et cet homme, « c'est peut-être un grand peintre futur, un nouveau Corrége,

« dont le génie, pour s'éveiller, n'attend que la vue d'un « chef-d'œuvre! Et partout où il mettra le pied sur le terri- « toire belge il trouvera des suisses aux portes des églises, « des toiles vertes sur les tableaux, et des marguilliers qui « demandent vingt sous. Messieurs, puisque vous êtes en « train de réclamer un si grand nombre de libertés, veuillez « donc y comprendre la liberté de l'admiration. » Voilà ce que j'aurais pu dire si je n'avais eu peur de désobliger la Belgique, notre hôtesse et notre amie. Mais je reviens à mon sujet, cher monsieur, et, je vous le répète, je trouve qu'il est bouffon de voir tant de grimauds faméliques, qui écrivaillent au jour le jour pour avoir de quoi déjeuner, déclamer au nom de l'esprit humain et s'arroger des droits impérissables pour de plates œuvres qui vont mourir. Le plaisant siècle que le vôtre, et comme cela m'amuse d'entendre parler de progrès! J'ai connu autrefois des gens de lettres d'Athènes qui jouissaient parmi nous d'une certaine réputation. J'ai connu trois poëtes qui s'appelaient Eschyle, Sophocle et Euripide. Ils ont fait à eux trois des centaines de tragédies où l'on trouvait quelque talent, et qu'on jouait non-seulement en Grèce, mais même chez les Parthes, comme on joue aujourd'hui vos petits vaudevilles jusqu'en Océanie. A eux trois ils n'ont pas touché autant de droits d'auteur pour leurs tragédies que le plus mince de vos dramaturges pour un mélodrame en trois actes. J'ai connu Platon, un philosophe de mérite, qui a traité toutes les questions qui regardent l'esprit, excepté la question de la propriété intellectuelle, et qui s'est contenté d'immortaliser son nom, au lieu de songer à perpétuer ce qu'il vous plaît d'appeler son droit. C'est que dans ce temps-là on avait une maxime que Cicéron, le type de l'homme de lettres ancien, a rendue par une belle image : « Les grands « hommes sont des flambeaux qui doivent se consumer pour « le genre humain. » Vous avez une autre maxime, que Beau-

marchais, le type de l'homme de lettres moderne, a mise sous cette forme expressive : « Il faut, au bout du mois, « payer le boulanger et la blanchisseuse. » La différence des maximes, c'est la différence des temps. Et c'est pourquoi vos hommes de lettres ne sont que des hommes d'affaires, la littérature qu'un métier, et le congrès de Bruxelles qu'un rendez-vous de petits intérêts et de petites idées, et un spectacle divertissant pour les gens de belle humeur qui aiment à rire de l'humanité. »

Ainsi railla le philosophe. J'aurais, sans y faire attention, laissé couler ce fleuve de paradoxes, où surnageaient à peine quelques rares vérités, si je n'avais trouvé les idées de Démocrite plus répandues qu'on ne pense dans le public et même dans le congrès. J'essayai donc de lui répondre : « Seigneur Démocrite, lui dis-je, je ne veux pas défendre contre vous la propriété intellectuelle, et refaire entre nous deux un congrès tête à tête. Tous les arguments que j'ai vus se produire contre la prévenue, comme vous la nommez, sont depuis longtemps réfutés, et n'en ont pas moins reparu sur la scène, d'un air aussi vainqueur que s'ils n'avaient pas été quarante fois battus. Et ils trouvent un public pour les croire neufs et invincibles : tant il y a de gens qui tranchent les questions, tant il y en a peu qui les étudient! La plupart des personnes qui voteront tout à l'heure n'ont lu ni le rapport de Lakanal, ni celui de M. Auger, ni les débats des chambres françaises en 1839 et en 1841, ni la belle improvisation de M. de Lamartine, ni les discours admirables de sir Noon Talfourd, qu'on vient pourtant de leur traduire, en fort bon style, pour faciliter leurs études, ni les solides traités de M. Blanc et de M. Breulier, ni les excellentes études de M. Laboulaye, qui devraient être le manuel de tous les membres du congrès[1]. Tous les sophismes ruinés, tous les lieux communs ré-

1. *Études sur la propriété littéraire en France et en Angleterre*, par

duits en poussière, ont paru à ce public mal préparé d'une incomparable fraîcheur. Dans cette prudente assemblée, où ne soufflait d'aucun côté l'esprit révolutionnaire, on n'a même pas voulu voir que la même artillerie qui venait de démanteler la propriété intellectuelle, aux applaudissements des conservateurs, pouvait battre en brèche demain, avec autant de droit, toutes les sortes de propriété; que si la loi permet de me prendre au bout d'un certain temps le livre où j'ai mis mon intelligence et mon âme, parce qu'il importe à l'esprit humain d'avoir sa part de mes idées, il n'y a logiquement aucun motif de défendre qu'au bout du même temps on ne me prenne le champ où j'ai semé mon blé, parce qu'il importe encore bien plus aux pauvres d'avoir un morceau de mon pain. Lorsqu'un défenseur de la propriété intellectuelle s'est levé et a dit : « Vous êtes des « socialistes sans le savoir; vous ébranlez les bases de toute « propriété; vous désarmez la société et la loi; qu'auront-« elles à répondre, le jour où les tribuns du peuple, s'auto-« risant du communisme littéraire, consacré par vos votes « et par votre éloquence, réclameront, dans un langage aussi « philanthropique que le vôtre, la libre diffusion de la pro-« priété mobilière, faite pour circuler, comme l'indique son « nom, et le libre partage de la propriété foncière, de cette « terre commune sur laquelle le soleil du bon Dieu doit luire « pour tout le monde? » quand, dis-je, cet orateur a fait cette réflexion, comme il a le malheur de bien parler, on l'a écouté à la façon dont on écouterait un virtuose qui jouerait de la parole, comme d'autres de la lyre, et l'on a dit : « Qu'il parle bien! » S'il avait bégayé, on aurait dit : « Il a raison. » Car il avait raison, et, pour parler en orateur, il n'en pensait pas moins en homme de bon sens. Je m'ex-

Édouard Laboulaye, suivies des trois discours prononcés au parlement d'Angleterre par sir Noon Talfourd, traduits de l'anglais par M. Paul Laboulaye.

plique donc à merveille que les meilleurs discours n'aient rien changé aux opinions préconçues; aussi je me dispense de combattre la vôtre et de vous démontrer qu'un livre où sont entrés les idées de l'esprit humain, les termes de la langue et les lettres de l'alphabet, n'en est pas moins mon livre; que si je vivais éternellement, ce livre devrait être éternellement à moi; que, comme après ma mort je revis dans mes fils et les enfants de mes enfants, je leur transmets mon droit ainsi que mon sang et mon nom, et que mon livre est à eux, aussi bien que ma maison et mon champ. S'ils héritent du champ et de la maison sans que la loi intervienne, sinon pour en assurer la transmission indéfinie de génération en génération, jusqu'au dernier de mes héritiers, pourquoi, à un moment donné, la loi se placerait-elle entre mes descendants et moi pour dire : « Ici cesse la propriété, et le livre se sépare du reste de « l'héritage. » La maison et le champ s'en iront d'un côté et suivront la famille; le livre ira d'un autre et retournera à la société. Pourquoi? Je n'en sais rien, ni vous non plus, seigneur Démocrite, sinon parce que c'est illogique, et que la logique, je vous l'accorde, est vue d'un mauvais œil par la majorité du genre humain.

« Mais laissons tout cela. Je ne veux défendre contre vous que les gens de lettres et le congrès. Les gens de lettres ont du malheur. La société s'arme contre eux d'une épée à double tranchant; de quelque côté qu'ils se tournent, elle trouve moyen de les frapper. S'ils vivent dédaigneux des terrestres intérêts, si, dénués de l'esprit de calcul, de l'ordre, de l'économie et des vertus bourgeoises qui font les bonnes maisons, ils expient dans la gêne, les uns leur insouciance, les autres leur désintéressement, on s'écrie : « Voyez-vous ces hommes de lettres! ils se croient d'une « autre race que nous! Ils dédaignent l'humble terre, où « nous amassons grain à grain la moisson de notre fortune.

« Ils vivent dans l'empyrée, ces gentilshommes de l'esprit, « et un beau jour, quand leurs palais bâtis sur les nuages « s'écroulent, ils retombent sur le sol et viennent à nos « portes étaler le scandale de leur misère. » Ainsi parle la société. Et le plus souvent elle chasse les cigales pauvres de l'opulente fourmilière, ou, si elle leur jette par hasard quelque petit morceau de mouche ou de vermisseau, c'est d'une main avare, moitié par compassion, moitié par égoïsme, pour ne pas laisser tout à fait mourir les amuseurs de l'humanité. Les gens de lettres, a dit Chamfort, ressemblent à des paons à qui l'on distribue quelques graines dans leur loge pour qu'ils viennent déployer leur queue, tandis que les coqs, les canards, les dindons se promènent dans la basse-cour et remplissent leur jabot.... Heureux coqs! heureux dindons!

« Mais si les gens de lettres songent à leurs intérêts, s'ils sont économes et rangés, comme de simples bourgeois, s'il leur prend fantaisie d'avoir des revenus et de doter leurs filles; si, dans ce siècle du capital, ils s'avisent de prétendre que leurs idées sont des capitaux et leurs livres des propriétés, oh! c'est bien pis alors! On couvre de mépris ces enfants déchus de la Muse, qui installent un comptoir dans le temple de leur mère! ces négociants de lettres qui, de leur art divin, font métier et marchandise! ces courtiers d'éloquence et de poésie qui vendent au plus offrant leur poésie et leur style! ces génies aux ailes brisées, qui rampent dans l'ornière poudreuse creusée par la roue de la fortune, au lieu de s'élever dans les sphères supérieures, sur les traces de feu de la gloire! On glorifie alors les sublimes indigents de la littérature : Homère, Camoëns, Milton, Cervantes et tant d'autres qui ont affronté la misère et bravement souffert le martyre du génie pour recueillir après leur mort les couronnes de la postérité. Ainsi parle encore le monde, quand les gens de lettres as-

pirent au trois pour cent : c'est le second tranchant de l'épée. La gloire, chose sacrée! je m'incline devant son nom. Mais pour être glorieux, faut-il mourir de faim? L'*Iliade* serait-elle moins belle si Homère, au lieu d'errer de ville en ville, sans asile et sans pain, avait eu son foyer sur le bord de la mer retentissante, et pu voir, comme Ulysse, au retour de ses longs voyages, fumer le toit de sa chère maison? Fallait-il que Milton rêvât sur un grabat les félicités du paradis terrestre? que *la Lusiade* naquît dans l'exil et que son auteur rendit l'âme sur un lit d'hôpital? Le génie, comme les fruits d'hiver, doit-il donc mûrir sur la paille? D'ailleurs, par quelle cruelle préférence réserve-t-on aux écrivains et aux artistes ce culte exclusif de la gloire? Pourquoi ne dites-vous pas au grand médecin qui gagne des millions en vous rendant la santé : « Mon « ami, c'est assez de la gloire de nous sauver la vie; refuse, « comme Hippocrate, les présents de ta clientèle; » et au grand avocat : « Tu m'as sauvé l'honneur; que ta richesse « ce soit ton éloquence, que ta récompense ce soit ta célé- « brité? » Pourquoi, lorsque l'État décerne une dotation à quelque capitaine qui prend d'assaut une ville ou qui gagne une bataille, la société ne dit-elle pas, comme autrefois la république romaine à ses Cincinnatus : « Donnons à « ce héros une couronne de lauriers, et ne profanons pas sa « gloire en inscrivant son nom sur les colonnes du grand- « livre, comme celui d'un marchand retiré des affaires? » Mais vous payez sans marchander le grand médecin et le grand avocat, et vous trouvez bon qu'ils soient riches. L'État donne une fortune au grand capitaine, et la société pense avec raison qu'en payant sa dette aux services rendus, elle honore celui qui les rend et s'honore elle-même. Pourquoi donc, je vous prie, se déclarerait-elle insolvable si, au lieu d'un soldat, elle a pour créancier un écrivain ou un artiste? Pourquoi n'estimerait-elle pas qu'il est égale-

ment de son honneur, de sa justice, d'assurer le sort de ceux qui travaillent à sa gloire par les œuvres de leur génie? C'est là, songez-y bien, le vrai point de vue de la question. Ce ne sont pas les poëtes, les romanciers, les peintres, les sculpteurs, les musiciens, qui doivent avoir besoin de venir, comme des postulants, réclamer la propriété de leurs ouvrages. C'est à la société de prendre les devants, de reconnaître spontanément leur droit; et son devoir est de leur dire : « N'ayez pas souci de vos intérêts, qui sont « les miens. Je suis votre tutrice et votre intendante. J'as- « sure et je maintiens l'inviolable sécurité de votre domaine. « Méditez, travaillez en paix, enfantez sans inquiétude ces « idées et ces œuvres qui sont mes plaisirs et ma gloire. Je « veux qu'ils soient votre richesse, et la loi veille à votre « porte pour que les fruits de vos labeurs, éclos à l'ombre du « foyer, soient votre bien sacré, comme le foyer lui-même, « et passent avec lui aux mains de vos derniers neveux. » C'est la société elle-même qui devrait revendiquer pour les écrivains et les artistes la propriété littéraire, et il y aurait, si je ne me trompe, dans cette tutelle spontanée des intérêts légitimes de la littérature et de l'art, autant de grandeur et d'élévation qu'il y a de petitesse et d'ingratitude à forcer, par un déni de justice, les écrivains et les artistes à pétitionner pour leur droit et à plaider la cause de leur pain quotidien.

« Telle était, soyez-en sûr, la pensée des hommes éminents qui ont institué le congrès. Je les honore de l'avoir conçue, et, pour mon humble part, je rends un sincère hommage à la nation belge qui, avec la plus cordiale hospitalité, a convoqué chez elle, comme à une réunion d'amis, tous ceux qui, dans les deux mondes, s'intéressent encore aux travaux de l'intelligence. Je rends hommage à son gouvernement, qui, pratiquant avec la liberté une alliance loyale, ne saurait avoir peur de la parole ni de la pensée,

et qui met les forces du pouvoir au service des droits de l'esprit. Je rends hommage enfin au ministre populaire qui tient si haut et si ferme le drapeau libéral, et qui prête à toute idée généreuse l'appui d'un noble caractère et d'un talent supérieur [1].

« Certes, je n'affirme pas que le dénoûment du congrès ait rempli les espérances qui l'avaient fait instituer, et qu'il n'existe pas de disproportion entre les efforts déployés et les résultats obtenus. Des représentants si nombreux des lettres et des arts, de l'économie politique et du commerce, accourus des quatre points de l'horizon; cette armée d'orateurs de tous les pays, cette confédération de talent et d'éloquence, ce feu si bien nourri de discours et de discussions, tout cet appareil avait donné au monde la douce persuasion que la place forte allait être prise et qu'on arborerait à Bruxelles le drapeau victorieux de la propriété intellectuelle. Nous n'en sommes pas encore là; car (vous l'aviez prévu, Démocrite) la majorité vient de voter comme un seul homme contre la perpétuité du droit de propriété, et beaucoup des votants vont rentrer chez eux sans savoir au juste si la propriété intellectuelle est un droit ou un privilége. Il semble que dans une réunion de purs spéculatifs, qui n'étaient investis d'aucun mandat de législateurs, et qui ne constituaient, à proprement parler, qu'une académie de philosophes, non une chambre d'hommes d'État, les seules questions à débattre, c'étaient les questions de principe. Celles d'application appartiennent aux gouvernements. Rien n'empêchait donc le congrès de s'installer philosophiquement dans le domaine des idées, et de commencer

1. Je me reprocherais d'oublier ici, dans ce témoignage d'une juste reconnaissance, M. Faider, qui a présidé le congrès avec tant d'autorité, et le secrétaire général, M. Romberg, qui, après l'avoir organisé avec une activité infatigable, a pris une si grande part à ses travaux écrits et à ses discussions.

par le commencement, en débattant ce problème fondamental : La propriété intellectuelle est-elle un droit ou une concession bénévole de la société? Une fois ce point résolu et le droit proclamé, la logique forçait de le déclarer perpétuel : car qu'est-ce qu'un droit qu'on peut abolir? Ce n'est plus qu'une immunité. Quelques esprits méthodiques ont proposé au début de procéder ainsi. Mais malheureusement, dans cette académie de philosophes, la philosophie ne prévalait pas, et vous avez entendu, seigneur Démocrite, un de nos éminents collègues déclarer qu'à ses yeux toutes les questions métaphysiques étaient des « niaiseries. » On a donc passé outre et commencé par la fin. Les hommes rassemblés, quand ils s'occupent d'idées abstraites, ont toujours peur de perdre terre et de paraître manquer de bon sens. Ils ont l'ambition d'être des hommes pratiques, et ils appellent rêveur quiconque élève son regard au-dessus du niveau des faits. Dès le premier pas, le congrès a dévié. Au lieu de monter aux idées, il est descendu aux affaires. Il s'est pris, sans le vouloir, pour une assemblée politique, et s'est préoccupé, avec une sollicitude dont l'excès pouvait faire sourire, des détails d'exécution qui ne concernent que les États. Les plus modestes de ses membres se sont imaginé, en déposant leur boule, qu'ils allaient promulguer un décret européen, et on les eût surpris si on eût affirmé que le vote du congrès n'avait pas encore force de loi.

« Mais, seigneur Démocrite, n'en soyons pas moins équitables. Le congrès de Bruxelles n'a pas tout fait; je le confesse. Est-ce à dire qu'il n'ait rien fait? S'il n'a pas prononcé, comme c'était son devoir, sur la nature de la propriété intellectuelle; si, n'établissant pas, par une déclaration péremptoire, que c'est un véritable *droit*, il l'a laissée, comme elle était, à l'état de simple *privilége*, ce sera du moins l'honneur de l'assemblée d'avoir étendu la durée de ce privilége, et surtout d'en avoir assuré la reconnaissance

internationale : deux points importants obtenus, deux transitions naturelles, l'une à la perpétuité du droit, l'autre à son universalité. Le congrès n'a donc pas résolu la question, mais il en a rendu la solution possible ; il n'est pas entré dans la place, mais il en a ouvert la porte. Ne soyons pas trop exigeant. La loi qui préside aux choses de ce monde, c'est la division du travail. Chacun apporte une pierre ; nul ne bâtit tout entier un grand édifice ; nul ne parcourt à lui tout seul tout le domaine d'une grande idée. Pour aller d'un principe à sa dernière conséquence, il y a plusieurs postes, et il faut plusieurs relais de générations. Combien de siècles se sont écoulés sans que la question de la propriété intellectuelle pût être même une question ! Comment l'eût-on posée, Démocrite, chez vous autres anciens, alors que tant d'écrivains et d'artistes ne jouissaient même pas de la propriété d'eux-mêmes, qu'ils étaient des esclaves, des choses et non des hommes ? Vous figurez-vous Plaute réclamant des édiles de Rome la propriété de son *Amphitryon*, tandis qu'il tourne la meule chez le meunier son maître, qui l'a acheté au marché pour faire de la farine et non des comédies ? Plus tard, les gens lettrés n'ont plus été esclaves, comme dans l'antiquité ; ils ont été domestiques, comme on disait encore au XVII[e] siècle, domestiques des princes, domestiques des grands seigneurs. Plus tard, au XVIII[e] siècle, ils sont devenus les pensionnaires des rois : le mot était déjà plus doux. Maintenant, grâce à Dieu, ils ne sont plus les pensionnaires que du public, pensionnaires sans servage, sans domesticité, car le tribut qu'ils touchent est le salaire de leur travail ; mais aussi pensionnaires à terme : car, au bout de trente ans, le tributaire a le droit de ne plus les payer. Il ne leur reste plus qu'à devenir propriétaires pour toujours, au lieu d'être privilégiés pour un temps, et c'est là le progrès qu'aurait dû décider le congrès d'aujourd'hui et qu'un autre congrès décidera

tôt ou tard : quand la vérité est en route, elle finit par arriver.

« Enfin, vous le dirai-je, seigneur Démocrite, tout congrès est un bon exemple. Riez tant qu'il vous plaît; mais souvenez-vous de vos Amphictyons. J'aime ces grandes assemblées où tous les peuples viennent se donner la main, et où les intérêts généraux du monde civilisé se débattent au grand soleil, au lieu de se traiter à voix basse dans les colloques mystérieux de la diplomatie. Les congrès sont encore dans leur première enfance : on n'a pu faire suffisamment l'épreuve de leur vertu; on n'y a pas une foi parfaite; les Démocrites s'en amusent et les prennent volontiers pour des clubs d'oisifs, de touristes et de bavards cosmopolites, qui jouent aux petits parlements. Laissons railler les Démocrites et se perfectionner une idée juste et vraie, née du progrès des choses et des besoins du temps. Quand l'habitude des congrès aura pris racine dans les mœurs, quand ils sauront s'organiser, régler l'ordre de leurs travaux, et discerner plus clairement le caractère spéculatif de leur véritable domaine; quand les hommes les plus illustres s'honoreront d'y prendre part, ces assemblées œcuméniques tiendront dans l'histoire des idées le rôle que les conciles ont autrefois rempli. Ce seront les conciles modernes, conciles laïques et libres, indépendants de tout symbole, de tout dogme impérieux d'immutabilité, et maîtres par conséquent de pousser le monde au progrès par des routes nouvelles frayées dans tous les sens. Toutes les grandes questions d'intérêt universel seront traitées et résolues dans ces comices de l'esprit humain, dont les décisions, préambules naturels de l'œuvre législative, constitueront un jour l'unité du droit international ; et alors, sans que chacune des races qui forment la variété de l'univers pensant abdique son esprit et ses mœurs, il y aura vraiment sous la diversité des peuples

une vraie humanité, une vie morale commune; et alors, Démocrite.... »

L'enthousiasme me gagnait, et j'allais tourner au lyrique. Démocrite m'interrompit : « Soit, monsieur l'optimiste, je veux me convertir à vos opinions et partager vos espérances. Elles ne peuvent manquer de s'accomplir dans un bref délai; car les idées vont vite, par exemple l'idée de la propriété intellectuelle. Je tiens pour vraisemblable que, dans le prochain congrès, dans le prochain concile, dans le prochain comice de l'esprit humain, quand on se demandera si un livre appartient à l'auteur qui l'a fait ou au public qui ne l'a pas fait, on osera décider qu'il appartient à son auteur. Il n'aura guère fallu que dix-neuf siècles pour poser la question et la résoudre, tant l'esprit humain est rapide! tant il lui est facile de hisser hors du puits le seau d'airain pesant où se cache la vérité! »

(*Journal des Débats*, 14 octobre 1858.)

LE PUBLIC D'AUTREFOIS ET LE PUBLIC D'AUJOURD'HUI.

M. de Maistre a dit: « Un peuple n'a jamais que le gouvernement qu'il mérite. » Le mot est vrai, si dur qu'il puisse paraître. Quand un peuple, par exemple, se désintéresse de ses propres affaires, se donne un tuteur et lui dit : « Faites ce que vous voudrez, pourvu que je sois tranquille et que je ne me mêle de rien ; » tant pis pour lui s'il n'est pas le plus heureux des pupilles!

On a dit dernièrement, en imitant M. de Maistre : « Un

peuple n'a jamais que la littérature qu'il mérite. » Le mot ainsi modifié est encore parfaitement vrai. Quand le public se dessaisit des droits légitimes qu'il a sur les écrivains et leur dit : « Pensez à votre fantaisie, écrivez comme il vous plaira; pourvu que je m'amuse, je vous donne carte blanche : » c'est alors fort bien fait qu'on ne serve pas sur sa table le plus pur froment littéraire, et, puisqu'il trouve bon le pain bis, qu'il soit au régime du pain bis. Il déjeune et il dîne comme il l'a mérité.

J'ai le plus profond respect pour le public; mais la conscience me force à dire que c'est en grande partie sa faute si la littérature (j'excepte, bien entendu, les noms et les œuvres qu'il convient d'excepter) est dans un si triste état. Je n'excuse ni n'accuse la critique. C'est une sentinelle. Elle a tort si elle s'assoupit, et plus encore si, éveillée, elle prend l'ennemi pour un ami. Mais qu'elle veille ou s'endorme, qu'elle pousse ou non le cri d'alarme, qu'importe, si le public ne se tient pas sur ses gardes, s'il fait fête aux assaillants, comme jadis les Troyens aux Grecs, et ouvre ses portes au cheval de bois? C'est la faute du public et de sa tolérance, si le goût ne passe plus dans le demi-monde littéraire que pour une invention surannée des pédants. C'est la faute du public, arbitre naturel de la fortune des ouvrages, si son abdication laisse le champ libre au scandale de certains succès, si dans les livres et sur la scène s'étalent sous ses yeux des styles vicieux et orgueilleux de leurs vices, une imagination affolée, une sensibilité convulsive, une corruption et un cynisme qui insultent à son goût, à sa raison et à son sens moral. Pourquoi le public applaudit-il comme s'il n'avait ni raison, ni sens moral, ni goût? Pourquoi supporte-il qu'on lui manque de respect, comme aux Gérontes des comédies? Ou plutôt, comme on ne peut penser sans irrévérence que le public soit tombé si bas, il ne reste plus qu'à lui dire, quand on

veut le ménager, ce que Spinoza dit à Dieu dans le conte de Voltaire [1]:

Je soupçonne, entre nous, que vous n'existez pas.

Non, le public n'existe plus. Qu'est-ce qu'un public, un vrai public ? Est-ce une réunion d'individus juxtaposés, un simple nombre? Évidemment non. C'est un être collectif ayant, comme tous les êtres, une unité morale. Cette unité se fonde sur une communauté de pensées et de sentiments à l'égard des choses d'esprit, sur la discipline du goût. Le goût est un don et un art. C'est un don peu commun, et la nature en est avare : elle donne à tous le jugement, parce qu'il est le nécessaire, et au petit nombre le goût, parce qu'il est le superflu. De plus, c'est un art difficile dont la perfection dépend de sa culture. Il demande du loisir, et c'est un mot bien juste que celui de cet homme d'esprit, trop occupé d'affaires: « Je n'ai pas le temps d'avoir du goût. »

Espérer un public où tout le monde aurait du goût serait un rêve encore plus chimérique que celui d'un scrutin par le suffrage universel où tous les votants auraient le sens commun. Le meilleur des publics que l'on puisse souhaiter, c'est celui qui a la sagesse de se laisser conduire par une élite de connaisseurs, dont les lumières se communiquent, éclairent les rangs de proche en proche, et dirigent l'opinion qui gouverne la littérature. Je me sers à dessein du mot gouverner, c'est le mot de Voltaire : « Ce sont, dit-il, les bons auteurs qui forment le goût du public, et c'est le goût du public qui ensuite gouverne les auteurs [2]. » Cet empire du public sur les écrivains, c'est le caractère propre du public véritable : là où il n'existe pas,

1. *Les Systèmes.*
2. *Dictionnaire philosophique*, article *Goût.*

il n'y a pas de public. Le public est un tribunal. C'est le nom qu'on lui donnait jadis, nom vieilli maintenant, et dont quelques classiques attardés se servent seuls encore, comme d'une métaphore chère à la tradition. Autrefois il avait toute la force de son sens, et quand on présentait un livre au public, en protestant du plus profond respect pour son autorité et d'une entière soumission à sa sentence, tout était sérieux dans ces témoignages comme dans une requête au premier président. C'était chose touchante de voir de grands esprits s'approcher avec crainte de cette assemblée invisible, s'incliner devant elle, et attendre son arrêt en toute humilité. Boileau d'habitude n'est pas attendrissant. Pourtant je n'ai jamais pu lire sans un peu d'émotion ces lignes de sa dernière préface, cet adieu au public, si respectueux, si modeste, de la part du dictateur du goût et du grand justicier au plus haut degré de sa gloire :

« Comme c'est vraisemblablement la dernière édition de mes ouvrages que je reverrai, et qu'il n'y a pas d'apparence qu'âgé comme je suis de plus de soixante-trois ans et accablé de beaucoup d'infirmités, ma course puisse être encore fort longue, le public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes, et que je le remercie de la bonté qu'il a eue d'acheter tant de fois des ouvrages si peu dignes de son admiration. Je ne saurais attribuer un si heureux succès qu'au soin que j'ai pris de me conformer toujours à ses sentiments et d'attraper, autant qu'il m'a été possible, son goût en toutes choses. C'est effectivement à quoi il me semble que les écrivains ne sauraient trop s'étudier. »

En ce temps-là les écrivains ne prétendaient pas, on le voit, que c'est au public de « se conformer à leurs sentiments » et « d'attraper leur goût. » Ce renversement est moderne. C'est le XIXe siècle qui a revendiqué ce

qu'il nomme fièrement la souveraineté de l'inspiration. Jadis les écrivains se croyaient les serviteurs du public, non ses princes; ils travaillaient pour lui et s'efforçaient de lui plaire. Ils pensaient au jugement qui attendait leurs œuvres comme à une loi de perfection, salutaire pour le talent. Ils pensaient à la postérité, à cette succession des publics futurs auxquels ils étendaient pieusement la déférence qu'ils portaient au public présent; et cette coutume d'écrire sous les yeux de leur temps et des siècles à venir entretenait en eux un respect de leur art, un désir d'immortalité, qui éclatent dans leurs chefs-d'œuvre, et leur impriment une beauté morale plus belle encore que le génie.

L'époque où le public a eu le plus d'autorité est celle où notre littérature a été la plus grande. C'est le XVIIe siècle. L'élite du public, c'était la cour, assemblée des esprits les plus brillants, les plus polis, autour d'un roi digne d'être leur modèle. Le XVIIe siècle eut un privilége rare en France, où il y eut tant de rois hommes d'esprit; celui d'avoir un roi homme de goût, qui protégeait les lettres et les arts par inclination, et non par politique. Le goût de Louis XIV, qui, même faux et mesquin, eût sans doute entraîné la cour, mérita de régner sur elle par la puissance de sa justesse et l'attrait de sa grandeur. La cour façonna l'opinion de la ville, et il se forma un public animé d'une pensée commune, l'idée d'une perfection composée de noblesse, de décence, de grâce et de naturel. Ce public à plusieurs étages, organisé comme une hiérarchie, exerça sur la littérature de son siècle un ascendant qu'attestent tous les grands écrivains. Ils déclarent unanimement que son goût est leur goût; que leur plaisir et leur devoir sont de rechercher ce qui lui plaît et d'éviter ce qui le choque; que leur succès est à ce prix. La Bruyère va plus loin : il fait remonter jusqu'à la personne du roi l'honneur de ce gou-

vernement de la littérature. « Les princes, dit-il, sans autre science ni autre règle, ont un goût de comparaison : ils sont nés et élevés au milieu et comme au centre des meilleures choses, à quoi ils rapportent ce qu'ils lisent, ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne trop de Lulli, de Racine et de Le Brun est condamné. » Cet admirable public du XVIIe siècle s'est trompé comme tous les publics. Il a mis en balance la *Phèdre* de Racine avec celle de Pradon. Il a méconnu *Athalie*. Mais ce sont là des exceptions et des malentendus. La merveille du temps, c'est l'accord du goût public avec celui des écrivains. A dater de Boileau, il n'y a plus de partis dans la littérature du XVIIe siècle, de même qu'après la Fronde, il n'y en a plus en politique. C'en est fait de ces dissidences de principes qui divisent le public comme les écrivains, et qui ruinent l'autorité des juges en mettant aux prises les jugements. Les seules diversités sont ces variétés de nature qui produisent l'originalité des œuvres et des talents. De là, dans la littérature du XVIIe siècle, un air majestueux d'unité et d'harmonie. On voit s'y réfléchir l'accord de tout un siècle dans le même esprit monarchique, dans la même foi chrétienne, dans le même goût classique, dans la même religion de l'antiquité. Rien de cette anarchie des opinions modernes sur toutes les questions remuées par l'esprit humain; rien de ces divisions profondes, irremédiables, qui se trahissent partout aujourd'hui, même dans l'art; rien de cet isolement énervant et superbe de la pensée individuelle. Toutes les forces de l'esprit français travaillent de concert, sous une règle reconnue, et créent cet art simple et grand, monument éternel du génie même de la France.

Au siècle suivant, cette discipline s'est affaiblie. Des idées nouvelles ont paru, qui partagent le public et la littérature. Les philosophes forment un camp; leurs adversaires, un

autre; et dans l'un et dans l'autre parti, que de divisions! La ville s'est émancipée de la cour et pense par elle-même, sans savoir encore bien penser. La constitution du public a changé : il s'est accru en nombre; il s'étend par en bas et se découronne par en haut. Sans manquer de respect au nombre, puisqu'il est le maître aujourd'hui, il est permis de penser que plus nombreux est l'aréopage, moins infaillibles sont les jugements. C'est une vérité démontrée dans l'ordre politique, où les intérêts devraient à la rigueur suppléer les lumières; à plus forte raison en littérature, où les lumières seules ont droit de décider. Et cependant, malgré l'atteinte portée à l'autorité du public par son accroissement et par ses divisions, tant qu'a régné l'esprit classique, il y a eu un public, et on n'a pas songé à contester ses droits. Au XVIIIe siècle, Voltaire n'est le despote de l'opinion qu'à la condition d'en être le courtisan. Lui qui, dans sa *Correspondance*, prend à l'égard des Welches tant de libertés dédaigneuses, change de ton dans ses préfaces et multiplie les révérences devant les Athéniens de Paris. Il flatte pour dominer, comme le favori d'un prince flatte son maître, et ses cajoleries calculées sont encore un hommage à la royauté du public, royauté déjà fainéante, mais non pas détrônée.

L'Empire même ne l'a pas détruite, quoiqu'il ne souffrît guère d'autre autorité que la sienne. Tous les pouvoirs de la nation ont passé dans la main d'un homme; mais il reste encore un public qui, en littérature, prétend garder sa juridiction, comme un droit naturel que l'on ne confisque pas. Et ne supposez pas que cette autorité purement littéraire, le maître la tolère sans impatience, par politique ou par dédain, comme un emploi inoffensif de la liberté de l'esprit. Ce n'est pas la coutume des pouvoirs absolus de s'imposer une limite et de laisser au delà un domaine où ils n'atteignent pas. Ils craignent qu'on n'y bâtisse des places

de sûreté. Tout public d'ailleurs est une sorte d'attroupement qui inquiète et qu'on dissipe. Ce fut la politique des empereurs à Rome. Pourquoi le spirituel Auguste, pourquoi l'imbécile Claude lui-même s'empressent-ils d'accorder une protection si haute aux lectures publiques, qui corrompent les talents par les applaudissements d'auditoires de flatteurs, et hâtent la décadence de la littérature? Pourquoi leurs successeurs font-ils de ces lectures une institution impériale, une sorte de loi d'État, sinon parce qu'elles réduisent le public en poussière, et forment de ses débris des publics de détail, sur qui l'autorité étend sans effort sa main souveraine? Cette défiance du public et ce désir de l'annuler, puisqu'on ne peut le dissoudre par décret comme un corps politique, ce sont des traditions léguées par les Césars, et le premier empire français en hérita dans une certaine mesure. Qui ne sait que Napoléon prétendait commander de même à l'opinion littéraire et soumettre les talents à son investiture; qu'il prescrivait le blâme ou l'admiration à la presse censurée; qu'il dictait au *Moniteur* les arrêts impérieux d'une critique officielle, et que la faveur indocile du public pour des écrivains disgraciés l'irritait comme une sédition? En face de cette domination à qui rien n'échappait, un public libéral peu nombreux, mais persistant, parvint à se maintenir en faisceau. Le lien qui le réunissait, c'était l'esprit classique; et la défiance du pouvoir pour les études de collége, les sarcasmes de l'Empereur contre de grands écrivains de la Grèce et de Rome, et son étrange dessein d'en faire expurger quelques-uns au point de vue monarchique, prouvent qu'entre ces deux mots *classique* et *libéral*, le rapport n'est pas arbitraire. L'esprit classique, né de l'antiquité grecque et romaine, est l'esprit même de liberté. On objecterait en vain que sous le premier empire ce sont les novateurs en littérature qui ont été les libéraux en politique: Chateaubriand, Mme de Staël. Tout en rêvant

un art nouveau, ils demeuraient classiques, au moins par le respect. Nul n'a imité l'antiquité avec plus d'enthousiasme que Chateaubriand; nul n'admire le XVIIe siècle avec plus d'éloquence que Mme de Staël. Ce sont les romantiques de la seconde génération qui ont tenté de faire contre le siècle de Louis XIV la révolution du mépris. On peut ajouter, comme dernier argument, qu'aujourd'hui, si l'esprit libéral est ostensiblement réfugié quelque part, c'est chez les vétérans de la tradition littéraire, restés fidèles pour la plupart aux principes du goût classique et aux maximes de liberté, comme à une seule et même cause, tandis que, sauf des exceptions, les maximes contraires ont fait plutôt fortune dans l'école opposée et recruté des politiques soumis parmi les anciens révoltés de la littérature.

On a dit quelquefois que le romantisme n'a rien détruit ni rien fondé : rien fondé, c'est possible, quoiqu'il ait produit de brillants ouvrages qui resteront, sinon comme des modèles, du moins comme la date d'un grand mouvement d'esprit et d'une explosion de jeunesse; mais rien détruit, c'est une erreur, car le romantisme a détruit le public. La liberté dans l'art, cette séduisante devise inscrite sur son drapeau, ce n'était pas seulement, comme quelques-uns le croient encore, l'innocente abolition des trois unités et l'affranchissement du goût; c'était, de l'aveu formel des chefs du parti, la dépossession du public au bénéfice des écrivains. L'art nouveau proclamait qu'il ne reconnaissait à personne le droit de le questionner sur sa fantaisie. Si le public disait : « Ce sujet est horrible, grotesque, absurde, hors des limites de l'art. — De quoi vous mêlez-vous ? lui répondait-on. L'art n'a pas de limites. Il n'y a pas de carte du monde intellectuel où les frontières du possible et de l'impossible soient tracées en rouge ou en bleu. L'auteur a fait cela, parce qu'il a fait cela; il n'a pas d'autre compte à

rendre. Le seul droit du public, c'est d'examiner si cela est bon ou mauvais. » Voilà exactement le sens de ce mot fameux : la liberté dans l'art. Le jour où le public, dans sa prodigieuse bonhomie, a salué l'avénement de ce nouveau principe, il a signé sa déchéance. Dès que l'inspiration individuelle de l'écrivain est reconnue souveraine et que le public abdique le droit de la juger, le public n'est plus rien. L'unique droit qu'on lui laisse de déclarer qu'un livre est bon ou mauvais n'est qu'un droit dérisoire et nul : car la pensée première d'un livre est une grande part de sa valeur ; et comment l'apprécier s'il vous est interdit de juger cette pensée ? D'ailleurs, si la pensée est ce qu'elle veut, pourquoi le style ne serait-il pas ce qu'il lui plaît d'être ? Pourquoi la langue, elle aussi, ne serait-elle pas irresponsable ? Langue, style et pensée, tout est sacré au même titre, et c'est pure condescendance de la part de l'écrivain, s'il ne réclame une pleine et entière inviolabilité. C'est lui qui est le maître et qui impose son œuvre par le droit divin de l'inspiration. Plus de tradition, plus de règles, plus de code du goût, plus de tribunal, plus de juges. L'esprit souffle comme il lui plaît : liberté entière à l'esprit. Laissez faire et laissez passer.

On s'étonnerait que le public eût souscrit de gaieté de cœur à cette spoliation de son autorité, si l'on n'avait vu par d'éclatants exemples à quel point il est philosophe, et avec quelle aisance il sacrifie des droits plus précieux encore qu'une prérogative littéraire. C'est un fait accompli. Du consentement général, la fantaisie (c'est le nom rajeuni de la liberté dans l'art) est aujourd'hui reine et maîtresse. Les idées classiques sur le beau absolu ont été reléguées parmi les superstitions du vieux temps. On s'accorde à penser que le beau c'est ce qui plaît, et l'on n'est plus reçu à disputer des goûts. Chacun a le sien, d'après lequel il juge, et la conséquence naturelle, c'est qu'il y a des opinions,

mais qu'il n'y a plus d'opinion ; c'est que le public n'est plus un public, mais une collection d'unités.

Pensez-vous que j'exagère, et qu'en cherchant bien le public, on doit finir par le trouver ? Soit ! cherchons-le ensemble aux endroits où il peut être. Interrogeons les journaux, les livres, le théâtre.

Les journaux sont des bulletins, des éphémérides, des affiches ; ce ne sont plus des influences et des foyers d'opinion. On les lit pour savoir l'événement de la veille, le titre de la pièce nouvelle, le cours de la rente et les maisons à vendre. Ils rassemblent autour d'eux une multitude d'oisifs qui les regardent voguer au milieu des écueils, comme sur le bord de la mer les promeneurs suivent de l'œil les barques par le gros temps. Mais entre eux et la foule, le lien, lien fragile ! c'est l'intérêt de la curiosité. Ils ne sentent plus dans l'air circuler, comme jadis, ces courants d'électricité morale qui les mettaient sans cesse en communication avec des amis invisibles, et les rares signaux qu'ils font ressemblent à ceux du câble transatlantique depuis ses derniers malheurs. Ce n'est pas que les journaux parlent plus mal ni même qu'ils ne parlent plus : ils ont baissé la voix, pour ne pas se la casser ; mais, comme il y a un grand silence, on les entendrait encore, si on les écoutait avec la sympathie de leur ancien public. Quand on s'aime, comme dit le proverbe, on se comprend à demi-mot. Mais en politique on n'aime plus. Comptez les cœurs qui battent encore. Et puis qu'est devenu l'antique abonné, l'abonné de père en fils, cet homme respectable, marié à son journal, sous le régime touchant de la communauté spirituelle ? De jour en jour il disparaît et abandonne la place à une clientèle flottante, qui arrive aujourd'hui, qui part au bout de six mois, et qui ne forme pas plus un public aux journaux, que des voyageurs qui passent dans une ville n'en sont les habitants.

Les livres sont-ils plus heureux? On aimerait à le croire. Sans parler des livres frivoles qui n'ont jamais plus prospéré, il y en a de sérieux dont plusieurs éditions ont été enlevées comme par enchantement. Mais si l'on décomposait le chiffre de la vente, pour essayer de voir à quoi se réduit le public véritable, on serait tristement surpris. J'ai posé la question à un de mes amis, un honorable éditeur, qui publie les grands livres. « Mettons-nous, lui ai-je dit, dans les meilleures conditions, et supposons un bel ouvrage signé d'un nom académique. On le vend en moyenne à 6000 exemplaires. Quel est le chiffre du vrai public? » Mon ami l'éditeur s'est mis à compter sur ses doigts : pour l'étranger, 2500 ; faiseurs de collections qui ne lisent jamais, 300; bibliothèques publiques de province, 50; candidats à l'Académie, notoires ou latents, présents ou futurs, qui achètent le livre pour faire leur compliment, 75, etc. Bref, à peu de chose près, le public a été évalué à 3000. C'est juste le chiffre qu'indique Voltaire des lecteurs de bons livres, disponibles en France il y a cent ans. Maintenant, si sur ces 3000 nous retranchions, comme Voltaire, ceux qui lisent en courant, pour parler au hasard, ceux qui n'ont pas d'études, ceux qui n'ont pas de goût, et bien d'autres encore que Voltaire énumère parmi les fonctionnaires et les bourgeois, et que je ne désigne pas pour ne blesser personne, on serait effrayé de voir combien sont rares ceux qui jugent, combien disséminés, incapables de s'entendre, de constituer un tribunal, de diriger l'opinion, de remplir en un mot, les devoirs d'un vrai public et d'en porter dignement le nom.

L'autre soir, j'ai été au théâtre, au Théâtre-Français. On jouait la *Métromanie*. Un jeune homme, Damis, s'est avancé sur la scène, d'un air d'anxiété, et il a dit ces vers :

Je ne me connais plus, aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.

Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures;
Ma pièce auparavant me semblait des meilleures;
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là plus d'une image annonçant l'infamie:
La critique éveillée; une loge endormie;
Le reste de fatigue et d'ennui harassé;
Le souffleur étourdi; l'acteur embarrassé;
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!
Je sèche, je me meurs. Quel métier! J'y renonce.

J'étais au dernier rang de l'orchestre, et j'avais derrière moi un groupe de fonctionnaires chargés d'exprimer des deux mains la satisfaction de l'assemblée. L'un d'eux disait à son voisin, en parlant de Damis: « Ce pauvre jeune homme! que je le plains! C'était ainsi dans ce temps-là. Les auteurs n'étaient pas heureux : il y avait un public! As-tu vu comme l'idée du parterre fait frissonner Damis de la tête jusqu'aux pieds!

Le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence!...

Aujourd'hui ces choses-là n'ont plus le même sens. Bruyants, nous le sommes encore, et silencieux aussi, par admiration. En balance, jamais : au moindre signe, les bravos partent. Autrefois, le silence c'était une menace, et le bruit c'étaient les sifflets. Car on sifflait, mon cher; la police était si mal faite! A la place où nous sommes siégeaient des premiers venus qui, sous le vain prétexte qu'ils avaient payé leur place à la porte, décidaient des

succès et des chutes. Les payants, grâce à Dieu, ne sont plus si fiers et nous laissent faire la besogne. Le parterre, c'est nous. Aussi les auteurs dorment tranquilles. Des billets aux amis, des réclames aux journaux, et voilà la pièce lancée avant que les critiques aient le temps de montrer les dents. Si elle vaut quelque chose, deux cents représentations, et cinquante si elle ne vaut rien. Les chemins de fer nous amènent tous les jours à Paris dix mille flâneurs bienveillants qui ont la poche pleine et qui veulent passer leur soirée. Qu'on leur donne du bon, du mauvais, du médiocre,

Qu'il y ait du clinquant, de l'obscur et du faux,

ça leur est bien égal, et tant mieux pour Damis, qui fait de bonnes recettes. Le public est mort, vive nous ! »

Je m'en suis allé sur cet entretien, en tâchant de porter mon deuil aussi allégrement que ces braves camarades. Le lendemain, comme je passais sur une place, au milieu de la rue Vivienne, j'ai vu une grande foule qui se précipitait dans une espèce de temple. Je suis entré, comme tout le monde. Autour d'une tribune circulaire, en forme de corbeille, soixante personnes parlaient tantôt l'une après l'autre, tantôt toutes ensemble. Quelle éloquence, mon Dieu ! Elles ont parlé deux heures durant, sans qu'on vît leur talent faiblir, sans que l'attention de la foule se blasât. Quel crédit sur leur auditoire ! Sur un mot tombé de leur bouche, on risquait une fortune. Des estafettes couraient et portaient leurs paroles, qui volaient comme des flèches au bout de l'édifice, sous le péristyle, sur la place et dans les rues voisines, et même hors de Paris, sur les ailes du télégraphe. En sortant, à la porte, on se disputait des feuilles imprimées qui rendaient compte de la séance, et le soir, au boulevard, on faisait queue aux échoppes pour acheter les journaux et dévorer les lignes de la quatrième page. Ces soixante orateurs, ce ne

sont pas les mêmes que ceux qu'un ingénieux docteur a cru découvrir naguère dans un lieu qu'il fréquente (le Corps législatif.) Ce sont les soixante agents de change, et maintenant c'est à la Bourse qu'on trouve le seul public de France.

(*Journal des Débats*, 28 octobre 1858.)

NÉCROLOGIE.

MONSEIGNEUR OLIVIER.

Un grand malheur vient de frapper l'épiscopat français : Mgr Olivier, évêque d'Évreux, est mort il y a quelques jours, à l'âge de cinquante-six ans, après une courte maladie. Ses amis le pleurent; son diocèse, où il était si vivement aimé de tous, excepté peut-être de ceux qui auraient dû l'aimer le plus, parce qu'ils vivaient plus près de lui et le connaissaient le mieux, est dans la consternation, ses ennemis rendront à sa mémoire la justice qu'ils n'ont pas rendue à sa vie. Pour nous, qui connaissions Mgr Olivier, et qui savions tout ce qu'il y avait en lui de vertus vraiment chrétiennes, de savoir, de talent, d'esprit et de bonté, nous ne voulons pas laisser se fermer sa tombe sans offrir un dernier hommage à l'éminent prélat, à l'orateur éloquent, à l'homme excellent et aimable qui eut le double honneur d'inspirer des amitiés si illustres et de si misérables inimitiés.

Mgr Olivier était né en 1798. Sa mère, une femme simple et pieuse, s'était attachée de bonne heure à fortifier en lui, avec la piété et le zèle chrétien, une inclination naturelle pour le ministère évangélique. Il était bien jeune encore quand, allant prier à Saint-Roch avec son père, il lui dit : « Je voudrais être curé de cette grande église. — Tu le seras

un jour, » lui répondit en souriant son père qui, trente-sept ans après, un jour où M. Olivier visitait avec lui cette *grande église* devenue la sienne, lui rappelait, les larmes aux yeux, sa prédiction. Au petit séminaire de Saint-Merry, il montra tout de suite cette ardeur pour le travail qui devait plus tard, presque autant que le chagrin, abréger sa vie. Ses premiers succès donnèrent à ses supérieurs l'idée de ses talents. Élevé à une des plus hautes dignités de l'Église, il montrait encore avec une fierté qui n'était pas sans grâce les beaux prix qu'il avait remportés à Saint-Merry, et qu'il laissait volontiers sur la première rangée de sa bibliothèque épiscopale. Il aimait à rappeler aussi qu'à l'âge de quatorze ans, étant catéchiste, il *prêchottait* au milieu de ses camarades; et en effet il annonçait déjà dans ces prônes juvéniles, où un enfant catéchisait des enfans, ce don de parole familière et persuasive qu'il porta si loin plus tard dans ses homélies. Au grand séminaire de Saint-Sulpice, où il fit sa philosophie et sa théologie, il devint l'élève de M. Affre, depuis archevêque de Paris; élève docile, mais indépendant, qui respectait, mais qui examinait les opinions de ses maîtres, les discutait dans des thèses dont Saint-Sulpice, dit-on, n'a pas perdu la mémoire, et, s'écartant de la théologie ultramontaine et officielle, se rattachait à la théologie gallicane, plus conforme, selon lui, aux traditions de l'Église de France. Ce n'est pas la preuve d'une médiocre vigueur d'esprit que cette fermeté avec laquelle, encore adolescent, il sut se dérober à l'influence impérieuse de l'enseignement ultramontain, et surtout que cet attachement solide à sa propre doctrine, au milieu des haines sacerdotales que ce gallicanisme courageux et impopulaire souleva contre lui. L'abbé Maury, dit un de ses biographes, avait voulu voir le jeune Sulpicien, et lui avait prédit un bel avenir. M. Olivier fit honneur à sa prédiction. Nommé de bonne heure curé de Chaillot, et successivement de Saint-Étienne et de Saint-

Roch, il porta dans ces diverses paroisses un zèle ardent et inventif, une activité infatigable d'esprit et de volonté qui ressuscitèrent pour ainsi dire des paroisses tombées en décadence. Il transforma en un temple opulent, et trop magnifique peut-être, ce vieil hôtel Gaillon, qui devint le Saint-Roch de M. Olivier, avec ses pompes éblouissantes, son luxe un peu mondain et ses trop mélodieux concerts. Aux yeux du monde, M. Olivier semblait parer son église avec le goût d'un artiste et chercher dans l'éclat du cérémonial un succès de mode et de popularité, tandis qu'en réalité il ne croyait que rendre le temple un peu plus digne de Dieu. Aussi les pauvres ne souffraient point d'une magnificence inspirée au fond par une pensée chrétienne. Le même curé, ami des beaux-arts, qui appelait leurs séductions en aide à la piété des fidèles, s'appliquait sans relâche à fonder des sociétés de charité, et nul ne savait mieux entretenir dans le cœur de ses paroissiens le goût des libéralités pieuses. Il instituait des conférences où il attirait et retenait les jeunes gens par le charme de sa parole. Il montait tous les jours dans sa chaire, au pied de laquelle se pressait un auditoire immense, où se confondaient tous les rangs, depuis le plus humble jusqu'au plus élevé. Il faisait revivre un genre d'éloquence simple et familier, celui des homélies, illustré par les Basile et les Chrysostome. Ceux qui ont entendu M. Olivier garderont le souvenir de cette parole quelquefois éloquente et forte, le plus souvent aimable et spirituelle, qui venait du cœur et allait au cœur, et qui charmait par sa grâce abandonnée et par ses saillies imprévues. On se souviendra toujours de cette science des Pères et des grands écrivains ecclésiastiques, notamment de saint Augustin et de Bossuet, dont l'orateur se nourrissait chaque jour; de cette simplicité d'argumentation, qui cachait un si profond savoir théologique; de cette clarté de style comprise et goûtée de tous les esprits; de cette finesse et

de cette modération parfaites avec lesquelles il parlait des choses de la vie, et qui décelaient en lui l'observateur ingénieux mêlé au monde et le juge tolérant qui a sondé l'infirmité humaine et qui la corrige en pardonnant. Rarement on a rendu l'Évangile plus aimable, sans diminuer les devoirs qu'il impose; rarement on a mieux su réconcilier les hommes avec eux-mêmes et avec Dieu sans leur cacher leurs fautes, sans atténuer leur repentir, sans transiger avec leur faiblesse. M. Olivier, à qui d'autres orateurs chrétiens étaient supérieurs dans la grande éloquence, n'avait pas de rival dans cette éloquence plus simple, plus usuelle, et plus efficace peut-être.

Sa réputation de talent, d'habileté administrative et de charité, le désigna bientôt pour l'épiscopat. Nommé en 1841 évêque d'Évreux, il quitta la cure de Saint-Roch, l'une des plus lucratives de Paris; il dit adieu à cette église qu'il avait si somptueusement rajeunie, à ces fidèles de qui les dons empressés avaient aidé sa magnificence, à ces pauvres dont son traitement et son patrimoine avaient soulagé les misères, et il partit avec *dix francs* pour son évêché. En arrivant, il trouva au sein même de son église des haines et des calomnies qui l'attendaient pour le punir de ses affections politiques et de ses opinions religieuses, et que ni sa bonté et son indulgence pendant la vie, ni sa mort même, nous assure-t-on, n'ont pu désarmer. Rien ne put le consoler de se voir ainsi méconnu. C'est à peine s'il trouvait un adoucissement à ses regrets dans le respect universel que lui témoignait son diocèse et dans les travaux d'administration épiscopale et de prédication où il cherchait l'oubli de l'injustice. Pendant dix-sept ans il vécut ainsi, entre les persécutions sourdes et implacables d'un petit nombre et les témoignages réitérés de l'estime et de l'affection publiques. Le chagrin d'être calomnié fut plus fort en lui que la joie d'être aimé. Son âme affectueuse et tendre

avait besoin de se sentir entourée d'amis; quand il vit des inimitiés préméditées conspirer autour de lui, et opposer à ses avances bienveillantes cette politique de froide résistance, cette vigueur de rancune, et cette puissance d'insensibilité dont certaines âmes ont le privilége, son courage fléchit, sans que rien au dehors trahît sa douleur. A le voir si actif dans son diocèse, si éloquent dans sa chaire, si appliqué dans son cabinet, si aimable et si gai en apparence dans son salon, qui aurait dit qu'il portait au fond du cœur une blessure dont il ne devait pas guérir? Sans doute le travail l'avait d'avance affaibli; mais il a succombé surtout à une maladie morale qui n'atteint que les âmes élevées et noblement vulnérables. La douleur d'avoir été mal jugé l'a poursuivi jusqu'au dernier moment, et ses suprêmes paroles ont été un doux reproche, un pardon affectueux pour ceux dont l'opposition inflexible avait empoisonné sa vie épiscopale. Il était mourant et venait de recevoir l'extrême-onction. La ville tout entière, rassemblée dans la cathédrale et aux portes de l'évêché, priait et se rappelait les vertus de l'évêque, son affabilité, sa bienfaisance, ces rentes que sur sa fortune personnelle, pourtant bien modeste, il avait constituées en faveur de pauvres gens; ces places d'honneur qu'il laissait toujours vacantes à sa table pour les curés de campagne qui pouvaient survenir; cette prière quotidienne qu'à la première heure du matin il allait faire dans son église, où il entrait le premier et d'où il sortait le dernier le soir. Pendant qu'au dehors on le pleurait ainsi, il était étendu sur son lit de mort; dans la chambre mortuaire étaient agenouillés les prêtres dévoués qui l'avaient su comprendre et qui lui sont restés fidèles jusqu'à la dernière heure, quelques amis, et plusieurs des personnes les plus distinguées de la ville. L'évêque mourant recueillit ses forces, étendit la main, bénit l'assistance, et s'efforçant d'élever la voix : « Je donne ma bénédiction, dit-il, à tout

le clergé et à tous ceux qui sont ici, à leurs familles et à leurs petits enfants. *Je saisis cette occasion pour ouvrir mon cœur à ceux qui m'ont fermé le leur ; qu'ils sachent bien qu'ils se sont trompés ! On m'a mal connu, et ceux qui ont été contre moi ont été trompés. Je leur pardonne et j'oublie tout. A l'heure de la mort, à ce moment suprême où il ne reste plus rien que la vérité, je vois la vérité. Qu'ils se rappellent donc que dans ces temps de violence et d'emportement, la gloire de Dieu et le bien de l'Église ne se font que par l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Je les bénis, comme les autres, du plus profond de mon cœur.... Je vous conjure d'être toujours fidèles à la religion, dévoués à l'Église, dociles à sa voix. Aimez Dieu et honorez-le par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et non par toutes ces nouveautés inconnues à la tradition.* »

Un correspondant parfaitement digne de foi nous écrit que les hommes à qui s'adressaient ces belles paroles n'étaient pas là pour les entendre. Ils donnaient, nous dit-on, à leur diocèse le spectacle de prêtres catholiques se dérobant à la bénédiction suprême et au pardon de leur évêque. Nous ne pouvons croire à cette opiniâtreté de haine, s'acharnant contre l'agonie et insultant même à la mort. Mais si le fait est vrai, ce n'est pas seulement un oubli de toute convenance, c'est une violation flagrante de tous les devoirs. Mgr Olivier est mort comme il a vécu, dans la plénitude de son autorité et de sa dignité. Il est mort en communiant avec le saint-siége, puisque jamais, malgré les efforts de ses ennemis, aucune sentence n'est venue du saint-siége blâmer sa conduite ni infirmer ses pouvoirs. Manquer de respect à un évêque qui n'a pas cessé d'être en communion avec le saint-siége, c'est outrager le saint-siége lui-même, pour lequel on affiche pourtant un zèle si bruyant et un si profond respect, à moins que par hasard on n'ait cru faire une manifestation ultramontaine agréable au souverain pontife, en fuyant la bénédiction d'un évêque gallican.

Encore une fois, nous ne pouvons pas croire à une absence si regrettable, et nous souhaitons vivement qu'on la démente ou qu'on la justifie. Ce serait un scandale que, malgré l'indulgence chrétienne si noblement prêchée par l'évêque mourant, la conscience publique aurait de la peine à pardonner.

Mais laissons là le souvenir de ces tristes ressentiments. Mgr Olivier les a oubliés avant de quitter la vie; il faut tâcher de les oublier comme lui. Une mort si chrétienne et si pleine de pardon devait être douce. Le prélat s'éteignait doucement en effet; l'agitation de la fièvre se calma, une agonie paisible commença dans la nuit. A six heures du matin, au moment où l'un de ses vicaires, qui ne l'avait pas quitté, achevait la prière des mourants, Mgr Olivier expira.... C'est aujourd'hui même que la ville d'Évreux célèbre ses funérailles. Elle portera longtemps le deuil de l'évêque qu'elle a le plus aimé, et dont le clergé français tout entier doit déplorer la perte.

(*Journal des Débats*, 26 octobre 1854.)

MADAME LA DUCHESSE DE NEMOURS.

Hier, dans la chapelle de Saint-Ferdinand, à Sablonville, un service a été célébré pour le repos de l'âme de Mme la duchesse de Nemours. Un grand nombre d'amis et d'anciens serviteurs se pressaient dans l'enceinte et autour de l'enceinte, trop étroite pour les contenir. Tous ceux qui, retenus en France, n'avaient pu suivre le cercueil sur la terre étrangère, étaient présents à ce rendez-vous des affections

fidèles et des pieux regrets. Dans tous les cœurs, même dans les plus chrétiens et les plus résignés, s'élevait une plainte contre la destinée, que n'ont pu fléchir ni cette beauté, ni cette vertu, ni cette jeunesse, si digne d'être épargnée. Pour se sentir ému dans la commune douleur, il n'était pas besoin d'avoir appartenu à Mme la duchesse de Nemours par la reconnaissance et par le dévouement. Il suffisait de l'avoir vue, de lui avoir parlé. On se rappelle quelle unanime faveur accueillit son arrivée en France, lorsqu'elle vint associer sa vie à celle d'un fils du roi Louis-Philippe, et qu'elle offrit aux regards de sa nouvelle patrie ce visage aussi brillant et aussi doux que l'était alors sa fortune. La nature avait imprimé sur ses traits, avec la dignité de sa naissance, la bienveillance, la douceur aimable, et cette belle tranquillité qui décèle une âme sereine et un esprit sage. Mais ceux-là seulement ont connu toute la perfection de cette noble femme qui ont eu l'honneur de vivre sous ses yeux, dans les jours heureux et dans les mauvais jours. Quand l'orateur sacré parle de ce je ne sais quoi d'achevé que donne le malheur, il entend ces dons de l'âme qui s'affermissent et s'épurent dans l'adversité. Mais cette grande pensée ne s'applique pas moins aux dons de l'esprit, que les revers fortifient et complètent.

Mme la duchesse de Nemours avait éprouvé cette vertu du malheur : sa grâce était devenue plus sérieuse, sans être moins aimable ; son esprit plus hardi, sans être moins sensé. Heureuse, le bonheur lui seyait si bien qu'on pouvait le croire l'ornement naturel de sa destinée ; exilée, elle montra un calme si grand, et l'on découvrit en elle une telle force, autrefois cachée sous la douceur, qu'on vit bien qu'une âme si vaillamment armée avait été faite pour souffrir. Dans les tristes loisirs de l'exil, cette mère si tendre aimait à surveiller les travaux de ses enfants ; elle daignait aider et diriger leur maître, avec quel sens délicat, et quelle

autorité discrète, je m'en souviendrai toujours! Cette vigilance de toutes les heures, elle avait voulu la continuer même au delà de la mort, qu'elle avait pressentie. Quelque temps avant la délivrance qui devait lui coûter la vie, sa main prévoyante avait tracé pour ses enfants des instructions dernières, où elle avait mis toute sa prudence et toute sa tendresse. Et quand auprès du lit funèbre, le prince, d'une voix brisée, lut à ses enfants cette suprême leçon, ils ont pu sentir planer au-dessus d'eux ce bon génie maternel, qui une fois encore ouvrait ses ailes sur leurs têtes, avant de s'envoler pour toujours.

Cette mort en effet, que la maladie n'avait pas préparée, cette séparation soudaine et silencieuse, ç'a été moins une mort que l'essor fugitif et la disparition d'une âme qui change de demeure, qu'un départ avancé par la volonté divine pour épargner à tous le déchirement des longs adieux. Nulle crise, nul combat. Son âme, comme un soupir, s'est exhalée de ses lèvres et a monté vers Dieu. Mais pour l'auguste famille qui l'a perdue sans l'avoir vue partir, la douleur n'en est que plus amère, et ne peut être consolée, pas même par les témoignages les plus sincères des regrets universels.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET MORALES.

NÉCROLOGIE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C[ie]
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest 21



